HISTOIRE

DE LA

DERNIÈRE GUERRE DE RUSSIE

LAGNY. — TYPOGRAPHIE DE VIALAT



Philippoteaux del. Follet sc.

BATAILLE DE L'ALMA

HISTOIRE

DE LA DERNIÈRE

GUERRE DE RUSSIE

(1853-1856)

DANS LA MER NOIRE ET LA MER D'AZOV
DANS LA MER BALTIQUE ET LA MER BLANCHE, ET DANS L'OCÉAN PACIFIQUE

En Moldo-Valaquie et en Boulgarie
Dans la péninsule de Crimée et le gouvernement de Kherson, dans l'Asie subcaucasienne
et l'Arménie turque

ÉCRITE AU POINT DE VUE POLITIQUE, STRATÉGIQUE ET CRITIQUE

SUR LES DOCUMENTS COMPARÉS FRANÇAIS, ANGLAIS, RUSSES, ALLEMANDS ET ITALIENS

ET D'APRÈS LA CORRESPONDANCE DU COLONEL DU GÉNIE GUÉRIN
Chef d'état-major du génie à l'armée d'Orient

ET DE NOMBREUX RENSEIGNEMENTS MANUSCRITS

AVEC UN PRÉCIS DES PROGRÈS MILITAIRES DE LA PUISSANCE RUSSE

PAR

LÉON GUÉRIN

HISTORIEN DE LA MARINE, CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

TOME PREMIER

PARIS

DUFOUR, MULAT ET BOULANGER, ÉDITEURS

6, rue de Beaune, près le Pont-Royal

(ANCIEN HÔTEL DE NESLE)

1858

A LA MÉMOIRE

DU

COLONEL DU GÉNIE GUÉRIN

(ADOLPHE-CLAUDE)

CHEF D'ÉTAT-MAJOR DU GÉNIE DU PREMIER CORPS DE L'ARMÉE D'ORIENT

OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR ET DE L'ORDRE DU MÉDJIDIÉ

Ancien Représentant du département de l'Orne

TUÉ DEVANT SÉBASTOPOL, LE 13 JUIN 1855, DANS SON OUVRAGE DU DEUX-MAI

SON FRÈRE

LÉON GUÉRIN

« *Le colonel Guérin faisait honneur au corps du génie, à l'armée, à l'humanité!* »

(Paroles du général en chef du génie de l'armée d'Orient, sur la tombe du colonel Guérin.)

« *Je ne puis prononcer le nom du colonel Guérin sans exprimer le profond regret que m'a fait éprouver la perte de ce brave et digne officier.* »

(Lettre du général en chef de l'armée d'Orient.)

« *On dira brave comme Guérin... Il était l'âme du siége.* »

(Lettre d'un officier supérieur du génie.)

« *Toute l'armée le regrette, y compris tous les soldats; il n'y en avait pas un seul dont il ne fût connu, car il leur donnait à tous les plus nobles exemples. Ils l'avaient surnommé Trompe-la-Mort. Dieu aurait bien dû permettre qu'il justifiât jusqu'au bout ce surnom.* »

(Lettre d'un colonel d'état-major.)

« *Guérin n'était pas seulement un ingénieur habile et un soldat intrépide; il était surtout l'homme du devoir... Nous devons faire tous nos efforts pour imiter les exemples qu'il nous a laissés, bien qu'il ne soit donné qu'à un petit nombre d'acquérir au même degré les vertus qu'il a pratiquées.* »

(Paroles prononcées sur la tombe du colonel Guérin,
par un colonel du génie.)

AVANT-PROPOS

Sans l'événement qui nous a frappé dans nos affections les plus chères et dont le triste et glorieux souvenir est inscrit sur la dédicace même de ce livre, nous n'aurions jamais pensé à prendre la plume pour écrire l'histoire de la dernière guerre. Nous confessons notre répugnance à retracer les événements au milieu desquels nous vivons et dont nous sommes encore en quelque sorte comme étourdis. Causes premières, appréciations politiques, faits et déductions des faits, tout est à l'état de chaos, tout n'a pas même reçu sa conclusion définitive, et personne ne saurait affirmer, avec chance d'être cru, que la question d'Orient soit moins palpitante et grosse d'événements depuis qu'avant la paix. A côté de la pierre angulaire sur laquelle on veut bâtir, on trouve, aussi bien pour écrire l'histoire de la dernière guerre que pour en tirer politiquement des conséquences solides, la pierre d'achoppement qui vous arrête.

Et puis, dans le récit des événements contemporains, on manque d'air et de liberté, ne fût-ce que par convenance et par égards pour des hommes que l'on estime, sans goûter tous leurs actes. La passion seule se trouve à l'aise dans la narration des choses du présent. Elle fait un hymne ou un pamphlet. L'hymne et le pamphlet sont deux boisseaux sous lesquels on met la lumière.

La lumière, chacun en possède un rayon dans le temps présent, mais chacun le garde pour le foyer domestique, celui-ci par prudence, celui-là par indifférence.

D'où il suit qu'entre les temps contemporains et les temps fabuleux, il y a plus de rapport qu'on ne le pense, à la surface du moins.

Est-ce que les uns comme les autres n'ont pas leurs mythes, qui malheureusement même quelquefois sont susceptibles de se transformer en religion historique? Combien de faits controuvés, imaginés pour le besoin des circonstances, dans des jours rapprochés de nous, ne sont-ils pas donnés comme des réalités par des personnes peu soucieuses d'approfondir les choses au sein lumineux des archives manuscrites. Tant de gens en effet s'en tiennent aux documents imprimés, qui généralement ne sont que des documents du quart d'heure! Il y a en même qui trouvent étrange et téméraire qu'on plonge ses regards au-dessous de ces surfaces, et qui applaudissent à l'histoire inventée de préférence à l'histoire vraie. Il est juste de dire que celle-ci, par cela même qu'elle est la vérité, a toujours quelques aspérités qui blessent. Et voilà pourquoi, malgré toutes les réserves, toutes les réticences, toutes les précautions du style, il est, selon nous, à peu près impossible à un écrivain qui ne veut pas être un simple apologiste à outrance ou un reproducteur de pièces semi-officielles, flanquées de quelques anecdotes plus ou moins vraies empruntées à des correspondances écrites à la hâte, de prendre en main la plume de l'histoire contemporaine. Et encore le rôle d'apologiste n'est-il pas commode : car on ne peut pas louer tout le monde sur le même ton, et tel pour qui l'instrument n'a donné qu'une note basse, n'est pas satisfait qu'il ait rendu pour tel autre une note plus élevée.

Comment donc avec cette opinion, et sans vouloir en quoi que ce soit déprécier ce que d'autres ont pu ou peuvent faire avec conscience et talent à leur point de vue, nous sommes-nous décidé à entreprendre d'écrire l'histoire d'une guerre dont on croit entendre encore retentir les derniers coups de canon et dont la conclusion pacifique n'a pas même reçu son trait final dans les congrès? Faut-il le redire? C'est, hélas! qu'ayant l'honneur de tenir une plume, nous nous sommes imposé le devoir, après le temps donné aux larmes, de nous armer de courage pour rendre un éclatant hommage à la noble et glorieuse épée d'un frère qui fut un des héros de cette Iliade. « C'est à vous qu'il appartient d'écrire cette histoire, nous ont dit plusieurs des compagnons d'armes du colonel Guérin, en nous offrant de nous aider de leurs renseignements et de leurs avis. » Avant qu'ils nous eussent parlé, cette voix était dans notre cœur, mais nous redoutions la tâche. Ils nous ont affermi dans une idée dont nous ne mesu-

rions pas la portée sans trouble, non-seulement parce qu'elle rouvrait toutes nos plaies de famille, mais encore parce que nous savions trop jusqu'à quel point elle engageait notre conscience d'historien, et par respect pour nous-même et surtout par respect pour celui dont la mémoire était notre principal objet. Cette mémoire à elle seule exigeait de nous examen, franchise, exactitude et travail sérieux.

Cependant rien peut-être ne nous eût pu décider à entreprendre cette tâche difficile, si nous n'avions eu pour point de départ et pour base une suite de lettres historiques, savantes, critiques, pleines de traits de lumière et souvent éloquentes, quoique familières, du colonel Guérin, et si, d'autre part, nous n'avions été sûr, dès le principe, pour certains détails spéciaux, pour certains éclaircissements de faits (toute appréciation de personnes en dehors), de recevoir les bons avis et les renseignements qui nous avaient été offerts. Ils ne nous ont effectivement pas manqué. Chacune de nos incertitudes, chacun de nos doutes a été l'objet de questions de notre part qui toujours ont reçu plutôt deux et trois réponses qu'une seule. C'est là que nous avons pu juger de la popularité dont le colonel Guérin jouissait dans l'armée d'Orient. Ce n'est pas seulement des officiers de son arme que nous sont venus les renseignements désirés; il nous suffisait de demander un éclaircissement au nom de cette mémoire vénérée à des personnes appartenant à d'autres corps que celui dont le colonel Guérin faisait partie, pour qu'aussitôt on nous répondît avec empressement; souvent même on a bien voulu devancer nos questions. Nous n'avons pas eu seulement les renseignements des chefs; nous avons eu bien des fois les renseignements des sous-officiers et des soldats, qui ont aussi leur valeur. Ces braves sous-officiers et soldats du génie surtout qui avaient tant admiré, en avant des tranchées et jusque dans les travaux de l'ennemi, le colonel Guérin, dont beaucoup devaient à sa recommandation la croix de la Légion d'honneur, et qui, nous la montrant sur leur poitrine, nous le disaient avec fierté, ces braves militaires nous ont, partout où nous en avons rencontré, donné les détails les plus minutieux sur ce dont ils avaient été personnellement témoins.

Rien n'est à dédaigner dans les études historiques; il y a partout des aperçus à saisir, des nuances à reconnaître.

C'est en faisant ces recherches auprès des acteurs de tous rangs dans la dernière guerre, que nous nous serions convaincu, si nous ne

l'avions été dès longtemps, qu'il faut entendre et consulter plusieurs témoins sur les mêmes circonstances, afin d'arriver à l'exactitude sinon la plus parfaite, du moins la plus rapprochée de la perfection. Tout le monde ne voit pas la même chose de la même manière. Les témoins oculaires ne sont pas toujours d'accord, nous ne dirons pas sur les détails, ce qui va sans dire avec les distances respectives, dans la fumée du canon et dans l'ivresse du combat, mais sur des points de repère, qu'il semble au premier abord que tous les acteurs auraient dû connaître et apprécier de la même manière. Il nous a fallu quelquefois écrire cinq à six lettres, provoquer cinq à six réponses, et ouvrir une sorte d'enquête contradictoire avant de pouvoir affirmer une circonstance capitale. Mais si les acteurs du combat ne sont pas toujours d'accord, combien moins encore les correspondants des journaux qui ont écrit, d'une manière plus ou moins rapprochée des balles et des boulets, sur le théâtre même de la guerre! Pour n'en citer qu'un seul, le correspondant anglais du *Times,* ce serait la plus fabuleuse histoire que l'on ferait de la guerre de Crimée, si on la basait sur ses nombreuses lettres. Outre que tout y est désordre et confusion, comme du reste dans toute correspondance faite au jour le jour sur le premier détail verbal recueilli, on y voit des aperçus de combats qui n'ont jamais eu lieu; il était à la droite des attaques, il entend un feu violent sur la gauche : nécessairement ce doit être un combat; et, comme toutes les sorties se ressemblaient un peu devant Sébastopol, venait un récit tout naturel dont le célèbre journal anglais régalait ses lecteurs de Londres, au grand étonnement plus tard des assiégeants de la ville. Nous nous en tenons à un seul correspondant qui, en réunissant ses lettres en volume, a paru prétendre en faire une page d'histoire (1).

La belle correspondance du colonel Guérin et les renseignements manuscrits ou verbaux qu'ont bien voulu y joindre les anciens amis et les admirateurs de cet héroïque soldat, de cet habile ingénieur, sont donc le fond de notre ouvrage. De sorte que, pour de nombreuses

(1) Nous n'entendons pas dire par là qu'il n'y avait pas un grand nombre de détails très-intéressants et très-véridiques dans les correspondances et particulièrement dans celle du *Times,* mais il faut savoir y dégager le bon grain de l'ivraie. Il en est de même des publications faites par la spéculation, pour satisfaire les premières impatiences; on y peut aussi, dans une certaine mesure, puiser des renseignements.

parties de notre récit, ce n'est pas nous qui sommes l'auteur, mais bien des personnes beaucoup plus compétentes que nous-même. Ce sont les meilleures parties du livre. Ce qui émane de nous n'est qu'un corollaire dont tout le mérite est dans notre bonne volonté, souvent bien insuffisante.

Toutefois, à ces renseignements manuscrits et verbaux, nous avons joint tout ce que nous avons pu trouver de documents étrangers, anglais, allemands, italiens et russes, qui, autant au moins que les rapports et récits imprimés français, nous ont puissamment aidé dans la recherche de la vérité. Nous les citons souvent, et parfois même nous en donnons des extraits dans le cours de notre ouvrage. Ils nous ont singulièrement facilité la tâche trop négligée de montrer bien cette guerre sur toutes ses faces, et de ne la pas présenter comme si elle n'avait été faite, du côté des alliés, soit que par les Français, soit que par les Anglais. Tout s'enchevêtre suffisamment, nous l'espérons, dans notre récit, et chacun y tient sa place, Anglais, Turcs, Piémontais, aussi bien que Français, grâce aux documents que nous a fournis l'étranger.

C'est de cet ensemble de pièces contradictoires que nous avons composé notre récit avec tous les ménagements de forme que l'on doit à la contemporanéité, mais aussi avec une certaine dose de la franchise de fond que l'on doit à l'histoire.

Nous avons pensé qu'il était de bon goût d'être généralement sobre d'épithètes et d'exclamations louangeuses pour les vivants. Dans notre manière de voir, le plus bel éloge des vivants est dans le récit exact de la conduite qu'ils ont tenue.

Nous nous sentons plus à l'aise avec les morts. Ils appartiennent à l'histoire, et l'éloge ne nous coûte pas quand il s'agit de braves que l'on croit voir déjà environnés de l'estime de la postérité, comme ils le furent de celle de leurs contemporains. Ce qui nous touche surtout, ce sont ces héros modestes, ces hommes droits et simples dans leur mérite, leur courage et leur dévouement, comme le furent le général Bizot et le colonel Guérin.

Mais il est un être collectif auquel on peut, sans crainte d'être contesté ni dans l'avenir ni dans le présent, ni en France ni à l'étranger, ne pas marchander les louanges dans cette guerre. C'est le soldat français ; sur son compte, il n'y a et il n'y aura qu'une voix. Nous lui devions des fastes pour rester dans l'esprit de la correspondance

fraternelle qui nous a été léguée et qui parle partout du soldat de la guerre d'Orient comme du plus noble et du plus bel instrument que jamais général ait eu entre les mains. Aussi, pour le mieux faire connaître, l'avons-nous individualisé autant que nous l'avons pu, et n'avons-nous pas cru froisser l'épaulette d'or du général en plaçant tout auprès d'elle, dans le livre, comme elle y fut dans le combat, l'épaulette de laine du plus humble fusilier.

Malgré nos consciencieux efforts, nous pressentons tout ce qui manque à notre ouvrage, tout ce que nous n'avons pu lui donner. Il est sans doute encore bien incomplet, bien des points probablement y paraîtront avoir besoin d'éclaircissements, bien des détails et sur les choses et sur les personnes laisseront à désirer. Sans nul doute, notre publication même nous donnera lieu à des rectifications que nous n'aurons pu prévenir. Nous remercions d'avance ceux qui nous auront procuré les moyens de les faire, même tardivement.

Nous avons cru qu'il serait intéressant pour beaucoup de lecteurs de faire précéder notre ouvrage d'une introduction historique sur les progrès politiques et militaires de la puissance des empereurs de Russie. On y lira surtout avec intérêt le récit des campagnes des Russes en Crimée, à diverses époques de leur histoire, et particulièrement les campagnes des maréchaux de Munich et de Lascy. On y verra que les prétentions et les tentatives des souverains de la Russie sur Constantinople datent de bien avant le règne de Pierre le Grand. La Russie est un torrent qui ne recule quelque temps, contraint par la nécessité, que pour bientôt sortir de nouveau de son vaste lit et en arriver à ses fins ; le jour où elle cesserait de prétendre à la succession des empereurs grecs d'Orient, considérée comme vacante par elle depuis qu'en 1453 le croissant a été placé par Mahomet II sur le dôme de Sainte-Sophie, elle cesserait d'être la Russie. Notre conclusion, pour cette introduction historique, comme pour l'ensemble même de notre ouvrage, est que c'est toujours de ce côté que doivent être fixés les regards inquiets de l'Occident ! Car le jour où la Russie aurait l'empire d'Orient, mais l'empire d'Orient s'étendant de la mer Noire et la Méditerranée jusqu'aux rivages baltiques et aux frontières de l'Allemagne, l'Europe occidentale divisée en nombreux États rivaux, devant ce colosse, ne serait plus que la vassale des czars.

PRÉCIS DE L'HISTOIRE

DE L'AGRANDISSEMENT

DE

LA PUISSANCE RUSSE

ET

DES TENDANCES DES CZARS VERS CONSTANTINOPLE

POUR SERVIR D'INTRODUCTION A

L'HISTOIRE DE LA DERNIÈRE GUERRE DE RUSSIE

L'histoire de l'accroissement de la puissance russe, depuis un siècle et demi, en étendue et surtout en influence, est autant celle de l'imprévoyance, de l'indifférence aveugle des États qui devaient un jour le plus s'en alarmer, que de la persévérance et de l'habileté des czars ; car les Russes, longtemps auparavant, sans que la politique occidentale s'en préoccupât suffisamment, étaient déjà maîtres de vastes provinces en Europe et en Asie, et déjà élevaient des prétentions sur Constantinople. Pierre le Grand et ses successeurs n'ont fait que recueillir et développer une politique qui était en germe dès la chute de l'empire d'Orient, sinon auparavant.

On ne sait si c'est aux Slaves, aux Sarmates ou aux Tchoudes, plus connus sous le nom de Scythes, qu'il faut rapporter l'origine des *Roxani, Roxholani,* ou Rossiens qui, ayant envahi la Mœsie, — composée d'une partie de la Bosnie, de la Servie et de la Boulgarie actuelles, — vers l'an 69 de l'ère chrétienne, furent battus par Aponius, lieutenant d'Othon, septième empereur romain, et dans lesquels on a cru trouver quelquefois, par rapprochement de noms, l'origine des Russes.

Quoi qu'il en soit, c'est dans les Slaves que l'on est le plus sûr de rencontrer le fond de la nation russe, comme celui de la nation polonaise, cette dernière particulièrement composée des Slaves-Lecks ; de la nation bohème, composée des Slaves-Czeks ; comme aussi en partie l'origine des Porusses ou Prussiens proprement dits, des Silésiens, des Brandebourgeois, des Poméraniens, des Obotrites-Mecklembourgeois, des Lusaciens, des Moraviens, des Esclavons de la Croatie, des Styriens, des Serbes, etc. (1).

La domination des peuples slaves fut remplacée, mais avec une bien autre extension, par celle des Goths. Au troisième siècle, on les vit régner sur les immenses contrées comprises entre le sud de la mer Baltique et le nord de la mer Caspienne,

(1) On peut juger par là jusqu'où pourrait s'étendre le panslavisme, dont le gouvernement russe a évoqué un moment le fantôme pour en effrayer l'Europe occidentale.

embrassant non-seulement les pays slaves, mais encore ceux des bords de la mer Noire, l'ancienne Tauride, avec la Chersonèse-Taurique, depuis longtemps abandonnée par les Kimris ou Cimbres qui y avaient pourtant laissé leur nom et celui de leur capitale, Krim, Eski-Krim ou Star-Krim, (Levkopol des Russes), comme le peuple inhospitalier des Taurs ou Tauro-Scythes lui avaient aussi laissé le nom de Taurique ou Tauride. Les Goths détruisirent, de ce côté, dans le troisième siècle, le petit royaume de Bosphore, où se trouvaient les villes de Tanaïs (Azvo), Phanagorie (Taman), Panticapée (Kertch), Théodosie (Kaffa), et autres colonies des Milésiens.

Les Goths, à leur tour, trouvèrent des vainqueurs dans les Huns, originaires du grand plateau de l'Asie centrale. Ceux-ci rendirent pour quelque temps l'indépendance aux Slaves, afin de les avoir pour auxiliaires; mais ils la leur ravirent bientôt, sous Attila, le plus célèbre de leurs khans, qui se rendit si redoutable à l'Europe entière. Attila mort en 453, les Huns furent dispersés à leur tour. Puis vinrent les Avards et les Khasars, que quelques auteurs disent issus des Huns mêmes, et qui se disputèrent une partie des steppes de la future Russie.

Cependant, de tous ces détritus de peuples qui passaient, plutôt qu'ils ne séjournaient, il naissait quelque chose. Novogorod-Véliki, ou Novogrod la Grande (1), était fondée, dès le cinquième siècle, par les Slaves, et se gouvernait en république, tandis que, vers le même temps, Kiev s'élevait aux bords du Dnieper.

Mais le corps d'une nation russe était impossible à démêler à travers ces plaines sans fin où les débris de tant de peuples erraient à l'aventure, quelquefois sans se rencontrer, quelquefois même sans laisser de trace, quand parurent les Varègues, (dont le nom vient, dit-on, du mot *warg, banni*), guerriers ou pirates scandinaves de la Baltique, expulsés peut-être de leur propre pays à cause de leurs méfaits, mais dans tous les cas attirés du côté de Novogorod par la richesse de cette ville. Les Novogorodiens se servirent-ils un moment des Varègues contre les incursions des Tchoudes-Finnois, habitants de la Finlande, comme quelques auteurs le disent? ou furent-ils au contraire, dès le principe, exposés à leurs attaques? Il serait difficile de trancher la question. Mais ce que l'on voit clairement, c'est qu'en 862, un prince varègue, Rourik, gouvernait l'État de Novogorod, moitié par force, moitié par consentement de cette république, et que bientôt après il avait des démêlés avec les Slaves-Lithuaniens de Polotsk et les Tchoudes indépendants de Rostov, tandis que ses deux frères, Cinaf et Trouvor, s'établissaient en quelque sorte sous ses ailes.

C'est de cette époque seulement, c'est-à-dire du neuvième siècle, que les noms de Russes et de Russie se montrent sans incertitude, soit qu'ils remontent aux anciens Roxani ou Rossiens, soit qu'ils viennent simplement de Rourik, comme on l'a aussi prétendu. Rourik, dans tous les cas, fut incontestablement le fondateur de l'empire russe.

Si l'on jette un coup d'œil sur une carte d'Europe se rapportant à peu près à l'époque de la venue des Varègues, on trouve les contrées où allait se fonder la domination russe occupées par vingt peuples différents. Le long de la Baltique on distingue un royaume de Finlande, d'origine tchoude, dont les vagues limites au sud s'étendaient jusqu'à la république de Novogorod. Plus au nord-est, ayant en apparence pour bornes de ce côté les monts Ourals, semblant même se prolonger jusqu'à la mer Blanche au nord, et ayant pour limites au sud le haut Volga, on voit une immense étendue à laquelle on donnait le nom de Biarmie ou royaume de Permie, qui paraissait, comme la Finlande, être vaguement occupée par les restes des Tchoudes, au nombre desquels étaient les Samoyèdes. Les Varègues eurent d'abord à défendre, du nord-est au nord-ouest, Novogorod contre les Permiaks, les Finnois et d'autres Tchoudes encore probablement, qui habitaient une contrée ignorée jusqu'au milieu du douzième siècle de l'Europe occidentale, et qui découverte, en 1158, par des

(1) Pour la distinguer de Novogorod-Nijnéi ou la Petite, au confluent de l'Oka et du Volga, fondée en 1227, qui fut la résidence des princes de Sousdal avant Moscou; et de Nowogorod-Severskoï ou la Séverienne, dans l'ancienne Séverie, sur la Disna.

marchands de Brême, prit le nom de Livonie (1). Au sud de la république de Novogorod, prête à devenir le centre de la puissance de Rourik, le géographe crée, d'après les sagas ou légendes scandinaves, un État de Gardourike, c'est-à-dire empire de la Cité (2), qui aurait été le berceau de la Russie-Varége, et que les Esthoniens et les Lithuaniens bornaient à l'ouest, et l'empire des Khasars ou Khosars au sud-est. Cet empire, contre lequel se débattait souvent en vain, à l'ouest, la ville et le petit État de Kiev, et la tribu slavo-sarmate des Sabires ou Sévériens (3), établie entre la Disna et le Dnieper, s'étendait du nord au midi, de l'Oka et du Volga ou des limites du royaume des Permiaks à la mer d'Azov et à la mer Noire, et dans sa longueur, du nord-ouest au sud-est, du haut Dnieper jusqu'à la mer Caspienne, qui lui empruntait même le nom de mer des Khosars, et jusqu'au Caucase et à l'Abasie. A l'est de cet empire, entre le Volga, la mer Caspienne et les monts Ourals, erraient encore des tribus issues des Huns; on voyait poindre les Tatars et les Baskirs ou Bachkirs, produit présumé du mélange de ceux-ci avec les Huns; vers le même côté, le Kaptchak, non encore conquis par les Mongols, renfermait les redoutables tribus des Koumans et des Oustes ou Polovtses, que poussaient les Petchenègues.

Rourik, selon l'usage éternel des guerriers que l'on appelle à son secours, devint bientôt pour Novogorod un oppresseur au lieu d'être un protecteur. Les Novogorodiens voulurent alors se soustraire à ses violences, sous le commandement d'un de ces hommes de liberté dont il importe à l'honneur des historiens modernes de ne pas laisser périr les noms. C'était Vadime, qui, après une lutte courageuse, finit par succomber sous l'effort du Varègue, du pirate. Rourik, présageant déjà ses successeurs, accabla les malheureux Novogorodiens, qui pourtant, de leur sang encore fumant, devaient renaître bientôt à l'indépendance républicaine. Rourik, ayant pris possession des États de ses deux frères, morts naturellement ou assassinés, fit de Novogorod la capitale de la Russie, (car il faut bien appliquer ce nom à quelque chose à partir de la seconde moitié du neuvième siècle), quand déjà, depuis plus de trois siècles, la monarchie des Franks couvrait l'Europe occidentale de sa puissance.

Rourik, comprenant qu'il n'y avait alors rien à tenter pour lui du côté de l'Occident, jeta, dès l'an 863, un regard d'envie sur l'Orient. Michel III, fils de Théophile et de Théodora, régnait alors à Constantinople, du temps duquel Cyrille, dit-on, convertit au christianisme les Khasars de la Tauride et inventa un alphabet à l'usage des Slaves, dans le but de les instruire. Les Varègues-Ross ou Russes parurent tout à coup sur les bords de la mer Noire, et bientôt, au moyen de barques légères, jusque dans le Bosphore de la Thrace (canal de Constantinople), où leurs noms inconnus, leurs costumes sauvages, leur férocité, jetèrent une grande terreur. Ils passèrent comme un torrent dévastateur sur la Thrace, ravagèrent les alentours de Constantinople, et se rembarquèrent avec un immense butin et des captifs, au nombre desquels figurait un prélat grec, qui porta chez eux les premières et longtemps peu sensibles lueurs du christianisme.

Ainsi, dès la dernière moitié du neuvième siècle, les Russes connaissaient la route de la Byzance des Grecs anciens, devenue, sous les Romains, la Nouvelle-Rome et Constantinople. Ainsi, dès lors, ils avaient les yeux sur cette capitale, que leurs vieilles annales nomment Tzarigod ou Czarinod, ville du tzar ou du césar, dans le temps même où les Slaves en général la nommaient Tzarigrad et les Boulgares et Valaques Zarigrad.

(1) Un de ses premiers évêques, Albert de Brême, y fonda Riga, en 1200, et y institua l'ordre des chevaliers Porte-Glaives qui se fondirent, en 1237, dans l'ordre Teutonique, lequel joignit à la possession de la Livonie celle de l'Esthonie, de la Courlande, etc.

(2) De la cité de Novogorod, nommée par ces mêmes sagas Holmgard et Austourgard. Son port, sur le golfe de Finlande, se nommait Aldeigouborg.

(3) Les Sabires ou Séveriens, dont la Séverie a pris son nom, chassèrent, au cinquième siècle, les Boulgares ou Bolgares, peuple de famille scythique, des rives du Volga, où ceux-ci avaient fondé la ville de Bolgari, puis s'étaient établis dans leur nouvelle et dernière position près du Dnieper et de la Disna.

Igor ayant succédé, enfant encore, en 879, à son père Rourik, sous la régence d'Oleg, son oncle, et les Russes ayant déjà enlevé Kiev aux Khasars, sous deux chefs, Oskhold et Diz, que le régent fit massacrer, cette ville devint pour assez longtemps la capitale du nouvel empire.

Oleg soumit au tribut les Slavo-Dreuliens, les Slavo-Séveriens et les Slavo-Radimitzes, voisins de Kiev. Puis il descendit le Dnieper, avec deux mille barques et quatre-vingt mille combattants, entra dans la mer Noire, parvint à son tour, en 904, dans le Bosphore de Thrace (1), et soumit, jusque dans Constantinople pillée et ravagée, l'empereur d'Orient Léon VI, surnommé le Philosophe, à lui payer un honteux tribut annuel, en vertu d'un traité en forme que le chroniqueur Nestor a conservé. L'empereur Léon prêta serment sur la croix, tandis qu'Oleg jurait sur son épée, en prenant à témoin ses dieux slavo-scandinaves, que les promesses réciproques seraient fidèlement gardées.

Les Russes furent moins heureux en 941, du temps que Romain Lécapène régnait sur Constantinople. Igor, dans le dessein arrêté de s'emparer de cette ville, descendit le Dnieper avec dix mille barques légères. L'empereur en ayant eu nouvelle, dépêcha le patrice Théophane, avec toutes les galères et tous les navires de haut bord qu'il put rassembler, pour les attendre à l'embouchure du Dnieper. Théophane les attaqua aussitôt qu'il fut à portée, poussa sur eux son vaisseau et les mit tout d'abord en désordre; puis, avec le feu grégeois, il brûla une grande quantité de leurs embarcations et mit le reste en fuite. Igor, avec les débris de son armée, se retira vers la Bithynie qu'il ravagea en partie. Obligé bientôt de se rembarquer, il ne put éviter de rencontrer encore une fois Théophane qui l'attendait au passage et qui compléta la destruction de sa flotte. Ce ne fut qu'à la faveur de la nuit qu'il put s'échapper avec quelques-uns des siens, pour porter en Russie la nouvelle de son désastre. Le besoin de venger sa défaite et sa honte entraîna le grand chef ou grand prince des Russes à s'allier aux Petchenègues, déjà vainqueurs des Khasars et qui épiaient le moment favorable d'entrer dans l'empire d'Orient. Ce fut avec cette farouche population sortie du Tourkestan, et dès lors établie victorieusement des rives du Don à celles du Dnieper et du Danube, qu'il marcha de nouveau, en 944, sur la capitale de l'empire d'Orient. Le nouvel empereur Constantin Porphyrogénète dépêcha des messagers à Igor pour lui offrir un tribut que le Varègue accepta. Des prêtres exerçaient la plupart du temps ce rôle de messagers pacificateurs et en profitaient habilement pour jeter dans les cœurs des barbares des germes de christianisme et, par suite, de civilisation.

Olga s'en ressentit, qui, veuve d'Igor, exerça la régence depuis l'année 945 jusqu'à ce que son fils, Sviatoslav Ier, fut en état de gouverner par lui-même. Elle alla à Constantinople pour y recevoir le baptême, prit alors le nom d'Hélène, puis s'occupa, avec plus de zèle que d'immédiat succès, de faire du prosélytisme chrétien en Russie.

Les conquêtes durables ne sont pas l'œuvre d'un jour. Qu'ils l'aient ou non soupçonné, les fils de Rourik préparèrent de loin le mouvement de leurs successeurs vers Constantinople. Dès le temps d'Olga, l'influence des Russes s'établissait dans cette capitale, dont ils se faisaient tour à tour, comme on devait les voir encore à près de mille ans de là, les défenseurs et les oppresseurs.

Sviatoslav commença l'exercice personnel de sa puissance par faire la guerre aux Khasars, déjà entamés par ses prédécesseurs ainsi que par les Petchenègues. Ils avaient été longtemps les plus fidèles alliés des empereurs d'Orient, et, par suite du mariage d'une de leurs princesses avec Constantin IV, surnommé Copronyme, ils avaient donné à l'empereur Léon IV, fils de celui-ci, le surnom de Khasarien; mais ils s'étaient amollis dans leur alliance avec ce Bas-Empire dissolvant et à demi dissout lui-

(1) Ces expéditions, comme du reste celles des Normands, avec de si faibles moyens de navigation, surprendraient l'imagination, si l'on ne savait ce que d'autres aventuriers ont su faire, dans des temps plus rapprochés de nous, en Amérique. Les troupes d'Oleg transportaient, dans les endroits impraticables, leurs barques à terre, puis, les obstacles passés, les remettaient à l'eau. Les cataractes du Dnieper furent ainsi évitées.

même; de sorte que Sviatoslav eut peu de peine à leur ravir une partie considérable des territoires que les Petchenègues ne leur avaient pas encore enlevés, territoires qui se trouvaient alors particulièrement resserrés dans la Tauride et la presqu'île de Crimée. Il prit, en 965, leur capitale, et bientôt le nom des Khasars ou Khosars devait disparaître pour renaître peut-être dans celui des Kosaks ou Cosaques, que divers auteurs considèrent comme étant de leur descendance.

La renommée guerrière de Sviatoslav, qui venait aussi d'obtenir des avantages sur les Petchenègues, engagea, vers 967, l'empereur d'Orient Nicéphore II, surnommé Phocas, à solliciter son appui contre les Hongrois et les Boulgares. Sviatoslav en profita pour s'étendre des embouchures du Danube à celles du Don, et pour rendre tributaire le royaume de Boulgarie, formé, depuis l'an 679 environ, de l'ancienne Mœsie inférieure.

Les Russes se virent ainsi quelque temps dominateurs de toute cette contrée si voisine de Constantinople qui s'étend de la rive droite du Danube aux monts Balkans, et où l'on trouve aujourd'hui les villes de Sophia, Schoumla, Varna, Nikopoli, Viddin, Roustchouk, Rassova, Silistrie, etc. S'ils avaient pu conserver cette clef continentale de l'empire d'Orient, les Russes n'auraient par tardé à dominer dans Constantinople, où peut-être les Turcs auraient eu plus de peine à s'établir. Mais les Grecs s'étant promptement aperçus qu'ils avaient dans leurs alliés d'hier des voisins plus dangereux encore que les Boulgares, — car déjà Sviatoslav portait ses armes jusque sous les murs d'Andrinople, — leur livrèrent plusieurs batailles, sous la conduite de Jean Zimiscès qui finit par les expulser et par réunir le royaume de Boulgarie à l'empire d'Orient. Sviatoslav, qui n'avait qu'à grand'peine échappé à sa dernière défaite près de Silistrie ou Durostal, fut obligé d'essayer de s'ouvrir un passage, avec les débris de son armée, à travers les Petchenègues. Il n'y réussit pas et fut tué, l'an 972, dans un combat livré près des cataractes du Dnieper. Son crâne, entouré d'un cercle d'or, servit de coupe au vainqueur.

Ses fils se partagèrent ses États. Vladimir I[er], l'un d'eux, finit, en 980, par réunir toutes les provinces russes d'alors sous sa loi. Il fit avec succès la guerre aux Boulgares qui, vaincus sur les bords du Danube, étaient allés établir un second royaume dans la Macédoine. Il eut aussi à combattre les Slaves de la plaine, qui, sous le nom de Lecks, Lèches ou Lettones, puis de Polènes ou Polonais, après avoir été gouvernés en principauté par les Piasts, allaient bientôt, avec Boleslas, le premier des membres de cette dynastie qui prit le titre de roi, en 1001, former un État important, mais, malheureusement pour son avenir, non moins composé d'esclaves que la Russie. La Chrobatie-Rouge ou Russie-Rouge, appelée depuis Galicie, d'un de ses princes nommé Galitcz ou Halicz, fut le sujet de cette guerre, dans laquelle Vladimir eut le dessus. La province conquise fut réunie à la Russie pour ne retourner, après bien des alternatives, d'une manière durable à la Pologne, qu'en 1340. Vladimir se rendit redoutable de l'occident à l'orient. Il combattit avec avantage les Petchenègues, et ne contribua pas moins que les armées des empereurs de Constantinople à l'affaiblissement de cette nation redoutable quoique éphémère.

Se rappelant son aïeul Olga, sollicité par sa mère Malouska, qui était aussi chrétienne, entouré d'émissaires venus de Constantinople pour combattre les influences diverses, même celle des Juifs, dit-on, qui se disputaient sa conversion, Vladimir résolut d'embrasser le christianisme de l'Église grecque, mais dans une vue plus politique que pieuse, et pour se rapprocher au moins moralement de Constantinople, dont la possession ne l'eût pas moins tenté que ses prédécesseurs. Il en donna la preuve en allant pour ainsi dire conquérir le baptême à l'embouchure du Dnieper, en face de la capitale de l'empire d'Orient. Il marcha à la tête d'une grande armée contre la ville libre et commerçante de Kherson, jadis fondée par les Grecs d'Héraclée de Bithynie (1), et dont il semble que l'indépendance avait été ou respectée par les Kha-

(1) Cette ville, aujourd'hui détruite, n'est ni le nouveau Kherson des Russes, à l'embouchure du Dnieper, création de Catherine II, ni, quoiqu'on les ait souvent confondues, la ville d'Eupa-

sars, ou reconquise sur eux; il s'en empara en 988, et ce fut là qu'il reçut le baptême des mains des prêtres venus tout exprès de Constantinople pour le lui administrer. Les empereurs Basile II et Constantin VIII, qui partageaient alors le trône d'Orient, lui accordèrent ensuite leur sœur Anne en mariage, croyant moins sans doute donner au prince russe un droit sur leur empire qu'en prendre sur le sien. Vladimir ne conserva pas Kherson. Quelques années après, la Crimée, en y comprenant les pays limitrophes de la presqu'île, était soumise tout entière à l'empire d'Orient, par Ducas, lieutenant de Basile II.

Au moment où Vladimir et, à son exemple, nombre de ses sujets se convertissaient au christianisme, l'Église d'Orient, dont il empruntait sa nouvelle religion, était déjà presque séparée de l'Église de Rome Le patriarche Photius avait commencé, en 862, cette séparation que Michel Cerularius, un de ses successeurs, devait consommer en 1053 (1). Les Russes, dans leur frottement avec l'Orient, reçurent de ce côté leur nouveau culte et une partie de leurs mœurs, comme ils les eussent reçus de l'Occident, si leurs premiers et plus actifs rapports se fussent tournés par là, mais surtout si une politique aussi ancienne que le premier des Rouriks ne leur avait pas montré Constantinople comme le phare sur lequel ils devaient se diriger.

Dès lors une différence notable sépara les Slaves-Russes des Slaves-Polonais qui, au contraire, tiraient de l'Occident, avec le culte catholique romain, des éléments de civilisation, d'autant plus actifs comparativement que l'Occident jetait une vive lumière et que l'Orient s'éteignait.

toria (Koslov des Tatars). Eupatoria, qui doit son nom à son fondateur, Mithridate Eupator, en était distante de trente-deux kilomètres euviron.

(1) Ce n'était qu'une querelle toute temporelle au fond, qu'une question de suprématie ou d'égalité entre les deux Églises, qui s'abritait sous un prétexte spirituel. Il s'agissait de savoir si le patriarche de Constantinople serait ou non l'égal du pape de Rome, et s'ils se partageraient ou non la souveraineté spirituelle de la chrétienté. Voilà ce qui rendit dans la suite toutes les tentatives de rapprochement inutiles ou éphémères, et ce qui les devait rendre plus inutiles encore quand le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel se trouveraient réunis dans la personne de l'autocrate de Russie.

Les chrétiens du rite grec diffèrent de ceux du culte catholique, en ce qu'ils disent que le Saint-Esprit, au lieu de procéder du Père et du Fils, procède du Père seul (ou du Père par le Fils); en ce qu'ils administrent le sacrement de l'eucharistie avec du pain levé et concèdent à tous les fidèles l'usage du calice et la communion sous les deux espèces; en ce qu'ils ne croient ni au purgatoire, ni, par suite, à l'efficacité des prières et des aumônes en faveur des âmes des morts; et en ce qu'ils ne reconnaissent pas la suprématie du pape. Il y a encore d'autres différences dans les conditions auxquelles est soumis leur clergé. Leurs simples prêtres ou popes se marient, tandis que les moines restent célibataires, ainsi que les archevêques et évêques, qui sont tirés de ces derniers.

Les monastères sont très-nombreux en Russie, mais dans chacun d'eux, il n'y a que quelques personnes qui aient reçu les ordres sacrés. La plupart des moines russes savent à peine lire et écrire, et ne rendent aucun genre de service au pays. Pierre le Grand défendit de faire des vœux avant l'âge de cinquante ans; mais son oukase tomba bientôt en désuétude. Les soldats, les paysans et les personnes employées au service du gouvernement ne peuvent d'ailleurs se faire moines. Dans les monastères d'hommes et de femmes en Russie, on suit généralement la règle de saint Basile.

Les Russes, encore barbares, eurent une peine extrême à renoncer à leurs idoles, quoique le culte grec, tout en admettant les images, rejetât les figures sculptées. Le peuple de Russie n'a pas même encore abandonné ses coutumes les plus superstitieuses : car il croit, — comme du reste celui d'autres nations qui passent pour infiniment plus éclairées, — que le culte gît plutôt dans certaines pratiques indignes de la majesté de Dieu, que dans la pureté des mœurs, l'honnêteté de la conduite, la bonté envers le prochain, et dans la connaissance et l'observation du dogme chrétien. Le petit clergé russe manque absolument de tenue et de dignité; il est presque aussi ignorant que la partie la plus ignorante de la nation. Avant Pierre le Grand, on n'assujettissait les popes à aucun examen pour les ordonner; mais, depuis ce souverain, ils sont astreints à savoir lire, écrire et même à posséder un peu de latin.

Néanmoins Vladimir, instruit et encouragé par son épouse, donna un commencement d'organisation à la Russie; il se fit législateur et rédigea plusieurs utiles règlements; il fit venir des maîtres de Constantinople pour instruire la jeune noblesse; il ordonna des défrichements et fonda plusieurs villes dont la plus célèbre a gardé son nom et a été assez longtemps la capitale d'une principauté russe.

Sans les divisions dans lesquelles retombait la Russie, par suite du partage entre co-héritiers du sang princier, après la mort de chaque souverain, elle ne fût pas présumablement restée autant en arrière des peuples de l'Occident. Mais, bien qu'une certaine suprématie appartînt au possesseur de Kiev, qui avait seul le titre de *grand-prince,* d'éternels déchirements étaient la conséquence de chaque ouverture de succession. Douze frères, dit-on, avaient déjà à se disputer l'héritage de Vladimir Ier, leur père, mort en 1015, quand leur parent Sviatopolk, surnommé le Scélérat, vint ajouter à la confusion en faisant assassiner plusieurs d'entre eux et en cherchant à enlever à tous leur part d'héritage. Battu par Iaroslav, il alla chercher un refuge auprès de Boleslas Ier, roi de Pologne, dont il avait épousé la fille, et qui, entré en Russie, en 1018, avec une puissante armée, eut le tort de le rétablir dans une autorité usurpée et odieuse. Sviatopolk apprit dès lors aux Polonais de quelle manière en politique on paye les services reçus; il fit égorger toutes les garnisons que Boleslas entretenait dans les pays russes. Définitivement vaincu par Iaroslav, Sviatopolk alla finir ses jours en Bohême, et laissa son compétiteur seul maître de ce qui composait alors les provinces russes.

Iaroslav rendit les Slaves-Lithuaniens ses tributaires; il battit les Petchenègues qui s'affaiblissaient de plus en plus, et dont la puissance et le nom devaient être anéantis, en 1128, par l'empereur de Constantinople Jean II Comnène; mais il n'eut pas le même succès contre l'empire grec. Dans son opinion, comme dans celle de son père Vladimir, l'usage qu'il faisait de la religion grecque lui créait un titre pour disputer Constantinople aux empereurs d'Orient, sur leur déclin. En conséquence, il ne laissait échapper aucun prétexte d'attaquer ceux-ci et en faisait naître au besoin. Une querelle survenue entre des marchands russes et des Grecs dans Constantinople, et dans laquelle un des premiers avait été tué, suffit pour le décider à envoyer dans la mer Noire, en 1043, sans aucune déclaration ou demande d'explication préalable, un de ses fils, avec une armée de cent mille hommes et une innombrable flottille. La flottille, après avoir descendu le Dnieper, suivit les côtes de la mer Noire jusqu'aux embouchures du Danube. Constantin, surnommé Monomaque, pris à l'improviste, chercha d'abord à négocier; mais ses envoyés ayant été repoussés avec dédain, il fit en toute hâte assembler les galères et autres navires qui se trouvaient dans les rades voisines et qui furent chargés de feu grégeois. Le combat devant se donner à la vue de Constantinople, l'empereur se plaça dans un endroit du port d'où il pouvait tout observer, et, en même temps, il donna l'ordre au patrice Théodoracanus (1) de s'avancer, avec trois galères, pour attirer les Russes au combat; mais le patrice, au lieu d'une escarmouche, engagea sérieusement la bataille, brûla et coula une partie de la flottille russe, qui s'était augmentée de quelques bâtiments depuis son arrivée dans la mer Noire, et entra, l'épée à la main, dans le plus important de ces navires. Les Russes, battus à la fois par les Grecs et par un vent d'est qui s'éleva, périrent en grand nombre dans les flots. Les autres prirent la fuite, poursuivis par vingt-quatre galères. Celles-ci eurent l'imprudence de leur livrer un nouveau combat dans une anse où les vaincus prirent leur revanche, à la faveur du nombre et d'une position favorable dans laquelle les galères grecques ne pouvaient les attaquer que l'une après l'autre. Le patrice fut tué du premier choc. Cinq de ses galères furent prises et les autres furent coulées ou se brisèrent sur la côte. Les Russes égorgèrent tout ce qui leur tomba sous la main. Mais ayant été obligés de prendre terre, faute d'assez d'embarcations, pour regagner leur pays, ils furent de nouveau battus par les Grecs, dans le voisinage du Danube. Huit cents d'entre eux furent envoyés prisonniers à Cons-

(1) Quelques auteurs l'appellent Basile.

tantinople; un bien plus grand nombre avait trouvé la mort dans cette dernière action, et le reste eut beaucoup de peine à se sauver.

Iaroslav comprit qu'il faudrait à la Russie plus de temps et l'emploi d'autres moyens unis à la force pour se rendre maîtresse de l'empire d'Orient. Il fonda et dota de nombreuses églises; il fit traduire des livres grecs en langue slave et continua l'œuvre, quoique bien informe, d'organisation et de réglementation de Vladimir Ier. On lui doit, dit-on, un corps *régulier* de lois, intitulé *la Vérité russe,* triste vérité dont l'esclavage devait être l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin. Iaroslav, tout en empruntant à Constantinople des moyens de civilisation et de progrès, tint soigneusement l'Église greco-russe dans l'indépendance, et sur le pied de l'égalité avec l'Eglise d'Orient.

Il ne paraît pas avoir négligé d'établir des rapports avec l'Occident, qui se flattait peut-être de l'amener au culte catholique romain : car il maria l'une de ses filles, Anne, appelée aussi Agnès, au roi de France Henri Ier, petit-fils de Hugues Capet, tandis que trois autres épousaient le roi de Pologne Casimir Ier, le roi de Hongrie et le roi de Norvége. Outre qu'elles prouvent que dès lors la Russie tenait un rang considérable parmi les nations européennes, ces alliances démontrent, contrairement à ce qu'on a écrit au sujet du mariage de Pierre le Grand, qu'il n'était point dans les usages en quelque sorte obligatoires des princes russes de se marier avec leurs sujettes, quand ils pouvaient contracter union avec des princesses étrangères.

La mort d'Iaroslav, en 1054, ouvrit la porte à de nouvelles et longues guerres fratricides, durant lesquelles la Russie, loin de progresser, fut trop heureuse de ne pas périr. Boleslas II, roi de Pologne, sous le prétexte de servir les intérêts d'Isiaslav Ier, l'un des cinq fils d'Iaroslav, envahit la Russie et y resta en maître jusque vers l'an 1076. Pendant ce temps, les Outses ou Polovtses, appelés aussi Koumans (1), ou confondus avec ceux-ci, ayant abandonné l'Asie, se rendaient aussi redoutables que les Petchenègues, qu'ils remplaçaient partout. Ils battirent les Russes sur les bords de l'Alouta et furent ensuite défaits par le prince de Tchernigov, mais sans en être sensiblement affaiblis. Quelques années après, ils prirent parti pour Oleg, petit-fils d'Iaroslav Ier, que sa famille avait dépouillé et qui, sous leur protection, alla fonder une principauté lointaine, dont la capitale était Tmoutarakan (jadis Phanagorie), sur la presqu'île et alternativement île de Taman, à l'entrée du détroit qui donne accès dans la mer d'Azov.

Novogorod la Grande mit à profit, comme toujours, les divisions des descendants de Rourik pour restaurer ses formes républicaines, qu'elle n'avait d'ailleurs jamais entièrement abandonnées. Bien que considérée comme dépendance de l'empire russe et servant d'apanage à un prince, cette ville se débarrassait de l'oppression et souvent même de la présence de celui-ci, au moyen d'un tribut, qu'elle cessait de payer quand l'occasion le lui permettait. C'est ce qu'elle fit durant les querelles des enfants d'Iaroslav.

Vladimir II, surnommé Monomaque, petit-fils aussi d'Iaroslav Ier, en réunissant sous son autorité la plupart des provinces russes, en 1113, rendit à celles-ci quelque repos et quelque éclat. Avant d'arriver au trône, il avait déjà remporté des avantages sur les Polovtses; il vint à bout de les arrêter et de les forcer en quelque sorte à contourner ses frontières. Il combattit aussi les Boulgares orientaux et les Tchoudes ou Scythes de Livonie. Ayant menacé, en 1125, l'empereur de Constantinople de porter la guerre dans ses États, il reçut une députation de prélats envoyés par Jean Comnène, qui le désarmèrent par de riches présents et en lui donnant les titres de césar (tzar ou czar) et d'empereur. Sa campagne lui profita sous un autre rapport encore : avant de remonter le Dnieper, il conduisit sa flottille à Kaffa, que déjà les Génois fréquentaient pour leur commerce avec la Perse et l'Inde (2), et y enleva les immenses richesses

(1) De la Kouma, rivière qui se jette dans la mer Caspienne. Au treizième siècle, refoulés par les Tatars-Mongols, ils passèrent en Hongrie et s'établirent dans la province qui a pris d'eux le nom de Coumanie, en hongrois Kunzag.

(2) Ils ne s'y établirent tout à fait qu'en 1266, et leur établissement dura jusqu'à l'an 1475.

que ceux-ci y avaient accumulées. Vladimir vit la fin de son règne attristée par l'incendie de Kiev, sa capitale, et mourut, en 1125, livrant la Russie à un nouveau partage et à une nouvelle confusion pendant laquelle les Polovtses reprirent leurs avantages.

Enfin Iouri (Georges) Dolgorouki, le huitième de ses enfants dans l'ordre de primogéniture, qui avait la principauté de Sousdal, créée, comme la ville de ce nom, vers le temps d'Iaroslav Ier, réussit à peu près à se faire reconnaître pour grand-prince des Russes, dans la ville de Kiev. Ce fut lui qui jeta les fondements de Moscou, sur la Moscova, de l'an 1147 à l'an 1153, avec l'intention d'y établir le siége de sa puissance, ce à quoi il renonça quand il se vit maître de Kiev.

Le règne d'Iouri Dolgorouki ne fut qu'un éclair dans un ciel obscur. Après lui un plus affreux déchirement encore, s'il était possible, que dans les plus malheureux temps qui avaient précédé, ruina toutes les provinces russes. Kiev, prise d'assaut et incendiée, cessa d'être la capitale des grands-princes et ne conserva de son illustration passée que le titre de *ville sainte*. La ville de Vladimir prit alors la suprématie, que Moscou lui enlèverait bientôt. André, fils d'Iouri, qui avait opéré ce changement et la ruine de Kiev, périt assassiné en 1175.

La Russie ne pouvait à la fin manquer de sombrer dans cette succession d'orages auxquels, de son côté, la Pologne n'était guère moins en proie. Après avoir été ravagée par les Polovtses et les Boulgares orientaux, avoir été entamée par Béla III, roi de Hongrie, et par Casimir II, roi de Pologne, elle vit fondre sur elle le déluge des Mongols, venus, comme avant eux les Huns, du grand plateau central de l'Asie et des frontières de la Chine.

Iouri II était alors grand-prince ; il avait sa résidence à Vladimir, tandis que Kiev, Galitcz (fondée vers 1152), Sousdal (qui devait même s'ériger en grand-principat en 1167), Smolensk (réputée sainte comme Kiev et dont les Lithuaniens ne tarderaient pas à s'emparer dans la confusion générale), Rostov, Iaroslav, Bielosersk, Starodoub, Tchernigov, etc., formaient ou allaient bientôt former des principautés, presque, sinon tout à fait indépendantes. A la même époque Pleskov et Novogorod la Grande, — celle-ci tenant plus ou moins sous sa dépendance le pays des Permiaks, — se gouvernaient presque en républiques, en attendant qu'elles cherchassent un appui dans la grande association commerciale dite hanséatique, près de naître, et dont elles feraient partie.

Les Mongols, que l'on appelle plus communément, quoique à tort, Tatars, parce qu'ils s'étaient incorporés ceux-ci dès les premiers exploits de leur grand chef Temoudschin, si célèbre sous le nom de Tchingouiz ou de Gengis-Khan (c'est à dire *le plus grand*), franchirent le Volga, en 1224, sous la conduite de Tchou-Tchi, un des fils de Gengis, conquirent les pays situés au nord-ouest de la mer Caspienne, ceux qui s'étendent le long de la mer d'Azov et de la mer Noire, entre autres l'ancienne Tauride avec la presqu'île Taurique (Crimée), chassant, foulant aux pieds partout les Polovtses (1), détruisant l'éphémère principauté de Tmoutarakan, les possessions grecques, russes ou autres, et occupant tous les pays situés depuis la mer Caspienne jusqu'au Dnieper. Avant de passer ce fleuve, Tchou-Tchi-Khan dépêcha des ambassadeurs aux princes russes dont plusieurs étaient alors réunis à Kiev par le sentiment d'un commun danger, dans l'espérance présumablement de les diviser par des offres d'amitié. Mais les ambassadeurs ayant été assassinés, la colère des Tatars-Mongols ne connut plus de bornes, et Tchou-Tchi la mit à profit pour accomplir, sans plus de délais, son projet d'envahir les provinces russes. Les princes de la famille de Rourik avec leur armée, composée d'autant de Polovtses que de Russes, se laissèrent entraîner, par un trompeur mouvement de retraite de leurs ennemis, dans une mauvaise position sur la rivière de Khalka, vers l'embouchure du Dnieper, où ils furent entièrement défaits. Le prince de Kiev, qui était resté dans son camp spectateur du combat par sentiment de jalousie contre Mstislav, sur-

(1) Qui avaient alors leur capitale sur le bas Dnieper, au sud de Tchernigov et de Pereïaslav.

nommé le brave, prince de Galitez, en fut cruellement puni. Les Tatars-Mongols, se vengeant sur lui du meurtre de leurs ambassadeurs, l'étouffèrent avec tout ce qui était resté de vivant sous leur main. Après cela, rien ne résista plus aux vainqueurs; toutes les villes s'ouvrirent devant eux. Les prêtres et les habitants venaient processionnellement au-devant d'eux avec la croix, les bannières et les images de leurs saints, mais sans pouvoir les apitoyer sur leur sort : car les Tatars-Mongols, qui avaient partout ailleurs pour politique de tolérer les usages et les croyances des peuples, traitèrent pendant plusieurs années la Russie avec la dernière rigueur.

La mort prématurée de leur khan Tchou-Tchi suspendit quelque temps la marche en avant des Tatars-Mongols. Tchingouiz-Khan suivit de près, s'il ne précéda, Tchou-Tchi au tombeau, laissant, dans le partage de ses États, à Batou-Khan, fils de celui-ci, chef de la Horde-d'Or (1), tous les pays situés entre l'Oural et l'Alouta, qui forment à présent la partie sud-est de la Russie, et qui avaient appartenu aux Polovtses, avec toutes les parties conquises des provinces russes (2). Batou-Khan, qui est généralement considéré comme le vrai fondateur de l'empire du Kaptchak, empire dont la durée serait de plus de deux cent cinquante ans, acheva la conquête de la Russie, par la prise, en 1237, de la ville et de l'État de Vladimir. Le grand-prince Iouri II succomba dans la bataille. Batou-Khan, non content d'avoir achevé la soumission des provinces russes, envahit encore la Boulgarie, la Moldavie, la Hongrie, la Dalmatie, la Silésie et la Pologne.

Les Tatars-Mongols étaient maîtres de toutes les côtes septentrionales de la mer Noire, ainsi que de la mer d'Azov, et ils avaient expulsé les Grecs de la Chersonèse-Taurique, quand les Génois, maîtres alors des mers intérieures, et possédant jusque dans la capitale même de l'empire grec la position maritime et fortifiée de Galata, nouèrent des relations avec les Tatars, se firent céder moitié par amitié, moitié par force, des ports où peu à peu ils s'établirent de manière à n'en pouvoir être aisément chassés, et de manière même à exercer une grande influence sur l'intérieur du pays. Ce fut ainsi que s'éleva d'abord Kaffa ou Keffa (de 1256 à 1266), à la place de l'ancienne Théodosie, dont l'opulence ne tarda pas à exciter la jalousie des Vénitiens. Ceux-ci s'en rendirent maîtres un moment avec l'assistance des Catalans. Mais ils en furent bientôt chassés, et les Génois, monopolisant alors tout le trafic du littoral et des affluents de la mer Noire et de la mer d'Azov, fondèrent, sur les côtes mêmes des territoires tatars, un riche et vaste État colonial, tout parsemé de villes et de ports, auquel on donnait le nom de Gazzarie.

Les pays hongrois et polonais s'étaient depuis longtemps délivrés de l'oppression mongole avec le concours des princes chrétiens de l'Occident, que la Russie en était encore tout entière écrasée. Ce fut un véritable esclavage qui dura, dans toute sa force, plus de cent soixante années (de 1224 à 1389), et ne disparut qu'après plus de deux cent cinquante ans, en 1481. Toutefois, les conquérants mongols permirent aux Russes, pendant cette longue période d'effacement, d'avoir des princes nationaux, qu'ils élevaient, il est vrai, ou déposaient à leur gré, mais qui du moins conservaient les traditions. Malheureusement on vit trop souvent ces princes appesantir sur leurs peuples infortunés le joug que les Mongols leur imposaient à eux-mêmes. S'il serait difficile de donner des preuves certaines que, bien avant la conquête mongole, les paysans ne gémissaient pas déjà dans le servage, il est du moins constant que la noblesse était en possession de libertés et de priviléges féodaux qu'elle laissa tomber en désuétude ou qu'on la força dès lors d'abandonner.

Durant cette éclipse qui, intellectuellement, retarda la Russie de cinq siècles relativement aux principaux États de la chrétienté, cette nation, comme morte pour la

(1) Du mot mongol *orda*, qui signifie *tente*.

(2) Dans ce partage, — si Tchou-Tchi mourut, chose incertaine, avant Tchingouiz-Khan,— Batou-Khan était au lieu et place de son père. Les trois autres fils de Tchingouiz-Khan eurent : Tchagataï-Khan, le Tourkestan et l'Asie centrale; Oktaï Khan, la Chine où il fonda la dynastie des Yen ou Mongols; et Mangou-Khan, la Perse.

partie de l'Europe qui était en marche de civilisation, ne laissa pourtant pas d'avoir quelques princes qui cherchèrent à la faire un peu progresser au dedans. Alexandre Nevski est de ce nombre. On lui prête même des qualités militaires; mais s'il les eût réellement, elles durent bien plus s'employer au service des conquérants qui l'avaient élevé au rang de grand-prince ou grand-duc de Russie, en lui assignant Moscou pour capitale, qu'au profit de la Russie elle-même; ce fut pour leur compte plus que pour celui de la Russie, qu'il acquit son surnom de Nevski, en combattant les Suédois sur la Néva, en 1240. Il eut le mérite toutefois d'être un habile intercesseur auprès des conquérants en faveur de ses sujets, et c'est à cette piété envers le faible, si peu commune parmi ses successeurs durant la période mongole, qu'il dut sans doute d'être rangé, après sa mort, arrivée vers 1263, au nombre des saints de l'Église russe. Un de ses successeurs, Ivan Ier, qui date de 1328 à 1340, sut s'attirer assez la confiance du khan Ousbek et se mettre, en apparence au moins, assez dans ses intérêts, pour en obtenir la permission d'entourer Moscou d'un rempart de charpente et de terre. Dmitri ou Démétrius IV, qui fut grand-duc de Russie de 1369 à 1389, osa lever l'étendard de l'insurrection contre les Tatars-Mongols, en 1375, à la faveur du désordre et de l'effroi que Timour-Leng ou Tamerlan, le plus terrible des successeurs de Tchingouiz-Khan, jetait même parmi les hordes de même origine que lui, quand elles lui refusaient obéissance. Démétrius livra à Nomaï-Khan, sur les bords du Don, une sanglante bataille qui lui mérita le surnom de Donski. Mais son succès douteux lui avait coûté, dans tous les cas, si cher, qu'il se vit bientôt battu à son tour et obligé de laisser Moscou au pouvoir du khan Taktamisch. Les Tatars-Mongols s'étaient déjà bien affaiblis par leurs propres divisions. Taktamisch-Khan avait été vaincu par Tamerlan, et son fils l'avait vengé en chassant les lieutenants du vainqueur, sans que les princes russes, toujours divisés eux-mêmes au milieu de ces querelles de leurs conquérants, eussent retrouvé leur indépendance; car, vers le milieu du quinzième siècle, un voyageur vénitien, Joseph Barbaro, voyait encore tous les pays situés de l'embouchure du Dnieper aux monts Ourals, et de Moscou à la mer Caspienne, soumis aux Tatars-Mongols.

Vers cette époque, l'avénement du grand-duc de Lithuanie, Jagellon, au trône de Pologne (1386), prépara la réunion de ces deux États en un même royaume. Le duché de Lithuanie qui, dans le principe, ne se composait que d'une contrée située au nord-est de la Prusse, sur le Niémen et la Vilia, et qui ne comptait que trois villes, s'était déjà augmenté, dans le treizième siècle, de territoires qui avaient appartenu aux princes russes-varègues, jusque près de Vitebsk, et bientôt fit plus que doubler, par l'adjonction de tout ce qu'on appelait la Russie-Blanche et Noire, avec Polotsk, Mstislav, Kiev, Smolensk et toute la Séverie.

Sous le règne plus apparent que réel d'un prince aveugle, Vasili III, que ceux-ci étaient venus enlever un moment jusque dans Moscou, un concile, tenu à Florence en 1462, essaya de rapprocher les Églises latine et grecque. Isidor, métropolitain de Moscou, y parut, et, dans l'espérance peut-être d'obtenir pour sa malheureuse patrie l'assistance des princes de l'Occident, adhéra à un acte de conciliation; mais, à son retour à Moscou, il fut hautement dénié; il fut même déposé et jeté en prison. Ce n'était pas le moment, en effet, pour les descendants de Rourik et de Vladimir Ier, si affaiblis qu'ils fussent, de renoncer au schisme grec; car l'empire des Grecs d'Orient venait de s'évanouir, et Constantinople était tombé, en 1453, au pouvoir des Turcs, qui disputaient aux Mongols une partie de l'Asie et de l'Europe.

C'est alors que parut en Russie Ivan III, surnommé le Grand, qui, devenu grand-duc de Moscou, en 1462, sut habilement tirer parti des guerres que se faisaient entre eux les oppresseurs de la Russie, pour réussir là où plusieurs de ses prédécesseurs avaient échoué.

A cette époque, les héritiers des Tatars-Mongols qui avaient conquis la Russie sous les dénominations de Horde-d'Or et de horde du Kaptchak, s'étaient divisés en cinq hordes ou cinq khanats rivaux : — le khanat du Kaptchak (1) proprement dit, entre

(1) Ce nom de Kaptchak ou de Kiptchak, qui tint une si grande place pendant près de trois

l'Oural et le Volga, qui avait pour capitale, sur la rivière d'Aktouba, à deux journées de marche de la mer Caspienne, Seraï (c'est-à-dire *palais* du khan), bâtie en 1266; — le khanat appelé aussi royaume d'Astra-Khan, entre le Volga, la mer Caspienne, le Don et le Caucase, qui avait Astra-Khan pour capitale, sur le Volga et la mer Caspienne; — le khanat ou royaume de Kasan, avec la ville du même nom, fondée, en 1257, par Sayn-Khan, fils de Batou-Khan, au confluent du Volga et de la Kasanka, État qui s'étendait de la Samara à la rivière et à la ville de Viatka, autrefois Khnilov; — le khanat des Tatars-Nogaïs, fondé par Nogaï-Khan depuis un an à peine (1261), entre le Dnieper et le Don, sur les côtes septentrionales de la mer Noire et de la mer d'Azov, où se trouvait la ville de Tana, appelée aussi Aas-Gard et Azov, que les Génois avaient relevée vers l'embouchure du Don (ancien Tanaïs), et prolongeant même, selon quelques auteurs, sa domination vagabonde et peu lourde jusque sur les bords de l'Oural ou Jaïk, où les Tatars-Nogaïs auraient eu une ville importante, nommée Saratchiki; — enfin le khanat de Crimée, le moins vaste, mais le mieux cantonné de tous, qui, du centre de la presqu'île, où il avait pour capitale Baktchi-Seraï (*palais du jardin*), s'étendait au delà de l'isthme de Pérékop où il partageait de grandes steppes, du côté de Dnieper et du Bog, avec le khanat des Nogaïs proprement dit.

Il est vrai que la côte de la Crimée et même celle de la mer d'Azov étaient plus que jamais alors sous la domination des Génois, qui avaient habilement profité des rivalités des princes tatars pour s'affermir dans leur État colonial de Gazzarie, où ils comptaient, entre Kaffa et Tana, Cembalo ou Balaklava, Koslovia ou Eupatoria, Inkerman ou Théodora, Soldaïa ou Soudak, Capria ou Kertch, et une foule d'autres petits ports dont les noms soit nouveaux, soit renouvelés de l'antiquité, peuvent se voir sur les cartes du moyen âge.

Ivan III commença par assiéger et prendre le Kremlin (château) de Moscou, dans lequel les Tatars-Mongols entretenaient garnison; puis il affranchit du tribut les provinces les plus voisines. Mais avant de poursuivre ses succès sur les anciens conquérants de la Russie, il résolut de s'assurer des villes libres de Novogorod la Grande et de Pleskov, protégées par la *Hanse* dont elles faisaient partie et qui avaient horreur, comme toutes les villes commerçantes, du despotisme militaire. Il assiégea d'abord Pleskov, qui paraissait disposée à se placer sous la protection des Polonais et des Lithuaniens; il la soumit, mais il paraît qu'elle vint à bout de recouvrer encore son indépendance; car on vit, dans le siècle suivant, les czars obligés d'en recommencer la conquête. Novogorod, ayant aussi refusé de reconnaître sa domination, Ivan III l'attaqua presque incessamment et avec un acharnement extrême, de 1471 à 1477. Enfin, après une lutte de sept ans, dans laquelle s'était signalée une héroïne nommée Marpha, cette malheureuse cité tomba au pouvoir du despote. Mais elle ne laissa entre ses mains que des ruines. La partie la plus industrieuse de la population, étrangère en général, émigra. Ivan fit transporter les nobles, les bourgeois, les marchands d'origine slavo-russe dans les provinces les plus éloignées de la capitale de l'empire, et mit à leur place une colonie tirée de Moscou et de plusieurs villes de l'intérieur, où la résignation la plus entière aux volontés du souverain avait été de tout temps une habitude du peuple. Novogorod qui, dans ses jours d'indépendance, possédait près de quatre cent mille habitants, en compte à peine dix mille aujourd'hui. Ce fut un grand élément de progrès qui manqua, par la suite, à Pierre le Grand et à ses successeurs. Viatka, sur la rivière du même nom, qui n'était en quelque sorte qu'une colonie de Novogorod, succomba du même coup. Ivan III s'occupa ensuite de soumettre toutes les petites principautés russes qui n'avaient pas encore reçu sa domination; il en triompha et les abolit à jamais par une loi expresse, très-sage d'ailleurs, que tous ses successeurs ont pris soin de conserver (1). Il fit de grands efforts pour enlever aux Lithuaniens la Russie-Blanche et Noire et toutes les villes et territoires qui avaient

siècles, se retrouve à grand'peine au milieu des tribus de la Boukharie, sur le grand plateau de l'Asie centrale.

(1) Ces principautés, dont étaient encore en possession des descendants plus ou moins authen-

plus ou moins légitimement appartenu aux descendants de Rourik; mais de ce côté il ne put qu'occuper la Séverie et préparer à son successeur la reprise de Smolensk.

Sur les entrefaites, Akmet-Khan, dernier prétendant au khanat suprême de la Horde-d'Or, envoya demander le tribut à Ivan III qui, pour toute réponse, fit mettre à mort ses ambassadeurs. Pendant que le khan s'approchait de Moscou pour tirer vengeance de cet attentat, Ivan faisait attaquer la capitale même de son ennemi qui, à cette nouvelle, et craignant d'être coupé, rebroussa promptement chemin.

Le khanat de Crimée fut attaqué, en 1474, par les Russes, dans le même temps que les Génois, pour leur propre perte, s'immisçant beaucoup trop dans les affaires de famille et de dynastie des khans, forçaient les Tatars à solliciter l'appui de Mahomet II; de sorte que les Turcs chassèrent bientôt les Génois du littoral et les Russes de l'intérieur du khanat de Crimée. Gheraï-Khan, établi, en 1475, par Mahomet II, à la place de son frère, partisan et protégé des Génois, reconnut pour lui et sa postérité la suzeraineté des sultans.

Usant d'adresse, Ivan III s'allia quelque temps aux Tartars-Nogaïs, et ce fut avec leur aide qu'il vainquit Akmet-Khan et détruisit le khanat du Kaptchak, en 1481; déjà, il avait rendu Ibrahim, khan de Kasan, son tributaire, quand il s'empara, en 1486, de ce dernier État qui, toutefois, ne devait pas tarder à reconquérir, pour quelque temps, son indépendance. Les khanats d'Astra-Khan et des Nogaïs, y compris la Crimée, prolongèrent leur existence, sous la protection et la suzeraineté des sultans.

Sans plus tarder Ivan III se posa en rival des nouveaux maîtres de Constantinople, depuis si longtemps convoitée par ses prédécesseurs, et en héritier frustré des empereurs d'Orient. Il épousa la princesse Sophie, nièce du dernier de ceux-ci, ajouta à ses titres de grand-duc de Moscou, de Vladimir, de Novogorod, etc., et de roi de Kasan, celui de czar ou césar, et mit dans son blason l'aigle à deux têtes de Constantinople. Dès lors, pour les Russes orthodoxes, les sultans ne furent plus que des usurpateurs des droits de leur souverain, et on se légua, de père en fils, le soin de les expulser.

Vasili IV, qui succéda à Ivan III, en 1505, après des succès mêlés de revers, finit par laisser l'empire russe aussi étendu qu'il l'avait reçu. Il y ajouta même définitivement, en 1509, Pleskov, et, en 1514, la principauté de Smolensk.

A cette époque, comme l'attestent divers écrits contemporains, le servage du noble vis-à-vis du czar, et du paysan vis-à-vis du noble, existait déjà, quoique,— se laissant prendre à un oukase de 1597, qui ne fit que réglementer la chose et transformer la coutume, ou si l'on veut l'abus général en loi, dans un pays où les plus détestables habitudes ont plus de force que les lois, — divers auteurs aient écrit depuis quelque temps que ce monstrueux régime avait été créé par l'usurpateur Boris Godounov. Au temps de Vasili IV, il était d'usage ancien que les plus grands personnages de l'empire se tinssent, dans leurs personnes et dans leurs biens, pour les esclaves du czar. Et de même, les paysans étaient les esclaves du noble; ils devaient à celui-ci six jours sur sept, et pouvaient travailler le septième, quand le seigneur avait bien voulu le leur octroyer, à un petit coin de terre dont ils vivaient, sauf encore prélèvement d'un tribut. Les gens mêmes qui travaillaient aux arts mécaniques et à divers métiers autres que celui de cultiver la terre, ne s'appartenaient pas davantage, dès ce temps. Enfin, les marchands et les habitants des villes étaient eux-mêmes soumis aux plus intolérables

tiques des princes varègues de la famille de Rourik, étaient, en dehors de Moscou : Smolensk, Iaroslav, Rostov, Tchernigov, Bielorserk et Starodoub.

De leurs anciens possesseurs sont issues, dit-on, les familles des princes Dolgorouki, Toufiakin, Odoeffskoï, Massalskoï, Repnin, Scherbatof, Baratinski, Koloffskoï, Daschkof, Prozoroffskoï, Schetinin, Sontzof, Sassekin, Mordkin, Labanof, Schakaffskoï, Aktoniskoï, Bellasselskoï, Kilkof, Gagarin, qui, avec quelques autres familles également très-anciennes, — comme les Regesskoï, les Tolboutzin, les Iéropkin, les Divof, les Stéchadim, les Islenief, les Belkin, les Voronsof, — formaient la grande noblesse de Russie avant que les czars et czarines se fussent attribués le droit de créer des princes à volonté, tirés, par un caprice immoral autant que par la rémunération d'un mérite, de la plus obscure condition.

tributs et aux plus odieuses exactions (1). Aucune des sommes qu'ils gagnaient ne leur appartenait d'une manière absolue. Si on les soupçonnait de mettre de côté quelque pécule, on les arrêtait et on les martyrisait jusqu'à ce qu'on leur eût fait donner la somme qu'ils avaient cachée; ils mouraient sous les coups, s'ils n'en possédaient réellement aucune en secret. Ce tableau de l'esclavage russe au seizième siècle est d'ailleurs à peu près le même que celui qu'on en a tracé à la fin du dix-huitième et n'est pas encore sans traits de ressemblance avec l'état de la Russie actuelle.

A Vasili IV succéda, en 1534, un prince de cruel renom, Ivan IV, que la circonspection de l'historien Karamsin ne surnomme que *le Terrible*, mais qu'écrivant dans tout autre pays et sous tout autre influence que celle de ses souverains, il aurait surnommé *le Bourreau.* Ivan IV, en enlevant, comme Louis XI avait fait en France, une partie de ses priviléges à la première noblesse de l'État, aura cependant, si jamais la liberté éclaire la Russie, préparé de loin l'influence de la classe moyenne et l'abolition de cet odieux servage qui est l'élément vital de la féodalité. Il retira aux nobles

(1) Comme nous sommes ici en contradiction avec tout ce qu'on a écrit depuis trente ans sur l'origine du servage en Russie, nous sommes obligé de citer des textes irrécusables, non-seulement manuscrits, mais imprimés avant l'avénement au pouvoir de Boris Godounov, du ministère ou du règne duquel les écrivains auxquels nous faisons allusion datent la fondation de la glèbe dans l'empire russe. Voici ce que publiait, en 1584, Alexandre Guagnino, Italien naturalisé Polonais, ne faisant que confirmer ce que Mercator écrivait du temps de Vasili IV, et ce que Gilles Fletcher voyait de ses yeux plusieurs années avant l'usurpation de Godounov :

« *Gentis omnis Moscoviticæ major servitus est quam libertas : cujus rei egregium executorem principem proprium habent. Omnes enim passim, cujuscunque conditionis sint, nullo respectu personarum habito, durissima servitute premuntur. Nobiles, magnates, præfecti, primores, consiliarique universi, se chlopos, id est, abjectissimos et vilissimos servos magni ducis fatentur, et bona sua omnia mobilia et immobilia quæ possident, non sua sed principis esse agnoscunt. Ut autem equestris ordo à magno duce, ita etiam plebeius ordo à nobilibus et magnatibus gravissime premitur. Colonorum enim et oppidanorum bona, militarium hominum et nobilium prædæ exposita sunt, et per contentum nigri homines et christiani communiter appellantur. Sex dies coloni in septimana dominis suis laborant; septimus dies privato labori conceditur. Neque hi strenue laborant, nisi bene verberati. Habent autem certos agros à dominis suis sibi attributos, ex quibus vitam tolerant, et tributa annua solvunt. Artifices et mechanici, secundum præscriptum, parvo laborem suum vendunt. Quumque annonæ caritas in pretium concedit, tunc artifices exiliori tenuiorique in pretio sunt, adeo ut vix panem ipsum pro labore unius diei, quamvis strenuo, possint acquirere. Oppidani quoque et mercatores gravibus et intolerabilibus tributis et exactionibus onerantur. Quod si princeps aliquem mercatorem argenti aut auri paulo ditiorem à delatoribus (quorum plena est aula) resciverit, hunc sibi repræsentari imperat : et crimine, licet falso et commentitio, onerato dicit : Delatum est ad nos tuum scelestе facinus; ideo ut criminosus punieris. Si autem accusatus se innocentem obtestetur, tunc princeps respondere solet : Animæ testium qui te accusaverunt, hoc sciant; mea vero nihil refert. Confestim ergo jussu principis arripitur, et tandiu verberatur, donec præscriptam summam monetæ argenteæ principi annumeret...*

« *Omnes communiter servos aut nexos aut captivos habere solent; quos morituri frequenter manumittunt : illi tamen servituti assueti aliis dominis in servitutem sese dedunt, aut pecunia accepta se mancipant. Liberi etiam, qui dominis certa mercede serviunt, non possunt, quando lubet, à dominis se abdicare.* »

La description cosmographique qui accompagne l'Atlas de Mercator, laquelle remonte justement au règne de Vasili IV, caractérise la nation russe : « Nation astucieuse et perfide, se plaisant plus dans la servitude que dans la liberté, et où tout le monde se tient pour esclave du prince : *Gens astuta et fallax, magis servitute quam libertate gaudens. Omnes se principis servos fatentur,* etc.

Il ne fallait pas moins que ces textes et d'autres, antérieurs à l'oukase de 1597, pour que nous vous permissions de nous mettre en désaccord sur ce point, nous le répétons, avec tout ce qui a été écrit depuis trente ans, par des auteurs si bien renseignés à d'autres égards.

du premier rang le droit de posséder seuls de grands fiefs, celui de commander, pendant la guerre, aux boyards et petits nobles, de pouvoir transporter, sans être taxés de félonie et trahison, leurs services d'un prince à un autre, le droit enfin de faire juger leurs propres procès par les baillis qu'ils nommaient eux-mêmes, conjointement avec les magistrats délégués par le czar. Ils auraient pu être des intermédiaires utiles entre le despotisme du souverain et le peuple, mais leur oppression, plus immédiate, était encore plus lourde que la sienne ; de sorte qu'on les vit sans regret, avec satisfaction même, devenir peu à peu aussi esclaves que le reste de la nation (1). Les boyards et vaïvodes, — ces derniers commandant les troupes, — qui composaient les deux et troisième classes de la noblesse, virent leurs priviléges limités en conséquence de ce qui venait d'être fait pour la première classe (2).

Les serfs pour longtemps encore ne devaient rien gagner à cette révolution faite par le souverain ; mais elle ne fut pas inutile, dit-on, à une espèce bien confuse encore de tiers état, que quelques auteurs croient apercevoir dès ce temps en Russie, bien que Montesquieu le dénie à cet empire, qu'il partage uniquement en nobles et en esclaves (3).

(1) « ***Principes, qui Vdelney Kasey, id est exemti et privilegiati, duces appellantur. Quorum potestas primum à principibus Russiæ multum immunita, ad extremum à Joanne Basilide (Iwan Wasiliewitsch) penitus sublata fuit; ita ut nunc non minus quam cœteri servitutem serviant, quum antea libere in suis quique territoriis, ad Germanorum principum modum imperitarent.*** (***Russia seu Moscovia, itemque Tartaria commentario topographico atque politico illustratæ.*** Lug. Batavorum, ex officina Elzeviriana, anno 1630.)

(2) Quoique plusieurs auteurs ne veuillent faire remonter le pouvoir despotique en Russie qu'à Pierre le Grand, sous le prétexte qu'avant lui les oukases portaient cette formule :

« *Le grand seigneur a ordonné et les boyards y ont consenti,* »

il est bien certain que ce n'était là qu'une forme en effet, — dont il ne serait pas sans intérêt pourtant de voir la trace autrement que dans des allégations, mais dans des actes authentiques ; — le fonds était depuis longtemps prescrit, et pour faire revivre éphémèrement ses droits, depuis que ses notions de libertés féodales, accablantes d'ailleurs dans tous les temps pour le peuple, s'étaient évanouies sous le joug mongol, la noblesse russe n'avait d'autre ressource que de concourir presque périodiquement à l'assassinat du souverain et à la révolution de palais qui en était la conséquence.

(3) Entre la noblesse et les serfs, on plaçait alors *les affranchis* (***sina bojareski, id est nobilium liberi***), qui combattaient à la solde du prince, la plus insolente espèce d'individus (***insolentissimum hominum genus***), dit l'auteur auquel nous empruntons ces détails contemporains d'Ivan IV, et *les scribes* ou *dyacks*, qui servaient de secrétaires auprès des chefs et des magistrats. Les marchands et ceux qui s'occupaient d'arts mécaniques n'étaient guère alors qu'une partie, la plus considérée il est vrai, de la classe des serfs, au-dessous de laquelle était une classe d'individus plus infime encore ; ces individus que l'on appelait ***Christiani*** (***sortis homines quos christianos vocant***), formaient quelque chose d'assez semblable à ce qu'on a connu au moyen âge, à Paris, sous le nom de ***Cour des Miracles*** ; c'était une engeance infâme, entretenue par la barbarie et la superstition, qui se rendait coupable de tous les crimes et de toutes les atrocités.

Le nombre des mendiants, si bien caché aujourd'hui aux étrangers qui vont dans les deux capitales de la Russie, à Pétersbourg surtout, était infini ; exténués de misère et de faim, ils abordaient les passants avec cette formule habituelle : « Donne-moi quelque chose à manger ou tue-moi. ***Da quod manducem et trucida me.*** » (***Russia seu Moscovia.*** 1630.)

Puisque nous avons commencé cette note sur les mœurs de la Russie à l'époque d'Yvan IV, nous y ajouterons encore quelques détails empruntés au même auteur.

La position des femmes, qui n'a pas essentiellement changé en dehors des classes élevées, et malgré le règne omnipotent de plusieurs czarines, était très-misérable, et nulle n'était réputée honnête, si elle n'était recluse au domicile conjugal. « ***Muliera conditio miserrima est; nulla enim honesta et pudica creditur, nisi domi conclusa vivat, adeo ut nusquam prodeat.*** » Quand elles sortaient, chose extrêmement rare, ce n'était que couvertes d'un voile long et épais. On voit combien, tout chrétiens qu'ils se disaient, les Russes tenaient encore des peuples asiatiques. Un autre auteur dit même qu'ils admettaient jusqu'à un certain point la pluralité des femmes :

Ce n'était pas, du reste, dans l'intérêt prémédité des classes inférieures de la nation qu'Ivan IV agissait en diminuant la puissance de la noblesse, et il ne faut en savoir aucun gré à sa sanglante mémoire : car le beau idéal du gouvernement était pour lui, comme pour le plus grand nombre des czars, ses prédécesseurs et ses successeurs, celui de l'empire turc, dont il paraissait suivre avec soin les principes politiques (1).

Pour que rien ne vînt le contrarier dans ses desseins, il usurpa aussi une partie considérable des prérogatives du patriarcat, espèce de papauté dans l'Église du rite grec. Le patriarche de Moscou, déjà nommé par lui, dut se soumettre aveuglément à ses volontés. On dit même qu'avant Pierre le Grand il prit, à l'exemple des empereurs d'Orient, le titre d'autocrate (en russe *samoderjetz*), ce qui n'indiquait dans le principe qu'une autorité venant de Dieu seul, mais ce qui avait fini par signifier union des deux pouvoirs spirituel et temporel (2).

Ivan IV imposa aux Russes des oukases ou décrets tenant lieu de lois, qui portent le cachet de l'état de barbarie du prince aussi bien que du peuple. L'épreuve par les armes et le duel en est la base la moins susceptible de réprobation; c'est dire assez ce que vaut le reste. Les crimes dont Ivan se rendit coupable dépassent tout ce que peut inventer l'imagination la plus féconde en horreurs. Les gibets, les instruments de torture, les brasiers ardents, les chaudières bouillantes, dont il attisait lui-même le feu, pendant que ses victimes, hommes, vieillards, enfants, femmes, y expiraient dans d'inexprimables souffrances, étaient l'accompagnement ordinaire de ses voyages dans l'empire, ses moyens habituels de régner, et souvent même, dans ses accès de folie furieuse, les instruments de ses joies et de ses plaisirs féroces.

Ce hideux prince d'ailleurs, qui vit avec rage et sans pouvoir l'empêcher se consommer l'annexion du grand-duché de Lithuanie au royaume de Pologne, augmenta considérablement son empire, non par sa valeur, car il était le plus lâche des hommes, mais par le fait des circonstances et de ce qu'avaient préparé ses prédécesseurs. Il l'étendit, au nord-est, jusqu'aux embouchures de la Dvina et de la Mehen et aux côtes de la mer Blanche, par la facile conquête déjà commencée sous Ivan III, et qu'il acheva en 1543, des grandes et glaciales solitudes des Tchoudes-Permiaks; il détruisit ce royaume plus nominal que réel, qui naguère avait été sous la dépendance de Novogorod ; il s'assura non moins aisément du pays des Tchoudes-Samoyèdes d'Europe (3). Il affermit, en 1552, les Russes dans le khanat de Kasan, grâce à la mousqueterie dont ses troupes faisaient usage contre les flèches de leurs adversaires; il conquit, en 1554, celui d'Astra-Khan, avec l'importante ville de ce nom, située dans une île à l'embouchure du Volga, dans la mer Caspienne; de là, les czars eurent désormais l'œil sur la Perse ; Ivan IV porta de ce côté son empire sur les deux rivières Ouzen, où se trouvait aussi, dit-on, une sorte de royaume, et jusqu'à l'embouchure du Jaïk et aux monts Ourals, dont, par suite de la conquête précédemment faite des

Bigamiam concedunt, dit la description de l'Atlas de Mercator, ***sed vix legitimum matrimonium esse putant. Adulterium non appellunt, nisi quis alterius uxorem habuerit.*** Le père avait le droit de vendre jusqu'à quatre fois son fils ; il ne perdait ce droit qu'après la quatrième.

(1) ***Russici principis regimen fere se habet Turcici imperii modum, cujus principia politica studiose videtur imitari*** (***Russia seu Moscovia,*** 1630.)

(2) Le titre d'autocrate ne se trouve point au nombre de ceux que prenait Ivan IV et dont héritèrent les successeurs de ce prince jusqu'à Pierre le Grand, du moins à notre connaissance. Toutefois, dès la dernière partie du seizième siècle, les czars unissaient les insignes du patriarcat à ceux de la royauté. « ***Utitur apparatu inestimabili,*** dit un ancien auteur, ***addens ornatum pontificium cum majestate regis : fert capite mitram margaritis et gemmis pretiosissimis nitentem : si eam capite non gerit, habet cum coram se in suo throno, mutatque eam ad ostentandam amplitudinem multis vicibus : in sinistra manu tenet pastorale ditissimum, indutus veste, aut tunica longa illi non absimili quam papa gerit ingrediens sacrarium, digitos annulis aureis refertos habet; imago Christi ad dexteram, et sanctissimæ matris Virginis super cathedram in qua sedet, est.*** »

(3) Différents des Samoyèdes de la Sibérie, mais ayant peut-être les uns et les autres une commune origine scythique.

steppes des Permiaks, il occupait tous les versants européens du sud au nord. Ivan IV fut moins heureux contre les Tatars de Crimée, qui vinrent jusqu'aux portes de Moscou, et avec lesquels il fut obligé de traiter de manière à ce que leur indépendance et leurs limites fussent garanties. Les Polonais et les chevaliers de l'ordre Teutonique lui firent aussi éprouver des revers. Le czar ravagea, il est vrai, la Livonie, mais il ne put réussir à s'assurer cette part dans les domaines des chevaliers teutons, quoique ceux-ci fussent déjà sur leur déclin.

On rattache au règne d'Ivan IV les premières relations commerciales, et par suite politiques, de la Russie et de l'Angleterre. Le navigateur Sébastien Cabot, après les voyages de découvertes faits d'abord avec Jean Cabot, son père, Vénitien, et ensuite sans son concours, pour le compte des Anglais, venait d'être investi, par le roi Édouard VI, de la charge de gouverneur des compagnies commerciales d'Angleterre et des domaines à découvrir, quand, persuadé que l'on pourrait trouver un passage aux Indes et à la Chine par le nord, il détermina l'envoi de trois navires, à cet effet, sous le commandement du chevalier Hugues Willoughby. Partis au mois de mai 1553, ces bâtiments furent bientôt dispersés par la tempête. Deux, — dont était celui que montait Willoughby, — furent jetés sur les côtes les plus septentrionales de la Laponie ; le troisième, que commandait Richard Chancelor, fut poussé dans la mer Blanche, à l'embouchure de la Dvina, près du monastère russe de Saint-Nicolas, sur l'emplacement duquel devait plus tard s'élever Arkhangel. Les Anglais apprirent qu'ils se trouvaient sur une côte de la Russie appartenant au czar Ivan, et, se trouvant retenus par les glaces, ils pensèrent à utiliser, dans l'intérêt de leur pays, le malheur de leur position. Ivan qui, de son côté, sur l'avis qu'il avait reçu de l'apparition de ces étrangers, songeait à en tirer parti pour lui-même, donna des ordres pour qu'on les traitât avec prévenance et pour que l'on en amenât quelques-uns d'entre eux à Moscou. Suivant une habitude qui n'a pas été perdue par ses successeurs, il déploya devant les étrangers un grand luxe de puissance, de manière à ce qu'ils en fissent un pompeux récit à leur retour dans l'Occident. En effet, les Anglais parlèrent de sa cour comme on eût pu faire autrefois de celle de Darius ou de Xerxès.

Le récit qu'avait fait Richard Chancelor de sa navigation dans la mer Blanche engagea la reine d'Angleterre, Marie Tudor, à faire entreprendre à ce capitaine un nouveau voyage, en 1555 ; elle lui remit des lettres pour le czar Ivan IV, qui, flatté de la démarche et d'être qualifié de très-puissant et très-illustre empereur par la souveraine d'Angleterre, accorda à une compagnie de marchands anglais une autorisation, en forme de traité, pour qu'elle fît librement et sans impôts le commerce dans tous les ports, villes et terres de son empire, et pût même y établir des factoreries. Ivan IV fit passer un ambassadeur sur les navires anglais. Ceux-ci périrent sur les côtes d'Écosse ; mais l'envoyé du czar fut sauvé avec une partie de sa suite ; on le conduisit à Londres, où Marie Tudor lui fit un magnifique accueil. La reine Élisabeth ne laissa pas ces liens diplomatiques et commerciaux se relâcher entre les deux nations ; elle envoya en ambassade à Moscou Gilles Fletcher, frère de l'évêque de Londres, poëte et grand négociateur tout ensemble, qui a publié, en 1590, une curieuse relation de son voyage, dans laquelle on a longtemps puisé des renseignements sur la Russie (1). Il

(1) La relation de Fletcher est antérieure de cinquante ans environ à celle d'Adam Olearius, mathématicien et orientaliste allemand, qui suivit, en qualité de secrétaire, une ambassade que le duc de Holstein envoya, en 1633, en Russie et en Perse. L'opinion qu'Olearius rapporta des mœurs et du caractère des Russes de son temps ressemble beaucoup à celle de Fletcher ; elle est même empreinte d'une critique plus acerbe. Olearius, comme plusieurs autres auteurs, met sur le compte du *naturel* des Russes ce qui n'était que la conséquence d'un système d'esclavage avilissant et d'une absence complète d'éducation. « Le naturel pervers des Moscovites, dit-il, et la bassesse dans laquelle ils sont nourris, joints à la servitude pour laquelle ils semblent nés, font que l'on est contraint de les traiter en bêtes plutôt qu'en personnes raisonnables, et ils y sont si bien accoutumés, qu'il est comme impossible de les porter au travail, si l'on n'y emploie le fouet et le bâton. »

Jean Barklay, né à Pont-à-Mousson, d'une famille écossaise, dans son *Icon animorum*, qui

obtint pour ses compatriotes des priviléges plus grands encore que ceux qui leur avaient été précédemment concédés, en ce qu'ils furent exclusifs des autres nations. Alors les Anglais entreprirent de transporter leurs marchandises en Perse, à travers la Russie, et d'établir leurs relations de Novogorod à Astra-Khan.

Cependant, les facteurs anglais auxquels le czar avait assuré protection et tranquillité furent obligés de renoncer à ce long et difficile itinéraire, en partie, dit-on, à cause du pillage auquel ils étaient en butte de la part de tribus nomades qui commençaient à faire parler d'elles sous le nom de Cosaques. Sorties de la Petite-Russie, où se trouvaient Kiev et Tchernigov, leur apparent berceau, descendant, suivant quelques auteurs, des Khosars ou Khasars, ces tribus se répandaient depuis le quinzième siècle, sous le protectorat des rois de Pologne, qui leur avaient donné un chef principal ou hetman, entre le Dniester et le Boug ou Bog d'un côté, et entre cette rivière et le Dnieper de l'autre, particulièrement dans les plaines de l'Oukraine et aux pieds des cataractes du Dnieper (1). En 1570 les Cosaques élevèrent une de leurs capitales, Tcherkask, sur le Don et à une faible distance d'Azov.

Dans leur vie d'aventures et de pillage, quelques-unes de leurs bandes, auxquelles s'étaient joints des Tatars, des Allemands, des Lithuaniens et même quelques Russes, avaient fait main basse sur les marchandises des Anglais. Avec le secours que leur donna le czar, ceux-ci essayèrent de réprimer ces brigandages. Défait et poursuivi, après avoir commis des exactions entre le Volga et l'Oka, un des chefs des aventuriers, nommé Iermak, passa les monts Ourals et s'enfonça dans des déserts immenses et inconnus, avec une poignée d'hommes audacieux comme lui. Il était dans la Sibérie, et, de steppes en steppes, il parvint à Isker ou Sibir, alors ville principale de cette immense et triste contrée, où, vers l'an 1242, les Tatars avaient fondé un khanat sur les bords de l'Irtich et de l'Obi. Iermak s'en rendit maître, en terrifiant les habitants par l'emploi des armes à feu; il eut ensuite peu de peine à soumettre, au moins nominalement, ces régions presque inhabitées. Pour s'assurer un pardon à la fois et un protectorat, il fit hommage de sa conquête à Ivan IV qui lui envoya des secours, mais qui ne put l'empêcher de périr, en 1583, dans une embuscade où l'attira un chef tatar (2). L'empire des czars était sur le point de se rencontrer avec l'empire chinois.

parut à Londres en 1614, par conséquent entre la relation de Fletcher et celle d'Olearius, s'exprime à peu près de même sorte, disant que la nation russe est née pour la servitude, qu'elle se plait sous le joug, qu'elle appartient à ses princes dans sa fortune, dans son corps et dans sa vie, qu'elle est cauteleuse et très-disposée à la fraude. Il ajoute que les Russes sont, à la guerre, d'une grande impétuosité dans l'attaque, mais aussi d'une grande promptitude dans la fuite, et que leur première impression de peur se change aussitôt en désespoir; que s'ils sont poursuivis par l'ennemi, ils n'osent se retourner contre lui pour le combattre; qu'ils se donnent au vainqueur pour qu'il leur accorde la vie, bien que les lâches soient exposés chez eux à être punis du dernier supplice.

(1) Le Dnieper, dont le cours, d'environ trois cents lieues, se dirige du nord au sud-est, est obstrué en plusieurs endroits de rochers qui forment des cataractes et s'opposent à la navigation. Depuis la fondation de la nouvelle Kherson, sous le règne de Catherine II, des travaux considérables ont été faits pour y remédier et on y a en partie réussi.

(2) A cette version on en ajoute une autre qui ferait honneur de la découverte, sinon de la conquête de la Sibérie, à l'esprit russe. On est fondé à croire que les cités commerçantes de Novogorod la Grande, de Pleskov et de Viatka avaient noué depuis longtemps des relations au moins avec les parties occidentales des régions trans-ouraliennes; mais on n'en avait qu'une bien vague idée avant qu'Ivan IV eût attiré des Anglais de ce côté et sollicité du roi de Suède l'envoi de quelques ingénieurs, dans l'espérance de faire exploiter des mines de diverses natures au pied des monts Ourals. On assure pourtant que, dès auparavant, quelques colons russes, entre autres les Strogonof, d'origine mongole, mais dès lors attachés à la Russie, avaient dépassé ces monts et même établi, de 1558 à 1570, quelques postes pour protéger par là leurs exploitations. Ce seraient eux qui auraient appelé Iermak et ses aventuriers, et qui leur auraient fourni les moyens de faire la conquête de la Sibérie pour le czar et la Russie.

Voici une troisième version, qui se rapproche de celle que nous avons suivie : « Un marchand

Quoique la Russie possédât alors une certaine étendue de côtes sur la mer Baltique, Ivan IV, inspiré sans doute par le désir que manifestaient les Anglais, depuis 1555, d'étendre leurs relations commerciales par la mer Blanche, jeta de préférence ses vues sur l'embouchure de la Dvina pour y fonder un port, celui d'Arkhangel, l'année même de sa mort, en 1584.

Sous le règne de Fédor Iᵉʳ (Théodore Iᵉʳ), son fils, qui lui succéda, les Russes s'établirent d'une manière persistante dans la Sibérie, où, en 1587, Tobolsk, capitale de cette contrée, commença de naître, près du confluent de la Tobol et de l'Irtich, sous la forme d'une bourgade qui ne devait prendre l'aspect d'une ville qu'en 1643.

Malgré le concours qu'un des leurs avait apporté à la Russie par la conquête de ces régions désolées où le thermomètre descend, en hiver, à cinquante degrés centigrades au-dessous de zéro, les Cosaques, hommes d'entreprises hardies, furent quelque temps un boulevard pour la Pologne, contre les Tatars, contre les Turcs et même contre les Russes; mais si le protectorat de la Russie était envahissant et dur, il est regrettable de dire que celui de la Pologne ne l'était pas moins, surtout depuis que, par l'extinction de la race et de la période glorieuse des Jagellons, en 1572, la couronne de ce royaume, désormais livré à la plus déplorable des anarchies oligarchiques, était devenue élective. D'ailleurs le servage était la base du royaume de Pologne comme de l'empire de Russie, avec cette différence toutefois qu'il y avait plus de lumières et de civilisation dans la noblesse polonaise que dans la noblesse russe; mais aussi avec cette autre différence que l'autorité, s'éparpillant sur mille têtes orgueilleuses dans le nouveau royaume électif, s'appesantissait peut-être plus sur les gouvernés et les protégés, que dans l'empire despotique où elle se résumait en la personne du czar. Quoi qu'il en soit, les Cosaques, mécontents du gouvernement et de la noblesse de Pologne, ne devaient pas tarder à chercher un autre protectorat. Alors, ils deviendraient à la fois les colons et les pionniers de la Russie, et parmi eux se placeraient encore, au premier rang, comme découvreurs dans la Sibérie, Dmitri Koupilof, qui, avant tout autre, parvint sur les côtes de la mer d'Okhotsk, Deschnef qui, poussé par les vents, entraîné par les flots et les glaces, fit le tour des extrémités de l'Asie, depuis la Kovima au fleuve Anadyr, sous le cercle polaire, et Kosirevski, qui visita, un des premiers, les Kouriles, et atteignit l'une de ces îles, Koumachir, appartenant au Japon.

Dans la personne de Fédor Iᵉʳ, qui mourut en 1598 empoisonné par Boris Godounov, son beau-frère et son premier ministre, finit la dynastie des Rouriks.

Le meurtrier, d'origine tatare, se fit usurpateur.

Le servage existait bien avant lui dans presque toute la Russie, — des observations et des textes imprimés antérieurement le prouvent; — mais, dans l'année 1597, qui pré-

nommé Anika Strogonof, qui avait une fabrique de sel sur les bords d'une rivière dont les eaux se jettent dans la Dvina, ayant vu plusieurs fois des étrangers, remarquables par leur habillement, leurs traits et leur langage, venir lui vendre de belles fourrures et d'autres objets précieux, les fit accompagner à leur retour par quelques-uns de ses gens. Ceux-ci pénétrèrent, avec ces étrangers, jusque sur les rives de l'Obi. Après s'être beaucoup enrichi par le commerce qu'il fit avec les Sibériens, Anika Strogonof donna avis de sa découverte à la cour de Moscou. Le czar voulut soumettre ces peuples; mais l'armée qu'il envoya contre eux fut entièrement détruite. Il avait même déjà renoncé à les attaquer de nouveau, lorsqu'un Cosaque nommé Iermak, qui, s'étant rendu coupable de plusieurs attentats envers les Russes, cherchait à se dérober à leur vengeance, tenta de pénétrer en Sibérie à la tête de six mille de ses compagnons. Il eut à braver à la fois la longueur et les difficultés du chemin, le courage et le nombre des peuples qu'il allait attaquer, la faim, les rigueurs du froid le plus excessif; mais il triompha de tout, et, après avoir perdu plus des onze douzièmes de sa petite armée, il resta maître de Sibir et d'une partie des rives de l'Irtich et de la Tobol. Il s'empressa de faire hommage de ses conquêtes à la cour de Moscou, afin d'en obtenir sa grâce. Il l'obtint en effet, mais il n'en jouit pas longtemps. En voulant se sauver d'un piége qu'un khan de la Sibérie lui avait tendu pour le faire massacrer, il tomba dans une rivière et se noya. Quelque temps après, la perfidie et la violence achevèrent de donner aux Russes la possession de la Sibérie. »

céda son usurpation, pour disposer en sa faveur la noblesse et les monastères de l'empire, il avait réglementé, dans leur intérêt, le servage du peuple des campagnes, de manière à ce que les paysans, à la faveur des troubles de l'empire, ne pussent pas songer à s'éloigner du sol auquel ils étaient dès longtemps fixés; il avait rappelé par un oukase, daté de l'avant-dernière année du règne de Fédor, ce qui était déjà, non partout peut-être, mais en général, la coutume et le fait, à savoir que le paysan, le serf ou mougik, appartenait au sol qui l'avait vu naître et se transmettait avec lui comme le bétail.

Boris Godounov se soutint quelque temps par la terreur; mais, de son vivant même, une nouvelle ère d'anarchie s'ouvrit pour la Russie. L'ignorante crédulité et les passions sauvages de la nation furent exploitées par une série de prétendants et d'intrigants, dont plusieurs se donnèrent pour le prince Dmitri ou Démétrius, frère de Fédor, que Boris Godounov avait fait dès longtemps périr. Ce fut une succession d'empoisonnements et de meurtres de toutes sortes, dont ce dernier se vit à son tour victime, en 1605.

Elle amena la Russie à subir quelque temps un souverain polonais, dans la personne de Vladislav, fils de Sigismond III, qui entra autant en vainqueur qu'en prince élu dans Moscou. Quand il eût été obligé de descendre du trône des czars pour faire place à d'autre prétendants, la Pologne n'en continua pas moins à entretenir un parti puissant dans la Russie. La Suède, qui mettait sur les rangs un frère de son roi Gustave-Adolphe, eut aussi le sien.

Enfin, ce qu'il y avait de plus national dans la noblesse et les gens les plus considérables de la classe moyenne, se réunirent en assemblée extraordinaire et proclamèrent czar, en 1613, Mikhaïlov (Michel) Romanov ou Romanof, à peine âgé de quinze ans. Les Romanovs se rattachaient à la dynastie des Rouriks par l'impératrice Anastasie, première femme d'Ivan IV et mère du czar Fédor Ier, qui, au lit de mort, dit-on, avait désigné pour lui succéder le père même de Michel, lequel depuis, pour échapper au massacre de sa famille, avait été contraint, par Boris Godounov, d'entrer dans les ordres sacrés, tandis que sa femme et son fils étaient confinés dans un monastère. Les boyards firent prendre quelques solennels engagements au jeune czar, qui jura « de protéger la religion, de ne faire aucune loi nouvelle, de ne rien changer aux anciennes, et, dans les affaires importantes, de ne décider rien par lui-même, mais bien selon la loi et la forme ordinaire du procès. » Serment que les nobles faisaient prêter uniquement en vue d'eux-mêmes et de leur pouvoir, mais dans l'oubli parfait de la masse de la nation.

L'Angleterre et la Hollande, qui avaient des intérêts commerciaux considérables en Russie, s'entremirent auprès du roi de Suède pour qu'il fît sa paix avec le nouveau czar. Gustave-Adolphe ne l'accorda, par le traité de Stolbova, en 1617, qu'en se faisant céder Kexlom, Noeteborg (par la suite Schlousselbourg), Ivanogorod et Kouopio, avec les districts qui en dépendaient dans la partie de la Finlande appelée Karélie et dans l'Ingrie. L'habile Gustave-Adolphe, qui, par le même traité, exclut entièrement la Russie de la Baltique, mettait ainsi une barrière entre ses États et ceux du czar. La paix avec la Pologne ne fut pas moins chèrement achetée, en 1618, à Déoulina, par l'abandon que fit la Russie à ce royaume de ses prétentions sur Kiev, l'ancienne capitale des grands-princes varègues, de Smolensk, Tchernigov, Pereïaslav, Novogorod-Severskoï ou Novogorod de Séverie, et de tous les territoires dépendant de ces villes.

Alexis Ier Romanov, successeur de Michel, retira aux Anglais le privilége exclusif du commerce dans ses États, espérant avec raison que la concurrence donnerait de meilleurs résultats à son pays. Il essaya de rendre à la Russie ce qu'elle avait naguère perdu, et, pour mieux y réussir, il prit sa part dans tous les démêlés que la Pologne et la Suède eurent ensemble. Secondé par l'anarchie et la faiblesse croissantes des Polonais, depuis qu'ils avaient rendu leur couronne élective, il le fut encore par la révolte des Cosaques de l'Oukraine contre ceux-ci.

L'hetman Bogdan-Chmielnicki, à qui l'on avait refusé le droit de siéger dans la

diète électorale de Pologne pour y représenter ses Cosaques, se souleva une première fois en 1637, et fut bientôt assez redoutable pour peser d'une façon décisive dans l'élection du roi Jean Casimir, en 1648. Ce prince, ayant été obligé par les Polonais de méconnaître le service que Chmielnicki lui avait rendu, éprouva sur-le-champ les effets de la vengeance de l'hetman qui, après avoir battu ses troupes, lui dicta des conditions. Toutefois, comme ses succès n'étaient pas sans être mêlés de quelques revers, et comme l'avenir lui paraissait menaçant dans un royaume où tout était remis en question d'un jour à l'autre, l'hetman jugea prudent de se placer, en 1654, sous le protectorat du czar Alexis, qui s'empressa de l'accueillir et de mettre à profit ce renfort si important pour la Russie. Quoique le territoire même de l'Oukraine restât encore en grande partie à la Pologne, la défection de l'hetman Chmielnicki et de ses Cosaques est mise au nombre des causes qui ont hâté la dissolution de ce malheureux royaume. Alexis reprit aux Polonais, par les armes, vers l'an 1654, Smolensk, Kiev, Tchernigov, Pereïaslav, Novogorod-Severskoï et leurs territoires. La Russie fut confirmée dans la plupart de ces reprises, et acquit l'Oukraine occidentale par le traité d'Androussof, en 1667. La Pologne, d'autre part, fut réduite, par le traité de Velav, en 1657, à faire l'abandon, à l'électeur de Brandebourg, de ses droits de suzeraineté sur le duché de Prusse, conservant toutefois encore une Prusse royale ou polonaise, et, en 1660, par le traité d'Oliva, il lui fallut renoncer à la possession de la Livonie en faveur de la Suède. Son démembrement commençait.

En même temps la puissance de la Russie s'accroissait, et déjà le savant et clairvoyant Huet, évêque d'Avranches, disait, en comparant le passé à son temps et en jetant un coup d'œil sur les peuples russes, dans son *Histoire du commerce et de la marine des anciens,* composée à la demande de Colbert : « S'il s'élevait quelque jour parmi eux un prince qui façonnât leur esprit féroce et leurs mœurs âpres et insociables, et qui se servît utilement de leur multitude, cette nation deviendrait formidable à ses voisins. »

Le gouvernement russe ayant prétexté de la révolution d'Angleterre et de l'exécution de Charles Ier, pour retirer au commerce anglais tous les priviléges que les czars lui avaient précédemment accordés, Charles II Stuart, après avoir recouvré le trône de son père, envoya, en 1663, le comte de Carlisle en solennelle ambassade au czar Alexis, pour en obtenir le rétablissement. La cour d'Angleterre n'eut pas lieu de se louer de sa démarche. Son ambassadeur eut beau élever très-haut la puissance de Charles II, à qui il donnait même encore le titre de roi de France (bien que ce prince passât, aux yeux mêmes de ses sujets, pour le docile serviteur des volontés de Louis XIV, dont il était le protégé et le pensionnaire), il eut beau prodiguer au czar Alexis toutes les formules de la flatterie, il ne fut pas même traité avec les égards qu'il croyait dus à son rang; la noblesse russe montra vis-à-vis de lui beaucoup de hauteur; le czar ne l'admit pas au nombre des personnes de distinction de l'empire qui figuraient à sa table, ni même aux tables les plus voisines de lui; le comte, humilié d'être rejeté, dans la salle du festin, parmi les personnes de second rang, affecta de se tenir isolé le plus possible contre une muraille. Il fut obligé de s'excuser de n'avoir pas donné au souverain de la Russie l'épithète de sérénissime qu'il avait appliquée au roi Charles II, d'écrire qu'il avait cru lui faire un honneur plus grand encore en l'appelant : « Très-haut, très-puissant et très-illustre prince, grand-seigneur, empereur et grand-duc, absolu souverain, » et il s'empressa d'ajouter le titre réclamé. Rien n'y fit. Le czar répondit par des compliments à l'adresse de *son frère* Charles II ; le privilége ne fut point renouvelé, et le comte de Carlisle dut partir sans avoir même reçu réparation de quelques injures auxquelles il avait été en butte à son arrivée.

Ce n'était pas pourtant que, pour être si orgueilleuse, la puissance des czars présentât encore à l'Europe occidentale une physionomie militaire bien redoutable. Les forces de l'empire, en tant que troupes entretenues, s'élevaient à peine, selon la relation de l'ambassade du comte de Carlisle, à cent mille hommes; il est vrai que le czar, par le droit absolu qu'il avait sur tous les individus indistinctement, pouvait augmenter ses troupes à volonté ; mais c'eût été peu de chose pour les Condé, les

Turenne et leurs adversaires étrangers que cette armée russe, pour si innombrable qu'on l'aurait faite, avec son infanterie indisciplinée, portant la hache et l'épée plus encore que le mousquet, et sa cavalerie, portant l'arc et le carquois des Tatars. Dans le temps même où Vauban opérait sa grande révolution dans le système de défense et d'attaque des places, les Russes en étaient encore aux hautes fortifications de charpente pour la défense de leurs villes, et, à l'exemple des Grecs du Bas-Empire dont ils paraissaient avoir reçu leurs notions les plus avancées de stratégie, ils se servaient dans les batailles rangées d'un grand château mouvant de bois, où ils mettaient leurs piétons, et qui était susceptible de s'étendre sur une longueur de deux lieues et sur une largeur de neuf ou dix pieds seulement. Ce n'était en réalité qu'une double muraille de bois, percée de meurtrières, qui leur servait de rempart de tous côtés contre la violence des flèches dont les Tatars, alors encore fort redoutés de la Russie, se servaient beaucoup plus adroitement qu'eux, au rapport de la relation de l'ambassade du comte de Carlisle, laquelle ajoute que « les Moscovites sont beaucoup plus propres à soutenir un siége qu'à se battre en pleine campagne. » Outre les troupes nationales, les czars entretenaient dès lors un grand nombre de soldats et d'officiers étrangers qui étaient bien payés et traités avec infiniment plus d'égards que le reste de leur armée. Ce fut le noyau des réformes militaires de Pierre le Grand.

A cette époque, l'empire ottoman était parvenu à l'apogée de sa puissance. En Europe, il embrassait toutes les anciennes provinces de l'empire des Grecs de Constantinople aux jours de sa grandeur, y compris la Bessarabie, la Valaquie, la Moldavie, la Boulgarie, avec cette région malsaine de marais connue sous le nom de Dobroudja, la Servie et toute l'ancienne Grèce. Il s'était augmenté, — au détriment des Hongrois, — de la Bosnie, de l'Esclavonie, d'une partie de la Croatie. La Transylvanie s'était placée sous sa protection. Toute l'Asie Mineure, la Syrie, l'Arménie, d'autres provinces encore du continent asiatique étaient dans son domaine; toutes les côtes méditerranéennes de l'Afrique, l'Égypte, les régences de Tripoli, de Tunis, d'Alger, reconnaissaient sa loi, de même que la plupart des îles de la Méditerranée. Enfin il enveloppait toute la mer Noire et toute la mer d'Azov de sa vaste puissance, qui commençait à chanceler sur les ais vermoulus d'un fanatisme ennemi de tout progrès, même militaire.

Non contents d'une si vaste domination, et quoique l'on vît dès lors que leurs armées n'étaient plus à la hauteur de celles de l'Europe occidentale, les sultans menaçaient incessammant la Hongrie, la Pologne, l'empire d'Allemagne lui-même, et donnaient des inquiétudes à la Russie, à laquelle déjà ils disputaient l'Oukraine. Ils avaient enlevé l'importante place de Kamenetz, en Podolie, considérée comme le principal boulevard de la Pologne contre eux, quand le czar Alexis Ier porta secours à Michel Koribout, misérable successeur du pieux, mais incapable Jean Casimir, et contribua ainsi à la mémorable victoire que Jean Sobieski remporta à Choksim ou Khotin, en 1673.

Les czars de Russie se faisaient ainsi les protecteurs de la Pologne, en attendant qu'ils s'en fissent les maîtres, et, dans ce temps, Michel Koribout étant mort, Alexis Ier essaya de faire passer, par élection, la couronne des Jagellons sur la tête des Romanovs. Jean Sobieski l'emporta ; mais, malgré toutes ses victoires, ce grand capitaine ne put relever la Pologne au penchant de sa ruine. Il fut dans la nécessité de céder définitivement aux Turcs, par un traité, en 1676, Kamenetz avec la Podolie, et un tiers de l'Oukraine, satisfait néanmoins dans son honneur en mettant fin à un honteux tribut que le sultan avait imposé à son prédécesseur.

Les Romanovs ont en général montré des instincts civilisateurs et ont fait successivement de généreux efforts pour élever moralement le peuple russe ; mais ils ont trouvé une âpre résistance dans la noblesse de leur empire, qui, bien plus que les czars, a cherché à entretenir la masse de la nation dans l'ignorance et le servage.

Alexis Ier réunit en une sorte de code, comme l'avait fait Ivan IV, les principaux oukases rendus par lui ou ses prédécesseurs; mais, comme chacun d'eux pouvait être abrogé de fait par un oukase nouveau ou par la seule volonté d'une justice sans principe et sans fixité, la législation n'en resta pas moins flottante et arbitraire. On

prête au czar Alexis l'intention d'avoir voulu abolir le servage ; mais la noblesse lui opposa un obstacle insurmontable. Il chercha à établir des réformes dans le clergé qui présentait un tableau inénarrable d'ignorance et de dissolution (1) ; mais là encore il échoua sous l'effort répulsif de la barbarie.

Fédor Alexiovitsch, qui lui succéda, en 1670, fit aussi de nobles essais de civilisation. Il ordonna d'employer la pierre à la place du bois dans les constructions urbaines, commença l'organisation de la police et fit beaucoup d'utiles règlements qui ne sont pas tous encore tombés en désuétude. On lui attribue un acte qui peut s'interpréter de deux points de vue bien différents : de celui d'un despotisme qui ne voulait plus admettre de contradicteurs, de pondérateurs, et entendait tout absorber en soi-même ; ou de celui d'une équité, sinon d'un nivellement, presque démocratique, — la démocratie d'ailleurs s'alliant parfaitement avec le despotisme d'un seul, comme sous le généralement odieux empire romain, — le czar et sa famille exceptés toutefois. Indigné, dit-on, que la noblesse, par ses prétentions et ses rivalités, entretînt de continuelles discordes dans l'armée, il lui fit signifier de remettre entre ses mains toutes les chartes relatives à ses titres et priviléges, et, à peine les posséda-t-il, qu'il les livra aux flammes, déclarant qu'à l'avenir on ne reconnaîtrait plus d'autres nobles dans l'État que ceux qui se montreraient tels par leur mérite et leurs services. Les noms des personnes réputées nobles furent alors inscrits sur deux registres publics, dont l'un contenait ceux de la grande noblesse, et l'autre ceux des boyards composant la deuxième noblesse, ainsi que ceux des gens ennoblis par la volonté du maître. Cela donna bientôt aux czars et czarines le droit, non de récompenser toujours le mérite et les vrais services, mais de revêtir des plus hauts titres de l'empire les plus abominables scélérats. Il est, dans tous les cas, fâcheux qu'à un trait si vigoureux, qui, assure-t-on, lui fut inspiré par un prince Galitzin, Fédor Romanov, pour en mieux préciser l'esprit de grandeur et d'équité, n'ait pas ajouté, en dépit de cette noblesse qu'il bravait si fièrement, l'abolition progressive du servage. En effet, les titres des princes et des boyards, plus visiblement et cruellement que sur des parchemins, étaient inscrits sur ce servage qui est encore aujourd'hui un obstacle à la mise en lumière de bien des mérites réduits à s'ignorer eux-mêmes en Russie (2). Néanmoins, le terrain des réformes telles que ce pays était appelé à en recevoir, était en partie déblayé par Alexis et Fédor Romanov, quand ce dernier mourut, en 1682, laissant son héritage à ses deux frères, Ivan V et Peter I[er], plus connu sous le nom de Pierre le Grand, qui, par un concours d'événements inutiles à rapporter ici, partagèrent quelque temps le trône de Russie ensemble et avec leur entreprenante sœur Sophie.

Les commotions intérieures de la Russie durant les premières années qui suivirent la mort de Fédor Romanov, n'empêchèrent pas Jean Sobieski d'acheter son alliance

(1) Il nomma, à cet effet, patriarche de Moscou le moine Nikon, l'homme le plus érudit peut-être qu'ait produit l'Église russe, avec Nestor, qui appartient au onzième siècle. Le patriarche Nikon établit des séminaires, fit venir des manuscrits grecs du mont Athos, fit imprimer la Bible en langue slavonne, et chercha à communiquer quelques connaissances, quelque sentiment du devoir et quelque dignité à son clergé. Mais il n'y réussit pas, et les efforts de ses ennemis amenèrent sa disgrâce. Il se retira alors dans un cloître où il continua les annales de la Russie, à partir de l'époque où Nestor les avait laissées (Les Annales de Nestor vont de 858 à 1113).

(2) Il est à remarquer que les Russes, susceptibles, comme les peuples à l'état d'enfance, de tous les genres de séductions et d'illusions, furent sur le point de prendre au sérieux l'apparent système égalitaire du czar et d'en étendre même beaucoup la portée : car, peu de temps après sa mort, on vit deux membres du clergé grec, nommés Raspod et Abokam, prêcher, jusque dans la cathédrale de Moscou, la doctrine d'égalité la plus absolue, se fondant sur ces paroles de l'Évangile : « L'un de vous ne sera pas plus grand que l'autre. » Un concile, présidé par le patriarche de Moscou, fut mis en demeure par le peuple d'examiner cette doctrine et de la discuter avec les deux prédicateurs, qui, sur les entrefaites, furent arrêtés et mis à mort avec plusieurs de leurs prosélytes.

contre les Turcs, par l'abandon définitif qu'il lui fit, en 1686, dans le traité de Moscou, de Kiev et de son territoire, ainsi que de ses prétentions sur la Podolie, sur l'Oukraine et sur Smolensk.

Les Tatars-Nogaïs, sous le précédent règne, avaient plusiers fois inquiété la Russie. Le khan de Crimée recevait même encore de cette puissance un tribut annuel de soixante mille roubles. La co-régente Sophie envoya contre les Tatars Vasili Galitzin, qui échoua complétement et perdit presque toutes ses troupes. Retourné l'année suivante du même côté, ce personnage ne fut pas plus heureux; il essaya pourtant de garder, pour une troisième campagne, une position en un lieu appelé Staro-Samarkaïa-Krepost, et dont il changea le nom en celui de Bohoroditsk (aujourd'hui Novo-Moskov), vers l'endroit où l'une des deux rivières Samara se jette dans le Dnieper, au-dessus des cataractes de ce fleuve; il employa trente mille hommes à bâtir, pour lui servir de magasins, une ville de bois, entourée de remparts de terre et d'une artillerie assez nombreuse pour soutenir une attaque; mais le czar Pierre le traita avec indignation et ne lui permit pas de donner suite à son dessein.

Peu s'en fallut que cette circonstance ne coûtât la vie à Pierre : car Galitzin, de concert avec Sophie, souleva contre lui les strelitz, espèce de garde prétorienne qui se croyait en droit de faire et de défaire les czars. Pierre, malgré sa jeunesse, triompha de la révolte, soumit les strelitz en attendant qu'il les anéantît, exila Galitzin et ses affidés, enferma Sophie dans un couvent, et ne laissa plus à son frère Ivan V qu'un titre impuissant.

Montrant tout de suite qu'il n'y aurait qu'une autorité dans l'État, la sienne ; qu'en dehors de sa volonté tout était néant dans le monde de son empire, il affecta d'élever aux plus hauts titres et rangs des individus appartenant à la partie du peuple la plus infime, et, pour la moindre infraction à ses ordres, pour le moindre mécontentement, de précipiter dans un abîme de misère et d'obscurité les personnages les plus riches et les plus en renom. Pendant que d'un garçon pâtissier du nom de Menschikof, qui l'avait mis sur la trace d'une conspiration contre sa personne, et qui d'ailleurs était doué d'une rare intelligence, il faisait un prince, un ministre et un général de l'empire, il faisait descendre des boyards et des généraux à la condition d'esclaves ou de simple soldats.

Du reste, l'empire des czars courait risque de perdre tout le bénéfice des progrès que les précédents Romanovs lui avaient fait faire tant au dedans qu'au dehors, quand Pierre le Grand, devenu seul maître, non content de l'arrêter sur cette pente par une volonté qui n'admettait aucun obstacle, porta sa puissance au premier rang entre les nations, et subitement fit rayonner la Russie d'un éclat de civilisation dont elle ne se doutait pas la veille, éclat plus prestigieux que réel pourtant, plus séduisant de loin que de près.

« Lorsqu'un prince veut faire de grands changements dans sa nation, dit Montesquieu, ayant Pierre Ier en vue, dans son *Esprit des lois*, il faut qu'il réforme par les lois ce qui est établi par les lois, et qu'il change par les manières ce qui est établi par les manières; et c'est une très-mauvaise politique de changer par les lois ce qui doit être changé par les manières. La loi qui obligeait les Moscovites à se faire couper la barbe et les habits, et la violence de Pierre Ier qui faisait tailler jusqu'aux genoux les longues robes de ceux qui entraient dans les villes, étaient tyranniques. Il y a des moyens pour empêcher les crimes : ce sont les peines; il y en a pour changer les manières : ce sont les exemples. La facilité et la promptitude avec lesquelles cette nation s'est policée, ont bien montré que ce prince avait trop mauvaise opinion d'elle, et que ces peuples n'étaient pas des bêtes comme il le disait. Les moyens violents qu'il employa étaient inutiles; il serait tout de même arrivé à son but par la douceur. »

Où l'on vit l'impuissance du despotisme en général et celui du czar en particulier, ce fut lorsque Pierre voulut imposer le commerce à sa nation. Il est de principe, que plus un peuple a de la liberté saine, plus il a d'industrie et de négoce. L'Angleterre, la Hollande, les villes maritimes d'Italie dans leurs jours d'indépendance, les anciennes villes hanséatiques même de la Russie avant d'être absorbées par les czars, et cent

autres exemples en ont fourni la preuve. Pierre, contrairement aux vrais principes, voulut mercantiliser la Russie sans donner de garanties au commerce, sans assurer la propriété des individus par une loi fondamentale, sans donner à l'industrie l'essor qu'elle tire principalement de la certitude qu'on n'usurpera ni ses inventions, ni ses productions, et qu'elle sera protégée, respectée, honorée. Le commerçant russe, ne se sentant assuré de rien, ne travailla que mollement et se garda bien de hasarder de grands capitaux, de peur que sa fortune, faisant envie, on ne l'en dépouillât et on n'étouffât ses plaintes au fond de la Sibérie. Les négociants étrangers eux-mêmes, quoique plus protégés et soumis seulement au droit romain, généralement interprété par des jurisconsultes allemands en Russie, continuèrent à montrer la plus grande circonspection et n'agirent qu'en qualité de commissionnaires de différentes compagnies, privant néanmoins ainsi le peuple russe des bénéfices qu'il aurait pu réaliser, s'il eût osé former lui-même de semblables entreprises. A moins d'être sûrs de réaliser de gros et immédiats bénéfices, ils se gardèrent bien de faire de riches envois dans un pays où les correspondants les plus loyaux pouvaient, par le caprice d'un ministre, sur la dénonciation d'un ennemi, être traînés en exil et se voir dépouillés au moment où ils avaient le droit de se croire le plus en sécurité; ils réfléchirent, pour se commander la prudence, à cette absence complète de droit des gens qui permet au despotisme des czars de ruiner le commerçant étranger par la ruine arbitraire du sujet russe avec lequel on est en relations et que l'on peut avoir pour débiteur. La fille de Pierre, Élisabeth Pétrovna, devait mettre un jour le comble à cet oubli des premiers éléments constitutifs du commerce, en expulsant du territoire de l'empire tous les Israélites, parce qu'au moyen de lettres de change, ils faisaient dans d'autres pays la remise de l'argent des prisonniers de la Sibérie et des étrangers qui étaient au service du gouvernement, abolissant ainsi de fait, comme contraire aux lois et à la politique des czars, le change, qui est la base même du négoce. Ainsi Pierre, avec la volonté arrêtée d'établir un grand commerce dans ses États, ne sut rien faire pour donner à son peuple, sous ce rapport, l'éducation nécessaire, et il apprit qu'il est des choses capitales pour la grandeur des empires que le despotisme n'a pas le pouvoir de fonder. Il fut aussi inhabile pour l'éducation agricole, dont le servage est le plus irréconciliable ennemi.

Il est pourtant un genre d'éducation qu'il fut plus apte à donner à sa nation et qu'il entreprit de faire descendre jusque dans les derniers rangs du servage : — ce fut l'éducation militaire. De sorte que l'autorité acquise par la Russie sous son règne, fut encore plus l'œuvre de la force que de l'intelligence. Le peuple russe, qui semble doué à un si haut degré du talent d'imitation, était facile à soumettre, jusque dans son plus complet asservissement, au mécanisme militaire. L'esprit d'initiative pourrait y manquer à certains jours où, comme on l'a vu en diverses circonstances, depuis l'émancipation de 1789, dans le soldat français, l'intelligent courage de l'ensemble d'une armée parfois peut suppléer à l'insuffisance du génie stratégique dans le général en chef; mais l'obéissance passive, le peu de regrets de faire le sacrifice d'une vie misérable, le dévouement au souverain qui tient, comme chef de l'Église, les portes du ciel ouvertes ou fermées, en même temps qu'il tient, comme czar, le châtiment et la récompense dans ses mains, seraient, jusqu'à un certain point, des compensations à ce désavantage.

Pierre le Grand, en abolissant le patriarcat en Russie, ou plutôt en s'en revêtant lui-même, compléta l'œuvre autocratique d'Ivan IV; le titre de *samoderjetz* (autocrate) dont il se revêtit, ne signifia plus seulement une *autorité* n'émanant que de Dieu, mais l'association du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel sur la tête du czar; il fut le pape et l'empereur, et il usa largement, comme l'ont fait depuis ses successeurs, de cette double influence sur le peuple et sur l'armée. Cela lui permit, dans l'espèce de code qu'il publia, d'égaler presque sa puissance à celle de Dieu, et de punir des mêmes châtiments les blasphèmes envers la Divinité et les seuls murmures contre sa propre personne. Il érigea le czarisme en culte.

Sa volonté força les plus puissants seigneurs russes à accepter pour administrateurs,

pour directeurs et instructeurs, pour généraux même les étrangers qu'il avait appelés auprès de lui. Ses successeurs, loin de négliger ce moyen d'assurer des succès à leur gouvernement et à leurs armes, lui donnèrent encore plus d'extension, en convoquant à grands frais des capacités de tous les pays à concourir à leur grandeur et à leur influence.

Ce fut avec l'assistance du Génevois Lefort, de l'Anglais Gordon, du Prussien Shein, que Pierre le Grand commença l'organisation de son armée de terre et de sa marine. Plus tard un Danois, devenu célèbre, le comte de Munich, lui porterait le concours de ses talents d'ingénieur et de son expérience militaire ; un Irlandais, le comte de Lascy, qui avait successivement servi en France, en Allemagne et en Pologne, lui rendrait aussi de signalés services militaires.

Dans un temps qui n'était pas encore bien éloigné, la valeur et le nombre avaient le plus souvent tenu lieu de tactique, pour gagner des batailles et faire des conquêtes. Mais il n'en était plus de même depuis que la stratégie, dont les Suédois n'avaient pas été des derniers à présenter des modèles, particulièrement sous le règne de Gustave-Adolphe, se montrait capable de tenir en échec des masses belliqueuses, mais indisciplinées, combattant en désordre, ou, dans tous les cas, soumises à un seul ordre de bataille, comme l'étaient alors les armées russes, et comme le seraient longtemps encore après les armées turques.

Pierre le Grand n'eut pas plutôt commencé à organiser son armée selon le système inauguré par la Suède et perfectionné par les grands capitaines de l'époque de Louis XIV, qu'il se montra impatient d'en essayer les effets et d'en développer les conséquences dans l'intérêt de sa grandeur. Les jours prévus par le savant évêque d'Avranches étaient arrivés pour la Russie.

La maison d'Autriche, en possession du royaume de Bohême depuis l'année 1526, et qui n'avait acquis la Hongrie qu'à un titre toujours litigieux, parfois même disputé, depuis la mort du roi national Jean Zapolski, en 1540, avait enfin obtenu ce second royaume à titre héréditaire, le 30 octobre 1687 ; mais ce n'était pas sans protestations, sans que l'étendard de l'indépendance fût levé par quelques magnats hongrois, au nombre desquels Émeric Tœkeli et François-Léopold Ragotski, que la Porte ottomane reconnut, l'un après l'autre, pour princes de Transylvanie et rois de Hongrie (1).

Dans cette situation, l'alliance de la maison d'Autriche s'offrait d'elle-même au czar de Russie. Il la saisit promptement et fit un traité avec l'empereur d'Allemagne Ferdinand III, dans le but de venger les dernières défaites que les Tatars, protégés par la Turquie, avaient fait éprouver aux Russes, ainsi que pour essayer d'avancer, le long de la mer d'Azov, sur les rivages de la mer Noire où, comme on l'a vu, les Tatars, repoussés de la Pologne et de la Russie, s'abritaient sous le protectorat des sultans.

Les Tatars d'une part et les Cosaques de l'autre, furent les points de contact de ces deux colosses, la Turquie et la Russie ; ce furent eux qui les conduisirent à se disputer la possession de la mer Noire et de la mer d'Azov.

La conquête des khanats du Kaptchak, de Kasan et d'Astra-Kan, ainsi que celle de l'Oukraine occidentale par ses prédécesseurs, et les établissements formés par les Cosaques du Don, jusqu'à une très-faible distance d'Azov, facilitaient beaucoup les vues de Pierre le Grand de ce côté. Mais il attacha une importance hors de proportion avec la réalité à la mer d'Azov sur laquelle il voulait fonder un port et une ville de premier ordre ; de sorte qu'au lieu de porter l'effort de ses armes soit vers le bassin du Liman que forment le Dnieper et le Boug à leur embouchure dans la mer Noire, soit sur la presqu'île de Crimée directement, en forçant la ligne de Pérékop, il fit côtoyer à son armée, dans laquelle il servait en qualité de lieutenant-colonel, sous les ordres

(1) Tœkeli, qui avait d'abord obtenu d'assez beaux succès, fut ensuite vaincu et réduit, dit-on, à exercer l'état de cabaretier à Constantinople. Ragotski tint pendant dix ans (de 1701 à 1711) la Hongrie presque séparée de l'Autriche, et son fils essaya encore de soulever ce pays durant la guerre de 1735 à 1739, dont il sera question.

des généraux Schérémetof, Lefort, Gordon et Shein, les bords du Don pour se rendre à Azov, avec un train assez nombreux d'artillerie.

Cette ville, tombée à l'état de bourgade, était pourvue de quelques fortifications qui, — les Russes n'ayant pas de navires pour empêcher l'arrivée des secours par mer, — suffirent, avec la désertion d'un officier d'artillerie condamné à recevoir le knout, pour forcer l'armée du czar, composée d'environ vingt-cinq à trente mille hommes, dont cinq mille Allemands, à lever le siége. Cela se passait en 1695.

Mais la persévérance du czar devait finir par triompher. L'année suivante, il se fit assister d'une petite flotte, la première qu'eût possédée la Russie, composée de quelques bâtiments de haut bord, de trente-trois galères et de quatre brûlots, le tout monté par des Hollandais, des Danois et des Anglais, sous les ordres de l'amiral Lefort. Il était accompagné, en outre, de plusieurs ingénieurs militaires étrangers et d'officiers d'artillerie prussiens. Avec ces nouveaux moyens, il recommença le siége, employant cette fois un système régulier de tranchées, tandis que la flotte, sur laquelle il servait comme volontaire, interceptait toutes les communications avec la place du côté de la mer. Les Tatars et les Turcs se défendirent encore longtemps et avec courage ; mais enfin Azov se rendit le 28 juillet 1696. Aussitôt le czar s'y fortifia et fit élargir le havre, croyant tenir un port vraiment important.

Peu d'années après, en 1706, il s'aperçut de son erreur, et choisit une autre position dans le voisinage, celle de Taganrog, qui ne valait guère mieux, la mer d'Azov n'étant à proprement parler qu'un lac marécageux formé par les eaux du Don et de quelques autres rivières, susceptible de geler en hiver et dont il semble que la profondeur va sans cesse en décroissant (1). Pierre le Grand, avec l'aide d'un ingénieur anglais, conçut le plan d'unir le Volga au Don, fleuve sur lequel la navigation resterait très-difficile, sinon impossible, au moins dans l'étendue entière de son cours. La possession de la mer d'Azov, quand elle serait assurée à la Russie, ce que Pierre le Grand ne devait pas voir, aurait néanmoins pour cet empire des avantages considérables non-seulement parce qu'elle lui procurerait un débouché commercial, mais encore parce qu'il tirerait un jour de la baie la plus extrême de cette mer presque tous les objets de construction pour sa flotte de la mer Noire.

La conquête d'Azov fut célébrée avec une pompe toute orientale, et, fier de tenir un petit coin de mer au midi de son empire, Pierre le Grand mit à contribution la noblesse, le clergé, les négociants de la Russie, en leur parlant de l'honneur national, de la gloire de l'Église grecque, pour avoir les moyens de mettre en chantier neuf vaisseaux de 60 canons chacun, et quarante frégates de 50 à 30. En même temps, il fit construire des navires légers à la manière de ceux qu'employaient ses cosaques, pour croiser autour de la Crimée et couper les communications entre les Tatars de la presqu'île et les Turcs. Son projet était de se rendre prochainement maître de cette presqu'île contre laquelle Vasili Galitzin avait naguère échoué, et d'établir ensuite, par cette route et par la Géorgie, un commerce avec la Perse.

Dans le même temps, il essayait d'en créer un, par la Sibérie, avec la Chine, ce que facilitait un traité d'amitié, signé dès l'an 1689, à Nertchinsk, entre les deux empires, traité par lequel les limites des Russes et des Chinois étaient fixées, pour le nord-ouest, aux rives de la Gorbitza qui se jette dans la Chilka, et, à l'est, au fleuve Amour, appelé aussi Seghalien ou Sakhalien, nom d'une île qui se trouve à son embouchure.

Cependant, Pierre le Grand se tint sur l'expectative plus que sur l'offensive, depuis sa campagne de 1696 jusqu'à la paix de Carlovitz en 1699. Celle-ci força la Turquie à

(1) La profondeur la plus grande de la mer d'Azov ne dépasse pas douze à quinze mètres, sur une moyenne de deux mètres. Le Don y entraîne des sables que les vents du sud accumulent sur la côte. Le port d'Azov en est complétement obstrué ; celui de Taganrog est si misérable, que l'embarquement des marchandises ne peut s'y faire qu'au moyen de charrettes qui vont au loin joindre de larges barques que l'on dirige ensuite jusqu'aux navires de transport, lesquels sont obligés de se tenir à plus d'une lieue au large.

renoncer à presque tout ce qu'elle occupait en Hongrie, à la suzeraineté sur la Transylvanie, au profit de l'empereur Ferdinand III, — ce qui n'empêcha pas le magnat Ragotski de contester, de 1701 à 1711, la couronne hongroise à la maison d'Autriche ; — à rendre à la Pologne Kamenetz et la Podolie, ainsi que l'Oukraine en deçà du Dnieper, à céder la Morée à Venise, et à faire l'abandon en forme d'Azov et d'une partie du littoral de la mer de ce nom à la Russie.

C'est dans cet intervalle que Pierre entreprit ce fameux voyage d'instruction personnelle dont on parle tant encore, et qui devait rendre sa gloire et le nom de Peter Mikhaëlov, qu'il prit, populaires jusque dans les chantiers d'Amsterdam et de Deptford. Il revint de ce voyage sur une frégate dont lui avait fait présent le roi d'Angleterre amenant avec lui des mécaniciens, des constructeurs, des ingénieurs, des mathématiciens et des hommes d'élite dans toutes les branches de la science. C'était à qui travaillerait à la grandeur et à la prospérité de l'empire des czars.

Pierre le Grand qui, dès l'année 1672, avait visité les côtes de la mer Blanche et reconnu l'insuffisance du port d'Arkhangel, jeta, en revenant d'Angleterre et de Hollande, un œil d'envie sur les ports de la Baltique, particulièrement sur ceux qui appartenaient à la Suède, et la pensée de rendre l'Ingrie et la Karélie à son empire bouillonna dans son esprit.

La Suède, dans ce temps, avait un souverain d'une extrême jeunesse et qui, livré encore aux distractions de son âge, ne laissait pas soupçonner ce qu'il allait être. L'occasion parut favorable à Pierre pour s'asseoir sur la Baltique, à Auguste II, roi de Pologne et électeur de Saxe, pour rendre aux Polonais, même malgré eux, la Livonie et l'Esthonie, au roi de Dannemark, Frédéric IV, pour s'emparer du Holstein, dont était possesseur le beau-frère du roi de Suède, et bientôt à Frédéric Ier de Prusse, qui, tout à l'heure (1701), allait ériger ses États en royaume, pour ajouter à la partie de la Poméramie qu'il possédait déjà, celle qui appartenait à la Suède. La coalition, formée d'abord entre les trois premiers de ces princes, fondit à l'improviste et de tous les cotés à la fois sur cette Suède, plus grande par le caractère de ses habitants, la valeur de ses rois, de ses généraux et de ses soldats, que par l'étendue de son territoire.

Ce jeune souverain, dont on avait cru avoir si bon marché, était Charles XII, qui, dès ses premiers pas dans la carrière des armes où l'appelaient ses ennemis, révéla en lui un grand capitaine, et, neuf ans, fit repentir le czar, le roi de Dannemark et le roi de Pologne de leur injuste agression.

Toutefois, pendant que Charles était occupé à réduire Frédéric IV, menacé de perdre Copenhague, sa capitale, et à signer, dès le mois d'août 1700, la paix de Travendhal, l'armée du czar et celle du roi de Pologne avaient pu pénétrer dans l'Ingrie et dans la Livonie. Le roi de Suède, avec huit à neuf mille hommes seulement, marcha contre l'armée du czar, forte de quatre-vingt mille soldats, et, le 30 octobre de la même année 1700, lui fit éprouver, près de Narva et de l'embouchure de la Norova, dans le golfe de Finlande, une des plus mémorables défaites continentales que l'histoire ait enregistrées.

Obligé de se retourner vers le roi de Pologne, Charles battit celui-ci presque sous les murs de sa capitale, et le refoula et le poursuivit jusque dans la Saxe, où il eut le tort de trop s'arrêter ; car, pendant ce temps, l'opiniâtre Pierre occupait l'Ingrie et s'y fortifiait, réalisant ainsi son rêve de possession sur la Baltique.

Déjà il s'était emparé, à l'endroit où la Néva sort du lac Ladoga, d'une île sur laquelle les Suédois avaient élevé le fort de Nœteborg, dont il changea alors le nom en celui de Schlousselbourg (en allemand Fort la Clef), disant que cette clef lui ouvrirait les pays de l'ennemi. Il ajouta à cette conquête celle du fort de Nyeuschantz, situé aussi près du lac de Ladoga.

Avec les débris de quelques-uns des bastions de ce fort, qui lui paraissait trop mal placé pour protéger l'entrée de la baie dans laquelle débouche la Néva au fond du golfe de Finlande, il jeta sur un autre petite île, nommée Louist, qu'il croyait plus favorable à son dessein, les fondements d'une citadelle à laquelle, en son propre honneur et en celui de son patron, il donna le nom de Saint-Pétersbourg. Bientôt il eut ré-

solu de joindre une ville à la citadelle, et, plus imitateur encore que créateur, tout plein de ce qu'il avait vu dans la Hollande, dont les industrieux habitants ont été contraints par la nature de conquérir leurs cités sur les eaux, il en agit de même en conquérant Saint-Pétersbourg en quelque sorte sur un marais, sans y être tenu et malgré les inondations dont cette ville était sans cesse menacée. L'île Vasili reçut les premières habitations particulières de la ville naissante qui, avec le concours d'un grand nombre d'étrangers, prit un assez rapide accroissement. Plus de cent mille hommes avaient péri en travaillant à cette fondation.

Pierre fit fortifier un banc de sable entre la côte d'Ingrie et l'île de Kottlin ou Retousari, et tout de suite il fit enfoncer dans la mer, autour de ce banc, une grande quantité d'arbres, de gravier et de pierres. L'hiver n'arrêta pas son impatience : les matériaux nécessaires aux constructions furent transportés sur la glace ; au printemps, la nouvelle forteresse était debout, après avoir coûté la vie à environ huit mille travailleurs et à un nombre égal de chevaux ; elle reçut le nom de Kronslott. Près de là, dans l'île de Kottlin (en russe, Kotloï), qui présentait une surface plane élevée d'environ quinze à seize mètres au-dessus du niveau de la mer, dans une longueur de huit kilomètres et demi, de l'est à l'ouest, et une largeur d'à peu près un kilomètre soixante-sept mètres, Pierre jeta les fondements de deux ports, l'un pour la marine militaire, l'autre pour le commerce, qui furent défendus par de longues chaussées et des batteries ; il établit là ses chantiers et fit commencer un canal en maçonnerie y adjaçant et se prolongeant au loin dans la mer.

Ce canal ne fut conduit à fin que sous le règne de l'impératrice Élisabeth par le général Lubras. Pierre changea le nom de l'île et de la baie de Kotloï, en celui de Kronstadt, qui signifie *Couronne-Ville*, parce qu'il regardait cette position comme la couronne de sa capitale, dont elle n'était éloignée que d'environ quarante et un kilomètres et demi.

La construction du port de Kronstadt entraîna, en 1710, celle d'une seconde ville qui occupa la partie orientale de l'île et présenta un aspect tout militaire, se composant presque exclusivement d'arsenaux, de casernes et de magasins. Les eaux de la baie de Kronstadt ont peu de profondeur, et sont gelées une grande partie de l'année ; c'était là un grave inconvénient ; mais, pour justifier Pierre, il faut dire qu'alors il n'avait pas le choix. Aussi peut-on l'approuver sur la construction du port et même de la ville de Kronstadt, sans qu'il en soit de même pour la construction de la ville de Saint-Pétersbourg, où il établit bientôt, à l'extrémité de ses États, sa principale résidence, qu'il déclara capitale de l'empire, au détriment de Moscou, ville centralement placée, mais où il rencontrait dans les vieux Russes plus de difficulté à faire accepter ses réformes.

La fondation de Saint-Pétersbourg et celle de Kronstadt n'empêchaient pas Pierre le Grand de faire fortifier Arkangel, Novogorod, Kiev, Smolensk et Pleskov ; elles se reliaient même dans son esprit aux fondations qu'il jetait d'autre part sur la mer d'Azov : car il se proposait dès lors d'unir, par un système de canalisation, la mer Baltique à la mer Noire et même à la mer Caspienne.

Plusieurs tentatives que firent les Suédois, par mer, de 1703 à 1705, pour détruire Kronstadt et Saint-Pétersbourg, n'eurent pas de succès. Pierre conquit même, tant par force que par ruse, la ville de Narva, sous les murs de laquelle il avait naguère essuyé une si terrible défaite, et celle de Derpt dont précédemment aussi il avait été obligé de lever le siége. Il se trouva ainsi maître de toute l'Ingrie, et, par Derpt, il eut même le pied dans la Livonie.

Mais Charles XII, après avoir forcé Auguste II à déposer la couronne de Pologne et fait élire à sa place, par la diète de Varsovie, Stanislas Leczinski, palatin de Poznan ou Posen, son protégé, vint troubler le czar dans sa conquête et ses vastes projets, en l'attaquant et en le battant jusqu'au cœur de son empire. Vaincu partout malgré l'immense supériorité numérique de ses troupes, Pierre sollicita la paix de son redoutable adversaire qui eût pu lui dicter alors des conditions favorables à la grandeur et à l'avenir de la Suède, mais qui, se croyant en état de conquérir la Russie avec la petite armée dont il disposait, rejeta les propositions de Pierre avec hauteur. A ce tort il

en ajouta un autre. Le chemin de Moscou lui était ouvert; il n'avait qu'à attendre des renforts qui étaient en marche et des approvisionnements dont il manquait pour réduire le czar à la dernière extrémité dans sa capitale même, quand il se laissa détourner d'un plan auquel ses plus dévoués conseillers le suppliaient de s'arrêter, pour aller dans l'Oukraine russe, — qu'il supposait plus généralement soulevée qu'elle ne l'était, — se joindre à l'hetman Mazeppa, dans la croyance que son concours lui était nécessaire pour donner à la Russie le coup décisif. Cette faute fut encore suivie d'une plus grande. Les Cosaques s'étant divisés, la majorité d'entre eux, à la suggestion de Pierre, ayant même déposé Mazeppa et refusé d'embrasser la cause de la Suède, Charles XII, au lieu d'aller prendre des quartiers d'hiver en Pologne et de donner quelque repos à sa petite armée, épuisée par la continuité même de ses victoires et manquant de tout en pays ennemi, se mit en tête de soumettre incontinent l'Oukraine et de marcher ensuite sur Moscou. Néanmoins, il vainquit encore Pierre Ier.

Mais peu à peu les Russes apprenaient de lui l'art de la guerre. En attendant l'occasion de le battre à leur tour, ils faisaient le vide devant lui et,— leçon d'histoire qui ne devait pas profiter à Napoléon en 1812, — par l'hiver le plus froid que l'on eût eu depuis un siècle, ils le laissèrent s'engager au milieu de leurs steppes, sans que bientôt il pût communiquer avec la Suède et la Pologne. La misère de ses troupes le poussa à faire le siége de Poultava, ville de l'Oukraine, auprès de laquelle Pierre le Grand vint, avec une armée considérable et de nombreux officiers étrangers entrés à son service, entre autres l'Irlandais de Lascy, lui livrer une bataille dans laquelle chaque soldat Suédois eut contre lui dix Russes. En l'état d'épuisement où était l'armée suédoise, la lutte était par trop inégale. Ce fut là qu'expira, en 1709, la fortune de Charles XII.

Sans armée désormais, coupé d'avec ses États, ce prince passa le Dnieper, avec quelques soldats seulement, pour se réfugier sur les terres de l'empire ottoman, et, au lieu de chercher les moyens de retourner au plus vite dans son royaume, il se consuma, pendant quatre ans, dans la ville de Bender, en Bessarabie, à vouloir exiger du sultan qu'il lui confiât une armée pour aller conquérir la Russie, car il n'y avait pour ainsi dire plus de soldats en Suède, et ce qu'il en restait suffisait à peine à la défense de ce pays.

Dans ce temps les Moldaves, mécontents du gouvernement ottoman, commencèrent à chercher un dangereux appui dans les czars de Russie. Démétrius Cantémir, hospodar de Moldavie, attiré par les offres de Pierre le Grand, joignit ses troupes à celles de ce souverain, à la condition que la Moldavie serait érigée en principauté héréditaire pour la famille Cantémir, sous le protectorat de la Russie. Les événements qui suivirent furent des obstacles insurmontables à ce traité; mais Démétrius Cantémir, homme lettré et linguiste extraordinaire,— il possédait onze langues,— qui a laissé une histoire de l'agrandissement et de la décadence de l'empire ottoman, reçut, avec des domaines considérables dans l'Oukraine, le titre de prince de l'empire russe. Rien n'était négligé pour l'avenir.

Pierre le Grand, délivré par sa persévérance inébranlable d'un adversaire qui avait failli le détrôner, put donner suite à ses projets d'agrandissement et d'influence. L'Oukraine occidentale, dépouillée de ses priviléges, fut assimilée aux autres provinces russes. L'ancien roi de Pologne, Auguste II, fut rappelé et mis à la place de Stanislas Leczinski. L'influence des czars prédomina pour ainsi dire sans interruption depuis lors dans le royaume de Pologne, dont l'Allemagne et l'Angleterre elle-même à cette époque secondaient l'affaiblissement, et auquel la France, tout entière à la guerre de la succession d'Espagne, n'envoyait que des vœux.

Pierre le Grand, qui appelait Pétersbourg une fenêtre ouverte sur la Baltique et l'Europe occidentale, et qui déjà en avait d'autres donnant sur la mer Caspienne et la mer Noire, ne désespérait pas de s'en ouvrir une, par les Dardanelles, sur la Méditerranée et l'Europe méridionale. C'est ce qui expliquerait l'entêtement de Charles XII à rester en Turquie pour y sommer en quelque sorte incessamment le sultan de lui confier une armée de cent mille hommes avec laquelle il entrerait en Pologne, puis

en Russie, dont il se proposait encore l'abaissement, si, d'autre part, on ne voyait dans la conduite de ce prince plus d'étrangeté que de profondeur. Quoi qu'il en soit, le divan, corrompu par l'argent de la Russie, s'opposa, jusqu'en 1711, aux plans de Charles XII, et, quand le sultan Achmet III, sous le règne duquel la Turquie reprit la Morée aux Vénitiens, déclara la guerre à Pierre le Grand, sans confier le commandement de son armée au roi de Suède, l'heure la plus favorable était passée.

Cependant, le czar qui aussitôt avait jugé utile de courir au-devant de ses nouveaux ennemis jusque chez eux, après avoir fomenté la révolte dans les provinces moldo-valaques, tributaires de la Porte ottomane, se laissa entraîner trop loin en Turquie, comme avait fait Charles XII en Russie, et faillit voir tout l'échafaudage de sa propre grandeur et celle de son empire s'écrouler sur les bords du Prouth. Là, ayant déjà éprouvé un échec important, cerné avec son armée, sans vivres, sans munitions, par une armée turque plus considérable que la sienne, près d'être fait prisonnier en personne, il ne dut son salut qu'à la présence d'esprit de Catherine, Livonienne d'humble extraction, mais d'un grand caractère, qu'il venait d'épouser, et à la vénalité du grand-vizir qui commandait l'armée ottomane. Catherine envoya une députation à ce personnage avec tous les bijoux, tous les trésors dont elle pouvait disposer, et, moitié en le séduisant par l'attrait de ces richesses, moitié en lui démontrant que le czar avait encore des ressources et pouvait, dans son désespoir, s'ouvrir un chemin victorieux à travers l'armée ottomane, elle vint à bout, par l'intermédiaire du vice-chancelier Schaffitof, qui conduisait la négociation dans le camp turc, d'obtenir, le 21 juillet 1711, un traité en vertu duquel il était permis au czar de se retirer dans ses États par le plus court chemin, avec tout ce qui l'accompagnait, les Turcs lui fournissant même, à cet effet, des vivres dont il était entièrement dénué. Le grand-vizir, en retour d'un si grand service, n'exigeait par ce traité que l'abandon d'Azov et la destruction de Taganrog et autres établissements que la Russie avait pu commencer à faire de ce côté, ainsi que celle des navires du czar dans la mer Noire. Le grand-vizir fut étranglé en arrivant à Constantinople, mais le traité avait déjà reçu son exécution de la part des Turcs. Échappé au danger, Pierre mit au contraire fort longtemps à remplir les conditions auxquelles il s'était engagé.

Désespérant enfin de la Turquie, Charles XII se décida à retourner dans son royaume, qu'il trouva amoindri, non-seulement par la perte de la Livonie et de l'Esthonie, de la Karélie et de l'Ingrie que le czar lui avait enlevées, sans vouloir entendre parler désormais d'en laisser une partie à ses alliés, mais encore par celle de la Poméranie suédoise, dont le roi de Prusse s'était emparé. Il ne put, par sa présence, empêcher Stralsund, capitale de cette province, de succomber devant les forces d'un grand nombre de souverains coalisés, parmi lesquels était le roi d'Angleterre Georges Ier, électeur de Hanovre. Une partie de la Finlande, avec Viborg, et les îles de Dago et d'OEsel, entre les golfes de Finlande et de Livonie, tombèrent au pouvoir des ennemis de la Suède.

Pierre le Grand, après ses succès sur terre, voulut essayer s'il serait aussi heureux sur mer. Lui qui, peu d'années auparavant, ne possédait pour ainsi dire pas une chaloupe, il put mettre en mer, pendant l'année 1714, une flotte de seize vaisseaux et de cent quatre-vingts galères, commandée, en général, par des officiers étrangers. Avec cet imposant armement, il livra bataille, près des îles d'Aland, vers l'entrée du golfe de Bothnie, à une escadre de Suède qui, malgré l'infériorité du nombre, se défendit longtemps et ne succomba pas sans honneur. Plusieurs des bâtiments suédois ayant été pris dans l'action, Pierre les conduisit en triomphe dans son port de Kronstadt. Peu après il se rendit maître des îles d'Aland sur lesquelles on ne voyait qu'un bourg, celui de Castelholm, et aucune fortification, si ce n'est un château en ruines où Jean III, roi de Suède, avait enfermé quelque temps, pour le faire empoisonner ensuite, son frère Éric XIV, détrôné par lui, en 1568.

Cependant Charles XII ne se laissait pas abattre par la mauvaise fortune. Il créa et organisa rapidement une nouvelle armée, avec laquelle il fut bientôt en situation de conquérir presque toute la Norvége et de montrer à ses ennemis qu'il faudrait encore

compter avec lui. Pierre le Grand se montra disposé à recevoir des ouvertures de paix, et des conférences furent ouvertes à cet effet dans une des îles d'Aland.

Vers cette époque Pierre le Grand fit un second voyage dans l'Europe occidentale, mais, cette fois, en souverain grand et redouté. Néanmoins dans plusieurs cours, particulièrement à celle de France, on lui refusa le titre d'empereur, ce dont il se sentit vivement froissé. Il affecta de traiter le jeune roi Louis XV d'égal à égal et le régent comme son inférieur.

Ce fut à son retour de ce voyage que Pierre, ne cherchant plus à maîtriser la violence de son caractère, fit condamner à mort et exécuter son fils et héritier présomptif Alexis, né d'une femme qu'il avait répudiée pour épouser Catherine, et qui, épouvanté de l'humeur irascible de son père, avait un moment violé ses ordres en s'en allant à l'étranger. Il l'accusait en outre de faire obstacle à ses réformes, à l'instigation de sa mère.

Sur les entrefaites, Charles XII fut tué par un boulet de canon, le 11 décembre 1718, en assiégeant Frédérickshald, en Norvége. Les conférences d'Aland furent rompues; mais la guerre avec la Suède ressemblait déjà à un long armistice; elle ne fut pas reprise avec vigueur, et la paix fut définitivement signée, à Nystad en Finlande, le 10 septembre 1721. La Suède, qui venait déjà de faire la cession d'une partie de la Poméranie suédoise à la Prusse, abandonnait définitivement à la Russie la Livonie, l'Esthonie, l'Ingrie, la plus grande partie de la Karélie, la ville de Viborg et son territoire, et les îles d'OEsel et de Dago. L'empire des czars s'augmentait ainsi d'un territoire de trois cents lieues de longueur sur cent cinquante de largeur, et, conquête plus précieuse encore, d'une grande étendue de côtes maritimes, conséquemment d'un puissant moyen de commerce et d'une population apte à monter les vaisseaux.

Pierre le Grand ne rappela qu'avec regret, dans le même temps, ses troupes du duché de Mecklembourg où elles étaient entrées, et dont il eût vivement désiré faire l'acquisition pour avoir un pied dans la diète de l'empire germanique. Il les maintint en Courlande, dans le but d'assurer la possession de ce duché à sa nièce, Anne Ivanovna, depuis czarine de Russie, veuve du dernier duc qui était mort sans laisser de lignée. La Courlande, depuis lors enlevée à la suzeraineté de la Pologne, quoique sous des semblants d'élection ducale, fut sous la dépendance plus au moins directe de la Russie, jusqu'à son absorption complète dans l'empire, en 1795.

Se voyant en paix avec l'Europe, Pierre le Grand, qui venait de faire communiquer, par la voie des canaux, la Baltique à la mer Caspienne, et qui projetait de faire passer par ses États le commerce de la Perse et d'une partie de l'Inde, attendait impatiemment un prétexte pour s'étendre du côté d'Astra-Khan et pour enlever aux Persans quelques-unes de leurs provinces. Le moment était opportun : car le royaume de Perse était alors en proie à des guerres intestines. Dans ce désordre général, des actes de brigandage furent commis, et quelques marchands russes établis à Chansakie, dans le Chirvan, où Pierre avait fondé un comptoir, en furent victimes. Le czar en demanda compte aux deux compétiteurs qui se disputaient le trône des Sophis. Ni l'un ni l'autre n'étant en situation de pouvoir saisir et punir les coupables, il partit, en 1722, de Saint-Pétersbourg, par eau, avec une armée de vingt-deux mille hommes d'infanterie, neuf mille dragons, quinze mille Cosaques et trois mille matelots, et arriva ainsi à Astra-Khan. De là, les matelots marchèrent par terre à travers les montagnes du Caucase, où trois cents hommes bien postés pouvaient en arrêter cent mille; l'infanterie fut mise sur des bâtiments de transport, préparés sur la mer Caspienne, et le czar, après avoir longé la côte occidentale de cette mer l'espace de quatre-vingts lieues, arriva à Derbent, capitale de la province de Daghestan, qui se rendit sans faire la moindre résistance. Il jugea prudent de ne pas s'aventurer plus loin dans un pays dont il put voir que les populations des montagnes, celles-là mêmes qui avaient pillé et tué ses marchands, étaient difficiles à soumettre; il retourna de sa personne dans son empire, mais il eut soin de laisser dans Derbent une garnison de quinze mille hommes, aux ordres du général Matouskins, qui profiterait en temps utile des déchirements dont la Perse était incessamment menacée. En effet, Pierre se fit céder, en 1723,

par l'un des compétiteurs, pour prix de son secours, le Daghestan, le Chirvan, le Ghilan et la province de Mazanderam. Mais, après sa mort, la Perse ne tarderait pas à reprendre ces pays.

Si la Sibérie avait été plus facile à faire traverser à une armée, il est possible que l'ambition du czar se fût aussi portée du côté de la Chine ; mais il dut se contenter d'avoir établi un commerce très-pénible avec ce vaste empire, au moyen d'un petit quartier qui fut concédé aux Russes dans Pékin, pour y établir leurs comptoirs, et d'un système de caravanes, dont un des plus habiles et grands négociants qu'eût alors la France, Pierre Galabin, né à Orange, lui avait donné l'idée et fourni le plan.

Il songea aussi à pénétrer dans l'Amérique par le nord. Dès l'an 1706, il avait fait prendre possession, sinon par le fait, au moins pour la forme, du pays des Tchouktchis et de la grande presqu'île du Kamstchatka, où fut fondée Pétropaulovsk ou Pétropaulovski; et en 1724, il chargea le célèbre navigateur danois Behring, qui était à son service comme tant d'autres habiles et savants étrangers, d'un voyage de découvertes le long des côtes de ces extrémités nord-est et est de la Sibérie. Le czar ne devait pas voir la fin de cette expédition qui se termina, en 1728, par la découverte du détroit de Behring et l'assurance acquise, par suite, que l'Asie et l'Amérique, de laquelle on venait d'entrevoir l'extrémité des côtes, étaient deux continents distincts.

Pierre le Grand mourut le 8 février 1725, dans la cinquante-troisième année de son âge, laissant la Russie assez forte, au dedans et au dehors, pour qu'elle ait pu supporter sans déchirements une suite de révolutions de palais, accompagnées de circonstances tragiques telles que les autres nations du reste de l'Europe, si l'on en excepte peut-être la Turquie, n'en connaissaient pas de pareilles depuis les époques les plus reculées de leur histoire.

Pierre le Grand n'avait pas laissé de testament pour régler la succession à la couronne de Russie, ou, s'il en avait fait un, il disparut à sa mort (1).

Catherine, sa veuve, appuyée par Menschikof, Tolstoï et quelques autres, se fit reconnaître czarine ou impératrice, au détriment de Pierre, fils de l'infortuné czarevitsch Alexis. Catherine, sous son règne de très-courte durée d'ailleurs, ne laissa pas l'empire s'affaiblir et maintint de tous côtés ses frontières. En 1727, année de sa mort, un nouveau traité de commerce fut passé entre la Russie et la Chine, lequel fixait les limites des possessions russes en Sibérie, du côté de la Mongolie chinoise, à la rivière de Kiakhta, où fut presque aussitôt construite la petite ville du même nom (2), dans le gouvernement d'Irkoustsk. Ce sont encore, en 1857, les frontières entre les deux empires.

Le fils du défunt czarevitsch Alexis, à peine âgé de treize ans, fut proclamé empereur de Russie après la mort de Catherine Ire, sous le nom de Pierre II. Menschikof, Tolstoï et divers personnages dont la prodigieuse fortune s'était faite sous Pierre le Grand, précipités tout à coup au comble de la misère par suite d'intrigues dont ils s'étaient souvent rendus victimes les uns les autres, finirent dans ce temps leurs

(1) En revanche, on lui attribue, depuis quelques années, un testament politique dont on a fait beaucoup de bruit au moment de la déclaration de la dernière guerre, en 1854, mais dont l'authenticité ne nous paraît pas encore suffisamment démontrée pour que nous en fassions autre chose que l'objet d'une note. Si l'on en croit ceux qui l'ont produit, ce testament, esquissé par Pierre en 1710, après la bataille de Poultava, retouché par lui en 1722, après la paix de Nystad, et formulé définitivement, en 1730, sous le règne d'Anna Ivanovna, par le grand chancelier Ostermann, aurait été connu de Louis XV et de ses ministres, dès l'année 1757. Il nous paraît être un document habilement arrangé sur les événements accomplis et sur les tendances connues de la politique russe, pour les besoins d'une cause intéressante et respectable, celle de la Pologne.

(2) Kiakhta, le seul lieu aujourd'hui (1857) où les Russes et les Chinois fassent leurs échanges commerciaux. Les exportations russes, consistant en fourrures, peaux, draps, cuirs, toiles et bestiaux, s'élèvent annuellement à quatre ou cinq millions de francs, et les importations chinoises, consistant en thé, soie, soieries, nankin, porcelaine, sucre candi, tabac, musc, rhubarbe, s'élèvent, par an, à six ou sept millions de francs.

jours au fond de la Sibérie. Ils étaient supplantés par les Dolgorouki, dont la destinée ne serait pas longtemps prospère, et qui, Pierre II étant mort peu après à l'âge de quinze ans, furent envoyés à leur tour en Sibérie, puis, pour la plupart, suppliciés de la plus horrible manière, ainsi que leurs amis.

Ils n'avaient pas lieu de s'y attendre pourtant; car c'était à eux que la nouvelle souveraine de Russie, Anna Ivanovna, seconde fille du czar Ivan V, frère de Pierre le Grand, devait son trône impérial. Elle était veuve de l'avant-dernier des Kettler, dont l'un des aïeux, Gothard Kettler, dernier des grands maîtres de l'ordre Teutonique, avait eu le duché de Courlande et de Sémigalle en échange de l'abandon fait à la Pologne des droits des chevaliers sur la Livonie; elle avait trente-sept ans et résidait à Mittau, capitale de la Courlande, en qualité de duchesse douairière, quand les Dolgorouki et le chancelier Ostermann, leur complice, écartant de plus naturels héritiers, lui avaient envoyé l'acte de son élévation au trône de Russie, en la sommant d'en approuver les conditions qui restreignaient, sur beaucoup de points, le pouvoir absolu des czars vis-à-vis des nobles. La duchesse avait agréé ce pacte en 1730, se réservant de le fouler d'autant plus vite aux pieds, qu'il lui interdisait d'amener en Russie son favori, Jean-Ernest Biren, petit-fils d'un piqueur des écuries du prétendant Jacques-Édouard Stuart, selon les uns, fils d'un serf courlandais, selon les autres, et qui, dans sa prospérité, eut l'outrecuidance de changer son nom en celui de Biron, et de prendre les armes des Gontaut-Biron de France, dont il se disait le parent (1). Biren suivit de près Anna Ivanovna à Pétersbourg. Le chancelier Ostermann, voyant que la faveur des Dolgorouki pâlissait devant celle du Courlandais, et que le favori poussait l'impératrice à se débarrasser à la fois d'eux et de l'espèce de charte féodale qu'elle avait acceptée, s'unit à lui contre ses anciens complices. Biren, tout-puissant, régna de fait, au nom de l'impératrice Anna Ivanovna, qui, à l'extinction totale de la maison de Kettler, en 1737, devait l'imposer aux Courlandais pour leur duc.

Cependant, au milieu des intrigues et des horreurs qui signalèrent le règne de ce favori, la Russie restait puissante. On le vit bien à la mort d'Auguste II, roi de Pologne et électeur de Saxe, au commencement de l'année 1733. L'impératrice Anna et l'empereur d'Allemagne Charles VI envoyèrent deux armées sur les frontières polonaises pour assurer l'élection du fils du monarque défunt. Le roi de France Louis XV, qui avait épousé la fille de l'ancien roi dépossédé, Stanislas Leczinski, eut un moment d'énergie, et déclara à tous les ambassadeurs étrangers réunis à Versailles, qu'il ne permettrait à aucune puissance de s'opposer à la libre élection d'un nouveau roi par la diète polonaise, sur les souvenirs de laquelle il comptait pour son beau-père. Stanislas Leczinski fut d'abord élu à l'unanimité, moins le suffrage d'un seul palatin. Mais les armées de Russie et d'Autriche qui pesaient à la frontière, tandis que celles de France en étaient loin, eurent bientôt déterminé un mouvement en faveur du nouvel électeur de Saxe, Auguste III. Les rivalités qui existaient entre les grandes familles de Pologne et livraient ce pays à d'affreux déchirements intérieurs, soumettaient le royaume à la pression du plus fort qui se trouvait à proximité. Il suffisait qu'un Czartoriski fût d'un côté, pour qu'un Potocki fût de l'autre. La Pologne était déjà perdue, et ne subsistait encore que parce que ses voisins craignaient de se rencontrer en se la partageant. Le palatin qui avait refusé son suffrage à Stanislas se mit à la tête d'un parti armé qui proclama Auguste III. Stanislas hésita à marcher contre lui avec les Polonais restés fidèles à sa cause; il se retira à Dantzig, où il fut aussitôt assiégé par terre et par mer. Il ne reçut d'autres secours que ceux d'une petite escadre, qui suffit pourtant pour tenir la flotte russe à distance, et de quinze cents hommes envoyés par le gouvernement de Louis XV. Les prodiges de valeur que firent ces quinze cents héros et l'admirable comte de Plélo à leur tête, pour s'introduire dans la place, furent inutiles en présence de l'armée austro-russe que commandait le comte de Mu-

(1) Il ne manqua pas de grands héraldistes, y compris le fameux père Anselme, pour établir sa généalogie, et, tant qu'il fut puissant, on ne vit pas que les vrais Biron réclamassent beaucoup.

nich. C'était la première fois que la France et la Russie se rencontraient sur le champ de bataille, et les Russes, dès lors frappés de l'héroïsme de cette poignée d'hommes qui résista longtemps et quelquefois même avec succès à toute leur armée, prirent des Français la plus haute idée. Le gouvernement de Louis XV, auquel présidait alors le cardinal Fleury, craignit d'éveiller les susceptibilités de l'Angleterre en mettant en mer une flotte capable de porter des secours suffisants à Dantzig, qui se rendit au bout de quatre mois de siége. Stanislas, dont les adversaires avaient mis la tête à prix, se sauva, deux jours avant la capitulation, sous un habit de paysan; il était venu sous les apparences d'un commis voyageur. Louis XV déclara la guerre à l'Autriche et non à la Russie. L'empereur Charles VI, après que ses armées eurent éprouvé des revers en Italie, accéda, en 1735, par le traité de Vienne, aux conditions de la France, qui assuraient à Stanislas le titre et les honneurs seulement de la royauté, et le mettaient en possession des duchés de Lorraine et de Bar, pour ceux-ci revenir à la France à la mort du nouveau duc.

Les gouvernements russe et anglais ensevelirent, en 1734, dans un traité de commerce et d'amitié, les courtes dissidences qui avaient existé entre eux.

Nadir-Schah (Thamaps-Kouli-Kan) venait d'enlever à la Russie les dernières conquêtes faites par Pierre le Grand le long de la mer Caspienne (1735). La czarine chercha des dédommagements sur la mer Noire et sur la mer d'Azov, aux dépens de la Turquie. Elle trouva un puissant secours dans l'empereur d'Allemagne Charles VI, qui, à la suite des victoires remportées par le prince Eugène de Savoie, avait déjà forcé la Porte ottomane, en vertu du traité de Passarovitz (1718), à lui abandonner la place de Belgrade, en Servie, ainsi que le comtat de Temesvar, et qui, dans l'espoir de plus grands avantages, joignit bientôt ses Autrichiens aux Russes, contre le sultan Mahmoud Ier.

Les hostilités commencèrent en 1736, sur le Danube, où les armées de l'empereur et de la czarine opérèrent en commun, et du côté de la mer d'Azov et de la Crimée, où les Russes agirent seuls. Avant même que la guerre fût déclarée, le maréchal de Munich, l'un des plus éminents généraux de Pierre le Grand, s'était déjà avancé, avec une armée, à travers les plaines de l'Oukraine et les déserts des Tatars-Nogaïs, jusqu'à huit lieues de la ville d'Azov, protégé, comme l'avait été Pierre le Grand, par les établissements des Cosaques du Don.

Il passa le Don le 27 mars 1736, investit Azov, puis, laissant la conduite du siége au général Levachev, jusqu'à l'arrivée du maréchal de Lascy, il partit pour la conquête de la presqu'île de Crimée, avec le gros de l'armée, accompagné du prince de Hesse-Hombourg, grand maître de l'artillerie, — car déjà les princes d'Allemagne prenaient du service en Russie, — et du lieutenant général Léontiev. L'armée russe, à son départ, avait reçu du grain pour deux mois; le manque de chevaux ne lui permettait pas d'emporter plus de vivres. D'ailleurs, le prince Troubestkoï était chargé d'en amener bientôt, ce dont il s'acquitta fort mal, et les Cosaques avaient parlé de la Crimée comme d'un pays fertile où l'on trouverait aisément des subsistances. Munich ne tarda pas à être à même de s'éclairer tristement lui-même sur ce point. L'armée, qui avait d'abord marché en cinq divisions sur la rive gauche du Dnieper, se rassembla en un lieu nommé alors Kamennoë-Saton, en face de la capitale ou plutôt du lieu principal de rassemblement des Cosaques-Zaporogues. Le maréchal de Munich poursuivit sa route le long de la rive droite dont ces Cosaques, sujets de la Russie, étaient en possession.

Dans sa marche à travers les pays où les Tatars, errant de tous côtés, disputaient même une partie de l'Oukraine aux Cosaques et rendaient les communications difficiles, le maréchal de Munich imagina de faire construire des redoutes à une ou deux lieues de distance l'une de l'autre, depuis les frontières russes jusqu'à lui; il fit même élever des retranchements plus considérables dans les lieux que la nature y avait le mieux disposés. Chaque redoute fut gardée par un petit détachement de cavalerie, particulièrement de Cosaques, chaque retranchement par quatre ou cinq cents fusiliers et autant de Cosaques, sous les ordres d'un officier général. Ces troupes étaient des-

tinées à escorter les courriers, à protéger les convois et à recueillir des fourrages pour le retour de l'armée : car si elle devait revenir tard, elle serait exposée à ne plus trouver d'herbages. Les Tatars, en effet, avaient l'habitude d'y mettre le feu, pour que les vieilles herbes desséchées ou pourries n'arrêtassent pas la végétation des nouvelles. Pour se garantir de la communication de ces incendies, on avait soin de creuser autour des campements un petit fossé de deux pieds de large.

Les Cosaques suffirent, la plupart du temps, pour dissiper les rassemblements de Tatars que l'on rencontra et qui n'opposèrent à leurs ennemis que des flèches, quelques coups de carabines mal dirigés et des cris affreux. Cependant les Tatars-Nogaïs, dans leur grand désert, entre Kisikerman et Pérékop, soutinrent un combat de six heures, et ne se dispersèrent que quand Munich en personne, avec l'élite de l'armée, se fût avancé contre eux. A dater de cette rencontre, le maréchal fit prendre à ses troupes l'ordre carré, avec les bagages au centre, qui fut observé, à proximité de l'ennemi, pendant toute la guerre. A la fin de mai, l'armée russe vint camper à une portée de canon de Pérékop.

La ville de Pérékop est située au milieu de l'isthme de ce nom. Depuis les temps les plus reculés, pour défendre le passage dans la presqu'île de Chersonèse, il a toujours existé un fossé long d'environ sept kilomètres, s'étendant du golfe Karkinit, sur la mer Noire, au golfe de Sivach, sur la mer Putride; sa largeur est d'à peu près vingt-deux mètres et sa profondeur de sept mètres soixante centimètres (1). Les Turcs et les Tatars avaient renforcé ce retranchement par six tours de pierre de distance en distance; de sorte qu'il aurait pu opposer une assez bonne défense, s'il n'y eût manqué des soldats et un général. Les Tatars, surpris par les Russes, abandonnèrent les Turcs qui gardaient les tours, et les lignes furent à peine disputées. Comme elles n'avaient qu'un seul passage, situé sur le grand chemin de Pérékop, Munich les fit ouvrir en plusieurs endroits pour que les équipages pussent arriver plus vite à l'armée. Le 2 juin 1736, Pérékop capitula sans que les deux mille cinq cents hommes qui composaient sa garnison eussent opposé de résistance. Le maréchal de Munich y trouva soixante mauvaises pièces d'artillerie, dont plusieurs avaient été prises du temps de la corégente Sophie, sœur d'Ivan V et de Pierre Ier, sur le prince Galitzin.

La possession de l'isthme de Pérékop ouvrait au maréchal de Munich le chemin naturel pour marcher à la conquête de la Crimée. Il laissa des troupes pour la garde des lignes, détacha un corps de treize mille hommes, sous les ordres du général Léontiev, pour aller s'emparer de Kinbourn, position alors très-médiocrement fortifiée, vis-à-vis d'Oczakov, à l'embouchure du Dnieper, mais dont la possession était nécessaire pour couper le passage par le bas du fleuve et empêcher les communications des Tatars entre eux; puis il entra dans la presqu'île de Chersonèse, suivant du plus près possible le rivage, passant même quelquefois de petites anses de mer à gué et se dirigeant sur Koslov (Eupatoria).

Quand l'armée russe arriva devant cette ville, elle la trouva à demi incendiée, ses portes ouvertes, et entièrement abandonnée. La garnison turque s'était embarquée pour Constantinople. Munich marcha ensuite sur Baktchi-Seraï.

Le vallon profond dans lequel se trouve cette ville, alors résidence du khan de Crimée, est défendu par une chaîne de montagnes dont les Tatars occupaient les gorges et où ils s'étaient avantageusement postés. Munich ne crut pas devoir les attaquer dans cette position ; il préféra les tourner, en leur dérobant sa marche pendant la nuit. Il arriva à la pointe du jour près de la ville qui ne présentait aucune défense, et dont tous les habitants s'étaient également enfuis dans la montagne. Les Russes la livrèrent aux flammes, avec le palais du khan et une maison qu'y possédaient les

(1) Largeur, soixante-douze pieds; profondeur, vingt-cinq pieds anglais, de trente centimètres quatre cent soixante dix-neuf millimètres le pied. C'est la profondeur actuelle du fossé. Keralio dit qu'à l'époque de la campagne du maréchal de Munich, le fessé avait sept toises de profondeur et onze toises quatre pieds en y comprenant le parapet.

missionnaires de la compagnie de Jésus. Ils trouvèrent pareillement abandonnée et brûlèrent de même la ville d'Ak-Metchet ou Sultan-Seraï (Simphéropol d'aujourd'hui).

Cependant, le maréchal de Munich n'obtenait pas ces faciles succès sur des villes ou bourgades ouvertes et sans défense, sans que l'absence d'eau, la fatigue, les maladies, les chaleurs de l'été, soudaines et excessives en Crimée, les lui fissent payer fort cher; sa route était marquée par les morts et les mourants qui s'y trouvaient abandonnés. Un tiers des troupes qui lui restaient était malade; les deux autres tiers étaient épuisés et languissants. Son projet était de s'avancer sur Kaffa, de s'emparer de cette ville et d'y former un établissement; mais l'état déplorable de son armée exigea qu'il la ramenât vers Pérékop pour la faire sortir de Crimée. Arrivé à son retranchement de Samarsk, sur la Samara, il la passa en revue, et put reconnaître que chacun de ses régiments, qui était au commencement de la campagne de quinze cent soixante-quinze hommes pour l'infanterie et de douze cent trente et un pour la cavalerie, ne comptait plus que six cents soldats.

Pendant que le maréchal de Munich opérait dans la presqu'île, le corps d'armée du général Léontiev avait occupé Kinbourn sans aucune peine. Mais les Russes n'eurent pas si bon marché d'Azov, qu'ils assiégeaient par terre et par mer. Là, sous le commandement du maréchal de Lascy, d'un comte de Douglas, du général Levachev, du contre-amiral Brédal et de plusieurs autres de leurs chefs les plus éminents, il leur fallut, pendant quatre mois, — chose à peine compréhensible quand on songe à ce qu'est à présent et à ce qu'était alors Azov, — employer toute leur science militaire, procéder par tranchées, par approches et par bombardement, avec l'assistance d'une flottille qui, ayant descendu le Don, leur apporta de l'artillerie de siége, et ensuite bloqua et bombarda la ville du côté de la mer. Enfin, le 4 juillet 1736, la petite garnison turque, qui consistait en trois mille quatre à cinq cents hommes, consentit à capituler, mais à la condition qu'elle sortirait avec tous les honneurs de la guerre, le brave pacha qui la commandait en tête, et qu'elle se retirerait paisiblement en territoire ami; le tout fut ponctuellement observé, le pacha ayant déclaré qu'il se ferait hacher avec le dernier de ses hommes s'il en était autrement. Le ravage causé par les bombes avait, à ce qu'il paraît, plus que tout le reste, décidé la place à se rendre. Le maréchal de Lascy laissa garnison dans Azov et alla rejoindre le gros de l'armée russe qui était rentré dans ses lignes (1) et prenait ses quartiers d'hiver dans l'Oukraine.

Parmi les populations sujettes de l'empire russe on comptait, depuis le siècle précédent, et en beaucoup plus grand nombre qu'aujourd'hui, des tribus de même origine que les Tatars-Mongols, et sorties comme eux et comme les Turcs du grand réservoir de l'Asie centrale : c'étaient les Kalmouks ou Éleuthes qui, après avoir émigré presque en masse des contrées voisines de la grande muraille de la Chine, — ce que leurs enfants ne devaient pas tarder à regretter, — avaient planté leurs tentes nomades sur la rive droite du Volga, entre Tzaritzin et Astra-Khan, et s'étaient placés sous la protection de la Russie. Désireux de payer l'hospitalité qu'on lui donnait, leur khan, élu par eux et nommé Don-Douk-Ombo, se chargea de soumettre à la czarine les Tatars qui habitaient les bords du Kouban, fleuve qui se jette dans la mer d'Azov (le Vardanus de Ptolémée, souvent confondu par les anciens avec l'Hypanis; c'est le Boug de nos jours). Le khan des Kalmouks ayant appris que cinq mille familles tatares, dont chacune composait une cabane ou kibitke, cherchaient leur sûreté dans les déserts,

(1) Une carte de la Petite-Tatarie et de la Crimée, publiée en 1738, par conséquent à l'époque de cette guerre, fixe les lignes des Russes de l'ouest à l'est, de l'endroit où la rivière Orel se jette dans le Dnieper, jusqu'à celui où la rivière Louhan se jette dans le Don. Derrière ces lignes se trouvent, du côté du Don, Bachmouth, sur la rivière du même nom, Thor, sur la Thor, Isoum, qui étaient des forts ou des redoutes. Les *limites* russes et tatares, en avant de ces lignes, du côté des steppes des Nogaïs et de la Crimée, s'étendaient du point où la Samara tombe dans le Dnieper à celui où la rivière Mious, — on conserve les noms de la carte, — qui reçoit la Krinka, tombe dans le Don.

les fit assaillir par son fils Goldan-Narma, avec dix mille des siens. Les Tatars s'étaient abrités de leur mieux derrière trois rangs de chariots ; mais ce leur fut une faible protection. Six mille d'entre eux furent égorgés, et dix mille de leurs femmes et enfants se virent traînés en esclavage. Les Kalmouks, ayant ensuite reçu l'appui d'un gros de Cosaques, allèrent encore à la recherche de dix mille kibitkes de Tatars qu'ils trouvèrent postés derrière des défilés, mais qui, pour éviter le sort des autres, déclarèrent reconnaître la souveraineté de l'impératrice de Russie. Goldan-Narma parcourut ensuite, le fer et le feu à la main, les bords du Kouban jusqu'à la mer d'Azov, et s'empara de Kopil, résidence du khan Bakti-Gherai.

Cependant de nouvelles dispositions se faisaient pour une seconde campagne en Crimée. De nombreux bateaux, assez plats pour franchir les cataractes, furent construits pour descendre le Dnieper et rendre, si la chose était praticable, des services le long des côtes de la mer Noire. Chacun d'eux pouvait recevoir cent hommes et quatre canons de 3, ou huit canons d'une livre de balles. Mais aucun marin n'ayant voulu se risquer à la mer, ils ne servirent en réalité qu'à porter des vivres du côté d'Oczakov, dont on projetait le siége. L'armée, divisée en trois corps et forte ensemble de soixante-dix mille hommes, passa le Dnieper, vers la fin d'avril 1737, sous les ordres du maréchal de Munich, avec six cent cinquante pièces d'artillerie, sur lesquelles soixante-deux seulement, de 18 à 24 livres de balles, avaient de l'importance; cent soixante-cinq étaient de 3 à 12 livres; le reste se composait principalement de petits mortiers à grenades de 6 livres ; il y avait aussi quelques obusiers.

Pendant ce temps, une autre armée de quarante mille hommes, commandée par le maréchal de Lascy, marchait tout droit sur la Crimée. Les trois corps de Munich passèrent sur la rive gauche du Boug, au moyen de ponts de bateaux ou de tonneaux, suivirent cette rivière et arrivèrent devant Oczakov ou Otchakov, ville située un peu au-dessous de l'ancienne Olbia (*Heureuse*) des Grecs. Le siége de la place fut entrepris et terminé en juillet; les Russes y firent des pertes assez considérables ; mais possédant déjà, depuis l'année précédente, Kinbourn sur la rive gauche, ils se trouvèrent néanmoins maîtres des deux côtés du Liman du Dnieper et du Boug.

Le maréchal de Lascy, avec ses quarante mille hommes que devait appuyer, sur la mer Noire, une flottille aux ordres du contre-amiral Brédal, ne se dirigea pas en droiture sur les lignes de Pérékop, sachant que les Tatars les avaient occupées de nouveau et qu'ils se proposaient de les défendre mieux que l'année précédente ; mais, après avoir campé au bord de la Molotchnyn-Vodi qui débouche dans le lac Molotchnoë, vers la partie occidentale de la mer d'Azov, il se porta sur Genitchi, devant le banc ou la langue de terre appelée flèche d'Arabat, longue d'environ cent dix-sept kilomètres (cent dix verstes), sur une largeur moyenne de moins d'un kilomètre, qui sépare la mer d'Azov proprement dite de la mer Putride et ne la laisse communiquer avec cet impur marais que par une étroite ouverture en face et tout près de Genitchi (1). Il y fit ensuite jeter un pont de quarante-cinq bateaux, dont la tête fut défendue par un fort. Quelques régiments de dragons et trois à quatre mille Cosaques y passèrent; bientôt toute l'armée les suivit, et marcha le long de la flèche qui va de Genitchi jusqu'à Arabat, sur l'isthme de Kaffa. Une flottille suivait à hauteur des troupes.

Les officiers généraux, sauf le général Spighel, blâmaient hautement cette opération, disant qu'il serait impossible de déboucher vers Arabat en présence de l'ennemi. Le maréchal de Lascy leur offrit des passe-ports pour qu'ils retournassent en Oukraine, et ne leur permit qu'après trois jours de supplications de rester à l'armée.

Cependant, le khan des Tatars de Crimée était accouru de Pérékop à Arabat pour fermer ce second passage aux Russes. A la nouvelle de son arrivée à l'autre bout de la flèche, Lascy fit sonder la mer Putride, située entre la langue de terre et la Crimée, et, trouvant un endroit propre à son dessein, il fit passer son infanterie et ses bagages dans la presqu'île, à l'aide de radeaux construits avec des tonneaux vides et les pou-

(1) Quand le vent ne souffle pas d'est, la mer Putride découvre son fond de vase sur une étendue de plus de six kilomètres.

tres des chevaux de frise, tandis que sa cavalerie traversait à gué ou à la nage. Il se trouva ainsi porté au centre de la Crimée, sans avoir perdu un seul homme. Le secret et la fermeté du maréchal avaient assuré le succès de ce plan habilement conçu.

Lascy marcha incontinent contre les Tatars, qui ne l'attendaient pas sur ce point et qui, dans leur surprise, se retirèrent précipitamment pour former plus à l'intérieur leurs rassemblements. Il les battit sans peine à la première rencontre, et les Russes ayant ensuite trouvé la ville de Kara-sou-Bazar abandonnée, ils la pillèrent et l'incendièrent impitoyablement.

Le maréchal de Lascy, craignant de manquer de moyens de subsistance et de munitions, harcelé d'ailleurs incessamment par ces Tatars qui ne fuyaient devant lui que pour revenir continuellement sur leurs pas, jugea prudent de se disposer à sortir de la péninsule. En cinq jours, toute son armée fut rendue au bord de la mer Putride, après avoir incendié sur sa route plus de mille bourgs ou villages. Elle passa sur un pont de bateaux, — en présence des Tatars qui escarmouchaient derrière elle, mais que retenait son artillerie,— un chenal de cette mer entre la flèche d'Arabat et l'isthme de Pérékop; puis elle alla prendre quelques jours de repos à son ancien camp sur la Molotchnyn-Vodi.

On était dans les premiers jours d'août. Dans ce temps, la petite flotte du contre-amiral de Brédal qui se tenait à la moindre distance possible de l'armée, fut canonnée deux fois par celle des Turcs, mais sans en souffrir notablement. Au mois de septembre, le maréchal de Lascy ramena ses troupes dans l'Oukraine, où déjà le maréchal de Munich l'avait précédé. Les Turcs et les Tatars réunis essayèrent alors de reprendre Oczakov, dont ils firent le siége pendant plus d'un mois. Mais cette nouvelle conquête du maréchal de Munich était défendue par une bonne garnison aux ordres du général Stoffeln et surtout par le général hambourgeois Ulric-Frédéric Voldemar, comte de Lovendahl, alors au service de la Russie, où il dirigea, pendant plusieurs années, l'artillerie et le génie avant de passer au service de la France et de s'illustrer par la prise de Berg-op-Zoom.

Les Russes avaient encore payé fort cher leurs succès de cette année du côté de la mer Noire, et le nombre d'hommes qu'ils avaient perdu, plus encore par les fatigues, la misère, les maladies, que par les armes de l'ennemi, était énorme en raison des résultats assez médiocres.

Du côté du Danube, les Austro-Russes échouèrent complétement; les Turcs eurent presque partout le dessus.

Bientôt les Tatars, que l'on croyait avoir au moins effrayés, recommencèrent leurs excursions au delà des lignes de l'Oukraine. Le maréchal de Munich marcha de nouveau contre eux d'un côté et le maréchal de Lascy de l'autre. Lovendahl commandait l'artillerie de l'armée aux ordres de Munich. Cette armée, forte de cinquante mille hommes, partit de Poultava, passa le Dnieper sur un pont de bateaux, pendant le mois de mai, s'avança ensuite jusqu'au Boug, et dissipa les premiers rassemblements ennemis dont elle fit la rencontre, entre cette rivière et la Kodima. Mais le maréchal de Munich ayant été avisé que huit mille Turcs s'avançaient du côté des frontières de Pologne, vers la rivière de Savran qui se jette dans le Boug à quelque distance au-dessus de la Kodima, prit le parti de marcher au-devant d'eux. Il passa en conséquence la Savran et fut bientôt aux prises avec les Turco-Tatars sous les ordres de Véli-Pacha. Il y eut plusieurs engagements dans lesquels la supériorité du nombre et de la tactique de l'armée du maréchal de Munich l'emporta sur la valeur des troupes ottomanes et de ces Tatars indisciplinés qui combattaient encore à la manière de leurs aïeux.

Les actions les plus chaudes eurent lieu du côté du Dniester, et la plupart furent vivement disputées. En somme, le petit corps d'armée turc obtint le résultat qu'il était venu chercher, en retenant le maréchal de Munich et son armée loin du théâtre d'opérations auquel ils étaient destinés, en les amenant à fermer la campagne sans succès digne d'être mentionné, et en leur faisant subir des pertes considérables comme hommes, chevaux et matériel de guerre; car les Russes n'ayant plus

de quoi traîner tous leurs canons et leurs chariots, furent obligés d'en sacrifier une notable partie.

De son côté, le maréchal de Lascy s'était porté sur Pérékop avec une armée de plus de quarante mille hommes, déjà réduite à trente-cinq mille quand elle arriva devant les lignes. Le khan de Crimée qui comptait sous ses ordres quarante mille combattants, se flattait de pouvoir défendre énergiquement l'entrée de la presqu'île, quand Lascy, toujours fécond en ressources, trouva encore un nouveau moyen de pénétrer dans la Crimée et même de venir mettre le siége devant la ville de Pérékop, sans qu'il lui fût besoin de passer par les lignes. Il est vrai qu'il était secondé par les circonstances. Les chaleurs de l'été avaient desséché une partie de la mer Putride, et un vent d'ouest qui soufflait avec violence avait fait refluer ses eaux tellement à l'est, que l'armée russe put entrer dans le lit de ce vaste marais et poursuivre sa marche sur une seule ligne, avec son matériel de guerre, en se tenant près des bords. Ce ne fut pas sans quelque danger pourtant; car à peine avait-elle accompli sa traversée que le vent cessa, l'eau rentra dans son lit, et plusieurs chariots restés en queue furent submergés. Le maréchal de Lascy, après s'être emparé d'un petit fort, alla mettre ainsi le siége devant Pérékop, en arrière des lignes. La place se rendit presque aussitôt. Les Russes crurent alors qu'ils pourraient parcourir sans obstacle la presqu'île de Crimée et s'en rendre maîtres. Leur erreur était grande. A peine entrés dans ces steppes à perte de vue qui, avec leur surface plane et leurs immenses prairies ondulées par les vents, ressemblent à une mer légèrement soulevée, ils furent arrêtés par un rassemblement de vingt mille Tatars qui culbuta les Cosaques de l'Oukraine sur les dragons, et jeta dans toute l'armée un grand désordre. Le lieutenant général Spighel fut gravement blessé. Les Russes perdirent beaucoup de monde, mais ne s'en attribuèrent pas moins la victoire, quoiqu'on les eût vu aussitôt après cette bataille abandonner la presqu'île et renoncer à marcher sur Kaffa, dont Lascy avait ordre de faire la conquête. Le maréchal revint auprès de Pérékop, démantela cette petite place et rasa une partie des lignes. A la fin d'août, il avait déjà repris le chemin de l'Oukraine, où ses troupes établirent leurs quartiers au commencement d'octobre. La petite flotte russe du contre-amiral de Brédal, qui avait été destinée à soutenir les opérations de Crimée, périt presque tout entière dans la mer Noire.

Dans ce temps, sous le prétexte d'appuyer les opérations militaires des Autrichiens et de leurs confédérés aux abois, la cour de Russie fit marcher le maréchal de Munich avec une armée de soixante-dix-huit mille hommes, du côté de la Moldavie et de la Valaquie, provinces où elle entretenait soigneusement des haines contre la Turquie.

Après un combat livré, le 18 août, aux Turco-Tatars, il se rendit maître de la ville de Choczim ou Khotin, sur le Dniester, en Bessarabie, passa ensuite le Prouth et marcha sur Iassi, capitale de la Moldavie, qui avait alors Grégoire Ghika pour hospodar. Celui-ci soit faiblesse, soit trahison, n'attendit pas les Russes et se retira vers le Danube, abandonnant tous les insignes militaires de l'armée turque. Aussitôt une députation de Moldaves sortit d'Iassi, et, au nom de la province tout entière, fit soumission à l'impératrice de Russie, entre les mains du maréchal de Munich.

Mais tout n'était pas succès pour les Russes. Ils avaient perdu près de cent mille hommes dans leurs dernières campagnes, et leur flotte de la mer Noire avait été anéantie. Ils craignaient que la Suède, profitant de la guerre, n'essayât de reconquérir, en s'alliant à la Turquie, une partie du territoire que lui avait enlevé Pierre le Grand.

D'autre part, quand elles n'étaient pas complétement défaites, les armées de l'empereur d'Allemagne n'obtenaient que des avantages mesquins et précaires. Près d'être expulsées de la Servie et de la Valaquie, elles voyaient avec amertume les Russes essayer de prendre pied en Moldavie et de supplanter l'influence allemande au milieu des populations roumaines. Belgrade aux abois ne pouvait plus tenir que peu de temps. La paix fut définitivement signée dans cette ville, sous la médiation de la France, le 17 octobre 1739. La Porte recouvra les places de Belgrade et de Shabatch sur la mai-

son d'Autriche, qui lui abandonnait en outre ce qu'elle possédait en Servie et en Valaquie, avec l'île et la forteresse d'Orsova et le fort Sainte-Élisabeth. L'Autriche conservait le banat de Temesvar. La Russie dut abandonner Azov, Taganrog, Kinbourn, Oczakov, Choczim et la capitale de la Moldavie, en un mot tout ce qu'elle avait usurpé du territoire ou du protectorat ottoman à la faveur de la guerre. Il fut en outre décidé que la Russie ne pourrait avoir de navires dans la mer d'Azov; que le territoire des environs d'Azov resterait désert et servirait de barrière entre les deux empires; que les Russes pourraient construire un fort vers l'île Circasse, près d'Azov, et les Turcs sur la frontière du Kouban; que toute hostilité serait défendue et rigoureusement punie soit entre les Russes et les Turcs, soit entre les Cosaques et les Tatars; que les deux Kabardah (la Grande et la Petite), qui forment la Circassie proprement dite, dans la région circassienne, resteraient libres, mais que, suivant l'ancienne coutume, la Russie en exigerait des otages, et que la Porte pourrait employer le même moyen pour le maintien de la paix; que, si les peuplades de cette contrée offensaient une des deux puissances, elle serait libre d'en demander et d'en tirer vengeance; que les Russes, tant séculiers qu'ecclésiastiques, pourraient aller visiter librement la sainte cité de Jérusalem et autres lieux, sans payer de tribut; que la Russie ne pourrait commercer dans la mer Noire si ce n'était sur des navires turcs; et qu'enfin, — chose à laquelle la cour de Russie attachait la plus considérable importance, — le titre d'*impérial* serait donné aux czars et aux czarines par la Porte ottomane, ce qui avait été vivement disputé et avait failli faire rompre les préliminaires du traité.

Un an après, à pareille date (17 octobre 1740), mourut l'impératrice Anna. Elle avait désigné pour lui succéder son petit-neveu Ivan VI Antovnovitsch, ou plutôt Jean de Brunswick, fils d'Antoine-Ulric de Brunswick-Bevern et d'Anne de Mecklembourg, duchesse de Brunswick-Bevern, fille de Catherine Ivanovna, sa sœur. Biren avait préparé cela pour continuer à gouverner la Russie, avec les fonctions et le titre de régent qui lui était dévolu. Jean de Brunswick, pauvre enfant de trois mois, fut en effet proclamé empereur de Russie sous la régence de Biren. Mais la duchesse de Brunswick-Bevern qui ne se voyait pas exclue sans amertume, mit dans ses intérêts le maréchal de Munich. Au bout d'un mois de pouvoir sans partage, Biren fut dépossédé et envoyé en Sibérie. La duchesse de Brunswick prit alors la régence en main, comptant la faire partager plus encore au comte de Lynar, son favori, qu'au duc son mari.

Elle se trouvait alors engagée dans une guerre avec la Suède, qui reprochait à la Russie d'avoir violé le traité de Nystad, mais qui en réalité était désireuse de rentrer en possession de la Karélie, ce à quoi la poussait le cabinet de Versailles, afin d'occuper les Russes et de les empêcher de porter secours à Marie-Thérèse d'Autriche et à son époux, contre lesquels il s'était déclaré. Le maréchal de Lascy, qui commandait l'armée russe, battit celle du roi de Suède Frédéric de Hesse-Cassel, à Vilmanstrand, et la poursuivit dans le grand-duché de Finlande.

Cette guerre n'était pas finie, que déjà la régente et le petit Ivan VI, son fils, étaient dépossédés par Élisabeth Pétrovna, fille de Pierre le Grand. Une trentaine de grenadiers des gardes, gagnés par l'or et la boisson, commandés par un chirurgien allemand, nommé Lestocq, avaient suffi pour accomplir cette nouvelle révolution, au mois de décembre 1741. La duchesse de Brunswick, son mari et le petit Ivan, furent enfermés au château de Schlousselbourg. Le maréchal de Munich fut envoyé à Pelim, en Sibérie, où il supporta noblement sa disgrâce, donnant des leçons de mathématiques et vendant lui-même le lait de quelques vaches qu'il s'était procurées par son travail.

Cependant la guerre continuait entre la Russie et la Suède. Cette dernière puissance se vit successivement enlever, outre Vilmanstrand, les villes de Kimmenegard et Friedrikshamm, avec les îles d'Aland et quelques autres territoires. La Suède avait commencé les hostilités pour recouvrer la Karélie, et, au contraire, elle était sur le point de perdre le reste de la Finlande. La diète et le sénat suédois, dans l'espérance de prévenir de plus grands malheurs, ne trouvèrent d'autre moyen que de mettre la couronne des Wasa, des Gustave-Adolphe et des Charles XII, aux pieds d'Élisabeth, en déclarant que le jeune duc de Holstein-Gottorp, son neveu, qu'elle venait de dési-

gner pour lui succéder sur le trône de Pierre le Grand, serait roi de Suède à la mort de Frédéric de Hesse. Élisabeth refusa pour lui, mais elle désigna, à sa place, Adolphe-Frédéric de Holstein-Euten, qui régna en effet sur la Suède de dater de 1751 et dès ce moment fut reconnu pour prince royal. Elle fit de cette élection, qui montrait à quel degré de faiblesse le royaume de Suède était descendu, la première condition du traité de paix signé à Abo, capitale du grand-duché de Finlande, le 17 août 1743. Mais son gouvernement eut soin d'en faire ajouter d'autres, d'un avantage plus immédiat pour la Russie, qui acquit par ce traité une nouvelle partie de la Finlande, comprenant les villes de Kimmenegard, Vilmanstrand et Friedrikshamm. A ce prix, la Russie rendait quelques autres territoires qu'elle avait occupés durant ces dernières années, avec les îles d'Aland. Un traité offensif et défensif entre la Russie et la Suède fut, dès l'année 1745, la conséquence de celui d'Abo.

En 1756, la fameuse guerre de Sept-Ans commença. La fille de Pierre le Grand jeta l'épée de la Russie dans la balance, impatiente qu'elle était de faire voir au centre de l'Europe et dans le champ clos des plus grands capitaines de l'époque, quelles armées elle avait héritées de son père. Elles furent dignes de lui; mais elles obéirent en plusieurs occasions à des instincts tellement barbares, que le grand Frédéric crut devoir ordonner quelquefois, en représailles, de ne leur faire aucun quartier. Le général Apraxin, à la tête de cent mille Russes, entra en Prusse, en 1757, livra bataille à vingt-quatre mille Prussiens, commandés par le général Lehwald, à Grossjegerdorf, près de Vélau, sur le Prégel, et triompha de l'habileté par le nombre. Pendant ce temps, les Suédois, quoique ne se prêtant que de mauvaise grâce à la guerre dans laquelle la Russie les avait entraînés, se répandaient dans la Poméranie et dans l'Ouckermache, et le sort de Berlin paraissait dépendre d'eux.

Tout semblait désespéré pour le grand Frédéric, cerné par une formidable coalition, et qui seul, au milieu des débris de son armée, calculait avec sang-froid les quelques chances de relever sa fortune qui pouvaient encore lui rester. Tout à coup on apprend que l'impératrice de Russie est près de mourir et qu'elle va avoir pour héritier un prince admirateur fanatique du roi de Prusse. Déjà les courtisans saluaient le nouveau règne qui s'approchait en flattant les penchants de l'héritier du trône d'Élisabeth, qui était accusé de livrer secrètement à son idole les plans des alliés, et le grand chancelier Bestouchef, pour conserver le pouvoir sous le règne qui semblait proche, donna l'ordre au général Apraxin de rester neutre et de se rapprocher des frontières de Russie. Le roi de Prusse profita de ces circonstances pour relever sa fortune. Mais Élisabeth ne succomba pas encore, et, après avoir exilé le chancelier Bestouchef, enjoignit à son armée de continuer la guerre plus vivement que jamais, de concert avec l'Autriche et la France, qui jouait alors le plus étrange rôle, changeant de parti suivant les caprices des favorites de Louis XV, tantôt combattant pour le roi de Prusse contre la maison d'Autriche, tantôt pour Marie-Thérèse contre le grand Frédéric. Les Russes, commandés par Fermes, rentrèrent dans la Prusse proprement dite, dont ils firent la conquête, en 1758, sans rencontrer de résistance, Frédéric étant occupé d'autre côté. Mais celui-ci ne tarda pas à marcher contre eux et leur tua dix-huit mille hommes, à la bataille de Zorndorf, le 25 août de la même année; il en perdit onze mille de son côté. En 1759, Élisabeth envoya contre le roi de Prusse une nouvelle armée commandée par Soltikof, tandis que Marie-Thérèse allait tenter de prodigieux efforts et que les Français y joindraient les leurs. Le 23 juin 1759, Soltikof, avec ses Russes seuls, livra la bataille de Kay, près Zoullichau, à l'armée prussienne commandée par Vedel, qu'il mit en déroute. Il opéra ensuite la jonction de l'armée russe avec l'armée autrichienne, aux ordres de Laudon, et toutes deux réunies, le 12 août, au nombre de quatre-vingt-seize mille hommes, attaquèrent et vainquirent, à Kunersdorf, près Francfort-sur-l'Oder, le grand Frédéric en personne, qui n'avait que quarante-huit mille soldats et son génie à leur opposer. Habile à profiter de tout, le roi de Prusse, au moment où tout semblait encore désespéré pour lui, s'aperçut que la mésintelligence s'établissait entre les deux armées combinées et les empêchait de profiter de leurs avantages. Il n'en fallut pas plus pour lui rendre l'espérance et bientôt le suc-

cès. Néanmoins, les Russes sous les ordres du général Totleben, et les Autrichiens sous les ordres du général de Lascy, fils du maréchal qui s'était illustré au service de la Russie, profitèrent de l'éloignement de Frédéric, pour s'emparer de Berlin, sa capitale, le 4 octobre 1760; ils l'évacuèrent au bout de huit jours. L'année suivante, le roi de Prusse prit sa revanche : avec cinquante mille hommes, il tint en échec cent trente mille Austro-Russes commandés par Laudon et Buthurlin, qui avait remplacé Soltikof. Il est certain du reste que les généraux russes étaient successivement paralysés par l'influence du prince qu'Élisabeth Pétrovna avait désigné pour lui succéder et qu'elle avait fait en attendant reconnaitre pour grand-duc héritier sous le nom de Fédorovitsch, voulant ainsi enlever toute chance de retour au malheureux Ivan VI, toujours détenu à Schlousselbourg.

Le nouveau grand-duc était fils de Charles-Frédéric, duc de Holstein-Gottorp, mort en 1739, et d'Anna Pétrovna, fille aînée de Pierre le Grand, qui avait été écartée des trônes de Russie et de Suède auxquels elle aurait pu aspirer. En faisant embrasser la religion grecque au jeune duc de Holstein-Gottorp, on avait changé ses noms de Charles-Pierre-Ulric de Holstein ; mais son cœur était resté en Allemagne et c'était à la Prusse et à son roi qu'appartenaient toute son administration, tout son dévouement. Élisabeth lui avait donné pour épouse une princesse allemande, Sophie-Auguste d'Anhalt-Zerbs, qui s'était vue à son tour rebaptisée sous le nom de Catherine Alexiovna en changeant de religion.

Cette princesse qui, neuf ans après son mariage, avait eu un fils, Paul Pétrovitsch, destiné à devenir empereur et à avoir, comme son père, une fin tragique, n'avait garde d'imiter son mari, qu'elle avait d'abord aimé, puis qu'elle avait pris en dégoût et bientôt en haine, depuis que la petite vérole avait ravagé ses traits. Femme ambitieuse et d'un puissant génie politique, elle s'était faite toute russe, et, quoique esprit fort au plus haut degré, affectait les dehors d'une piété et d'une orthodoxie qui touchaient profondément la foule. Aussi avait-on déjà plus les yeux sur elle que sur son mari.

Cependant quand Élisabeth fut morte, le 5 janvier 1762, Pierre III entreprit de gouverner sans la tutelle de sa femme, dont il avait sujet de se plaindre. Il avait un mélange de qualités et de défauts, mais de ceux-ci il avait les plus funestes à un souverain absolu : la faiblesse et l'indécision. Il avait une bonté de cœur réelle. Son premier soin fut de faire rentrer beaucoup de malheureux exilés du précédent règne. Le vieux maréchal de Munich, alors octogénaire, fut rappelé du fond de la Sibérie, et rétabli dans tous ses titres, grades et honneurs. L'odieux Biren même fut retiré de l'exil, ce dont il n'usa que contre son bienfaiteur. Pierre III autorisa la noblesse de Russie à porter ou non les armes à son gré, ainsi qu'à voyager au dehors de l'empire, ce qui lui avait été interdit, et ce qui fut rétracté par les successeurs de ce prince.

Malheureusement, Pierre III n'avait reçu qu'une détestable éducation ; de peur qu'il n'eût la pensée de revendiquer le trône de son aïeul, dont plusieurs usurpations l'avaient précédemment frustré, on l'avait poussé dès l'enfance à une existence dissipée, souvent dissolue; enfin il lui arrivait fréquemment d'éviter ses meilleurs conseillers pour se livrer à des orgies au milieu desquelles sa langue intempérante blessait les sentiments russes par une critique désordonnée du caractère de la nation et une admiration sans retenue pour les Allemands, pour les Prussiens surtout et leur roi, avec lequel il venait de faire la paix et auquel il envoya même un secours de vingt mille hommes contre Marie-Thérèse. Il avait d'autre part blessé les popes qui ne lui pardonnèrent pas.

Catherine résolut de profiter des mécontentements que cette conduite impolitique excitait pour se débarrasser de son mari. Elle ourdit une conspiration à cet effet avec Grégoire Orlof, son favori, Alexis Orlof, frère de celui-ci, soldat aux gardes, le comte Panin, l'hetman des Cosaques Kirille Razoumaffski, le prince Volkonski, la princesse Daschkof, le prince Baratinski, Théophile, archevêque de Novogorod, Téplof, fils de celui-ci et les officiers Bibikof et Passeck. Pierre III fut à la fois empoisonné, étouffé, étranglé par ces scélérats, au mois de juillet 1762. Alexis Orlof, Téplof et le prince Ba-

ratinski, furent les exécuteurs directs du crime dont les détails font frémir, mais il suffit de rappeler ici le fait et les noms, pour laisser à chacun ses titres de noblesse.

Quand bien même cette sanglante page d'intronisation serait restée cachée, on s'étonnerait encore que Catherine II ait été l'héroïne des philosophes du dix-huitième siècle, si l'on ne savait quelle fascination la flatterie, l'apparente familiarité et quelquefois aussi les pensions des princes de grand renom exercent sur les esprits les mieux prévenus contre la violence et le despotisme. Voltaire et Diderot furent au nombre des admirateurs de Catherine, qu'ils surnommaient la Grande; mais d'Alembert refusa de se charger de l'éducation de son fils, et n'accepta pas davantage une pension de cinquante mille livres qu'elle lui offrait.

Quoi qu'il en soit, après avoir fait publier que son mari était mort d'une colique violente et exhorté ses fidèles sujets à prier Dieu pour l'âme du défunt, Catherine ne se contenta pas du titre de régente et de gouverner pour son fils Paul. Elle prit les titres d'impératrice et d'*autocratrice,* et alla se faire sacrer à Moscou ; mais elle n'eut pas lieu d'être satisfaite de cette vieille cité russe, qu'elle quitta promptement et dont elle ne réussit enfin à se gagner la garnison que par des libations d'eau-de-vie et des distributions d'argent, grands, quoique indignes moyens souvent d'établir des gouvernements réprouvés par la morale. Toutefois il lui fallut, à ses débuts, apaiser plusieurs séditions même militaires, excitées par le clergé qu'elle ne ménageait plus, depuis qu'elle croyait pouvoir se passer de ses services. Mais Catherine était à la hauteur de son ambition. Elle châtia impitoyablement ceux dont elle s'était servie, du moment qu'ils voulurent se montrer rebelles à ses volontés. Les officiers et les soldats des gardes ne furent pas des derniers à s'en apercevoir. La Sibérie, le knout, les soufflets appliqués par la main du bourreau sur la face des chefs, imprimèrent à l'armée une passiveté qu'elle ne connaissait plus depuis Pierre le Grand. Ceux des membres du clergé grec qu'elle ne put gagner par de l'argent ou d'autres faveurs, et qui se montraient mécontents de voir leurs espérances déçues, furent éloignés et tenus dans la crainte. Catherine, sachant combien les richesses des couvents seraient dangereuses si on les employait contre elle, et combien elles lui seraient utiles si elle en avait la jouissance, mit révolutionnairement la main dessus, disant aux moines innombrables de l'empire que, quand on avait fait vœu d'abstinence, on n'avait besoin que de prières. Elle en avait le droit : n'était-elle pas l'autocratrice, la papesse de l'église greco-russe? Et qui, en conséquence, mieux qu'elle, aurait pu juger de ce qui était utile à la religion et au salut des âmes?

Ivan VI qui, pour sa perte définitive avait trouvé dans Pierre III un cœur compatissant à son infortune et avait été un moment tiré de prison par ce prince, se trouvait être, à son insu, le fantôme dont chaque sédition militaire ou cléricale se servait pour effrayer l'impératrice. Catherine l'avait replongé dans le château de Schlousselbourg, avec ordre de le tuer à la première tentative que l'on ferait pour le délivrer ; la tentative ne tarda pas à être faite, sans que l'on sache au juste si l'impératrice en était oui ou non l'instigatrice, et l'ordre fut rigoureusement exécuté. Ainsi finit, à l'âge de vingt-quatre ans, le neveu de Pierre le Grand, après avoir passé presque toute sa vie dans un cachot et sans que rien dans sa conduite et dans son caractère eût pu lui mériter un tel sort. Tout son crime avait été de gêner, par le seul fait de son existence, les usurpations et les ambitions qui s'étaient succédées depuis la mort de son oncle.

Il ne faut pas toutefois être injuste envers Catherine. Elle avait un besoin de gloire et de grandeur, un désir de continuer Pierre le Grand,—elle ne le continua même que trop à certains égards, — qui produisirent pour la Russie des résultats d'une importance incontestable.

Entre autres choses, elle fit entreprendre des voyages de sciences et de découvertes; Pallas et Falk furent d'abord chargés de déterminer la position des principales contrées de l'empire russe sous le rapport de la géographie, de la physique, de la production et des richesses, ainsi que des mœurs et des coutumes. D'autres durent visiter les

bords du Don et du Donietz jusqu'au Dnieper, et toute la région qui s'étend d'Astra-Khan aux frontières de la Perse. Les agents de deux compagnies de commerce, établies l'une au Kamtschatka, l'autre à l'embouchure de la Kovima, avaient découvert les îles Aléoutes dans le détroit qui sépare la côte nord-ouest de l'Amérique du continent asiatique. Billings, d'après les instructions de Pallas, parcourut les îles de l'océan Oriental, à partir d'Okhotsk et de la baie d'Avatscha jusqu'aux côtes du Japon, dont ils tracèrent la carte. Mais Pallas, Falk, Billings et la plupart des autres n'étaient pas Russes. La Russie empruntait tout à l'étranger. D'ailleurs ces voyages en général, au sujet desquels Catherine faisait faire beaucoup de bruit en Europe pour le soin de sa gloire, amenèrent peu de résultats nouveaux, et ne signifiaient rien comparés à ceux des Cook, des Bougainville, et des Lapérouse. Les travaux seuls du Prussien Pallas méritèrent de fixer l'attention de la postérité et furent de véritables services rendus à la science.

Sur les rapports complaisants qu'on lui fit, elle examina d'abord avec un sentiment de fierté les éléments nombreux, mais trop dispersés, qui composaient son empire, dont la population, répandue sur une surface immense et qui pourtant lui semblait insuffisante, ne s'élevait pas encore à trente millions d'habitants. Mais bientôt elle se sentit humiliée en voyant qu'elle ne régnait guère que sur une noblesse et un clergé peu instruit en général, sur un tiers état assez incertain pour que Montesquieu en niât l'existence, et dans tous les cas peu nombreux et mal réglé, enfin sur une multitude d'esclaves qui, à la couleur près, faisaient ressembler la Russie à la Nigritie (1). Elle eut un moment l'idée de changer cela, au moyen d'une législation nouvelle pour laquelle elle dressa des institutions ; elle alla même jusqu'à convoquer une assemblée où furent appelés des députés de toutes ses provinces. C'était un caprice de souveraine, une manière d'appeler sur elle l'attention des philosophes dont elle ambitionnait les éloges, et d'étaler aux yeux du monde le spectacle de sa puissance. Elle eut l'air de vouloir laisser aux délibérations la plus grande liberté ; mais, placée dans une tribune d'où elle pouvait tout voir et tout entendre sans être aperçue, elle était en mesure de tout arrêter en temps opportun. Il fut question de l'abolition du servage. Les nobles russes n'étaient pas disposés à faire le sacrifice de ces mauvaises habitudes que flétrit Montesquieu, quand il dit que « celui qui a des esclaves s'accoutume insensiblement à manquer à toutes les vertus morales, et devient fier, prompt, dur, colère, voluptueux et cruel. » Ils ne l'étaient pas davantage à sacrifier une partie de leurs richesses, dont la quantité de leurs serfs formait la base ; et, de plus, à quelques symptômes d'ébul-

(1) Les mougiks ou esclaves formaient, il y a peu d'années encore, en Russie, plus des dix-neuf vingtièmes de la population. Ils sont attachés à la glèbe. Les terres ne sont estimées en Russie que par le nombre d'hommes qui en dépendent, et chaque homme, du temps de Catherine, n'était évalué qu'à quarante roubles, quoiqu'il rendît à son maître de cinq à dix roubles par an au moins.

Le servage russe, pour si révoltant qu'il soit aux yeux de la morale, a trouvé quelques apologistes, même en France. Des amis du passé, en théorie plutôt qu'en pratique, car nous leur rendons la justice de croire qu'ils le repousseraient s'il reparaissait dans toute sa laideur monstrueuse, se sont donné la singularité, — par simple besoin d'opposition à l'esprit général de notre époque, — de comparer nos journaliers, pauvres et souvent mal vêtus, au paysan russe, délivré de tous soucis parce que son maître, qu'il nourrit de son travail, est obligé, disent-ils, de subvenir à son existence en cas de besoin, et lui laisse de quoi avoir un habit convenable pour les dimanches (surtout pour qu'on le montre aux étrangers qui viennent par là en passant) ; ils disent avec le duc de Raguse, — qui n'en vit jamais qu'un échantillon destiné à être prôné à l'étranger, — qu'*en général le paysan russe est heureux matériellement*. Matériellement même on peut le nier, quand ce bonheur est accompagné de knout et de coups de bâton ; moralement, c'est impossible, à moins que le peuple russe n'en soit décidément à cet état d'abjection dont parlaient tous les anciens cosmographes et voyageurs que nous avons cités. Nous en avons, nous, une meilleure idée, et nous le considérons comme un martyr qui se résigne sur la croix où il est fixé. La noblesse russe n'a garde toutefois de se confier à ce contentement et craint souvent de le voir changer en fureur vengeresse.

dition qui se manifestaient chez les paysans à la seule idée qu'on mettait l'esclavage en question, ils redoutaient une insurrection populaire. Ils s'opposèrent donc à toute mesure d'émancipation; il y en eut même qui déclarèrent qu'ils poignarderaient le premier qui demanderait l'affranchissement des serfs. Néanmoins, le comte Scheremetof, le plus riche héritier de la Russie, osa dire que, pour sa part, il donnerait volontiers les mains à cet affranchissement. L'assemblée fut dissoute, et tout rentra dans la vieille ornière moscovite.

Catherine continua de faire de la législation par oukases, et limita singulièrement le droit que Pierre III avait accordé aux Russes de voyager à l'étranger, en le soumettant pour chacun à une autorisation spéciale, qu'elle n'accordait qu'avec la plus grande discrétion. Les jeunes gens très-nombreux de la classe noble qui obtenaient cette autorisation, ne prenaient d'ailleurs qu'une connaissance vague et superficielle des pays étrangers qu'ils parcouraient, et, une fois revenus dans leurs domaines, ils se replongeaient dans l'immoralité et les ténèbres de leurs coutumes.

Fidèle à la politique de Pierre le Grand, Catherine avait d'autres vues que des améliorations intérieures; il lui fallait étendre les bornes de son empire de l'occident à l'orient. Pour cela faire, elle commença par régler ses rapports diplomatiques. Elle se montra tout d'abord fort hostile, sinon à la France, à la cour de France qui lui dénia longtemps le titre d'impératrice. La cour d'Angleterre, plus facile, était, depuis de nombreuses années déjà, habituée à prodiguer les titres honorifiques aux souverains de la Russie; elle se montra fort empressée à cet égard auprès de Catherine II comme auprès de tous ses prédécesseurs, dont elle avait toujours attendu en retour quelque chose de solide et d'utile aux intérêts des Anglais. L'impératrice renouvela les conventions qui procuraient à ceux-ci presque tout le commerce de la Russie. La Suède, où l'influence russe avait porté au trône, en 1751, Adolphe-Frédéric, de la maison de Holstein, fut enveloppée dans les réseaux de sa politique; et le Danemark fut gagné par l'espérance qu'elle donna à son roi de lui abandonner la partie du Holstein qui appartenait au grand-duc Paul Pétrovitsch, du chef de son père. L'ambassadeur de Catherine en Prusse reçut un accueil favorable qui montrait que Frédéric le Grand était prêt à sacrifier les souvenirs de son amitié pour Pierre III à ses intérêts politiques. Elle réinstalla par la force, dans le duché de Courlande, qui était de la suzeraineté de la Pologne, et malgré le sénat polonais, Jean-Ernest Biren, à la place du prince Charles de Saxe, fils du roi de Pologne.

Ce premier pas fait, Catherine, prévoyant la mort prochaine de ce souverain, envoya une armée de cinquante mille hommes en Courlande, en Esthonie et en Livonie, pour être à portée de commander aux conséquences de l'événement. Auguste III mourut en effet, le 5 octobre 1763, dans le mépris général, aussi bien de ses sujets saxons que de ses sujets polonais. La cour de France et celle d'Autriche firent déclarer qu'elles ne se mêleraient en rien de l'élection de son successeur, pendant que Catherine II et Frédéric le Grand s'entendaient au contraire, par un traité d'alliance offensive et défensive, signé à Pétersbourg, le 31 mars 1764, pour empêcher la Pologne de se relever, sous le prétexte de maintenir l'anarchique constitution polonaise. Celle-ci poussait l'insanité jusqu'à donner à chaque noble le *liberum veto*, ou droit d'arrêter à lui seul la délibération de tout une diète, de la dissoudre au gré d'un caprice individuel, faisant ainsi autant de rois qu'il y avait de petits feudataires ou d'oligarques dans un Etat complétement dépourvu de peuple, la noblesse y étant tout et vingt millions d'habitants rien, — si ce n'est des esclaves opprimés, foulés aux pieds par les plus orgueilleux et les plus tyranniques des hommes. Catherine avait son prétendant tout prêt dans un de ses favoris de la veille, et, quoiqu'il fût de mince et récente origine, ou plutôt par cela même qu'il était tel et qu'elle voulait plus humilier cette vaniteuse noblesse, puissante seulement pour le mal, impuissante pour le bien, elle montra du doigt à ses suffrages un certain comte Poniatovski (1), et, le roi de Prusse y donnant la main, le

(1) Quelqu'un, qui savait à Pétersbourg tout le déplaisir que l'élection de Poniatovski causerait aux Polonais, voulant le ravaler aux yeux de Catherine, osa dire à cette princesse que son protégé

favori fut élu à l'unanimité des suffrages des nonces ou délégués de la noblesse *présents,* sous la pression de l'armée russe qui était entrée jusque dans Varsovie sous le prétexte d'y maintenir l'ordre.

Poniatovski prit alors le nom de Stanislas-Auguste. Prince faible et sans portée politique, il n'était doué que des qualités superficielles qui font l'homme du monde. C'était ce qu'il fallait à Catherine qui entendait avoir en lui un serviteur docile de toutes ses volontés et, au besoin, le mettre dehors avec un honnête salaire, si l'occasion venait promptement, comme elle l'espérait, de supprimer la Pologne. En attendant, elle prit une carte de ce royaume, y traça des lignes de démarcation qui élargissaient considérablement les frontières de la Russie, et, en même temps qu'elle exigeait de Stanislas-Auguste et de l'oligarchie polonaise l'acceptation de ces nouvelles limites, ajoutant l'ironie à la violence, elle voulait les forcer à signer avec elle un traité d'alliance offensive et défensive contre quiconque s'opposerait à son dessein. Elle avait surtout en vue l'empire ottoman, qui, seul alors, protestait contre ses violences. De plus, elle réclamait une chose équitable en elle-même, mais qui, venant d'elle, ne pouvait être que suspecte : c'était le droit pour les chrétiens du rite grec de jouir de tous les droits des catholiques, même de celui d'entrer au sénat; elle n'eut pas de peine à décider le roi de Prusse à faire pareille demande en faveur des protestants, qui, avec les premiers et en général tous ceux d'autre culte que les catholiques romains, formaient ce qu'on appelait les *dissidents.* Ceux-ci avaient déjà été en possession des mêmes droits que les catholiques romains, mais une noblesse et un clergé vains et intolérants les leur avaient enlevés, et avaient ainsi jeté la désunion et ouvert la porte à l'intervention des cours voisines, sous le prétexte de protéger leurs coreligionnaires. Catherine s'en servit habilement pour intéresser, non-seulement la Prusse, mais la Suède, le Danemark, l'Angleterre même à la cause des dissidents. Ceux-ci, se sentant soutenus, prirent les armes pour conquérir les droits qu'on leur déniait. La majorité était en leur faveur, car, sur vingt millions d'habitants, la Pologne ne comptait guère que huit millions de catholiques. L'occasion qu'attendait Catherine étant venue deux ans à peine après l'avénement de Poniatovski, les troupes russes entrèrent de nouveau en Pologne, et arrêtèrent plusieurs prélats et autres personnages importants, pendant que, fidèle à la doctrine de la Russie et de tous les despotismes militaires qui ne protégent jamais tant que quand ils sont sur le point d'usurper, le représentant de l'impératrice prince Repnin déclarait solennellement que celle-ci, n'ayant en vue que le bien-être de la Pologne, *ne discontinuerait pas de lui accorder secours, sans aucun intérêt ni salaire, n'en voulant point d'autre que la sûreté, le bonheur, la liberté de la nation polonaise.* Les concessions exigées pour les dissidents furent d'abord faites ; mais Catherine avait eu soin de faire introduire dans leur règlement mille germes de nouvelles contestations et de nouveaux désordres. La diète qui avait formulé ce règlement sous l'œil des soldats russes ne fut pas plus tôt dissoute, que le clergé et une partie de la noblesse se confédérèrent dans une sorte de croisade renouvelée du moyen âge, levant, au lieu d'étendards de l'indépendance nationale, des bannières aux figures de la Vierge et de l'enfant Jésus, et portant des croix brodées sur leurs habits, mais, par un renversement étrange qui prouvait l'inconséquence, l'aberration des idées, l'inévitable dissolution d'un État sans base comme sans peuple, se plaçant en même temps sous la protection du croissant et de l'empire ottoman.

Bientôt, Catherine put dire au prince Henri de Prusse, envoyé par le grand Frédéric, son frère, en Russie pour s'entendre avec elle au sujet des éventualités qu'il l'avait aidée à préparer :

« J'épouvanterai la Turquie ; je flatterai l'Angleterre ; chargez-vous d'acheter l'Autriche, pour qu'elle endorme la France. »

semblait d'autant moins fait pour monter sur le trône, que son grand-père avait été intendant d'une petite terre des princes Loubormiski.— « Quand il l'aurait été lui-même, répondit-elle avec humeur, je veux qu'il soit roi, et il le sera. »

Le concours de l'Autriche était tellement certain pour cette œuvre de spoliation, que le grand Frédéric, ayant présenté l'empereur Joseph II et son ministre Kaunitz, fit dire à son frère qu'il pouvait traiter pour cette puissance et fixer d'avance l'étendue du territoire qui lui reviendrait dans le démembrement de la Pologne.

Mais, à défaut de la France, dont le gouvernement s'était éclipsé juste au moment d'agir, et qui se borna dans la suite à envoyer clandestinement aux mécontents de la Pologne quelques subsides et quelques officiers, entre autres Dumouriez et Viomesnil, la Turquie ne fut pas tellement épouvantée, qu'elle ne déclarât la guerre à la Russie, comme ayant enfreint les traités, occupé sans droit la Pologne et violé même récemment le territoire ottoman. Peu auparavant, plusieurs des principaux mécontents en Pologne s'étaient réunis dans la petite ville de Bar en Podolie, et avaient proclamé, le 29 février 1768, la célèbre *confédération* dite *de Bar*, qui fut le signal d'une guerre civile et étrangère épouvantable en Pologne. Le général russe Soltikof, en réponse à la proclamation des confédérés, ordonna aux troupes russes de ne faire à ceux-ci aucun quartier, et bientôt après on vit dans Varsovie neuf seigneurs polonais avec leurs poignets coupés.

Catherine, non contente d'avoir déjà conduit jusqu'à ce point l'asservissement de la Pologne, songeait en même temps à expulser les Turcs de l'Europe. Le vieux maréchal de Munich, quoique le dernier des serviteurs de Pierre III, était rentré dans les bonnes grâces de l'impératrice, en l'entretenant d'un plan qu'il avait conçu à ce sujet pendant son exil en Sibérie. Elle avait donc vu sans trop de déplaisir, malgré l'embarras que lui donnait inopinément la confédération de Bar, la déclaration de guerre du sultan.

Pendant que les envoyés de l'impératrice soulevaient contre la domination ottomane les princes géorgiens du Karthli (ou Cardouel), de l'Iméréthie, du Gouriel et de la Mingrélie, que le général comte de Totleben, avec un renfort de troupes russes, était même chargé de diriger les opérations de leur armée, que les Monténégrins, d'autre côté, étaient poussés contre les Ottomans, que la Grèce et l'Archipel étaient travaillés par mille émissaires russes, le prince Galitzin pénétrait avec une armée en Moldavie, le comte Romanzov, avec une seconde armée, s'avançait sur les territoires du khan de Crimée, une flottille était construite pour descendre par le Don dans la mer Noire, avec douze mille matelots et soldats et plus de mille pièces d'artillerie de petit calibre, et une grande flotte russe, — fait considérable et qui ne s'était encore jamais vu, — cinglait en deux escadres, de la Baltique et de Kronstadt, pour la Méditerranée et les Dardanelles.

Loin de s'opposer au voyage, — si gros d'événements à venir, — de cette flotte, la Suède, le Danemark, l'Angleterre, et d'autres États maritimes de l'Europe, avaient fourni des officiers aux vaisseaux russes et autorisé ceux-ci à relâcher au besoin dans leurs ports. Jamais on ne vit folie pareille. C'était comme une acclamation générale de l'Occident, qui suivait les vaisseaux de Catherine dans leur prétendue croisade contre les *barbares* ottomans. Il fallait, disait-on, en finir avec les Turcs en Europe. Ce n'était pas l'avis de Montesquieu, qui les considérait comme devenus nécessaires à l'équilibre européen. Les écrivains anglais (1), allemands, français même, saluaient de leurs vœux la libératrice prétendue de la chrétienté, sans prendre seulement garde à la Pologne, que la Turquie seule défendait les armes à la main. Les Russes étaient littéralement portés à bras à l'envahissement du monde. Ce furent des banquiers d'Angleterre, de Hollande, de Livourne, de Lucques, de Gênes, des îles de la Grèce, etc., qui avancèrent à la Russie les fonds nécessaires à ses armements.

(1) L'opinion presque générale alors en Angleterre, exprimée par plusieurs écrivains, était que la Grande-Bretagne et la Russie ne pourraient jamais avoir de causes sérieuses de rivalité, que la prospérité même de l'une devait profiter à celle de l'autre, et que Catherine rendrait un grand service à l'humanité en chassant les Turcs de Constantinople. Il est vrai que chez quelques-uns se mêlait au désir de voir l'empire turc ruiné, celui de voir l'empire grec relevé. Mais par les mains de la Russie!... Fut-il jamais rêve pareil?

La Turquie, de son côté, faisait de grands efforts. Tous les Musulmans se levèrent pour la défense de leur religion et de leur nationalité. Mais cette masse confuse ne formait pas des armées en état de résister longtemps à des forces régulières et disciplinées.

Les premières rencontres eurent lieu entre les Tatars et les Russes. Les Tatars, sous les ordres de Krim-Gherai, leur khan, firent irruption, au mois de mars 1769, dans la Nouvelle-Servie, province que le gouvernement de Pétersbourg avait depuis peu d'années organisée du côté du Dnieper et de la mer Noire, à l'aide d'une colonie de Serbes. Ils la ravagèrent, la ruinèrent entièrement, et emmenèrent quatorze mille familles en captivité. Le général Isakof accourut, avec un corps d'armée russe, pour s'opposer à leur retraite ; une bataille sanglante fut livrée, à la suite de laquelle chacun des deux partis s'attribua la victoire (1). Le khan Krim-Gherai, qui était le plus habile homme de guerre qu'eût alors la Turquie, mourut bientôt après des fatigues que lui avait occasionnées la campagne.

Le gouvernement ottoman, ayant eu le tort de négliger entièrement l'embouchure du Don et le fond de la mer d'Azov, les Russes occupèrent la petite ville d'Azov, s'y fortifièrent, et relevèrent Taganrog, acquérant ainsi un moyen puissant d'attaquer bientôt la Crimée.

Mais le général Romanzov, ayant voulu attaquer la forteresse d'Oczakov, sur le Liman du Dnieper, qui aurait ouvert un second passage aux armées russes pour entrer dans la péninsule Taurique, fut défait par un petit corps d'Ottomans campé sous les murailles de la place, et forcé de se retirer avec une grande perte.

D'autre part, le prince Galitzin fut obligé de lever le siége de Choczim, dans la Bessarabie, devant l'armée victorieuse du séraskier Méhémet-Pacha.

Jusqu'ici la guerre avait été prudemment et habilement conduite par le généralissime des Ottomans qui, sachant qu'il n'avait sous ses ordres que des troupes irrégulières, braves, mais indisciplinées, s'était tracé pour plan de campagne de n'engager qu'à la dernière extrémité des batailles rangées, et d'épuiser l'ennemi par une série de petits combats sanglants. Il y avait en partie réussi ; car l'armée de Galitzin avait déjà perdu plus de vingt mille hommes des meilleures troupes de l'empire. Mais cet excellent système de temporisation ne convint pas aux janissaires et aux autres soldats turcs qui, enorgueillis par de premiers succès, et déjà las de la guerre, accusaient le séraskier de ne point vouloir la terminer en un seul coup et de manquer de courage. Méhémet-Pacha fut rappelé, et eut pour successeur Moldovani-Ali-Pacha, personnage d'une témérité farouche et d'une violence sans bornes.

Dès lors les armées turques ne comptèrent plus, pour ainsi dire, que des désastres. La Moldavie, la Valaquie et une partie de la Bessarabie tombèrent au pouvoir des Russes.

Sur les entrefaites, Catherine II exigea du roi et du sénat polonais qu'ils déclarassent la guerre à l'empire ottoman, qui n'avait pris les armes que pour le salut de la Pologne. Cette déclaration eut lieu incontinent.

En 1770, Romanzov succéda à Galitzin dans le commandement de la principale armée russe. Halid-Bey, qui s'était mis à la tête des Turcs, à la place de Moldovani-Ali-Pacha, résolut de reprendre le système temporisateur de Méhémet-Pacha, et, par une multitude de petits combats, il parvint, pendant l'hiver, à reprendre aux Russes toute la Valaquie et la partie inférieure de la Moldavie. Le général Romanzov se mit en marche, au mois de mai, pour occuper de nouveau ce pays et achever la conquête de la Bessarabie. Mais au moment où il projetait d'aller prendre Iassy, il rencontra une armée turco-tatare, commandée par le nouveau khan de Crimée Kaplan-Gherai, qui campait dans une position escarpée, couverte d'un côté par le Prouth, et de l'autre

(1) On remarqua presque tout de suite que la cour de Pétersbourg, pour tromper et éblouir l'Europe, faisait publier non-seulement des relations mensongères des combats qui avaient lieu mais même des récits de combats qui ne s'étaient jamais livrés, comme cela s'est encore vu de nos jours, à propos de la toujours triomphante et jamais terminée guerre du Caucase.

par la petite rivière de Larga. Les Russes, n'osant l'attaquer dans cette position, passèrent plus d'un mois avant de la décider à descendre. Kaplan-Gherai, manquant enfin de patience et se laissant entraîner par une feinte retraite de l'ennemi, eut l'imprudence de quitter ses retranchements; il fut battu et obligé de se retirer, abandonnant une partie de son matériel et presque toutes ses munitions. Cette première défaite des Turco-Tatars fut le prélude d'une plus grande. Le séraskier Halid-Bey, après avoir traversé le Danube avec sa grande armée et opéré sa jonction avec Kaplan-Gherai, fut bientôt en présence de l'armée russe, entre le Kagoul et le Prouth, vers l'embouchure de ce dernier dans le Danube. Les Tatars formaient un corps séparé sur la gauche de l'armée de Romanzov; ils s'étendirent ensuite sur leurs derrières, dans l'espérance de tailler en pièces une division ennemie, détachée pour protéger un convoi. La position de Romanzov était extrêmement critique, car, —si l'on en doit croire les rapports de la cour de Pétersbourg, *les seuls* avec lesquels, à défaut de ceux des Turcs, tous les écrivains, jusqu'ici, ont rapporté la plupart de ces campagnes, — il n'aurait eu que dix-huit mille hommes à opposer à cent cinquante mille, qui profitèrent même de la nuit du 1er au 2 août pour se retrancher derrière une triple enceinte, non dans le but de refuser le combat, mais de s'assurer une retraite en cas d'insuccès; de plus, le développement du corps d'armée turco-tatare du khan Kaplan-Gherai menaçait d'envelopper l'armée russe, de manière à pouvoir lui couper la retraite. Mais Romanzov, confiant dans l'excellence et la discipline de ses troupes, exercées depuis quelque temps à l'usage encore nouveau de la baïonnette, prit le parti d'attaquer les Turcs jusque dans leurs lignes, le matin du 2 août, au moment même où ils se disposaient à en sortir pour lui offrir la bataille. Il paraît que les baïonnettes eurent le principal honneur de cette sanglante journée, dans laquelle les Tures furent forcés de retranchements en retranchements, et mis en pleine déroute. Quoique le nombre des Turcs ait été évidemment fort exagéré et celui des Russes diminué, cette victoire, dite de Kagoul, fit beaucoup d'honneur à Romanzov, qui passa presque aussitôt le Danube, fit prendre Ismaïlov et Kilia-Nova, en Bessarabie, et, en délivrant le comte Panin de toute inquiétude sur ses derrières, facilita à celui-ci la prise de Bender. Ackerman, appelée aussi Bielgorodok, alors capitale de la Bessarabie, tomba également au pouvoir des Russes. Après ces succès, Romanzov put occuper sans combat Iassy, capitale de la Moldavie.

Mais c'était dans la Méditerranée que se passaient, en 1770, les événements les plus capables d'émouvoir l'Europe. A la première apparition du pavillon russe, à la pointe sud de la Morée, tout l'Archipel se souleva et se crut libre. Le comte Alexis Orlof débarqua ses troupes à Maïna, un peu à l'ouest du cap Matapan et à une distance peu éloignée de l'emplacement de l'ancienne Lacédémone, proclamant, dans un manifeste emphatique, que sa souveraine, au nom de l'Église orthodoxe, *se faisait un devoir d'appeler tous les Grecs à la liberté.* Aussitôt les Maïnotes prirent les armes, et leurs voisins les imitèrent. De nombreux navires furent équipés par les insulaires de l'Archipel, et vinrent grossir la flotte russe. Misitra, Missolonghi, Coron, Navarin, Patras, tombèrent au pouvoir des Greco-Russes, et il y eut entre eux et les Turcs un échange de carnage et d'atrocités sans exemple qui ne permet pas de décider lesquels avaient les mœurs les plus sauvages. Les consuls étrangers même ne furent pas respectés; ils furent obligés de s'enfuir dans l'île de Zante. La fin de la campagne de Morée fut beaucoup moins favorable sur terre aux Russes et à leurs alliés que ses débuts. Les Ottomans, revenus de la première surprise et ayant reçu quelques secours, les battirent à Tripolitza, à Patras, où les Grecs payèrent cher leur récente cruauté; à Corinthe et devant Modon, où Alexis Orlof et le prince Dolgorouki, blessés l'un et l'autre, furent contraints d'abandonner leur camp avec vingt pièces de canon, et de se retirer sous la protection du feu de la flotte russe.

Vers ce temps, les escadres russes, commandées par Spiridof et l'Anglais Elphinston, opérèrent leur jonction, sous les ordres d'Alexis Orlof, après avoir recueilli les débris des troupes russes débarquées en Morée, et abandonné les Grecs à la vengeance des Ottomans. Orlof, qui n'avait point osé attaquer la flotte turque sans être assisté de

l'expérience d'Elphinston, quoiqu'il comptât dix-sept vaisseaux de ligne, plusieurs frégates et beaucoup d'autres moindres bâtiments sous son commandement, et quoique presque tous ses capitaines fussent étrangers, se décida enfin à livrer bataille, le 5 juillet 1770, dans le canal qui sépare l'île de Scio de l'Anatolie. Le capitan-pacha, ayant pour capitaine de pavillon l'intrépide Hassan-Bey, se trouvait à l'ancre et comme retranché derrière des îlots et des rochers à fleur d'eau, avec sa flotte, composée de quinze vaisseaux de 60 à 90 canons, outre des chebeks et des galères qui, en tout, formaient trente voiles. Le vaisseau de Spiridof attaqua *la Sultane*, de 90, que montait le capitan-pacha. Les bâtiments s'accrochèrent avec les grappins, et il y eut un combat terrible dans lequel les balles et les grenades couvrirent les deux ponts. Les canonniers russes, en bourrant leurs canons, mirent, par maladresse, le feu au vaisseau turc, dans un moment où il était impossible à Spiridof de s'en détacher. Le feu se communiqua avec la rapidité de l'éclair d'un pont à l'autre ; les deux vaisseaux sautèrent ensemble, et leurs équipages périrent presque en entier, moins les commandants et les principaux officiers qui se sauvèrent. Cette catastrophe avait un moment suspendu l'action générale, qui recommença bientôt pour ne finir qu'avec la nuit, sans qu'il y eût avantage marqué de part ni d'autre. Mais, malgré les remontrances d'Hassan-Bey et de quelques autres marins expérimentés, le capitan-pacha coupa ses câbles, et, se dérobant dans l'obscurité, eut l'imprudence, dont se sont rendus coupables tant d'autres amiraux inhabiles, d'aller entasser ses vaisseaux dans une anse où la manœuvre lui serait impossible en cas d'attaque de l'ennemi. C'était la baie étroite et vaseuse de Tchesmé, — jadis Cyssus, — où, deux siècles environ avant l'ère chrétienne, Antiochus le Grand avait vu sa flotte détruite par les Romains. Les Turcs s'y virent presque aussitôt bloqués par l'amiral Elphinston qui, en même temps, faisait préparer par deux de ses compatriotes, Greig et Dugdale, plusieurs brûlots pour incendier la flotte ottomane. Pendant la nuit du 6 au 7 juillet, le contre-amiral Greig, avec quatre vaisseaux de ligne et deux frégates, engagea le combat, et peu après, au milieu d'une canonnade et d'un bombardement très-vifs, Dugdale eut ordre de conduire les brûlots sur les vaisseaux ottomans. Il arriva sur le bâtiment qui était le plus au vent ; un second brûlot tomba sur le second bâtiment de la ligne du capitan-pacha, et deux autres brûlots vinrent sur les deux vaisseaux qui se trouvaient le plus au centre. Un boulet rouge, ayant en outre mis le feu aux agrès des bâtiments de cette deuxième ligne, la flamme se propagea, sans que les Turcs pussent se porter les uns aux autres aucun secours, dans le havre resserré où ils étaient. Les matelots russes qui montaient le brûlot de Dugdale étaient si effrayés du tableau que leur offrait cette nuit, éclairée seulement par l'incendie et des suites d'une opération à laquelle ils ne comprenaient rien, que l'officier anglais fut obligé d'avoir le sabre et le pistolet à la main pour les empêcher de s'échapper avant le moment voulu ; il ne put même les retenir jusqu'au bout. Profitant de l'instant où il allait dans son canot reconnaître de plus près la position, le pilote qui tenait le gouvernail du brûlot s'enfuit avec tout l'équipage dans une chaloupe. Dugdale, ne perdant pas son sang-froid, quoiqu'un bateau turc se disposât à enlever le brûlot à l'abordage, alluma la fusée d'un coup de pistolet, et, le visage ainsi que les cheveux brûlés par la poudre qui se trouvait sur le pont, il eut assez d'énergie pour aller chercher le câble d'un vaisseau turc et l'attacher à son brûlot. Il se jeta ensuite à la mer, et rejoignit à la nage l'escadre d'Elphinston. En moins de cinq heures, la flotte turque fut totalement anéantie, sauf un vaisseau et quelques galères que les Russes prirent à la remorque, comme trophées d'un succès qu'ils devaient aux Anglais. Après cette exécution, qui ne se fit cependant pas sans pertes pour les Russes (1), Alexis Orlof se donna le facile mérite d'entrer dans le port et de faire sauter, avec des bombes, la poudrière, et par suite la petite ville qui donne son nom à la baie. Il reçut, à l'occasion de cette bataille gagnée

(1) Le vaisseau *l'Orlof* fut brûlé. Mais le gouvernement russe cacha cette perte, et le nom du bâtiment incendié continua à figurer sur les états du matériel de la flotte ; si bien qu'il y était encore il y a une dizaine d'années.

par les officiers anglais qui servaient sur sa flotte, le surnom de Tchesminski. Le pavillon ottoman disparut ainsi tout à coup des mers méditerranées.

Ali-Bey, chef des Mamelouks, profitant des dangers que la Russie faisait courir à l'empire ottoman et de l'impossibilité à laquelle le sultan était réduit d'envoyer contre lui des forces maritimes et des troupes de débarquement, avait soulevé l'Égypte et la Syrie. Alexis Orlof n'avait pas été étranger à ce mouvement insurrectionnel, qu'il attisait avec soin ; mais il avait affaire à forte partie ; il rêvait l'annexion, avec le concours des officiers anglais qui servaient sur sa flotte, de l'Égypte à la Russie. Ali-Bey, intelligence bien supérieure à la sienne, ne voulait que se servir des Russes pour arriver à sa propre indépendance, et, dans cette lutte, ce fut lui qui eut le dessus. La Russie en fut pour son argent et ses contingents de troupes régulières. Ali-Bey agit pour son compte personnel; son gendre, Mohamed-Bey, qui s'en débarrassa par trahison, fit de même et obtint d'être reconnu pacha du Caire par le sultan, sous la condition de suzeraineté.

A l'issue de la campagne de 1770, l'orgueilleux Alexis Orlof alla triompher dans Pétersbourg même. Ne doutant plus de rien, il proposa au conseil un plan pour se rendre maître de la Grèce et de l'Égypte. « Qu'on me donne dix millions de roubles, dit-il, et je franchirai les Dardanelles. — Je vous en accorde vingt, répondit Catherine, car je veux que rien ne vous manque. »

C'est avec ces vues que s'ouvrit la campagne de 1771. Alexis Orlof, malgré ses forfanteries, ne compta guère cette année d'autre exploit que l'assassinat, avec les circonstances les plus atroces, d'une descendante d'Élisabeth Petrovna, la princesse de Tarrakanof, pauvre enfant qui vivait obscure en Italie, et néanmoins troublait parfois le sommeil de l'ombrageuse Catherine. Elphinston ne put supporter d'être plus longtemps le témoin et le complice des crimes d'Orlof et de ses Russes ; après l'assassinat inénarrable dans ses détails de la princesse de Tarrakanof, il se retira du service de l'impératrice, abandonnant le commandement de son escadre à l'amiral Greig. Ses fils, moins scrupuleux que lui, sinon poussés par lui, allèrent bientôt offrir leurs services à Catherine II, qui les accueillit avec empressement..

La flotte russe ne fit rien de considérable, en 1771, sur la Méditerranée. L'habile et brave baron de Tott, officier et diplomate français, la tint continuellement en échec aux portes des Dardanelles, qu'elle n'essaya pas même, cette année, de franchir, malgré les emphatiques promesses d'Alexis Orlof. Elle se borna à seconder les pirates grecs qui firent main basse sur le commerce du Levant.

Le principal effort de la Russie se porta, en 1771, contre les Tatars du Boug et du Dnieper, et contre ceux de la presqu'île de Crimée, qui, sous leur khan, fournissaient aux armées du sultan leur force la plus active. La conquête de la Crimée était d'ailleurs une vieille pensée russe, que la difficulté de forcer le passage des Dardanelles rendait plus palpitante encore pour Catherine. Si, pendant qu'on ferait cette conquête, Alexis Orlof, par hasard, tenait sa fanfaronne promesse de passer les Dardanelles, c'en était fait peut-être en une campagne de l'empire ottoman, attaqué en outre sur le Danube ; et si cette promesse n'était pas tenue, on aurait encore, — par le Dnieper, le Don, la Crimée et la mer Noire, — des routes assurées pour atteindre, un peu plus tôt, un peu plus tard, Constantinople et le dôme byzantin de Sainte-Sophie.

Le prince Vasili Dolgorouki eut le commandement de l'armée destinée à opérer contre les Tatars. Le khan de Crimée, qui avait vaillamment secondé les Turcs, ne fut nullement aidé par les commandants de cette nation, qui, achetés par l'ennemi, laissèrent toutes les routes ouvertes et abandonnèrent presque sans coup férir toutes les positions qu'on leur avait confiées, pendant que, d'autre part, des défiances et des divisions étaient soudoyées jusque parmi les Tatars. Néanmoins, le khan de Crimée se présenta en personne, le 25 juin 1771, pour défendre les lignes de Pérékop ; il combattit vaillamment, mais, abandonné de presque tout son monde, il dut se retirer. Le lendemain, la garnison turque ouvrit les portes de Pérékop ; Koslov (Eupatoria) fut abandonnée avant même que l'ennemi se trouvât devant la ville. Le fortin d'Arabat essaya de faire quelque résistance ; les Russes s'en vengèrent en passant toute la gar-

nison au fil de l'épée. Le prince Vasili Dolgorouki marcha ensuite sur Kaffa, ville alors absolument insignifiante comme forteresse, quoique les relations russes aient publié dans ce temps le contraire, de même qu'elles avaient exagéré l'importance des lignes de Pérékop et le chiffre de l'armée turco-tatare. Les Turcs s'embarquèrent à l'approche de l'armée russe, et mille hommes qui composaient le reste de la garnison se rendirent prisonniers de guerre. Taman, Kertch, Iéni-Kalé, ne firent aucune défense, et les Russes entrèrent presque partout dans des villes et dans des places désertes. Balaklava, avec ses restes de fortifications génoises, tint encore contre les Russes, qui n'avaient en réalité de succès que quand ils ne rencontraient pas d'obstacles sérieux. Les Tatars, abusés par de trompeuses promesses d'indépendance, se soumirent à ceux dont leurs aïeux avaient été les maîtres, et qui ne vivaient encore que d'esclavage. Le sultan, indigné de la conduite d'Abaza-Pacha et de plusieurs autres commandants turcs qui avaient abandonné la Crimée, fit mettre à mort ces lâches et ces traîtres, dont les têtes, exposées à la porte du sérail, ne furent que des monuments de barbarie et n'empêchèrent pas d'autres actes de faiblesse ou de complicité avec l'ennemi. Quant au prince Vasili Dolgorouki, il avait gagné en un mois et à peu près sans autre obstacle que ceux qui pouvaient provenir de la nature du pays, le surnom de Kriminski.

Sur le Danube, la guerre avait commencé languissamment, en 1771 ; mais, au mois de juin, le séraskier Mossou-Oglou reprit Giourgevo aux Russes, tint ensuite en échec le prince Nicolas Repnin, qui fut dépouillé de son commandement, et, le 17 août, tailla en pièces l'armée de son successeur, le général Essen. Ce dernier vengea en partie seulement son échec dans un combat qu'il livra au séraskier aux environs de Boukharest et où il eut le dessus, ce qui permit aux Russes de rentrer dans Giourgevo.

Vers ce temps, la Turquie fut victime de la perfidie de la cour de Vienne. Le 6 juillet 1771, elle avait conclu avec cette cour un traité secret, en vertu duquel Marie-Thérèse s'engageait à prendre les armes en faveur du sultan, sous la condition d'être indemnisée des frais de la guerre et de faire rentrer l'Autriche dans quelques territoires autrefois conquis sur elle par les Turcs. Le sultan, croyant à la loyauté de Marie-Thérèse, lui fit compter par avance cinq millions de florins impériaux ; mais cette princesse s'en servit pour faire des préparatifs de guerre contre celui-là même dont elle les avait reçus, et pour prendre ses mesures de complicité avec l'impératrice de Russie et le roi de Prusse dans le partage déjà préparé de la Pologne.

Ce fut en 1772 que se perpétra, à la face de l'Angleterre et de la France, ce considérable attentat de trois gouvernements ligués pour dépecer d'abord, puis pour anéantir une nation qui était nécessaire à l'équilibre européen, et que tous les États, moins la Russie, auraient eu plutôt intérêt à renforcer qu'à détruire. Il est vrai de le dire pourtant, la Pologne offrait depuis bien des années un triste spectacle au monde : — une oligarchie, une noblesse, qui n'avaient plus de national que leur vanité envieuse ; un sénat, une diète et nombre de petites diètes secondaires sans vrai patriotisme et s'assemblant seulement pour consommer, dans leurs querelles de famille, les dernières séves de la nationalité expirante ; un clergé peu instruit, prêchant la superstition plutôt que la religion, passionné pour la servitude absolue de tout ce qui n'était pas lui, si aveugle que, pour défendre son omnipotence dans le sénat où il avait la majorité et dans le pays en général, il ouvrait la porte à deux battants à l'esclavage que lui apportait à lui-même l'Église grecque, par les armes de la Russie ; un tiers état insignifiant et d'ailleurs traité avec arrogance par la noblesse et le clergé ; un immense troupeau de serfs avilis, écrasés, n'étant pas considérés comme des hommes ; point de peuple polonais en un mot, et par suite point de commerce, point de manufactures, point d'industrie, point d'agriculture : voilà le tableau trop fidèle que présentait la Pologne, restée à la fin du dix-huitième siècle, pour les mœurs et les lois, fort en arrière de ce qu'étaient la France, l'Angleterre et des États plus proches d'elle encore, au commencement du quinzième siècle.

Catherine II, le grand Frédéric et Marie-Thérèse s'étaient entendus dès l'année 1770,

sur toutes leurs conditions de partage, au sujet de la Pologne. Tout à coup, en 1771, ce malheureux royaume, dans lequel la Russie tenait déjà garnison, avait été cerné par trois armées sous différents prétextes. Il fut complétement envahi en 1772. Le 5 août de cette année, le traité définitif qui réglait les parts fut signé à Pétersbourg. La maison d'Autriche, dont le consentement était indispensable et qui avait eu la politique de se faire prier et d'accéder la dernière, eut pour lot : la rive gauche de la Vistule, depuis les salines jusqu'à l'embouchure de la Visloka, les palatinats de Lemberg, Chelm (passé ensuite à la Russie) et Belz, près du Boug, composant presque toute l'ancienne Russie Rouge, avec d'autres territoires ; le tout contenant deux millions et demi d'habitants, et présentant deux mille sept cents lieues carrées, fut baptisé du nom de Galicie, ressuscité de celui de Galitz. Le lot du grand Frédéric fut, avec cent soixante mille âmes, Elbing et tout ce qu'on appelle Prusse royale ou Prusse polonaise, présentant une surface de neuf cents lieues carrées, à l'exception des villes de Dantzig et de Thorn, qui lui reviendraient à un second partage. Catherine II eut pour part, avec dix-huit cent mille habitants répandus sur une surface de trois mille quatre cent quarante lieues carrées, la Livonie polonaise et les Russies Blanche et Noire, conquêtes faites dans des temps fort éloignés par les Lithuaniens et qui avaient été réunies à la Pologne avec le reste du grand-duché de Lithuanie, en 1569 (1).

Le reste conserva encore le nom de royaume de Pologne, avec Poniatovski pour ombre de roi; mais toutes les mesures étaient prises dès lors, particulièrement entre la Prusse et la Russie, pour un nouveau démembrement. La première catastrophe, loin de réunir les débris de la Pologne en faisceau, loin de réunir les nobles et le clergé dans une confraternité née d'un immense malheur public, fit ressortir plus encore les rivalités et les haines orgueilleuses. Le suicide de la Pologne continua.

L'exécution de cette mémorable spoliation aurait suffi pour ralentir la guerre contre la Turquie. Mais Catherine avait encore d'autres graves sujets de préoccupations politiques. De plusieurs côtés de son empire, les paysans s'insurgeaient contre l'esclavage, et un Cosaque, nommé Pougatschef, se servait de ces ferments de révolutions pour prendre le nom de Pierre III et se faire une armée des mécontents. Dans le même temps, une nation entière, celle des Kalmouks-Tourgouths, qui habitait les steppes situés entre les provinces d'Astra-Khan et de Kasan et qui étaient en état de mettre sur pied trente mille combattants, ne pouvant supporter les vexations et les injures des agents de la cour de Pétersbourg, émigra de l'empire russe, avec les femmes, les enfants, les troupeaux et jusqu'aux effets mobiliers, pour le pays que ses ancêtres avaient habité dans la Dzoungarie faisant partie de l'empire chinois. On envoya inutilement des troupes pour fermer le passage à ces Kalmouks.

Catherine, au milieu de ces diverses préoccupations, se prêta a l'ouverture de conférences pacifiques en Valaquie, et l'on convint d'un armistice pendant les négociations; mais les exigences de la Russie étaient telles, que le sultan préféra encore essayer de la chance des combats. Les conférences furent rompues et la guerre recommença en 1773.

La fortune parut sourire un moment aux Turcs. Daghestan-Ali-Pacha battit un corps d'armée russe qui essayait de passer le Danube et fit plusieurs prisonniers de distinction, entre autres un prince Repnin. Sur d'autres points encore, les Russes essuyèrent des échecs; enfin le général Romanzov, qui était venu mettre le siége devant Silistrie, fut obligé de le lever avec des circonstances assez semblables à celles qui ont eu lieu devant la même place en 1854.

Plusieurs assauts repoussés, des sorties continuelles, et une armée ottomane sous les ordres du grand-vizir qui opérait par détachements autour de l'armée russe, décidèrent Romanzov à simuler des préparatifs d'assaut général, pour mieux cacher son dessein ; et, après avoir entretenu un feu continuel pendant tout un jour, il décampa en silence la nuit suivante.

(1) La Russie Blanche et la Russie Noire correspondent à peu près aujourd'hui aux gouvernements de Smolensk, Mohilov, Vitebsk, Grodno et Minsk.

Le général Romanzov n'opéra pourtant pas sa retraite en deçà du Danube sans éprouver des pertes considérables; un de ses corps d'armée fut taillé en pièces, et le général Veisman qui le commandait resta sur le terrain. Les Russes, que les maladies épuisaient en outre autant que les combats, se montraient partout extrêmement fatigués. Néanmoins, stimulé par l'orgueilleuse Catherine qui ne comprenait pas que l'on résistât à ses armées, Romanzov dut passer une seconde fois le Danube, et remettre le siége devant Silistrie, pendant que les généraux Souvarov, Ungern et le prince Dolgorouki, avec une seconde armée, étendaient leurs opérations vers les côtes de la mer Noire jusqu'à la ville de Varna où, après quelques succès, ils finirent par être mis en déroute. Le siége de Silistrie ne réussit pas mieux que la première fois; Romanzov, après avoir tenté plusieurs assauts et laissé les cadavres d'un tiers de son armée autour de la place, fut encore obligé d'opérer sa retraite avec de nouvelles pertes. Le succès des Turcs dans ces dernières circonstances fut surtout dû, en dehors de la valeur et de la persévérance de la garnison, à l'activité et à l'habileté de Hossein-Pacha, qui, à la tête de la cavalerie ottomane, intercepta les convois ennemis, détruisit presque entièrement la cavalerie russe, et força Romanzov à lui abandonner tous ses magasins et une partie de son matériel dans sa retraite précipitée.

Sur les entrefaites, le sultan Moustapha III mourut. Ce fut au milieu des embarras d'un changement de règne que les Turcs furent obligés d'accepter l'ouverture de la campagne en 1774. Romanzov, malgré une opposition vigoureuse de l'armée ottomane, passa encore le Danube et vint une troisième fois camper devant Silistrie. Deux corps d'armée turcs furent battus par les généraux Soltikof, Souvarov et Kamenskoï, et bientôt le grand-vizir, dont les troupes désertaient par masses ou s'égorgeaient entre elles, se vit cerné dans son camp de Schoumla par l'armée russe, sans pouvoir communiquer désormais avec ses corps détachés, ni même avec ses magasins. Dans cette extrémité, le grand-vizir Moussou-Oglou au désespoir ne pouvant ni recevoir de secours, ni se retirer, ni combattre, prit le parti d'entrer en négociations pour la paix.

Dans ce temps-là, la Turquie était venue à bout d'armer une flotte dans la mer Noire, et de débarquer une armée de vingt mille hommes en Crimée sous la conduite du nouveau khan Devlet-Gherai qui avait déjà obtenu d'importants succès que l'événement de Schoumla devait interrompre. D'autre part, les troupes que Catherine avait envoyées en aide aux mécontents de Géorgie, dans l'espérance de soumettre ce pays à sa protection, en attendant qu'elle s'en emparât tout à fait, avaient été complétement anéanties, malgré l'appareil longtemps entretenu de faux bulletins de victoire. Enfin, la fameuse flotte russe de la Méditerranée n'était plus qu'un instrument de pirateries et de rapines dont souffrait particulièrement le commerce de Marseille. La Turquie était épuisée sans doute, mais la Russie, qui, à la guerre extérieure et à un commencement de guerre civile, voyait se joindre dans ce temps la peste et mille autres maux, avait aussi grand besoin de la paix.

Elle fut signée à Koutchouk-Kaïnardji, ville située à soixante-dix kilomètres de Silistrie, en juillet 1774. Catherine y fit stipuler la prétendue indépendance des Tatars de Crimée, de Kouban et autres lieux, sous le protectorat absorbant de la Russie; en attendant l'entière réunion de l'ancienne Tauride à ses États, elle s'assura la possession de Kinbourn et de grands territoires sur le Boug et le Dnieper, ainsi que celle de Kertch, d'Iéni-Kalé, d'Azov, de Taganrog et territoires adjacents. La mer Noire, les Dardanelles, en un mot toutes les eaux de l'empire ottoman furent déclarées ouvertes à la marine russe. La Porte s'engagea en outre, par ce traité, *à protéger l'exercice du culte grec à Constantinople et dans le reste de l'empire ottoman, à faciliter aux sujets russes la visite de Jérusalem et des Saints-Lieux, sans qu'on pût exiger d'eux aucun droit, mais au contraire en leur assurant un vigilant appui,* ainsi qu'à laisser la Russie établir des consuls partout où elle le jugerait convenable et à lui aplanir les moyens de faire des traités de commerce avec les régences de la côte d'Afrique. Enfin Catherine se fit céder un droit de protection sur les princes ou hospo-

dars de Moldavie et de Valaquie, qui pourraient, aux termes du traité, avoir recours aux ministres russes dans leurs démêlés avec le sultan leur suzerain. Le grand-vizir mourut de chagrin quelques jours après avoir été obligé de signer ce traité au nom du nouveau sultan Abdoul-Hamid.

Quand elle n'eut plus à penser à la guerre extérieure, Catherine put étouffer promptement la révolte intérieure. Pougatschef, chef de l'insurrection, fut livré par des traîtres, transporté dans une cage de fer à Moscou, et décapité.

Pendant que Catherine se disposait à fonder des établissements vers les embouchures du Boug et du Dnieper, et que les bords de la mer d'Azov se peuplaient de colonies russes, les intrigues et l'argent n'étaient pas épargnés pour provoquer et entretenir des troubles en Crimée. Toujours deux compétiteurs au gouvernement du pays étaient en présence. Catherine avait bien prévu qu'il y en aurait toujours un qui réclamerait sa protection ; elle prévoyait mieux encore à présent que le protectorat russe se changerait prochainement en absorption pleine et entière. Pendant que la Turquie en était réduite à se borner à faire des vœux pour ses partisans en Crimée, la Russie mettait des troupes au service des siens. Le prince Prozoroffsky, à la tête d'une armée russe, força le khan, élu sous l'influence ottomane, à prendre la fuite et à laisser le champ libre à Chahynn-Gherai, son rival. Catherine, sur les représentations du gouvernement du sultan relatives à cette violente intervention, fit répondre qu'elle recommencerait plutôt la guerre que d'abandonner son protégé.

D'autre part, l'impératrice se servait du droit de protection que le traité de Kaïnardji lui donnait sur les hospodars de Valaquie et de Moldavie, pour exciter des troubles dans ces provinces ; enfin, elle avait presque poussé la Perse à déclarer la guerre à la Porte ottomane, qui se trouva tellement menacée encore, qu'elle consentit à signer un nouveau traité, le 21 mars 1779, en vertu duquel, si l'impératrice se désistait de quelques-unes de ses prétentions exagérées à l'égard des provinces moldo-valaques, elle fit reconnaître la souveraineté du khan, son protégé, et obtint de plus larges concessions encore en ce qui concernait la navigation de la mer Noire, où elle était impatiente de faire construire et promener une escadre de guerre.

Catherine II ne laissait échapper aucune occasion de faire prévaloir son influence en Europe. La succession de Bavière ayant donné lieu à des difficultés et soulevé des prétentions de la part de la maison d'Autriche, l'impératrice de Russie fit sommer Marie-Thérèse et son fils Joseph II de renoncer à l'invasion de la Bavière et de conclure la paix, déclarant : « qu'elle était intéressée à la tranquillité de l'Allemagne, et comme souveraine d'un État qui avait des rapports naturels avec cette partie de l'Europe, et comme ayant des liaisons d'amitié avec la plupart de ses princes, surtout avec celui (le roi de Prusse) qui s'était vu forcé de prendre les armes pour arrêter les démarches de la cour de Vienne. » Cette cour, avant de recevoir officiellement cette déclaration et pour en éviter l'affront, prit les devants en offrant à Catherine elle-même, de concert avec Louis XVI, roi de France, d'être médiatrice du différend, et la paix fut conclue à Teschen.

C'est vers cette époque, qu'à l'inspiration du comte de Vergennes, devenu ministre des affaires étrangères, et sous l'influence active de Catherine, furent jetés les principes du droit maritime des neutres, et passé, entre les puissances du Nord, en opposition aux prétentions de l'Angleterre, qui était engagée contre la France dans la guerre de l'indépendance de l'Amérique, un traité de neutralité armée ; bientôt, presque toutes les puissances de l'Europe y accédèrent, moins celle qui en avait été la cause et en vue de laquelle on l'avait combiné. La politique de Vergennes fut d'autant plus remarquable en cette occasion, que d'une part il s'assurait que la Russie ne joindrait point ses forces navales à celles de l'Angleterre dans la guerre qui était commencée, et que d'autre part, en cas de nouvelle rupture de la Russie avec la Porte, il mettait le cabinet anglais en opposition avec la cour de Pétersbourg, de manière à ce qu'il ne fournit plus à celle-ci ni argent ni officiers. Un troisième avantage résulterait encore de ces habiles négociations : ce serait, sinon la substitution de la France à l'Angleterre dans les traités de commerce avec la Russie, au moins une situation égale et

partagée là où les Anglais étaient depuis longtemps en possession du monopole. L'Europe était placée entre deux envahissements dangereux, l'un continental par la Russie, l'autre maritime par l'Angleterre, et Vergennes avait d'abord agi contre celui qui lui paraissait le plus immédiatement dangereux, sans pour cela cesser de surveiller l'autre.

Le prince Potemkin, autrefois simple enseigne du régiment de la garde à cheval de l'impératrice, avait succédé à Grégoire Orlof et à bien d'autres, comme favori de celle-ci; puis il avait été remplacé à son tour. Néanmoins, il continuait à servir la politique de Catherine comme premier ministre, et il prenait, tant bien que mal, son parti de la disgrâce du favori, en surexcitant encore, si c'était possible, l'ambition de l'impératrice.

La politique de cette période du règne de Catherine porte un cachet de force et de ruse à la fois plus extraordinaire encore que tout ce qu'on avait vu précédemment. L'impératrice accrédite, à l'étonnement de toute la chrétienté, un ambassadeur à Rome, auprès du pape Pie VI, et, dans une lettre autographe, qu'elle dénie dans *la Gazette de Pétersbourg* pour ne pas inquiéter les orthodoxes de son empire, elle leurre ce pontife d'une possibilité de rapprochement entre les deux Églises, comme on a vu faire depuis à l'empereur Nicolas, et cette autocratrice qui faisait ses dévotions à Saint-Serge en donnant la main à Diderot et à Voltaire, écrit ces mots, inouïs d'hypocrisie et d'audace, auxquels la cour de Rome se laissa prendre : « Que Votre Sainteté bannisse toute crainte ; car je soutiendrai de tout mon pouvoir les droits que vous avez reçus de Jésus-Christ. » Elle s'érige en protectrice de la Compagnie de Jésus, obtient du pape tout ce qu'elle désire dans ses intérêts temporels, et, par ces adroites manœuvres, se concilie une partie du clergé et des catholiques des provinces polonaises récemment réunies à la Russie. Le nouveau Kherson est fondé sur les bords du Dnieper, un peu au-dessus de l'embouchure du Boug; en quatre ans, cette ville est peuplée de quarante mille habitants, et l'on voit sortir de son port des bâtiments qui, par le seul aspect du pavillon de guerre russe, jettent l'épouvante sur le littoral ottoman de la mer Noire. Puisqu'on s'oppose à ce qu'elle aille à Constantinople par terre et à ce qu'elle en finisse d'un coup avec l'empire des sultans, Catherine va définitivement mettre la main sur la Crimée.

Le tableau que présentait la péninsule Taurique peu d'années avant les dernières invasions russes n'est pas sans intérêt. Divisée par la nature en deux parties, pays plat et pays de montagnes, elle avait reçu des Tatars quarante-huit divisions en kadilyks ou judicatures, qui contenaient neuf villes et petites forteresses, et treize cent quatre-vingt-dix-neuf bourgs ou villages. Dans la plaine, en beaucoup de parties couverte de marais, de lacs salés, de sources sulfureuses, manquant presque partout d'eau courante et potable, dépourvue d'arbres et ne présentant, quand elle n'est pas complétement aride, que des herbes fourragères, on comptait vingt-sept de ces judicatures, au nombre desquelles Pérékop ou Or-Kapi, Koslov ou Eupatoria, Kertch et Iéni-Kalé. Dans le pays de montagnes d'où descendent les rivières de Salghir et du grand Kara-Sou, les deux plus importantes de la Crimée, qui se dirigent vers la mer Putride, celles assez semblables à des ruisseaux, de l'Alma, de la Katcha, de Boulganak, du Belbeck, de la Tchernaïa, qui vont à la mer Noire, on comptait vingt et une judicatures, parmi lesquelles Kef ou Kaffa, Soudak, Mankoup, qui avait été une ville considérable au temps de l'empire grec de Constantinople, Baktchi-Seraï, Akmetchet ou Akmesdjid, Salghir, Eski-Krim et Balaklava. Cette partie montagneuse, qui avait le moins souffert des envahissements des Russes depuis l'an 1736, présentait, dit-on, à l'œil, outre des forêts fournissant des bois propres à la construction et remplies de bêtes sauvages, des vallées fertiles qui n'attendaient que la main du laboureur pour rendre beaucoup, des coteaux sur lesquels la vigne croissait, des jardins qui produisaient tous les fruits d'Europe. Ce n'était pas peut-être que cette contrée, dont le climat est extrêmement variable, où la culture est en beaucoup d'endroits très-difficile, souvent même impossible, fût, malgré les mines dont on disait la montagne très-riche, d'une acquisition bien désirable pour toute puissance qui n'aurait pas eu là un grand intérêt

de position ; mais pour la Russie, qu'elle mettrait en face de Constantinople, à qui elle procurerait de beaux ports sur la mer Noire, la Crimée avait une valeur spéciale.

C'est pourquoi Catherine, après avoir fait soumettre par le général Souvarov les Tatars du Kouban et du Boudziak, et reçu, par l'intermédiaire de Potemkin, les hommages de Batti Gherai leur khan, fit envahir subitement la presqu'île par le général Bolmaine, d'origine écossaise, qui exigea du khan Chahynn-Gherai, des imans, des myrsas et autres principaux Tatars le serment d'obéissance à l'impératrice. Le khan dépossédé fut emmené d'abord à Kherson par Potemkin, qui lui avait promis une pension considérable, et qui le revêtit d'un uniforme de lieutenant-colonel russe ; plus tard, s'étant sauvé des mains de ses maîtres et ayant cherché un asile dans la maison du consul de France à Rhodes, il y fut assassiné par les Turcs qu'il avait naguère trahis et qui profitèrent d'un moment où le consul était sorti pour enlever les armes de France de sa demeure et les attacher à une autre porte. Les Tatars cependant ne perdaient pas leur indépendance sans une amertume qui allait au désespoir. Ils essayèrent, mais trop tard, de s'entendre pour se délivrer de l'oppression russe. Le prince Potemkin, averti à temps de leur dessein, chargea le général Paul Potemkin, son cousin, sur l'honorable et courageux refus du prince Prozoroffski, de procéder par la surprise et l'assassinat. L'ordre fut impitoyablement exécuté ; trente mille Tatars, parmi lesquels se trouvaient presque tous les plus considérables de la nation, furent égorgés de sang-froid, sans égard pour le sexe ni pour l'enfance ; presque tous les autres Tatars qui purent échapper à l'égorgement s'enfuirent à travers les steppes de ce pays désolé, ravagé, inondé de sang. Et c'était ce prince Potemkin, ordonnateur de tant de sauvages exécutions, qui demandait sans cesse l'expulsion des Turcs de l'Europe, au nom de Catherine et de l'humanité, outragée, disait-il, par la férocité musulmane. L'impératrice, à la suite de ces actes inqualifiables, osa publier un manifeste pour justifier sa nouvelle spoliation, ses nouveaux crimes, et pour accuser la Turquie d'avoir rompu le traité de Kaïnardji, qu'elle seule venait d'enfreindre avec tant de perfidie et d'audace. La conclusion de ce document était que, pour enlever à la Porte tout prétexte de troubler la paix du monde à l'occasion de la Crimée et pour s'indemniser des frais que le maintien *de la tranquillité et du bonheur* parmi les Tatars lui avait coûté, elle réunissait à son empire la péninsule, avec l'île de Taman et tout le Kouban. La Porte répondit à ce manifeste aussi odieux que dérisoire, en ayant recours à la plume du chevalier Ainslie, alors ministre d'Angleterre à Constantinople ; l'ambition, la perfidie, la cruauté de la cour de Pétersbourg étaient démontrées, sans réplique, à chaque ligne ; mais à quoi servent les protestations des faibles vis-à-vis des forts, quand personne ne vient sérieusement en aide aux premiers ? Le manifeste de la Porte fut admiré, mais celui de la Russie fut exécuté. Comme Catherine se piquait d'un grand goût pour l'antiquité, elle donna à la Crimée et pays adjacents le nom de Tauride, et au Kouban celui de Caucase.

Depuis longtemps, comme on l'a vu, les princes de Géorgie étaient travaillés par l'or et les intrigues de la Russie. Quand ils se virent si voisins de cette envahissante et redoutable puissance, les deux principaux d'entre eux, Héraclius, souverain de la Karthalinie ou Géorgie proprement dite, qui avait Tiflis pour capitale, et Salomon, sultan d'Iméréthie, dont Koutaïs est la ville principale, se reconnurent vassaux de la couronne de Russie. C'était encore un prélude d'incorporation ; les deux feudataires ne tarderaient pas à renoncer à toute espèce de souveraineté et de droit sur ces pays qui avaient longtemps relevé ou de la Turquie, ou de la Perse. Catherine n'eut pourtant pas aussi aisément raison des Géorgiens eux-mêmes que de leurs princes ; ils défendirent en toute occasion leur indépendance. L'Abasie et la Mingrélie, loin de faire acte de soumission, entrèrent aussitôt en lutte avec la Russie. Les Tcherkesses ou Circassiens, particulièrement ceux des deux Kabardahs, dont les Russes s'étaient rapprochés par la possession d'une partie des rives du Kouban et qu'ils avaient eus tout de suite à combattre, les Lesghis, et d'autres populations, montrèrent que de ce côté la conquête serait disputée avec acharnement. Toute la région caucasienne devint le théâtre de petits combats incessants, dont l'Europe indifférente ne s'occupait

pas plus qu'elle n'avait paru le faire de la prise de possession de la Crimée. L'Europe laissait la Russie usurper, et tout au plus se fût émue s'il se fût agi de Constantinople.

L'impératrice ne laissait échapper aucune occasion d'étaler aux yeux de l'Europe ses prétentions sur cette capitale. Elle avait voulu que l'on baptisât du nom de Constantin le second de ses petits-fils, et elle proclamait hautement que c'était en vue d'un prochain avenir qu'elle lui destinait. Elle avait eu pour elle-même l'intention de se faire couronner dans la nouvelle ville de Kherson souveraine de la Tauride ; en renonçant à ce dessein un peu ridicule, elle résolut du moins d'aller triompher au sein de sa sanglante conquête et de menacer la Turquie par sa présence sur les côtes de la mer Noire. Elle se mit en route au mois de janvier 1787, accompagnée d'une cour brillante et de plusieurs ambassadeurs, au premier rang desquels était le comte de Ségur qui, peu auparavant, s'étant insinué dans les bonnes grâces de l'impératrice et lui ayant démontré l'avantage pour la Russie d'avoir un négoce direct avec la France, au lieu de laisser aux Anglais tous les profits d'intermédiaires, avait obtenu d'elle un traité de commerce dans le sens de ses désirs. Néanmoins le comte de Vergennes, tout en engageant le comte de Ségur à se maintenir dans les faveurs de l'impératrice, lui avait donné pour mission de combattre tous les projets d'envahissement de celle-ci.

Les négociations relatives au traité de commerce avaient fourni à Catherine et à son ministre Potemkin de fréquentes occasions de faire des ouvertures à l'ambassadeur de Louis XVI au sujet de l'avenir de la Turquie. « Convenez, dit un jour le ministre à l'ambassadeur, que l'existence des Musulmans est un véritable fléau pour l'humanité. Cependant, si trois ou quatre grandes puissances voulaient se concerter, rien ne serait plus facile que de rejeter ces féroces Turcs en Asie, et de délivrer ainsi de cette peste l'Égypte, l'Archipel et toute l'Europe. N'est-il pas vrai qu'une telle entreprise serait à la fois juste, religieuse, morale et héroïque ? Et puis, ajouta-t-il en souriant, si vous pouviez contribuer personnellement à un si désirable accord, et que la France, pour son lot, eût Candie ou l'Égypte, n'en seriez-vous pas honorablement récompensé, s'il arrivait que vous fussiez nommé gouverneur de l'un ou l'autre de ces pays conquis ? »

Le comte de Ségur repoussa tout d'abord ces insinuations, en feignant de ne les pas prendre aux sérieux ; puis, devant l'insistance de Potemkin, il fit ressortir toutes les difficultés d'un partage de la Turquie. « L'espoir d'un agrandissement plus illusoire que réel, dit le comte de Ségur, ne décidera pas le roi de France à compromettre la tranquillité publique, à dépouiller de ses possessions un ancien allié, enfin à renouveler le temps des croisades pour effectuer un partage qui enflammerait l'ambition, la cupidité, la jalousie de toutes les puissances de l'Europe, et la rendrait le théâtre d'une guerre générale, aussi longue, aussi ruineuse, aussi difficile à terminer que la guerre de Trente-Ans. »

Il y avait peu de jours que s'était passé cet entretien, quand l'ambassadeur de Russie à Constantinople manda à l'impératrice que plusieurs officiers français, déguisés en marchands, s'étaient rendus par terre à Oczakov. Catherine et Potemkin en témoignèrent une très-grande irritation au comte de Ségur, qui dit au prince : « qu'il devait bien s'attendre, au moment où les frontières des Turcs se trouvaient menacées (déjà on y avait rassemblé une armée de plus de cent cinquante mille Russes), à voir la France employer, pour les mettre en défense, des officiers que le cabinet de Versailles avait envoyés dans ce dessein à Constantinople. » Ségur ajouta : « que leur déguisement seul lui semblait inexplicable, parce que son gouvernement agissait sans feinte et ouvertement. »

En effet, quoique le comte de Vergennes vînt de mourir et que le comte de Montmorin lui eût succédé au ministère des affaires étrangères, sa politique était encore vivante, et on l'eût vue probablement se développer avec énergie, en cas de nouvelle agression de la Russie contre les Turcs, sans les grands événements intérieurs auxquels touchait déjà la France.

Cependant, l'impératrice poursuivait son voyage, escortée de toutes les flatteries

qui convenaient à son ambition. A Kiev, elle avait vu la fleur de l'oligarchie polonaise lui apporter ses hommages ; un peu plus loin, ce fut le roi de Pologne en personne ; enfin ce furent des princes d'Allemagne et le chef de la maison d'Autriche, l'empereur Joseph II, qui voulut être du voyage et se faire courtisan de Catherine.

Potemkin avait fait des efforts inouïs pour semer sous les pas de l'impératrice une Russie factice. Personne mieux que lui ne se connaissait dans l'art de faire des populations empressées. Pour repeupler le nouveau gouvernement de Tauride que le tout-puissant ministre s'était réservé, à défaut des Tatars égorgés ou en fuite, il avait fait dépeupler d'autres pays et transporter par la violence près de cent mille Cosaques en Crimée, ainsi qu'au bas du Boug et du Dnieper. L'impératrice s'embarqua sur ce dernier fleuve, à Krementschouk. A partir de ce moment elle eut la vue réjouie sur les deux rives par une multitude de villages factices, en toile et en bois peints, par de nombreux paysans accoutrés comme pour l'opéra et conduisant des troupeaux à la façon des bergers de Florian. Dès que la flottille impériale, étincelante de soie lamée d'or, s'était éloignée, la même foule de commande courait, par des traverses, se montrer à elle sur un autre point. Potemkin avait fait débarrasser autant que possible le lit du fleuve d'une partie des rochers qui formaient les cataractes ; on les avait brisés en beaucoup d'endroits pour que la flottille pût continuer sa navigation vers Kherson, où l'empereur Joseph II venait d'arriver. Ce souverain alla au-devant de Catherine jusqu'à un lieu nommé Kaïdac, au-dessus des cataractes où elle débarqua et continua la route par terre. En passant, elle indiqua le lieu où elle voulait que l'on construisît une ville qui porterait son nom, Ekatherinoslav, aujourd'hui chef-lieu du gouvernement de Tauride, et y posa la première pierre d'une église. On traversa ensuite cent lieues de steppes, et l'on arriva à Kherson qui datait pour ainsi dire de la veille, et qui se présenta sous les apparences d'une ville déjà opulente ; le port, récemment construit, était rempli de navires pavoisés ; Potemkin montrait orgueilleusement du doigt à l'impératrice plusieurs bâtiments de guerre en chantier et prêts à lancer ; à un signal donné, deux de ceux-ci, l'un percé pour soixante-six canons, l'autre pour quarante, descendirent majestueusement de la rive dans le fleuve et soulevèrent ses eaux frémissantes, qui naguère encore ne portaient que des barques. La fière impératrice passait sans cesse sous de nouveaux arcs triomphaux ; mais elle s'arrêta avec complaisance devant celui que Potemkin avait fait élever du côté de l'orient et où il avait placé cette inscription en langue grecque : « C'est ici qu'il faut passer pour aller à Byzance. »

L'impératrice parlait de se rendre à Kinbourn, vis-à-vis d'Oczakov, qui appartenait encore à la Turquie ; mais elle en fut détournée par l'apparition soudaine, dans le liman du Dnieper, d'une escadre ottomane, composée de quatre vaisseaux de ligne et de dix frégates. Catherine II, dans son dépit, ne pouvait en détourner ses regards : « Voyez-vous, disait-elle à ses courtisans, il semble que les Turcs ne se souviennent plus de Tchesmé ! »

C'est sous cette impression qu'elle partit pour Pérékop et la presqu'île de Crimée. Les lignes de Pérékop que la vanité des généraux russes avait rendues si fameuses, mais qui, malgré la force de leur position et la profondeur de leurs fossés, n'avaient jamais pu arrêter la marche d'un ennemi, n'étaient plus, dit le comte de Ségur, qu'un objet de curiosité. Chemin faisant, Catherine donnait de nouveaux noms, ressuscités de l'antiquité, aux lieux par où elle passait. L'ancienne capitale des khans de Crimée, Akmetchet, fut appelée Simphéropol ; Kaffa prit le nom de Théodosia ou Féodosia. Koslov celui d'Eupatoria ; Inkerman reçut le nom de Théodora.

Près de là et de l'emplacement de l'antique Kherson des Grecs, sur une rade renommée dans l'antiquité pour sa sûreté, et au fond de laquelle on voyait, vers l'embouchure de la rivière de Tchernaïa, les ruines de la forteresse génoise d'Inkerman, que l'on suppose avoir été fondée à la place de la Kténos des anciens, Potemkin avait fait jeter, depuis un an seulement (1786), les fondements de la ville et du port de Sébastopol, ou, suivant la prononciation russe, Sévastopol, nom emprunté à deux

villes de l'antiquité situées ailleurs que là (1). Cette troisième Sébastopol fut fondée, dit-on, sur l'emplacement du village tatar d'Akhtiar (Blanc-Rocher), dans un lieu près duquel on voyait encore des vestiges de fortifications génoises. Sûre, commode, à l'abri de tous les vents, découpée en plusieurs anses ou baies qui formaient des ports excellents, la rade de Sébastopol présentait une entrée assez étroite pour que des batteries placées sur les deux rivages pussent non-seulement se croiser, mais encore porter à mitraille d'un côté à l'autre. Déjà l'on y voyait plusieurs magasins, une amirauté, deux hôpitaux, quatre cents maisons, des retranchements, une forte garnison, plusieurs ports pour le carénage, pour le commerce et pour la quarantaine. Les étrangers trouvaient inconcevable qu'à huit cents lieues de la capitale, dans une contrée si nouvellement conquise, le prince Potemkin fût venu à bout, en moins de deux ans, de former un pareil établissement, de bâtir une ville, de construire une flotte, d'élever des forts, et de réunir un si grand nombre d'habitants : c'était réellement, dit le comte de Ségur, un prodige d'activité ; il aurait pu ajouter, d'après l'opinion même de Joseph II, et de violence despotique. Les roches des montagnes, dont l'imposante enceinte forme le golfe ou la rade de Sébastopol et que les anciens nommaient la chaîne de Kténos, sont criblés de cavernes, particulièrement du côté d'Inkerman, qui attirent justement la curiosité des voyageurs. Ces immenses catacombes furent jadis, si l'on en croit certaines opinions, d'ailleurs fondées seulement sur des suppositions, la retraite de pirates, qui en sortaient, comme des oiseaux de proie, pour exercer sur la mer Noire leurs brigandages. Plus tard, dit-on, ces cavernes devinrent le refuge des Grecs proscrits et des chrétiens persécutés. On y voit encore des chapelles, des débris d'autels; les regards y sont frappés par un escalier de cinquante toises, taillé intérieurement dans le roc. Plus loin, à l'extrémité d'un promontoire qui s'élève à pic sur les flots d'une mer réputée féconde en tempêtes, l'imagination cherchait à retrouver l'ancien temple consacré à Diane de Tauride. Iphigénie, Oreste, Pylade semblaient reparaître aux yeux des voyageurs et embellissaient pour eux l'histoire de ces temps barbares des couleurs de la fable. Les Grecs appelaient encore ce lieu Parthénion, et disaient que là avait été un temple consacré à la déesse Vierge. A la place, on voyait un monastère dédié à saint Georges. Balaklava, autrefois Symbolon, était encore, comme Eupatoria, toute peuplée de Grecs, d'Arméniens et de Juifs, qui avaient conservé, sous la domination des Tatars, leurs cultes, leurs usages et leurs mœurs.

L'impératrice avait d'abord formé le projet de suivre la côte en s'élevant vers le nord, afin de voir ses établissements de la mer Putride, de la mer d'Azov et du Don : Arabat, Marioupol, que l'on élevait en ce moment à la place de l'antique Cremnœ d'Hérodote, Taganrog, Azov et Tcherkask, chef-lieu des Cosaques du Don ; mais la saison avancée, l'insalubrité de la côte et l'importance des affaires politiques, la décidèrent à changer sa marche. Kaffa fut le terme de ce grand voyage.

L'empereur Joseph, tout en disant qu'il ne s'était pas laissé prendre à la fantasmagorie qu'on avait présentée à ses regards, emportait une opinion immense de la puissance russe, et ce prince, réputé philosophe et libéral, commençait à prendre quelque sympathie pour le système russe, dont il ne voyait que la trompeuse surface. « Je conviens, disait-il, que ce qui est intérieur ici a de grands défauts; mais l'extérieur a autant de réalité que d'éclat. Le soldat et le paysan, esclaves, sont des outils dont on se sert pour abattre ce qu'on veut. La noblesse asservie ne connaît d'autre loi que la volonté de sa souveraine, d'autre but que sa faveur. La souveraine commande : les troupes se lèvent, les vaisseaux sont lancés. Il n'existe en Russie aucun intervalle entre l'ordre, quelque capricieux qu'il soit, et son exécution. Si un Charles XII était

(1) Il y avait une Sebastopolis dans le royaume de Pont, sur l'Iris, qui tombait dans le Pont-Euxin, près d'Amise, dans l'Asie Mineure, entre l'Halys et le Thermodon. Sur son emplacement est aujourd'hui Tourkal, au bord de l'Iékil-Irmak (l'ancien Iris). — L'autre Sebastopolis était plus connue des anciens sous le nom de Dioscurias, ville de la Colchide, sur le Pont-Euxin. A la place de Dioscurias s'est élevée depuis Isgaur ou Iskouria, près de Soukoum-Kalé, dans la partie subcaucasienne de l'Asie qui dépend de la Russie.

à la tête de cette nation, il porterait, avec six cent mille hommes, la terreur jusqu'aux extrémités du monde. »

L'Autriche, après le voyage de Joseph II en Crimée, ne fut déjà plus qu'une planète que l'astre russe entraînait dans son tourbillonnement. La Turquie, sans cesse humiliée, dépouillée, travaillée par les intrigues de Catherine qui cherchait de tous côtés à la dissoudre, ayant pris le parti désespéré de déclarer la guerre à la Russie dans l'année même du célèbre voyage de Catherine en Crimée, Joseph II fit avancer quatre-vingt mille Autrichiens, commandés par le prince de Saxe-Cobourg, sur la Moldavie, pendant que plus de cent cinquante mille Russes, avec une artillerie formidable, occupaient les rives du Boug, sur les confins de la Pologne, de la Turquie et de la Petite-Tatarie ; qu'une autre armée, aux ordres du général Soltikof, était destinée à soutenir le prince de Cobourg; que des troupes étaient échelonnées le long de la mer Noire, de la mer d'Azov et sur les bords du Kouban; qu'une flotte était déjà dans la mer Noire, et qu'enfin une autre flotte plus considérable était prête à faire voile de la Baltique pour la Méditerranée.

L'impératrice, qui faisait publier avec emphase dans toutes les églises les prophéties des anciens patriarches de l'Église russo-grecque, Jérémie et Nikon, prédisant la ruine prochaine de Constantinople, sollicita vainement la France de venir prendre sa part du démembrement; elle trouva également l'Angleterre insensible à ses offres. Le gouvernement britannique témoigna même de son désir que les officiers de la marine anglaise ne portassent pas le secours de leur expérience à la flotte russe; mais l'habitude était prise, on en vit encore un grand nombre sur les vaisseaux de l'impératrice. Le roi de Suède, Gustave III, osa seul d'ailleurs, de tous les souverains de la chrétienté, déclarer qu'il s'opposerait par les armes aux envahissements de la Russie. L'Angleterre lui avait promis le secours d'une escadre qu'elle ne lui envoya pas. Après avoir fait quelques généreux efforts, Gustave III, trahi par une partie des siens que soudoyait Catherine, attaqué par le Danemark et la Norvége, dut s'estimer heureux que la diplomatie anglaise et prussienne intervînt en sa faveur.

Pendant ce temps, les Russes étaient aux prises avec les Turcs, auxquels s'étaient joints les Tatars soulevés. Nikolaïef commençait à naître au confluent de l'Ingoul et du Boug; on y forma une flotte à rames qui descendit de là sous les ordres du prince de Nassau dans le liman du Dnieper, où se trouvait une escadre ottomane. Combinant ses efforts avec ceux du général Souvarov, qui avait établi une batterie considérable sur la pointe de la langue de terre de Kinbourn, le prince de Nassau brûla trois bâtiments turcs, en prit quelques autres, et obligea le reste à s'échouer sous le canon d'Oczakov. Cette place était assiégée par le prince Potemkin qui avait déjà perdu plus de seize mille hommes, quand il fit donner l'assaut. Quatre mille Russes périrent encore dans cette opération; mais pour Potemkin, qui ne comptait pour rien les hommes, c'était peu de chose, puisqu'il réussissait où plusieurs autres avaient échoué avant lui. Les soldats turcs périrent presque tous les armes à la main; le reste fut passé au fil de l'épée, et les malheureux habitants de la ville furent aussi impitoyablement traités. Le sac et le carnage d'Oczakov durèrent trois jours; vingt-cinq mille Turcs ou Tatars y perdirent la vie.

D'un autre côté, les Austro-Russes s'emparèrent de la place de Choczim. On remarqua que dans presque toutes les rencontres où les Autrichiens se trouvèrent seuls en présence des Turcs, ils furent taillés en pièces. L'empereur Joseph II, en personne, fut battu en Servie, devant Belgrade, que, plus habile que lui, le maréchal Laudon, à la tête de son armée, força, plus tard il est vrai, à capituler. Mais cela n'empêcha pas Yousouf-Pacha de pénétrer, avec une armée turque, dans le Banat et jusqu'au cœur des États autrichiens, où il fit expier chèrement à Joseph II son alliance avec la Russie. Souvarov fit changer le sort des armes, en battant les Turcs à Foksan, puis près de la rivière de Rimniks. La férocité de Souvarov était grande, mais elle était encore surpassée par celle du général Kamenskoï, qui réduisit en cendres Galatz sur le Danube, la seconde ville de la Moldavie comme importance. Akerman, Belgorod, Palanka,

Bender furent soumises par Potemkin. Ismaïl résista plus de sept mois. Potemkin qui l'assiégeait et qui comptait dans son armée quelques-uns des premiers émigrés français, tels que le duc de Fronsac, depuis duc de Richelieu, de Langeron, et Roger de Damas, ordonna au général Souvarov d'emporter cette place au bout de trois jours. Le troisième jour, ce général assemble ses soldats, et leur dit : « Mes enfants! point de quartier! les provisions sont chères... » Et il donne l'assaut. Les Russes sont repoussés deux fois ; ils reviennent encore à la charge, escaladent enfin les remparts, pénètrent dans la ville, et, fidèles à l'ordre barbare de Souvarov, ils massacrent tout sans pitié. Quinze mille des leurs avaient été tués dans ce siége ; ils s'en vengèrent dans le sang de trente-cinq mille Turcs. Souvarov écrivit à l'impératrice ces seuls mots : « L'orgueilleuse Ismaïl est à vos pieds. » Le brave marin Gazi-Hassan, qui avait été élevé au rang de grand-vizir, ne put supporter tant de désastres; il mourut de douleur dans son camp. Le prince Galitzin battit aussi les Turcs auprès de Matschinn, en Boulgarie. Dans l'ivresse de ses triomphes, Catherine dit ironiquement à l'ambassadeur d'Angleterre, dont elle accusait le gouvernement d'avoir pris parti pour les Suédois : « Puisque M. Pitt veut me chasser de Pétersbourg, j'espère qu'il me permettra de me retirer à Constantinople. »

Le fait est que tout pouvait donner à croire qu'elle allait réellement conquérir cette capitale. La Grèce était de nouveau soulevée. Dans la Géorgie et les provinces sub-caucasiennes, les Turcs étaient battus ; Soudjouk-Kalé et Anapa étaient tombés au pouvoir du général Goudovitz. Koutousof fit essuyer aux Turco-Tatars une grande défaite, au mois de mai 1791, à Baba-Dagh, dans la partie de la Boulgarie connue sous le nom de Dobroudja. Enfin, en juillet de la même année, le prince Repnin, à la tête de quarante mille hommes, remporta sur eux, comme précédemment Galitzin à Matschinn, une éclatante victoire, qui affaiblit un peu la renommée qu'avait acquise le grand-vizir en battant presque partout les Autrichiens.

Cependant, à la médaille de ces nombreuses victoires de la Russie, il y avait un revers. Si le sang des soldats dans ce pays n'est compté pour rien, encore faut-il qu'on en trouve à faire verser utilement. Or, plus de cent mille soldats dépensés par année dans cette guerre épuisaient tellement la matière humaine dans la Russie, qui ne comptait guère encore que trente-deux millions d'âmes, qu'on ne savait plus d'où tirer de nouvelles troupes ; et d'ailleurs on ne pouvait, les eût-on trouvées, les former en un jour.

De grands changements, en outre, s'étaient opérés dans ces dernières années en Europe. L'empereur Joseph II, pendant qu'il s'était si maladroitement engagé dans l'alliance russe, avait vu s'insurger les Pays-Bas et naître en Hongrie des mécontentements très-graves ; il s'était flatté d'être un général comme le grand Frédéric, et partout où il avait commandé en personne il s'était fait battre par les Turcs ; son infortunée sœur, Marie-Antoinette, assise sur le trône chancelant de France, avait aussi été pour lui une cause de pénibles réflexions ; il s'était allié avec les Russes pour partager leur gloire et les bénéfices de leur guerre, et, à côté de leurs triomphes, il n'avait pour ainsi dire éprouvé que des revers ; la mort l'avait saisi, en 1790, au milieu de ces déceptions et de ces tristesses. Moins ambitieux et plus habile que lui, quoique avec moins de prétention, son frère, Léopold II, qui lui avait succédé, ne voulut pas seconder les vues de la Russie et fit sa paix avec la Turquie. La Prusse, sur laquelle ne régnait plus le grand Frédéric, craignait de se voir entraînée dans de nouvelles guerres, et se montrait peu sympathique à la Russie. L'Angleterre commençait à se préoccuper sérieusement des projets de Catherine (1) ; la Pologne, malgré son

(1) On dit que le cabinet britannique fut informé dans ce temps d'un projet qui lui causa une extrême émotion. Catherine aurait eu, assure-t-on, l'intention de faire marcher une armée qui aurait traversé le pays des Usbeks et le royaume de Cachemire, pour relever le trône du Grand-Mogol et chasser les Anglais du Bengale. Quelques Français, qui avaient voyagé dans ces contrées et qui se trouvaient alors à Pétersbourg, devaient, d'après les mêmes indications, servir de guides à l'armée russe.

abaissement et sa faiblesse, frémissait sous le joug ; et la révolution française, même sans avoir encore combattu, commençait à faire osciller le monde entier.

L'impératrice, dans ces circonstances compliquées et menaçantes, accepta la médiation de l'Angleterre, de la Prusse et de la Hollande. Il en résulta, le 9 janvier 1792, peu de temps après la mort de Potemkin qui avait assisté aux premières conférences, le traité de paix d'Iassy, qui stipulait que les traités qui avaient précédé la dernière rupture reprendraient toute leur force ; que le Dniester servirait désormais de limite aux deux empires ; que la place d'Oczakov, ainsi que les deux rives du Boug et du Dnieper, appartiendraient à la Russie ; que la Porte garantissait la tranquillité de la Géorgie et des pays adjacents ; qu'elle s'efforcerait d'en faire de même à l'égard du Caucase, etc.

La guerre qui finissait ainsi avait coûté à l'Autriche trois cents millions de florins et cent trente mille soldats ; à la Russie, deux cents millions de roubles, deux cent mille hommes, cinq vaisseaux de ligne, sept frégates, et quatre-vingts bâtiments inférieurs ; à la Suède, soixante-dix millions de rixdalers, douze vaisseaux de ligne, trois frégates et quarante autres navires ; à la Turquie, trois cent trente mille hommes, six vaisseaux de ligne, quatre frégates, plusieurs autres bâtiments, et deux cent cinquante millions de piastres.

La situation de la Pologne inquiétait vivement Catherine. Ce reste de royaume paraissait chercher à s'organiser pour échapper à une entière destruction. Un parti national s'était formé, qui avait obligé, en 1791, le roi Stanislas-Auguste Poniatovski, ce lâche esclave de la Russie, à s'associer à une nouvelle constitution qui abolissait l'absurde *veto* de chaque membre de la haute noblesse, renforçait la royauté pour lui donner le moyen de faire quelque bien et d'imprimer quelque unité d'action à la politique intérieure et extérieure, établissait la liberté des cultes, et donnait à la bourgeoisie, — mais pourtant encore sans abolir le servage et sans faire cesser l'ostracisme des Israélites, — une certaine part dans les affaires du pays. C'en était assez pour exciter la colère de l'impératrice qui voyait dans ces améliorations un germe de réorganisation de la Pologne, et qui, au moment même où elle accueillait l'émigration de la noblesse française et se répandait en plaintes amères contre l'impuissance de Louis XVI à réprimer la révolution française, déclara qu'elle tenait à ce que les Polonais revinssent à leur république oligarchique et à tous les abus que cette forme de gouvernement engendrait, en un mot à l'anarchie. Elle s'assura en même temps d'un parti dans la noblesse polonaise, à la tête duquel on vit Branitzki, les frères Kassakovski, Rzevouski, et surtout Félix Potocki, dont le cousin, Ignace Potocki, était dans le parti national. Ces hommes parricides se confédérèrent à Targovice en faveur de la Russie, sous le prétexte d'abolir la constitution de 1791 et d'en revenir à la précédente, dans le temps même où, sans qu'aucune tentative eût été faite en faveur des provinces partagées en 1772, Catherine déclarait solennellement la guerre à leur patrie. On eut alors le spectacle à la fois étrange et odieux d'un roi conspirant avec ceux qui, au dedans, voulaient enlever toute force à sa couronne, et avec ceux qui, au dehors, aspiraient à l'anéantissement de sa nation. Stanislas-Auguste Poniatovski, contraint par la diète polonaise, assembla, quoique à contre cœur, une petite armée nationale pour l'opposer à l'armée d'invasion, et en donna le commandement à son neveu, le prince Joseph Poniatovski, alors jeune homme dissipé et sans expérience, qui ne présageait pas le défenseur de Varsovie de 1809, le vainqueur de Razin, l'infortuné héros de Leipzig, formé par plusieurs années de malheurs. Mais il avait sous ses ordres des généraux et des officiers capables et braves, entre autres le fameux Thaddée Kosciousko, qui avait servi en qualité d'adjudant auprès de Washington, dans la guerre de l'indépendance d'Amérique, et en avait rapporté à la fois de grands talents militaires et un généreux dévouement à la liberté. Plusieurs combats furent livrés dans lesquels ce héros se couvrit de gloire, particulièrement à celui de Dubicka, près de Lublin, en 1792. Mais les efforts héroïques d'une poignée d'hommes ne pouvaient longtemps résister à la coalition de la Russie, de la Prusse, qui venait d'envahir la Pologne de son côté, de la confédération de Targovice, qui joignait la guerre civile à

la guerre étrangère, enfin du roi de Pologne lui-même, qui avait poussé l'indignité jusqu'à se joindre ouvertement, en dernier lieu, aux ennemis de sa couronne et de sa patrie, et à ordonner le licenciement de l'armée nationale. Thaddée Kosciousko, Ignace Potocki, Zajonczek, Hugues Kolontay, et d'autres patriotes polonais, se retirèrent à l'étranger, en attendant des jours plus favorables.

La Pologne subit alors un second partage. Le 9 avril 1793, le ministre de Russie à Varsovie déclara que sa souveraine incorporait à ses domaines tout le territoire que ses armées avaient envahi; et le roi de Prusse s'empara, avec l'agrément de Catherine, de Thorn, de Dantzick et de leurs territoires. L'Autriche n'eut rien cette fois.

L'année suivante, le généreux Thaddée Kosciousko et ses braves compagnons d'exil résolurent de tenter un suprême effort en faveur de leur patrie. Ils accoururent à Cracovie, formèrent le noyau d'une petite armée dont Kosciousko fut proclamé général. Une nouvelle constitution fut publiée, qui, cette fois, mais trop tard pour la résurrection et la défense de la patrie, abolissait le servage; mais d'un côté les nombreux seigneurs polonais qui en voulaient le maintien se réunirent au parti russe; les mieux disposés restèrent inactifs; et, d'un autre côté, les malheureux serfs, peu préparés à cette soudaine émancipation, doutaient de sa sincérité, de sa réalité, en cherchaient le sens, et le trouvaient d'autant moins, qu'au servage on substituait simplement pour eux le prolétariat, en ne leur assurant aucune part dans le sol. D'ailleurs, la Pologne était dès lors trop réduite comme territoire et comme population; elle était trop enchaînée par l'occupation étrangère, pour qu'il surgît de son sein des éléments semblables à ceux que présentait alors la France aux ennemis de sa révolution. Vainqueur en plusieurs rencontres, toujours sûr de triompher quand chacun de ses hommes n'avait que trois Russes ou trois Prussiens en face de lui, l'intrépide Kosciousko devait à la fin succomber sous le nombre. En voulant opérer la jonction de deux armées, il se vit à la fois abandonné, le 4 octobre 1794, à Maciejovice, par son compatriote le général Poninski, et accablé par le farouche Souvarov, qui était à la tête de forces immensément supérieures aux siennes. Les deux tiers de son armée périrent ou rendirent les armes. Couvert de blessures, il tomba sans connaissance et fut fait prisonnier avec son ami, l'héroïque poëte Niemcevicz. Ceux d'entre les Polonais qui avaient pu échapper, allèrent se retrancher dans Praga, sur la Vistule, vis-à-vis et en quelque sorte faubourg de Varsovie. Souvarov les y poursuivit, leur donna l'assaut, le 2 novembre 1794, fit massacrer vingt mille personnes, sans distinction de sexe ni d'âge, et, tout couvert encore du sang de tant d'infortunés, il entra dans Varsovie à la tête de son armée.

Un troisième et dernier partage eut lieu, dans lequel l'Autriche obtint une part où Cracovie était comprise. La Prusse eut Varsovie dans la sienne. Catherine, qui, vers ce temps, réunissait définitivement la Courlande à sa couronne, se trouva maîtresse à elle seule de la moitié de l'ancien royaume de Pologne. Stanislas-Auguste Poniatovski, de honteuse mémoire, signa son acte d'abdication, et vécut deux ou trois années encore, dans le mépris général, d'une pension que lui faisaient les puissances copartageantes.

Catherine II, qui venait de donner ses gages à l'Angleterre, en annulant le traité de commerce passé avec la France pour en concéder tous les avantages aux négociants anglais, parut désormais se livrer avec ardeur aux intrigues de la grande coalition qui s'était formée contre la révolution française, mais plus encore pour pousser ses voisins à s'affaiblir dans la lutte que pour y aventurer de prime saut ses armées; plus encore pour se donner l'influence et l'éclat d'une haute protection des droits des souverains de l'Europe que pour la défense de principes auxquels il lui était interdit de tenir par les convictions, elle qui avait fondé sa puissance sur le régicide, sur deux usurpations et tant de spoliations et de crimes. Du reste, c'était vraiment une dérision que de voir en ce temps les souverains de l'Autriche et de la Prusse, unis à l'impératrice de Russie avec laquelle ils venaient de consommer à leur profit l'anéantissement d'un royaume et d'une couronne, se proclamer les défenseurs de la royauté ébranlée par la France; et ce n'en était pas une moins grande, que de

voir un prince français, le comte d'Artois, entouré d'un cortége d'émigrés de noms illustres, parmi lesquels des prélats catholiques romains, se faire armer chevalier et général de la légitimité royale par une femme renégate et schismatique, toute souillée du sang de son époux, et dont la vie, dissolue jusqu'au cynisme, était la fable du monde entier. C'était un spectacle étrange et peu digne de leur origine que donnaient ces nobles Français, les Damas, les Descars, les Choiseul-Gouffier, les Saint-Priest, les Richelieu et bien d'autres, qui auraient eu honte naguère du contact des parvenus de leur pays, et qui maintenant sollicitaient sans vergogne un regard favorable, la plus faible marque de politesse de ces fiers et grossiers parvenus de la cour de Catherine, qui, élevés pour la plupart des derniers degrés de l'échelle sociale par la faveur de l'impératrice, ne comptaient guère leurs jours que par crimes et par infamies.

Le plus chevaleresque des rois de la coalition, celui dont Catherine, pour avoir ensuite aisément raison de la Suède, avait le plus enflammé le zèle, Gustave III, était mort assassiné dans une conjuration ourdie par sa noblesse, qui donnait, elle aussi, des exemples de régicide, dans un temps où Louis XVI n'était encore que captif. Son successeur, Gustave IV, aussi aventureux, plus impolitique encore et surtout moins capable, ne tarderait pas à prêter le flanc à l'ambition russe. Mais Catherine mourut, le 17 novembre 1796, avant de pouvoir tirer parti de la situation de la Suède, et au moment où elle venait de faire envahir les provinces persanes des bords de la mer Caspienne et d'apprendre que ses troupes, après s'être emparées de Derbent, avaient été battues par le schah Aga-Mohammed.

A sa mort, les revenus de la Russie montaient à quarante-cinq millions de roubles, qui, dans un pays où la main-d'œuvre ne se paye pour ainsi dire pas, où les troupes coûtent extrêmement peu à l'État, en proportion de leur nombre, permettaient d'entreprendre de grandes choses. Cependant, par suite de ses folles prodigalités envers ses favoris, Catherine en était réduite, quand elle mourut, aux assignats et à la falsification des monnaies, indépendamment des emprunts qu'elle avait contractés en Hollande et en Italie. L'armée russe se composait, du moins sur le papier, de cinq cent soixante mille hommes, qui ne coûtaient pour leur entretien que six millions de roubles. La marine impériale se composait, dans la Baltique, de quarante vaisseaux de ligne de force secondaire, de seize frégates de deuxième ordre, et d'un grand nombre de navires à rames; dans la mer Noire, de huit vaisseaux de 66 à 74 canons en fonte, et de deux cents petits navires à rames et autres; dans la mer Caspienne, de trois petites frégates, une bombarde et cinq brigs. Cet ensemble de forces navales coûtait, avec son personnel, quinze millions de roubles, une fois et demie plus que l'armée de terre.

Paul I[er], que sa mère avait traité constamment avec le plus grand dédain, et qui très-probablement n'aurait pas régné un seul jour si Potemkin eût survécu à Catherine, succéda à cette femme, dont la page est la plus considérable de l'histoire de Russie, sans en excepter celle de Pierre le Grand. Une sombre mélancolie s'était emparée de Paul durant la longue période où il avait été sacrifié à l'interminable série des favoris de Catherine. Dans cette cruelle situation, le prince avait été tout entier livré à la pensée de la fin tragique de son père, dont il voyait les assassins comblés d'honneurs et de richesses. Il monta sur le trône avec la persuasion qu'il aurait une fin pareille et qu'il n'était entouré que d'assassins; sa mère en effet ne lui avait pas légué un seul visage de sa cour à regarder sans frémir. Il avait le cœur foncièrement sensible et généreux. Par ses ordres, les prisons furent ouvertes à douze mille Polonais, que Catherine avait voués au supplice et parmi lesquels se trouvaient encore Kosciousko, Ignace Potocki Kapoustas et l'infortuné poëte Niemcevicz, que Catherine avait fait traiter avec la dernière barbarie; il chercha à consoler toutes les victimes du dernier règne; mais il n'en ménagea pas assez les innombrables scélérats.

Catherine avait laissé la Russie engagée dans la coalition contre la France. Paul I[er] suivit d'abord la même ligne de politique extérieure, mais par instinct chevaleresque plus que par ambition. Il envoya ses armées par les routes que sa mère et l'aveuglement de l'Allemagne leur avaient tracées. On les vit jusque sous le ciel de l'Italie,

dans les montagnes de la Suisse et dans les plaines de la Hollande. Désormais, quel que fût son souverain, la Russie avait sa place marquée et se verrait partout dans les querelles de l'Occident comme du Midi de l'Europe.

C'était le temps où une expédition glorieuse, mais impolitique, surtout par ses résultats, se faisait, sous la conduite des généraux Bonaparte, Kléber et Menou, en Égypte. Sa première conséquence avait été de faire de la Turquie une ennemie de la France, et de jeter cette puissance, attaquée sans y avoir donné lieu, dans les bras de la coalition ; sa seconde conséquence fut de ramener les flottes russes dans la Méditerranée et de les montrer unies à celles des Ottomans pour s'emparer des îles Ioniennes, qui se virent placées sous l'influence et le protectorat de la Russie ; la troisième conséquence fut la prise de possession de Malte par les Anglais, après la courte et insoutenable occupation de cette île par les Français ; enfin la dernière conséquence fut l'anéantissement, faute de secours et à force même de victoires, d'une des plus héroïques armées que la France ait jamais eues, et l'occupation de l'Égypte et de la Syrie par les Anglais.

Vers cette époque, Souvarov, avec ses Russes, agissant de concert avec les Autrichiens, faisait perdre aux Français presque toutes leurs conquêtes en Italie. Il entrait de là en Suisse, où, se trouvant enfin devant Masséna, déjà vainqueur de son compatriote Korsakov, il essuya la multiple défaite de Zurich, qui entraîna la destruction de la moitié de son armée et le prompt rappel du reste, pendant que Brune forçait une autre armée russe, unie aux Anglais, à capituler en Hollande. Paul Ier abandonna la coalition, laissa le protectorat des îles Ioniennes au sultan Sélim III, qui, en compensation, concéda définitivement à la Russie, par convention du 21 mars 1800, les droits qu'il prétendait avoir encore sur la Géorgie et la Circassie. La conquête faite sous Catherine de ce côté se trouvait complétée par un nouveau traité, sauf toutefois l'adhésion des indigènes.

Bonaparte était revenu d'Égypte, et, par ses succès au dedans, par une succession de victoires au dehors, excitait l'admiration de Paul Ier qui se rapprocha de la France, et s'engagea, à l'exemple de Catherine II, dans un traité de neutralité armée contre les prétentions de l'Angleterre, avec les rois de Suède, de Danemark et de Prusse. D'ailleurs, Bonaparte usait d'une extrême courtoisie vis-à-vis de l'empereur de Russie, que, non satisfait de le détacher de la cause de l'Angleterre, il voulait entraîner dans la sienne.

Il était sur le point d'y réussir, quand le comte Palhen, gouverneur militaire de Pétersbourg, le comte Panin, vice-chancelier chargé des affaires étrangères, le prince Platon Zoubof, dernier favori de Catherine, ses deux frères Nicolas et Valérien Zoubof, le général Benningsen et l'aide de camp Argamakof, résolurent d'assassiner le czar, pour lui substituer sur le trône son fils aîné, le grand-duc Alexandre. Celui-ci ne croyait pas à un meurtre, mais ce fut déjà beaucoup trop, pour le repos de sa conscience et pour l'honneur de sa mémoire, de s'être prêté à un détrônement. On ne détrône pas un empereur de Russie, on le tue. Paul Ier fut assassiné, dans la nuit du 22 au 23 mars 1801, avec des circonstances tellement hideuses, que l'imagination des plus profonds scélérats aurait peine à se les figurer.

L'horrible tragi-comédie des obsèques de Pierre III fut renouvelée pour Paul Ier. Le czar fut exposé sur un lit de parade ; ses assassins avaient recouvert de gants ses mains mutilées ; ils avaient enfoncé sur son crâne brisé un large chapeau descendant jusqu'aux yeux sortis de leurs orbites ; ils expliquaient les meurtrissures, le sang extravasé du reste du visage par une attaque d'apoplexie. Personne ne les croyait, mais tout le monde les craignait, et s'en allait morne et consterné.

On ne retracera pas ici les détails du règne d'Alexandre Ier. Les histoires de l'empire de Napoléon et de la restauration les font assez connaître. On constatera seulement en quelques mots l'influence exercée par le caractère du prince sur l'intérieur de la Russie et le progrès extérieur de la puissance russe, durant un règne de vingt-quatre ans, qui correspond à l'une des plus mémorables périodes de l'histoire de France et de celle de l'Europe entière.

Alexandre Paulovitsch, doué de qualités assez généreuses, chercha d'abord à faire oublier la sanglante origine de son pouvoir prématuré. Il n'abolit pas pourtant, comme on l'a dit, les confiscations et les tortures, mais il s'en montra plus sobre que beaucoup de ses prédécesseurs; s'il avait des vues libérales, c'était plutôt pour d'autres États que pour les siens; il protégeait les lettres et les arts, mais sous l'expresse condition d'entière servilité (1).

Alexandre Ier, de 1802 à 1805, prononça la réunion définitive à son empire de l'Abasie, avec les villes de Soudjouk-Kalé, Soukoum-Kalé, Pitzounda et Anapa, de la Mingrélie, avec Redout-Kalé, Anaklia, Tchamshy, Khobis, etc., et de l'Iméréthie, avec Koutaïs et les autres villes de cette province, portant ainsi les frontières subcaucasiennes de la Russie, sur les côtes de la mer Noire, jusqu'au Rioni, si célèbre chez les anciens sous le nom de Phase. Dans le pays des Lesghis, situé entre la Géorgie proprement dite et le Daghestan, les troupes russes s'avancèrent jusqu'à Dschar, pendant que la guerre continuait d'ailleurs avec les provinces persanes des bords de la mer Caspienne. Le schah Aga-Mohammed était mort assassiné, et Felh-Ali-Schah, son oncle, deuxième prince de la dynastie turcomane des Kadjars, lui avait succédé, aspirant non-seulement à chasser les Russes de la Perse, mais à leur enlever la Géorgie. Les Russes occupaient Derbent et le Daghestan; ils menaçaient le Ghilan et le Mazanderan. Dans la Géorgie, ils rétablissaient à leur profit, depuis 1801, la ville de Tiflis, détruite en 1796 par Aga-Mohammed. Ils s'emparèrent, en Arménie, de Nouhivan, de Koï, et mirent le siége devant Erivan; mais, malgré une victoire remportée, en juillet 1804, sur l'armée persane qui était venue au secours de la place, ils furent obligés de se retirer sur Tiflis et de conclure un armistice. Néanmoins ils continuèrent à s'établir jusqu'au delà du Caucase sur les territoires qui séparent la mer Noire de la mer Caspienne, ainsi que sur les territoires maritimes subcaucasiens, envahissant le plus possible du côté du Phase.

Alexandre Ier profita aussi habilement qu'heureusement, dans l'intérêt de la Russie, de la présence de plusieurs émigrés français dans ses États. Il les engagea d'une manière permanente à son service. C'est ainsi que le duc de Richelieu, par la suite rentré en France avec Louis XVIII, qui en fit un de ses ministres, fut le véritable fondateur d'Odessa, qui n'était encore qu'un bourg, bâti au bord de la mer Noire, sur l'emplacement de l'ancienne ville grecque d'Odessa, entre le Dniester et le Dnieper, quand il y arriva, en 1803, en qualité de gouverneur. Il y déploya tant d'activité et de talents, qu'il en fit bientôt un des premiers marchés du monde, une ville considérable. Alexandre Ier l'en récompensa en lui donnant le gouvernement de la Nouvelle-Russie, comprenant toutes les conquêtes des Russes le long de la mer Noire et en Crimée. Le

(1) Il le prouva bien le jour où le jeune Pouckine, le plus grand poëte qu'ait produit la Russie et qui fut dans la suite historiographe de l'empereur Nicolas, se vit appelé par son ordre chez le général Miloradovitch, gouverneur de Pétersbourg, pour quelques vers effleurant des pensées de liberté, jeté sur un fauteuil à bascule, dans une pièce attenant à celle où se tenait le général, et battu de verges, à en pousser des cris horribles, par deux soldats qui, d'après la volonté expresse d'Alexandre, rappelée par le général, *devaient frapper fort et faire du mal.* Pouckine, avant l'exécution, avait parlé de la honte qu'il y aurait à être ainsi fouetté; il aurait sans doute préféré la mort, du moins c'est ainsi qu'eût pensé un Français; mais le général lui avait répondu sévèrement qu'il ne pouvait y avoir de honte à se soumettre aux ordres de l'empereur. Cependant Alexandre Ier avait un caractère mystique, presque illuminé quelquefois, une physionomie empreinte d'une douceur qui ressemblait à une extatique tendresse. Il n'aurait pas supporté le spectacle des exécutions qu'il ordonnait, mais il punissait comme un dieu caché, trop puissant pour se préoccuper des sanglots et des douleurs des individus, et ne se préoccupant que de l'ensemble. Comme ensemble, son règne fit certainement faire un progrès aux mœurs russes, surtout par le contact avec l'étranger, et particulièrement avec la France. Une femme célèbre par son exaltation mystique, la baronne de Krudner, influa dans le sens de la clémence et de la bonté sur une partie de son règne; cela suffirait pour faire pardonner à cette femme son illuminisme, ses folies, si l'on veut, qui après tout furent des bienfaits pour la Russie.

marquis de Traversay, ancien officier de la brillante marine de Louis XVI, eut à la fois le commandement des forces navales de la mer Noire et le gouvernement de Nikolaïef, qui prit aussi promptement place parmi les villes importantes de la Russie. Les talents d'organisateur de l'amiral Traversay le firent ensuite appeler au ministère de la marine, poste dans lequel il rendit des services considérables à l'empereur Alexandre. Le comte de Langeron, autre émigré français, fut un des meilleurs généraux que ce souverain mit à la tête de ses armées.

Le 11 avril 1805 fut signé, à Saint-Pétersbourg, entre les gouvernements de Russie et d'Angleterre, un traité de coalition contre la France, auquel accédèrent successivement l'Autriche, la Prusse et la Suède. Napoléon, dans ces conjonctures, trouva un allié dans le sultan, qui, nonobstant l'agression des Français en Égypte et en Syrie, avait fait sa paix avec eux, en 1802, et qui s'engagea à occuper les Russes aux bords du Danube. Napoléon, de son côté, fit la promesse solennelle, qu'il devait violer, de secourir les Turcs sur terre contre les Russes, sur mer contre les Anglais, et surtout de ne pas signer la paix sans le concours de la Porte et sans qu'il en résultât certains avantages pour celle-ci. Avec l'aide de quelques officiers français, les Turcs interdirent courageusement le passage des Dardanelles aux Anglais et aux Russes. Ils forcèrent ceux-ci à faire diversion de leur côté. La Valaquie et la Moldavie ayant été envahies par les troupes d'Alexandre, et la Servie et le Monténégro s'étant révoltés contre l'autorité du sultan, à l'incitation de la Russie, plusieurs combats furent livrés dans lesquels les Turcs eurent souvent l'avantage.

Cependant Napoléon, à qui cette diversion des Ottomans était fort utile, remportait les victoires d'Austerlitz, d'Eylau, de Friedland, qui décidèrent l'empereur Alexandre à lui demander la paix. C'est alors qu'eut lieu la fameuse entrevue en radeau, sur le Niémen, et que par suite fut signé, le 7 juillet 1807, le traité de Tilsitt, page glorieuse pour l'empire de Napoléon, mais dont la France n'a conservé aucun des résultats; page presque aussi glorieuse et infiniment plus profitable pour l'empire d'Alexandre Ier, et dont la Russie bénéficie encore à présent. Par ce traité, Napoléon sacrifia la Turquie, son alliée, sous le prétexte que, Sélim III venant d'être assassiné, sa parole était dégagée ; il autorisa la Russie à conquérir les provinces danubiennes et à se les adjoindre, ce qui heureusement n'eut pas lieu; il prit l'engagement implicite d'abandonner à leur sort les Turcs qui s'étaient compromis pour lui. La haine contre l'Angleterre obscurcissait tellement le génie politique de Napoléon, que, pour mieux entraîner l'empereur de Russie dans ses plans contre la puissance anglaise, il alla jusqu'à deviser avec lui du partage de l'empire ottoman, et ne se sentit arrêté que par la volonté d'Alexandre d'avoir Constantinople dans son lot ; et c'est alors, dit-on, que, posant le doigt sur une carte à l'endroit de cette ville, il s'écria : « Constantinople! Constantinople ! jamais ! c'est l'empire du monde. » Ce fut la seule position qui l'arrêta. La Roumélie et Constantinople exceptés, — ce qui marquait assez l'absence de vues d'avenir dans ce traité, car la possession de Constantinople irrésolue dans un partage devait donner lieu à d'interminables guerres, — Napoléon s'engageait à prendre les armes contre la Porte, si elle ne souscrivait pas à la perte des provinces danubiennes, et à lui enlever le reste de ses possessions européennes. Il affaiblit tous les voisins de la Russie, et à propos de la Finlande suédoise, dont il autorisait la prise de possession par cette puissance, il prononça, le sourire de l'esprit sur les lèvres, ces paroles désespérantes et profondément impolitiques que rapporte l'historien du consulat et de l'empire : « Saint-Pétersbourg se trouve trop près de la frontière de Finlande. Il ne faut pas que les belles Russes de Saint-Pétersbourg entendent de leurs palais le canon des Suédois. » Alexandre Ier devait trouver un tel vainqueur charmant et bénir la destinée, qui, à la place d'un conquérant, lui envoyait un homme si passionné pour l'agrandissement et la sûreté de la Russie. Napoléon, non content de livrer à la Russie les provinces du Danube et la Finlande, exigea aussi du roi de Prusse, qui était partie au traité, en faveur de cette colossale puissance, sous laquelle son empire devait crouler, la cession de territoires considérables. Napoléon, en effet, ne se borna pas à créer, pour l'un de ses frères, l'éphémère royaume de Westphalie

avec plusieurs des provinces prussiennes unies à d'autres, et à constituer en faveur du roi de Saxe, mais non des Polonais, un grand-duché de Varsovie, également éphémère, avec une part de la Pologne qui était échue à Frédéric le Grand et à son successeur ; il donna à son *ami et excellent allié* l'empereur Alexandre, étonné d'une telle munificence, une partie de la Prusse orientale, comprenant le cercle de Bialystok qui avait aussi fait partie de la Pologne et que la Russie n'a pas lâché depuis ; — cela, disait-on, en dédommagement des îles Ioniennes, de Raguse et de Cattaro, qu'Alexandre ne possédait pas, et que la France n'occuperait que passagèrement ; — enfin, Alexandre, stipulant pour ses parents les princes d'Oldembourg et de Mecklembourg, les faisait rétablir dans leurs États. On ne vit jamais pareille absence de vues saines de la part d'un vainqueur qui pouvait tout exiger et qui au contraire livrait tout. Napoléon et Alexandre se séparèrent en se donnant de chaleureuses marques d'amitié. Le premier emporta ses illusions, le second emporta des réalités *dont la Russie est encore en pleine possession*. On comprend que Napoléon, méditant à Sainte-Hélène sur la manière dont il s'était ainsi livré au vaincu, sur l'extension territoriale, sur le rôle immense qu'il avait donné de ses mains à l'empire de Russie, ait dit, mais trop tard, avec dépit (*Mémorial de Las Cases*), qu'Alexandre était un vrai Grec du Bas-Empire. Non : dans cette occurrence, Alexandre Ier n'avait été qu'un politique habile et prévoyant, qui avait touché le côté faible de son vainqueur : l'orgueil et l'ambition, qui tiennent leurs rêves pour des faits accomplis, et ne perçoivent pas toujours sainement l'avenir.

La Russie reconquit, avec avantage, à Tilsitt, l'influence européenne que lui avaient fait perdre les batailles d'Austerlitz, de Friedland et tant d'autres défaites que les Français lui avaient fait éprouver. Il n'y eut pour ainsi dire plus alors que trois nations en Europe : la France, la Russie et l'Angleterre, qui ne s'abandonnait pas pour cela et qui était assez forte par ses richesses, par sa marine, par ses libertés, par son patriotisme, par sa diplomatie, pour tenir tête à l'orage et pour renouer bientôt les faisceaux d'une coalition contre l'empire de Napoléon. Alexandre fit sur-le-champ occuper la province de Bialystok. Pendant que Napoléon allait se perdre en vains efforts pour conquérir à sa famille l'Espagne et le Portugal, l'empereur de Russie faisait envahir la Finlande suédoise par deux corps d'armée aux ordres des généraux Gortschakof et Toutschikof. Les Suédois défendirent avec acharnement une province qui leur était si chère ; mais le nombre était loin d'être pour eux, ainsi que l'ascendant moral donné à leur ennemi par Napoléon. Après plusieurs combats, les Russes, dès les premiers mois de 1808, s'emparèrent d'Abo, et aussitôt Alexandre informa, par une déclaration, toutes les puissances de l'Europe, que la partie de la Finlande restée encore suédoise était irrévocablement unie à son empire. Cependant les Suédois disputaient chaque ville, chaque bourg, et, pour ainsi dire, chaque pouce de terrain. Bien qu'Abo fût le chef-lieu de la Finlande suédoise, ce n'était pas la plus importante place de cette province ; Sveaborg, ville qui se compose de sept îles toutes revêtues d'ouvrages militaires, et dont la principale, Vargœ, ou l'île des Loups, forme la forteresse principale, tenait le premier rang. Un demi-siècle de travaux et dix millions de dépenses, la faisaient considérer comme le boulevard de la Suède du côté de la Russie. Telle est la solidité des glaces dans le golfe de la mer Baltique, que souvent des armées entières, avec leur artillerie et tout leur matériel, peuvent y passer et repasser des mois entiers sans inconvénient. Pendant l'hiver de 1809, l'armée russe, maîtresse d'Helsingfors, située sur la côte nord du golfe de Finlande, en face de Sveaborg, s'avança ainsi sur cette place et s'en rendit maîtresse. La Suède entière poussa un cri de détresse ; mais l'Europe n'y prêta pas l'oreille. La prise de Sveaborg entraîna celle de toute la Finlande suédoise et de la Bothnie orientale. Les insulaires d'Aland, dont le groupe d'îles ferme le golfe de Bothnie, mais dont la possession est de toute inutilité pour la puissance qui ne possède pas préalablement la Finlande occidentale et ne peut même en ce cas être conservée, ces insulaires, braves et déterminés, furent les derniers à défendre l'honneur finlandais. Un détachement de soldats russes étant passé, à la faveur des glaces, dans une de leurs îles et ayant sommé les habitants de se soumettre, ceux-ci, quoique

en petit nombre, ne se laissèrent pas effrayer ; ils coururent à leurs fusils, à leurs massues, poursuivirent le détachement, l'assiégèrent dans l'église où il s'était retiré et le forcèrent à capituler. Mais leur héroïsme ne pouvait longtemps préserver le groupe d'Aland de tomber au pouvoir des Russes, quand tout était soumis autour de lui. Il fut pris, et le traité de Frédérickshamm, conclu au mois de septembre 1809, en assura la possession à la Russie, en même temps que de la Finlande suédoise et de toute la côte est du golfe de Bothnie. La rivière et le bourg de Tornéo, tout au fond de ce golfe, marqua la limite des deux États. Comme si ce n'eût pas été assez et trop des avantages donnés par Napoléon à la Russie par le traité de Tilsitt, il la fit encore bénéficier, par le traité passé à Vienne, le 14 octobre 1809, d'un territoire renfermant quatre cent mille âmes, dans la partie la plus orientale de la Pologne autrichienne, en même temps qu'il réunissait au grand-duché de Varsovie presque tout le reste de la Galicie, sans se résoudre pourtant à reconstituer une vraie Pologne. Tout prospérait à Alexandre Ier, que l'impolitique traité de Tilsitt avait fait si grand et si puissant, au moment où il semblait qu'il n'y eût plus qu'à l'abattre. Dans cette seule année 1809, la population de son empire, indépendamment des adjonctions et conquêtes faites, augmenta de quatre cent cinquante-deux mille âmes. La Russie, qui, à la fin du dernier siècle, ne comptait que trente-deux millions environ d'habitants, marcha promptement depuis lors, malgré les guerres, à cet accroissement de population qui lui donne de nos jours près de soixante-dix millions d'âmes.

Profitant de toutes les générosités de son allié, mais fort peu soucieux d'appuyer par les armes son ambition et de lui fournir les contingents de troupes promis ; endormant à cet égard ses doléances, comme sur les relations occultes qu'il pouvait conserver avec l'Angleterre, Alexandre avait toujours une armée dans les provinces danubiennes, et entretint la guerre avec la Turquie jusqu'à l'année 1812. Les Russes, unis aux Serbes insurgés, occupèrent, en 1809, Sloborie, près de Giourgevo, la forteresse de Toultscha, Ismaïl et quelques autres places. En 1810, ils prirent Koustindjé, Mangalia, Kavarna, Bazardjik et Silistrie, qui capitula le 30 mai ; c'était la première fois que les Russes y entraient. Le comte de Langeron s'empara de Rasgrad. Plusieurs sanglantes défaites essuyées par les Turcs dans les environs de Schoumla, dans la dernière desquelles Akhmet-Pacha fut fait prisonnier avec plus de cinq mille hommes, amenèrent la reddition de Sistov, de Roustchouk et de Giourgevo, qui avaient opposé une énergique et longue résistance. Nicopoli et Viddin eurent le même sort. Alors, parlementant et combattant pour qu'on leur assurât une partie de leurs conquêtes, les Russes marchèrent vers les Balkans, et s'emparèrent de Plevna, Lœva et Selvi. Le comte de Saint-Priest ouvrit, pour eux, la campagne de 1811, par le combat de Lafiza, où quatre mille Turcs furent tués et trois mille six cents autres faits prisonniers. La persévérance du sultan Mahmoud II ne se laissait point décourager par tant de revers. Les Turcs semblaient renaître de leurs cendres, et le grand-vizir en amena soixante mille contre les généraux russes Koutousof et Voronsof, qui furent mis en déroute et obligés d'abandonner Roustchouk. Les Ottomans avaient repris presque partout l'offensive à la fin de la campagne de 1811, et celle de 1812 s'annonçait encore sous de plus favorables auspices, quand Alexandre Ier, voyant du côté de l'occident un formidable orage s'amonceler contre lui, s'empressa d'offrir la paix à la Turquie. Elle fut signée à Boukharest, le 26 mai 1812. Alexandre faisait évacuer la Moldavie, la Valaquie ; il renonçait à soutenir la révolte des Monténégrins ; mais il acquérait la Bessarabie, province roumaine qui désormais ferait partie intégrante de son empire, et, comme continuel moyen d'intervention, stipulait certaines conditions en faveur des provinces moldo-valaques. Il était impossible de conclure la paix plus à propos et plus habilement.

Cette paix venait d'une manière bien inopportune pour Napoléon, qui sans doute avait calculé, en entreprenant sa triste et célèbre campagne de 1812, sur l'occupation que donnait l'empire ottoman à l'empire de Russie. Mais il est difficile de comprendre qu'il ait pu sérieusement espérer engager une seconde fois la Turquie dans sa querelle. En tout cas, son espoir fut déçu. Il ne pouvait non plus raisonnable-

ment se flatter d'entraîner dans ses intérêts la Suède qu'il avait si considérablement affaiblie, qui n'eût pas eu foi dans ses promesses, et qui peut-être même n'eût pas suivi le prince royal Bernadotte, au cas où celui-ci eût accédé aux désirs de Napoléon. En outre, tous ceux qu'il prenait pour ses alliés étaient, en qualité de vaincus, ses ennemis naturels. Compter sur la Prusse, sur l'Autriche et en général sur les pays allemands, c'était se payer de la plus étrange illusion.

Restait la Pologne morcelée depuis quarante ans, dont le grand-duché de Varsovie, donné à un prince allemand, n'offrait pas la reconstitution sérieuse d'un noyau de royaume polonais. La Pologne d'ailleurs, toujours en proie au servage, présentait moins encore qu'au jour de son partage l'image d'un peuple ; elle ne vivait plus que dans quelques héroïques légions que Napoléon avait réunies à son armée. Et cependant c'était sur elle qu'il aurait dû le plus compter en dehors des phalanges françaises. Il y compta bien en effet un peu, puisqu'il envoya des agents pour la soulever, mais avec irrésolution, avec tiédeur, avec crainte d'inquiéter l'Autriche. Aux députations polonaises qui vinrent lui demander la reconstitution du royaume, que lui seul en effet aurait pu entreprendre et opérer avec des éléments dispersés, affaiblis, qu'il aurait fallu galvaniser, il répondit d'une manière évasive et plus propre à décourager qu'à relever les esprits. Il n'osa organiser une Pologne derrière lui, entre la Russie prête à l'engloutir dans ses neiges et l'Allemagne prête à l'abandonner. Il eut doublement tort : car d'une part cette tentative de réorganisation d'un royaume l'eût retenu assez longtemps pour laisser passer le cruel hiver de 1812, et d'autre part la Pologne, même médiocrement reconstituée, lui eût présenté, en cas de revers, un champ de retraite assez durable encore pour lui permettre de reprendre haleine et de rassembler ses forces.

Les conséquences de la campagne de Russie sont connues : c'est la fin de l'empire de Napoléon Ier ; c'est la France envahie et réduite fort au-dessous de ce que l'avait laissée la république et même l'ancienne monarchie ; c'est l'Angleterre et la Russie arbitres ensemble ou tour à tour des destinées du monde ; c'est l'Angleterre pouvant tout se permettre par mer, et la Russie pouvant tout se permettre par terre. Elles n'y manquèrent ni l'une ni l'autre pendant plus de quinze années, au bout desquelles enfin la France commença à se retrouver et à compter pour quelque chose entre les deux colosses prêts à s'entre-choquer.

La Russie, qui s'était agrandie par les traités de Tilsitt et de Vienne (1807-1809) de la munificence aveugle de Napoléon, s'agrandit pareillement de sa chute. Alexandre Ier acquit, par les traités de 1814 et de 1815, les deux tiers au moins de la grande Pologne, dont Napoléon avait fait le grand-duché de Varsovie, et dont un tiers seulement, le duché de Posen, retourna à la Prusse. La ville de Cracovie forma une république, sous la protection des puissances anciennement copartageantes. De cette nouvelle acquisition il forma un petit royaume de Pologne (1) comme annexe de la Russie, mais devant, conformément aux traités, avoir une constitution et une administration à part. C'était un moyen d'appuyer sur un fondement le titre de roi de Pologne que lui con-

(1) Voici en quels termes l'acte du congrès de Vienne, en date du 9 juin, donnait le duché de Varsovie à l'empereur de Russie :

« Le duché de Varsovie, à l'exception des provinces et districts dont il a été autrement disposé dans les articles suivants, est réuni à l'empire de Russie. Il y sera lié irrévocablement par sa *constitution*, pour être possédé par Sa Majesté l'empereur de toutes les Russies, ses héritiers et successeurs à perpétuité. S. M. Alexandre Ier se réserve de donner à *cet État, jouissant d'une administration distincte*, l'extension intérieure qu'elle jugera convenable. (On voit qu'Alexandre avait laissé entrevoir qu'il y joindrait un jour au moins la Lithuanie.) Elle prendra, avec ses autres titres, celui de *czar, roi de Pologne*, conformément au protocole usité et consacré par les titres attachés à ses autres possessions.

« Les Polonais, *sujets respectifs de la Russie, de l'Autriche et de la Prusse*, OBTIENDRONT UNE REPRÉSENTATION ET DES INSTITUTIONS NATIONALES, réglées d'après le mode d'existence politique que chacun des gouvernements auxquels ils appartiennent jugera utile et convenable de leur accorder. »

Les trois puissances ont violé cet article, en ce qu'il concédait de libertés aux Polonais.

cédait le congrès de Vienne, et de préparer, à tout événement, le retour à ce royaume simulé de tout ce qu'il était obligé d'en laisser à la Prusse et à l'Autriche. La vice-royauté en fut donnée à ce grand-duc Constantin auquel Catherine avait destiné l'empire de Constantinople, mais qui était tellement disgracié de la nature au physique et au moral qu'il serait obligé bientôt de renoncer même au trône de Russie, lui devant revenir, — faute d'enfants issus de son frère aîné, — par ordre de succession.

Alexandre Ier n'aurait pas répugné, sinon à l'abolition du servage dans son empire, très-difficile à exécuter de prime saut dans un État où il ne s'est point formé de couches successives d'hommes libres, industrieux, entrés peu à peu en communauté dans la propriété du sol, en préparant, en appelant d'autres au-dessous d'eux à profiter des bienfaits et des intelligentes jouissances de la liberté. Il élargit autant qu'il crut le pouvoir le cercle de la bourgeoisie russe ; il donna quelques exemples d'affranchissement qui, par malheur, ne furent guère suivis. Ne pouvant avoir un peuple russe, car le servage est la négation d'un peuple, il voulut avoir une armée qui, par une organisation à la romaine, lui tiendrait lieu de peuple et donnerait au monde la plus formidable idée de la Russie ; et ce fut alors qu'il créa les colonies militaires, à l'exemple des Césars de l'empire romain, mais dans des conditions et avec des éléments tout différents. Il faut laisser parler un juge compétent, le duc de Raguse, au sujet de ces colonies qu'il a vues.

« On imagina de coloniser des régiments sans les placer au milieu d'une population correspondante par sa force aux besoins qu'exige leur entretien. Chose inouïe ! on prit pour base d'un régiment une population de trois, quatre ou cinq mille âmes, soumise violemment à ce régime ; et cette population, d'ailleurs peu propre au métier qu'on voulait lui faire faire, se composait en grande partie de bateliers du Volcof, riches de leur industrie ; ainsi la nature et le défaut de population, tout était contraire. On avait donc renversé la question, et, au lieu de faire des soldats avec des paysans, on faisait des paysans avec des soldats. Un régiment étant placé dans un canton, la population lui fut donnée. Les filles devinrent les femmes des soldats, et le soldat, institué chef de famille, commanda dans la maison. Beau-père, belle-mère et belle-sœur, tout lui fut soumis. On bâtit des villages en forme de camps baraqués, et on donna aux familles des terres à défricher. De belles constructions pour les officiers, pour les hôpitaux, pour les exercices à couvert, furent exécutées avec magnificence, et de la manière la plus large et la plus intelligente ; mais tout, en définitive, n'était qu'une manière de casernement. Ce système isolé ne pouvait se soutenir par lui-même. Ces régiments, n'étant pas formés et entretenus par la population du territoire, ne pouvaient rester au complet qu'au moyen de recrues fournies par les provinces de l'empire. Les soldats enrôlés, indépendamment de leurs services militaires, étant tenus de consacrer la plus grande partie de leur temps à cultiver la terre, formèrent ainsi des colonies agricoles, organisées militairement, et non des colonies militaires ; corps de laboureurs recruté par l'armée, et non réunion de soldats faite avec les laboureurs. Le troisième bataillon, attaché au sol, ne devait jamais sortir, et cependant ceux qui le composaient étaient assujettis aux mêmes exercices militaires : véritable contre-sens. Il y a une grande différence à être soumis à l'autorité militaire, à porter le nom de soldat afin d'en prendre plus ou moins l'esprit, ou bien à être obligé de remplir sa vie de détails qui constituent ce métier, indépendamment des devoirs imposés comme cultivateurs et comme colons. Il y avait donc autant d'erreur dans l'application du principe et du régime que dans les bases dont on était parti. Aussi a-t-on abandonné cette institution, et, si elle n'est pas détruite formellement par un oukase, le respect porté au nom de l'empereur Alexandre en est le seul motif. Les immenses constructions exécutées n'ont d'autre destination aujourd'hui que de loger des troupes de la garde et de l'armée (1). »

(1) *Mémoires du duc de Raguse*, tome IX, pages 108 et 109. Le duc de Raguse parle plus favorablement des colonies militaires de cavalerie situées en Oukraine, établies, dit-il, sur des bases raisonnables.

En somme, ces fameuses colonies militaires, destinées à envelopper l'Europe dans un cercle de fer, ne devaient rien ajouter à la puissance de la Russie.

Un congrès célèbre de souverains et de ministres plénipotentiaires tenu à Vérone, en 1822, dans lequel l'empereur Alexandre figura au premier rang, ne fit que confirmer la prépotence continentale acquise, depuis 1812, par la Russie. Le gouvernement anglais n'y fut pas représenté, le trouvant hostile aux libertés intérieures des peuples. Il s'agissait, en effet, à Vérone, de réprimer et de comprimer le travail des intelligences. L'illustre vicomte de Chateaubriand, alors dans des idées tout à fait autres que celles qu'il a si éloquemment développées depuis en faveur de la liberté, et ses collègues les autres ministres plénipotentiaires de France, essayèrent de tirer parti de cette réunion pour relever l'influence française, mais avec le concours du despotisme russe ; il fut même question, dans des conférences secrètes, d'une alliance intime entre la Russie et la France, en opposition à l'Angleterre, alliance par suite de laquelle la maison de Bourbon seconderait les projets d'Alexandre sur Constantinople, et recevrait, en retour, des avantages territoriaux dont la Prusse payerait en partie les frais. Le vicomte de Chateaubriand fut complétement dupe de cette politique byzantine d'Alexandre, qui, la même année 1822, avait déclaré au chef du gouvernement anglais « qu'il était le seul Russe qui résistât à l'opinion de ses sujets sur la Turquie, et se plaignait à lui du tort que cet antagonisme avait fait à sa popularité. » L'illustre écrivain montra en tout cela plus de poésie et d'esprit chevaleresque que de perspicacité politique et de sens pratique des affaires. Il revint du congrès de Vérone complétement séduit par *le Grec du Bas-Empire,* comme Napoléon appelait Alexandre. Heureusement, ces desseins du vicomte de Chateaubriand n'étaient que des illusions, et son arbitrage du monde entier par la Russie et la France n'était qu'une chimère. La Russie aurait profité de l'alliance pour s'emparer de Constantinople, et eût ensuite laissé la France se débattre contre l'Angleterre et le reste du monde, elle-même comprise peut-être.

Trois ans après cette réunion diplomatique, de laquelle sortit la célèbre *Sainte-Alliance* entre des souverains catholiques et schismatiques qui faisaient consister toute leur orthodoxie dans la compression des libertés humaines, Alexandre Paulovitsch, atteint d'une sorte de consomption aussi morale que physique, alla demander la santé au midi de son empire ; il fit un voyage en Crimée et sur les côtes de la mer d'Azov ; mais les brusques variations du climat et les miasmes de la mer Putride ne firent que développer chez lui les symptômes morbides. Il termina sa carrière à Taganrog, le 1er décembre 1825, sans laisser d'héritiers directs. On dit qu'au moment où le comte de Palhen lui avait autrefois annoncé le meurtre de Paul Ier, Alexandre s'était écrié : « Ah ! monsieur le gouverneur, quelle page dans l'histoire ! » et que Palhen lui avait répondu : « Sire, les autres la feront oublier.. » Mais l'histoire sincère, inexorable, celle qui néglige les procédés atténuants de la diplomatie, n'essayera point de disculper Alexandre de sa complicité dans ce crime, qu'il aurait pu prévenir et dont il profita.

FIN DU PRÉCIS HISTORIQUE DE LA RUSSIE.

NOTA

Nous avons cru devoir, dans l'Introduction qui précède et dans le cours de l'ouvrage, adopter, autant que possible, une orthographe se rapprochant de la prononciation pour les noms de lieux et d'hommes. Ainsi, nous avons généralement employé le V simple et non le double W dans tous les noms slaves et allemands où, comme l'on sait, le double W ne se prononce pas de la même manière que le *deuble iou* anglais, mais bien de même que le V français; ainsi, dans ces noms, nous avons donné à l'U son véritable son d'ou qu'il a dans les noms russes et turcs, et ainsi de suite pour d'autres manières d'écrire ces noms conformément à la prononciation. Quand nous ne l'avons pas fait, c'est par oubli ou force d'habitude.

HISTOIRE

DE LA

DERNIÈRE GUERRE DE RUSSIE

1853-1856

CHAPITRE PREMIER

Question d'Orient.

Avénement de Nicolas Ier Paulowitsch.— Conjuration du 26 décembre 1825. — Caractère et portrait de Nicolas. — Tentatives d'émancipation des serfs faites par Nicolas. — Une Russie tout entière armée. — Le revers de la médaille du portrait de l'empereur Nicolas.— Politique extérieure du czar. — Traité d'Ackermann — Insurrection de la Grèce. — Fautes de la France et de l'Angleterre à cette occasion. — Guerre de la Russie et de la Perse en 1827. — Traité de paix de Tourkmantchaï. — Déclaration de guerre de la Russie à la Turquie, en 1828. — Campagnes de 1828 et 1829. — Traité d'Andrinople. — Insurrection de la Pologne, en 1830. — Le czar, tout en ayant l'air de protéger l'intégrité de l'empire ottoman, pousse à sa dissolution. — Traité d'Unkiar-Skelessi, en 1833. — Avénement du sultan Abdoul-Medjid. — Question d'Égypte en 1840 et 1841. — Voyage de l'empereur Nicolas à Londres, en 1844. Son but révélé depuis. — Visite de l'autocrate au pape. — Révolution de 1848. La Russie songe à en profiter.— L'Autriche se jette dans les bras de la Russie.—L'armée hongroise mise aux pieds du czar.—Traité de Balta-Liman, en 1849.— Occupation de la Moldo-Valaquie par les Russes.— L'empereur Nicolas, tout en poussant aux insurrections dans les provinces turques, se fait représenter comme le gardien de l'ordre public en Europe. — Il croit le moment venu de mettre à exécution ses projets sur la Turquie. — Il tient trop peu de compte de la France dans ses calculs. — Question des réfugiés hongrois.— Question du Monténégro. — Question des Lieux Saints. — Explications du gouvernement français sur cette question. — La question d'Orient et la politique de l'empereur Nicolas à découvert. — Étrange memorandum du chancelier de Nesselrode adressé au gouvernement britannique. — Entretiens confidentiels de l'empereur Nicolas et de sir G. Hamilton Seymour, ambassadeur d'Angleterre à Pétersbourg. — L'empire ottoman comparé à un malade. — L'empereur Nicolas *gentleman*. — Le czar *dépositaire* de Constantinople. — Lord Aberdeen. — Effusion de l'empereur Nicolas vis-à-vis de l'ambassadeur d'Angleterre. — Insinuations malveillantes contre la France. — Superbe mépris du czar pour l'Autriche. — Projet de partage de l'empire ottoman. — Repoussé par l'Angleterre, le czar se retourne du côté de la France. — Ambassade extraordinaire du prince Menschikof à Constantinople. — L'escadre de Toulon dans l'Archipel. — Lord Stratford de Redcliffe, ambassadeur d'Angleterre à Constantinople. — Exigences du prince Menschikof. — Note du gouvernement français, le 17 mai 1853. — Ultimatum, départ et déclaration du prince Menschikof. — Armements de la Porte ottomane. — Politique louche de l'Autriche. — Triste situation faite à l'Allemagne par la Russie. — Forces réelles de la Russie. — Forces de terre. — Forces de mer. — Les flottes combinées de France et d'Angleterre en rade de Bézika. — Opinion du monde civilisé sur la guerre qui se prépare.

Dès l'année 1822, le grand-duc Constantin avait écrit à son frère Alexandre Ier, dont il était l'héritier présomptif, une lettre concertée d'avance, par laquelle il renonçait à la couronne, basant humblement

son désistement sur son défaut d'esprit, de capacité et de force morale. A la mort d'Alexandre, il renouvela cette renonciation par une autre lettre adressée de Varsovie le 26 novembre 1825, date russe, 8 décembre, date grégorienne (1), à l'impératrice mère, déclarant qu'il regardait comme un devoir de transférer ses droits à son frère puîné, Nicolas Paulowitsch, et aux héritiers de celui-ci.

Il fit bien d'en agir ainsi, car, d'après son caractère, d'après ses précédents, d'après tout son personnage, à la fois grotesque, stupide violent et cruel, ou il aurait eu promptement une fin semblable à celle de Pierre III et de Paul Ier, ou il aurait entraîné la Russie à rebours du progrès; il l'aurait replongée dans la barbarie dont elle a tant de peine encore à sortir (2).

(1) Le calendrier grégorien, qui est le nôtre, avance, comme l'on sait, de douze jours sur l'ancien calendrier, qui est celui des Russes et des Grecs. Nous nous servons en général dans cet ouvrage du calendrier grégorien, même pour ce qui concerne exclusivement la Russie, quand nous n'indiquons pas, comme ici, deux dates.

(2) L'auteur de *la Sainte-Russie,* M. Gallet de Kulture, ancien secrétaire du comte Démidof, trace ce piquant portrait de Constantin :

« Les ravages de la nature étaient si profonds sur le visage de ce prince, que les artistes chargés de le fixer sur la toile, par pudeur, n'osèrent l'y représenter que de trois quarts. Son nez, presque sans liaison avec le front, le défigurait. Ses yeux bleus se cachaient sous d'épais sourcils, dont les longs poils, d'une blancheur de chanvre, étaient toujours en mouvement, et qui tranchaient sur le fond rouge de son visage hâlé. Cette physionomie, naturellement étrange, prenait, pendant les crises hypocondriaques auxquelles le césaréwitsch était sujet, une expression de férocité impatiente qui la rendait redoutable.... Constantin ne voulait pas lire, parce que *cela rend bête.* Toute sa vie il conserva cet auguste mépris de la science. Tandis qu'il gouvernait la Pologne, un officier prussien, auteur d'un excellent ouvrage sur la tactique, témoigna le désir de prendre du service dans la garde russe du césaréwitsch. On en parla au grand-duc. L'offre lui plut d'abord ; mais, au mot d'auteur, ses épais sourcils se froncèrent. « Un auteur, dit-il, je n'en veux pas. Ce qu'il me faut, ce sont des hommes « qui ne sachent rien, des hommes comme mon bon Standmann. » Le général Standmann était présent. Il s'inclina jusqu'à terre. »

On peut ajouter à ce portrait celui que le duc de Raguse fait du même personnage.

« Je me rendis à la parade suivant mon usage, et je revis le grand-duc Constantin, que j'avais beaucoup connu à Paris en 1814 et 1815. Sa figure, naturellement laide, animée par de mauvais sentiments, était devenue atroce, et indiquait évidemment des combats intérieurs. Après la parade il me reçut chez lui. Il me fut facile de reconnaître, à ses discours, ses véritables sentiments et la confirmation de mes soupçons. Il me raconta ce qui s'était passé d'une manière confuse, me dit avoir été blessé des doutes qu'on avait sur la persévérance de ses résolutions. Au surplus, ajoutait-il, il n'était pas fait pour régner et se sentait tout à fait impropre aux soins du gouvernement. Il me fit, à cette occasion, une comparaison triviale avec un domestique à lui qui, ayant été quinze ans cuirassier, avait refusé d'être fait brigadier parce qu'il ne se trouvait pas capable. Je le quittai, le laissant visiblement dévoré de regrets et en proie à mille sentiments contraires. » (*Mémoires du duc de Raguse,* t. IX, p. 129 et 130.)

Nicolas Paulowitsch, né le 2 juillet 1796, était donc, par suite de cette renonciation, héritier légitime du trône de Russie ; mais il ne crut pas encore suffisamment à son droit, et son premier acte fut de faire prêter serment de fidélité aux troupes présentes à Pétersbourg, non à lui-même, mais à celui qu'il appelait l'empereur Constantin, lequel était alors à Varsovie. De nouvelles dépêches arrivées de cette ville, ne laissant plus de doute sur la renonciation définitive de son frère aîné, Nicolas demanda à ces mêmes troupes un autre serment, qu'elles ne comprirent pas, et qui jeta dans l'esprit des soldats des ferments d'indécision et de mécontentement, dont un certain nombre d'intelligences d'élite résolurent de se servir pour frapper un coup médité dans l'ombre, en vue d'une régénération slavonne. Les intentions étaient généreuses; mais les éléments étaient détestables, et prendre ce barbare et stupide Constantin pour drapeau, était d'une maladresse extrême. D'ailleurs, s'insurger contre l'empereur avant de s'être insurgé contre la féodalité était une folie, l'empereur étant, quant à présent, par position, par nécessité, l'élément le plus libéral de la Russie, où tout seigneur est, volontairement ou non, tyran.

Quand sa conscience fut entièrement rassurée sur son droit, Nicolas ne permit plus à personne de le contester et d'en usurper une part. Sa mère, la veuve de Paul Ier, Marie Fédorowna de Wurtemberg, qui déjà avait laissé percer son ambition à l'avénement d'Alexandre, se montra de nouveau désireuse, sinon de prendre toute l'autorité, du moins de la partager avec son fils. Nicolas lui assigna promptement son rôle en quelques mots : « Ma mère, lui dit-il, des hommages, des soins, de la tendresse, il sera toujours doux à mon cœur de vous les témoigner, et ce sera même un de mes premiers besoins... Mais les affaires de l'État me regardent, souffrez que je les fasse seul. »

Le 26 décembre 1825, au moment où Nicolas se faisait proclamer empereur à Saint-Pétersbourg, une conjuration moitié militaire, moitié civile, devait éclater sur plusieurs points de l'empire à la fois. Des hommes des plus considérables de la Russie, un prince Serge Troubetskoï, dont la famille avait autrefois disputé le trône aux Romanof, un prince Obolensky, un Michel Orlof, quatre Mouravief, un petit-fils de Souwarow, des colonels, des généraux, y étaient compromis, à côté d'écrivains et de penseurs comme Bestouief, Ryleïef, Kakofski et plusieurs autres, qui tous étaient officiers, et tous se laissaient diriger par le colonel Pestel, du régiment de dragons de Wiatka, esprit supérieur, mais beaucoup trop avancé pour le pays sur lequel il vou-

lait opérer, et en vue duquel il avait préparé une nouvelle législation. Partout, l'ensemble de la nation (serfs polonais aussi bien que serfs russes) ne comprit rien à cet essai de révolution sans préambule, sans commentaires explicatifs, sans plan bien saisissable, où l'on se plaçait en apparence sous le patronage du nom détesté de Constantin. Les conjurés, s'ils eussent réussi un jour, auraient été bien embarrassés le lendemain de leur victoire, et l'on eût certainement vu les penseurs et les hauts personnages de l'insurrection se déchirer les uns les autres, et très-présumablement les premiers sacrifiés par les seconds.

La fermeté de Nicolas déconcerta cet essai prématuré de révolution. A la première nouvelle des troubles dans Saint-Pétersbourg, le jeune empereur sortit de son palais à la tête du régiment de Préobraiensçki, marcha vers la place d'Isaac, où le gros des mécontents était assemblé, appela à lui les régiments qui voulaient lui être fidèles, renvoya avec fierté parmi les rebelles ceux qui passaient devant lui, en criant : « Vive Constantin ! » et dispersa les restes de l'insurrection par la mitraille. On vit, dès lors, que l'on n'aurait affaire ni à un Pierre III ni à un Paul Ier, et, dans cet appareil de la force, qui ne déplaît pas même toujours aux peuples les plus fiers de leur civilisation et de leur penchant à la liberté, le nouvel empereur, à peine âgé de vingt-sept ans, put marcher vers ses destinées.

Nicolas avait ainsi montré, dès les premiers jours, ce qu'il serait : ferme, inflexible et plein de décision. Sa haute stature, son port, sa majesté naturelle, tout en lui était fait pour commander la crainte et le respect chez une nation médiocrement civilisée encore et où, comme dans les classes ignorantes de tous les peuples d'ailleurs, les qualités physiques enthousiasment plus que les qualités de l'esprit. Ce n'était pas certainement que Nicolas fût dépourvu de celles-ci ; au contraire, ses yeux, ses traits, ses gestes, tout son extérieur enfin n'était que le relief d'une puissante organisation intellectuelle. Personne ne joua avec plus de conviction que lui, si l'on peut s'exprimer ainsi, son rôle de *divinité* autocratique. On le reconnaissait dans la foule sous le costume d'un simple officier, et, dans cet incognito qui ne trompait personne, il était aussi imposant que dans l'appareil du trône. Son altière sévérité ne l'empêchait pas, quand il le voulait, d'être affectueux et sympathique, et cette exception, qui confirmait la règle, le relevait encore aux yeux de ses sujets. Il était homme de famille, et, sous ce rapport, il apporta sur le trône de Russie des vertus qu'on y vit rarement assises. Si l'amour paternel, sans faiblesse mais dévoué, avait été capable de purifier ce

trône souillé de tant de sang, Nicolas Paulowistch l'aurait transmis sans tache à son héritier. Il n'aurait jamais consenti, pour régner plus tôt, à l'assassinat ni même à l'abdication d'un père ou d'un frère. Il avait de la franchise et de la droiture autant que souverain et personnage politique en puissent avoir ; car on sait trop que cette double situation est pour ainsi dire exclusive de la probité vulgaire qu'on demande à bon droit au commun des hommes, et que ce qui est tenu pour vice chez la généralité est donné pour habileté chez quelques-uns. Comme souverain et comme homme d'État, Nicolas ne saurait donc être sérieusement accusé d'avoir manqué de droiture, parce qu'ayant hérité de ses ancêtres les prétentions sur Constantinople, il a couvé et attendu l'heure qui lui semblait la plus opportune pour demander à quelque alliance indispensable la possession de cette importante cité, avec le partage de l'empire ottoman. Ce sont de ces pratiques dont ne s'est fait faute aucun grand roi dans l'histoire, si ce n'est peut-être saint Louis ; mais la loyauté presque bourgeoise de saint Louis est une légende royale plus vénérée qu'imitée. Nicolas se fit, par caractère et par politique, le champion et le protecteur des légitimités européennes, le pouvant mieux que son aïeule Catherine II, et que son frère Alexandre, lui qui, par la renonciation volontaire, quoique regrettée ensuite, de son frère Constantin, était arrivé au souverain pouvoir sans l'avoir usurpé sur quelqu'un de sa famille ; fait si rare dans les fastes impériaux de la Russie, où chaque avénement au trône était marqué par un crime. Il n'estimait sans doute que médiocrement beaucoup de ceux qui l'entouraient et dont plusieurs avaient les mains fumantes du sang de son père ; mais il n'avait pas, comme Pierre le Grand, un profond mépris pour le peuple qu'il gouvernait et dont il se servait. Quoique de souche allemande, il était Russe par sentiment et par politique : il voulait *russianiser* les éléments les plus antipathiques de son empire, faire de ces éléments si divers une nation, un peuple uniquement russe qui aurait présenté à l'Europe un front irrésistible.

Nicolas comprit, mieux encore peut-être qu'Alexandre Ier, que la principale des conditions pour constituer un peuple, en l'état de l'Europe moderne, c'est d'avoir autre chose qu'une noblesse et des esclaves ; il fit, comme Alexandre Ier, et même plus que lui, des efforts pour émanciper les serfs. Il commença par les siens, qu'en vertu d'un oukase il déclara *odnovortzi* (hommes libres), leur attribuant, en même temps, l'hérédité usufruitière des champs qu'ils cultivaient, moyennant redevance. Il avait même autorisé, par un autre oukase, tous les

serfs à se racheter ; mais il se vit presqu'aussitôt obligé, par les plaintes de la noblesse, de déclarer que ce rachat n'aurait jamais lieu qu'avec le consentement des propriétaires, ce qui rendait la chose à peu près illusoire.

Alors Nicolas essaya de poursuivre son idée d'affranchissement, au moyen d'un système correspondant à celui d'Alexandre Ier : une Russie tout entière armée. Dans ce pays, l'empereur peut disposer des serfs de tous les domaines pour en faire des soldats ; sous ce rapport, l'habitude est ancienne, et les seigneurs l'acceptent sans murmure (1). Le serf devenu soldat est la propriété directe du souverain, et le vassal a perdu pour la vie tout droit sur lui. Nicolas imagina en conséquence un oukase en vertu duquel la garde impériale, les grenadiers, l'artillerie seraient libérés au bout de quinze ans, et le reste de l'armée au bout de dix-sept ans de services militaires, sans que les propriétaires de domaines pussent y prétendre aucun droit. Mais à ce système d'affranchissement se joignent de véritables annihilations, le soldat affranchi n'étant plus bon à rien après un si long temps passé dans le mécanisme militaire, et ne recevant d'ailleurs, avec sa liberté, aucun moyen d'existence. Si cet empereur puissant et redouté, sentant parfaitement

(1) « Quand paraît l'oukase qui ordonne le recrutement, dit M. Gallet de Kulture, dans son curieux ouvrage intitulé *la Sainte-Russie,* le seigneur, averti secrètement par l'autorité locale, fait mettre aux fers deux ou trois fois autant d'hommes que l'État lui en demande, car les commissions d'examen sont très-sévères, surtout si on ne se montre pas *généreux* envers le conseiller, le délégué militaire et le médecin chargés de la révision. Le paysan russe, ajoute le même auteur, est antipathique à la profession des armes. La force seule qui le maintient serf le fait soldat. A l'approche des recruteurs, il fuit dans les forêts. L'un se coupe les doigts, l'autre les pieds, celui-ci se crève les yeux. C'est pour la commune entière le temps de la désolation.... Un grand nombre de recrues meurent de chagrin ou d'effroi avant d'atteindre le quartier général.... Lors de leur arrivée au corps, on leur rase les cheveux et la barbe. Une discipline brutale, féroce, s'empare d'eux. Marches forcées, fatigues accablantes, privations inouïes; à la moindre hésitation, à la faute la plus légère, le bâton, les verges. Beaucoup succombent à ce régime écrasant. L'armée, pour faire un soldat, dévore en moyenne trois hommes, mais ceux qui survivent sont des natures à l'épreuve, *krepki,* les forts, les durs.... Si une parfaite machine constituait un soldat, le Russe n'aurait pas d'égal. »

A côté de cette opinion, voici celle du duc de Raguse qui, comme l'on sait, n'a connu de la Russie que le monde officiel et impérial, et semble avoir relevé ses opinions sur le carnet de l'empereur Nicolas, son idole.

« Parmi les soldats (russes), on trouve un grand patriotisme, un grand amour du pays, un grand dévouement pour sa gloire et pour le souverain. Ce sentiment appartient à la nation. Le paysan russe, serf et esclave, a des sentiments pour la patrie qui l'honorent et qui surpassent souvent ceux des peuples qui font de ce mot sacré la base de leur langage. » (*Mémoires du duc de Raguse,* tome IX, pages 175 et 176.)

de quel intérêt il serait pour sa grandeur personnelle et pour celle de son empire d'abolir, par une vaste mesure, le servage russe, ne l'a pas osé, qui donc l'osera? Et cependant, il n'y aura vraiment de peuple et de nation russes que ce jour-là. Présentement donc il n'y a qu'une armée russe, et point de peuple russe; comme aux jours de la Pologne, il n'y avait, avec une noblesse, qu'une armée et point de peuple polonais; comme en Hongrie il n'y eut que même chose et même absence, lors des diverses tentatives d'indépendance faites contre la maison d'Autriche.

On a dit quelles étaient les qualités de Nicolas Paulowitsch : elles avaient malheureusement leur revers. Sa fermeté le rendait dur; l'inflexible et l'impitoyable se touchent : il fut l'un et l'autre. Quiconque n'était pas soumis était martyr : c'est la logique du despotisme, et personne ne la poussa plus loin que Nicolas Ier. Dans son orgueil autocratique, il finit par prendre si au sérieux son rôle de dieu terrestre, qu'il ne comprenait pas que quelque chose au monde lui résistât, et qu'il se croyait quitte envers la vraie et seule Divinité de tous les actes barbares que lui suggérait le besoin de maintenir et d'étendre sa puissance et sa grandeur; non content de supplicier ici-bas ceux qui lui faisaient obstacle, il les aurait volontiers dévoués aux supplices éternels d'une autre vie; en qualité d'autocrate, il s'en croyait le droit. Certes, on ne peut trouver extraordinaire qu'un souverain absolu dans toute l'étendue du mot, sévisse contre ceux qui entreprennent de ruiner son autorité, qui veulent le renverser du trône; à moins qu'il ne soit doué de cette rare magnanimité qui croit pouvoir puiser une force dans la clémence. Mais Nicolas poussa le châtiment jusqu'à la barbarie, et, plus terrible que le dieu vengeur de l'éternité, il punissait ceux qu'il jugeait coupables jusque dans leurs générations. On cite de lui un mot atroce. Ayant fait grâce de la vie au faible et irrésolu prince Serge Troubetskoï, et l'ayant condamné à servir, comme galérien, dans les mines de la Sibérie, il répondit à l'épouse dévouée et admirable de cet infortuné, qui avait pris sa part de ce terrible exil, et faisait solliciter la faveur d'envoyer ses enfants à Saint-Pétersbourg : « Non, les enfants des galériens, galériens eux-mêmes, n'ont pas besoin d'être savants. » Pestel, Mouravief-Apostol, Bestouief, Ryleïef, Kakofski, tous hommes de famille et officiers, furent condamnés à être écartelés, et, par commutation de peine, furent pendus. Le comte de Tchernichef, titré et nommé ministre de la guerre à cette occasion, présidait à l'exécution, qui manqua à plusieurs reprises. Michel Orlof, dont le parent Alexis

Orlof, deuxième du nom, s'était signalé le jour même de l'insurrection auprès de l'empereur, qui en avait fait son favori, fut seulement exilé. Le nom de Souwarow était tellement haut placé dans l'armée russe, que Nicolas se refusa à trouver un complice des insurgés dans l'héritier de ce nom. Mais la Sibérie engloutit un grand nombre de malheureux. La lâcheté et la bassesse des courtisans se signalèrent dans ces circonstances. Pas un d'eux, parent, père, frère des condamnés, n'osa solliciter le souverain en leur faveur, de peur d'être frappé de sa disgrâce. Enfin, chose plus hideuse encore et qui fait frémir : selon l'usage de ses prédécesseurs, Nicolas ne permit pas même aux parents de se montrer affligés du coup qui atteignait les leurs : le frère, le père, la mère durent avoir le sourire sur les lèvres, pendant qu'ils avaient sans doute la torture dans le cœur; nulle fête ne dut être contremandée : au contraire, on dut en donner de nouvelles, et l'œil menaçant du maître implacable chercha à scruter les sentiments dans la physionomie des patients. En un mot, selon l'expression du général Lovenstein, qui se flattait de l'avoir inventée, il fallait avoir l'hypocrisie du contentement. Voilà à quels rôles l'autocratie condamne et celui qui en est revêtu et ceux qui vivent sous son joug. Le cœur du souverain, dans cet état, ne peut se montrer bon qu'à la condition de ne rencontrer aucune résistance; s'il en rencontre, il se corrompt, et sa nature, d'abord généreuse, ne sait plus être qu'impitoyable.

Délivré, quant à présent, de toute crainte à l'intérieur, Nicolas reprit la politique de ses prédécesseurs à l'égard de la Turquie, avec la pensée que c'était peut-être à lui que la destinée réservait de conduire la Russie jusque dans Constantinople, et de replacer la croix byzantine sur l'antique église de Sainte-Sophie.

Mais, tout plein d'idées de guerre, toujours serré de pied en cap dans le tenue militaire comme s'il entrait sans cesse en campagne, rêvant de faire de la Russie une légion armée et conquérante, il eut néanmoins l'adresse de se faire regarder longtemps par les gouvernements étrangers comme l'appui, le pilier de la paix du monde. « Le nom de paix, disait un célèbre négociateur, le marquis de Torcy, présente l'idée d'un état si heureux, que quiconque s'y oppose directement est regardé comme ennemi de la tranquillité et du bonheur publics : ceux qui se plaisent le plus aux horreurs de la guerre, dissimulent leurs sentiments et veulent qu'on les croie pacifiques. » Il n'est pas en effet d'hommes ambitieux de conquêtes qui n'aient affirmé qu'ils ne faisaient la guerre que pour mieux assurer la paix. L'empereur

Nicolas eut, de plus que la plupart de ces hommes, la patience et l'art de savoir attendre l'occasion.

Son premier acte diplomatique fut le traité d'Ackermann, passé le 7 octobre 1826, avec la Porte ottomane, sous la maladroite médiation de lord Strangford, ambassadeur d'Angleterre, traité par lequel celui de Boukharest (1812) était non-seulement confirmé, mais étendu d'une manière toute favorable aux projets du czar, en ce qui concernait les provinces moldo-valaques et les sectateurs du rite grec en général, qui dépendaient du sultan.

L'insurrection de la Grèce vint fort à propos, dans ce temps, pour seconder les vues de Nicolas. Les Grecs, par leurs souffrances, par leur héroïsme, intéressaient alors tous les peuples chrétiens. Partout, en France, en Angleterre, en Italie, en Allemagne (l'Autriche exceptée), on s'apitoyait sur leur sort, on exaltait leurs efforts pour recouvrer l'indépendance, dont on les croyait plus dignes qu'ils ne s'en sont montrés depuis qu'elle leur a été rendue ; il n'était pas un poëte en Europe qui ne mêlât ses chants élégiaques ou lyriques à leurs larmes ou à leurs exploits. Tout le monde fut pris à ce mirage, qu'il ne faut pas regretter, mais où l'on ne vit pas assez la main russe. Ce n'était pas faute pourtant d'être averti par les noms de ceux qui donnèrent le signal de l'insurrection : un comte Capo d'Istria, un Alexandre Ypsilantis, aide de camp de l'empereur de Russie, un Athanase Tsakalof, négociant de Moscou, et tant d'autres qui n'étaient que des agents patents ou occultes du cabinet de Pétersbourg, auraient suffisamment démontré le piége à des peuples moins lyriquement prévenus que ne l'étaient alors la France et l'Angleterre en faveur de l'insurrection. Il n'y eut, il faut le reconnaître, que le gouvernement autrichien qui vit clair dans ces circonstances. Aussi se refusa-t-il à entrer dans la ligue russe, anglaise et française ; ce dont il ne manqua pas d'être vertement châtié par les polémistes et par les poëtes (*vates*) du temps. Et cependant c'était peut-être la seule fois depuis une longue suite d'années, que ce gouvernement prenait, dans sa neutralité forcée, une attitude nette et digne, en se refusant à donner, même indirectement, la main aux projets de la Russie.

En attendant que le moment fût venu de recueillir le fruit des intrigues des agents russes dans les États dépendants de l'empire ottoman, Nicolas eut à se préoccuper aussi de suivre la politique héréditaire des souverains de la Russie à l'égard de la Perse, avec laquelle un traité de paix avait été conclu, à la fin de 1813, par l'entremise du gouvernement anglais.

Une imprudente agression dans les contrées transcaucasiennes, où la Russie n'avait encore établi qu'une domination incertaine et contestée, fournit à cette puissance une excellente occasion de s'agrandir encore du côté de la mer Caspienne. Le général Paskéwitsch, après avoir chassé des provinces caucasiennes les armées persanes, commandées par Abbas-Mirza et Ali-Nachy-Mirza, tous deux fils de Feth-Ali-Schah, et leur avoir fait essuyer plusieurs défaites, s'empara, au mois de septembre et d'octobre 1827, de Sardar-Abad, tenu pour le plus fort boulevard de la Perse, ainsi que d'Érivan et de Tauris, en Arménie. L'Angleterre, qui avait garanti le traité de 1813, n'intervint pas, parce que les premières ruptures étaient venues du côté des Persans. La Russie, disposée à s'engager dans sa nouvelle croisade contre l'empire ottoman, se prêta à des ouvertures de paix avec la Perse, et, le 22 février 1828, le général Paskéwitsch imposa aux vaincus le traité de Tourkmantchaï, qui, outre une indemnité de quatre-vingt millions de francs, assurait à la Russie la totalité du khanat d'Érivan, tant en deçà qu'au delà de l'Araxe, et le khanat de Naklitchivan. Tauris et le khanat d'Aderbaïdjan étaient restitués à la Perse. L'Europe ne parut se préoccuper de ce nouvel agrandissement de la Russie que pour y applaudir.

Les cruautés exercées sur les Grecs insurgés mettaient alors les mahométans au ban de toutes les nations civilisées. La Russie, jugeant que le moment était venu de profiter de tous côtés de cette irritation générale, et prétextant de la violation du traité d'Ackermann, déclara la guerre à la Turquie, le 26 avril 1828. Le 7 mai suivant, toutes ses mesures étant prises dès longtemps, l'armée russe passa le Prouth, se dirigeant vers le Danube.

L'empereur Nicolas, quoique n'ayant aucune des qualités qui font le général en chef, avait de grandes prétentions à la tactique et à la stratégie. C'est le défaut de tous les souverains absolus : ils croient qu'à leur puissance est attaché le don de tous les talents, jusqu'à ce qu'une leçon sévère, sans les désillusionner entièrement, les oblige du moins à confier à d'autres mains que les leurs la direction de leurs armées. Nicolas voulut présider au passage du Danube, comme autrefois Louis XIV à celui du Rhin. Mais il n'avait pas autour de lui cette brillante pléiade de généraux illustres qui fit toute la gloire militaire du grand roi. Sa campagne de 1828 fut presque honteuse, et dans tous les cas malheureuse. L'armée turque avait pris quelque régularité ; elle commençait à s'exercer à l'européenne, et celle de l'empereur de Russie fut plus d'une fois obligée de lui céder le terrain. Pendant qu'une flotte russe, comman-

dée par l'Anglais Greigh, et des troupes de débarquement, sous les ordres du général Menschikof, s'emparaient, sur la côte subcaucasienne de la mer Noire, aux deux extrémités de la Circassie, d'Anapa et de Poti, l'armée de Nicolas, séparée en plusieurs corps, après avoir forcé le passage du Danube, et pris Isaktscha, Brailof, Koustindjè, Hirsova, Matschinn et Toultscha, échoua devant Schoumla, où se trouvait le grand vizir Houssein-Pacha avec quarante mille hommes, ainsi que devant Silistrie et Roustchouk. Omer-Brione battit les Russes, le 30 septembre 1828, sur les rives du Kamtschik. L'empereur Nicolas, n'ayant pas réussi à Schoumla, vint devant Varna, assiégée depuis quelque temps déjà par les généraux Soukhtelen et Menschikof, pour se donner la gloire d'un succès qui semblait d'autant moins douteux que la flotte commandée par Greigh, maîtresse de la mer Noire, appuyait les opérations par un blocus et une vive canonnade, et qu'Omer-Brione n'avait pas su profiter de sa victoire de Kamtschik pour secourir la place, qui n'avait qu'une garnison de sept mille hommes. Le siége de Varna néanmoins, commencé le 14 juillet, ne finit que vers la mi-octobre 1828, et les Russes n'emportèrent la place qu'après avoir eu à repousser, de la part d'Yousouf-Pacha, qui la commandait, plusieurs sorties meurtrières et livré plusieurs assauts qui leur coûtèrent beaucoup de monde.

Pendant ce temps, une autre armée russe, commandée par le général Paskéwitsch, qui avait Mouravief sous ses ordres, prenant pour bases d'opérations Tiflis, en Géorgie, et la position de Poti, récemment acquise sur le Phase, s'avançait sur l'Arménie turque, prenait Kars le 1er juillet, entrant dans la place, mal défendue, à la suite des fuyards, passait le Kour et s'emparait des petites places d'Akaltsikè, d'Azckour et d'Ardhagan. Un autre corps, détaché de la même armée, contournant, par la route d'Érivan à la vallée de l'Euphrate, les monts Ararat, débouchait devant Bayazid, et occupait cette place après un léger combat avec la cavalerie ottomane.

En somme, malgré ces succès en Asie, le grand but de la campagne de 1828 était loin d'être atteint. Sans la prise de Varna, les Turcs, restés maîtres des rives du Danube, en auraient eu le principal honneur en Europe. D'ailleurs la Russie, dans cette première campagne, avait vu s'engloutir un tiers de ses armées et la prétention stratégique de son souverain (1).

(1) On cite, à propos de cette prétention de Nicolas, l'anecdote suivante :

Le général Mouravief, dont une partie de la famille avait été compromise dans l'échauffourée du 26 décembre 1825, servait avec distinction dans le Caucase, où il

C'eût été presque un désastre pour Nicolas si, dans ce temps, la France et l'Angleterre ne se fussent chargées de relever ses affaires par l'occupation de la Morée et la destruction de la flotte ottomane à Navarin. Il peut y avoir encore incertitude sur la question de fondation du petit royaume des Hellènes, que, dans tous les cas, on ne constituait pas assez fort pour lui faire contre-balancer l'influence russe sur les nombreuses populations chrétiennes du rite grec répandues dans la Turquie; mais il n'y en a point sur la faute qui fut commise par le fait de l'anéantissement brutal de la flotte ottomane. La Russie seule en profita, quoique la part prise par sa flotte à cette malheureuse exécution n'ait été rien moins que brillante. On est fondé à croire que si les Turcs n'eussent eu affaire qu'à l'escadre de l'amiral russe, ils en auraient eu raison.

Ce fut sous les auspices de cette grande erreur des gouvernements anglais et français que la Russie ouvrit sa campagne de 1829. L'empereur Nicolas renonça au commandement en chef de son armée, et ses affaires n'en allèrent que mieux. Le général Diebitch fut mis à la tête de l'armée du Danube. « C'était, dit le duc de Raguse, un homme très-distingué, très-instruit, ayant des idées saines et toutes les bonnes doctrines sur la guerre. Son autorité était extrême, sa bravoure brillante, sa volonté forte. »

Le général Paskéwitsch son émule, resté à la tête de l'armée du Caucase et d'Arménie, battit le pacha d'Erzeroum, à Kainly, le 1er juillet 1829; le lendemain, il remporta une nouvelle victoire à Milli-Douzé; et, le 9 du même mois, il entra dans Erzeroum.

Cette année, les choses n'allèrent pas mieux pour les Turcs en Europe qu'en Asie. Le désastre de Navarin, l'agression de la France et de

s'acquit une grande réputation de tactitien. Il fut appelé à Moscou pour rendre compte de ses opérations, et l'empereur profita de sa présence pour juger de sa science et mettre la sienne en relief dans de grandes manœuvres et de petites guerres. Il fut mis à la tête d'un corps qui devait opérer contre celui que commandait Nicolas. Celui-ci, croyant l'avoir dérouté, entendait déjà, avec un certain sentiment d'orgueil, les railleries de ses courtisans à l'adresse de son adversaire, quand tout à coup, s'étant rapproché de la Newa, il fut surpris par Mouravief qui, contournant un pli de terrain derrière lequel il s'était retranché, sépara d'abord, par une habile manœuvre, l'empereur de son armée, et plaça ensuite celle-ci entre le fleuve et son artillerie. Le général Yermolof, qui avait été nommé juge du camp, adressa ses félicitations à Mouravief, mais en lui faisant observer combien il avait été mauvais courtisan : « Votre victoire est une défaite, » lui dit-il. En effet, Mouravief resta sans commandement jusqu'à l'ouverture de la dernière guerre, où l'on crut ne pouvoir se passer de ses services.

l'Angleterre, jointe à celle de la Russie, les avait complétement démoralisés. Le général Diebitch mit le siége devant Silistrie le 17 mai 1829, et entra, le 30 juin, dans la place qui avait soutenu vingt-sept jours de tranchée ouverte, s'était vaillamment défendue, mais avait perdu toute espérance d'être secourue. Au mois de juillet, fut livrée la désastreuse bataille de Pravadi, en Boulgarie, à cent kilomètres sud-est de Silistrie et à vingt-cinq kilomètres ouest de Varna. Le grand vizir y fut mis en pleine déroute par Diebitch, secondé par les généraux Rudiger, Boudberg, Roth, Toll, Arnoldi et Palhen. Il laissa entre les mains des Russes toute son artillerie, tous ses bagages; et ses troupes prirent la fuite dans toutes les directions, jetant leurs armes et ne songeant qu'à sauver leur vie. La route des Balkans était ouverte à Diebitch par cette victoire; il franchit ces monts, du 20 au 24 juillet, et, le 26, il établit son quartier général à Aïdos. Une dernière victoire remportée à Sliwno lui permit de se mettre en marche sur Andrinople, où il entra sans coup férir. Il semblait qu'il n'eût plus qu'à mettre la main sur Constantinople, et déjà la flotte de l'amiral Greigh, maîtresse de la mer Noire, se montrait à Kara-Bournou, à l'entrée du Bosphore, pendant que les avant-postes russes étaient à Énos, prêts à se mettre en communication avec l'escadre du vice-amiral Leyden, qui croisait à l'entrée des Dardanelles; mais enfin les puissances occidentales s'étaient émues: leurs envoyés arrêtèrent les vainqueurs à Andrinople en s'adressant à leur modération, à laquelle elles ne croyaient pas au fond, mais en se réservant sans doute, l'Angleterre surtout, si longtemps aveugle, d'entrer en lice si cela devenait nécessaire. Quoi qu'il en soit, Nicolas put se donner les apparences de la générosité, en se parant de tous les avantages compatibles avec cette intervention inopportune pour lui; il prit ses étapes pour une autre occasion et se fit une part encore suffisamment léonine.

Si les puissances occidentales se fussent mieux entendues, si elles ne se fussent pas fait, d'après des succès auxquels elles avaient si impolitiquement concouru par la destruction de la flotte ottomane et par une diversion du côté de la Grèce, une idée fabuleuse de la Russie, elles auraient pu d'autant plus aisément enjoindre à l'empereur Nicolas de se montrer extrêmement modeste dans ses demandes, que ses armées, malgré leurs victoires, avaient laissé, sur leurs derrières, Schoumla et le haut Danube au pouvoir des Turcs, qu'elles étaient exposées à voir leurs communications coupées, et qu'enfin, plus par le fait des fatigues et des maladies sans doute, que par le fait des armes otto-

manes, elles étaient épuisées, presque anéanties. Il n'y eut, à la paix, qu'une poignée de Russes qui repassèrent le Danube. Mais ces puissances manquèrent d'entente et d'énergie. Nicolas imposa, en conséquence, des conditions si onéreuses à la Turquie, qu'il a fallu faire depuis une coalition et une grande guerre, non pour en supprimer, mais seulement pour en atténuer les effets. Par le traité signé à Andrinople, le 14 septembre 1829, sous la médiation des puissances, la Russie acquérait les bouches du Danube, sous la condition de laisser la navigation de ce fleuve libre au commerce des autres nations, et d'en prévenir l'ensablement, la majeure partie du pachalik d'Akaltsikè ou Tcheldir, dans l'Arménie et la Géorgie turque, avec Anapa et Poti; elle se faisait donner une somme équivalent à cent dix millions de francs, comme indemnité des frais de la guerre; par un article judaïque, sans rappeler le traité du 6 juillet 1827, qui confiait à la France et à l'Angleterre, en même temps qu'à elle, le protectorat de la Grèce, elle stipulait pour elle seule au besoin un droit d'intervention dans les affaires de ce pays, dont l'indépendance était reconnue par la Porte; enfin, elle ne laissait plus au sultan qu'un droit d'investiture sur les hospodars moldo-valaques; et, à la condition d'un tribut annuel, la Moldavie, la Valaquie et la Servie devenaient indépendantes, sous le haut protectorat de l'empereur Nicolas, qui en usa sur-le-champ selon les précédents que lui avait légués Catherine en fait de protection, pour se conduire en maître, sinon dans la Servie, du moins dans les deux autres provinces. Toutefois l'ombre de suzeraineté que le sultan y conservait, deviendrait un jour pour les puissances occidentales, mieux éclairées, une cause suffisante d'intervention de ce côté. Les principautés de Valaquie et de Moldavie devaient être gardées en dépôt par la Russie jusqu'à parfait paiement de la somme due par la Porte pour indemnité de guerre. L'empereur Nicolas, connaissant les embarras financiers du sultan, offrit d'acheter, moyennant trois millions de ducats, la suzeraineté sur ces deux provinces. La Porte ottomane fut, dit-on, sur le point d'accéder à cette proposition; mais elle se ravisa en temps opportun. La Valaquie et la Moldavie furent placées jusqu'en 1834 sous l'autorité du général russe commandant le corps d'occupation; après quoi elles reçurent de l'influence moscovite, plus que de l'autorité turque, deux hospodars qui, pris entre deux intrigues, fort intrigants eux-mêmes, n'eurent guère de puissance que pour le mal.

Survint, peu de temps après le traité d'Andrinople, la révolution de juillet 1830, en France, qui causa une violente commotion dans toute

l'Europe. Les souverains de Russie, d'Autriche, de Prusse, qui étaient en train de concerter des plans contraires aux libertés des peuples avec les diverses branches de la maison de Bourbon, plans auxquels Nicolas Ier imprimait sa direction, et dont seul certainement il eût profité, furent surpris, déconcertés, et ne s'occupèrent d'abord que de se préserver chacun de son côté.

L'empereur Alexandre Ier, en consentant à la création, comme annexe de son empire, d'un petit royaume de Pologne de cent vingt-quatre mille kilomètres carrés, avec seulement quatre millions deux cent mille habitants, n'avait pu croire qu'il lèguerait à son successeur une révolution à étouffer au prix d'une consommation de soldats russes aussi grande qu'il en aurait fallu pour faire d'importantes conquêtes. Mais il y avait dans cette Pologne en miniature, conformément aux actes du congrès de Vienne, une sorte de gouvernement constitutionnel, une diète qui votait l'impôt et discutait les lois; il y avait surtout un noyau d'armée polonaise. C'en fut assez pour que, sous la commotion électrique partie de Paris en juillet 1830, une révolution éclatât, en novembre de la même année, à Varsovie. Là on demandait, depuis quelque temps déjà, l'incorporation de la Lithuanie et autres provinces polonaises au royaume, et l'on se plaignait de la violation des libertés résultant de la constitution donnée par Alexandre ainsi que du gouvernement brutal de Constantin. La jeune noblesse polonaise de l'école militaire donna le signal; l'insurrection fit de rapides progrès, et le grand-duc dut capituler. L'empereur, exaspéré, ne voulut entrer dans aucun arrangement; il repoussa toutes les ouvertures du général Chlopiki, investi d'abord d'une sorte de dictature, qu'on lui retira, et la partie la plus bouillante des insurgés prononça, le 21 janvier 1831, la déchéance de Nicolas comme roi de Pologne. Les Polonais n'étaient que soixante-dix mille combattants pour recevoir l'avalanche de Russes prête à tomber sur eux : car c'était toujours même chose, point de peuple polonais, encore des serfs, que les nobles, dirigeant l'insurrection, hésitaient à libérer, à convoquer à la croisade nationale au nom de leurs propres intérêts, ajoutant à cette faute celle qu'un fatal préjugé leur inspirait, de se montrer hostiles aux Israélites, qui seuls avaient de l'industrie, de l'argent, et qui le mettaient généreusement au service de la révolution, si elle ne les repoussait pas comme indignes. Cependant, cette révolution, si peu large par la base et comme nombre d'intéressés et comme principes populaires, fit de si héroïques efforts qu'elle tint dix mois la Russie en échec, et dévoila aux esprits clair-

voyants la faiblesse de cet empire, eu égard à son étendue et à sa renommée. Elle avait compté sur l'appui de la France et de l'Angleterre; mais ces deux nations, outre qu'elles ne paraissaient pas songer qu'il y avait un moyen de faire capituler la Russie, en la prenant par la mer Noire et la Baltique, sans pour cela troubler le centre de l'Europe, étaient déjà fort occupées de la création du royaume de Belgique, création heureuse et libérale, par laquelle la Grande-Bretagne prouvait qu'elle avait abandonné les errements de 1815 vis-à-vis de la France, en haine de laquelle le royaume des Pays-Bas (Hollande et Belgique réunies, ceinture de granit et d'eau) avait été constitué par les traités de Vienne. La France et l'Angleterre avaient en outre beaucoup de peine à empêcher l'Autriche et la Prusse d'intervenir, dans la crainte où elles étaient pour leurs provinces de Galicie et de Posen.

Le général Diebitch, à la tête d'une armée trois fois plus forte que celle des Polonais, vint briser contre la phalange nationale la gloire qu'il avait acquise peu auparavant en Turquie. Le général Geismar, avec soixante mille hommes, fut battu, le 31 mars 1831, à Waver, par quarante mille Polonais, qui lui tuèrent six mille hommes, lui firent six mille prisonniers, et lui prirent douze canons et deux drapeaux. Les Russes furent encore battus, le 10 avril, à Yganie, combattant trois contre un. Le 26 mai, l'héroïque Skrzinecki, dont la mort fut pour les Polonais pire que la perte d'une armée, remporta une victoire mémorable à Ostrolenka, sur le général Diebitch, de l'arrière-garde duquel il avait déjà triomphé, le 23 du même mois. Mais l'armée russe se renouvelait sans cesse, et l'armée polonaise s'usait, faute d'un peuple polonais, par chacune de ses victoires. Elle dut se retirer à Praga, faubourg de Varsovie, au côté de la Vistule opposé à celui de cette ville. Diebitch mourut de chagrin, le 10 juin, et le vice-roi Constantin succomba, le 27 du même mois. L'émule de Diebitch, Paskéwitsch d'Érivan, succéda à ce général en chef, et passa la Vistule avec une armée de quatre-vingt mille Russes, destinée à remplacer celle qui venait d'être anéantie. Les nobles polonais songèrent alors à proclamer l'émancipation des serfs et à augmenter, à renouveler leur brave armée par la liberté, par la création d'un peuple. Il était trop tard. Paskéwitsch attaqua Varsovie avec quatre-vingt mille hommes et quatre cents canons. Cette ville héroïque, comme cela n'arrive que trop souvent dans les jours de malheur, se crut trahie et se livra à des discordes intérieures qu'attisaient encore les agents secrets de la Russie. Enfin, après avoir détruit un tiers de l'armée assiégeante et perdu une notable partie de ses défenseurs, la

malheureuse cité eut à essuyer, du 6 au 8 septembre 1831, une suite d'assauts terribles qui furent soutenus avec la rage du désespoir. Elle succomba sous le nombre, et c'en fut fait de cette tentative de résurrection de la Pologne qui n'avait pas trouvé d'écho dans la Lithuanie, parce que là, plus encore que dans l'État de Varsovie, il n'y avait que des nobles et des esclaves.

Nicolas déclara que le royaume de Pologne, créé par son frère Alexandre, ferait désormais partie intégrante de l'empire. C'eût été peu, s'il n'avait ajouté à cet acte les persécutions les plus odieuses, un martyre général des Polonais qui a duré, avec une inflexibilité inouïe, jusqu'à la fin de son règne.

Depuis que la Russie secondait de tous ses moyens la dissolution des divers États qui l'entouraient, la Turquie avait vu lui échapper d'autres provinces encore que celles dont cette puissance s'était emparée. Habituée, depuis le règne de Catherine II et la première insurrection des Grecs, à se considérer comme à peu près indépendante, l'Égypte, sous le fameux Méhémet-Ali, alla plus loin : elle menaça d'absorber l'empire ottoman.

Les victoires remportées sur les troupes du sultan Mahmoud II, à Homs et à Konièh, en 1832, par Ibrahim-Pacha, fils de Méhémet, ouvraient aux Égyptiens la route de Constantinople, quand les puissances intervinrent pour les arrêter, comme elles avaient naguère arrêté les Russes à Andrinople. Nicolas, inquiet de voir Constantinople menacé par Méhémet-Ali et Ibrahim-Pacha, qui tous deux étaient considérés alors comme susceptibles de se fortifier puissamment dans les conquêtes qu'ils feraient, ne fut pas des moins empressés à intervenir. Il ne se borna pas aux actes diplomatiques, et, dépêchant une armée, il imposa au malheureux Mahmoud cette protection féline dont la Russie ne se fait jamais faute dans les embarras de ses voisins. Le sultan, aux abois et circonvenu, eut l'imprudence d'accepter, pour huit années, le traité d'alliance offensive et défensive d'Unkiar-Skelessi, en date du 8 juillet 1833, qui, par une clause secrète, fermait éventuellement les Dardanelles aux puissances occidentales, en les laissant ouvertes, ainsi que le Bosphore, aux flottes russes. En retour de cette concession, qui fut bientôt éventée, et contre laquelle protestèrent la France et l'Angleterre, Nicolas, par un nouveau traité, en date du 29 janvier 1834, qui corroborait le premier, fit remise à la Turquie d'une partie de l'indemnité de guerre à laquelle elle s'était engagée par le traité d'Andrinople, et fit évacuer la Moldo-Valaquie, que ses troupes occupaient encore

comme garantie, sauf la place de Silistrie, où elles devaient rester pendant les huit années du nouveau traité.

Dès auparavant, sous la médiation de la France et de l'Angleterre, la paix avait été faite à Koutaièh, le 4 juillet 1833, entre le sultan Mahmoud et Méhémet-Ali qui, à l'Égypte et autres provinces qu'il possédait déjà avec droit de transmission héréditaire, fit ajouter la Syrie. Mais, en 1839, Nicolas, impatient de tirer parti du traité d'Unkiar-Skelessi, poussa le sultan à retracter les concessions faites à Méhémet-Ali. Celui-ci qui, sous le titre de vice-roi d'Égypte, exerçait une souveraineté pleine et entière sur les États qu'il avait soustraits à l'empire ottoman, envoya une armée, sous les ordres de son fils Ibrahim, au-devant de celle du sultan, laquelle s'était avancée, sous la conduite du séraskier, dans la plaine de Nézib, entre Alep et Marach, en Syrie. Ibrahim-Pacha remporta en ce lieu, le 24 juin 1839, une victoire décisive qui nécessita de nouveau l'intervention des puissances européennes.

Sur les entrefaites, le sultan Mahmoud II mourut, et son fils Abdoul-Medjid, à peine âgé de seize ans, lui succéda, le 11 juillet 1839. Presque aussitôt, la France, l'Autriche et la Prusse, voulant enlever à la Russie le monopole du protectorat sur la Turquie, déclarèrent au jeune sultan, par une note en date du 27 juillet 1839, à laquelle l'empereur Nicolas dut accéder, bien qu'à contre-cœur, qu'elles faisaient de la question d'Orient une question européenne.

Cette question se compliquait de la résistance du vice-roi d'Égypte à faire les concessions qu'on exigeait de lui, qui consistaient non-seulement à se départir de toute prétention nouvelle après la victoire de Nézib, mais encore à se reconnaître vassal du sultan et à renoncer à plusieurs des avantages qu'il avait précédemment conquis. D'autre part, le gouvernement du roi Louis-Philippe, à la politique duquel présidait alors M. Thiers, pensant peut-être que l'empire ottoman aurait plus de virilité en se retrempant dans un élément nouveau, et que l'Égypte de Méhémet-Ali et d'Ibrahim-Pacha offrirait des obstacles plus sérieux à l'ambition de la Russie que la Turquie, qui paraissait alors en pleine décadence, se montrait favorable au vice-roi. Un conflit faillit en surgir, en 1840, entre la France d'une part, et l'Angleterre, l'Autriche et la Russie de l'autre.

Nonobstant la présence d'une escadre française, sous les ordres du vice-amiral Lalande, dans les eaux de la Syrie, qui était de la dépendance du vice-roi d'Égypte, le blocus des ports de cette province par

les forces navales de l'Angleterre, auxquelles des bâtiments autrichiens se joignirent pour la forme, fut décidé. L'escadre du vice-amiral Lalande, qui était un objet d'admiration pour les plus habiles marins anglais eux-mêmes, et dont le chef expérimenté s'était presque fait fort de battre, dans un premier engagement, l'escadre anglo-autrichienne, mais sans répondre de même des engagements subséquents devant des forces qui se renouvelleraient incessamment, cette belle escadre fut rappelée à Toulon par le ministre même qui l'avait fait un peu trop légèrement sortir. Le gouvernement français ayant voulu au fond faire de la politique anti-russe, mais s'étant peut-être trompé sur les moyens, prit le parti de s'isoler et de rester neutre. La politique russe avait été la première à favoriser les divers soulèvements de l'Égypte contre la Porte; et si elle se mettait, cette fois, du côté du sultan, ce n'était pas qu'elle se sentît attirée par le bon droit, mais c'était qu'elle craignait qu'à une puissance, selon elle, expirante, il ne s'en substituât une autre plus forte et vivace. Toutefois, le gouvernement anglais eut la prudence de ne pas appeler la flotte russe de la mer Noire à prendre part aux opérations maritimes de la Méditerranée. Beyrouth et Saint-Jean d'Acre furent bombardés par les forces navales d'Angleterre, aux ordres de l'amiral Stopford et de sir Charles Napier. La première de ces places, qui était commandée par un Français, le colonel Selves, connu des musulmans sous le nom de Soliman-Pacha, opposa seule une énergique défense qui, sans l'évanouissement de l'armée égyptienne, opéré sans combat, par le seul effet de l'or et des intrigues, aurait pu tourner à la confusion des assiégeants. Sidon n'essaya pas même de se défendre. Le 27 novembre 1840, le vice-roi d'Égypte fit une convention provisoire avec les Anglais, par laquelle il s'en remettait à la décision des grandes puissances.

L'avantage de l'intervention vigoureuse de l'Angleterre en faveur du sultan fut d'enlever tout prétexte au renouvellement du traité d'Unkiar-Skelessi. Il en fut fait un autre, le 13 juillet 1841, auquel la France finit par prendre part, le ministère de M. Thiers ayant été remplacé par celui de M. Guizot. Une des clauses de ce traité, absolument contraire aux prétentions de l'empereur Nicolas, était que le sultan s'engagerait à fermer le Bosphore et les Dardanelles à toutes les nations *indistinctement*. c'est-à-dire la Russie comprise, en même temps que les puissances prendraient sous leur garantie le principe de la clôture des détroits et les nouveaux arrangements entre le sultan et le vice-roi d'Égypte.

Les puissances de l'Occident eurent pourtant le tort de laisser l'em-

pereur de Russie se prévaloir des prétendus services qu'il avait rendus au sultan dans cette question, et continuer à tout conduire à son gré dans la Valaquie, la Moldavie et la Servie.

Inquiet de la situation nouvelle que l'intervention armée de l'Angleterre et le dernier traité lui imposaient, Nicolas fit, en 1844, un voyage à Londres, dont l'objet a été révélé depuis. Il s'agissait pour lui de pressentir le gouvernement britannique sur un partage éventuel de la Turquie. Le rôle que l'Angleterre avait joué dans la querelle entre le sultan et le vice-roi d'Égypte, lui faisait croire que si cette puissance avait montré autant d'activité et d'énergie dans son intervention en 1841, son but avait été de ne pas permettre à l'influence française de s'établir en Égypte de manière à l'empêcher de prendre elle-même, à certain jour, possession de ce pays. La situation de la Turquie fut examinée, mais, à en juger par la politique dont ce voyage était le point de départ et qui se développa en 1853, il y eut équivoque dans l'appréciation. Nicolas s'en alla avec la pensée qu'il avait trouvé un complice pour le moment opportun de dissoudre l'empire ottoman, et le gouvernement anglais crut ou eut l'air de croire au contraire que l'empereur de Russie, satisfait de l'étendue de ses États, renonçait, pour lui du moins, à la politique de Catherine II à l'égard de la Turquie. L'année suivante, l'empereur Nicolas, dont l'activité ne se lassait jamais, se rendit à Rome, où il leurra le pape Grégoire XVI de vaines espérances, non-seulement en faveur des catholiques de Pologne qu'il persécutait, mais, a-t-on dit encore, en vue d'une réunion possible des deux Églises. C'était donc qu'il rêvait l'absorption de l'Église catholique dans le schisme grec, et celle de la papauté dans son autocratie. Quoi qu'il en soit, il est à peine imaginable que dans leur entraînement vers l'absolutisme des czars, il y ait eu des catholiques romains assez insensés pour croire que l'autocrate se mettrait aux genoux du pape. Tout au plus venait-il pour traiter d'égal à égal avec lui comme souverain spirituel.

En 1846, des soulèvements eurent lieu dans les parties de l'ancienne Pologne qui appartenaient à l'Autriche et à la Prusse. Le gouvernement autrichien en profita pour mettre fin à l'existence de la petite république de Cracovie et pour incorporer celle-ci à l'empire d'Autriche, du consentement de la Prusse et de la Russie, et malgré la protestation, toujours vivante, de la France et de l'Angleterre. Les traités de Vienne étaient partout foulés aux pieds par leurs auteurs.

La révolution qui éclata en France au mois de février 1848, et qui substitua à la monarchie constitutionnelle un gouvernement républi-

cain, agita plus encore les peuples de l'Europe que celle du mois de juillet 1830. Les trônes d'Allemagne et d'Italie chancelèrent. Les Hongrois se soulevèrent contre la monarchie autrichienne, pendant que presque tous les États, si différents d'origine, d'usages et de lois, qui la composent, s'insurgeaient également pour conquérir des libertés intérieures. Dans sa détresse, l'empereur d'Autriche implora le secours de son puissant voisin, l'empereur de Russie.

Considérant que le manifeste inutile et impolitique publié par le ministre des affaires étrangères de la seconde république française était un recours en grâce présenté pour celle-ci vis-à-vis des souverains de l'Europe, plutôt qu'un acte de conscience de la force des nouvelles institutions; estimant qu'il n'y avait rien à redouter d'un gouvernement qui se bornait à demander qu'on le laissât tranquillement s'user chez lui et se montrait inférieur en politique étrangère à celui de juillet 1830, lequel, du moins, avait soutenu par les armes la nationalité belge et fait acte de présence en Italie, instruit, en ce qui concernait l'Autriche, par les exemples de l'histoire, que toute demande de protection, en situation pareille, équivaut à un acte de vassalité, Nicolas s'empressa de faire marcher une armée contre les Hongrois.

On sait quelle fut la conclusion de cette guerre : « Sire, l'armée hongroise est aux pieds de Votre Majesté, » écrivit le général russe, non à l'empereur d'Autriche, mais à l'empereur Nicolas, après avoir payé la trahison du chef du principal corps de l'armée insurgée. La perte du royaume de Hongrie n'aurait pas entraîné, pour la maison d'Autriche, un abaissement plus profond que cette déclaration qui ne tenait aucun compte du protégé, pour ne s'adresser qu'au protecteur. La cour de Vienne s'en vengea avec atrocité sur les vaincus, vis-à-vis desquels, dit-on, le général en chef russe s'était obligé à obtenir quelque acte de clémence, qui ne vint pas.

En même temps qu'il intervenait d'une manière si favorable à son influence dans les troubles de la monarchie autrichienne, Nicolas prêtait également son concours intéressé aux royautés de Prusse et de Danemark. Enfin, en raison de quelques agitations dans les principautés moldo-valaques, dont un parti de Roumains paraissait vouloir former le noyau d'un État indépendant, et sous le prétexte des idées anarchiques qui pourraient venir du dehors, l'empereur de Russie fit contracter à la Porte ottomane l'engagement dit de Balta-Liman, en date du 10 mai 1849, par lequel, en dérogation aux anciens traités, et à titre provisoire, les hospodars de Moldavie et de Valaquie

cesseraient d'être élus à vie par une assemblée générale, pour être nommés septennalement par la Russie et la Turquie, et les principautés devraient être occupées, jusqu'au rétablissement de la tranquillité sur les frontières, par une armée des deux nations. Quatre-vingt-dix-sept mille Russes occupèrent la Moldo-Valaquie. Il est impossible de comprendre que la Porte ait consenti à un pareil arrangement, qui équivalait à un abandon des deux provinces au profit de la Russie, sans y avoir été durement contrainte; car le gouvernement russe, habile à fomenter et à entretenir l'agitation dans les pays où on le charge d'établir l'ordre avec ses armées, aurait promptement transformé les principautés en une autre Pologne, avec des hospodars de son choix exclusif, qu'il eût déposés avant même l'expiration des sept premières années, en prononçant l'annexation pure et simple de la Moldavie et de la Valaquie à l'empire de Russie. De là à Constantinople, il n'y avait plus qu'un pas.

La seconde république française, déchirée au dedans, après avoir quelque temps, bien que très-négative sur les questions extérieures, effrayé tous les trônes par ses idées et non par ses armes, était à son tour harcelée par les rois qu'elle avait vus un moment accepter, pour les mieux étouffer, une partie de ses principes. Il n'était pas besoin de guerre pour tuer la seconde république; la guerre au contraire, venant du dehors, lui eût donné force et vie comme à la première; il suffisait d'intrigues. Nicolas profita de la situation et des terreurs des têtes couronnées, des gens riches, des gens d'affaires et des gens paisibles, pour étendre de plus en plus son influence sur l'Europe continentale et même jusqu'au sein de la France, où on lui vit alors, sous le coup de la peur qu'excitait la révolution, des partisans, sinon de cœur, du moins des lèvres, dans la tourbe bavarde et remuante des agioteurs qui exagérèrent jusqu'à l'absurde la force de ses armées, la richesse de ses trésors, et dans la classe des hommes timides, peu nationaux et plus ou moins ennemis de la liberté, dont les pareils avaient salué, en 1815, l'empereur Alexandre comme un libérateur. Ils ne connaissaient de la Russie que le prestige extérieur, et de Nicolas que son affectation à se poser en protecteur de l'ordre européen, lorsqu'au contraire, à l'exemple de ses prédécesseurs, il soufflait le désordre partout où l'intérêt de son agrandissement le demandait: en un mot l'empereur de Russie était en France, aussi bien que dans d'autres pays, le drapeau des gens effrayés par la révolution. Le pape lui-même se serait volontiers mis sous la protection temporelle de l'autocrate, par l'entremise

du roi de Naples. C'était comme une immense conspiration russe des gens qui se disaient bien posés et qui avaient une situation à garder ou plutôt à se faire dans le monde ; mais heureusement ce délire n'était en général qu'une forme de mécontentement, qu'une fantasmagorie semblable à celle de l'incommensurable et irrésistible *colosse russe.*

L'Autriche à ses pieds, la Prusse dans sa main, la France rabattue sur elle-même et toute entière livrée à ses préoccupations intérieures, Nicolas pouvait croire en effet que, s'il séduisait l'Angleterre par quelque appât d'importance comme l'Égypte, il n'aurait plus qu'à se mettre en marche pour Constantinople, accompagné du second de ses fils qui, lui aussi, comme l'un de ses oncles, avait reçu le nom de Constantin.

Dans la prévision d'événements dont le terme prochain de la présidence de la république semblait menacer au dedans la France, il ne tint pas d'abord assez de compte de ce pays dans ses calculs, et cette période prévue de commotions intérieures paraissait être celle qu'il avait fixée pour l'exécution de ses projets sur la Turquie. Il se fût trompé toutefois : car la première condition d'existence de tout gouvernement français eût été de s'opposer à ses desseins ; et, à moins que ce gouvernement ne fût resté à la merci de l'assemblée législative, tiraillée en tous sens, flottant entre divers principes qui ne s'entendaient que pour la négation, incapable de rien fonder, de rien entreprendre, de rien soutenir, de rien défendre, et dont la majorité ne s'accordait que pour saper le principe dont elle était issue, il est probable que l'empereur de Russie se fût de toutes manières trouvé aux prises avec la France. Républicaine, elle lui eût donné à compter de plusieurs côtés à la fois : par la Pologne et par la Turquie ensemble, elle l'eût inquiété jusqu'au cœur de son empire, à moins qu'il n'ait eu la marine et l'argent de l'Angleterre à son service ; — monarchique, si cette monarchie n'était pas une tradition du congrès de Vérone, elle eût mis en action la politique de Vergennes, moins chevaleresque, mais beaucoup plus saine et forte que celle de Chateaubriand, en circonscrivant le débat à une question d'équilibre européen ; — impériale enfin, la France ne pourrait oublier le désastre de Moscou ni le mot du captif de Sainte-Hélène : « Dans cinquante ans, la France sera républicaine ou cosaque ; » et, tout en circonscrivant aussi le plus possible le débat dans la question d'équilibre européen, elle serait néanmoins obligée d'inscrire sur son drapeau : *Progrès !* ce qui signifie, eu égard surtout à la Russie, lutte contre l'absolutisme, contre tout principe de servage et de barbarie, appel des peuples à la civilisation basée sur les libertés civiles.

Ce fut justement en présence de cette dernière situation de la France que l'empereur de Russie se trouva inopinément placé. Louis Bonaparte n'était encore que président, incertain de son avenir, lorsque, de concert avec l'Angleterre, la France exigea le retrait des troupes russes de la Moldo-Valaquie, conformément à l'article du traité de Balta-Liman, qui disait que l'occupation cesserait avec l'agitation. Les provinces danubiennes furent en effet évacuées. Après le coup d'État du 2 décembre 1851, l'empereur Nicolas, qui avait cru un moment à une restauration bourbonnienne favorable à sa politique, se montra médiocrement disposé pour le nouveau gouvernement français, qu'il ne reconnut, comme dans le principe celui de Louis-Philippe, qu'à titre de fait. En marchandant la fraternité impériale à celui qui entreprenait de relever la dynastie napoléonienne, il manqua de tact dans l'intérêt de sa politique.

Cependant, il poursuivait ses plans, ne croyant pas, dans l'état des choses, à la possibilité d'une alliance entre la France et l'Angleterre, et persuadé que le nouveau gouvernement français aurait assez d'embarras intérieurs pour ne pas lui faire obstacle au loin ; tandis qu'au contraire le meilleur moyen de le mettre au-dessus des préoccupations du dedans était de lui susciter une grande et nationale question extérieure. Il ne tarda pas à être détrompé : car lorsque, pour faire naître une occasion de guerre avec la Turquie, il s'unit à l'Autriche pour exiger de la Porte l'extradition des réfugiés hongrois, il rencontra tout de suite la France et l'Angleterre d'accord pour soutenir le sultan dans sa noble et généreuse conduite en la circonstance. La France et l'Angleterre déclarèrent, par leurs ambassadeurs, que les exigences de la Russie et de l'Autriche étaient un attentat aux droits souverains du sultan. Cet acte d'entente entre les gouvernements anglais et français inquiéta l'empereur de Russie, et c'est alors que l'on ouït parler de ces prétendus projets de descente en Angleterre, qui tendaient à désunir les deux gouvernements et les deux nations, mais qui valaient à peine les démentis qu'on leur donna. Battu sur la question des réfugiés hongrois, l'empereur Nicolas poussa l'Autriche à soutenir les Monténégrins insurgés contre la Porte ottomane, dont ils sont tributaires, et qui n'en a pas moins besoin souvent de se prémunir contre leurs brigandages. La catholique Autriche, obtempérant aux désirs de la Russie, s'érigea en protectrice des chrétiens du rite grec dans le Monténégro, intervint à main armée en leur faveur et contraignit le sultan à faire à la révolte des concessions qui auraient été plus humi-

liantes encore, si le gouvernement français n'eût apporté ses observations. Aussitôt l'empereur de Russie en fit un sujet de plainte contre celui-ci et contre la Turquie. Mais il crut en avoir trouvé un bien plus plausible encore, et capable de tout brouiller en Europe, dans la question des Lieux Saints, qui venait d'être soulevée.

En vertu de conventions arrêtées entre Soliman le Magnifique et François I[er], qui s'allièrent contre Charles-Quint, conventions renouvelées sous Louis XV, en 1740, les Latins avaient été mis ou plutôt laissés en possession de l'église du Saint-Sépulcre, à Jérusalem, de la chapelle de Nazareth et de la grotte de la Nativité à Bethléem, ce qui constitue les Lieux Saints ; mais dans le courant du dix-huitième siècle, l'influence de la Russie s'était fait sentir de telle sorte à Constantinople, que les Grecs avaient obtenu des firmans qui les mettaient sur le pied de l'égalité avec les Latins.

L'empereur Nicolas, profitant du mécontentement excité dans l'esprit du sultan par l'intervention boiteuse du gouvernement de Louis-Philippe dans les affaires d'Égypte, sous le ministère de M. Thiers, avait fait rendre, en 1844, un firman qui attribuait aux Grecs, déjà chargés de la garde de la grotte de Bethléem, l'entretien du Saint-Sépulcre. Les Latins eurent recours à la France pour le redressement du tort qui leur était fait ; mais, pendant les négociations, leurs rivaux, sans perdre un instant, firent bâtir une nouvelle église, consacrée au rite grec, sur l'emplacement vénéré. En représailles, les Latins se portèrent à la grotte de la Nativité, et y placèrent une étoile d'argent, avec une inscription latine. L'étoile fut enlevée par les Grecs, en 1847, et le gouvernement de Louis-Philippe, sur les instances du clergé romain, demanda, par l'entremise de son ambassadeur à Constantinople, la réinstallation de l'étoile symbolique, et la réintégration des Latins dans les sanctuaires dont on les avait dépossédés. Sur les entrefaites, la révolution de 1848 était venue ; mais le général Aupick, ambassadeur de la république auprès du sultan, avait repris les négociations ; elles furent continuées par son successeur, M. de La Valette, avec une verdeur qui donna tellement à penser à l'empereur Nicolas, qu'il parut vouloir se rapprocher de la France, de la puissance extérieure de laquelle il doutait naguère encore, et qu'il essaya de trouver un allié dans son adversaire, en lui proposant de régler à deux l'objet du litige, sans s'occuper de ce que penserait et de ce que voudrait le sultan ; de cette proposition à celle de régler également à deux les destinées et le partage de la Turquie, il n'y avait pas loin. Mais le gouvernement

français ayant déclaré qu'il laissait l'arbitrage au sultan, aux droits souverains duquel il ne voulait pas attenter, l'empereur Nicolas ordonna à ses ambassadeurs de traiter la question avec une grande aigreur vis-à-vis de la France, et avec beaucoup de hauteur vis-à-vis de la Porte. Le sultan, après avoir sagement, mais inutilement, proposé d'étendre aux deux cultes la communauté des divers sanctuaires qu'ils se disputaient, arrêta par un firman, daté du mois de revel-ahir de l'an 1268 de l'hégire (mars 1852 de l'ère chrétienne), que la grande coupole du Saint-Sépulcre serait commune aux diverses communions; que la petite coupole serait exclusivement affectée aux Grecs; que l'église de Bethléem serait également conservée à ceux-ci; mais que, comme la grotte de la Nativité s'ouvrait sous l'autel de cette église, les Latins auraient une clef de l'édifice et deux clefs de l'autel; enfin, que les Latins pourraient officier dans la chapelle du tombeau de la Vierge, à la condition de ne rien changer à la décoration intérieure du temple, et d'enlever les insignes de leur culte aussitôt après l'achèvement des cérémonies.

Quelques feuilles françaises exaltèrent si imprudemment le mérite qu'il y avait eu à obtenir un firman favorable aux Latins en opposition à l'Église schismatique des Grecs, que la Russie se servit habilement du ton un peu trop dithyrambique avec lequel on célébrait ce succès, pour signaler le nouveau gouvernement français comme prêt à sacrifier à son ambition la paix du monde, pour le rendre un moment suspect à l'Angleterre, enfin pour donner le change à l'Europe sur le fond de la question d'Orient.

Celle des Lieux Saints n'en est qu'une des formes multiples. Quoique peu de notre siècle en apparence, elle a, comme on vient de le voir, successivement intéressé les gouvernements de Louis-Philippe, de la république pendant que le général Cavaignac était le chef du pouvoir exécutif, et celui de Napoléon III, parce que sous le zèle religieux, et la Porte ne s'y est jamais trompée, elle cache la question d'influence à Constantinople. Quand les chrétiens du rite grec sont prépondérants à Jérusalem, on peut être certain que la Russie règne dans les conseils du sultan; quand les Latins sont traités sur le pied d'égalité avec les Grecs dans les Lieux Saints, on reconnaît à ce signe que l'influence russe est contre-balancée par celle de la France. Mais l'Angleterre protestante, et fort indifférente aux sentiments des catholiques romains, vit avec regret le débat se porter sur ce terrain; il lui sembla un moment que la grande question européenne d'Orient se transformait en une question de propagande religieuse et d'influence catholique

française. Lord John Russell, alors chef du Foreign-office, déclara dans la chambre des communes que si l'Angleterre était complétement d'accord en Orient avec la France sur toutes les questions, elle en exceptait pourtant celle des Lieux Saints, qu'elle regrettait d'avoir vu soulever. Cette appréciation fut aussi en apparence celle du gouvernement prussien, qui trouvait ainsi un moyen de couvrir ses sentiments russes d'un motif d'intérêt général. Quant à l'Autriche, quoique catholique, elle voyait avec peine que le gouvernement français eût obtenu ce qu'elle aurait sans doute vainement sollicité, et d'ailleurs, incertaine du rôle qu'elle pourrait jouer, elle redoutait toute cause, si éloignée qu'elle fût, de conflagration européenne qui la mettrait peut-être aux prises avec de nouveaux soulèvements tant en Hongrie qu'en Italie.

Se voyant accusé d'ambition et de vouloir troubler le repos du monde par la question des Lieux Saints, le gouvernement français déjoua promptement les plans de la Russie à son égard, par une série de notes et lettres explicatives, la première en date du 25 janvier 1853, notes et lettres desquelles il résulte que l'unique but de ce gouvernement avait été de relever la religion catholique d'un état d'infériorité vis-à-vis de la religion grecque ; mais que l'on n'avait pas songé à revendiquer toutes les anciennes capitulations relativement aux Lieux Saints, notamment toutes celles de 1740, et par conséquent à exclure les Grecs des sanctuaires de la Palestine ; que ce que l'on avait voulu, c'était au contraire n'être pas exclu par eux, et se voir traité sur le pied d'égalité.

Ces explications, plus particulièrement données en vue du gouvernement anglais que du gouvernement russe, replacèrent, à Londres, la question d'Orient sur son véritable terrain.

D'ailleurs, l'empereur Nicolas, par des ouvertures et confidences récemment faites à sir G. Hamilton Seymour, ambassadeur d'Angleterre à Pétersbourg, venait d'ouvrir les yeux aux plus aveugles. Sir G. Hamilton Seymour, qui avait été longtemps dupe de l'apparente loyauté du czar, en était réduit à confesser son erreur et à déclarer que, contrairement à ses précédentes opinions, les Lieux Saints n'avaient été qu'un prétexte pour arriver à l'entière et prompte exécution des plans de Catherine II sur la Turquie.

L'empereur Nicolas comptait sur des partisans de sa politique dans le cabinet et dans le parlement anglais. Lord Aberdeen, son ami personnel, paraissait presque disposé à se faire son complice ; lord John Russell, par amour pour la paix et par le peu d'intérêt qu'il prenait à

la Turquie, aurait été volontiers sa dupe; M. Cobden, membre progressiste et influent du parlement, était tombé, au moyen d'adroites flatteries, dans ses filets. Mais heureusement l'opinion publique en Angleterre soutenait avec ardeur lord Palmerston, dont la politique anti-russe se manifestait en toute occasion, en même temps que son désir de fonder une nouvelle politique sur l'alliance française, dont pourtant il ne s'était montré que médiocrement partisan sous le règne de Louis-Philippe.

Ce fut vers la fin de l'année 1852 ou au commencement de l'année 1853, que le czar, avec un machiavélisme dont personne encore, en raison de l'apparente franchise de ses formes et de ses précédents, ne l'avait cru capable, fit ses premières ouvertures au gouvernement anglais, en les rattachant, par des équivoques, à son voyage en Angleterre, en juin 1844. Un mémorandum de son chancelier le comte de Nesselrode, diplomate d'école germanique, commença par poser au gouvernement britannique la question d'une dissolution possible de l'empire ottoman.

« On ne saurait se dissimuler, dit ce document, combien cet empire renferme d'éléments de dissolution. Des circonstances imprévues pouvant hâter sa chute, sans qu'il soit au pouvoir des cabinets amis de la prévenir... le danger qui pourra résulter d'une catastrophe en Turquie, sera diminué de beaucoup *si, le cas échéant, la Russie et l'Angleterre s'entendent sur la marche qu'elles auront à adopter en commun*. Cette entente sera d'autant plus salutaire qu'elle rencontrera *l'assentiment complet de l'Autriche. Entre elle et la Russie, il subsiste déjà une parfaite conformité de principes relativement aux affaires de la Turquie,* dans un intérêt commun de conservation et de paix. Pour rendre leur union plus efficace, il ne resterait qu'à désirer de voir l'Angleterre s'y associer dans le même but. La raison qui conseille l'établissement de cet accord est fort simple :

« Sur terre, la Russie exerce envers la Turquie *une action prépondérante.*

« Sur mer, l'Angleterre occupe la même position.

« Isolée, l'action de ces deux puissances pourrait faire beaucoup de mal; combinée, elle pourra produire un bien réel. . . . .

. . . .

« Il est à penser que la France se trouvera dans la nécessité de se conformer à la marche concertée entre Saint-Pétersbourg, Londres et Vienne, » marche qui, selon ce mémorandum, aurait été arrêtée dans le voyage de l'empereur Nicolas à Londres, mais qui, en réalité, n'a-

vait eu pour base qu'un équivoque, sauf peut-être une certaine complicité de tendances de la part de lord Aberdeen.

Le chancelier de Nesselrode concluait par quelques propositions d'une demi-transparence (ce n'étaient que des ballons d'essai), notamment par celle-ci, qui provoqua des demandes d'explications très-actives de la part du gouvernement anglais :

« Si nous prévoyons qu'il doit crouler (l'empire ottoman), se concerter préalablement sur tout ce qui concerne l'établissement d'un nouvel ordre de choses *destiné à remplacer celui qui existe aujourd'hui.* »

L'ambassadeur de la reine Victoria auprès de l'empereur de Russie eut avec celui-ci, au commencement du mois de janvier 1853, une conversation relative au mémorandum du comte de Nesselrode, dans laquelle il lui fut fait une première insinuation.

« Je répète, dit l'autocrate, qu'il est essentiel que les deux gouvernements, c'est-à-dire que le gouvernement anglais et moi, soyions dans les meilleurs termes ; et *jamais la nécessité n'en a été aussi grande que dans ce moment.* Je vous prie de transmettre ces paroles à lord John Russell. *Lorsque nous sommes d'accord, je suis tout à fait sans inquiétude quant à l'Occident de l'Europe ; ce que d'autres pensent au fond est de peu d'importance.* Quant à la Turquie, c'est une autre question. Ce pays est dans un état critique et peut nous donner beaucoup d'embarras. »

En appuyant sur ces paroles, l'empereur serrait très-gracieusement la main de l'ambassadeur. Il ajouta :

« Tenez, nous avons sur les bras *un homme malade, un homme gravement malade ;* ce serait, je vous le dis franchement, un grand malheur si, un de ces jours, il devait nous échapper, surtout avant que toutes les dispositions nécessaires fussent prises. Mais enfin ce n'est point le moment de vous en parler (1). »

L'empereur Nicolas avait hâte de sonder et de préparer le terrain. Quelques jours après, nouvel entretien confidentiel avec l'ambassadeur britannique. Il fait un pas de plus, mais en tâtonnant, comme inquiet de n'avoir pas été mieux compris dès la première conversation, et en faisant au début quelques réserves encore en faveur du *statu quo* de l'empire ottoman ; il veut même paraître désintéressé, et traite de rêves

(1) Lettre de sir G. Hamilton Seymour à lord John Russell, datée de Pétersbourg, le 11 janvier 1853.

les projets de Catherine II, qu'il aspire à faire passer à l'état de réalités.

« Vous savez, dit-il, *les rêves* et les plans dans lesquels se complaisait l'impératrice Catherine II : *ils ont été transmis jusqu'à nos jours ;* mais, quant à moi, *quoique héritier de ses immenses propriétés territoriales*, je n'ai pas hérité de *ses visions*, ou de *ses intentions*, si vous voulez. Au contraire, mon empire est si vaste, placé sous tous les rapports si heureusement, que ce serait déraisonnable de ma part de désirer plus de territoire ou plus de pouvoir que je n'en possède ; au contraire, répéta-t-il avec embarras et en cherchant à deviner, sur les impassibles traits du diplomate anglais, l'effet qu'il produisait, je suis le premier à vous dire que notre grand, peut-être notre seul danger, naîtrait d'une extension nouvelle donnée à un empire déjà trop grand. »

Puis, après avoir parlé de la situation des Grecs chrétiens, qui l'intéresse naturellement beaucoup, il ramène l'attention de l'ambassadeur sur l'état de *décrépitude* de l'empire ottoman, et il hasarde ces mots :

« Il peut subitement mourir et nous rester sur les bras ; *nous ne pouvons pas ressusciter ce qui est mort ;* si l'empire turc tombe, *il tombera pour ne plus se relever*. Je vous demande alors s'il ne vaut pas mieux être préparé à cette éventualité que de s'exposer au chaos et à la certitude d'une guerre européenne ?... »

Un regard, un mouvement de physionomie du diplomate qu'il avait devant lui l'encouragèrent probablement à plus oser ; car il se laissa entraîner à une sorte d'ardeur expansive qui trahit toute son ambition.

« Maintenant, ajouta-t-il, je désire vous parler *en ami*, en gentleman ; si nous arrivons à nous entendre sur cette affaire, l'Angleterre et moi, *pour le reste peu m'importe ! Je tiens pour indifférent ce que font et pensent les autres.* »

Ce devait être vraiment une suite de scènes bien émouvantes pour les deux interlocuteurs que celles qui ont été transmises par la correspondance de sir G. Hamilton Seymour, scènes dans lesquelles l'ambitieux autocrate couvait de l'œil le confident dont il avait besoin, et cherchait à régler son discours sur la physionomie du diplomate étonné, confondu, mais ayant intérêt à laisser croire qu'il ne rejetait rien pour que tout lui fût révélé.

L'empereur, légèrement déconcerté au moment de tout livrer, essaye de donner le change à l'ambassadeur et de ne baser sa politique que sur les projets qu'il attribue à l'Angleterre :

« Usant donc de franchise, reprit-il, je vous dis nettement que si l'Angleterre songe à s'établir un de ces jours à Constantinople, *je ne le permettrai pas.* Je ne vous prête point ces intentions, mais il vaut mieux, dans ces occasions, parler clairement; de mon côté, je suis également disposé à prendre l'engagement de ne pas m'y établir.... en propriétaire, s'entend, *car en dépositaire, je ne dis pas. Il pourrait se faire que les circonstances me missent dans le cas d'occuper Constantinople,* si rien ne se trouve prévu, si l'on doit tout laisser au hasard. »

Prêtant ensuite à la France l'idée d'une expédition dans les États du sultan, le czar fit entendre qu'une telle démarche conduirait à une crise immédiate (1).

Sir G. Hamilton Seymour n'était pas suffisamment connu de l'empereur Nicolas qui, dans un troisième entretien, s'écrie avec l'accent du regret :

« Ah ! si j'avais seulement une *conversation de dix minutes* avec lord Aberdeen, *qui me connaît si bien, qui a en moi une confiance si entière, nous nous entendrions tout de suite.* »

Cependant, il tiendrait à se faire de sir G. Hamilton Seymour un second ami aussi dévoué que lord Aberdeen.

« Venez demain, lui dit-il, avec cette familiarité prestigieuse dont les plus altiers despotes savent user quelquefois pour atteindre leur but; venez demain, et toutes les fois que vous voudrez me parler, faites-le-moi dire seulement. »

Dès le lendemain, en effet, l'ambassadeur d'Angleterre se retrouvait en présence de l'empereur. Après quelques préambules, celui-ci toucha en deux mots à toutes les prétentions autres que les siennes qui pourraient s'élever sur la Turquie, en vue de faire croire encore qu'il s'agissait moins de s'asseoir lui-même sur les ruines de cet empire que d'empêcher toute autre puissance de s'y élever. Il s'exprimait toutefois en homme qui était en mesure de dominer la situation.

« Je n'accorderai jamais, dit-il, que Constantinople soit occupé par les Anglais ni par les Français, ni par aucune autre grande puissance. Je ne permettrai jamais la reconstruction d'un empire byzantin, ni aucune extension de la Grèce, qui en ferait un État puissant ; moins encore permettrai-je que la Turquie se partage en petites républiques, asiles ouverts aux Kossuth, aux Mazzini et autres révolutionnaires de

(1) Lettre n° 2 de sir G. Hamilton Seymour, en date du 23 janvier 1853.

l'Europe ; plutôt que de me soumettre à aucune de ces éventualités, je ferais la guerre et je la continuerais aussi longtemps qu'il me resterait un homme et un fusil. »

Pour exciter les susceptibilités, les jalousies de l'Angleterre, il n'hésite pas à déclarer que de certains indices de la conduite de la France à Constantinople et dans le Monténégro, où elle s'était, quoique bien légèrement, opposée à la politique alors russe de l'Autriche, on devait inférer que le gouvernement français cherchait à brouiller toutes les puissances sur la question d'Orient, « dans l'espérance d'arriver plus aisément à ses fins, dont l'une est la possession de Tunis » ; et, toujours essayant de donner le change sur ses projets, lui qui n'attendait plus qu'un demi-consentement de l'Angleterre pour réaliser ses vues ambitieuses sur la Turquie, Nicolas annonce qu'il a fait savoir au sultan que s'il avait besoin de son secours pour résister *aux menaces des Français,* il était prêt à le lui donner.

Cet excès d'hypocrisie ne pouvait tromper personne. Tout le monde savait que ce n'était pas contre la France, mais contre lui seulement, l'empereur de Russie, que le sultan avait besoin d'être protégé. L'ambassadeur d'Angleterre écarta donc les prétendues vues de la France, et, voulant savoir s'il existait quelque entente entre les cabinets de Pétersbourg et de Vienne, il se permit cette observation :

« Mais Votre Majesté a oublié l'Autriche. Or, toutes ces questions d'Orient la touchent de très-près. Elle s'attend, cela va sans dire, à être consultée.

— Oh ! reprit le czar, à l'extrême surprise du diplomate et avec un sourire suffisant et presque dédaigneux sur les lèvres, mais vous devez comprendre que *quand je parle de la Russie, je parle aussi de l'Autriche. Ce qui convient à l'une convient à l'autre :* nos intérêts, en ce qui regarde la Turquie, sont identiques. »

Jamais, de mémoire diplomatique, empire, royaume ou petit État même, n'avait été traité avec un plus souverain mépris que l'Autriche en cette occasion. Elle buvait jusqu'à la lie le calice de la protection russe qu'elle avait naguère sollicitée.

Sir G. Hamilton Seymour aurait été, comme il le dit, fort heureux de faire encore une ou deux questions sur le même sujet, mais il ne l'osa pas.

Le czar était en veine de superbe dédain. De l'empereur d'Autriche il tomba sur le sultan, s'irritant de ne pas trouver sur-le-champ un complice dans son interlocuteur, et cherchant à rejeter sur celui qu'il voulait anéantir le danger de la situation :

« Vous voyez, dit l'empereur Nicolas, comment je me conduis avec le sultan. Ce *monsieur* (mot incroyable d'insolence et pourtant historique), ce *monsieur* manque à la parole qu'il m'a donnée *et agit d'une façon qui m'est extrêmement déplaisante....* J'aurais pu envoyer une armée ; rien n'aurait été capable de l'arrêter ; et cependant je me contente de faire *une démonstration.* »

Jamais oreille diplomatique n'avait ouï un pareil langage.

« L'empire turc est une chose qu'il faut tolérer, continua le czar, *mais qu'il ne faudrait pas entreprendre de réédifier ;* dans ce cas, *je proteste que je ne laisserai pas tirer un seul coup de pistolet...* »

Il n'admet pas une réédification ; mais il continue de s'appesantir sur le cas imminent d'une inévitable dissolution, et déclare que, dans sa pensée, il serait plus facile de s'entendre qu'on ne le croyait communément, et d'arriver à la conclusion d'arrangements territoriaux qui satisferaient tout le monde. Il est à remarquer que *tout le monde,* pour le czar, c'était lui et le gouvernement anglais. Voici le plan curieux et léonin qu'il développe, en laissant derrière le rideau, pour le moment, la question brûlante de Constantinople :

« Les Principautés, dit-il à sir G. Hamilton Seymour, sont de fait un État indépendant, *sous ma protection ; c'est une situation qui peut continuer. La Servie peut recevoir la même forme de gouvernement et la Boulgarie aussi.* Il ne me semble pas exister de raison pour laquelle cette province ne formerait pas un État indépendant. »

On a vu ce qu'étaient et devenaient les États prétendus indépendants sous la protection de la Russie. Il n'était pas d'ailleurs besoin de reparler de Constantinople, dont le czar avait précédemment admis que *le dépôt* lui était dévolu ; maître de la Moldavie, de la Valaquie, de la Servie et de la Boulgarie, on l'était du reste de la Turquie d'Europe.

« Pour ce qui est de l'Égypte, reprit Nicolas d'un ton plein de bonhomie et de laisser-aller qui n'excluait pas la pénétration, je comprends l'importance de ce territoire pour l'Angleterre. Ainsi, tout ce que je puis dire, c'est que si, dans le cas d'un partage de l'empire ottoman après sa chute, vous preniez possession de l'Égypte, je n'aurais pas d'objection à faire. J'en dirai autant de Candie, ajouta-t-il pour aiguillonner les appétits de l'ambassadeur. Cette île peut vous convenir, et je ne vois pas pourquoi elle ne deviendrait pas possession anglaise.... Engagez votre gouvernement à écrire sur ces questions et à le faire *sans hésitation.* J'ai confiance dans le gouvernement anglais. Ce n'est point un engage-

ment, *c'est une convention que je lui demande ;* c'est un *libre échange* d'idées, et au besoin *une parole de gentleman :* entre nous, cela suffit (1). »

L'empereur Nicolas fut déçu dans ses espérances. Le gouvernement anglais ne reçut ses confidences que pour apprendre à le connaître tout à fait, et pour en faire bientôt part au monde entier.

Repoussé par l'Angleterre, le czar devait se retourner du côté du gouvernement français, auquel il fit un peu plus tard des offres analogues, par l'entremise de M. de Kisselef, son ambassadeur à Paris. On prétend même que, dans ces dernières offres, la Prusse était partiellement sacrifiée, et que le czar faisait bon marché des provinces rhénanes. Le machiavélisme de l'autocrate fut éconduit en France de même qu'en Angleterre.

Mais auparavant, comme pour presser les résolutions du gouvernement britannique, qui paraissait vouloir douter encore de ses projets, et qui en appelait à sa prudence et à sa loyauté, l'empereur Nicolas envoya le prince Menschikof en qualité d'ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire près de la Porte ottomane. Avant de se rendre à son poste, le prince voulut effrayer la Turquie par une démonstration militaire, et il ne débarqua à Constantinople, à la fin de février 1853, qu'après avoir inspecté en grande pompe l'armée de Crimée et la flotte de Sébastopol, pendant que des troupes, massées en Bessarabie, semblaient n'attendre qu'un signal pour passer le Prouth. L'entrée de l'ambassadeur russe dans la capitale de l'empire ottoman fut celle du représentant d'un souverain qui l'aurait envoyé recueillir les hommages de ses sujets, pour qu'il lui en rapportât la fidèle expression. Les Grecs de Constantinople acclamèrent le prince Menschikof sur son passage et saluèrent en lui leur vengeur, n'ayant pas encore appris, par leur expérience personnelle, comme leurs coreligionnaires les Moldo-Valaques, que le joug de l'autocratie russe ne le cède à aucun autre en pesanteur.

L'empereur Nicolas, comme pour qu'il n'y eût aucun contre-poids à sa rude influence sur l'empire ottoman, avait choisi, pour dépêcher son ambassade extraordinaire, le moment où la France et l'Angleterre n'avaient à Constantinople que des chargés d'affaires. Le marquis de La Valette était parti depuis le 25 février, et son successeur, M. de Lacour, n'était point encore arrivé. Il en était de même de l'ambassadeur d'An-

(1) Lettre de sir G. Hamilton Seymour, en date du 22 février 1853.

gleterre, lord Stratford de Redcliffe, qui était impatiemment attendu par le Divan.

Le prince Menschikof, après s'être présenté, le 2 mars 1853, chez le grand vizir déconcerté par tant de dédain, sans décorations et en costume de ville si négligé qu'à peine on eût visité un familier dans cet état, déclara qu'il ne voulait avoir aucune relation, même d'étiquette, avec le ministre des affaires étrangères Fuad-Effendi, coupable d'avoir trop bien découvert le fond de la politique russe dans la question des Lieux Saints. Cette insolence inouïe provoqua, comme il l'avait espéré, la démission de ce ministre, aussi éminent par le savoir que par la perspicacité.

Un premier mouvement de l'escadre française de Toulon, commandée par l'amiral de Lassuse, et qui, dès le 20 mars, allait promener ses pavillons dans les eaux de l'Archipel, montra au sultan qu'il pouvait compter sur un appui effectif. On s'étonna que l'escadre anglaise, qui, dans l'attente des événements, était à Malte, sous les ordres de l'amiral Dundas, ne fit pas un mouvement analogue, quoiqu'elle fût invitée à se présenter à l'ouvert des Dardanelles, par le chargé d'affaires intérimaire du gouvernement britannique à Constantinople, à l'instigation du Divan. L'opinion publique mit cette immobilité sur le compte de la politique de lord Aberdeen, dont l'influence balançait encore celle de lord Palmerston.

Cependant lord Stratford de Redcliffe, diplomate consommé et d'une ténacité toute britannique, venait d'arriver à son poste. En peu de jours il élucida la question, et, quoique toujours assez peu sympathique pour la France, il dégagea promptement l'affaire secondaire des Lieux Saints de la grande question d'Orient, et reçut avec réserve et froideur les prévenances et les flatteries du prince Menschikof.

Néanmoins, celui-ci continuait à parler haut dans les conseils du sultan. Fuad-Effendi ne s'était pas plus tôt retiré devant lui que son successeur, Rifaat-Pacha, avait reçu une note hautaine qui exigeait le rétablissement de la suprématie pleine et entière de l'Église grecque sur l'Église latine dans les États du sultan, *avec des garanties pour l'avenir*. C'était peu : les exigences du plénipotentiaire de Russie renfermaient l'abandon par le sultan, au profit du czar, de ses droits souverains sur plus de douze millions de Grecs qui, bien que restant encore pour la forme sujets de l'empire ottoman au temporel, seraient dès à présent, au spirituel, sujets de l'empire russe, et auraient le czar pour protecteur et gardien de leurs droits religieux. C'est ce qui résultait

clairement de ces phrases où la crudité des volontés du maître cherchait à peine à se dissimuler sous un reste d'équivoque grecque destinée à tromper encore, s'il était possible, les puissances européennes:

« Tout en voulant être oublieux du passé, et n'exigeant pour réparation que le renvoi d'un ministre fallacieux (Fuad-Effendi) et l'exécution patente de promesses solennelles, l'empereur se trouve obligé de demander des garanties pour l'avenir. Il les veut formelles, positives, et *assurant l'inviolabilité du culte professé par la majorité des sujets chrétiens tant de la sublime Porte* que de la Russie, et enfin par l'empereur lui-même. Il ne peut en vouloir d'autres que celles qu'il trouvera désormais dans un acte équivalent à un traité, et à l'abri des interprétations d'un mandataire mal avisé et peu consciencieux... »

Le nouveau ministre des affaires étrangères, Rifaat-Pacha, soutenu par le nouvel ambassadeur de France, M. de Lacour, arrivé à Constantinople depuis le 6 avril, et par lord Stratford de Redcliffe, qui avait promptement reconnu combien son gouvernement et lord John Russell, sinon lord Aberdeen, homme de politique foncièrement russe, avaient été dupes, répondit avec modération, mais en déclarant que la Porte ne consentirait jamais à compromettre les principes fondamentaux de son indépendance et de sa souveraineté par le traité exigé. Le prince Menschikof insistant, en accordant cinq jours pour tout délai, et assimilant en quelque sorte le refus de la Porte à une déclaration de guerre, le sultan composa un autre ministère, dans lequel Reschid-Pacha, connu de l'Europe entière par son éducation française et ses idées de progrès, fut donné pour successeur à Rifaat-Pacha. A ce changement de ministère, l'empereur de Russie répondit par l'ordre à son ambassadeur de quitter Constantinople, si l'on n'obtemperait pas sans délai à ses exigences.

Cela se passait au moment même où le gouvernement français, séparant les prétentions de la Russie de la question des Lieux Saints, faisait ressortir la gravité de la situation, et son dessein d'intervenir, au besoin, dans une note en date du 17 mai 1853, concluant par ces mots : « M. le prince Menschikof demande encore au Divan la conclusion d'un traité qui placerait sous la garantie de la Russie les droits et les immunités de l'Église et du clergé du rite grec. Cette question, complétement différente de celle des Lieux Saints, touche à des intérêts dont la Turquie doit, la première, apprécier la valeur. Si elle amenait quelques complications, elle deviendrait une question de politique euro-

péenne, dans laquelle la France se trouverait engagée au même titre que les autres puissances signataires du traité du 13 juillet 1841. »

On apprit d'ailleurs bientôt qu'à côté du traité de garantie que l'empereur Nicolas exigeait du sultan, se trouvait posée la question d'un traité secret d'alliance offensive et défensive entre la Russie et la Turquie, dont le premier objet eût été d'empêcher les puissances occidentales de s'immiscer dans les relations de ces deux empires entre eux. C'était par un traité d'alliance offensive et défensive du même genre avec la Pologne, qu'autrefois Catherine II avait préludé au partage de ce royaume. La Turquie, *protégée* par la Russie, et *alliée* avec cette puissance, n'eût bientôt plus été considérée que comme un annexe de l'empire des czars, et, en peu d'années, son absorption eût été complétée. Tous les précédents politiques de la Russie le démontrent.

Le prince Menschikof ayant présenté son ultimatum, reçut de Reschid-Pacha une réponse verbale, pleine de fermeté ; mais, croyant qu'il aurait plus aisément raison du sultan lui-même que de son conseil, il força en quelque sorte les portes du palais, et adressa ses dernières sommations à Abdoul-Medjid en personne, qui lui répondit avec dignité que ses ministres avaient été les fidèles interprètes de ses résolutions. Ce même jour, 21 mai 1853, le prince russe quittait Constantinople ; mais, ayant su que, par les conseils des puissances amies, le sultan se proposait d'assurer, de son plein gré, et sans traité spécial avec la Russie, des garanties à ses sujets chrétiens, il ne partit pas sans déclarer qu'un tel acte serait considéré comme hostile à la Russie et *à sa religion.*

Reschid-Pacha écrivit sans délai aux représentants de la Porte ottomane près des cours de France, d'Angleterre, d'Autriche et de Prusse, que le sultan était dans la nécessité de faire des armements en présence de ceux de l'empereur de Russie. Le chancelier de Nesselrode lui fit savoir, cinq jours après, que les troupes russes ne tarderaient pas à passer le Prouth, pour occuper la Valaquie et la Moldavie à titre de garantie, si le sultan n'adhérait pas immédiatement et sans variantes à l'ultimatum du prince Menschikof.

Désormais l'opinion du gouvernement anglais était fixée, aussi bien que celle du gouvernement français ; et le premier, indigné d'avoir été longtemps la dupe des protestations fallacieuses de la Russie, en montrait une ardeur d'autant plus vive à s'opposer aux projets du czar.

Restaient, parmi les grandes puissances, l'Autriche et la Prusse, dont la conduite future était un sujet de grandes incertitudes. Le rôle

de l'Autriche a été tellement ambigu depuis le commencement jusqu'à la fin du débat, que, de part et d'autre, on a pu tour à tour le qualifier d'alliance et de trahison. Avant la guerre, l'Autriche ayant, il est vrai, tout à craindre d'une conflagration européenne, chercha à la conjurer, mais sans tenir, vis-à-vis de la Russie, un langage ferme et net, sans déclarer hautement qu'elle se mettrait contre cette puissance, dans le cas où ses provocations entraîneraient des hostilités. Dans l'insurrection récente des Monténégrins, on l'avait vue prendre le parti de ceux-ci, humilier le sultan et servir ainsi les projets de l'empereur Nicolas. Il n'est pas douteux que, pour que ce souverain ait pu tenir à sir G. Hamilton Seymour le langage précédemment rapporté en ce qui concernait le concours de l'Autriche. il fallait qu'il eût au moins un demi-engagement provenant de cette puissance. L'Autriche serait arrivée à la dernière heure, comme lorsqu'il s'était agi du démembrement de la Pologne, et aurait demandé sa part du nouveau gâteau des rois. Le Monténégro semble avoir été, dans l'esprit de Nicolas, l'humble morceau qu'on daignerait lui accorder. Au commencement de la guerre, on vit l'Autriche donner des espérances des deux côtés, promettre son concours à la France et à l'Angleterre d'une part, et d'autre part autoriser le czar à déclarer, à la face du monde, qu'elle agissait dans son intérêt; elle s'arrangea de manière à pouvoir pencher en temps opportun du côté du plus fort, et à se faire donner des gages, pour ainsi dire avec l'approbation des deux parties belligérantes, et surtout à éloigner le plus possible de ses frontières le théâtre des événements militaires. Vers le milieu de la guerre, quand la Russie parut s'affaiblir, l'Autriche se tourna plus ouvertement contre elle, mais en trouvant des raisons pour ne pas apporter aux alliés son concours armé, et de manière même à pouvoir démontrer à l'empereur de Russie, au cas où il reprendrait le dessus, qu'elle avait paralysé de son mieux l'action des alliés; qu'en occupant, pour son compte bien plus que pour le leur et pour celui du sultan, la Valaquie et la Moldavie, elle lui avait permis de porter toutes ses forces du côté de la Crimée, et avait rendu impossible une agression par l'un des côtés les plus vulnérables de ses États; de même que, par sa diplomatie, elle avait conjuré toute attaque par les pays polonais. Lorsqu'elle vit que les alliés ne se lassaient pas et que la Russie s'épuisait, même sur le théâtre restreint où elle avait contribué à faire circonscrire la guerre, elle entra plus avant dans l'alliance anglo-française, mais toujours sans compromettre dans la lutte un seul corps d'armée, donnant pour pré-

texte à ses continuels retards la conduite de la Prusse, que des liens puissants unissaient au fond à la Russie, et la nécessité de s'assurer de l'appui de toute la Confédération germanique. De sorte que, sans avoir dépensé une goutte de son sang, elle espérait tirer seule quelque profit d'une guerre à laquelle elle n'avait pris qu'une part indirecte, et peut-être s'approprier le dépôt moldo-valaque, mis avec quelque imprudence entre ses mains. De sorte aussi qu'elle devait emporter avec elle, après la guerre, le mépris des peuples belligérants, et rester pour tous un objet de suspicion ; tandis que le grand corps germanique lui-même, inerte et livré à des délibérations de Bas-Empire au milieu de la crise européenne, laisserait douter s'il n'avait pas perdu, sous l'influence russe, toute conscience de lui-même et du rôle considérable qui devait lui appartenir dans la lutte de la civilisation contre la barbarie.

Le concours énergique de la Confédération germanique eût pu prévenir la guerre ; celui de l'Autriche, nettement assuré à la Turquie et aux deux puissances occidentales, eût peut-être suffi pour atteindre ce but. L'empereur Nicolas ne douta pas au contraire, en raison des hésitations de la Confédération et de l'Autriche, que si les premiers pas de ses armées étaient marqués par d'importants succès, il ne les entraînât dans sa cause. L'Allemagne ne lui semblait plus être qu'un satellite naturel de son empire ; il en pensait à peu près de même du Danemark et de la Suède ; et, si la guerre prenait de l'extension, il croyait à bon droit pouvoir compter sur le roi de Naples, misérable concours d'ailleurs et qui n'aurait valu que comme appoint de celui de l'Autriche, à titre de diversion du côté de l'Italie.

Quoique les agents et les partisans à l'étranger de la Russie, en essayant de démontrer que l'on avait tort de ne pas laisser cet empire se développer du côté de l'Orient pour qu'il ne penchât pas sur l'Occident, exagérassent singulièrement sa puissance militaire et groupassent sur le papier, pour effrayer le monde, des armées qui dépassaient, d'après eux, un million d'hommes, pouvant à la rigueur se doubler, des flottes capables de tenir tête à celles de l'Angleterre, ainsi que des mines et un trésor inépuisables, on commençait à se faire une idée plus exacte de ce colosse moins terrifiant de près que de loin. Certes, la Russie est une grande puissance, possédant une belle armée ; mais cette armée est loin d'être en rapport avec la vaste étendue du territoire, souvent si vain, de cet empire qui avait trouvé, en 1812, une protection plus efficace dans son immensité même, que dans le

nombre de ses troupes et l'habileté de ses généraux. Voilà ce que disaient des observateurs, justifiés depuis par l'événement, qui, ne s'étant point laissé prendre au mirage lointain, avaient pénétré au fond des choses, et s'étaient résolûment avancés sur le colosse pour en marquer les côtés faibles.

Les géographes varient sur l'étendue du territoire de la Russie ; ils sont assez d'accord sur le chiffre de la population, que les calculs les plus exacts et les plus récents portent à soixante-huit millions d'individus, dont cinquante-quatre millions trois cent quatre-vingt-douze mille trois cents pour la Russie d'Europe, sur une étendue de cinq millions quatre cent vingt-deux mille deux cent quatre-vingt-cinq kilomètres carrés. Le reste est épars sur une surface qui embrasse plus de dix-sept millions de kilomètres carrés. On sait que la France, sur une surface de cinq cent vingt-huit mille kilomètres, contient une population d'environ trente-six millions d'habitants, et que l'Angleterre, sur une surface de trois cent douze mille kilomètres carrés environ, possède une population de près de vingt-sept millions d'individus, cela non compris ses possessions hors de l'Europe.

Sur les soixante-huit millions d'habitants de la Russie tant européenne qu'asiatique, on compte vingt-deux millions cinq cent mille hommes et jeunes gens ; les femmes et les enfants forment le reste de la population. D'après Burow, les forces militaires de la Russie s'élevaient, au moment où on allait entrer en guerre, à un million cent quarante-six mille deux cent soixante-douze hommes, dont six cent quatre-vingt-treize mille cinq cent soixante-seize ne pouvaient servir qu'à l'intérieur ; de sorte que pour une opération offensive à l'extérieur, restait encore le chiffre imposant de quatre cent cinquante-deux mille six cent quatre-vingt-seize combattants. D'après le même auteur, l'armée régulière aurait compté six cent quarante mille hommes d'infanterie, cent deux mille hommes de cavalerie, quarante-trois mille hommes d'artillerie ; et l'armée irrégulière quatre-vingt-treize mille hommes de cavalerie et trente-trois mille hommes d'infanterie. Enfin, Burow parle de données moins exactes que les siennes, qui déjà le sont fort peu, lesquelles porteraient les forces militaires de l'empire russe à un million cent vingt-trois mille hommes de troupes de terre, avec mille six cent quarante-huit bouches à feu, et à soixante-deux mille hommes de troupes de marine et de matelots, avec neuf mille canons. Mais un autre auteur, Rustow, dit qu'en 1853, la Russie avait bien en effet des cadres pour une armée d'un million d'hommes, quoiqu'en réalité elle

n'eût que six cent mille hommes sous les drapeaux, tant pour le dehors que pour le dedans, les garnisons intérieures et les points vulnérables de l'empire en employant deux cent mille, et la guerre permanente du Caucase environ cent mille; de sorte qu'à moins de dégarnir l'empire d'une manière qui n'aurait pas été sans péril, surtout eu égard à la Pologne, il ne restait de disponible pour la guerre à l'extérieur que deux cent cinquante mille hommes. Aussi, dès que la France et l'Angleterre vinrent au secours du sultan, vit-on la Russie se renfermer, comme en 1812, dans une guerre défensive, la seule qui lui offre des chances favorables, lorsqu'elle est abandonnée à elle-même vis-à-vis d'un ennemi puissant.

Quant aux forces navales de la Russie, on les évaluait : — pour la Baltique, à trente et un vaisseaux de ligne, dont un seul à hélice, douze frégates, dix corvettes et brigs à voiles, vingt et un vapeurs à aubes, six à hélice, et divers petits bâtiments et transports; le tout monté par plus de trente mille hommes, et portant plus de trois mille deux cents canons ; — pour la mer Noire à dix-sept vaisseaux de ligne, dont un à hélice, sept frégates, neuf corvettes et brigs, quatorze vapeurs à aubes, cinq goëlettes, yachts et transports; le tout monté par environ vingt mille hommes, et portant plus de deux mille deux cents canons (1), — sans compter ni quarante-cinq chaloupes canonnières montées par des cosaques, pour le service du Danube et de la mer d'Azov, ni la flotille à rames de la mer Baltique, ni la petite flotte de la mer Caspienne. On a pu voir depuis à quoi se réduisaient ces forces, exagérées comme quantité, dont le matériel était au-dessous du médiocre, et dont le personnel, fait étrange, mais réel, n'était jugé apte par le gouvernement russe lui-même qu'à faire intrépidement et habilement le service de terre, dès qu'il avait de vrais marins en présence.

Si, aux exagérations soigneusement répandues et entretenues des forces effectives de la Russie, on joint une administration qui a le mensonge et le vol pour principes fondamentaux, et qui, à jour donné, laisse l'État en face des plus décevantes illusions, on aura de la puissance russe, surtout après que les événements ont parlé, une idée moins fabuleuse que celle dont de complaisants échos cherchaient à épouvanter l'Europe occidentale.

Telle qu'elle était pourtant, cette puissance, — après avoir vu plus

(1) Nous reviendrons en temps opportun sur la composition de la flotte de la Baltique et sur celle de la flotte de la mer Noire.

que doubler sa population depuis soixante ans, s'être enrichie de ses plus belles provinces en moins d'un siècle et demi, au détriment de ses voisins, et avoir étendu son influence comme médiatrice presque partout où elle n'était pas conquérante,—montrait au monde un front si menaçant, ne fût-ce que par l'idée qu'on s'en faisait, qu'il était grand temps de lui apporter un sérieux obstacle.

Le 4 juin 1853, l'ordre donné aux escadres combinées de France et d'Angleterre d'aller surveiller de près les événements, et leur prompte arrivée en rade de Bézika, vis-à-vis de Ténédos, à l'ouvert des Dardanelles, ne permirent plus guère au gouvernement russe de douter que les deux grandes puissances occidentales ne fussent d'accord pour l'arrêter dans ses plans d'envahissement. L'étonnement et le dépit de l'empereur Nicolas furent extrêmes; l'Angleterre surtout devint pour lui un objet de haine d'autant plus vif, qu'il s'était un moment flatté de l'avoir pour alliée et pour complice dans son projet de dissolution de l'empire ottoman.

Dans son irritation, il ordonna de passer outre, malgré la présence de la flotte anglo-française, ne croyant peut-être encore qu'à une démonstration dont il aurait raison rien qu'en la bravant au début. En conséquence, par un manifeste en date du 14 juin (vieux calendrier ou calendrier grec), 26 juin (calendrier grégorien), il annonça à ses sujets que *ses glorieux prédécesseurs,* de temps immémorial, et lui-même, ayant fait vœu de défendre la foi orthodoxe, il était sur le point d'en appeler aux armes; et le 20 juin (2 juillet), une circulaire conçue dans le même esprit fut adressée aux cours étrangères. On allait commencer à entrer dans la phase militaire des événements, quoique la diplomatie, particulièrement celle de l'Autriche et de la Prusse, cherchât encore à atténuer la portée des actes de la Russie; et, il faut le reconnaître, quoiqu'un profond sentiment d'inquiétude sur les intérêts commerciaux, sur l'inconnu dans lequel on risquait de se plonger, la crainte de voir arrêter le progrès du monde, qui était en marche depuis trente-huit ans d'une paix presque générale, la répulsion que les hommes, en voie de confraternité, éprouvaient pour le sang versé dans les combats, et d'autres causes puisées dans la situation des peuples et des rois, donnassent à réfléchir aux gouvernements, mis désormais en demeure d'accéder plus ou moins à l'opinion publique, avant de s'engager dans des guerres. C'était bien sur ces graves préoccupations de l'Europe que l'empereur Nicolas avait compté pour qu'on le laissât agir. Mais il s'était trompé : l'opinion du monde civilisé, indignée de le voir troubler, par

son ambition, la paix générale, menacer la sécurité des peuples et celle des intérêts de tous genres internationalement engagés, devait soutenir les gouvernements qui tireraient les premiers l'épée contre le colosse russe et démontreraient, par des faits, comme des écrivains l'avaient démontré par leurs observations, non pas sans doute son inanité, mais sa vulnérabilité. Cette lutte, en apparence exclusivement relative à la Turquie, allait prendre, par l'idée parfaitement juste que la Russie, une fois à Constantinople, ne tarderait pas à dominer l'Europe entière et à peser sur elle de tout le poids de son despotisme et de son servage, le caractère d'une guerre du progrès contre la barbarie. La postérité dira si ce cachet, que les gouvernements eux-mêmes tinrent à honneur de lui imprimer en même temps que l'opinion publique, doit lui être conservé en raison de l'importance des résultats obtenus et des revirements de la politique.

CHAPITRE II.

L'alliance anglo-française.

Passage du Prouth et occupation des provinces danubiennes par les Russes. — Conférences de Vienne. — Fautes du prince Gortschakof, général en chef de l'armée d'occupation des provinces danubiennes. — Armée ottomane, Omer-Pacha, mouchir ou général en chef. — Déclaration de guerre de la Porte ottomane à la Russie, le 4 octobre 1853. — Entrée des escadres alliées dans les Dardanelles. — Passage du Danube par les Turcs. — Premières hostilités. — Combat d'Oltenitza, le 4 novembre 1853. — Triste rôle de la diplomatie qui oblige Omer-Pacha à repasser le Danube. — Continuation de la politique double de l'Autriche. — Les Turcs se fortifient à Kalafat. — La guerre en Asie. — Prise du fort russe de Saint-Nicolas ou de Chefkétil. — Déplorable conduite des troupes irrégulières de Turquie en Asie.— Les Turcs devant Goumri ou Alexandropol. — Investissement d'Akiska ou Akhatskhè.— Défaite des Turcs à Akiska, 26 novembre 1853. — Levée du siége de Goumri, et défaite des Turcs à Radyck-Laz ou Gedikler. — Entrée des escadres alliées dans les Dardanelles. — L'appui moral. — Désastre de Sinope. — Indignation de l'Europe civilisée à la nouvelle de l'événement. — Les gouvernements français et anglais, à Paris et à Londres, prennent des résolutions énergiques. — Occupation de la mer Noire par les escadres alliées, en janvier 1854. — Les escadres alliées à Sinope. — Ravitaillement des ports turcs de l'Asie. — Mission de la frégate anglaise *la Retribution*. — Combat de Tchetatè ou Citatè, le 6 janvier 1854. — Lettre de l'empereur Napoléon III à l'empereur Nicolas. — Réponse du czar. — Retour, diversement jugé, des escadres combinées à Béikos. — Insurrection des provinces grecques appartenant encore à la Turquie. — Armement de la France et de l'Angleterre. — L'armée anglaise et l'armée française de terre. — Le personnel des marines d'Angleterre et de France. — Convention d'alliance entre la France, l'Angleterre et la Turquie, signée à Constantinople. — Ordre de passer le Danube donné à l'armée russe. — Première position de l'armée ottomane, dans la campagne de 1854. — Critique faite par le général Klapka du plan de défense d'Omer-Pacha. — Passage du Danube par les Russes.— Les Russes s'établissent imprudemment dans la Dobroudscha. — Deuxième position de l'armée ottomane dans la campagne de 1854. — Préludes de la politique autrichienne dans les provinces du Danube. — Événements dans les provinces russes subcaucasiennes. — Étrange passiveté des escadres combinées dans la première période de la campagne de 1854. — Continuation de la politique paralysante de l'Autriche.

Le 3 juillet 1853, le lendemain même du jour où le chancelier de Nesselrode avait lancé sa circulaire annonçant aux cours de l'Europe : « Qu'en présence du refus de la Porte, appuyé par la manifestation de la France et de l'Angleterre (la présence des flottes combinées à l'ouvert des Dardanelles), il devenait plus que jamais impossible de modifier les résolutions qu'en avait fait dépendre l'empereur, et qu'en conséquence, Sa Majesté Impériale venait d'envoyer au corps de troupes stationné en Bessarabie l'ordre de passer la frontière pour occuper les Principautés », le lendemain même de ce jour, une armée russe traversait le Prouth, sous les ordres de l'aide de camp général prince Michel Gortschakof,

qui se faisait précéder d'une proclamation adressée aux habitants de la Moldavie et de la Valaquie, par laquelle on promettait à ceux-ci, heureusement bien revenus des prétendus avantages du protectorat moscovite, de ne leur imposer ni charges ni contributions nouvelles, de payer toutes les fournitures à un taux fixé d'avance, d'accord avec leurs gouvernements, et de respecter leurs institutions. Mais les premiers actes du général en chef russe furent de violer tous les engagements qu'il venait de prendre. Le prince Ghika, hospodar de Valaquie, et Styr-Bey, hospodar de Moldavie, furent sommés de rompre leurs relations avec la Porte, et d'avoir à verser dans le trésor de l'armée russe le tribut annuel, en argent, qui était dû au sultan à la place des redevances payées autrefois en nature par les deux provinces. Bientôt après ils se virent réduits à résigner leurs emplois, et ils furent remplacés par des gouverneurs militaires russes. Enfin, préludant à un plan d'annexion des provinces moldo-valaques à l'empire de Russie, le prince Gortschakof incorpora violemment les milices roumaines dans son armée.

A cette invasion, dont on s'était plu trop longtemps à douter, le gouvernement français répondit, le 15 juillet, et le gouvernement anglais le 16 juillet 1853, par chacun une note circulaire, qui l'une et l'autre étaient empreintes de fermeté, et démontraient qu'entre les escadres combinées venues dans les eaux de la Turquie à la demande du sultan, et les armées russes envahissant les provinces moldo-valaques malgré le sultan, il y avait la différence d'un droit défensif à une agression déloyale. Le ministre des affaires étrangères de France, M. Drouyn de Lhuis, assimilait l'invasion des Principautés à une déclaration de guerre de la part de la Russie, et le comte de Clarendon, nouveau chef du Foreign-office, admettait que, de ce moment, le sultan était en droit de répondre à l'agression par une réquisition aux flottes alliées de s'avancer vers Constantinople pour sa défense, déclarant en outre que l'Angleterre ne pouvait ni ne voulait tolérer cette atteinte aux traités.

Nonobstant ce, les optimistes croyaient encore à l'efficacité des négociations. Des conférences, entre le comte de Buol, ministre des affaires étrangères à Vienne, et les ambassadeurs de France, d'Angleterre et de Prusse, le baron de Bourqueney, lord Westmoreland et le baron de Meyendorf, étaient ouvertes pour le maintien de la paix, sous la médiation de l'Autriche, qui crut ainsi tenir le dé des événements et s'assurer sans péril le rôle principal, celui d'arbitre de l'Europe, non par la puissance de ses armes, mais par les ressources de sa

diplomatie. Les conférences de Vienne ne lui donnèrent pas ce rôle assurément, qu'elle ne méritait à aucun titre; mais elles lui permirent de se faire valoir tour à tour auprès des puissances engagées, de mettre à prix son concours qu'elle ne devait jamais donner effectif, de donner pour cause à ses irrésolutions le mauvais état de ses finances, de contracter, par suite, un emprunt sous les auspices de la France et de l'Angleterre, de se faire constituer bientôt dépositaire des principautés danubiennes, enfin de continuer à Vienne le système des illusions auquel la diplomatie s'était trop longtemps laissé prendre à Pétersbourg.

Pendant que le prince Gortschakof, ne croyant pas les Turcs en état matériel et moral de l'attaquer, s'installait dans les provinces danubiennes avec la sécurité d'un maître qui n'a rien à redouter, dispersant ses troupes de Kalafat à Galatz, ne mettant dans aucune place une garnison imposante, et s'établissant de sa personne dans Boukharest en proconsul qui n'a que des hommages à recevoir, le gouvernement ottoman prenait des mesures énergiques et déployait une activité que ses partisans eux-mêmes n'avaient pas espérée. Il mit les forteresses de l'empire, qui depuis longtemps avaient été trop négligées, en état de défense, et fit établir des ouvrages le long du Danube.

Une armée de quatre-vingt-dix mille hommes de troupes régulières et de trente mille hommes de troupes irrégulières fut levée, et le commandement en fut donné, avec le titre de mouchir ou général en chef, à un ancien sujet de l'Autriche, naturalisé sujet turc, Omer-Pacha, né à Valski, en Croatie, homme de cinquante-cinq ans environ, à tête grisonnante, à traits accentués, général habile, expérimenté, actif, fécond en ressources, qui s'occupa d'accoutumer ses soldats à la discipline et à la patience militaires, avant de les compromettre dans des engagements sérieux où la régularité des troupes russes aurait eu sur eux trop d'avantages. Il envoya son aile droite, sous les ordres de Moustapha-Pacha, dans la Dobroudja, contrée en partie habitée par les Tatars dobroudjs, sujets de la Porte, et qui s'étend entre la mer Noire et le Danube, dans la presqu'île en forme de coude que présente ce fleuve, depuis le point où il reçoit le Prouth jusqu'aux environs de Silistrie, à l'ouest, et jusque vers la ville russe de Kilia, à l'est; le centre de son armée, commandé par Ahmed-Pacha, fut établi entre Schoumla, Silistrie et Routschouk; tandis qu'il prenait personnellement position à Viddin, avec l'aile gauche que commandait sous lui Ismaïl-Pacha.

Le 4 octobre 1853, la Porte ottomane déclara la guerre à la Russie.

En même temps, Omer-Pacha, ayant inutilement sommé le prince Gortschakof d'évacuer les Principautés, se mit en devoir de prendre l'offensive sur tous les points à la fois.

L'Autriche parut vivement contrariée de cette résolution, et, à la suite d'entrevues que venait d'avoir à Olmutz, à Varsovie et à Berlin son jeune souverain avec l'empereur de Russie et le roi de Prusse, l'internonce autrichien, baron de Brück, fit passer à la Porte ottomane une note confidentielle, avec l'agrément de la France et de l'Angleterre, pour l'engager à adopter un projet de conciliation formulé par la conférence de Vienne, lequel fut repoussé comme n'étant qu'un déguisement confirmatif des conditions attentatoires à la souveraineté du sultan, déjà jugées inacceptables. Il y a lieu de croire que le gouvernement ottoman fut secrètement influencé dans ce refus par les conseils de quelqu'une des parties intéressées. Le fait est que, quoi qu'on en ait pu dire, ce projet, s'il eût été accepté, n'aurait sauvegardé en rien l'avenir de la Turquie, qu'il aurait donné au fond raison à la Russie, et, sous les apparences d'une certaine condescendance bienveillante aux *supplications* de l'Europe, eût placé l'empereur Nicolas sur un piédestal plus élevé que jamais; enfin qu'il aurait témoigné, de la part de la France et de l'Angleterre, venant à la suite de l'Autriche et de la Prusse, puissances *intercédantes* en faveur de la paix auprès du czar, d'une faiblesse peu en rapport avec les premières démarches qu'elles avaient faites. Ce fut à leur honneur que le Divan n'accepta point, d'autant que le chancelier de Nesselrode, pour qu'on ne se méprît pas sur l'apparente concession de son maître, venait, par un dépêche, de commenter la déplorable note de la conférence dans un sens tout à fait absolu en faveur de la Russie. On fut, par suite de ce commentaire, obligé de reconnaître que le Divan avait fait preuve de plus de perspicacité que la conférence de Vienne. L'Autriche elle-même osa à peine insister davantage auprès du sultan, et dut reconnaître que le gouvernement russe l'avait jouée, si toutefois elle n'agissait encore de complicité avec lui.

Dans le même temps, les flottes alliées, sur les instances du sultan, firent un nouveau mouvement en avant, et entrèrent dans le détroit des Dardanelles. L'escadre française, dans le commandement de laquelle le vice-amiral Hamelin avait succédé au vice-amiral de Lassuse, avait été devancée à Bézika par l'escadre anglaise. Elle prit, ce jour-là, sa revanche, grâce à ses vaisseaux de ligne à vapeur de grande vitesse, les premiers qu'aucune nation eût encore mis à la mer, et qui eurent plus

aisément raison des vents du nord et des courants opposés à leur route, que les vaisseaux anglais. On vit avec admiration le beau vaisseau à vapeur et à hélice *le Napoléon*, de 90 canons, commandant Dupouy, prendre la tête des deux flottes, menant à la remorque, avec une merveilleuse vitesse, le vaisseau amiral *la Ville-de-Paris*, de 120 canons, bâtiment à voiles seulement. Toutefois, Français et Anglais n'en étaient encore qu'aux fêtes navales, pendant que les Turcs en étaient déjà aux combats.

En effet les hostilités s'engageaient. La flottille russe du Danube fut attaquée devant Isaktscha, et presque aussitôt une partie de la gauche des Turcs traversa le fleuve, à Viddin, pour aller déloger les Russes de Kalafat, sur l'autre rive, dans ce qu'on appelle la Petite-Valaquie. L'opération réussit à merveille sur ce point. Les Turcs enlevèrent Kalafat aux ennemis et s'y fortifièrent, comme l'avait prescrit leur général en chef, qui entendait ainsi tenir en échec l'extrême droite de la ligne russe, et, de là, être en position de prendre l'armée de Gortschakof à revers, quand elle tenterait de passer sur la rive droite du Danube. Les Turcs avaient entrepris leur traversée sur trois points différents. Ils échouèrent entre Routschouk, qui était en leur pouvoir, et Giourgewo, qui était au pouvoir des Russes; mais ils réussirent pleinement, le 2 et le 3 novembre, sous la conduite d'Omer-Pacha en personne, à Tourtoukaï, en face des ennemis qui occupaient Oltenitza et les environs, sur la rive gauche. Leur avant-garde, ayant refoulé les Russes, occupa les bâtiments dits de la Quarantaine, ainsi qu'une île située en face d'Oltenitza, où elle réussit à s'établir et à se fortifier au moyen de fascines recouvertes de terre. Si l'opération se complétait par la prise même d'Oltenitza, l'extrême gauche des Russes serait tenue de ce côté en échec, comme leur extrême droite par Kalafat.

Le général Dannenberg, commandant en chef le quatrième corps de l'armée russe, témoin de l'élan et de l'audace des Turcs, qu'il avait trop méprisés, jugea qu'il était temps de leur présenter un obstacle sérieux.

Le 4 novembre, à la pointe du jour, il envoya le général Paulof, renommé pour son intrépidité, avec onze mille hommes d'élite, qu'il appuierait avec le reste de son corps d'armée, pour déloger les Ottomans des positions qu'ils avaient prises. L'attaque tint de la fureur; mais les Turcs, au nombre de neuf à dix mille, dirigés par Omer-Pacha et ses lieutenants, Moustapha-Pacha, Ismaïl-Pacha, Nedja-Pacha et Alid-Pacha, la reçurent comme leurs ennemis la donnaient. Ils sortirent, en

partie, de leurs retranchements, se postèrent en tirailleurs, repoussèrent les charges de la cavalerie et de l'infanterie russes, puis se retirèrent derrière leurs batteries, après avoir déconcerté les assaillants. Ceux-ci, dans leur trouble, firent une fausse manœuvre qui les plaça entre les feux croisés de Tourtoukaï et de la Quarantaine; les Ottomans ne perdirent pas un instant pour en profiter, et, par des décharges précipitées, obligèrent les Russes à quitter le champ de bataille, laissant derrière eux près de quatre cents morts, parmi lesquels beaucoup d'officiers, et comptant en outre plus de huit cent cinquante blessés, dont était le général Paulof. Par suite de cet échec, le corps d'armée de Dannenberg fut obligé de laisser complétement libre le passage du fleuve, d'abandonner Oltenitza et de se retirer sur Boukharest.

Le passage du Danube ainsi effectué fit le plus grand honneur à Omer-Pacha, à ses lieutenants et à ses troupes. L'échec des Russes à Oltenitza, avec les circonstances qui l'accompagnaient, produisit une grande sensation en Europe; le premier coup était porté au prestige militaire de la Russie, médiocrement établi d'ailleurs sur les événements de 1812; et ce coup venait de la main d'un peuple que, depuis plus d'un siècle, on s'était habitué à ne considérer que comme un corps en dissolution, qui n'était plus soutenu que par la difficulté de s'en partager la dépouille, et par les besoins de l'équilibre européen. L'opinion publique, relevant ironiquement le mot du czar à sir G. Hamilton Seymour, fit remarquer que *le malade* se portait encore assez bien.

Omer-Pacha venait à peine de s'établir à Oltenitza, projetant une marche rapide sur Boukharest, dont la route lui était ouverte, et prêt à mettre à profit le trouble et surtout les maladroites dispositions du prince Gortschakof, qui avait disséminé l'armée russe, quand la conférence de Vienne, incapable dans ses éléments qui n'étaient pas perfides, exprima son mécontentement de la marche en avant, des succès même du général ottoman, et le fit inviter à repasser le Danube. L'opinion publique, qui n'était point dans les mystères de Vienne, ne sut d'abord comment s'expliquer cette manœuvre; mais, avec un peu de réflexion, son bon sens l'éclaira. Les succès d'Omer-Pacha gênaient la diplomatie, en dérangeant le *statu quo* qui, depuis 1815, est le fond, d'ailleurs toujours en désaccord avec l'événement, de la diplomatie européenne, assez semblable à celle du Bas-Empire, laquelle ne cessait de discuter assise pendant que tout marchait et renouvelait le monde autour d'elle. Le mouvement rétrograde auquel elle soumettait Omer-Pacha donna aux peuples une triste idée de sa clairvoyance et de son

habileté pratique. L'histoire la jugera un jour plus sévèrement encore, à moins qu'elle n'impute sa marche incertaine à une secrète entente alors de l'Autriche et de la Russie.

Ce qui tendrait à donner quelque fondement à cette dernière hypothèse, c'est que, durant la première période de la guerre, il y eut un échange très-actif de bons procédés entre les gouvernements de ces deux puissances au sujet des anciens sujets hongrois ou polonais qui offraient leurs services à la Turquie; en effet, bientôt on vit l'empereur Nicolas, dans un manifeste brutal où il faisait clairement allusion à Omer-Pacha lui-même, qui avait depuis sa jeunesse abandonné le service de l'Autriche et la religion chrétienne, annoncer à grand bruit que les anciens sujets des deux nations russe et autrichienne, pris les armes à la main ou autrement, seraient livrés à leurs gouvernements respectifs pour être traités, ceux-là comme soldats déserteurs, ceux-ci comme renégats, quel que fût leur rang et leur grade, et sans avoir égard à leur naturalisation en Turquie. Le gouvernement autrichien, qui déjà voyait avec amertume un de ses anciens sujets commander en chef les armées ottomanes et se signaler par des talents que l'on essayerait vainement de contester dans la suite, apporta dans tous les cas un obstacle tracassier, menaçant même quelquefois et persistant, à l'emploi des anciens généraux et officiers hongrois et polonais dans l'armée turque, particulièrement en Europe.

En se repliant sur la rive droite du Danube et sur Viddin, Omer-Pacha avait eu soin de conserver Kalafat, en face de cette dernière place et sur la rive gauche ; les Turcs s'y fortifièrent de manière à en faire, pour la reprise des hostilités, un poste assez important. Ce faible avantage ne pouvait compenser celui que la diplomatie donnait aux Russes de pouvoir concentrer leurs forces et de les augmenter considérablement, sans qu'aucun obstacle y fût apporté.

Cependant, la guerre avait aussi commencé en Asie, où les Turcs comptaient sur le concours du célèbre partisan Schamyl, chef ou iman des populations insoumises du Caucase, qui, depuis vingt ans, était le désespoir de la Russie, et avait enseveli plusieurs armées du czar dans ses montagnes toujours indépendantes. Un corps de seize mille Turcs, ayant vingt-quatre canons, s'était concentré à Batoum, chef-lieu du Gouriel ottoman, sous les ordres de Sélim-Pacha, ancien commandant des gardes à Constantinople, maintenant commandant de l'aile gauche de l'armée d'Anatolie, et avait reçu l'appoint d'une horde de bachi-bouzouks, troupe irrégulière et composée d'un ramas de pillards et de

bandits, qui devait acquérir dans cette guerre une triste célébrite. Hassan-Bey, riche propriétaire, homme entreprenant et connaissant bien les pays subcaucasiens qui autrefois avaient fait partie de la Géorgie, après avoir lié quelques secrètes relations avec des Géorgiens mécontents de la domination du czar, offrit d'aller tenter un coup de main sur le Gouriel russe. Sélim-Pacha, fort peu capable de sa personne, lui confia un bataillon de la garde du sultan, qu'il joignit à trois mille bachi-bouzouks, et, avec cette petite troupe, Hassan-Bey alla surprendre, dans la nuit du 28 octobre 1853, le fort Saint-Nicolas, appelé aussi Chefkétil, que défendaient deux bataillons d'infanterie, une compagnie d'artillerie et trois compagnies de cosaques. La garnison d'un fort voisin s'étant mise en marche pour secourir le fort attaqué, le bataillon régulier des Ottomans se porta promptement à sa rencontre et le dispersa. L'assaut fut donné au fort Saint-Nicolas qui fut emporté, et les sauvages bachi-bouzouks passèrent la garnison au fil de l'épée.

Cette inhumanité n'était que le prélude d'une série d'actes odieux, non pas seulement contre les troupes russes, mais contre les indigènes; elle devait aliéner les Géorgiens à la Turquie, et raviver les vieilles haines qui avaient longtemps existé entre les deux peuples.

Une division de quatre frégates, quatre navires à vapeur et un transport russes, se présenta, le 18 novembre, devant le fort Saint-Nicolas pour le reprendre, mais n'y put réussir; elle se retira très-avariée. Le lendemain, un corps de troupes de débarquement échoua dans la même entreprise et fut mis en déroute à Ouf, près de Saint-Nicolas.

D'autre côté, Abdi-Pacha, mouchir d'Anatolie, qui commandait une armée aux environs de Kars, dans l'Arménie turque, et qui était fort au-dessous de son rôle, ayant reçu l'ordre de ne pas rester dans l'inaction, envoya son chef d'état-major général établir son camp au village de Bayandir, au delà de la rivière frontière Arpo-Tchaï, sur le sol russe. Son projet était d'aller ensuite, de sa personne, mettre le siége devant la forteresse de Goumri, appelée aussi Alexandropol, sur les confins de l'Arménie russe. La garnison fit une sortie qui fut repoussée, et un petit corps d'observation russe, qui était posté dans le voisinage, jugea prudent d'opérer sa retraite sur Tiflis.

Enfin, Moustapha-Zarif-Pacha, gouverneur de la province d'Erzeroum, à la tête d'un corps de bachi-bouzouks rassemblés à la hâte, partit d'Ardahan pour faire invasion dans le district d'Akiskè ou Akaltsikè, autrefois dépendance ottomane. Devant la marche impétueuse des

bachi-bouzouks, un détachement russe, qui tenait la campagne, se retira dans Akiskè, à cent cinquante kilomètres de Batoum. Une lettre du commandant adressée au prince Voronsof, général en chef de l'armée russe du Caucase, qui fut interceptée, ayant fait connaître que la garnison ne pourrait tenir plus de dix jours, faute de provisions, l'investissement de cette forteresse fut décidé, avec le concours d'une division commandée par Ali-Pacha. Mais le général Andronikof, à la tête d'un corps d'armée russe, supérieur en force, s'avançait en toute hâte pour dégager Akiskè, pendant que, d'autre part, le prince Béboutof accourait à la délivrance de Goumri. Andronikof attaqua, le 26 novembre 1853, devant la première de ces forteresses, la division d'Ali-Pacha, la battit complétement et la força à repasser en déroute la frontière, après qu'elle eût abandonné le siége d'Akiskè.

Le prince Béboutof, avec un autre corps d'armée russe, fit lever, rien que par son approche, le siége de Goumri imprudemment entrepris, dans une saison trop avancée, sans le matériel et les provisions nécessaires, provisions qu'il était impossible de renouveler dans un pays dévasté par les bachi-bouzouks. Abdi-Pacha qui, pendant ce temps, était resté à son camp de Bayandir avec le principal corps d'armée turc, résolut alors de quitter cette position et d'opérer sa retraite sur Kars. Mais le général Béboutof, après avoir assuré la défense de Goumri et concentré assez de troupes pour faire un mouvement offensif, suivit les Turcs dans leur retraite, les atteignit, le 2 décembre, au village de Radyck-Laz ou Gédikler, sur les rives de l'Arpo-Tchaï ou Arpa-Tchaï, à mi-chemin de Goumri à Kars, et leur prit des canons dont il a fort exagéré le nombre dans son rapport, de même que celui des Turcs qu'il avait eus à combattre, suivant l'usage immémorial et invariable d'un pays où les plus petits succès sont transformés en immenses victoires, et les défaites, même les plus notoires, présentées comme des triomphes. Les vainqueurs ne poursuivirent pas les fugitifs, mais retournèrent dans leurs quartiers d'hiver, à Goumri et environs. Les Turcs, complétement démoralisés par leur double défaite à Akiskè et à Radyck-Laz, s'enfermèrent dans la place de Kars, pour s'y tenir sur la défensive.

Par suite de ces revers et de leur mauvaise gestion, Abdi-Pacha et Ali-Pacha furent traduits devant un conseil de guerre qui les condamna, comme dilapidateurs, à la dégradation et à quatre ans de détention dans la forteresse de Chypre. Le premier eut pour successeur Achmet-Pacha, Kurde ignorant et grossier, sous le commande-

ment duquel les souffrances des Turcs prirent un caractère alarmant dans la ville de Kars où ils étaient entassés. Ils avaient été en peu de temps réduits à huit mille, menacés eux-mêmes d'une fin prochaine, quand Achmet-Pacha fut rappelé et traduit à son tour devant un conseil de guerre pour ses dilapidations et sa conduite, passible en toutes choses d'un blâme sévère. Moustapha-Zarif-Pacha fut nommé à sa place mouchir d'Anatolie.

Pendant que les Russes obtenaient ces faciles succès en Asie, sur des hordes indisciplinées plutôt que sur de véritables soldats, et sur des chefs incapables et dilapidateurs, les escadres alliées, qui se composaient alors de neuf vaisseaux français, de neuf vaisseaux anglais et d'un nombre à peu près égal de frégates ou corvettes à vapeur, avaient franchi les Dardanelles, et, depuis le 2 novembre, mouillaient en rade de Béikos, dans le Bosphore.

Il paraît que, grâce aux excessifs ménagements de la diplomatie pour l'empereur Nicolas, ménagements difficiles à comprendre dans cette période des événements, ces flottes, contrairement à l'opinion publique, n'apportaient encore au sultan qu'un *appui moral,* quoiqu'il fût grand temps qu'on lui en donnât un effectif. D'ailleurs, l'*appui* simplement *moral* contre une puissance telle que la Russie, aussi sûre d'elle-même, aussi prompte à tout oser, à croire que l'on y regarderait à cent fois, — et la chose eut lieu en effet, — avant de se risquer dans une lutte armée avec elle, cet appui circonscrit de la sorte devenait plus qu'une faiblesse : il était compromettant pour la dignité de l'armée navale, compromettant pour les deux puissances alliées; il l'était aussi pour l'empire ottoman, qui allait agir comme se croyant secouru, lorsqu'il ne l'était pas encore en effet.

On ne sait au juste, car des opinions contradictoires ont été apportées à cet égard, si ce fût de l'agrément ou contrairement à l'avis des ambassadeurs de France et d'Angleterre et des amiraux de ces deux nations, qu'une partie de la flotte ottomane prît la mer, sous les ordres d'Osman-Pacha, pour aller ravitailler l'armée d'Asie et entretenir les communications avec elle. Le général Baraguey-d'Hilliers qui, depuis le 19 novembre, avait succédé à M. de Lacour, en qualité d'ambassadeur de France à Constantinople, et lord Stratford de Redcliffe protestèrent, après les faits accomplis, contre cette sortie, en raison « du matériel défectueux de l'escadre turque, de ses équipages au-dessous du pied de guerre, des dangers que présentait, en cette saison, la navigation de la mer Noire, et de la possibilité de rencontrer l'ennemi

avec des forces supérieures. » Quant aux amiraux français et anglais, ils se sont tus. Ils n'y a pourtant pas lieu de croire, comme l'a dit un auteur étranger (1), que ce fut après s'en être concerté avec eux et sur l'observation que les vaisseaux russes ne s'aventureraient pas à quitter leurs ports en présence des forces navales combinées, qu'Osman-Pacha se décida à tenir la mer avec douze navires, dont le plus considérable portait 60 canons et dont les moindres n'en portaient que 4 (2).

Dans tous les cas, c'eût été bien mal connaître l'esprit audacieux et contempteur de la puissance russe, que d'imaginer qu'elle serait arrêtée par la présence hésitante de deux flottes enlacées dans les filets d'une diplomatie sur laquelle l'Autriche exerçait une action incessante et tendant à retenir toute l'énergie des alliés. La puissance russe au contraire s'est toujours encouragée des ménagements, et, de tout temps, ses meilleurs coups ont été frappés durant et devant l'hésitation de ses adversaires. Elle en allait donner une nouvelle et terrible preuve.

A peine les escadres combinées avaient-elles franchi les Dardanelles, que le vice-amiral Nakimof avait reçu ordre de sortir de Sébastopol, de tenir la mer, de surveiller les mouvements des Turcs et de renouveler sur eux, si l'occasion s'en présentait, le désastre de Tchesmé, qui avait tant réjoui le cœur de Catherine II, en 1770; et cela sans tenir compte de l'engagement que le gouvernement russe venait de prendre à la face du monde, de garder la défensive durant les négociations; sans tenir compte davantage de la présence des alliés dans le Bosphore, ou plutôt en n'en tenant compte que pour les braver, tant ce gouvernement croyait peu encore à autre chose qu'à une vaine démonstration, à une démonstration *morale* contre lui.

La faible escadre d'Osman-Pacha ayant été contrainte par les vents du nord de se réfugier dans la rade et le port mal défendus de Sinope, sur la côte de l'Asie Mineure, le vice-amiral Nakimof vint l'attaquer avec des forces doubles à peu près. Son escadre portait sept cent soixante canons et celle des Turcs n'en comptait que quatre cent dix,

(1) Le général Klapka (*La Guerre d'Orient, depuis l'année* 1853 *jusqu'en juillet* 1855; *esquisse historico-critique des campagnes sur le Danube, en Asie et en Crimée*, etc.)

(2) C'étaient *le Nizamièh*, de 60 canons, capitaine Kadri-Bey, ayant à bord Hussein Pacha; *le Naveich*, de 52, capitaine Ali-Bey; *le Nesim*, de 52, capitaine Hassan-Bey; *le Kaïd*, de 50, capitaine Edhem-Bey; *la Dimial*, de 44, montée par le vice-amiral Osman-Pacha; *le Fayl-Illah*, de 38, capitaine Ali-Nahir-Bey; *le Hani-Illah*, de 36, capitaine Reschid-bey; *le Djinlu-Safid*, de 24, capitaine Salvy-Bey; *le Redjibi-Fechan*, de 24; *le Faïzi-Maabad*, de 22; *l'Izegli*, de 4; *le Taïf*, de 4. — En tout, 410 canons.

presque tous de moindre calibre. Le voisinage des flottes alliées donnait à Osman-Pacha une sécurité trompeuse; sans quoi, il n'eût probablement pas renouvelé cette faute, cent fois signalée et si chèrement expiée à Tchesmé par les Turcs eux-mêmes, de s'acculer dans une rade ouverte où tout à l'heure il ne serait plus libre d'aucun mouvement et n'aurait plus d'autre ressource que de succomber glorieusement.

Après s'être assuré, le 27 novembre, au moyen d'une reconnaissance poussée par deux de ses vaisseaux et un brig jusqu'à portée des batteries de la côte, restées silencieuses, que les Turcs n'étaient pas en force et n'avaient l'appui effectif d'aucun des bâtiments alliés, le vice-amiral Nakimof pénétra, le 30 du même mois, à midi, dans la rade de Sinope, avec six vaisseaux, dont trois de premier rang et trois de second rang, plus deux frégates et trois bâtiments à vapeur, pendant que quatre frégates stationnaient hors de la rade et que des navires légers croisaient depuis le cap Indjèh jusqu'à Amastrah, pour l'avertir au besoin d'un mouvement des flottes alliées, et, dans le cas où il aurait lieu, lui donner le temps de prendre le large.

Le vice-amiral russe fit sommation à Osman-Pacha d'amener son pavillon; à quoi celui-ci répondit par une bordée de la frégate *la Dimial,* de 44 canons, qu'il montait. Aussitôt, Nakimof commença son exécution, et un feu terrible éclata sur toute l'étendue de chacune des deux lignes, pendant que le vapeur turc *le Taïf* était expédié en toute hâte à Constantinople. De la part des Russes, c'était, comme on l'a dit, une exécution, mais qui ne fut pas sans leur coûter cher : car leur vaisseau *le Rostislaf,* de 84 canons, devait périr peu après, par suite des avaries éprouvées dans cette journée, et d'autres de leurs vaisseaux, entièrement démâtés, durent demander la remorque aux navires à vapeur. Mais la petite escadre ottomane fut anéantie, avec presque tous ceux qui la montaient. Plusieurs bâtiments, entre autres *le Nizamièh*, de 60 canons, que montaient Hussein-Pacha et Kadri-Bey, et *le Naveich,* de 52 canons, commandé par Ali-Bey, se firent sauter plutôt que de se rendre. Il n'échappa que cent vingt matelots turcs à ce désastre. Osman-Pacha qui, la cuisse fracassée, était resté sur son banc de quart jusqu'à l'entière submersion de ses batteries et avait montré un héroïsme digne d'un meilleur sort, eut la douleur de tomber au pouvoir de l'ennemi avec Nahir-Bey, commandant du *Fayl-Illah;* celui-ci, après avoir vu couler son bâtiment, s'était jeté à la mer, mais sans pouvoir gagner la côte : il fut aussi fait prisonnier. Les beys Reschid, Edhem et Salvy, commandants du *Hani-Illah,* du *Kaïd*

et du *Djinlu-Safid*, plus heureux, avaient été rejetés sur le rivage. Quatre mille cent cinquante-cinq hommes avaient péri, cent vingt avaient survécu et furent emmenés captifs à Sébastopol.

Ce n'était point assez pour l'amiral russe : il lui fallait imiter Alexis Orlof à Tchesmé, et mériter sans doute le surnom de Sinopsinski, comme cet autre exécuteur, celui de Tcheminski, en bombardant et en brûlant les chantiers et la ville même de Sinope qui ne présentait plus aucune résistance.

Deux frégates à vapeur, *le Mogador* et *la Retribution,* la première française et la seconde anglaise, envoyées à Sinope pour y chercher des renseignements, apportèrent promptement aux flottes alliées la confirmation du sinistre événement, et la preuve du peu de cas que la Russie faisait encore de leur présence.

Sans le cri d'indignation poussé par l'Europe civilisée, le gouvernement russe, qui faisait déjà de ce triomphe, ridicule s'il n'eût été sanglant, un bruit à assourdir le monde, aurait bientôt fini par placer l'exécution de Sinope à la hauteur des plus grandes victoires navales qui ont illustré les Duquesne, les Ruyter, les Tourville, les Suffren ou les Nelson. Sans ce cri d'indignation aussi, peut-être, la diplomatie eût réussi à atténuer la portée et la noirceur d'un tel acte, accompli de manière, pour ainsi dire, à ce que les flottes alliées, dans la plus pénible inaction, entendissent le canon russe couler les vaisseaux ottomans que leur appui *moral* avait plutôt contribué à faire anéantir qu'à sauver.

Pendant ce temps, les ambassadeurs de France, d'Angleterre, d'Autriche et de Prusse à Constantinople, continuèrent à rédiger des notes. Ils en signèrent une le 12 décembre 1853, dans laquelle ils disaient qu'on ne devait considérer les négociations pacifiques comme rompues ni par la déclaration de la guerre, ni par l'événement qui venait d'avoir lieu. Ils réussirent même à faire accepter par la Porte, sous le coup de ses revers, des propositions nouvelles, que d'ailleurs la Russie rejeta avec dédain. Enfin, le général Baraguey-d'Hilliers et lord Stratford de Redcliffe, douloureusement affectés sans doute par le désastre de Sinope, mais n'osant prendre sur eux la responsabilité d'une décision, écrivirent le même jour, 12 décembre, à Reschid-Pacha, en réponse à la notification de l'événement de Sinope par celui-ci, que « la présence des flottes alliées avait *une signification politique,* était *un appui moral,* tant qu'il restait une espérance de réconcilier les puissances ennemies; mais que cependant si la Russie essayait un débar-

quement dans le Bosphore ou sur tout autre point de la côte de Turquie, les flottes combinées agiraient aussitôt et entreraient dans la mer Noire pour protéger, *s'il était nécessaire,* le territoire et l'intégrité de l'empire ottoman. » Les choses en étaient là, quand les gouvernements français et anglais, à Paris et à Londres, mieux inspirés que la conférence de Vienne, prirent le parti de marcher plus rapidement, en suivant l'opinion de leurs nationaux, vers la phase des résolutions énergiques.

Si elles eussent été plus promptes encore, la flotte russe de la mer Noire, tout avariée de son succès de Sinope, eût été ramassée avant de pouvoir regagner Sébastopol, et de grands malheurs peut-être auraient été prévenus.

Le 20 décembre 1853, le ministre des affaires étrangères de France, M. Drouyn de Lhuys, écrivit aux diverses légations françaises « que l'événement de Sinope s'était produit en dehors de toutes les prévisions; que ce fait déplorable modifiait l'attitude qu'on eût désiré garder; que l'intégrité territoriale de l'empire ottoman était une des conditions de l'équilibre européen; que l'occupation de la Moldavie et de la Valaquie constituait une première atteinte à cette intégrité, et qu'il n'était pas douteux que les chances de guerre ne pussent encore l'entamer davantage; qu'il fallait *un gage* qui assurât le rétablissement de la paix en Orient à des conditions ; — en conséquence, que les gouvernements français et anglais avaient décidé que leurs escadres entreraient dans la mer Noire, et combineraient leurs mouvements de façon à empêcher le territoire et *le pavillon* ottomans d'être en butte à une nouvelle attaque de la part des forces navales de la Russie. »

Le 3 janvier 1854, en effet, les vice-amiraux Hamelin et Dundas faisaient signal d'appareiller pour la mer Noire. Ce fut un moment solennel; car il y avait lieu de croire que c'était à la guerre que l'on allait enfin. La flotte française tenait encore la tête. Les alliés furent acclamés par une foule nombreuse qui, malgré une pluie battante, était accourue sur la côte. Le vent, en sautant subitement du sud-ouest au sud-est, rendit de la plus grande utilité les bâtiments à vapeur, qui remorquèrent aussitôt les bâtiments à voiles. En dehors même du but, tout était un spectacle nouveau, curieux, dans ce mouvement combiné de la voile et de la vapeur, que l'on n'avait pas jusque-là vu se déployer sur une aussi large échelle, et qui pourtant n'était qu'une transition rapide à un système naval plus extraordinaire encore par sa nouveauté, auquel cette guerre même donnerait naissance.

Le 6 janvier, les escadres alliées, qu'éclairaient dans leur marche la frégate à vapeur française *le Gomer*, portant le pavillon du contre-amiral Le Barbier de Tinan, et le vaisseau anglais à hélice *l'Agamemnon*, portant le pavillon du contre-amiral sir Edmond Lyons, après avoir rallié des transports turcs, chargés de troupes, d'armes, de vivres et de munitions, le tout destiné à secourir et ravitailler les garnisons et les ports de l'Asie, vinrent mouiller dans cette même rade de Sinope, où l'escadre russe avait opéré une si sanglante exécution, mais où elle n'eût eu garde désormais de reparaître. Là, les forces navales des alliés se partagèrent pour quelques jours. Le 8 janvier, tandis que le gros des escadres restait en observation à Sinope, une division, aux ordres des contre-amiraux Le Barbier de Tinan et Lyons, composée d'un vaisseau à hélice français, *le Charlemagne*, de 80 canons, capitaine de Chabannes, de trois frégates à vapeur françaises, de deux vaisseaux à hélice anglais, *l'Agamemnon* et *le Sans-Pareil*, de 80 canons chacun, et de deux frégates à vapeur de la même nation, partit pour Trébizonde, convoyant six vapeurs ottomans. Le 8, Trébizonde était ravitaillé et recevait des renforts; le 11, c'était le tour de Batoum, et, dans l'après-midi du même jour, celui du fort Chefkétil ou Saint-Nicolas, naguère enlevé aux Russes. Le 13 janvier, la division anglo-française rentra à Sinope avec les vapeurs turcs, ayant rempli sa mission et parcouru plus de six cents milles marins (environ deux cent cinquante lieues) en moins de cinq jours, sans avoir fait la rencontre d'un seul bâtiment russe.

Il est vrai que, toujours en vue de prévenir un conflit et d'user de ménagements vis-à-vis d'une puissance qui en gardait si peu, les ambassadeurs de France et d'Angleterre à Constantinople avaient expédié à Sébastopol, avant le départ du convoi, la frégate à vapeur anglaise *la Retribution*, capitaine Drummond, pour notifier au gouverneur de cette place l'occupation de la mer Noire par les flottes alliées et l'engager à faire rentrer les vaisseaux russes dans leurs ports, les amiraux français et anglais ayant ordre de les y ramener au besoin. Le capitaine Drummond arriva devant Sébastopol par un brouillard épais, à la faveur duquel il put pénétrer jusqu'au milieu du port sans être d'abord aperçu, et commencer à prendre le plan de la place; mais des coups de canon chargés à poudre, partis de divers côtés, l'ayant averti soudain qu'il venait d'être découvert, il jeta l'ancre comme pour attendre la venue d'une embarcation russe qui lui permît de remplir l'objet de sa mission. Un officier du port le héla en effet, lui exprima son étonnement de la liberté qu'il avait prise d'entrer dans une rade interdite

à tous les bâtiments de guerre étrangers, et lui enjoignit de sortir des passes pour aller prendre station hors de portée des batteries extérieures du port; cela avant même de lui permettre d'exposer l'objet de sa visite. Le capitaine anglais s'excusa sur l'état de l'atmosphère, et se mit avec une lenteur calculée en devoir de rétrograder. Ses matelots paraissaient ne pouvoir venir à bout de déraper, tant l'ancre semblait tenir au fond. Parvenu enfin à appareiller, le capitaine Drummond se retira tout doucement et en longeant toutes les fortifications, de manière à ce que ses officiers pussent compléter leur travail. Arrivé en dehors du chenal, à la station qui lui avait été assignée, il remit ses dépêches contre reçu, puis alla rejoindre les escadres combinées, à Sinope. Quelques jours après, le plan de Sébastopol, levé par les officiers de *la Retribution*, était rendu presque public. A ce moment, il n'y avait dans le port de Sébastopol que cinq à six vaisseaux ; ils étaient même presque désarmés. Le gros de la flotte de la mer Noire était allé mouiller à Caffa, et il n'eût tenu qu'aux escadres alliées de lui faire subir, dans ce port peu défendu, la peine du talion.

Cependant, les hostilités avaient recommencé sur le Danube. Comprenant le tort qu'ils avaient eu de se laisser déloger si aisément de Kalafat, ce qui les empêchait d'attaquer Viddin, de l'autre côté du fleuve, les Russes resserraient de plus en plus cette importante position dans l'espérance de la reprendre ; ils construisaient même des travaux d'approche qui déjà menaçaient les avant-postes ottomans, lorsque le commandant de la place, Ahmed-Pacha, résolut de faire une sortie pour dégager les alentours et enlever le village de Tchetatè, amphithéâtralement étagé sur une colline. Le général-adjudant russe Aurep-Elmpt, avec quatre bataillons d'infanterie, deux escadrons de hussards, cinq escadrons de cosaques et douze bouches à feu, s'y était établi sous la protection d'une redoute construite sur la hauteur, s'appuyant, en outre, sur onze bataillons d'infanterie et deux régiments de cavalerie qui occupaient des positions voisines.

Le 5 janvier 1854, au soir, un corps de onze mille Turcs, avec douze pièces de campagne, quatre pièces de position et quatre obusiers, sortit en effet de Kalafat, sous le commandement d'Ahmed-Pacha, et se mit en marche sur Tchetatè. Il bivouaqua, en partie, pendant une nuit de dégel, à Maglovit, avec une aisance et un entrain dont rarement les soldats ottomans avaient fait preuve, et, le lendemain matin, la marche en avant fut reprise avec une sorte d'enthousiasme. Bientôt on fut en face de l'ennemi.

Pendant que deux bataillons turcs, avec deux pièces d'artillerie, — force peu suffisante si les Russes, mieux commandés, avaient su se servir de leur supériorité numérique, — occupaient les villages de Maglovit et d'Orenja pour protéger la route de Kalafat et empêcher qu'on ne fût coupé, une réserve de cinq bataillons d'infanterie, d'un régiment de cavalerie, avec huit canons, fut laissée au pied de la colline ; le reste du corps d'armée, précédé de quelques compagnies de tirailleurs sous les ordres de Teyfic-Bey, neveu d'Omer-Pacha, et composé de six bataillons d'infanterie et de deux régiments de cavalerie, avec dix pièces d'artillerie, s'avança résolûment en colonne, sous la conduite d'Ismaïl-Pacha, à l'attaque du village de Tchetatè et de la redoute des Russes.

Au premier choc, deux escadrons de hussards russes, appartenant au régiment de Paskéwitsch et venus à la rencontre des Ottomans, furent culbutés et obligés de se replier en désordre sur l'infanterie qui, bravement commandée par le colonel, depuis général Baumgarten, opposa une résistance plus vigoureuse. Mais l'artillerie turque la battant d'enfilade d'un bout à l'autre de sa ligne, elle prit enfin le parti d'aller s'abriter dans le village et de prendre position dans les maisons. Là, le combat recommença avec fureur. Chaque maison dut être enlevée à la baïonnette. Ce fut un carnage horrible qui dura trois heures, après lesquelles les Russes évacuèrent le village, et, coupés par la cavalerie ottomane, n'eurent d'autre ressource que de chercher un dernier abri dans leur redoute. Ils y auraient été massacrés jusqu'au dernier si, averties de ce qui se passait par la canonnade plus que par l'intelligence du général Aurep, les garnisons russes des environs ne fussent venues à leur secours. Déjà on avait vu nombre d'officiers russes, dans leur désespoir, se précipiter d'eux-mêmes sur les baïonnettes des Turcs, pour échapper par la mort au malheur, plus grand pour eux, d'être prisonniers des Musulmans.

Cependant qu'il fallait songer à faire retraite devant des forces supérieures, un corps de neuf bataillons d'infanterie et de deux régiments de cavalerie russes, avec seize pièces de canon, s'était avancé de Motzezaï, sous le commandement du général-major Bellegarde, en filant le long du Danube, pour occuper la route de Kalafat, trop peu gardée, et menaçait de placer l'armée turque entre deux feux. Heureusement la marche de flanc des Russes était molle et incertaine; Moustapha-Pacha eut le temps d'aller au-devant d'eux avec sa réserve, et, au moyen d'un changement de front en arrière, il les battit avec son artillerie, aussi bien servie que la leur l'était mal. Pendant que les canonniers

turcs répandaient le ravage et la mort jusqu'au cœur des bataillons ennemis, les canonniers russes, excitant l'hilarité de leurs adversaires, ne portaient pas deux coups sur vingt. L'ennemi, désespérant de son artillerie, fit alors une charge à la baïonnette qui ne lui réussit pas mieux; car, avant d'être arrivé à un fossé derrière lequel les Turcs s'étaient postés, ses rangs furent tellement éclaircis par la fusillade opposée, qu'il se débanda et prit la fuite dans toutes les directions.

La petite armée ottomane put alors opérer son retour dans Kalafat en toute sécurité, affaiblie seulement de mille trente-huit hommes, dont sept cents n'étaient que blessés; tandis que l'ennemi comptait trois mille morts et évacuait deux mille blessés sur Kraïova et Slatina. Un général du nom d'Orlof, qui était au nombre de ces derniers, mourut peu après des suites de ses blessures. Les Ottomans, outre cinq cents chevaux, cinq cents fusils, trois wagons pleins de munitions et de nombreux bagages, avaient enlevé, comme trophées de leur victoire, soixante épées d'officiers russes et nombre de croix de Saint-Georges.

Le but de cette sortie des Turcs fut complétement atteint, du moins pour le moment. Après avoir enterré ses morts, l'ennemi abandonna Tchetatè et tous les postes qu'il avait établis autour de Kalafat (1).

Omer-Pacha qui, à la nouvelle du combat, s'était ébranlé avec une partie de son armée pour secourir Kalafat, eut la satisfaction de voir en arrivant cette petite place dégagée, et, profitant de l'affaissement moral des Russes, il les chassa encore d'une île du Danube où ils avaient pris position.

Les bases d'un traité d'alliance offensive et défensive entre la France et l'Angleterre étaient jetées ; la reine Victoria, en ouvrant son parlement, le 31 janvier 1854, allait annoncer sa résolution d'augmenter les forces de terre et de mer, dans le but d'appuyer ses représentations, quand l'empereur Napoléon III adressa au czar une lettre autographe qui, avec beaucoup de fermeté, faisait un dernier appel à sa prudence et à sa loyauté. Cette lettre concluait ainsi :

« Les troupes russes abandonneraient les Principautés et nos escadres la mer Noire. Votre Majesté préférant traiter directement avec

(1) Les relations mensongères des généraux, des journaux et du gouvernement russes donnèrent pendant quelques jours, à l'Europe, le change sur cette affaire, la présentant comme une défaite des Turcs. Mais, malgré le *Te Deum* d'actions de grâce chanté dans l'empire russe pour le combat de Tchetatè, comme pour celui d'Oltenitza, on sut bientôt à quoi s'en tenir, et les bulletins triomphaux de la Russie furent la risée du monde entier. Il fut acquis aussi que les forces avaient été égales des deux côtés.

la Turquie, elle nommerait un ambassadeur qui négocierait avec un plénipotentiaire du sultan une convention qui serait soumise à la conférence des quatre puissances. Que Votre Majesté adopte ce plan, sur lequel la reine d'Angleterre et moi nous sommes parfaitement d'accord, la tranquillité est rétablie et le monde satisfait. Rien, en effet, dans ce plan qui ne soit digne de Votre Majesté, rien qui puisse blesser son honneur. Mais si, par un motif difficile à comprendre, Votre Majesté opposait un refus, alors la France, comme l'Angleterre, serait obligée de laisser au sort des armes et aux hasards de la guerre ce qui pourrait être décidé aujourd'hui par la raison et par la justice. »

La réponse de l'empereur Nicolas ne se fit pas attendre. Elle fut courte et sans ménagnements.

« Quoi que Votre Majesté décide, écrivait l'orgueilleux et intraitable souverain, ce n'est pas devant la menace que l'on me fera reculer. Ma confiance est en Dieu et dans mon droit, et la Russie, j'en suis garant, saura se montrer en 1854 ce qu'elle fut en 1812. »

Cette dernière date portait le cachet d'une offense préméditée.

Les ambassadeurs de Russie à Paris et à Londres, MM. de Kisselef et de Brunow, quittèrent la France et l'Angleterre, les 5 et 6 février. Le 16 du même mois, le marquis de Castelbajac et sir G. Hamilton Seymour, ambassadeurs de l'empereur Napoléon III et de la reine Victoria à Pétersbourg, quittaient la Russie.

Aussitôt l'empereur Nicolas lança un manifeste qui faisait appel à toutes les passions fanatiques de ses sujets et qui avait pour but de changer une querelle politique en guerre de religion. Il y présentait en regard de la Russie *combattant pour l'orthodoxie,* l'Angleterre et la France *se plaçant à côté des ennemis de la chrétienté;* puis, s'élevant sur le trépied des oracles ou dans les nuages des prophètes, il terminait en s'écriant : « Dieu ! Notre Sauveur ! qu'avons-nous à craindre ? Que le Christ ressuscite et que ses ennemis disparaissent ! »

Deux oukases déclarèrent la Russie en état de siége et la placèrent dans toute son étendue sous le régime de l'autorité militaire.

Aux exagérations presque frénétiques du gouvenement russe, les puissances alliées opposèrent le raisonnement et une grande dignité de conduite, qui n'excluaient pas l'énergie des mesures.

Cependant le retour des escadres combinées de Sinope à Béikos, le 22 janvier 1854, fut un sujet d'étonnement pour l'opinion publique. On crut à une faiblesse de la part de l'Angleterre et de la France; mais on apprit bientôt que c'était par suite d'un léger désaccord sur

les avantages ou les inconvénients du mouillage de Sinope, et sur la manière d'établir la croisière avec le concours ou sans le concours des bâtiments purement à voiles, que les escadres étaient rentrées dans le Bosphore ; elles se proposaient d'ailleurs de sortir de nouveau très-prochainement pour escorter, si besoin était, les convois ottomans. Comme il n'était pas douteux que le gouvernement et les autorités russes donneraient le retour des escadres à Béikos pour une renonciation à l'occupation de la mer Noire, et que le pavillon du czar en profiterait pour aller se montrer sur les ailes ouest et est de Sébastopol, le long de la côte d'Europe et de celle d'Asie, dans le but d'encourager d'un côté ses partisans et de décourager de l'autre ses ennemis, notification fut faite aux amiraux russes, par une dépêche en date du 24 janvier, d'avoir à ramener au port tous leurs bâtiments de guerre. C'était une manière d'annoncer la prochaine rentrée des flottes dans la mer Noire ; car, pour espérer que les vaisseaux russes se retireraient devant des dépêches qui ne seraient pas appuyées d'une force immédiate et visible, c'eût été simplement une illusion diplomatique. En effet, on apprit bientôt qu'une division de la flotte de Sébastopol avait reparu devant le fort Saint-Nicolas, mais sans effrayer la garnison.

Vers cette époque, les intrigues de la Russie, jointes aux ridicules espérances que l'épouse ambitieuse du roi Othon donnait à son mari, à la suggestion du gouvernement de Nicolas, de voir son petit royaume de Grèce se transformer en grand empire de Byzance, allumèrent une insurrection dans l'Épire ou Albanie méridionale, ainsi que dans la Macédoine et la Thessalie, provinces sujettes de la Porte. On évaluait le nombre des premiers révoltés à environ quarante mille hommes, Arnautes et Grecs. Afin de donner des motifs de défiance à la Turquie contre la France et de semer des germes de division, que ne présentaient plus les Lieux Saints, entre les gouvernements anglais et français, les agents russes et les Grecs eux-mêmes répandirent le bruit que la France avait tendu secrètement la main au soulèvement, et serait disposée à seconder la résurrection d'un empire byzantin au profit du roi Othon. Ce bruit prit assez de consistance pour que l'ambassadeur de France à Constantinople, général Baraguey-d'Hilliers, crut devoir le démentir dans une circulaire adressée aux consuls français dans le Levant. Presque aussitôt, les ministres de France et d'Angleterre à Athènes adressèrent, d'un commun accord, des représentations très-vives au gouvernement hellénique au sujet de la part qu'on l'accusait, à bon droit, de prendre

à l'insurrection, et des efforts qu'il faisait pour donner à croire aux Grecs que sa politique avait l'approbation des grandes puissances. L'intrigue russe fut ainsi promptement démasquée; il resta confirmé qu'elle seule agissait sur l'esprit de la reine et du roi de Grèce, et avait allumé l'insurrection, ce qui véritablement, et d'après tant de précédents historiquement connus, n'aurait pas dû avoir besoin de démonstration.

Cependant, la France et l'Angleterre armaient avec la plus grande activité. On formait deux escadres à Brest : l'une pour aller grossir les forces navales françaises dans la Méditerranée et la mer Noire ; l'autre pour aller opérer dans la Baltique. Le ministre de la marine, M. Ducos, déploya, dans ces circonstances, une activité extraordinaire. Les réserves financières, les superbes ressources en matériel de la marine qui avaient été amassées avec le soin le plus louable sous le règne de Louis-Philippe, furent mises presque tout d'un coup en emploi ; les bâtiments en chantier furent achevés avec une célérité prodigieuse ; toute la France navale allait descendre à la mer. L'unique inconvénient à ce système, qui allait laisser les arsenaux presque vides et qui avait pour but de se montrer, même sur mer, à la hauteur de l'Angleterre, était dans l'absence d'une réserve imposante en cas de revers ou seulement d'une durée trop prolongée de la guerre. Sur terre, des préparatifs se faisaient pour faire filer promptement des troupes d'embarquement sur Marseille, et l'armée française d'Algérie était déjà instruite qu'elle serait partiellement employée à une campagne en Orient. L'armement naval de l'Angleterre était grandiose et à la hauteur de ce qu'on devait attendre de la première puissance maritime du monde.

Le gouvernement britannique aurait voulu ne pas rester trop au-dessous de la France pour son contingent de troupes de débarquement; il se disposait à envoyer en Orient la majeure partie de son armée de terre, armée peu nombreuse, mais très-suffisante en temps ordinaire, dans un pays protégé de tous côtés par la mer et par ses flottes, dans un pays essentiellement jaloux de ses libertés, et qui, en conséquence, ne veut pas donner trop de place sur le sol national à l'élément militaire, craignant que l'ambition, l'ennui de la paix, le besoin d'avancement, le désir des richesses, ne le poussent, sous la conduite de quelque chef habile, à exploiter de mauvaises passions, à dominer par la force brutale l'élément civil, lequel, dans toute société bien organisée, doit être le premier, le seul actif, tandis que l'autre doit seulement être défensif. Par la même raison, l'Angleterre a pu croire et prétendre que son sys-

tème, bien qu'anti-égalitaire, de donner les grades dans l'armée à la jeune et riche noblesse exclusivement, était le meilleur. L'officier riche n'a pas besoin de courir après la fortune et ne se vend pas à un ambitieux pour agir contre la liberté. Tout système a un bon et un mauvais côté. Le mauvais côté du système anglais, en ce qui concerne l'armée, composée de mercenaires et d'officiers braves, mais inexpérimentés, qui devaient leurs grades à leur naissance et à leur fortune, allait se trahir en Orient; tandis que jamais l'inconvénient du système français, s'il en a, ne se montrerait à l'extérieur.

Dans ce dernier système, issu de l'égalité civile enfantée par 1789 et par 1793, le soldat, tout en se soumettant à la discipline militaire, garde encore par son mode d'introduction dans l'armée et par son mode assez prompt de rentrer dans la vie civile, des liens puissants avec la masse de la société. Cultivateur, ouvrier hier, il le sera demain. L'homme n'a pas abdiqué. Même quand il remplace, fait qui, avant la nouvelle loi sur le remplacement, était une tache aux yeux des autres soldats, ce n'est que temporairement. Ce sentiment de soi-même, de sa position, lui communique une certaine dignité, une certaine confiance, une initiative puissante, quoique subordonnée, dont la guerre d'Orient, comme les guerres de la révolution et celles du premier empire, apporterait des témoignages dignes d'être remarqués par l'histoire. Le soldat français est, moins que celui d'aucune autre nation, une machine; plus que celui d'aucune autre nation, il est une intelligence, une âme, parce que l'esprit civil déteint sur lui et le fait fils de son temps. Aussi n'a-t-il besoin ni de knout, ni de verges, ni de baguettes, pour faire son devoir devant l'ennemi; l'honneur est son seul guide vis-à-vis de l'étranger. La seconde cause, également sortie de la révolution de 1789, qui donne la supériorité à l'armée française sur toutes les armées de l'Europe, est dans le mode égalitaire d'avancement. Le jour où ce mode cesserait, serait seulement restreint, ou ne tendrait pas même à se développer encore, l'armée française pourrait avoir, sous de brillants officiers, nés de familles nobles ou riches, des journées glorieuses de Fontenoy et de Clostercamp, à côté d'une journée désastreuse de Rosbach, mais on n'aurait jamais de ces victoires innombrables et décisives telles qu'en remportaient les Hoche, les Moreau, les Marceau, les Pichegrû, les Kléber, les Désaix, Napoléon Ier, tous ces généraux qui devinrent maréchaux de l'empire, et on n'aurait plus cette quantité d'hommes intrépides et dévoués qu'a produits la guerre d'Afrique. La Restauration elle-même le comprit, lors-

qu'elle rappela, par l'organe de son roi, que tout soldat français portait le bâton de maréchal de France dans sa giberne, mot un peu forcé après la chute du premier empire, qui ne l'est pas moins quand on le répète aujourd'hui, mais qui a pourtant encore quelque chose de vrai, et, dans tous les cas, de très-prestigieux. En somme, si peu d'hommes partis simples soldats deviennent maréchaux de France, combien deviennent officiers supérieurs et occupent des grades importants dans l'armée française ! Voilà la double force de cette armée, sa supériorité incontestable d'organisation sur les armées étrangères, et dont on allait bientôt avoir de nouvelles preuves.

La situation continentale de la France exige, dans l'état actuel de l'Europe, l'entretien d'une armée nombreuse, même en temps de paix. Les gouvernements les plus libéraux, les moins portés à faire la guerre que le pays ait eus, avaient été obligés de soutenir cet état militaire indispensable, mais ruineux, qui, ainsi que le faisait ressortir le rapporteur du budget de la guerre de 1849, officier sachant faire abnégation de sa propre position dans l'intérêt public, représente autant de millions que de mille hommes; tandis qu'une diminution de cent cinquante mille soldats demandée, si l'on ne faisait pas la guerre, aurait amené une économie de cent cinquante millions, profitable aux travaux féconds de la paix (1). Cette économie, et une plus étendue encore, qui doit être la pensée de tout bon gouvernement, ne se réalisera qu'autant qu'il n'y aura plus ni peuples ni souverains ambitieux de conquêtes territoriales, qu'autant que les nations civilisées et industrielles ne pourront plus être menacées par les nations à demi barbares encore et uniquement militaires, comme l'est la Russie. Jusqu'à ces jours, que les générations futures sont peut-être appelées à voir, la France, avec les nécessités constantes que lui impose l'Algérie, où elle entretient, sur une grande échelle, la plus belle et la meilleure école d'armée active qu'il y ait au monde, sera présumablement toujours dans la dure obligation d'avoir de trois cents à cinq cent mille hommes sous

(1) Le rapporteur du budget de la guerre de 1849 était le capitaine, depuis colonel du génie Guérin (de l'Orne), représentant à la Constituante, homme sans calculs personnels, comme sans ambition, chiffreur et logicien, peu préoccupé de savoir s'il blessait quelques intérêts particuliers, même les siens, en défendant l'intérêt du trésor, l'intérêt public. Il y eut alors des gens, et ce n'étaient pas les plus guerriers dans l'armée, qui trouvèrent qu'il n'avait pas l'esprit militaire, parce qu'il avait l'esprit d'économie, surtout dans les hauts grades et dans l'administration de l'armée. Il leur fallut bien depuis revenir sur cette opinion, quand l'impitoyable chiffreur eut été proclamé par tous les soldats et reconnu par tous ses frères d'armes un des héros de l'armée d'Orient.

les armes, même en temps de paix. Plus que la Russie, malgré l'immense disproportion des territoires des deux empires, malgré même l'infériorité en nombre de la population, elle pourrait promptement mettre un million de soldats sur pied : car, comme l'a dit un grand écrivain : « La France est un soldat ». Ce mot toutefois n'est vrai qu'autant qu'il s'applique au pays tel que l'a fait la révolution ; puisqu'auparavant il n'y avait, à justement parler, qu'une brave chevalerie française, composée de nobles ou de gens vivant noblement, avec des soldats mercenaires et à peu près sans espérance d'avancement ; il ne faudrait pas non plus en pousser le sens au delà de certaines limites, au delà des limites de l'esprit de civilisation ; puisque, de tous les hommes, comme on l'a dit, le soldat français est le plus prompt et le plus apte, malgré sa martialité instinctive, à retourner à la vie civile, à cette existence de cultivateur et d'ouvrier qu'il apporte, au besoin, jusque dans les camps. Cette double manière d'être devait lui donner d'autres genres de supériorité, inconnues du soldat français d'avant la révolution, inconnues du soldat qui n'a su, ne sait et ne saura être que militaire : à savoir la supériorité d'art et d'industrie pour s'installer, celle du travail actif et intelligent, celle même de la patience poussée, au milieu des plus dures privations, des plus cruelles souffrances, jusqu'aux dernières limites de l'abnégation ; la patience, qualité importée par la révolution dans l'armée, et que l'on déniait jadis à nos pères, fameux seulement par leur premier mouvement de *furie française,* prompte à se décourager, disait-on, au premier revers.

Enfin, tels seraient le caractère, l'organisation, l'ensemble de cette armée, qu'ils exciteraient l'admiration des alliés et des ennemis de la France, et qu'ils provoqueraient un commencement de révolution réorganisatrice dans l'armée anglaise, où le soldat et le sous-officier, condamnés à ne s'élever jamais, manquent de motifs d'émulation ; où l'officier appelé, par le fait de sa naissance et de sa fortune, à commander avant l'âge à des hommes sur lesquels il n'a ni l'autorité des services rendus, ni celle de l'expérience, montre pour toute qualité dans les rangs secondaires un inébranlable courage appuyé sur l'une des plus belles et vivaces vertus des cœurs anglais : le patriotisme.

Il est vrai que dans les premiers rangs de l'armée anglaise, le défaut d'âge et d'expérience disparaît. Dans ces postes élevés, on sait mieux que bien mourir : le général anglais a eu le temps de s'aguerrir, de se former, de se compléter. Même durant la paix européenne,

l'Inde a été pour lui, comme l'Algérie pour les Français, une grande école; il est à la hauteur, sous tous les rapports, des généraux des autres nations.

Le recrutement est la loi de formation de l'armée anglaise, comme il l'était de la formation de l'armée française avant la révolution. A un jour quelconque, un homme manque de travail, il n'en veut pas peut-être, il ne sait que devenir : on fait briller devant lui un peu d'or, on lui montre une vie assurée, bel habillement, bonne nourriture; il se laisse entraîner, il prend le denier fatal, il ne s'appartient plus : le voilà soldat indéfiniment. Il ne sera pas certainement conduit selon le système militaire russe (le knout n'est pas tout à fait dans les usages de l'armée anglaise); mais enfin, pourvu qu'il soit bien vêtu, bien nourri, qu'il touche sa solde régulièrement, il doit s'attendre à être conduit comme un mercenaire. Le voisinage, le contact du soldat français, de ce soldat que son chef, si haut qu'il soit, ne peut frapper et ne doit pas injurier sans se rendre coupable aux termes des règlements militaires, de ce soldat auquel on peut infliger de sévères punitions sans doute, mais qui préfère la mort à un soufflet, à un coup de verges ou de baguette, le contact du soldat français lui donnera à penser. Mieux encore : il amènera, par la comparaison, quelque changement immédiat, favorable à la dignité de l'homme, dans le traitement disciplinaire anglais.

Mais, malgré tout, la position des deux soldats, l'Anglais et le Français, ne saurait être la même : le premier s'est vendu, s'est abdiqué comme homme par le recrutement; le second s'appartient encore, malgré la conscription, subie par tous ses compatriotes indistinctement. Le système français a, dit-on, le désavantage de ne donner que très-peu de vieux soldats. Cette raison pourrait être valable en tout autre pays que la France, où le militaire se forme avec une rapidité inouïe, où le jeune le dispute au plus vieux en audace et en fermeté, où l'expérience a prouvé que le soldat de vingt-deux à vingt-cinq ans (il n'est question ici que du soldat proprement dit) vaut celui de quarante, s'il ne l'emporte même par les qualités essentiellement militaires de la jeunesse : l'activité, l'agilité, la prestesse, le feu et l'entrain. Ce n'étaient pas des vieillards que ces surprenants zouaves, que ces agiles chasseurs à pied, que ces brillants et inébranlables soldats d'infanterie de terre et de marine que la France a pu présenter avec orgueil à ses amis et à ses ennemis; et l'on n'a pas vu pourtant que les soldats, à vie ou à peu près, des autres nations eussent prévalu sur eux. Quelques vieux soldats, quelques vieux sous-officiers

surtout sont nécessaires ; les réengagements volontaires en donneront toujours assez en France ; le gros d'une armée française doit être jeune et commandé par des officiers expérimentés. L'armée anglaise présente le spectacle contraire : de vieux soldats, commandés par des enfants quelquefois, exception faite toujours des hauts grades. Il n'est pas difficile de décider de quel côté doit être l'avantage.

L'Angleterre, pourtant, a ses raisons de croire son système de recrutement plus libéral que celui de la conscription, qui, d'ailleurs, n'avait été établi, dans l'origine, que d'une manière temporaire, mais que l'on a conservé faute de pouvoir le remplacer convenablement. Le soldat recruté s'est vendu volontairement, si toutefois la misère laisse à l'homme une volonté. Le conscrit entre souvent au service militaire contre sa volonté ; mais sa consolation est de penser qu'il a subi au sort la loi commune, qu'il reviendra, s'il le veut, dans peu d'années, à son foyer, qu'en attendant, il n'emportera pas, comme celui qui se vend à tout jamais, la mésestime, presque l'oubli de sa famille et de ses amis, enfin qu'il n'a rien à se reprocher, et que c'est un honneur de payer au besoin à la patrie le tribut de sang. Hier, avant de mettre la main dans l'urne et d'en tirer le numéro qui va le faire changer de carrière, il ne voulait pas être soldat ; le sort a prononcé : il chante, et, avant même d'être appelé à joindre son régiment, il marche au pas et joyeux sous un drapeau qu'il s'est fabriqué dans sa commune. Le soldat recruté n'a d'autre consolation que dans le bien-être matériel qu'il a trouvé, à la place d'une misère qui n'était peut-être due qu'à sa paresse et à son inconduite. Pour en revenir aux principes, il est douteux que la liberté du système de recrutement l'emporte sur l'égalité du système de conscription. En tout cas, la dignité de l'homme est plus sauve dans un cas que dans l'autre.

A part ces différences, le soldat anglais a des qualités de premier ordre. Il est choisi (le recrutement plus que la conscription permet le choix), il a de la prestance, de l'aplomb, de la méthode, de la manœuvre; il est persévérant et de sang-froid ; il est brave, inébranlable sous le feu, comme tout homme de sa nation.

Au reste, c'est moins dans sa peu nombreuse armée de terre que dans sa superbe marine qu'il faut chercher l'Angleterre. On ne forme pas un matelot comme un soldat. L'immense commerce maritime du peuple britannique offre une pépinière d'innombrables et expérimentés marins qui, au jour du danger, sont le boulevard le plus sûr de leur pays.

Les officiers de la marine royale d'Angleterre sont dignes de ceux

qu'ils sont appelés à commander. Il y a pourtant un grand vice dans le système de formation de l'armée de mer anglaise. Il serait impossible à un Anglais de défendre, par les motifs plus ou moins libéraux qu'on fait valoir en faveur du recrutement, le système de la *presse* des matelots, qui consiste à surprendre et appréhender au corps, au moment où l'on en a besoin, tous les marins du commerce que l'on peut cerner avec l'emploi de la force, sans souci de leur position, de leurs réclamations. A cet égard, on ne peut contester que l'inscription maritime, telle qu'elle a lieu en France, n'ait sur la *presse* des matelots le triple avantage d'être exempte de violence, d'être plus équitable et plus en harmonie avec la civilisation. Toutefois, quand ils sont rejetés sur leur élément, les marins anglais oublient bientôt la violence qui leur a été faite, et ils sont tout entiers à leur devoir et au soin de la gloire du pavillon national.

Les marins français ne leur cèdent que par le nombre. Sous ce dernier rapport, comme sous celui du matériel naval, la disproportion est énorme entre les deux nations. Mais à ne mettre en présence que des forces égales, il peut être douteux à qui resterait l'avantage. La France n'en est plus à la marine de la république et du premier empire, dont le personnel, sans commerce, sans colonies, sans moyens d'instruction, était bloqué dans tous les ports, ou servait dans l'armée de terre. L'éclipse a disparu qui s'était répandue sur la flotte française depuis que la révolution, n'ayant pu engendrer subitement une bonne marine comme elle avait fait d'invincibles armées de terre, s'était vue priver de l'habile et glorieux personnel naval de Louis XVI. Une brillante élite d'officiers expérimentés, manœuvriers et tacticiens remarquables, remplis d'études et de savoir, et dont le dévouement sans bornes est la moindre des qualités, peut aller de pair avec les marins les plus distingués de toute autre nation. Les marines d'Angleterre et de France étaient dignes de marcher côte à côte vers un but commun. Elles devaient seulement avoir à regretter que les flottes russes ne leur eussent pas procuré, en les affrontant ensemble ou isolément, l'occasion de montrer tout ce dont elles étaient capables. L'une et l'autre elles allaient acquérir une grande expérience dans les événements qui se préparaient, et desquels, chose étrange, quoiqu'ils ne dussent pas donner lieu à un seul combat de vaisseau à vaisseau, sortirait une importante révolution navale.

La marine à vapeur avait eu peu d'occasions de s'essayer à la guerre depuis sa création. On avait seulement pu juger en quelques circons-

tances, particulièrement à Mogador, des inconvénients des vapeurs à roues. L'hélice était un perfectionnement considérable. Mais, devant les batteries de terre, les hautes murailles des vaisseaux, soit qu'ils fussent mixtes, c'est-à-dire à vapeur et à voiles, soit qu'ils fussent à voiles seulement, offriraient trop de prise, et, malgré leur mobilité, ne pourraient soutenir la lutte avec avantage. C'est alors que, de la nécessité, surgirait tout un nouveau système dont il sera parlé en son temps.

Dans la première quinzaine du mois de mars 1854, les ordres pour la formation des armées de débarquement des deux nations prêtes à s'allier étaient donnés tant en France qu'en Angleterre.

Le gouvernement français avait pourvu aux besoins de la situation en portant à cent quarante mille hommes, au lieu de quatre-vingt mille, la levée de la dernière classe, et en faisant souscrire à un emprunt national de deux cent cinquante millions.

Le 20 du même mois, pendant que l'ambassadeur de Turquie auprès du roi Othon quittait Athènes après en avoir conféré avec les ministres de France et d'Angleterre, une convention d'alliance offensive et défensive fut signée à Constantinople, par le général Baraguey d'Hilliers, au nom de l'empereur des Français, lord Stratford de Redcliffe, au nom de la reine Victoria, et le ministre du sultan, dans le but d'assurer par les armes l'intégrité de l'empire ottoman, tant en Europe qu'en Asie. Les gouvernements français et anglais s'engageaient à envoyer autant de forces navales et de troupes de débarquement qu'il serait nécessaire pour contraindre la Russie à renoncer à ses empiétements et à faire la paix ; le sultan s'obligeait à seconder de tous ses moyens les alliés dans leur coopération au soutien de sa puissance, et à ne déposer les armes que de leur consentement. L'Autriche, au grand étonnement des optimistes, n'était point partie à ce traité, malgré les avances faites à son jeune et, comme on le qualifiait, chevaleresque souverain, pour l'engager dans une cause qui le touchait de si près.

L'empereur de Russie avait répondu aux préparatifs d'embarquement des alliés par un ordre donné à son armée du Danube de passer le fleuve et d'attaquer les Turcs en Boulgarie. Cette armée avait été portée, pendant l'hiver, à cent quatre-vingt mille hommes, dont une partie s'était vue employée à reprendre le blocus de Kalafat. Le maréchal Paskéwitsch d'Érivan, prince de Varsovie, fut appelé, le 10 mars, à la commander à la place du prince Gortschakof, mais n'arriva qu'au mois de mai, quand déjà les opérations étaient com-

mencées. Les Russes avaient leur quartier général, avec leur réserve, à Boukharest, en Valaquie ; ils s'étendaient à droite de cette ville, sur les rivières d'Olta ou Alouta, et de Schyl, qui se jettent parallèlement dans le Danube, occupant Slatina sur la première de ces rivières, et Kraïova sur la seconde, tenant la route qui par cette dernière ville les reliait à leur blocus de Kalafat et à la route de Viddin, menaçant par leur centre Sistov, Nikopoli et le cœur de la Boulgarie ; tandis que, par leur aile gauche, ils pouvaient s'avancer de Boukharest par des routes placées en éventail en avant de cette position, sur Kalarask et Silistrie, sur Oltenitza et Tourtoukaï, sur Giourgewo et Routschouk. Ils avaient aussi la faculté de se porter, par cette même gauche, sur Hirsova et la Dobroudja dont la position leur semblait de première nécessité pour la suite de leurs opérations, et les mettrait en facile communication avec Odessa pour les secours qu'ils en attendaient. En possession, par la violence, de la Moldavie aussi bien que de la Valaquie, comme ils l'étaient, par les traités, de la Bessarabie et d'Ismaïl ; maîtres de la ligne du Prouth et de celle du Sereth, — rivière qui, après avoir reçu celle de Miklov, sépare les deux provinces moldo-valaques et se jette dans le Danube, à Galatz, à peu de distance de Braïlov, au-dessus de Matschinn, Isaktscha et Toultscha, — ils pouvaient aussi attaquer ces diverses forteresses, et prétendre à l'occupation de tout le bas Danube.

L'armée ottomane, de son côté, avait élevé son chiffre d'hommes, de soixante-dix mille, à cent vingt mille. Elle avait son centre à Routschouk, Tourtoukaï et Silistrie ; elle étendait son aile gauche jusqu'à Viddin et Kalafat, en passant pas Sistov et Nikopoli ; sa droite protégeait le bas Danube et couvrait la Dobroudja, tandis que, du même côté, un corps d'armée, sous les ordres de Moustapha-Pacha, était spécialement chargé de la défense d'une des deux lignes connues sous le nom de Retranchement de Trajan (*Vallum-Trajani*). Cette ligne, située au sud du Danube, s'étend, dans la Dobroudja, des environs de Rassova, sur le fleuve, à Koustendjè, sur la mer Noire (1).

(1) La carte des nouvelles limites de la Russie (1856) établit deux remparts ou retranchements de Trajan : l'un, au sud du Danube, s'étend de Rassova à Koustendjè, et c'est de celui-là qu'il est question tant qu'il s'agit de la Dobroudja ; l'autre, au nord du Danube, s'appuyant à l'ouest sur le Sereth, passant par Bolgrad, et aboutissant vers le lac Bourna-Sola. Pendant la guerre, il a été surtout question du *Vallum-Trajani* de la Dobroudja ; mais à la paix, quand il s'est agi de fixer les nouvelles limites russes, c'est du *Vallum-Trajani* du nord que l'on a surtout parlé.

Quoiqu'il eût concentré une partie notable de ses troupes à Routschouk, où il avait son quartier général, Omer-Pacha a été exposé au reproche d'avoir éparpillé ses forces, et s'est vu en butte, dans cette partie de son plan de campagne, à des critiques que l'on peut rappeler ici, sans en admettre l'entière justesse.

« Le meilleur plan d'Omer-Pacha, dit le général Klapka, l'un des hommes les plus éminents de l'ancienne armée hongroise, aurait été de réunir la plus grande partie de son armée sur le point le plus important du théâtre de la guerre, c'est-à-dire entre Schoumla, Varna et Routschouk. Un corps détaché de vingt mille hommes, s'appuyant sur Kalafat et Viddin, un second de dix mille hommes, placé entre Nikopoli et Sistov, auraient suffi pour empêcher une diversion des Russes sur la route de Sophia. L'aile droite aurait été portée avec plus d'avantage le long du Retranchement de Trajan, déjà en état de défense, avec l'avant-garde à Baba-Dagh (ville de la Dobroudja), non pour occuper la ligne du bas Danube, mais simplement pour observer l'ennemi. Dans une telle position, l'armée turque n'aurait été exposée à aucun échec; en un moment, elle aurait couvert les passages des Balkans, et, en cas de nécessité, pris l'offensive. Mais, au lieu de cela, on trouve Omer-Pacha, ordinairement si clairvoyant, éparpillant ses troupes entre Kalafat et les bouches du Danube, de manière à rendre tout à fait impraticable leur rapide concentration pour un mouvement contre l'ennemi qui s'avançait, permettant ainsi aux Russes d'envelopper son aile droite et d'ouvrir la campagne victorieusement. »

Outre qu'il est à remarquer qu'avec deux détachements, l'un de vingt mille hommes, l'autre de dix mille, sur sa gauche, avec les garnisons qu'il était obligé de laisser à Viddin, Kalafat, Routschouk, Silistrie et autres places, avec la nécessité que le critique reconnaît lui-même de protéger, sur la droite, le Retranchement de Trajan, il eût été bien difficile, pour ne pas dire impossible, au mouchir de concentrer plus de monde qu'il n'avait fait à Routschouk, l'une des positions précisément que le critique indique comme bonnes, il y a lieu de croire qu'Omer-Pacha eut au contraire beaucoup de clairvoyance en adoptant, au moins jusqu'à l'arrivée des alliés, un plan purement défensif. Il ne joua pas, comme l'avaient fait si imprudemment dans les guerres précédentes plusieurs généraux ottomans, le sort de la Turquie sur une seule bataille, il ne s'exposa pas même à pouvoir tomber dans cet immense danger, se contentant de fatiguer, d'user les ennemis dans une série de petits combats, ne faisant enfin

aucun mouvement offensif pour les empêcher de s'établir dans cette Dobroudja qui devait leur être si fatale avant de l'être aux Français. Qu'importait que les Russes ouvrissent victorieusement la campagne, si l'on peut appeler victoires quelques succès contre de petits forts sur le bas Danube ; qu'importait cet insignifiant début, si le résultat définitif tournait tout entier à la gloire du général en chef des Ottomans, qui montra, dans presque toute cette guerre, une supériorité de tactique et de stratégie sur ses adversaires.

Le prince Michel Gortschakof, en attendant l'arrivée du maréchal Paskéwitsch, fit ouvrir la campagne, dès les 12 et 13 mars 1854, par une forte division qui échoua et perdit deux mille cinq cents hommes, tant tués que blessés, en attaquant Tourtoukaï. Quelques jours après, le prince décida de faire opérer le passage du Danube par le bas de ce fleuve, en avant de Braïlov et de Galatz que son aile gauche occupait, en s'appuyant sur Ismaïl et la Bessarabie. De ce côté, le général Outschakof se tenait à la tête d'une réserve considérable appartenant au corps d'armée d'Odessa, ou troisième corps, et venait de recevoir l'ordre de faire une démonstration sur Isaktscha et Toultscha, pendant que le général en chef en personne, avec quatorze bataillons, cinq régiments de cavalerie, six escadrons de cosaques et quarante-quatre bouches à feu, attaquerait Matschinn en avant de Braïlov ; que le général Luders, commandant du cinquième corps d'armée, avec vingt-quatre bataillons, quatorze escadrons et soixante-quatre canons, ferait une diversion favorable au dessein du prince Gortschakof, et que le colonel Zourof, avec un fort détachement, se porterait contre Hirsova.

L'habile général Schilders, chef d'état-major du prince Gortschakof, ayant établi plusieurs ponts en avant de Braïlov, sur des radeaux amarrés, le passage du Danube fut entrepris dès le matin du 22 mars, le général Kotzeboue conduisant l'attaque. Les Russes furent vigoureusement repoussés, ce jour-là, par les forces extrêmement inférieures que les Turcs avaient à leur opposer de ce côté. Le pont de Braïlov souffrit considérablement. Mais, le lendemain, recevant des renforts incessants et étant parvenus à établir des batteries dans l'île de Vendoïa, les Russes purent, sous la protection du feu de cette île, faire traverser le fleuve à un convoi de barques, qui déposa sur la rive droite quelques bataillons et quatre pièces d'artillerie. Ce convoi fut suivi de plusieurs autres. D'autre part, la diversion du général Luders, commandant du cinquième corps, à laquelle les Turcs ne s'attendaient pas, fut opérée avec un entier succès. Parti de Galatz, ce général

effectua, sans obstacle, son passage, le 23 mars, sur des chaloupes. Il prenait de flanc les Ottomans et menaçait même de les couper sur leurs derrières, quand ils résolurent d'évacuer Matschinn dont les fortifications délabrées étaient hors d'état de soutenir un siége.

La colonne du général Outschakof, en traversant le Danube près d'Ismaïl, au-dessus de Toultscha, éprouva une résistance digne d'être signalée, et dans laquelle se distinguèrent les premiers contigents du vice-roi d'Égypte. Un régiment russe fut anéanti jusqu'à son dernier homme. Les Musulmans ne battirent en retraite qu'après avoir épuisé toutes leurs munitions et fait payer cher à leurs ennemis un succès qui ne valait pas peut-être de si grands sacrifices. Par suite, les Russes occupèrent les petites forteresses d'Isaktscha et de Toultscha.

Enfin, le détachement du colonel Zourof, en compagnie de la flottille du Danube, après avoir opéré son passage dès le 20 mars, ne réussit à prendre Hirsova que le 30 du même mois, après avoir été plusieurs fois repoussé.

Le corps d'armée de Moustapha-Pacha, qui seul avait soutenu sur ces divers points l'attaque des Russes, voyant ceux-ci s'augmenter continuellement de renforts partis d'Odessa, se rallia à Baba-Dagh, puis se replia vers le Retranchement de Trajan. En présence de cette retraite, l'ennemi, au nombre de quatre-vingt mille hommes, avec cent soixante canons, s'avança dans la Dobroudja, poussant son avant-garde jusqu'à Tschernavoda, tout près de Rassova, à travers quarante lieues d'un pays dépourvu d'eau potable, de bois, d'habitations, couvert de marais et de lacs putrides; cela pendant que sa flottille du Danube se concentrait sous Hirsova, où un pont de bateaux, capturé à Matschinn, fut jeté sur le fleuve et mit les deux rives en communication. Le flanc gauche de Moustapha-Pacha se trouva ainsi d'autant plus menacé, qu'à peu près dans le même temps trois divisions ennemies se réunirent à Kalarask, dans le but de se préparer à faire le siége de Silistrie et de soutenir la marche de l'armée russe dans la Dobroudja.

Dans cette situation, l'arrière-garde ottomane évacua Tschernavoda, le 5 avril, et Moustapha-Pacha abandonna également Karasou, point situé entre Rassova et Koustendjè, ainsi que la ligne appelée Retranchement de Trajan; il se replia jusqu'à Bazardjik, position qui lui donnait de faciles communications avec Schoumla, Varna et la mer Noire, laissant désormais l'ennemi s'établir librement dans la partie la plus malsaine de la Dobroudja. En effet, son évacuation n'eut pas plutôt eu lieu, que l'armée russe prit possession de tous les postes abandonnés,

s'entassant de la manière la plus funeste à son avenir au milieu des marécages pestilentiels de la presqu'île à peu près triangulaire qu'un coude du Danube forme de ce côté avec la mer Noire, et qu'occupe en partie le lac Ramsin, lequel est en communication avec cette mer.

Ce n'était pas volontairement qu'Omer-Pacha avait laissé les Russes franchir le Danube, ce qu'il n'aurait pu empêcher qu'avec une armée double de la sienne qui aurait gardé toute la ligne du fleuve; mais le fait une fois consommé sur un point donné, il n'avait qu'à se féliciter de voir les ennemis se masser et se retrancher dans la Dobroudja où ils auraient bientôt, outre l'inconvénient de l'insalubrité, celui d'être exposés à des débarquements de troupes sur leurs derrières de la part des escadres alliées, maîtresses d'agir dans la mer Noire. Omer-Pacha, — dont le lieutenant-colonel Dieu, aide de camp du général Baraguey d'Hilliers, suivait depuis quelque temps les opérations, — se retira sur sa seconde ligne de défense et porta son quartier général de Routschouk à Schoumla. Il s'établit sous cette place avec quarante cinq à cinquante mille hommes d'élite et cent quarante pièces de campagne, dans un camp retranché, pour couvrir les passages des monts Balkans à l'Orient, organiser leur défense, et protéger ainsi la route d'Andrinople la plus directe; tandis que, de sa position, il pouvait promptement se porter, en avant de lui, au secours des garnisons de Routschouk et de Silistrie. Dans ce mouvement en arrière, l'aile gauche des Turcs, passant par Tirnova, sur une des routes en arrière de Routschouk, en arrière aussi de Sistov et de Nikopoli, qu'elle protégeait, couvrait les passes des Balkans à l'occident, pouvait se porter à la défense de la route de Sophia, la plus longue de celles qui conduisent à Andrinople, et, comme auparavant, tendre la main à Viddin et Kalafat, positions en face desquelles se trouvait, dans la Petite-Valaquie, un corps d'armée russe commandé par le général Liprandi. Omer-Pacha appuyait son aile droite, en passant par Pravadi, sur Varna et la mer Noire, par où il était en droit d'attendre le secours des alliés.

Pendant que l'armée russe entreprenait de passer le Danube, les Valaques avaient offert de s'insurger sur ses derrières et de la placer ainsi entre deux feux; mais la diplomatie autrichienne était intervenue pour démontrer que l'acceptation de cette offre serait un fait révolutionnaire. Elle fit plus : une partie des milices valaques ayant déserté du camp russe dans le camp ottoman, elle en obtint le désarmement et le renvoi, ce qui équivalait à un arrêt de mort : car, à leur

retour dans leurs foyers, les infortunés miliciens tombèrent en général victimes des cours martiales du gouverneur russe. L'ennemi n'hésita pas à faire un acte beaucoup plus révolutionnaire que celui que l'on avait craint, en levant, aussitôt après, des recrues dans les Principautés pour organiser une légion greco-slave destinée à combattre le sultan, suzerain du pays. Il est certain que l'Autriche, à cette époque, paraissait encore, à certains de ses actes, seconder autant la Russie que les alliés, empêchés par ses observations intempestives de former aucun plan considérable. Dans tous les cas, elle préparait son règne, heureusement passager, dans les provinces danubiennes.

On apprit, vers ce temps, que, dans la crainte de se voir exposés à une attaque des escadres combinées pendant que Schamyl, avec ses Caucasiens, tomberait sur leurs derrières, les Russes avaient pris le parti d'évacuer leurs positions subcaucasiennes le long de la mer Noire, en Asie, sauf Anapa et Soudjouk-Kalé en Abasie, et Redout-Kalé dans la Mingrélie. Deux frégates, l'une anglaise, l'autre française, *le Sampson* et *le Cacique*, qui étaient en exploration dans ces parages, virent alors les montagnards fondre sur tous les postes abandonnés, les incendier et les ruiner de fond en comble.

Malheureusement, Sélim-Pacha, commandant de l'aile gauche de l'armée d'Anatolie, qui, par l'occupation de la forteresse de Saint-Nicolas, pouvait communiquer avec les Géorgiens et les Circassiens, ne se comportait pas de manière à se faire des alliés de ces populations. Les détachements d'irréguliers de son armée parcouraient la Géorgie, volant les enfants et les envoyant sur les marchés d'esclaves de Batoum et de Trébizonde. Sélim-Pacha lui-même n'eut pas honte de s'adjuger quelques-uns de ces infortunés chrétiens du rite grec, dans l'intention de les offrir en présent à Constantinople. Ce fut avec de si odieux précédents qu'il voulut exiger des Géorgiens une entière soumission et leur coopération armée en faveur du sultan contre le czar. Au lieu d'obtempérer à cette sommation, les habitants chrétiens des provinces subcaucasiennes, qui auraient vu volontiers organiser leur indépendance et se seraient détachés avec plaisir de la domination moscovite, comme ils l'avaient prouvé par quelques démonstrations au commencement de la guerre, aimèrent mieux rester sous le joug des Russes, leurs coreligionnaires, que d'accepter celui des Turcs, lequel ne paraissait pas s'être adouci depuis les jours où leurs pères l'avaient connu. Ils se préparèrent en conséquence à faire cause commune avec les premiers contre les seconds.

D'autre part, par une politique maladroite, au lieu de faire à Schamyl toutes les concessions d'indépendance auxquelles lui donnaient droit vingt-cinq ans de combats contre la Russie, on laissait déjà entrevoir que la première condition d'une alliance avec lui serait d'exiger de sa part qu'il fît acte de vassalité vis-à-vis du sultan.

Il était surprenant que les escadres de France et d'Angleterre se fussent bornées à envoyer examiner par deux vapeurs les mouvements des Russes, et que, de même qu'elles n'avaient rien fait pour empêcher la flottille russe du Danube de recevoir des troupes de débarquement, des munitions et des approvisionnements de toutes sortes venant d'Odessa, elles eussent laissé la division volante de la flotte de Sébastopol prendre à son bord les garnisons et le matériel considérables des nombreux forts de la côte d'Asie, pour les évacuer et les concentrer en partie sur Anapa, en partie sur la Mingrélie. Cette attitude par trop passive, peu digne de deux grandes marines qui avaient envoyé, à diverses reprises, des notifications aux vaisseaux russes de rester ou de rentrer dans leurs ports, ne pouvait honorablement s'expliquer que par les dernières exigences d'une diplomatie aux abois. On la mettait sur le compte de l'absence de toute déclaration de guerre des puissances occidentales à la Russie. En réalité, il fallait la mettre sur la politique expectante et si funeste de l'Autriche, qui, au lieu d'entrer franchement dans l'alliance des puissances occidentales ou dans celle de la Russie, préparait un traité de neutralité armée avec la Prusse, un traité de dépôt des Principautés entre ses mains avec la Porte, et se jouait indignement de toutes les parties qui étaient déjà ou allaient être belligérantes.

CHAPITRE III.

Odessa. — L'armée d'Orient. — Silistrie.

Déclaration de guerre de la France et de l'Angleterre à la Russie, le 27 mars 1854. — Protocole du 9 avril 1854. — Traité de Berlin. — Convention de Londres. — Formation de l'armée française d'embarquement. — Préparatifs d'embarquement des troupes. — Choix de Gallipoli pour point de débarquement en Turquie. — Mouvement maritime. — Affaire de la frégate anglaise *le Furious*. — Bombardement d'Odessa, le 22 avril 1854. — Événements sur le littoral subcaucasien. — Premières idées d'un débarquement en Crimée. — Gallipoli et Constantinople. — Le général Baraguay d'Hilliers menace de quitter Constantinople avec le personnel de l'ambassade française. — Situation des alliés en Turquie, au mois de mai 1854. — Événements qui rendent la situation de Varna préférable à celle de Gallipoli. — Le maréchal Paskéwitsch sur le théâtre de la guerre. — Son entrevue avec Sali-Pacha et Moussa-Pacha, successivement gouverneurs de Silistrie. — Bataille de Bazardjik, le 19 avril 1854. — Positions des armées russes et ottomanes au commencement du mois de mai 1854. — Commencement des opérations contre Silistrie.—Entrevues des généraux en chef français et anglais avec Omer-Pacha.—Décision prise de porter la base d'opérations des alliés de Gallipoli à Varna. — Lettre d'un officier supérieur du génie au sujet de cette décision tardive. — Visite des généraux en chef au camp de Schoumla. — Siége de Silistrie. — Une division navale française et un petit corps de débarquement anglo-français soumettent, en passant, le roi des Grecs. — Les Français à Varna. — Premières atteintes du choléra. — Levée du siége de Silistrie. — Combat de Giourgewo ou de Ramadan. — Position fâcheuse des Russes, dont les alliés, empêchés par la diplomatie, ne profitent pas. — Évacuation des provinces danubiennes par les Russes. — Intérêts de l'Autriche dans les provinces nord-ouest et nord-est de la Turquie, particulièrement dans l'Herzegovine, le Monténégro, la Valaquie et la Moldavie. — Continuation du rôle diplomatique de l'Autriche.

Le 27 mars 1854, la déclaration de guerre de la France et de l'Angleterre à la Russie fut officiellement proclamée dans les deux pays. Le monde civilisé apprit en même temps, avec satisfaction, que la France et l'Angleterre, adoptant les idées d'un siècle de progrès, ne délivreraient pas de lettres de marque pour la course, que, par suite, tout corsaire serait traité comme pirate, et que les droits des neutres seraient respectés.

Quelques jours après la proclamation de la guerre, l'Autriche et la Prusse elle-même, s'unissant pour la forme à la France et à l'Angleterre, qui parurent faire quelque fondement sur cette convention, publièrent, dans un protocole, en date du 9 avril, « que l'intégrité territoriale de l'empire ottoman, dont le fait de l'évacuation des principautés danubiennes était une des conditions essentielles, restait la

condition *sine qua non* de toute transaction destinée à rétablir la paix entre les puissances belligérantes, et qu'elles s'engageaient à rechercher, de concert avec les deux puissances qui déjà avaient armé en faveur de la Turquie, les garanties les plus propres à rattacher l'existence de cet empire à l'équilibre général de l'Europe, comme elles se déclaraient prêtes à s'entendre sur l'emploi des moyens les plus convenables pour atteindre l'objet du concert entre les quatre puissances. »

A présent que les faits ont parlé, que l'on a vu l'Autriche flotter entre les camps adverses, la Prusse pencher plutôt du côté de la Russie que du côté des puissances occidentales, on se demanderait ce qu'étaient venu faire dans ce protocole les gouvernements de ces deux pays, si l'on n'y trouvait pas ce complément que :

« Quelque événement qui se produisît, les quatre gouvernements s'engageaient réciproquement à n'entrer dans aucun arrangement définitif avec la cour impériale de Russie, ou avec toute autre puissance qui serait contraire aux principes sus-énoncés, sans en avoir préalablement délibéré en commun. »

C'est-à-dire que l'Autriche et la Prusse, qui ne sacrifieraient pas une goutte de sang dans cette querelle meurtrière, entendaient paralyser l'action des parties militairement engagées, et les faire compter avec elles au moment décisif.

Afin de se le mieux prouver l'une à l'autre, les deux cours allemandes signèrent le 20 du même mois, à Berlin, un traité d'alliance offensive et défensive, spécial à elles seules. En apparence dirigé contre la Russie, il pouvait servir d'armes à deux tranchants, et, dans tous les cas, avant d'être exécutoire, il devait être soumis à l'approbation de cette grande négation que l'on nomme la Diète germanique.

On appelait cela, en langue diplomatique, peser *moralement* sur la Russie ; mais c'était un poids, on l'a déjà vu, que cette puissance méprisait fort quand il n'était pas appuyé par le canon. D'ailleurs, des réserves secrètes étaient faites avec le czar à qui les cours allemandes, du moins la Prusse et ses adhérents, ainsi que la Bavière, garantissaient la neutralité, jusqu'au jour peut-être où les événements tournant contre les deux puissances occidentales, elles pourraient faire cause commune avec lui. On peut affirmer que certaines cours allemandes ne furent arrêtées dans leurs sympathies russes que par l'attitude, essentiellement contraire, de la plupart des populations germaniques.

Le traité de Berlin avait été précédé de la convention de Londres, en date du 10 avril 1854, passée entre la France et l'Angleterre seulement; ces puissances y déclaraient l'intégrité de l'empire ottoman violée par l'occupation des provinces de Moldavie et de Valaquie, et par d'autres mouvements des troupes russes; elles s'obligeaient (sans faire mention de l'Autriche ni de la Prusse) à n'accueillir aucune ouverture ni aucune proposition tendant à la cessation des hostilités et à n'entrer en arrangement avec la cour de Russie sans en avoir préalablement délibéré en commun; elles proclamaient solennellement, qu'animées du désir de maintenir l'équilibre européen, ne poursuivant aucun but intéressé, elles renonçaient d'avance à retirer aucun avantage particulier des événements qui pourraient se produire. Les deux gouvernements déclaraient en outre qu'ils recevraient avec empressement dans leur alliance, pour coopérer au but proposé, celles des autres puissances de l'Europe qui voudraient y entrer.

Il n'y a pas d'exemple dans l'histoire d'une guerre engagée avec tant de précautions diplomatiques. Il est fâcheux seulement qu'un si long préambule n'ait pu prévenir, ait même entraîné des conséquences si meurtrières : car il n'est pas douteux que si l'on avait porté le coup à la Russie avant qu'elle eût eu le temps de rassembler toutes ses forces, la paix, faite dès avant la fin de l'année 1854, en 1853 même peut-être, eût épargné une multitude innombrable de généreuses existences et des trésors capables de couvrir l'Europe des plus magnifiques œuvres industrielles. Cette impuissance à prévenir une guerre qui, en deux ans, devait coûter autant de pertes en hommes et en argent que de certaines guerres en dix ans, restera attachée au front de la diplomatie comme un stigmate d'impéritie dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle. La politique, à la fois byzantine et romaine, cauteleuse et forte tour à tour, du cabinet de Saint-Pétersbourg aurait certainement eu raison de la politique hésitante des quatre autres grandes puissances, si enfin le canon de la France et de l'Angleterre n'était venu trancher ce nœud gordien.

Bien que le traité de Constantinople, du 12 mars, passé entre la France, l'Angleterre et la Turquie, n'ait été ratifié que le 12 mai et rendu exécutoire que le 23 du même mois, déjà les troupes de descente des deux puissances occidentales étaient en marche sur les ports d'embarquement ; il y en avait même de parties sur les vaisseaux, mais par détachements successifs et en nombre insuffisant peut-être, relati-

vement au but qu'on se proposait et sans plan arrêté d'avance. On devait se concerter sur les lieux et prendre conseil des circonstances au milieu desquelles on se trouverait.

Le maréchal Leroy de Saint-Arnaud, — personnage que des événements récents à l'intérieur avaient mis en évidence, et qui, dans un état de santé désespéré, ne vivant plus, pour ainsi dire, que d'une sorte de galvanisme, abandonnait sa position de ministre de la guerre, pour aller chercher sans doute dans les camps une fin glorieuse et prévue, — fut nommé général en chef de l'armée française de débarquement en Orient. Il avait pour chef d'état-major le général de Martimprey.

L'armée, dans l'origine, ne devait être forte que de deux divisions d'infanterie et d'un corps de réserve, avec une brigade de cavalerie, comme si l'on eût cru encore qu'une démonstration, un léger appoint donné à la Turquie suffiraient pour arrêter les Russes; mais elle fut promptement portée à trois divisions, avec deux brigades de cavalerie et un corps de réserve; elle finit, après que l'on eût appris le passage du Danube, par être élevée, avant son entier débarquement en Orient, à cinq divisions d'infanterie et une de cavalerie (1). La fleur de l'armée française fut versée dans les premières divisions, au grand détriment de celles qui devaient être envoyées ensuite. On prenait quelquefois trois régiments pour en former un d'hommes choisis.

La 1re division d'infanterie, commandée par le général Canrobert, se composait de deux brigades d'infanterie, l'une obéissant au général Espinasse, et formée du 1er bataillon de chasseurs à pied, du 1er régiment de zouaves et du 7e de ligne; l'autre, obéissant au général Vinoy, et formée du 9e bataillon de chasseurs à pied, du 20e et du 27e de ligne. Deux batteries montées d'artillerie et une compagnie de sapeurs du génie étaient attachées à la première division (2).

La 2e division était commandée par le général Bosquet, ancien élève de l'École polytechnique, qui, de même que plusieurs célébrités

(1) Nous ne rappellerons que cette formation définitive, arrêtée dès le mois de mai 1854, avant qu'aucune affaire de guerre eût eu lieu, la composition antérieure de l'armée étant, par suite, sans intérêt.

(2) Il nous a semblé inutile de donner, en dehors des généraux de division et de brigade, des directeurs des armes spéciales, les noms des colonels et autres chefs de corps de la première formation, un grand nombre ayant été changés avant l'entrée effective en campagne. Les noms des colonels des régiments, des commandants des bataillons de chasseurs, des commandants d'artillerie et du génie, etc., figureront en temps plus opportun.

de l'armée d'Afrique, avait, à l'époque où la chose était possible, quitté les armes spéciales dans lesquelles le plus haut mérite n'arrive souvent qu'à l'ancienneté (1). Deux brigades d'infanterie composaient la division Bosquet (2). La 1re brigade, aux ordres du général d'Autemarre, était formée du régiment des tirailleurs algériens, du 3e régiment de zouaves, et du 50e de ligne. La 2e brigade, commandée par le général Bouat, se formait du 3e bataillon de chasseurs à pied, du 7e léger (à présent 82e d'infanterie) (3) et du 6e de ligne. A la seconde division étaient attachées deux batteries montées et une compagnie de sapeurs du génie.

La 3e division, dite d'abord corps de réserve, devait avoir à sa tête le prince Napoléon, fils de l'ancien roi de Westphalie, Jérôme Bonaparte. Elle se composa, après sa formation définitive, en mars 1853, de deux brigades d'infanterie : la 1re brigade, commandée par le général de Monet, fut formée du 19e bataillon de chasseurs à pied, du 2e régiment de zouaves, et du 3e régiment d'infanterie de marine; la 2e brigade, commandée par le général Thomas, des 20e et 22e léger (95e et 97e d'infanterie); deux batteries montées d'artillerie, sous les ordres du commandant Henri Bertrand et du capitaine Briant, étaient jointes à la 3e division, à laquelle on attacha ensuite une compagnie du génie.

La 4e division, aux ordres du général Forey, se composait de deux brigades d'infanterie : la 1re, commandée par le général de Lourmel, était formée du 5e bataillon de chasseurs à pied, des 19e et 26e de ligne; la 2e, commandée par le général d'Aurelle de Paladines, des 39e et 74e de ligne. A la 4e division étaient attachées deux batteries montées et une compagnie du génie.

La 5e division, qui ne fut formée que plus tard et n'entra en campagne que quelques mois après les autres, serait sous les ordres du général Charles Levaillant, et se composerait de deux brigades : la 1re commandée par le général de la Motterouge, et formée des 21e et

(1) Au commencement du règne de Louis-Philippe, dans les premières années de la guerre en Algérie, plusieurs officiers, au nombre desquels étaient les généraux Lamoricière et Duvivier, passèrent soit dans l'infanterie, soit dans la cavalerie, où ils firent un si brillant et rapide chemin que, sur la réclamation générale des officiers non sortis de l'École polytechnique, le changement d'arme fut interdit.

(2) On y avait joint, dans le principe, une brigade de cavalerie, qui en fut retirée pour faire partie de la division de cavalerie.

(3) Les régiments d'infanterie légère de l'armée furent peu après réunis aux régiments d'infanterie de ligne, prenant leurs numéros d'ordre à la suite de ceux-ci.

42e de ligne ; la 2e, commandée par le général Couston, et formée du 5e léger et du 46e de ligne. Pendant le cours des événements militaires, en octobre 1854, la 5e division s'accroîtrait momentanément d'une 3e brigade, aux ordres successivement du général Carbuccia et du général Bazaine, et formée de deux régiments tirés de ce que l'on appelait la légion étrangère, généralement en effet composée d'étrangers. A cette division seraient attachées deux batteries d'artillerie et une compagnie du génie.

La division de cavalerie, sous les ordres du général Morris, se composait de trois brigades : la 1re, commandée par le général d'Allonville, et formée des 1er et 4e régiments de chasseurs d'Afrique; la 2e, commandée par le général Cassaignoles, et formée des 6e et 7e régiments de dragons ; la 3e, ayant dans l'origine à sa tête l'un des fils du maréchal Ney, le duc d'Elchingen, et formée des 6e et 9e de cuirassiers. On avait joint à cette division une batterie d'artillerie à cheval.

L'expédition n'avait pas paru exiger, dans le principe, que l'on donnât le commandement en chef de l'artillerie et celui du génie à des généraux. Le colonel Lebœuf était placé à la tête de l'artillerie et le colonel Tripier à la tête du génie.

La réserve et le parc de l'artillerie subirent de grandes modifications, et furent placés sous des officiers d'un grade proportionné aux développements qui leur furent donnés. Le parc, d'abord dirigé par un capitaine, le fut bientôt par des officiers supérieurs. La réserve, composée dans le principe de deux batteries à pied, de deux batteries et demie de parc, d'une batterie à cheval, d'une batterie de montagne, d'une section de fuséens et d'une demi-compagnie d'ouvriers, fut dans l'origine sous les ordres du lieutenant-colonel Roujoux.

La réserve et le parc du génie à la fois, comprenant seulement d'abord deux compagnies de sapeurs, un détachement de sapeurs-conducteurs et un détachement d'ouvriers, avec un matériel qui devait prendre, avant la fin de l'année, un développement considérable, étaient sous l'active et intelligente direction du commandant Guérin, soldat, ingénieur, organisateur et administrateur d'un ordre plus élevé que son grade ne semblait l'indiquer, mais qu'une excessive modestie, une rigidité stoïque de caractère, jointes à des circonstances qu'il n'avait pas contribué à faire naître et qui l'avaient un moment appelé à figurer comme homme politique, comme membre et comme rapporteur du comité de la guerre à l'Assemblée constituante de 1848, rete-

naient encore au troisième plan dans l'armée, où il serait bientôt, par ses talents et son dévouement sans bornes, l'objet de l'attention générale (1).

L'armée anglaise était annoncée, par le gouvernement de la reine Victoria, comme devant se composer de vingt-cinq mille hommes et

(1) PRÉCÉDENTS MILITAIRES DU COMMANDANT, DEPUIS COLONEL DU GÉNIE GUÉRIN. — Cet officier, dont il nous sera bien permis de parler avec quelque marque particulière d'intérêt, puisque cet ouvrage est un tribut de fraternel hommage payé à sa glorieuse mémoire, comptait, avant cette guerre où ses talents et son héroïsme se produisirent avec tant d'éclat, vingt-cinq ans de services environ depuis sa sortie de l'École polytechnique et de nombreuses campagnes en Afrique. N'étant que lieutenant du génie à Lyon, lorsque l'insurrection de 1831 éclata dans cette ville, il se conduisit, selon les expressions du général Rohault de Fleury, *sortant à peine de l'école, avec la fermeté et l'aplomb que l'on aurait pu exiger d'un ancien officier;* il faillit être dès lors victime de son dévouement, mais son sang-froid le sauva. Il reçut, en ces circonstances, la croix de la Légion d'honneur des mains du duc d'Orléans, le 2 décembre 1831. Nous le disons à regret, c'est la seule récompense qui lui ait été donnée pendant tout le règne de Louis-Philippe, quoique ce service, dont il ne parlait jamais, soit des moindres qu'il ait rendus pendant cette période de dix-huit ans. Il aimait son arme et ne voulut pas la quitter pour passer dans l'infanterie ou dans la cavalerie, comme on l'y engageait. C'eût été le seul moyen de se produire promptement, dès cette époque, par de brillants faits d'armes militaires, puisqu'il ne voulait, à aucun prix, se produire par les relations du monde, et qu'il mettait même à repousser ce moyen, comme le lui écrivait un de ses chefs, *une raideur par trop réglementaire.* Dès l'année 1832, il commença ses campagnes dans l'Algérie, où il revenait sans cesse avec plaisir, comme à une terre qu'il avait vue naître et à laquelle il croyait un grand avenir. Il n'était encore que lieutenant en Afrique, que le colonel du génie, depuis maréchal Vaillant, disait de lui : « Guérin n'est pas seulement un bon ingénieur, c'est un soldat. » Il fut nommé capitaine, selon son tour d'ancienneté, le 6 octobre 1832, dans une arme où l'on arrive vite à ce grade, mais aussi où l'on peut vieillir avant de monter plus haut. Après avoir été successivement employé aux fortifications de Sedan et de Brest, il retourna en Afrique en qualité de chef du génie pour Ghelma, Nechmeïa et Mjez-Ammar, et fit sur ces points, particulièrement dans le premier, des travaux qui lui firent honneur ; cela, au milieu d'une épidémie qui le laissa un moment presque seul survivant dans son campement de Ghelma. En 1839, il poussa une reconnaissance chez les tribus jusqu'alors indomptées des Haractas ; il rapporta de cette courageuse et pénible expédition, faite avec une poignée d'hommes et dans laquelle il fut en butte aux plus cruelles privations, de si remarquables travaux, que, plusieurs années après, le général Dode de La Brunerie, président du comité du génie, lui écrivait encore (28 mai 1841) pour le féliciter de *cette courageuse et savante reconnaissance, si utile pour compléter la carte du génie dans la province de Constantine.*

Nous ne savons si ce fut dans ce temps, ou après sa seconde rentrée en France, qu'entre autres inventions, il imagina, pour la construction des *cavaliers de tranchée,* opération qu'il signalait comme *trop longue et toujours très-dangereuse*, un nouveau système beaucoup plus ménager du temps et de la vie des hommes, qui fut définitivement adopté par le comité du génie, et à propos duquel, vers la fin de l'année 1855, le professeur de fortifications à l'École d'application de Metz rappelait que son auteur était mort, en Crimée, *victime d'un dévouement sublime.* Le général du génie Rohault

de deux mille cinq cents chevaux, que quatre-vingt-six navires à voiles et dix-huit bateaux à vapeur, nolisés par l'État, devaient transporter. Le commandement en chef de cette armée était confié à lord Raglan, auparavant lord Fitzroi-Somerset, directeur général de l'artillerie britannique, autrefois attaché à lord Wellington, durant les guerres de l'empire

de Fleury, chargé de la direction supérieure des fortifications de Lyon qu'on allait construire, le demanda, à la fin de 1840, pour prendre part à ces importants travaux. Le général retrouva, en 1841, l'officier qu'il avait déjà connu dans la même ville, en 1831, mais joignant au courage, au sang-froid, à l'intelligence dont il avait fait preuve à cette première époque, l'expérience que donnent les années et des services déjà longs. La plupart des camarades du capitaine Guérin, s'étonnaient que, proposé sans cesse par tous ceux de ses chefs qui étaient juges sur place de ses mérites et de ses œuvres, pour l'épaulette de chef de bataillon au choix, il ne la reçut pas. Nous avons, dans plusieurs lettres qui ne sont pas de lui, car il ne prenait pas la peine de s'occuper de son avancement autrement que par ses services, le secret de cet apparent oubli. Le général Fleury tenait pourtant à ce que *justice lui fût rendue*.

« L'ayant proposé, une fois entre autres, à l'avancement, nous écrivait dernièrement ce général aussi distingué par les qualités de son cœur que par ses éminents services, et m'étant vu repoussé, malgré toute mon insistance. « Du moins, Messieurs, m'é-« criai je (il parlait dans le comité du génie, dont il était membre), puisque vous refusez « de lui donner la grosse épaulette si bien méritée par lui, permettez-lui de prendre un « service très-difficile qui, jusqu'à présent, a été confié sans succès à plusieurs offi-« ciers supérieurs : essayez le capitaine Guérin ; je l'ai mis souvent à l'épreuve à Lyon « et toujours il a justifié ma confiance en son zèle et son talent, et je suis personnel-« lement garant que vous aurez tout lieu de vous applaudir de ce choix, parce que cet « officier réunit à sa haute intelligence une volonté et un caractère capables d'aplanir « toutes les difficultés qui ont été des montagnes pour ceux qui l'auront précédé dans « ce poste si difficile et en même temps si important. » Je ne fus pas écouté ; ma proposition parut malheureusement très-insolite à ceux qui ne connaissaient pas, comme moi, notre brave Guérin; et l'ancienneté est venue tristement lui donner cette épaulette *qu'il avait méritée brillamment depuis longtemps.* » (Lettre de M. le général Rohault de Fleury, ancien pair de France, en date du 31 mars 1857.)

La révolution de 1848 trouva le capitaine du génie Guérin à Lyon, où il avait sous sa garde le fort Lamothe, qui était le principal dépôt d'armes et de munitions de la place. Ce poste lui avait été donné par ceux-là même qui, ne récompensant pas ses services, savaient que, quand bien même il ne partagerait pas entièrement leurs opinions, il resterait toujours l'homme du devoir et de la plus inébranlable fermeté. Ils ne s'étaient pas trompés. Quand nombre de ceux pour lesquels le gouvernement du roi Louis-Philippe avait tout fait abandonnaient leurs postes, le commandant du génie au fort Lamothe resta au sien. Sommé par la multitude d'ouvrir son fort, d'en laisser prendre les armes et les munitions, il marcha seul ou à peu près et sans crainte au-devant de la foule, lui déclara que le dépôt qui lui avait été confié appartenant à l'État, il en était responsable aussi bien devant le nouveau que devant l'ancien gouvernement, et se ferait plutôt sauter avec le fort que de le livrer. Cela fut dit sans violence, sans forfanterie, accompagné de sages réflexions, et avec un calme et un sang-froid qui annonçaient une résolution bien arrêtée. Ses ordres étaient d'ailleurs donnés à tout événement. Deux ou trois coups de feu partirent sans atteindre le capitaine Guérin, qui ne parut pas même s'en émouvoir. « Je fais mon de-

de Napoléon Ier. Il avait perdu un bras à Waterloo, et l'aide de camp du généralissime de l'ancienne coalition contre la France, se trouvait être à présent l'un des deux chefs militaires de l'alliance anglo-française. Le duc de Cambridge, parent de la reine d'Angleterre, était à la tête de la 1re division anglaise. Le général de Lacy Evans, qui déjà, en 1804,

voir, dit-il, les honnêtes gens d'entre vous doivent m'approuver. » Il y a toujours quelques hommes dans la foule pour comprendre les beaux caractères. Plusieurs ouvriers rappelèrent à leurs camarades que celui qui leur parlait avait droit à leurs sympathies, que, dans les débats entre eux et les entrepreneurs (et cela n'était que la vérité), il avait toujours défendu leurs intérêts, que souvent il avait secouru de sa bourse divers d'entre eux. Tout se calma, et le fort Lamothe fut sauf. « C'est de tels hommes que la mort devrait épargner » dit, à ce propos M. de Bazancourt dans son *Expédition de Crimée*, édition de 1857.

Le suffrage spontané de ses concitoyens du département de l'Orne (il était né à Mortagne-sur-Huisne, vers la fin de 1805) appela le capitaine Guérin à l'Assemblée constituante de 1848.

« Il remplit, a écrit un de ses biographes, ses devoirs de législateur avec droiture, désintéressement et talent. Il avait fait une étude sérieuse de notre législation ; les cahiers qu'il a laissés en sont une preuve irrécusable. Il fit partie de plusieurs commissions, et fut nommé rapporteur du budget de la guerre pour l'année 1849. A la tribune, il s'exprima avec précision et fermeté ; il soutint plusieurs amendements et fit diverses propositions importantes. »

Sa position de représentant lui interdisait, comme l'on sait, l'avancement pendant la durée de son mandat. Quand il reprit la vie militaire, l'officier qui, en 1831 et en 1848, avait été l'homme du devoir par excellence, le représentant, qui, dans les journées de juin, avait montré un dévouement signalé par toute la presse, se trouva, par un malentendu difficile à comprendre, un objet de suspicion, non pour ceux qui le connaissaient, mais pour ceux qui ne l'avaient jamais connu. Hâtons-nous de dire que c'était pendant la période si tiraillée, si tracassière, si peu regrettable de l'Assemblée législative, que l'un des plus loyaux, des plus braves, des plus intelligents officiers de l'arme du génie fut mis à Saint-Étienne, où on l'avait d'abord envoyé, sous une surveillance de police qu'il déclara ne vouloir pas accepter, dès qu'il la connut, et qu'il fit cesser en offrant sa démission. Persuadé que son passage dans la politique avait tué son avancement militaire, le capitaine Guérin s'en exprima au général, depuis maréchal et ministre de la guerre Vaillant, qui lui écrivit le 26 août 1849 : « Mon cher camarade, je n'ai pas oublié vos titres à l'avancement, et je regarde comme un devoir de les faire valoir, en toute circonstance, auprès du ministre. J'espère que vous vous trompez dans vos craintes, et que jamais les votes du représentant ne deviendront une arme contre le capitaine, etc. » Au mois d'octobre 1849, il y eut une promotion, dans laquelle le capitaine Guérin ne fut pas compris, quoiqu'il fût en tête du tableau au choix. Il s'en consola, en recevant d'un grand nombre de ses camarades les plus flatteurs témoignages d'intérêt. Le colonel directeur des fortifications à Lyon, aujourd'hui l'un des généraux les plus distingués du génie, lui écrivit spontanément, le 14 octobre 1849 : « Mon cher camarade, j'ai été frappé d'un sentiment pénible et amer en ne vous voyant pas figurer dans la dernière promotion. Tous vos camarades, ici, *sans exception* (le mot est souligné), ont été affectés de la même manière ; et si quelque chose peut vous consoler, c'est assurément leur sympathie unanime. Votre tour au surplus ne tardera pas à arriver, et, quoique à l'an-

comptait d'honorables services dans l'Inde, qui s'était signalé ensuite dans les guerres de l'empire et pourtant n'était arrivé qu'à force de mérite, avait le commandement de la 2e division. Sir Richard England fut, peu après, mis à la tête d'une 3e division de ligne. Sir Georges Cathcart, qui avait pris part aux dernières campagnes de son pays contre Napoléon Ier, et qui, dernièrement, s'était fait remarquer comme gouverneur au cap de Bonne-Espérance, un peu plus tard encore, fut chargé du commandement d'une 4e division. Sir Georges Brown, ancien officier aussi des guerres de l'empire (car en Angleterre si les officiers sont très-jeunes, les généraux sont vieux), commandait une division légère. Enfin, lord Lucan, qui, en 1828 et 1829, avait servi comme général de cavalerie en Russie contre les Turcs, sous les ordres de Diébitch, était à la tête de la

cienneté, il demeurera constant que le choix du comité et le vœu de tous ceux avec qui vous avez servi vous ont été bien et dûment décernés. J'espère, mon cher camarade, que vous supporterez ce désappointement comme il convient à un caractère élevé, et que la manière honorable dont vous avez servi l'État jusqu'à ce jour n'en sera pas altérée. »

Promu enfin chef de bataillon du génie, le 27 mars 1850, Guérin fut envoyé, sur sa demande, en Algérie, au commencement de 1852, en qualité de chef du génie de la subdivision de Tlemcen. Ce qu'il se concilia d'amitiés dans cette position parmi les officiers de toutes armes, nous le savons, nous qui en avons tant de preuves entre les mains où l'on rappelle les qualités de son cœur et les services personnels qu'il rendit à beaucoup. Mais ce n'est que des services militaires qu'il s'agit. A Tlemcen, ils furent du premier ordre. Son activité, son imagination, ses talents suggérèrent à l'État l'idée de faire construire une citadelle dans cette importante situation qui commande à l'empire de Maroc. Il en dressa le plan, qui fut entièrement adopté, et il fut chargé d'en diriger la construction. La citadelle s'éleva rapidement et solidement, tenant toutes les promesses de l'ingénieur qui, néanmoins, tant était grand son esprit d'ordre et de bonne administration, put économiser au profit de l'État une partie considérable des fonds qui lui avaient été alloués pour l'objet. M. le général du génie Noizet, ayant été envoyé sur les entrefaites à Tlemcen, proposa le commandant Guérin pour le grade de lieutenant-colonel et la croix d'officier de la Légion d'honneur, ne trouvant pas que ce fût trop de deux récompenses à la fois pour des services si longs et si souvent signalés. Mais il ne fut pas plus heureux qu'autrefois M. le général Rohault de Fleury. La guerre d'Orient seule, en mettant en évidence, d'une manière éclatante, les rares qualités du commandant Guérin, allait lui acquérir des récompenses dont, hélas, il jouirait si peu de temps ! Et encore ces récompenses lui furent-elles données avant qu'il se fût couvert de gloire dans les mémorables affaires du 2 mai et des 22 et 23 mai 1855, où on le verra figurer au premier rang. Il devait mourir sans avoir reçu le juste prix de ses deux plus grandes actions militaires. Mais n'anticipons pas sur les événements : la vie du colonel Guérin, à partir de la guerre d'Orient, appartient au corps même de cet ouvrage, comme sa remarquable correspondance militaire qui sera souvent notre guide, et que nous aurons bien des fois l'occasion de donner par extraits.

cavalerie anglaise, destinée à faire la guerre à cette même Russie. Sous ces généraux divisionnaires servaient les généraux de brigade sir Richard Airey, Adams, Pennefather, Buller, Goldie, Torrens, Bentinck, Rose, Estcourt, Eyre, Codrington, Colin Campbell, John Campbell, Scarlett et lord Cardigan. Le général Tylden et sir John Burgoyne, — ce dernier, avec le colonel du génie français Ardant, ayant devancé les armées en Turquie pour étudier le point le plus favorable de débarquement, — devaient avoir le commandement du génie anglais, et le général Cator, auquel devait promptement succéder le général Strangways, avait celui de l'artillerie royale.

Un grand mouvement régnait à Marseille et à Toulon, comme à Plymouth et à Southampton, pour hâter ou pour mieux dire précipiter l'embarquement. Tout se ressentait de cette trompeuse sécurité sur les événements que la malheureuse diplomatie avait contribué à donner. Rien n'était prêt. Les chefs de service déployaient une activité prodigieuse, particulièrement ceux du génie et de l'artillerie, pour parer aux inconvénients de la somnolence administrative. L'administration demandait quelquefois que l'on devançât les moyens qu'elle mettait si tard et si incomplétement à la disposition des hommes de guerre. L'intendance n'était pas accoutumée aux grandes campagnes; depuis de longues années, elle vivait dans ce doux et facile état qui fait honnêtement les choses, mais sans émotion, sans ce génie actif d'organisation et de création qui, loin de ne pas savoir utiliser toutes les ressources, en développe au besoin, en invente d'inattendues. On devait se ressentir de cette situation morale de l'intendance pendant toute la guerre. Et pourtant l'administration de l'armée française se montra tout de suite infiniment supérieure à celle de l'armée anglaise. Si les premières troupes françaises débarquées en Turquie ne trouvèrent pas de vivres en arrivant, elles furent pourtant en mesure, peu après, d'en faire présent pour deux jours aux troupes anglaises.

L'embarquement successif des troupes et du matériel, à mesure qu'on pouvait trouver des navires à noliser, était, d'autre part, plein d'inconvénients; il aurait rendu impossible un débarquement en pays d'une amitié seulement un peu douteuse; il fût devenu un désastre si les ennemis, à la suite d'une grande victoire sur les Ottomans, étaient arrivés près des côtes, quand les alliés n'y comptaient encore qu'une partie de leurs contingents, manquant de bien des choses et déjà atteints de maladies funestes. On n'était pas au courant des ressources

plus ou moins grandes que la Turquie pourrait offrir par elle-même; on se plaisait à se leurrer de l'espérance qu'elles seraient nombreuses et suppléeraient ce qu'on ne pouvait apporter qu'en quantité insuffisante et à la hâte des ports de France et d'Angleterre. Cette espérance fut bien regrettable : car, une fois débarqué, non-seulement on ne trouva pas les ressources que l'on avait si étrangement rêvées, mais on vit au contraire qu'il fallait absolument tout créer, tout fonder. On s'étonna d'avoir été si peu renseigné sur l'état réel de la Turquie, en ce qui concernait les secours qu'y pourrait trouver l'armée. Les spectateurs qui étaient présents dans les ports d'embarquement du midi de la France, remarquaient pourtant des officiers et même des sous-officiers et quelques soldats qui, malgré leur teint bronzé, leur physionomie martiale et décidée, se précautionnaient de leur mieux contre les éventualités. Ces militaires prévoyants avaient tous servi en Afrique, et savaient, par expérience, qu'une fois en campagne il est trop tard pour se munir du nécessaire. Ils donnaient en vain le conseil aux officiers arrivant de l'intérieur de faire comme eux : on leur répondait en souriant ou avec indifférence que l'on trouverait tout ce qui serait nécessaire en Turquie. Le militaire, habitué à une existence réglée, toute faite, et à laquelle il n'a guère à penser par lui-même, aime tant à se figurer que, pourvu qu'il donne son sang en échange, on a tout prévu pour lui dans l'ordre matériel de sa vie! Et pourtant, comme on l'a déjà fait remarquer, le militaire français, le plus en communauté de tous avec la vie civile, trouverait en lui, même en l'absence de ces précautions, des ressources que n'aurait pas le soldat anglais.

Le maréchal Vaillant, ancien général des plus distingués de l'arme du génie, qui venait de prendre la succession du maréchal de Saint-Arnaud au ministère de la guerre, dans ces circonstances difficiles, concerta avec l'empereur, le général en chef et les principaux personnages de l'armée, le choix du point de débarquement en Turquie. Si l'on en croit quelques récits, ce fut son avis qui fit prévaloir Gallipoli sur Varna et tout autre lieu. Cet avis avait été aussi celui du colonel du génie Ardant et du général Burgoyne, envoyés préalablement pour étudier les positions. La position de Gallipoli, sur la presqu'île du même nom (ancienne Chersonèse de Thrace) et sur le détroit des Dardanelles, à cent quarante kilomètres seulement d'Andrinople, offrait en effet plusieurs avantages : ses deux ports, s'ouvrant entre la Méditerranée et la mer de Marmara, présentaient un emplacement commode pour débarquer les troupes, les munitions, les vivres et tous les objets

d'emmagasinage; de là, en cas de revers des Turcs, on pouvait promptement se porter sur Andrinople et couvrir la route de Constantinople; dans tous les cas, on empêchait l'ennemi, s'il était victorieux, de venir occuper la côte des Dardanelles et de fermer ainsi aux flottes alliées l'entrée du Bosphore. Le peu de confiance, heureusement trompé par l'événement, que l'on avait dans la solidité de l'armée ottomane, avait engagé le général Burgoyne et le colonel Ardant à recommander la construction immédiate d'une ligne fortifiée de front, à portée de Constantinople. Gallipoli leur avait paru être la base la plus favorable pour cet objet. Enfin cette position commode pour le débarquement (1), et d'où l'on pouvait s'avancer pour combattre en temps opportun, permettait aussi, en cas de revers des alliés eux-mêmes, de se reployer sur la flotte et d'y trouver ou un secours pour reprendre l'offensive, ou un abri assuré pour prendre telle disposition ultérieure que bon leur semblerait. Il est vrai de dire que plusieurs de ces motifs militaient également en faveur de Varna, d'où l'on aurait pu aussi s'appuyer sur la flotte, avec cette différence toutefois à l'avantage de Gallipoli, que si les Russes s'approchaient des Dardanelles et en occupaient les châteaux, le retour dans la Méditerranée deviendrait très-difficile. Mais c'était là un cas excessivement peu probable. Il y avait lieu de croire que l'ennemi considérait l'occupation de Varna, sur la mer Noire, — entre Odessa, par où lui venaient ses secours et renforts, et Constantinople, but auquel il tendait, — comme bien plus importante pour lui que la presqu'île de Gallipoli et le passage des Dardanelles, par où il n'avait rien à attendre. Comme, avant même qu'ils eussent traversé le Danube, on pouvait se faire une idée à peu près exacte du chemin que prendraient les Russes, forcés, vu l'état de choses et dans l'incertitude où les laissait l'Autriche, de s'appuyer sur la Bessarabie et Odessa, il est certain que Varna avait l'avantage de rapprocher considérablement les alliés du théâtre des événements, de leur permettre un rôle plus immédiatement actif, de procurer aux Ottomans un appui et une réserve plus en mesure d'agir. De cette position doublement forte, par elle-même et par la présence des escadres combinées, on aurait menacé sans

(1) On l'avait également crue avantageuse pour l'approvisionnement. Cela pouvait être vrai de l'approvisionnement exclusivement par mer; mais l'approvisionnement par terre était d'une difficulté extrême à Gallipoli, qui manquait d'eau, de bois et d'abri. Les Anglais furent très-mécontents du choix auquel avait contribué leur général du génie Burgoyne. Ils estimaient d'ailleurs qu'il faudrait trois mois pour faire la ligne de retranchements nécessaire dans cette position.

cesse l'arrière-garde et les communications de l'ennemi, dans le cas peu probable où il aurait risqué une attaque sur les Balkans, de manière à le faire repentir au besoin d'un mouvement si téméraire. Toutefois, on voit que les critiques qui ont blâmé le choix fait de Gallipoli comme base principale d'opérations dans l'origine, ont été forcés de reconnaître que cette position était, dans tous les cas, excellente comme dépôt et lieu de rendez-vous pour les réserves. La vérité est que Gallipoli était une très-bonne position d'observation et d'expectative. Il suffisait de couper, par quelques ouvrages de fortification passagère, la langue de terre qui l'unit à la Roumélie, pour rendre son territoire inaccessible à toutes les forces de la Russie, du moment que l'on était maître de la mer. D'ailleurs, comme on partait sans plan de campagne arrêté, sans savoir encore si l'on prendrait l'offensive ou si l'on s'en tiendrait seulement au rôle défensif, il pouvait être prudent de ne pas porter le débarquement trop loin. La diplomatie n'était-elle pas là, du moins la diplomatie austro-prussienne, qui disait sans cesse : « si vous poussez trop avant, je ne réponds plus de rien, tout est livré au hasard en Europe. »

Pendant l'embarquement et le débarquement successifs et lents des troupes, quelques événements maritimes avaient lieu, et c'étaient les vaisseaux qui envoyaient les premiers coups de canon des alliés. Une escadre anglaise, commandée en chef par sir Charles Napier, partait pour le détroit du Sund et la Baltique, dès les premiers jours d'avril, pour être prochainement suivie par une escadre française aux ordres du vice-amiral Parseval-Deschênes. Une autre escadre française, partie de Brest sous le commandement du vice-amiral Bruat, avait franchi le détroit de Gibraltar, dès le 17 février, et maintenant coopérait, avec la remarquable activité qui caractérisait son habile chef, au transport des troupes à Gallipoli. Un premier convoi de vaisseaux, frégates et corvettes à vapeur appartenant à cette escadre, était sorti de Toulon en deux divisions, dans la dernière quinzaine de mars, emportant une partie assez importante du corps de débarquement français ; tandis que d'autres bâtiments de l'État allaient prendre en Algérie des troupes de l'armée d'Afrique pour les transporter également en Turquie, et que du port de la Joliette, à Marseille, partaient surtout les navires du commerce nolisés en aussi grand nombre qu'on en avait pu trouver pour l'expédition.

Les escadres des vice-amiraux Dundas et Hamelin étaient sur rade de Baltchitk et de Kavarna, à une vingtaine de kilomètres de Varna,

quand leur arriva, le 14 avril 1854, la nouvelle de la déclaration de guerre des deux puissances occidentales à la Russie. En ce moment, on comptait que l'escadre russe de la mer Noire était forte de seize vaisseaux de ligne, dont un tiers à trois ponts, et que les escadres combinées des alliés dans cette même mer s'élevaient à dix-neuf vaisseaux, dont parfois quelques-uns étaient détachés à Varna et dans le Bosphore.

La frégate à vapeur anglaise *le Furious,* capitaine Loring, avait été envoyée à Odessa, avant même que les escadres eussent eu connaissance du signal des hostilités, pour embarquer les consuls et les autres Anglais ou Français qui auraient manifesté l'intention de quitter cette ville. Mais le canot parlementaire, monté par le lieutenant Alexander, ayant été reçu à coups de boulets de canon, les deux amiraux résolurent de commencer la guerre en vengeant cet attentat. L'ennemi apportait comme justification, la conduite, en effet médiocrement justifiable, de la frégate anglaise *la Retribution,* qui naguère avait profité du pavillon parlementaire pour lever le plan de Sébastopol.

Les escadres de la mer Noire appareillèrent de Baltchitk et Kavarna, le 17 avril 1854. Elles mouillèrent, le 20, sur la rade extérieure d'Odessa, ne pouvant, à cause du tirant d'eau des vaisseaux, s'approcher davantage de la ville. A leur vue, le gouverneur Osten-Sacken, jugeant qu'elles venaient pour tirer réparation de l'insulte faite au pavillon parlementaire, dépêcha à l'amiral Dundas une lettre qui imputait aux manœuvres du *Furious* la responsabilité de l'agression à laquelle ce navire s'était mis en butte, en s'approchant beaucoup au delà des limites convenables pour parlementer. Après avoir réfuté les allégations du gouverneur, les amiraux sommèrent celui-ci d'avoir à leur remettre, à titre de réparation, tous les bâtiments, anglais, français et russes, ancrés près des batteries d'Odessa, le prévenant que si, au coucher du soleil, il n'avait pas donné cette satisfaction, elle serait obtenue par le canon. Le général Osten-Sacken, qui avait alors un corps d'armée de trente mille hommes sous sa main, laissa cette sommation sans réponse.

En conséquence, le bombardement fut décidé ; mais, comme d'une part les vaisseaux ne pouvaient s'approcher assez pour battre Odessa, comme d'autre part on ne disposait pas d'une flottille de bombardes et de canonnières propre à ce genre d'attaque, — une longue paix ayant fait négliger la construction de ces petits navires, complément indispensable de toute flotte de ligne dans les mers peu profondes, — on décida

d'employer l'artillerie, à ciel ouvert, de huit à neuf bâtiments à vapeur. On arrêta en principe que l'on n'attaquerait que le port impérial, et qu'on épargnerait la ville et le port marchand, où flottaient encore les pavillons de bon nombre de navires du commerce anglais, français ou d'autres nations, retenus par le gouverneur d'Odessa, comme moyen de suspendre la détermination des alliés.

Une première division de quatre frégates à vapeur, *le Vauban* et *le Descartes,* français, capitaines d'Herbinghen et Darricau; *le Tiger* et *le Sampson*, anglais, capitaines Giffard et Jones, commencèrent le bombardement le 22 avril au matin, à distance de deux à trois mille mètres, en exécutant une sorte de carrousel en face des batteries russes. Les frégates, changeant constamment de position durant ce défilé par la contre-marche, déroutaient aisément le pointage des canonniers russes. Pendant ce temps, la seconde division de vapeurs, composée du *Mogador,* français, capitaine de Wailly; de *la Retribution*, du *Furious* et du *Terrible,* anglais, capitaines Drummond, Loring et Cleverty, se tenait à portée d'aller prendre part à l'action. Le feu durait déjà depuis trois heures. *Le Vauban,* frappé par trois boulets rouges, avait été obligé de se retirer momentanément et d'aller mouiller au milieu des escadres, afin d'éteindre un incendie allumé dans sa muraille et de recevoir les réparations nécessaires, quand la seconde division reçut l'ordre de s'avancer pour soutenir les trois frégates restées engagées. Alors les bâtiments à vapeur alliés étant trop nombreux pour exécuter leurs mouvements de rotation sans se gêner mutuellement, s'embossèrent de manière à donner plus d'activité et de justesse à leurs coups. Les obus des sept frégates tombèrent comme grêle sur la batterie du port impérial et sur les magasins et navires que celui-ci renfermait. Des symptômes d'incendie se manifestèrent sur plusieurs points. On aurait cru assister à une école d'artillerie, tant la précision et la portée des feux des alliés contrastaient avec l'inefficacité de la réponse des batteries ennemies, qui n'étaient pas d'ailleurs armées alors d'artillerie à long tir, et dont le plus fort calibre ne dépassait pas le 24, ce qui enlevait à leurs boulets rouges l'avantage qu'ont ces projectiles, en précision et en pénétration, sur les boulets ordinaires. A midi, *le Vauban* vint reprendre position et joindre son feu à celui des sept frégates. La corvette à vapeur française *le Caton*, capitaine Pothuau, fut le neuvième bâtiment engagé. En cinq heures de bombardement, l'incendie fut complétement déclaré dans les casernes et magasins du port impérial, et la poudrière de la batterie du Môle sauta. Des chaloupes

anglaises étant venues combiner le jet de leurs fusées à la Congrève avec l'action des obus, une batterie russe de campagne fut établie sur la plage nord pour les canonner; mais, à quatre heures, mise en déroute par les projectiles creux des frégates, elle se replia sur l'intérieur des terres. Tous les coups de la flottille à vapeur furent ensuite dirigés contre les bâtiments russes encore à flot dans le port impérial. A cinq heures, les batteries russes étaient éteintes; cinquante-trois navires à voiles, entre autres *le Nicolas Ier*, de six cents tonneaux, cinq machines à draguer, trois bâtiments à vapeur étaient coulés ou brûlés; un immense incendie dévorait les édifices, les magasins et les approvisionnements du port militaire, dont la ruine paraissait complète (1). Le gouverneur Osten-Sacken se multipliait pour encourager les troupes et maintenir l'ordre parmi les habitants. L'archevêque de Kerson et de Crimée, Innocent, qui était accouru dans Odessa, comme on le vit depuis à Sébastopol, parcourait les rues, accompagné de son clergé, et enflammait le zèle religieux par des discours où il proclamait que mourir pour la cause du czar c'était mourir pour la cause de Dieu, tendant à ceux qui expiraient la palme des martyrs et leur ouvrant, assurait-il, les portes d'une bienheureuse éternité (2). Néanmoins, une grande terreur régnait dans la ville, qui craignait d'être à son tour bombardée. A la faveur de la confusion, la plupart des navires marchands qui étaient retenus prisonniers dans le port du commerce, purent s'échapper et venir se ranger sous la protection des escadres.

N'ayant plus à craindre de représailles sur ces navires, on aurait pu détruire, en quelques heures de plus, la ville même d'Odessa, mais, du côté des alliés du moins, on avait décidé que cette guerre,

(1) L'amiral Hamelin s'exprimait ainsi, dans son rapport sur l'efficacité du tir des bâtiments alliés et l'inefficacité de celui des batteries russes :

« Un pareil résultat atteste hautement l'immense supériorité du calibre et du tir des bouches à feu de mes frégates à vapeur sur celles de l'ennemi; et si l'art suprême de la guerre consiste à faire beaucoup de mal sans en recevoir, jamais semblable maxime ne reçut une plus complète application. »

Cette opinion n'était pas celle émise par le général Osten-Sacken, gouverneur d'Odessa. Elle n'est pas non plus celle d'un des historiens étrangers de cette guerre (Rustow), qui s'exprime ainsi :

« Le 22 avril 1854, on fit le bombardement d'Odessa, et la flotte des alliés apprit que les plus misérables batteries côtières ont une supériorité incontestable sur l'artillerie d'une flotte. »

(2) Le czar le récompensa de son zèle, dans cette circonstance, par l'envoi d'une croix de diamants destinée à être placée sur sa mitre.

en épargnant les populations non armées, les villes de commerce et d'industrie, garderait autant que possible le cachet de la civilisation du siècle. Les Russes n'en surent aucun gré aux alliés, les raillèrent de leur magnanimité, qu'ils taxèrent d'impuissance, et présentèrent le bombardement d'Odessa comme une tentative sans résultat et presque ridicule. En présence de cette jactance, beaucoup de gens, principalement en Angleterre, appelèrent faiblesse, ignorance des nécessités de la guerre et de l'esprit russe, la conduite débonnaire des amiraux alliés. En réalité, les marins avaient agi avec l'esprit du temps, qui était celui des officiers les plus distingués des armées de terre et de mer, aussi bien que de la majorité des esprits intelligents de la France et de l'Angleterre. Si l'on put avoir des regrets de s'être montré si humain, ce ne fut que plus tard, en voyant que des coups vigoureux, terribles, promptement portés, auraient plus contribué que la longanimité à arrêter l'effusion du sang, et eussent épargné aux alliés, aux Russes mêmes, des pertes immenses en hommes. La guerre faite à des peuples à demi barbares et fanatisés n'admet pas, sans les plus grands dangers quelquefois, ces exécutions mixtes, c'est-à-dire semi-militantes, semi-pacifiques, telle que le fut celle d'Odessa. C'était trop ou trop peu. Les purs humanitaires trouvaient qu'on n'aurait dû rien faire contre cette ville et ce port essentiellement commerciaux d'abord; les purs militaires trouvaient que c'était une dérision d'avoir tiré à moitié le canon et de s'être ainsi exposé aux railleries d'un ennemi sans scrupules, qui avait montré à Sinope ce dont il était capable (1).

Deux jours après cet événement qui au reste, il faut le reconnaître, n'avait pas eu les importants résultats auxquels on avait pu croire d'abord, l'amiral Dundas proposa un cartel d'échange au gouverneur Osten-Sacken entre des Russes pris à bord de quatorze navires marchands de sa nation par les vapeurs *la Retribution, le Niger, le Descartes,* capitaines Drummond, Heath et Darricau, et des marins du commerce anglais détenus sans déclaration d'embargo dans le port

(1) *Voir*, pour le bombardement d'Odessa, les rapports des amiraux français et anglais, le récit de M. Bouët-Willaumez, chef d'état-major de l'amiral Hamelin, dans son ouvrage intitulé : *Batailles de terre et de mer;* la brochure de M. Richild Grivel, lieutenant de vaisseau, intitulée *Attaques et Bombardements maritimes* avant et pendant la guerre d'Orient, à laquelle nous avons emprunté quelques détails spéciaux ; enfin le rapport du gouverneur Osten-Sacken, dans *l'Invalide russe,* et l'ouvrage de Rustow sur la dernière guerre.

marchand d'Odessa. Le gouvernement n'ayant eu aucun égard à cette proposition, les deux amiraux, pour conserver à la guerre tout le caractère de justice et d'humanité possible, renvoyèrent leurs prisonniers sans conditions, ne gardant que le nombre de marins nécessaire pour valider les captures des bâtiments du commerce ennemis. La Russie ne leur sut aucun gré de cette générosité.

A la suite de cette opération, —que le gouvernement russe présenta longtemps comme négative, qu'il essaya même un moment de donner comme appartenant à un autre âge, en raison, disait-il, de la position entrepositaire d'Odessa pour les blés, ce qui faisait, selon lui, de cette ville la mère nourricière de l'Europe,—les escadres alliées firent route pour Sébastopol, où elles arrivèrent le 29 avril, après avoir reconnu, la veille, Eupatoria. Elles mirent en panne et offrirent la bataille à la flotte russe. Mais ce fut peine perdue : les forces navales de la Russie dans la mer Noire se tinrent soigneusement renfermées dans le port, sans qu'un seul bâtiment parût même à portée des éclaireurs anglo-français; de sorte qu'après une croisière très-difficile de près d'un mois, — dans laquelle on avait perdu *le Tiger,* frégate à vapeur anglaise échouée par un épais brouillard près d'Odessa, puis canonnée en cet état et prise par les Russes, — les escadres rentrèrent, le 20 mai, à Baltchitk et Kavarna pour s'y ravitailler.

Durant cette croisière, les frégates de France et d'Angleterre, *le Caton* et *le Furious,* détachés pour explorer la baie d'Eupatoria, y enlevèrent, sous le canon ennemi, quatre navires russes. D'un autre côté, une division navale, aux ordres du contre-amiral anglais Lyons, et composée de *l'Agamemnon,* portant le pavillon de cet officier général, de cinq vapeurs de la même nation, du *Charlemagne,* vapeur français à hélice, capitaine de Chabannes, du *Mogador* et du *Vauban,* vapeurs à roues également français, s'était élevée à l'est, jusque sur les côtes de l'Asie subcaucasienne, pour tendre la main aux insoumis de la montagne et aux Turcs du fort Saint-Nicolas et de Batoum. Les commandants anglais et français s'abouchèrent avec plusieurs chefs circassiens, tant à Gélendjick qu'à Bardan, sur la côte d'Abasie. Ils leur distribuèrent trent-sept mille cartouches appartenant en partie à un bâtiment russe capturé et leur recommandèrent de se tenir toujours prêts à se lever en masse pour agir, en temps opportun, sous les ordres de Schamyl ou de Mohammed-Emin-Bey, son naïb ou lieutenant, avec le concours des Français et des Anglais qui se proposaient de les soutenir du côté de la mer. Le 16 mai, la division navale

appareilla de Bardan, redescendit la côte à l'ouest en passant devant les forts de Sotcha, Saint-Douka, Pitzounda, Bambari, abandonnés par les Russes qui les avaient en partie détruits ; elle alla mouiller ensuite dans la baie de Soukoum-Kalé, à un demi-mille de l'établissement de ce nom, qui, bien qu'abandonné aussi, le 19 avril, par les Russes, était néanmoins dans un parfait état de conservation ; cela était dû au prince héréditaire d'Abasie, Michel Cherfidehidzl, qui avait garanti aux trois ou quatre mille hommes de la garnison, que leur retraite sur Koutayè ne serait point inquiétée par les Abases. On voyait à Soukoum-Kalé de belles maisons en pierre, des hôpitaux, la douane, des casernes, l'édifice de l'école régimentaire ; le fort était encore garni de canons imparfaitement encloués. Les Russes, avertis au dernier moment que le lieutenant de Schamyl avait expédié en toute hâte deux mille Circassiens pour prendre possession de Soukoum-Kalé au détriment du prince héréditaire d'Abasie, étaient partis précipitamment, laissant intacts des approvisionnements considérables. Les Circassiens en effet n'avaient pas tardé à venir, avaient fait main basse sur les magasins, pillé l'intérieur des maisons, en respectant le dehors, et pris possession de la forteresse. Le 17 mai, à midi, la division anglo-française parut devant Redout-Kalé, place que l'ennemi avait jugé utile de conserver et qui fut immédiatement reconnue, en vue d'une attaque. Le 19 mai, toutes les mesures étant prises, le contre-amiral Lyons et le commandant de Chabannes sommèrent le chef des forces impériales russes sur ce point, de se rendre prisonnier de guerre avec la garnison. Les Russes entrèrent en quelques pourparlers, mais uniquement pour gagner du temps, pour jeter un pont de bateaux sur la Khobie et évacuer la place, à l'insu de leurs adversaires qui furent pris en effet à ce stratagème. Quand, las de ne point recevoir de réponse définitive, ceux-ci ouvrirent leur feu, aucune batterie de terre ne leur répondit. Les troupes débarquées se jetèrent sur le fort, mais n'y trouvèrent personne. On distinguait seulement la queue de la colonne russe qui achevait de passer le pont ; elle le coupa derrière elle, rendant ainsi toute poursuite impossible. Chemin faisant, l'ennemi avait incendié un village voisin où étaient ses magasins. Quoi qu'il en soit, les Russes, à qui Sélim-Pacha avait enlevé, un mois auparavant, Ozergthi presque sans coup férir, et que les Circassiens venaient de battre en plusieurs petites rencontres, ne gardèrent plus que deux de leurs possessions sous le Caucase : Anapa et Soudjouk-Kalé, en Abasie, leur province d'Asie la plus rapprochée de la Crimée. Ils concentrè-

rent vingt mille hommes sur ces points, en vue de défendre la presqu'île de Taman et le détroit de Kertch.

Il est fâcheux que, dès cette époque, les alliés, s'appuyant sur les Turcs et les Circassiens, n'aient pas débarqué quelques mille hommes dans les pays subcaucasiens. Leur succès eût été certain et de la plus grande portée. Les forces russes, en Asie, qui avaient déjà beaucoup souffert dans la campagne de 1853 contre les Ottomans d'une part et les Caucassiens de l'autre, auraient sur-le-champ abandonné toute la ligne subcaucasienne et laissé les troupes de débarquement communiquer avec les insoumis de la montagne ; elles auraient pu lever des auxiliaires, les former en corps, leur donner quelques notions de la discipline européenne et en faire des ennemis de plus en plus dangereux pour la Russie ; elles auraient effacé les fâcheuses impressions que la conduite des musulmans avait faites, l'année précédente, sur l'esprit des populations chrétiennes de la Géorgie ; enfin elles auraient préparé la décadence de la puissance russe en Asie. C'eût été, dans tous les cas, une diversion des plus importantes pour les campagnes en Europe, particulièrement si l'on avait eu en vue la Crimée.

Dès avant l'arrivée du maréchal de Saint-Arnaud en Turquie, où les généraux Canrobert et Bosquet l'avaient précédé, l'idée d'une descente dans la presqu'île Taurique était dans l'esprit d'une partie de l'armée (1) qui, à peine encore en nombre suffisant pour commencer à agir, se montrait impatiente de se mesurer avec l'ennemi, et craignait de se voir user, par la nostalgie, dans les campements de Gallipoli.

Les symptômes de cette maladie qui naît de l'inaction, de l'ennui joint à la pensée de tout ce qu'on a quitté de cher au cœur, ne se laissaient pourtant pas apercevoir encore. Le soldat avait alors pour se distraire, la nouveauté du pays, des sites, des mœurs, des usages, la fraternité à établir avec les troupes anglaises, et la grande occupation de l'installation (2). Trois petits hôpitaux provisoires établis à Gallipoli,

(1) Le commandant du génie, depuis colonel Guérin, écrivait de Constantinople, où il était allé prendre des approvisionnements, voyant qu'on ne ferait rien sur le Danube :

« La flotte anglo-française s'est dirigée sur Sébastopol (après le bombardement d'Odessa) ; mais il paraît difficile qu'elle y puisse faire autre chose qu'un blocus. C'est *par terre* que cette place pourrait être attaquée. On a dit à Constantinople, mais cela manque sans doute de vérité, qu'il y avait à bord de la flotte vingt-cinq mille Turcs que l'on débarquerait en Crimée, où l'on comptait sur le concours des habitants. Tout cela est fort douteux, je crois. *Il est certain toutefois que c'est par la Crimée que la Russie pourrait être atteinte le plus immédiatement.* »

(2) Le tableau que présentait Gallipoli à cette époque est assez curieux pour que

à Rodosto et à Nagara, ce dernier sur la côte d'Asie, avaient suffi dans le principe aux besoins de l'armée. Par mesure de précaution et en vue du mouvement présumable des troupes, des établissements plus considérables furent disposés quelque temps après par les soins de l'intendance et du corps de santé, à Andrinople et à Constantinople, le principal dans cette dernière ville et dans le quartier de Péra, au grand Champ des Morts, lieu qui ne devait que trop justifier son nom.

Pendant que les alliés continuaient leur débarquement successif, lequel, au 15 avril, n'avait encore déposé en Turquie que huit à neuf mille Français et trois à quatre mille Anglais, le général Baraguey d'Hilliers, ambassadeur de France, menaçait de quitter Constantinople avec tout son personnel, par suite d'un conflit survenu entre lui et

nous le rapportions tel que nous le trouvons dans la correspondance d'un des premiers officiers débarqués :

« Depuis le 13 avril (1854) nous avons un vent du nord glacial qui nous oblige à souffler dans nos doigts. On dit qu'il souffle très-fréquemment ici, et cependant les habitants paraissent s'en inquiéter très-peu. Leurs maisons, en mauvaise maçonnerie par le pied, ont un étage en planches minces et mal jointes, qui s'avance d'un ou deux mètres sur le rez-de-chaussée au moyen d'encorbellements en bois. Cet étage, qui est la partie habitable, forme une vraie lanterne dans laquelle l'air pénètre par tous les joints. Si ce n'était l'espace plus grand et la commodité, on y serait moins bien que sous la tente, au moins par le temps froid qui règne, car on ne peut pas y faire de feu. Gallipoli, située à une douzaine de lieues de l'entrée du détroit, sur la rive européenne, est une ville de huit à dix mille âmes, mal bâtie, dont les rues étroites grimpent tortueusement de la plage au sommet du plateau ouvert à tous vents. Les états-majors s'y sont établis tant bien que mal dans des maisons que les habitants abandonnent d'assez bonne grâce, moyennant toutefois un ordre du pacha d'Andrinople, qui est venu s'installer ici pour s'entendre avec les généraux. Les troupes sont campées dans un rayon de deux ou trois lieues autour de la ville, au fur et à mesure qu'elles arrivent. Les Français et les Anglais qui circulent pêle-mêle au milieu des Grecs et des Turcs, donnent en ce moment à Gallipoli un aspect des plus singuliers. Les zouaves, débarqués des premiers et qui ont à cœur de justifier leur réputation d'Afrique, s'accrochent au bras des Anglais et entraînent, en chantant, leurs grands et flegmatiques compagnons d'un cabaret à l'autre, pour s'y faire régaler aux frais des enfants d'Albion. Ces soldats anglais sont de beaux hommes et sûrement de bons militaires, mais beaucoup plus empruntés que les nôtres quand il s'agit de s'installer dans des camps. » (*Correspondance du colonel Guérin.*)

Le tableau rapide et plein de couleur, malgré sa familiarité, que le même correspondant traçait, peu de jours après, de Constantinople, ne sera pas moins intéressant; ce n'est d'ailleurs qu'un coup de pinceau à l'adresse d'un frère.

« Je t'écris de Constantinople (26 avril 1854), où je suis venu pour faire des approvisionnements. Constantinople est une sale ville dans la plus magnifique position du monde. Quand on la voit du Bosphore, éclairée par un beau soleil, avec ses coupoles, ses minarets pointus, ses maisons de toutes couleurs, jetées pêle-mêle sur un amphithéâtre de collines, ses massifs de cyprès sous lesquels les morts reposent au milieu des vivants, on a vraiment un spectacle tout à fait magique. Mais si l'on pénètre dans

Reschid-Pacha, ministre des affaires étrangères du sultan, soutenu par l'ambassadeur d'Angleterre. Il s'agissait d'exempter un millier de Grecs, appartenant à la religion catholique, de la mesure par laquelle on renvoyait tous les Hellènes étrangers au territoire ottoman où ils fomentaient des troubles. Il avait été d'abord convenu entre l'ambassadeur de France et Reschid-Pacha que l'on retirerait les mots de religion catholique, qui importunaient les oreilles protestantes de lord Stratford de Redcliffe, et que l'on se bornerait à fournir un état nominatif des individus en faveur desquels le représentant du gouvernement français s'interposait, pour qu'il leur fût donné un permis de résidence. Mais l'ambassadeur d'Angleterre ne voulait de l'exception, ni sous une forme, ni sous une autre ; il décida Reschid-Pacha à retirer sa concession ; et ce fut alors que le général Baraguey d'Hilliers, personnage d'un caractère fort énergique, fit connaître sa résolution de quitter Constantinople dans les vingt-quatre heures, si satisfaction ne lui était donnée. L'exécution de cette mesure eût été désastreuse, au moment où les troupes françaises opéraient leur débarquement en Turquie ; on ne sait pas ce qui eût pu en résulter : déjà les Grecs de Constantinople y voyaient les germes de grandes difficultés entre la France et l'Angleterre ; ils allaient jusqu'à croire que cette circonstance rapprocherait la première de ces nations de la Russie. Heureusement, la Porte ottomane fit droit aux réclamations, d'ailleurs fort équitables, de l'ambassadeur français, qui n'avait eu que le tort de traiter l'affaire un peu

l'intérieur de ce capharnaüm, ce sont des rues étroites, tortueuses, grimpantes, affreusement pavées, où le pied ne trouve pour se poser que la pointe aiguë d'un caillou, ou des trous à disparaître jusqu'à la cheville dans la boue lorsqu'il pleut. Il ne se donne pas un coup de pioche pour l'entretien des rues, ni un coup de balai pour leur propreté. Des troupeaux de chiens suppléent, tant bien que mal, à cette incurie, en dévorant les débris ; sans eux la peste régnerait en permanence. Le quartier de Péra, qu'habitent les étrangers et que l'on cite comme le plus beau, n'a ses rues ni plus larges, ni mieux tracées, ni mieux pavées que le reste de la ville, aucune autorité ne prenant soin du service de la voirie. Si ce n'était cela, ce quartier deviendrait beau, car on n'y manque pas de maisons d'une certaine élégance. C'est là, au milieu du luxe des tapis et des divans, qu'habitent les grands négociants, les riches Arméniens, princes de la finance comme les Juifs dans d'autres parties de l'Europe. Le velours, la soie, les haillons de la misère, les costumes bigarrés de toutes les parties du monde, se croisent et se heurtent dans ce labyrinthe de ruelles. Les statisticiens de la misère, qui vont étudier dans les caves et dans les greniers des cités industrielles les causes de la dégénérescence des races, auraient peine à comprendre que, dans ce cloaque de Constantinople, le sang ait pu se conserver pur ; partout cependant, à ces croisées qui donnent à peine accès au soleil et à la lumière, on voit des visages d'une grande fraîcheur, animés par de beaux yeux noirs. » (*Correspondance du colonel Guérin.*)

trop officiellement : car il était évident que les Grecs catholiques ne pouvaient être soupçonnés d'avoir des intelligences avec la Russie.

A la fin d'avril, les alliés comptaient, dans les campements de Gallipoli, vingt-huit mille hommes, dont vingt-deux mille Français et six mille Anglais. Le mois suivant, ces forces s'accrurent sensiblement. Le maréchal de Saint-Arnaud et le prince Napoléon arrivèrent en Turquie. Au 25 mai, on comptait, tant à Gallipoli même qu'aux deux camps de la Grande-Rivière et de Boulahir, trente-deux mille hommes de troupes françaises. Il y en avait toujours six mille de troupes anglaises. Douze mille autres Anglais étaient en outre à Scutari, sur la côte de l'Asie Mineure, incertains du lieu où on les porterait définitivement.

C'est qu'en effet les événements commençaient à donner tort aux partisans du débarquement de l'armée à Gallipoli de préférence à Varna. Les Russes s'en tenaient définitivement à une diversion du côté de Viddin et de Kalafat, où ils avaient éprouvé un nouvel échec le 16 avril, et s'apprêtaient à porter leur principal effort sur Silistrie.

Le maréchal Paskéwitsch, prince de Varsovie, en arrivant, en avril, sur le théâtre de la guerre pour prendre la direction de l'armée russe du Danube, avait ordonné l'évacuation, au moins partielle, de la Petite-Valaquie et fait faire un mouvement de son côté au corps du général Liprandi, mouvement qui dégageait Kalafat et Viddin, et qui permit aux Turcs d'occuper Kraïova. En même temps le maréchal avait fait mettre en marche les soixante-dix mille hommes de la Dobroudja, concentrant le plus de force possible pour attaquer Silistrie, dont il projetait de faire la base de ses opérations ultérieures (1).

(1) Le général Klapka explique cette décision du maréchal Paskéwitsch de s'arrêter devant Silistrie au lieu de tenter une marche rapide sur Andrinople, par les motifs suivants :

« 1° La politique incertaine de son gouvernement qui, soudainement déçu dans ses plans, était encore indécis sur sa conduite future, ce qui naturellement produisait des irrésolutions dans les opérations militaires. 2° Le défaut d'informations exactes au sujet de l'armée turque, et particulièrement l'estimation des troupes réunies à Schoumla. 3° L'attitude douteuse de l'Autriche, attitude qui rendait difficile de laisser une base d'opérations mal protégée, trop loin en arrière, sans la perspective d'une victoire certaine. 4° L'arrivée des troupes alliées dans les Dardanelles, et les informations vagues, quant à leur nombre et à leur destination, que l'on avait dans le quartier général russe.

« Les dispositions prises par Paskéwitsch, ajoute le général hongrois, qui, on doit le faire observer, n'est pas d'accord sur les motifs du maréchal avec les narrateurs russes de cette guerre, les dispositions prises par Paskéwitsch et le but rapproché qu'il avait choisi pour ses opérations, étaient les conséquences naturelles des considérations précédentes, et il était étrange qu'en ce moment les journaux russophiles,

Sous prétexte de prévenir l'effusion inutile du sang, — Silistrie, selon lui, étant incapable de résister à son armée, — le maréchal demanda une entrevue à Sali-Pacha, gouverneur de la place. Elle lui fut accordée; mais elle eut lieu en présence des attachés d'ambassade de France et d'Angleterre qui, ayant cru remarquer une tacite intelligence entre le généralissime russe et Sali-Pacha, firent immédiatement donner un successeur à celui-ci dans la personne de Moussa-Pacha. Celui-ci, dans une seconde entrevue, fit connaître sa résolution de combattre jusqu'à la dernière extrémité.

Aussitôt, le maréchal Paskéwitsch donna l'ordre de presser les opérations préliminaires du siége, qui, dès le 5 avril, avaient été commencées, en avant de Kalarasch et en face de Silistrie, par les premiers travaux d'établissement de quatorze batteries à épaulement destinées à battre la place, située sur la rive opposée, et surtout la flottille ottomane qui s'abritait derrière l'île de Hopa. Du 13 au 22, au moyen de petites embarcations, les Russes avaient pu établir leurs batteries jusque sur l'île de Hopa elle-même et sur celle de Goly, et ouvrir leur feu sur les chaloupes canonnières des Turcs.

Cependant les généraux Luders, Gortschakof et Kotzeboue, obéissant aux ordres de Paskéwitsch, étaient descendus du fond de la Dobroudja, avec le gros de l'armée russe, dans la plaine qui s'étend entre Rassova, Palanka et Bazardjik, position en arrière de Silistrie, peu éloignée de Varna et du mouillage de Baltchitk, très-proche aussi de Schoumla et du quartier général d'Omer-Pacha. Le mouchir prit alors le parti de se porter au-devant des ennemis au nombre de soixante-dix mille, et d'accepter la bataille avec des forces à peu près égales. Il les rencontra, le 19 avril, sur le plateau de Bazardjik. Leur aile droite, se prolongeant dans la direction de Silistrie, était sous les ordres du général Kotzeboue; leur centre sous ceux du général Luders, et leur gauche était commandée par le prince Gortschakof. Omer-Pacha s'était placé au centre de son armée; Nakim-Pacha avait le commandement de son aile droite, et Moustapha-Pacha celui de son aile gauche. Le choc eut d'abord lieu par les deux centres. Luders eut au début, sur le mouchir, qui n'avait pas assez de forces à lui opposer sur ce point, un avantage marqué; il le culbuta et le força de se

en Allemagne, dissent qu'il y avait possibilité d'une marche prompte et victorieuse du maréchal russe vers les portes de Constantinople. C'était en raison de telles prévisions, note-t-il encore, que Gallipoli avait été choisi pour lieu de débarquement des armées alliées. »

replier ; mais un mouvement simultané des deux ailes de l'armée ottomane permit à Omer-Pacha de rallier ses réserves et de revenir impétueusement à la charge. Le centre des Russes fut obligé de se replier à son tour; de sorte qu'après des pertes considérables de part et d'autre, le résultat fut incertain. Chacun resta ou plutôt rentra dans ses positions. L'armée russe retourna dans la Dobroudja, et celle des Ottomans au camp de Schoumla. La première de ces armées n'avait donc pas atteint son but, qui était de préparer un investissement complet de Silistrie, en isolant cette place de Schoumla. D'autre part, la bataille rangée de Bazardjik donnait aux Turcs un grand avantage moral sur les Russes qui, même après leurs échecs d'Oltenitza, Kalafat et autres, ne croyaient pas qu'en rase campagne du moins, les Ottomans pussent leur résister.

Après la bataille de Bazardjik, l'armée russe appuyait son extrême droite dans la Valaquie, à la rive gauche de l'Olta, occupant Slatina sur cette rivière ; elle avait son centre entre Giourgevo et Rassova ; son aile gauche, commençant près de cette dernière place, se reliait, — à travers la Dobroudja, qu'elle continua d'occuper, et par la Bessarabie, — aux troupes du général Osten-Sacken, gouverneur d'Odessa.

L'armée ottomane avait son aile gauche en face de l'aile droite des Russes, couvrant par là Kalafat et Viddin ; son centre, devant celui de l'ennemi, occupait Routschouk, Tourtoukaï, Silistrie et Schoumla ; son aile droite s'étendait derrière le Retranchement de Trajan dans la Dobroudja ; elle avait ses réserves à Bazardjik et Varna.

Après avoir été repoussé, le 11 mai, le général Schilders réussit, le 16 du même mois, en sacrifiant un monde énorme, à jeter un pont entre les îles du Danube, occupées par les Russes, et la rive droite. Vingt mille hommes passèrent aussitôt sur cette rive, tandis qu'un autre corps de vingt mille soldats, venant de la Dobroudja, sous les ordres de Luders, forçait la ligne de Rassova. Le corps de Luders s'avançait sur Silistrie, en remontant le bord du fleuve, et en s'appuyant sur un fort détachement également sorti de la Dobroudja et qui couvrait la route de Bazardjik, en vue d'un mouvement possible des Turcs campés à Schoumla. Luders prit d'abord position à une demi-journée des approches de Silistrie, à l'est. Quarante mille Russes se trouvèrent ainsi devant la place avant le 20 mai 1854, assurés d'être promptement appuyés par les divers corps de l'armée de Paskéwitsch. La tranchée fut ouverte dans la nuit du 17 au 18 mai.

Cette place de Silistrie n'était, comparée à celles des frontières de

France et d'Allemagne, qu'une misérable bicoque ; mais une garnison de dix-huit mille hommes d'une bravoure éprouvée et placée sous les ordres d'un gouverneur bien décidé à s'ensevelir sous des ruines plutôt que de se rendre, devait être, avec le camp de Schoumla, une défense mieux assurée que des murailles à l'épreuve du canon.

Ce n'étaient pas les Russes de Sébastopol, mais bien les Turcs de Silistrie qui devaient tout d'abord montrer ce que des cœurs dévoués, énergiques, peuvent faire avec des remparts de terre ; car c'est de Silistrie, avant Sébastopol, qu'il faut parler quand il s'agit de défenses de cette espèce. Il n'y a point, à proprement parler, en Turquie, de places construites selon le système de Vauban ; ce sont de vieilles fortifications, mal habilement restaurées à la moderne, avec des matériaux détestables et un défaut constant de cuirasse, qui sembleraient ne pas pouvoir arrêter un moment des ingénieurs français. Ce sont des redoutes, des retranchements, plutôt que des places fortes. Mais on sait qu'à l'aide de leur excellente artillerie, les Turcs n'ont presque jamais été vaincus dans ces retranchements, que quand ils avaient été au préalable vendus par des pachas avides et traîtres.

Le maréchal de Saint-Arnaud reçut, le 17 mai, par l'entremise de deux officiers supérieurs français revenant du camp de Schoumla, des renseignements sujets à controverse. L'un d'eux surtout, son officier d'ordonnance, avait pris une idée fâcheusement inexacte de l'armée turque et de son général en chef. A en croire ces officiers, Omer-Pacha n'avait aucun plan ; sa seule pensée était de rester à Schoumla, où son camp retranché était défendu par quarante-cinq mille hommes ; il n'attaquerait pas, et attendrait pour toute occasion offensive la coopération des alliés ; il se servait à peine de cartes ; il ne recevait pas de situation, et n'avait qu'une idée imparfaite de l'effectif de son armée ; jamais il ne visitait ni un hôpital, ni un malade, ni un blessé ; il n'avait aucune indication précise sur l'armée ennemie ; sa seule appréciation était qu'il croyait l'état sanitaire de cette armée mauvais, que si elle passait un mois de plus dans la Dobroudja, c'était pour lui une bataille gagnée, car l'ennemi serait décimé par les maladies.

Cependant l'homme sur le compte duquel on s'exprimait ainsi, et qui a été jugé avec moins de bienveillance encore par quelques historiens allemands ou autres de cette guerre (1), tenait à lui seul, depuis

(1) Rustow, un des historiens de cette guerre, auteur qui a pour principe d'ailleurs de n'approuver que ses propres plans conçus après les événements, et qui traite avec un dédain qui touche au ridicule, tous les généraux, tous les actes à peu près des

plus d'un an et non sans succès, la campagne contre les forces de la Russie, avec une armée formée par ses soins et qui, de l'aveu de tout le monde, empruntait de lui sa principale valeur. Omer-Pacha se servait sans doute peu de cartes. Ce que nous en avons vu, même en France, prouve qu'il n'y en avait que de bien médiocres sur le théâtre de la guerre. Il aurait d'ailleurs eu cela de commun avec les généraux qui, plus tard, opérèrent en Crimée sans connaître exactement le pays, ce qui leur rendrait leurs campagnes si difficiles. Mais Omer-Pacha n'en était pas là : il connaissait parfaitement la Turquie ; il la connaissait, non sur les cartes d'une école d'état-major, mais sur la carte vivante de son expérience. Il le prouvait bien, quand, avis trop peu écouté par les alliés, il peignait la Dobroudja comme pouvant être le tombeau des ennemis, la Dobroudja dont les marécages, avant les chaleurs même, avaient déjà englouti plusieurs mille Russes et qui bientôt allaient dévorer tant de braves soldats français, imprudemment engagés dans ce pays dont les dangers avaient été signalés par le généralissime ottoman. Tout, depuis l'ouverture de la campagne de 1853, dénotait, au contraire, dans Omer-Pacha, la connaissance du terrain sur lequel il opérait; tout indiquait chez lui des plans préconçus et qui se modifiaient selon la nécessité des circonstances; partout il avait montré de la tactique, de la stratégie, qualités qui devaient être si rarement mises en évidence dans cette guerre dont le soldat, l'humble mais héroïque soldat, au dire du monde entier, aurait la principale gloire. Sachant ce dont étaient capables ses troupes derrière des retranchements, si misérables qu'ils fussent, il avait, autre qualité si rare, montré les talents patients et forts du temporisateur, et, nouveau Fabius Cunctator, il avait longtemps usé l'ennemi en le harcelant. La position qu'il avait prise à Schoumla était excellente; avec quarante à cinquante mille hommes sur ce point, il pouvait dire, sans la vanité dont de plus vaniteux l'accusèrent, qu'il se faisait fort de battre l'armée russe si elle venait l'attaquer dans ses lignes. Il seyait mal, en outre, au lendemain en quelque sorte de la journée de Bazardjik, et après les reculades, la paralysie que la diplomatie lui avait imposées, de dire que le général ottoman avait l'idée fixe de rester à Schoumla. Enfin, il faut le reconnaître : la critique que l'on faisait ainsi d'Omer-Pacha n'était pas des plus heureuses, au moment où les généraux

diverses armées, aussi bien russes que turcs et français, fait, en toute occasion, une critique amère et passionnée d'Omer-Pacha. Le général Klapka, juge plus compétent, fait au contraire un grand éloge du mouchir.

alliés étaient sur le point de reconnaître qu'il avait mieux vu qu'eux, — chose compréhensible d'ailleurs dans l'éloignement de ceux-ci, — le lieu où il aurait fallu débarquer immédiatement.

Il fut décidé que les généraux en chef auraient une conférence, à Varna, avec le généralissime des Turcs et le ministre de la guerre du sultan. Elle eut lieu le 19 mai. Le maréchal de Saint-Arnaud prononça, dès le premier moment, sur Omer-Pacha, un jugement plus sain, bien que laissant encore quelque chose à désirer, que celui des deux officiers dont on a parlé : « Il ne mérite, écrivait-il, ni tout le bien, ni *tout le mal* que l'on a dit de lui ; c'est un homme d'autant plus remarquable, d'autant plus utile chez les Turcs, qu'ils n'en trouveraient pas un autre pour le remplacer ; *c'est un vrai soldat.* Comme général, il a de bonnes et saines idées, à côté de projets impossibles et de vues politiques incroyables. Cette tête *ferme et solide a cependant besoin d'une direction et la demande.* » Cette dernière opinion du maréchal de Saint-Arnaud était une pure illusion ; il fut prouvé, dans la suite, qu'Omer-Pacha avait l'orgueil de se croire l'égal en expérience et en capacités militaires des généraux alliés ; et qu'à tort ou à raison, il eût été plus disposé à imprimer qu'à recevoir une direction.

Omer-Pacha insista sur ce point : qu'offrir la bataille à l'ennemi, sans y être absolument contraint, c'était marcher à une perte certaine, et qu'au contraire, il répondait d'une longue résistance si l'armée ottomane savait, chose qui était peu dans les habitudes des Turcs, se tenir sur la défensive. Il croyait même sincèrement à la victoire dans ce dernier cas ; mais il ne le dit pas trop, de peur que les alliés ne l'abandonnassent à ses seules forces, comme cela devait avoir lieu en effet. Cet homme qui, selon les officiers d'état-major si prompts à le mal juger, ne connaissait pas l'effectif de son armée, exposa, avec précision et clarté, aux généraux alliés, la situation exacte de ses troupes et celle des troupes ennemies. Omer-Pacha évaluait les forces ottomanes qu'il avait sous ses ordres à cent quatre mille hommes, dont dix-huit mille étaient à Silistrie, quarante-cinq mille à Schoumla, vingt mille à Kalafat et Viddin, six mille à Varna, le reste formant quelques autres garnisons ; elles étaient bien approvisionnées en munitions et en vivres. L'armée russe, disait Omer-Pacha, avec les renforts qui lui arrivent de tous côtés, pourra bientôt s'élever à deux cent mille hommes ; dès à présent, elle en compte cent trente mille. Il ajoutait qu'en Crimée, *les ennemis faisaient de grands travaux,* et que, tant dans Sébastopol que dans le reste de la

presqu'île et du gouvernement de Tauride, ainsi que dans celui de Kerson, ils pouvaient avoir, suivant certains rapports, soixante-quinze mille hommes. Il ne dépréciait pas ses adversaires et représentait les Russes comme de bonnes troupes dont on ne viendrait pas à bout sans beaucoup de peine. Il éprouvait un sentiment énergiquement pénible, que partageaient d'ailleurs les officiers et les soldats de Gallipoli, en parlant de l'attitude passive des alliés.

« Est-ce que les Français et les Anglais qui sont sur le territoire turc, à Gallipoli, à vingt jours de marche de Varna, ou vingt-quatre heures, en venant par mer, me laisseront bloquer ici, se priveront des ressources d'une bonne armée qui se battra bien, je vous en réponds, s'écriait-il, et nous laisseront écraser par les Russes, quand avec eux nous pourrions les jeter de l'autre côté du Danube et sauver la Turquie ? »

Définitivement le maréchal de Saint-Arnaud et lord Raglan se laissèrent convaincre par l'énergique raisonnemeut du généralissime ottoman ; ils comprirent que Varna était la position à prendre et il fut tout d'abord décidé que l'on s'y rendrait par terre et par mer. Du reste l'avis d'Omer-Pacha, que les alliés auraient dû porter dès le principe leur quartier général à Varna, avait été aussi précédemment celui de nombre d'officiers des deux armées alliées.

« Si lentes qu'aient été les opérations de l'armée russe, écrivait de Gallipoli l'un d'eux le 25 mai 1854, nous avons fini, à force de lenteur, par nous laisser surprendre, et maintenant, au lieu d'échelonner lentement l'armée de Gallipoli à Andrinople, on va faire embarquer immédiatement pour Varna une ou deux divisions. Pour les hommes, un embarquement et un débarquement sont faciles à faire ; mais il n'en est pas de même pour le matériel, pour celui de l'artillerie surtout, qui est bien autrement considérable que celui du génie. Nous allons ainsi avoir à recommencer les opérations que nous avons déjà faites pour venir ici. On aurait évité bien des pertes de temps et d'argent si l'on eût, comme c'était l'avis du vulgaire, fait immédiatement transporter à Varna les deux premières divisions, sauf à faire occuper et fortifier, par la troisième et la quatrième division, la presqu'île des Dardanelles, si cet établissement paraissait nécessaire. Il y a tout lieu de croire qu'alors les Russes n'auraient pas attaqué Silistrie, et que leurs cosaques ne se montreraient pas jusqu'à quelques lieues de distance. Notre présance à Varna est nécessaire pour rassurer les populations en avant de cette place, qui commencent à déserter leurs campagnes. Les Russes,

qui ont abandonné le haut Danube pour se concentrer dans la partie inférieure du fleuve, menacent sérieusement Silistrie depuis plusieurs jours. Trois brèches sont déjà pratiquées à l'enceinte de cette place; mais, comme il faut traverser le Danube pour pénétrer par cette partie de l'enceinte, il est possible que la place résiste encore assez longtemps. Beaucoup de personnes cependant pensent que le mois ne se passera pas sans que les Russes en soient maîtres. Bien que nous ne soyons pas en ligne, il sera peut-être un peu honteux pour nous qu'un fait de guerre de cette importance s'accomplisse presque à notre barbe... Pourquoi n'avons-nous pas, depuis deux mois, ou du moins depuis quinze jours, quarante mille hommes de troupes françaises et anglaises entre Schoumla et Varna, laissant ainsi Omer-Pacha libre d'attaquer la droite des Russes avec de grandes chances de succès? Au point où en sont venues les choses, il faut qu'une seconde armée de cinquante mille hommes suive de près la première; car il ne sied ni à notre dignité ni à notre caractère que nous soyions réduits à la défensive. Il faut pouvoir presser assez vivement les Russes de front et de flanc pour qu'ils perdent vite le terrain qu'ils ont gagné. La 1re division d'infanterie (onze mille hommes, général Canrobert), est au complet. La division Napoléon-Bonaparte (onze mille hommes), est aussi au complet et doit se rendre, par terre, à Constantinople, qui n'est pas en danger pour le moment; il faut espérer qu'un contre-ordre la dirigera sur Andrinople. La 2e division (Bosquet), n'est pas encore au complet; ce qui manque est attendu de jour en jour de l'Algérie. La division de cavalerie commence à peine à arriver; les quarante escadrons qui doivent la composer ne paraissent pas suffisants en présence de la cavalerie nombreuse des Russes. Ce n'est pas qu'on puisse combattre avec avantage sans avoir autant de cavalerie qu'eux; mais alors on est moins libre dans ses mouvements; il faut choisir son terrain. L'artillerie a tous ses chevaux, mais pas encore toutes ses pièces. On ferait bien d'ajouter quelques batteries; l'artillerie russe est nombreuse, et si elle ébranlait notre infanterie, une cavalerie numériquement aussi supérieure que le sera celle de l'ennemi pourrait rendre notre besogne difficile. L'état sanitaire de l'armée est jusqu'à présent fort satisfaisant. Il n'y a pas un officier malade et la proportion dans les soldats est beaucoup moindre qu'en France (1). »

(1) Nous avons rapporté cette lettre courante et familière, extraite de la correspondance du colonel Guérin, moins à cause des intéressantes vues militaires qu'elle

A la suite de la conférence de Varna, le maréchal de Saint-Arnaud et lord Raglan se rendirent au camp retranché de Schoumla, avec Omer-Pacha, pour juger par eux-mêmes de la situation de l'armée ottomane sur ce point, où elle comptait quarante-cinq mille hommes. L'impression des deux généraux en chef fut toute différente de celle que leurs aides de camp ou officiers d'ordonnance avaient pu leur communiquer antérieurement ; ils furent d'accord qu'il eût été difficile de tirer meilleur parti de ses forces et de sa position que n'avait fait le général ottoman. Quant aux troupes, on aurait pu leur souhaiter un meilleur armement, un meilleur habillement ; mais leur ensemble était martial ; elles manœuvraient bien et avec calme. La cavalerie était montée sur de petits chevaux sans apparence, mais bons, ardents, capables de supporter la fatigue et pouvant s'arranger d'une médiocre nourriture. Ils étaient plus propres à faire de longues et difficiles campagnes que ces superbes chevaux que l'on admire tant à la parade, mais qui résistent peu aux fatigues et aux privations de la guerre. L'artillerie ottomane avait des attelages solides, des pièces bien tenues ; le maréchal de Saint-Arnaud trouva que les artilleurs turcs manœuvraient aussi bien que les artilleurs français et fut surpris de la justesse de leur tir. En résumé, les généraux alliés, venus au camp de Schoumla pour ainsi dire en inspecteurs, estimaient que les troupes d'Omer-Pacha se battraient bien partout, et se montreraient de braves et excellents soldats. Cette appréciation qui, après tout, n'était qu'équitable, rendra difficile à comprendre le rôle trop secondaire, presque passif, que l'on imposa, par la suite, à cette armée aguerrie d'Omer-Pacha dont les alliés auraient pu tirer un si bon parti, mais dont ils négligèrent de se servir. Ce fut une grande faute.

Sur ces entrefaites, la nouvelle arriva au camp de Schoumla que les Russes, au nombre de soixante-dix mille, menaçaient Silistrie d'un investissement total ; qu'ils pressaient les attaques des ouvrages extérieurs avec un acharnement extrême et ne discontinuaient le bombardement ni jour ni nuit.

Ce fut sous l'impression de cette nouvelle que le maréchal de Saint-Arnaud et lord Raglan quittèrent le camp d'Omer-Pacha. Le mouchir leur avait affirmé, au moment où ils se séparaient de lui, que quels que fussent les événements, il se faisait fort d'arrêter l'ennemi six mois

indique, que parce qu'elle donne une idée de l'esprit et de la situation de l'armée à Gallipoli, à la fin du mois de mai 1854.

avant qu'il lui enlevât Schoumla. Les généraux en chef alliés, de leur côté, avaient promis au général ottoman de l'appuyer promptement avec cinquante-cinq mille hommes, dont trente-cinq mille Français et vingt mille Anglais qui, réunis aux soixante-dix mille Turcs qu'il pouvait concentrer, présenteraient une force de cent vingt-cinq mille hommes, avec plus de trois cents pièces de canon, à opposer à l'ennemi.

Le maréchal de Saint-Arnaud et lord Raglan retournèrent d'abord à Varna, où ils étaient attendus par les amiraux Dundas en Hamelin. Celui-ci mit à la disposition du maréchal, pour le transport des troupes de Gallipoli à Varna, toute son escadre, à laquelle devait se joindre, le 2 juillet, pour opérer sous ses ordres, celle du vice-amiral Bruat. Quant aux vaisseaux de guerre anglais, comme il est de principe constant, invariable, qu'ils ne soient jamais encombrés de troupes ni de passagers, pour être toujours prêts au combat, ils étaient suivis par une grande flotte de transports tirés du commerce, toujours prête à transporter l'armée britannique, soit de Gallipoli, soit de Scutari, au lieu que l'on indiquerait. Il fut question, dans l'entrevue du maréchal de Saint-Arnaud et de l'amiral Hamelin, de ce projet d'expédition en Crimée, qui était déjà dans bien des têtes de l'armée de débarquement, mais que le chef des forces navales de France dans la mer Noire ne trouvait pas exempt de grandes difficultés. Le maréchal était de retour, le 26 mai, à Gallipoli, après avoir eu, en passant à Constantinople, une entrevue avec le sultan, qu'il avait trouvé dans les dispositions les plus favorables pour les troupes alliées, et auquel il avait suggéré l'idée d'un emprunt pour subvenir aux frais de la guerre.

Cependant les événements marchaient devant Silistrie. Le général Luders qui avait pris, comme on l'a vu, position à l'est de cette ville, appuyait maintenant sa droite sur une division aux ordres du général Chrulew; une autre division, qui avait traversé le Danube à Tourtoukaï, s'était établie sur le côté ouest de Silistrie. La place se trouvait ainsi investie, sauf du côté sud, par où la garnison conservait une communication avec la ville et le camp de Schoumla et les postes échelonnés sur la route qui conduit de l'une à l'autre place. Ce défaut d'investissement complet qu'Omer-Pacha, par sa position à Schoumla, rendait très-difficile, serait, avec la persévérance et le courage des assiégés, la perte des Russes. Luders en avait compris d'avance tous les inconvénients, lorsqu'il avait livré, le mois précédent, la bataille de Bazardjik qui, s'il eût été pleinement vainqueur, lui aurait permis de se placer entre Schoumla et Silistrie.

Néanmoins l'ennemi, en possession des îles du Danube et des positions environnantes, pouvait, jusqu'à un certain point, suppléer l'investissement total, en s'emparant des ouvrages extérieurs de Silistrie, la plupart faibles et mal construits. Après cette occupation, il était supposable que la forteresse, commandée par ces ouvrages et par les hauteurs avoisinantes, ne pourrait résister à un sérieux assaut.

En conséquence, dès le 20 mai, trois attaques furent combinées sur les forts détachés d'Iklani-Tabia, d'Ordon-Tabia, et d'Arab-Tabia, ce dernier très-important à conquérir à cause de sa position, et n'offrant que l'aspect d'une redoute en terre, à deux mille mètres en avant de Silistrie. Douze batteries battaient incessamment le fort d'Arab-Tabia, auquel un premier assaut fut donné, mais sans succès. L'attaque renouvelée le lendemain, 21, échoua également sur tous les points, le gouverneur Moussa-Pacha ayant fait une sortie victorieuse à la tête de sa garnison. Le 28, nouvelle tentative de la part des Russes qui surprennent un moment leurs adversaires, parviennent à franchir le fossé et commencent l'escalade du parapet. Mais les Turcs, vigoureusement appuyés par les contingents égyptiens et albanais, courent à l'ennemi avant qu'il ait pu se loger et le précipitent du haut en bas du ravin. En vain surexcité par ses popes et par le sentiment religieux de ce jour, qui était un dimanche, il revient deux fois à la charge : deux fois encore il roule sanglant dans le fossé.

Les Russes n'étaient pas mis à de cruelles épreuves que d'un seul côté. En ce moment, la queue des colonnes de Liprandi, qui occupait naguère la Petite-Valaquie, descendait le Danube pour se concentrer, suivant les ordres de Paskéwitsch, entre Boukharest et Silistrie. Elle était suivie, dans son mouvement, par un corps d'armée, détaché de la gauche des Turcs, qui s'établissait dans les postes de l'ennemi à mesure qu'ils étaient évacués. Ce corps ayant traversé l'Olta et marché toute une nuit du côté de Slatina, se trouva, dans la matinée du 28 mai, en présence d'un détachement de deux mille Russes, qui fut promptement mis en déroute et abandonna quatre canons.

Mais c'était toujours devant Silistrie que se passaient les grands événements. Moussa-Pacha, ayant reçu quelques renforts de Schoumla, fit une sortie dans la nuit du 29 au 30 mai, sur le flanc droit des Russes, qui avaient alors huit de leurs divisions réunies devant Silistrie, sous les ordres supérieurs du maréchal Paskéwitsch. Le lieutenant général Selvane, qui commandait la huitième de ces divisions, croyant que cette sortie avait laissé le fort d'Arab-Tabia à peu près dégarni, courut

de sa personne, avec trois bataillons d'infanterie, pour l'enlever d'assaut, après avoir envoyé l'ordre au général-major Popof de venir l'appuyer avec quatre autres bataillons. Le fossé est encore franchi, et les scènes du 28 mai recommencent. Le colonel Orlof, aide de camp de l'empereur Nicolas, est blessé en montant le premier à l'escalade du rempart, dont l'escarpement n'arrête pas l'élan des troupes russes. On voit nombre d'officiers et de soldats arriver jusque sur le parapet, et pénétrer même, par les embrasures, dans l'intérieur des ouvrages. Les Turcs se ruent sur eux, engagent une lutte corps à corps, et les Russes sont vomis par ces mêmes embrasures qui, tout à l'heure encore, semblaient être les portes de leur triomphe. Le général Selvane tombe mortellement atteint en faisant battre la retraite. Le général major Vessilitzki, son second, rallie les Russes et les ramène dans leurs tranchées. Le général-major Popof n'a pas eu plus de succès d'un autre côté; le général-major Ouroussof, placé sous ses ordres, et qu'il a lancé avec un bataillon de chasseurs, s'est replié en désarroi et a rejoint sa colonne. Enfin, les Ottomans ont un succès complet, et leurs pertes sont insignifiantes, eu égard à celles de l'ennemi. Les bachi-bouzouks, qui n'avaient pas pris part à ce combat, étant sortis, suivant leur sauvage coutume, pour couper les têtes des morts et s'en faire payer le prix, reçurent du gouverneur de Silistrie l'ordre de cesser leur ignoble expédition, et de porter les cadavres des ennemis au camp russe sans les dépouiller. La présence des troupes alliées sur le sol de la Turquie avait déjà amené ce progrès dans les mœurs d'une nation accoutumée au hideux spectacle des têtes coupées et étalées, abominables ornements, jusque sur les murs du palais de son souverain.

Le maréchal Paskéwitsch, en présence de la résistance des Turcs, voulut encore essayer de la séduction : il fit offrir des sommes considérables au gouverneur de Silistrie, par des émissaires chargés de lui dire qu'il avait assez fait pour son honneur, qu'on ne pourrait le soupçonner de corruption, la chute de la place étant inévitable. Moussa-Pacha, pour toute réponse, mit sous les yeux des agents du maréchal l'article ainsi conçu d'un code militaire qu'il avait naguère rédigé lui-même : « Tout commandant de place ou de forteresse qui capitulera avant quarante jours de tranchée ouverte sera fusillé. »

Devant ce refus péremptoire, le maréchal Paskéwitsch ordonna un assaut général qui fut donné le 2 juin 1854, la flottille russe du Danube bombardant la ville d'une part, et les troupes des tranchées canonnant

les forts d'autre part. Le brave Moussa-Pacha, harassé de fatigue, mais toujours l'œil et le cœur à tout, se tenait assis, pendant ce temps, près de l'une des portes de la ville, celle de Stamboul, élevant son âme à Dieu pour le prier de continuer sa protection à Silistrie; en ce moment, un éclat de grenade, en lui fracassant les reins, vint lui arracher une vie héroïque et qui aurait pu être encore si utile à sa patrie.

Mais sa mort, loin de décourager les assiégés, les exaspéra, et la lutte continua plus acharnée que jamais. Méhémet-Pacha, nouveau commandant de Silistrie, se montra digne de succéder au brave Moussa-Pacha. Minée par les Russes, la première batterie d'Arab-Tabia est contre-minée par les Turcs. La contre-mine éclate sous la colonne d'attaque des assiégeants, dans laquelle elle jette le désordre et l'effroi. Soudain la garnison de Silistrie, qui a vu l'événement, sort pour en profiter, se jette sur les retranchements ennemis et s'en empare. Ce que faisaient les Turcs et leurs contingents durant ce siége tenait vraiment du merveilleux; ils auraient pu croire que Mahomet combattait avec eux ; mais, en fait, c'était l'esprit de constance et de discipline militaires que leur avait communiqué Omer-Pacha.

Le mouchir fit jeter des secours dans Silistrie par Hali-Hassan-Pacha, un de ses lieutenants. Un officier prussien d'artillerie, depuis dix ans au service de la Turquie, le colonel Grach, avait eu et continua d'avoir une grande part à la belle résistance de la place.

Les attaques, les assauts des Russes se succèdent avec une activité presque délirante. L'empereur Nicolas ordonne, il veut qu'on prenne Silistrie, et les popes font savoir que la volonté du czar est aussi la volonté de Dieu. Les processions, les images consacrées des saints les plus vénérés de la Russie sont mises en mouvement; tous les labarums du rite grec sont levés pour triompher de l'étendard du prophète. Mais ils sont aussi impuissants que le courage de ces soldats qu'ils surexcitent et qui, se précipitant jusque par les embrasures des canons des Turcs, se font briser la tête à coups d'écouvillons.

Le 5 et le 7 juin, ils renouvellent, pour la vingtième fois, leurs attaques. Dans l'une d'elles, leur vieux et célèbre maréchal Paskéwitsch, enflammant encore leur zèle par sa présence, reçoit une contusion qui ne devait pas tarder à l'éloigner de la scène des batailles, et le prince Gortschakof est blessé. Le 13, le combat recommence avec une violence qui semble être le dernier effort des assiégeants. L'habile et intrépide général Schilders a la jambe emportée en surveillant l'établissement de ses mines, et ne survivra pas à l'opération chirurgicale qui

doit en être la conséquence. Cependant, l'explosion d'une des mines fait sauter le parapet du fort Arab-Tabia, et les Russes s'élancent comme un seul homme pour monter à l'assaut; mais les Turcs, à rangs pressés, se sont jetés sur la brèche, et de leurs corps ont formé un nouveau rempart, tandis que les Égyptiens, placés dans des embuscades, déciment l'ennemi à coups de fusil et l'empêchent d'approcher. Force fut aux soldats du czar de se retirer encore une fois, désespérant d'autant plus de prendre jamais Silistrie, que déjà le bruit du mouvement des alliés sur Varna et celui de la soumission du roi Othon étaient parvenus à leurs oreilles.

En effet, le désir qu'avaient les généraux en chef, ainsi que les officiers et les soldats, d'entrer en ligne et de se mesurer avec l'ennemi, avait fait prendre, en dernier lieu, la détermination de porter en toute hâte à Varna, par voie de mer, les 1re et 3e divisions de l'armée française; de cette manière le trajet s'était vu réduit à trois jours, au lieu de quinze à vingt. La 1re division s'était embarquée de Gallipoli même et sa 1re brigade était arrivée à Varna le 2 juin; la 3e (Napoléon) qui avait gagné, par terre, Constantinople, où elle s'était établie dans la magnifique caserne d'Aoud-Pacha, partageant, dans le voisinage, l'hôpital de Maltépé avec les Turcs, s'embarqua de là pour Varna. La 4e division partit de Gallipoli, comme la 1re, les transports se succédant en proportion des vaisseaux disponibles. Quant à la 2e division, elle arrivait à Varna par terre, en passant par Andrinople, avec une brigade de cavalerie, les parcs du génie, de l'artillerie et du train des équipages, sous la conduite du général Bosquet. La légion étrangère et quelques régiments de cavalerie restaient seuls encore à Gallipoli, où l'on attendait la 5e division (Charles Levaillant). Celle-ci était destinée à apporter le choléra-morbus, qui sévissait alors si rigoureusement en Provence. L'impatience des troupes d'entrer en campagne s'exprimait avec une énergie superbe : le cœur du soldat français avait besoin de se montrer en dehors des malheureuses luttes intérieures du pays, qui ne sont point les étapes naturelles de l'armée (1).

(1) La lettre suivante retrace bien ce qu'était en ce moment l'esprit de l'armée française. Elle a été écrite au milieu de toutes les préoccupations, de toutes les conversations, de tous les bruits du camp, au moment où chacun, sur le point de partir pour Varna, cherche à deviner les plans des généraux en chef, les débat, et en forme d'autres à côté. Elle jette aussi quelque lumière sur les opérations du moment :

« *Gallipoli 20 juin* 1854. — On s'est enfin décidé au mouvement dont l'urgence et

D'autre part, le contre-amiral Le Barbier de Tinan, amenant de Toulon la 4e division de l'armée française, général Forey, et un régiment de marins anglais, s'était arrêté le 25 mai au soir, par ordre supérieur, au Pirée. Dès le point du jour du lendemain, à l'aide de chaloupes canonnières, il avait débarqué des marins français et anglais qui s'étaient rendus maîtres du lazaret, de la poudrière, ainsi que des avenues aboutissant au quai; il avait pris plusieurs navires grecs accusés de piraterie, renvoyé les officiers à terre, et fait jeter les matelots à fond de cale. A la faveur des premières opérations des marins, le général Forey avait reconnu un plateau, situé entre les forts du Pirée et de Munghie, pour y établir un camp. A peine cette reconnaissance faite, le régiment de marins anglais et quatre mille soldats d'infanterie française avaient été débarqués; les canons des embarcations avaient été aussi installés à terre, et les artilleurs, la mèche allumée, n'avaient plus paru attendre qu'un ordre pour foudroyer le palais même du roi Othon.

Ce n'avait été qu'une démonstration. Le roi Othon, son épouse qui

l'opportunité étaient reconnues par tout le monde depuis six semaines. On a abandonné le projet d'échelonner les troupes en deçà des Balkans (c'est-à-dire à Iamboli, Karnabad, Baïdos, Bourgas, avec l'extrême droite à Varna), et à l'heure qu'il est, les trois premières divisions d'infanterie et douze escadrons de cavalerie sont arrivés ou près d'arriver à Varna. La majeure partie des troupes s'est embarquée, ce qui a réduit pour elles le transport à deux jours au lieu de quinze. Le quartier général ne sera plus à Bourgas, comme il en était question, mais bien à Varna, où il sera rendu vers le 25 de ce mois. La 4e division, qui avait d'abord laissé trois bataillons à Athènes, est maintenant complétement réunie à Gallipoli, et il y a lieu de croire qu'elle s'embarquera elle-même sous peu de jours pour Varna. Un ou deux régiments sont attendus de France pour occuper Gallipoli et continuer les lignes défensives qui ferment la presqu'île à dix kilomètres en avant de cette ville.

« Nous allons donc nous trouver avec quarante-cinq mille Français et vingt mille Anglais entre Varna et Schoumla. Omer-Pacha peut, dès à présent, se porter sur Silistrie et dégager cette place qui a résisté à toutes les attaques. On dit même que le mouvement d'Omer-Pacha est commencé depuis plusieurs jours et que les Russes ont abandonné l'investissement de Silistrie sur la rive droite, ce qui reviendrait à la levée définitive du siége. Les corps russes qui occupaient la Petite-Valaquie du côté de Kalafat continuent, dit-on, à descendre le Danube pour se concentrer en re Boukharest, Silistrie et la mer. Ils sont suivis par un corps d'armée turc qui occupe leurs postes évacués.

« Il paraît difficile que, si rapprochés des Russes, dont les éclaireurs se montrent à une journée de marche de Varna, nous n'ayions pas bientôt avec eux de petits engagements. Il est même utile d'habituer nos soldats au canon par de semblables escarmouches. Nos chasseurs à cheval d'Afrique devront, les premiers, rencontrer les hulans et les cosaques, dont la manière de combattre leur rappellera un peu les Arabes. Ils ne craindront pas de les aborder vigoureusement, et peut-être aura-

rêvait du trône de Byzance, toute la petite cour et le cabinet d'Athènes, émanations de la Russie, qui naguère secondaient l'insurrection des Grecs sujets de la Porte et poussaient le royaume à s'armer pour la cause de ceux-ci, avaient bientôt fait acte de soumission. Un nouveau cabinet, choisi par les ministres de France et d'Angleterre, avait dû être formé, et le roi Othon, en présence de ces deux diplomates qu'un détachement des troupes débarquées escortait, avait pris, debout sur l'estrade de la salle du trône, l'engagement solennel, en forme de déclaration, d'observer à l'avenir la plus absolue neutralité vis-à-vis de la Turquie et d'ordonner sans délai toutes les mesures nécessaires à cet effet. Le royaume hellénique avait tout à gagner d'ailleurs à cette situation que lui faisaient les deux puissances qui autrefois lui avaient donné naissance avec le plus de désintéressement et de sympathie réelle. En continuant à suivre les inspirations de la Russie, il ne pouvait manquer de courir à sa ruine, même en cas de succès de la part de cette puissance, qui ne voyait en lui qu'un lambeau enlevé à l'empire ottoman et destiné à revenir un jour au futur souverain orthodoxe de

t-on plus à les contenir qu'à les pousser en avant. Si une poursuite trop vive les jetait au milieu des Russes, ils ne s'en tireraient probablement pas aussi facilement que d'un parti d'Arabes. A côté des avantages qu'offriront les troupes habituées à la guerre d'Afrique, il faut bien s'attendre aussi aux inconvénients et à quelques échauffourées imprudentes.

« Pressés de front par nos troupes, attaqués de flanc par les Turcs, menacés par les troupes autrichiennes que l'on concentre sur la frontière orientale de la Transylvanie, les Russes n'ont qu'à nous offrir le plus tôt possible la bataille, ou à se retirer en toute hâte derrière le Prouth. Leurs troupes sont décimées par les maladies dans la Dobroudja.

« La marine, jusqu'à présent, est condamnée à un rôle secondaire, et il est douteux qu'elle puisse en avoir un autre. De loin, on parle bien de forcer l'entrée du port de Sébastopol ou de celui de Kronstadt; mais, de près, la chose paraît beaucoup plus difficile. En réponse au prince de Joinville, le colonel du génie Ardant a publié, dans le temps, une petite brochure pour établir historiquement que des batteries de côtes bien servies n'avaient rien à craindre de la flotte la plus forte. Il se pourrait qu'il eût raison.

« Après avoir tant parlé de Sébastopol, ce sera presque un point d'honneur de s'en emparer. *Je ne m'étonnerais pas que l'on fît par là quelque siége*. C'est une question de force numérique. Si nous avions une armée à jeter en Crimée et *une autre sur le Danube* (on verra en effet que la longue résistance des Russes en Crimée tint à ce qu'ils cessèrent d'avoir à combattre sur le Danube, et à ce que, secondés par l'occupation inerte de la Moldo-Valaquie par les Autrichiens, ils purent porter toutes leurs forces du côté de Sébastopol), on aurait, je suppose, bientôt fini de la presqu'île, et, cela fait, la question serait fort près de sa solution. Nous ne voulons pas sans doute faire une campagne de Moscou, et nous ne pouvons pas rester en occupation perpétuelle sur la rive droite du Danube. *La Crimée serait un gage* qui ôterait pour longtemps à la Russie l'envie de franchir ses frontières. » (*Correspondance du colonel Guérin.*)

Constantinople. Le 29 mai, le général Forey avait quitté Athènes, y laissant seulement trois bataillons d'infanterie sous les ordres du colonel Breton, qui, par leur présence, jointe à celle d'une division navale commandée par le contre-amiral Le Barbier de Tinan, obligèrent le roi Othon à tenir scrupuleusement les termes de sa déclaration, et empêchèrent les Hellènes de se soulever, avec son consentement tacite, en faveur des Épirotes insurgés. Le contre-amiral Le Barbier établit en outre dans l'Archipel une active croisière qui rassura le commerce et fit main basse sur bon nombre de pirates grecs. Bientôt, sa division navale suffit à tenir la Grèce et l'Archipel dans le respect. L'insurrection de l'Épire, s'éteignant désormais faute d'appui, prouva bien qu'on ne s'était pas trompé en réduisant la cour d'Athènes à mettre fin à son rôle d'agent aveugle et insensé de la Russie. Avant le 20 juin, les trois bataillons laissés en Grèce par le général Forey avaient pu rejoindre, sans inconvénient, à Gallipoli, la division à laquelle ils appartenaient et qui était sur le point aussi de partir pour Varna.

Ils voguaient, en effet, tous ces braves et impatients officiers et soldats français, franchissant le détroit que tant d'eux ne devaient jamais repasser. Le spectacle de ces sites ravissants et des pays nouveaux dont le panorama se dessinait rapidement sous leurs yeux, donnait aux plus froids en apparence de ces extases qui rappellent le dernier adieu du poëte. La nature, plus belle, plus radieuse que jamais, semblait jalouse de leur laisser un regret au moment où ils s'engageaient dans l'inconnu qui devait s'emparer d'eux pour ne les pas rendre à leurs familles, à leurs amis (1).

(1) « Un dernier coup d'œil sur Constantinople, écrivait, sous la date du 13 juillet, le commandant Guérin, qui avait pris la voie de mer pour devancer son parc à Varna. J'ai joui de nouveau de cet admirable spectacle, mais seulement en passant ; puis nous sommes entrés dans le Bosphore, où tous les passagers réunis sur le pont se sont extasiés pendant trois heures sur d'autres merveilles. Choisissez ce qu'il y a de mieux dans les jolis coteaux de la Saône, entre Mâcon et Lyon; remplacez cette rivière étroite et jaune par un canal de six à huit cents mètres, avec une eau profonde du plus beau bleu de mer; aux maisons de campagne substituez des palais, des villas peintes de toutes couleurs; au-dessus de tout cela placez un ciel et un soleil du midi : vous aurez une idée du Bosphore depuis Constantinople jusqu'à Thérapia, qui est le séjour d'été de tous les ambassadeurs. Nous avons rencontré madame de Saint-Arnaud descendant de son palais d'été à Constantinople, sur un de ces charmants caïques byzantins, effilés comme des aiguilles, qu'un coup de vent de côté renverserait comme une coquille de noix, mais qui, sous l'action de dix bons rameurs vêtus de casaques blanches, descendent le courant avec la rapidité d'une flèche. C'est ainsi que vont et viennent, abrités sous d'immenses parasols, tous les pachas et les riches

Du 5 mai au 15 juin, sur un effectif qui, à cette dernière date, s'était élevé à quarante mille Français, on n'avait compté que quatorze cent trente-quatre fiévreux, quatre cent quatre-vingt-dix-huit blessés par accidents, et vingt-cinq décès en tout. Sur le chiffre général des entrées dans les hôpitaux, il fallait faire, comme sorties successives, des déductions telles, qu'à cette date du 15 juin, il ne restait plus que huit cent treize malades de toutes sortes, même des maladies les plus légères, dans les hôpitaux de Gallipoli, Rodosto, Nagara, Maltépé (ce dernier à Constantinople), Andrinople et Varna. On n'avait observé en général que des bronchites fébriles, des pneumonies aiguës, des angines inflammatoires, quelques fièvres catharales et intermittentes, quelques rougeoles, un certain nombre de fièvres typhoïdes sur de jeunes soldats, mais aucune influence épidémique. C'était, relativement aux nouveautés du climat, aux fatigues inhérentes à toute armée en campagne, une situation vraiment prospère, dont la plus large part revenait au service médical, et une autre part à la vigilance paternelle et éclairée du général commandant en chef provisoirement (général Canrobert) qui, suivant les expressions du docteur Scrive, médecin en chef de l'armée, ne laissait passer aucune occasion de prendre, dans l'intérêt des hommes, les mesures les plus avantageuses, lorsque l'efficacité de ces mesures lui était démontrée (1).

Au 1er juillet, les hôpitaux de l'armée française d'Orient contenaient

Arméniens qui habitent les rives du Bosphore. » (*Correspondance du colonel Guérin.* Varna, le 13 juillet 1854.)

(1) *Relation médico-chirurgicale de la campagne d'Orient,* par le docteur Scrive, médecin en chef de l'armée. L'auteur ajoute : « C'est ainsi qu'une ration extraordinaire d'eau-de-vie ou de rhum fut distribuée aux troupes à la suite des nuits froides et humides; que la ration de viande, à cause des fatigues de la guerre, fut augmentée de 50 grammes, par ordre du 27 mai 1854; que les ordinaires purent prendre, à titre de remboursement, dans les magasins de l'administration, du lard, du riz, du sucre et du café. En raison de l'abondance des moutons en Orient, qui obligeait à des distributions fréquentes de cette viande, le général en chef recommanda, d'une manière expresse, aux officiers chargés de l'ordinaire, de faire convertir, par leurs soldats, la viande de mouton en un mets excellent, appelé *pilaw*, d'un usage général chez les Orientaux. Un de nos savants et spirituels camarades, que je m'honore d'avoir pour ami, le docteur Jeannel, pharmacien en chef de l'armée, se chargea de trouver la formule la plus convenable de l'apprêt de ce plat oriental, composé de riz, de lard salé et de viande de mouton; cette formule fut immédiatement communiquée aux troupes par l'ordre général n° 33. Comme l'eau potable de quelques sources était encore mêlée à des matières terreuses, contenait de petites sangsues, et pouvait, par ces causes, devenir nuisible à la santé, le docteur Jeannel apprit aux soldats à façonner, au moyen d'une couverture de campement, un filtre très-simple et en même temps très-ingénieux. »

mille quatre-vingt-dix-neuf malades, sur un effectif de cinquante-cinq mille hommes.

Telle était la situation satisfaisante de l'armée, sous le rapport sanitaire, lorsque, le 3 juillet 1854, un soldat du 42e régiment de ligne, appartenant à la 5e division (Levaillant), entré, avec le choléra, à l'hôpital de Varna, succomba au bout de deux heures. Selon les nouvelles du même jour, des navires, partis de France, avaient déposé sur leur route, des militaires atteints de cette terrible maladie (1) : le choléra-morbus sévissait à Marseille et à Toulon; *le Thabor* avait

(1) « Il résulte de la conférence que je viens d'avoir avec M. Bruneau, médecin-major du 42e de ligne, disait le docteur Scrive, médecin en chef de l'armée, dans un rapport adressé à M. Blanchot, intendant de l'armée, les faits suivants : Ce régiment, étant en garnison à Lyon, a versé dans les premières divisions de l'armée d'Orient ses soldats robustes et aguerris, et a reçu en remplacement de jeunes recrues; de sorte que le régiment est presque totalement composé de soldats récemment incorporés. Désigné à son tour pour l'armée, il a été d'abord dirigé à Toulon, où il a stationné quarante jours avant son embarquement. A Toulon, quelques hommes ont été atteints de cholérines bénignes; aucun décès n'en est résulté. Pendant la traversée, il y eut encombrement sur les bateaux qui transportaient le régiment; aussi fut-il bientôt facile de constater les fâcheux résultats de la trop grande concentration d'hommes, dans un espace proportionnellement trop limité; quelques soldats et matelots furent atteints de fièvre typhoïde On n'eut d'ailleurs à signaler ni choléra ni cholérines pendant la traversée. A Malte, dix hommes (du 42e) furent dirigés sur l'hôpital; treize y entrèrent encore à Gallipoli; cinq de ces malades ont déjà succombé. Depuis l'arrivée à Varna, de nombreux malades ont également été envoyés du régiment à l'hôpital; le médecin du corps n'a observé (avant le 5 juillet), dans aucun cas, des symptômes cholériques. Quant à la variole, qui s'est montrée dans quelques régiments, aucun militaire du 42e de ligne n'en a été atteint. M. Bruneau termine ses observations en disant que, selon toute apparence, le nombre des malades continuera à être considérable, parce que les soldats de son régiment sont faibles, peu capables, par leur âge et leur constitution, de résister aux fatigues et aux privations de la guerre; parce qu'enfin leur énergie morale n'est pas suffisante. En résumé, on peut conclure de cette conférence que : 1° Le 42e de ligne est composé de très-jeunes recrues, offrant aux causes morbides beaucoup plus de prise que les vieux soldats; 2° ce régiment a subi l'influence de la constitution médicale régnante de Marseille et de ses environs; de là les cholérines qui ont éclaté pendant son séjour à Toulon; 3° Il y a eu encombrement sur les bateaux de transport, duquel il est résulté des affections typhoïdes, qui auraient pu se transformer en véritable typhus, si la durée de la traversée avait été prolongée; 4° Il est permis de supposer que les germes de l'affection cholérique et typhique, qui ont produit des malades à Toulon, en mer et à Varna, existent encore dans ce régiment, si l'on tient compte du grand nombre d'entrées à l'hôpital, et de la nature même des maladies observées. »

Suivent des prescriptions médicales, applicables aussi au 21e de ligne, formant, avec le 42e, la 1re brigade de la 5e division (Rapport du docteur Scrive, médecin en chef de l'armée d'Orient, à l'intendant de la même armée, en date du 4 juillet 1854, inséré dans la *Relation médico-chirurgicale de la guerre d'Orient*.

laissé à Malte des cholériques du 5e léger, appartenant à la même division que le 42e de ligne; *l'Alexandre* en avait apporté à Gallipoli, du 5e léger également; enfin le redoutable fléau s'était étendu aux troupes qui se trouvaient encore à Constantinople.

Le corps médical constata alors un fait bien connu sans doute, mais qui ne se disait pas tout haut : c'est que les premières divisions de l'armée avaient été formées de soldats aguerris tirés des divers régiments qui ne semblaient pas d'abord devoir être employés, au moins prochainement, à la guerre, et que les régiments formant les dernières divisions envoyées de France ne se composaient que de très-jeunes recrues, incapables par leur âge et leur constitution de résister aux fatigues et aux privations de la guerre, manquant même encore de l'énergie morale suffisante pour supporter l'encombrement à bord des vaisseaux, ou tout autre inconvénient d'une lointaine campagne.

Du 5 au 12 juillet, de nouveaux cas de choléra se manifestèrent, dit le docteur Scrive, soit à l'hôpital même, soit dans les campements; un service spécial pour les cholériques fut installé à part; le personnel médical de service fut augmenté; des prescriptions d'hygiène furent étendues à toute l'armée, particulièrement pour interdire l'ivrognerie et exiger du soldat qu'il fût propre et portât une ceinture de flanelle dont il était nanti; le corps médical demandait *qu'on évitât de fatiguer la troupe,* tout en admettant un exercice, même énergique, coupé de repos courts et fréquents; des ambulances divisionnaires furent ouvertes sur les plateaux de Yénikeuï, Franka et Schéterlik, positions qui abondaient en eau et en bois, bien choisies pour leur salubrité, et où l'armée française de Varna avait ses principaux campements, le quartier général étant installé dans la ville même depuis le 23 juin. Jusqu'au 19 juillet, on ne constata dans ces campements qu'une trentaine de cas de choléra bien accusés. Mais il n'était guère de navire, apportant des troupes en Orient, qui n'eût des cholériques à bord. Parmi les premières victimes, on compta les généraux Ney, duc d'Elchingen, et Carbuccia, moissonnés pour ainsi dire en débarquant à Gallipoli (1).

Un voile de tristesse se répandait insensiblement sur l'armée. Pour plus de désenchantement, à peine arrivés à Varna, les Français, qui avaient déjà une de leurs divisions à Bazardjik, dans le dessein d'appuyer la droite d'Omer-Pacha, tandis que les Anglais étaient en majeure partie campés à Devna, près du lac de ce nom, sur la route

(1) Le duc d'Elchingen fut atteint du choléra le 6 juillet et mourut le même jour; le général Carbuccia, qui avait conduit son deuil, mourut trois jours après.

de Schoumla, apprirent que la guerre s'était éloignée d'eux à mesure qu'ils avaient cru s'en rapprocher, et l'ennui commença à engendrer la nostalgie, fléau qui devait être presque aussi funeste que le choléra.

Dans la nuit du 22 au 23 juin en effet, au moment où Omer-Pacha venait d'annoncer au général Canrobert que les forces sans cesse accumulées des ennemis lui rendraient probablement impossible un nouveau ravitaillement de Silistrie, les Russes avaient levé le siége de cette ville héroïque, dont ils ne connaissaient pas au juste la cruelle situation.

L'Autriche, qui entretenait toujours des relations mystérieuses avec la Russie pendant qu'elle en avait de plus ouvertes, en apparence, avec l'Angleterre et la France, essaya de donner à son attitude militaire dans la Transylvanie le mérite de cet événement; on crut même quelque temps, en Europe, qu'on devait lui attribuer, autant qu'à la présence des alliés à Varna, la résolution inattendue des Russes. Il n'en était rien. Au milieu de juin les forces autrichiennes étaient si insignifiantes en Transylvanie et dans le Banat, qu'elles n'avaient pu en aucune sorte peser sur cette résolution.

L'augmentation de l'armée ottomane à Schoumla, où de nombreux renforts arrivaient journellement, la présence des alliés à Varna et à Bazardjik, pouvaient seules avoir donné des appréhensions sérieuses dans le quartier général russe, où l'on n'avait pas de notions exactes sur le plus ou moins d'importance de l'armée anglo-française (1). L'insuccès des Russes, après trente-six jours de tranchée ouverte devant une place dont l'importance consistait tout entière dans sa position, s'expliquait par le défaut d'investissement complet, par l'absence de pièces de siége suffisantes, par la lourde erreur que l'on avait commise en attaquant et en s'acharnant du côté d'Arab-Tabia, précisément le seul côté à peu près convenablement fortifié, et surtout par l'héroïsme de la garnison.

Les Russes ne s'en étaient pas tenus à lever le siége de Silistrie et à laisser libre la rive droite du Danube en amont de Rassova : tout indiquait que, sur la rive gauche, leur mouvement de retraite était général. Toutefois le prince Michel Gortschakof qui, de nouveau, avait reçu le commandement de l'armée, par suite de l'état de souffrance et de

(1) Le général Klapka dit que « le prince Paskéwitsch ne pouvait pas présumer que les alliés seraient obligés de s'arrêter quelque temps à Varna par défaut de moyens de transport. »

chagrin du vieux maréchal Paskéwitsch, opérait cette retraite avec méthode, pour que, suivant les ordres qu'il avait reçus de l'empereur Nicolas, elle eût le caractère de la spontanéité, du libre arbitre. A cet effet, il se maintint dans quelques positions respectables au bord du fleuve, de manière à protéger les queues de ses colonnes contre une attaque soit d'Omer-Pacha qui suivait son aile gauche, soit des alliés qui s'étaient avancés sur son aile droite. Le général Luders, alors concentré près de Kalarasch, put reconnaître un détachement de cavalerie anglaise, commandé par lord Cardigan, qui poussait des reconnaissances en face et à portée du feu de son corps d'armée.

Lorsque le prince Gortschakof eut opéré son mouvement de retraite sur Boukharest et que Luders eut aussi commencé à s'éloigner de la rive gauche du Danube, l'arrière-garde russe, forte de vingt-sept mille hommes, resta encore concentrée près de Giourgevo, en face de Roustchouk, sous les ordres du général Soïmonof, que secondait le général-major Vilboa. Elle occupait le sommet des berges escarpées qui bordent le Danube à Giourgevo et les grandes îles à fleur d'eau de Ramadan, situées entre cette ville et Roustchouk, entrecoupées par les bras marécageux du fleuve et dont la vue intérieure est dérobée par d'épais massifs de saules. Une batterie de gros calibre établie sur le bord de l'île principale, en face de l'embarcadère de Routschouk et des carabiniers cachés dans des trous tout le long du rivage, à portée d'envoyer leurs balles coniques jusque dans l'intérieur des maisons à murs d'osier de cette ville, inquiétaient beaucoup les Turcs ; il était impossible de construire un pont de bateaux, tant qu'on n'aurait pas assuré la sécurité des travailleurs sur la rive droite par l'occupation des îles de Ramadan.

C'est pourquoi, non, comme le disent quelques écrits, parce que l'un des lieutenants d'Omer-Pacha avait cru à l'évacuation de ces îles et de Giourgevo même, mais au contraire parce que ces positions n'étaient pas encore évacuées, le mouchir réunit à l'improviste environ quarante mille hommes et une petite flottille de bateaux pontés et de chaloupes canonnières, pour forcer les Russes à se retirer. Le 7 juillet 1854, au point du jour, Omer-Pacha, qui avait alors son quartier général à Roustchouk, lança à travers le Danube un premier détachement d'un millier de soldats d'élite, protégé par le feu des batteries du plateau de la rive droite, et accompagné par les hourras de l'armée ottomane qui couvrait les hauteurs et la grève du fleuve. L'artillerie des Turcs fit taire tout d'abord la batterie de l'île de Ramadan. Les canonniers

russes attelèrent promptement leurs pièces et se retirèrent au galop sous la protection de leur armée. Les tirailleurs russes sortirent également de leurs embuscades et s'enfuirent à travers les fourrés d'arbres au moment même où les premiers hommes du détachement ottoman abordaient le rivage à l'aide des chaloupes canonnières. Pendant que ces premiers débarqués poursuivaient les fuyards, ceux qui avaient été ensuite mis à terre construisirent en toute hâte un retranchement de sable sur le bord du Danube, tant pour leur propre défense en cas d'un retour offensif de l'ennemi, que pour faciliter le débarquement d'autres détachements.

Les Russes, après un instant de surprise causée par cette attaque, à laquelle ils croyaient si peu la veille que beaucoup d'entre eux s'étaient endormis dans l'ivresse, descendirent des hauteurs de la rive gauche; ils traversèrent les divers petits bras du fleuve, au moyen de plusieurs ponts de chevalets, et se trouvèrent bientôt en présence des tirailleurs et de la redoute improvisée des Ottomans, qui les reçurent avec une tenacité invincible. De part et d'autre les forces grossissaient à vue d'œil, et les pertes étaient promptement réparées. La flottille turque débarquait incessamment des soldats et de l'artillerie qui forcèrent les Russes, dont la défense était morcelée et mal conduite, à se retirer une seconde fois dans l'intérieur des îles. Alors les bataillons turques et égyptiens, les Albanais et les bachi-bouzouks s'étant déployés à travers les taillis et les marais, nombre de combats partiels et sanglants s'engagèrent sur divers points. L'acharnement tint de la férocité. La lutte était corps à corps; on se battait à l'arme blanche, au sabre, à la baïonnette; on s'étreignait, on s'étouffait; des bachi-bouzouks désarmés, renversés, ayant sur la poitrine le genou de leurs adversaires, dans un horrible et suprême effort, relevaient la tête à hauteur du visage des officiers russes penchés sur eux pour les achever, et leur enlevaient, d'un coup de mâchoire, l'oreille ou le nez. Tel était, entre Russes et Musulmans. le caractère monstrueux de cette guerre que le czar avait si audacieusement proclamée guerre religieuse, en plein dix-neuvième siècle. Les guerres religieuses sont les plus hideuses de toutes; il n'y a que les cannibales se dévorant les uns les autres qui puissent en égaler l'horreur, exécrée de Dieu, pour qui l'on prétend combattre.

La cavalerie russe essaya plusieurs fois de charger les Musulmans; mais elle était sans cesse arrêtée par les marécages, par les massifs d'arbres et par les hautes herbes; tandis que, prise de flanc par des



COMBAT DE TURBIGO

lanciers turcs que commandaient d'habiles officiers polonais, elle était bientôt réduite à faire retraite, non sans laisser beaucoup des siens sur le terrain.

Cependant, sur un point isolé, elle fut très-dangereuse aux Turcs. Un petit nombre de ceux-ci avaient été débarqués à l'extrémité ouest de l'île de Ramadan et avaient donné en plein contre une redoute de quatre canons qui les couvrait déjà de mitraille, quand quatre escadrons de hulans, venant tout à coup les prendre en flanc, achevèrent de rendre leur position des plus critiques. Force fut aux Turcs de reculer, par deux fois, après avoir attaqué la redoute. Quelques jeunes officiers anglais, témoins de leur situation, résolurent, malgré les observations qu'on leur faisait, de voler au secours des Ottomans sur ce point et de les rallier. C'étaient, entre autres, le capitaine du génie Burke, Meynell, du 75e régiment d'infanterie anglaise, et Arnold, de l'armée des Indes. Ces braves jeunes hommes rallièrent en effet les Turcs et les ramenèrent au combat en les animant du geste et de la voix ; mais, faciles à reconnaître à leurs vêtements, ainsi qu'à l'audace de leur mouvement en avant, ils tombèrent sous le feu des tirailleurs russes. Tous trois devaient être amèrement regrettés ; le capitaine du génie Burke, estimé, aimé de tout le monde, avait naguère été envoyé à Silistrie avec le capitaine Bent, de la même arme, pour un service relatif aux défenses de la ville, et déjà il s'était engagé avec les Turcs dans plusieurs expéditions du genre de celle qui lui coûtait la vie ; il laissait un frère, capitaine, que l'armée anglaise entoura de ses douloureuses sympathies.

Le crépuscule du soir, qui commençait à s'abaisser sur les îles du Danube, loin de suspendre le combat, ne fit qu'en raviver l'ardeur. On ne voulait pas se séparer sans avoir essayé, dans un dernier élan, de triompher de ses adversaires. Tour à tour, suivant les expressions d'un témoin oculaire, les uns et les autres avançaient, reculaient, fuyaient en désordre, puis se reformaient en arrière pour se précipiter de nouveau sur leurs ennemis. On se battit ainsi longtemps encore dans les ombres transparentes d'une nuit d'été, qu'éclairaient les feux rapides de l'artillerie et de la fusillade. Enfin les ennemis prirent le parti d'abandonner les îles de Ramadan, où les Turcs se fortifièrent pendant le reste de la nuit, prêts à faire l'attaque de Giourgevo. Mais les Russes, qui avaient perdu de trois à quatre mille hommes environ dans le combat du 7 juillet, jugèrent prudent, quoique la perte des Ottomans n'eût guère été moindre que la leur, de décamper des positions qu'ils tenaient

encore sur les hauteurs de la rive gauche du fleuve, et de se porter à Frateschi, village valaque à trois lieues en arrière de Giourgevo.

Quand le prince Michel Gortschakof eut reçu avis de ce combat, qui jetait le quartier général des Russes, à Boukharest, dans le plus grand émoi, il fit faire halte au gros de son armée, avec l'intention de s'avancer de nouveau sur le Danube pour soutenir son arrière-garde ; mais il fut détourné, par des considérations moitié diplomatiques, moitié stratégiques, de faire sérieusement un retour offensif, et son armée s'éloigna de plus en plus du fleuve sur toute la ligne.

Le combat de Giourgevo, que l'on taxa d'abord d'inutile de la part des Turcs, parce que leurs adversaires, disait-on, se seraient retirés sans cela, d'inutile aussi de la part des Russes, puisque leur mouvement en arrière était résolu dès auparavant, eut cela de très-avantageux pour les premiers, qu'il mit fin à toute agression de ce côté de la part des seconds. Cinquante mille Ottomans purent dès lors passer sur la rive gauche du Danube sans être inquiétés par les Russes, dont ils montraient avec fierté les tentes à trois lieues en face d'eux ; ils purent aussi occuper toutes les forteresses valaques qui garnissent cette rive du fleuve. Des officiers et des pontonniers français, ainsi que des matelots anglais (ces derniers sous les ordres du prince de Leiningen et de l'officier Glyn), vinrent aussitôt au camp d'Omer-Pacha, pour construire, entre Roustchouk et Giourgevo, un pont non-seulement à l'usage des Turcs, mais au besoin à celui de leurs alliés, qui étaient, à cette époque, fort incertains du côté par où ils iraient attaquer les Russes.

A Boukharest et en Russie, on croyait positivement alors que lés Français et les Anglais allaient en effet passer le Danube, et non-seulement poursuivre l'armée du prince Gortschakof dans la Valaquie et la Moldavie, mais encore entreprendre d'entamer l'empire des czars par la Bessarabie.

La position des Russes était d'autant plus critique, que les Valaques se montraient tout prêts à se venger des mauvais traitements, des vexations du gouvernement et des troupes du czar. L'ennemi prit en conséquence le parti de quitter au plus vite la capitale de la Valaquie. Ce ne fut pas sans prophétiser aux Valaques de terribles et prochaines vengeances dans un rescrit impérial des plus étranges vu les circonstances. On y disait, sur ce faux ton apocalyptique avec lequel l'autocrate visait à l'effet des prophètes d'Israël et de Saint-Jean dans l'île de Patmos : « Nous sommes avec Dieu, et Dieu est avec nous, et la victoire est de notre côté ! » On s'en serait difficilement douté, sans cette décla-

ration, après la levée du siége de Silistrie, et la défaite de Giourgevo, que les bulletins russes, il est vrai, transformaient en succès. « Sa Majesté le czar ne croit pas, en vérité, disait encore le rescrit impérial, que ceux qui professent la même religion que l'empereur orthodoxe puissent être soumis à un autre gouvernement qu'un gouvernement chrétien. Si les Valaques ne comprennent pas cela, parce qu'ils sont trop sous l'influence de l'Europe, *adonnée à de fausses croyances*, le czar ne peut néanmoins renoncer à accomplir *la mission que le ciel lui a confiée comme chef des chrétiens orthodoxes*, de savoir soustraire pour toujours de la souveraineté ottomane ceux qui professent *la véritable religion chrétienne, c'est-à-dire la religion grecque*. Cette pensée occupe le czar *depuis le commencement de son règne glorieux*, et le moment est arrivé où Sa Majesté mettra à exécution le projet qu'elle a conçu depuis longtemps, quoi qu'en puissent dire les *États impuissants de l'Europe adonnés aux fausses croyances*.... Le temps viendra bientôt où ces Valaques insoumis, qui ont excité au plus haut point le mécontentement de Sa Majesté, payeront chèrement leur déloyauté... »

Le baron de Boudberg, administrateur des Principautés pour le czar, et les militaires russes signalèrent leur départ de cette province par des persécutions sans nombre. Leur adieu, bien impolitique, ne devait pas faire souhaiter leur retour. Après avoir dissipé le trésor public, ils l'avaient énormément endetté; ils avaient fait contribuer de force les particuliers, les avaient dépouillés, ruinés, incarcérés; et, à présent qu'ils abandonnaient le sol de la Valaquie, ils détruisaient tout dans leur retraite, tuant les bœufs qui servaient d'attelages aux paysans, incendiant les voitures des fermes, les fermes elles-mêmes, avec les bois, les herbages et les moissons. Ils opéraient sur leurs derrières, comme en 1812, quand la grande armée de Napoléon les poursuivait. C'était un contraste marqué avec la conduite tenue, dans le même temps, par les alliés, qui payaient très-cher tout ce qu'ils consommaient et dont la présence était, pour les pays qu'ils traversaient, une source de richesses (1).

Le 26 juillet 1854, une proclamation annonça aux habitants de Boukharest que l'empereur de toutes les Russies, roi de Pologne et *protecteur des principautés de Moldavie et de Valaquie, protecteur de tous ceux qui confessent la foi grecque orthodoxe*, avait résolu de faire quitter à ses troupes, *pour un temps très-court*, les contrées insalubres du

(1) *Correspondance du colonel Guérin*, lettre du 13 juillet 1854.

Danube, afin de les retirer dans les terrains plus sains des montagnes; mais qu'aussitôt que la saison serait plus favorable, elles reviendraient pour toujours.

Ce ne pouvait être l'homme de guerre qui tenait ce langage à la fois ridicule et insolent. C'était l'ex-administrateur des provinces danubiennes, réduit à enlever en toute hâte et pêle-mêle ses archives et celles de la Valaquie, croyant sans doute qu'avec elles il apporterait au czar l'équivalent du territoire abandonné. L'homme de guerre s'exprima en plus nobles termes, par la plume du prince Michel Gortschakof, laissant cette lettre vraiment digne et touchante remise au prince Cantacuzène, appelé à la présidence du conseil administratif du pays, pour être communiquée au général en chef des nouvelles troupes d'occupation qui ne pouvaient manquer de venir :

« J'ignore par quelles troupes sera occupée la capitale de la Valaquie. Cependant, à quelque nation qu'elles appartiennent, je suis persuadé que je puis, en toute confiance, remettre entre leurs mains le sort des soldats russes malades et blessés, et qu'ils seront traités non-seulement d'après les lois de l'humanité, mais encore qu'ayant en vue les soins particuliers dont les blessés de Sinope ont joui en Russie, ainsi que les soins que, de mon côté, j'ai voués aux prisonniers malades et blessés tombés entre les mains des troupes confiées à mon commandement, Votre Excellence voudra bien s'appliquer, dans le cas présent, à ne pas se départir d'une juste réciprocité. En recommandant à votre loyauté ces malades et ces blessés, je vous prie d'agréer l'assurance de ma considération la plus distinguée. »

L'armée russe, ayant ordre d'aller occuper la ligne de la rivière de Sereth, en Moldavie, position très-forte et qui semblait dénoter l'intention de ne pas évacuer cette dernière province, opéra sa retraite par trois routes parallèles aboutissant à la position indiquée. Un vide affreux s'était fait dans ses rangs, partie par le feu de l'ennemi, partie (et c'était la plus considérable) par les maladies, jointes aux chaleurs excessives de l'été. Elle laissait la Dobroudja littéralement semée des cadavres de ses soldats. Sur d'autres points, par exemple sur la route de Ploetchi à Kimpino, trois mille infortunés, faisant partie d'un corps de six mille hommes, étaient tombés, frappés d'asphyxie, de congestion cérébrale; le reste de ce corps ne survécut guère : l'anéantissement fut complet.

Pour comble d'horreur, les paysans valaques, voulant se venger des scènes de ravage et de désolation que les soldats russes semaient sous

leurs pas, égorgèrent cinq à six mille de ceux-ci restés en arrière, blessés et malades.

L'Autriche se tenait aux aguets, par la Transylvanie et le Banat, derrière ces amas de cadavres, attendant le succès ou le désastre d'une des parties belligérantes pour se dessiner tant bien que mal, et prête à donner, de préférence, la main aux victorieux, le coup de grâce aux battus. Elle diplomatisait, et, peu à peu, prenait le verbe plus haut; elle se faisait compter pour beaucoup dans la balance des événements et se posait à la tête de l'Allemagne, au détriment de la Prusse. Après nombre de pénibles démarches, le gouvernement autrichien venait d'obtenir l'accession de la Diète germanique au traité conclu, à Berlin, entre le gouvernement prussien et lui, à l'effet de former *une alliance offensive et défensive pendant toute la durée de la guerre qui avait éclaté entre la Russie d'une part, la Porte, l'Angleterre et la France de l'autre.* Cette accession était accompagnée de la remarque, que l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse étaient tenus de remplir les obligations qui leur incombaient, en vertu d'un article de l'acte fédéral, au moyen de toute leur puissance allemande et non allemande. A l'apparition de ce nouveau document, qui n'était qu'un moyen de plus de peser sans agir, les puissances occidentales crurent qu'enfin l'Autriche allait entrer en ligne et par suite la Prusse. Ce n'était, au contraire, qu'un moyen de n'y pas entrer, mais de forcer les parties belligérantes à compter avec la neutralité armée.

L'Autriche, après avoir longtemps mis son inaction sur son défaut de finances, ce qui lui avait valu le concours de la France et de l'Angleterre pour un emprunt, eut encore cette habileté désormais de la mettre sur le compte de la mauvaise volonté de la Prusse et de quelques puissances allemandes du second ordre, qui paralysaient ses intentions et faisaient une lettre morte du traité de Berlin et de l'accession de la Diète germanique. Cependant, faisait-elle entendre, il ne faut désespérer de rien : un peu de patience encore, qu'on me laisse seulement occuper la Valaquie et la Moldavie, et l'on verra ensuite ce dont je suis capable, au besoin sans la Prusse qui, après tout, sera bien forcée de me suivre, si la Diète l'y oblige. Tel était le sens des explications données par le gouvernement autrichien, lequel ne tarderait pas à en arriver à ses fins, de se faire remettre en dépôt les principautés danubiennes, et d'avoir ainsi entre les mains, à la place des Russes, le gage superbe qui avait été le principe de la guerre où elle n'était pas partie militante; tandis que les Français et les Anglais ne savaient

pas encore où ils en iraient chercher un autre, au prix de leurs trésors et de leur sang.

La Valaquie et la Moldavie qui donnent à leurs possesseurs les bouches du Danube et l'accès dans la mer Noire, ne sont pas moins l'objet de l'ambition de l'Autriche que de la Russie. Le rêve de la première de ces puissances serait de s'étendre de l'Adriatique à la mer Noire, des bouches du Cattaro, qu'elle possède déjà, aux bouches du Danube, sur toute la largeur, d'ouest en est, de la Turquie d'Europe, qu'elle maîtriserait promptement. La Dalmatie, cette précieuse langue de terre que les traités de 1814 lui ont donnée le long de l'Adriatique, aurait besoin d'être appuyée sur la possession de l'Herzégovine et du Monténégro. C'est pourquoi, tantôt en soulevant des troubles, particulièrement dans cette dernière contrée, voisine des bouches du Cattaro, tantôt au contraire en ayant l'air d'assurer la Porte ottomane contre les révoltes possibles des Monténégrins, elle intervient, sous toutes les formes, dans ces provinces déjà presque indépendantes du sultan, pour les accoutumer, s'il se peut, à sa domination. Le divan de Constantinople, oubliant que naguère encore l'Autriche était intervenue contre le sultan dans le Monténégro, avait autorisé cette puissance sourdement ambitieuse à faire entrer des troupes, en cas de besoin, et dans cette contrée et dans l'Herzégovine. C'était déjà beaucoup trop ; mais, par un traité d'abord mystérieux, signé, sans l'intervention de la France ni de l'Angleterre, le 14 juin 1854, entre l'internonce Charles de Bruck et le ministre des affaires étrangères du sultan, l'Autriche s'était fait autoriser à envoyer des troupes dans la Moldavie et la Valaquie aussitôt que les Russes l'auraient évacuée. Occupant l'Herzégovine, le Monténégro, la Valaquie et la Moldavie, l'Autriche aurait pu se considérer comme devant bientôt aussi être maîtresse, soit par la possession pure et simple, soit par le protectorat provisoire, des deux autres provinces septentrionales intermédiaires, à savoir la Servie, dont elle a autrefois possédé une partie et qui aurait achevé de lui donner toute la rive gauche du Danube, et la Bosnie, limitrophe de la Dalmatie et de la Croatie. Au reste, cette ambition est si bien dans la situation territoriale et politique de l'Autriche, qu'il faudrait seulement s'étonner que cette puissance ne l'eût pas ; comme on serait surpris que la Russie n'eût pas la volonté arrêtée de lui disputer à jamais, et par tous les moyens en son pouvoir, l'occupation de ces provinces, particulièrement de la Moldavie et de la Valaquie, qui sont sa route de terre pour marcher sur Constantinople. La diplomatie autrichienne, reine incon-

testable par l'habileté, si la duplicité en est un témoignage, dans toutes les négociations qui ont accompagné la durée de cette guerre, venait donc de faire un coup de maître en obtenant de la Porte, comme si c'était un service qu'elle lui rendît, le droit d'occuper les provinces moldo-valaques, après s'être fait concéder celui d'intervenir dans l'Herzégovine et le Monténégro.

Il est impossible que des gouvernements tels que ceux de France et d'Angleterre n'aient pas senti le coup ; mais, d'une part, ils pensèrent que, par là, l'Autriche s'engageait ouvertement contre la Russie, et, d'autre part, ils crurent sans doute être assez forts pour la forcer, quand besoin serait, à une évacuation, le concours de la Russie elle-même leur étant, dans ce cas, assuré d'avance. Ce n'en était pas moins, au point de vue politique, une grave imprudence, qui devait engendrer d'interminables tiraillements et difficultés ; au point de vue stratégique, on verra que c'était un immense service rendu à la Russie pendant qu'on porterait la guerre d'un autre côté, service que l'Autriche ne manquerait pas de faire valoir secrètement auprès du czar, peu persuadé, mais feignant de l'être.

Quoi qu'il en soit, l'on apprit officiellement, dès la fin de juin, en France et en Angleterre, que, les Russes opérant leur retraite de Valaquie, le comte Coronini allait entrer dans cette province avec une première division de l'armée autrichienne, qu'une seconde division suivrait de près (1). On ajoutait, et l'erreur sous ce rapport était grande, qu'un officier supérieur autrichien, le colonel Halik, partait pour le quartier général d'Omer-Pacha, et avait ordre de s'aboucher avec les commandants des troupes françaises ou anglaises *pour combiner les opérations des trois corps d'armée*.

Ce colonel, accompagné d'un autre officier supérieur, se présenta en effet, vers le 10 juillet, non-seulement au camp d'Omer-Pacha, mais à celui du maréchal de Saint-Arnaud qui, n'étant pas averti, ne comprit pas très-bien d'abord l'objet de cette démarche, et se tint d'autant plus sur la réserve que le colonel autrichien se montrait extrêmement nébuleux. Mais, dans le camp français, on crut un moment, comme à Paris, à une coopération active de la part de l'Autriche (2). Il n'en était rien ; il s'agissait au contraire d'une coopération *inactive*,

(1) *Moniteur* du 27 juin 1854.

(2) « Deux officiers autrichiens sont venus conférer avec le maréchal au sujet de la *coopération active de l'armée autrichienne.* » (*Correspondance du colonel Guérin, en date du 13 juillet* 1854.

que l'on pourrait présenter tour à tour, aux alliés et à la Russie, comme très-favorable à leurs intérêts si différents. Là était le comble de l'habileté, en tant, on le répète, que l'habileté diplomatique gît dans la duplicité.

Ce qui appartient, dans tous les cas, à l'histoire, c'est que pendant que les gouvernements français et anglais présentaient l'occupation des provinces danubiennes par l'armée autrichienne comme très-favorable à la Turquie et aux futures opérations des alliés, l'empereur Nicolas, revenu d'un premier mouvement de surprise et de mécontentement, calculait, lui aussi, qu'au besoin il pourrait compter sur le concours de ses ennemis d'aujourd'hui pour forcer les Autrichiens à une évacuation, après la guerre; il estimait qu'en attendant, cette occupation, par une puissance *neutre,* mettrait un mur entre les alliés et la partie sud-est de ses États, en même temps qu'elle lui permettrait, comme l'Autriche le lui démontrait secrètement, de porter toutes ses forces du Danube sur le Boug, le Dniéper et dans la Crimée. C'est pourquoi, le czar, par un ordre du jour rendu public au commencement d'août, annonça à ses armées « qu'il avait ordonné à ses troupes, dans sa haute sagesse, de sortir de la Moldavie et de la Valaquie, pour se tourner du côté où le danger était le plus grand; et qu'afin de protéger les Principautés contre une invasion de l'armée turque, *l'ancien allié de la Russie s'était engagé à les occuper en attendant.* » L'Autriche ne protesta pas assez ouvertement, assez nettement contre une si étrange déclaration pour que l'on ne soit pas fondé à croire qu'elle n'était, tout au moins, pas fâchée que l'empereur de Russie crût, ou eût l'air de croire à un service *in extremis* de sa part.

Le 2 août, l'armée russe, qui occupait encore toute la Moldavie et une partie de la Valaquie, se mit en devoir de se retirer définitivement et de repasser le Prouth, le corps d'armée du général Luders restant toutefois à Galatz et environs provisoirement, pour couvrir cette retraite qui s'opéra sans combat, mais avec une perte considérable d'hommes par suite des maladies contractées dans la Dobroudja, et du choléra, qui des rangs des alliés était passé dans ceux des Turcs, puis dans ceux des Russes. Chaque village sur la route était transformé en hôpital.

La prudente Autriche, malgré son attitude moins obséquieuse, un peu plus ferme même vis-à-vis de la Russie, ne se pressa pourtant pas de faire entrer les troupes annoncées; elle attendit d'être sûre que ses soldats ne rencontreraient pas sur leur chemin de soldats russes, de

peur qu'un léger conflit entre eux ne mît le feu aux poudres. Le comte Coronini avait ordre de ne passer la frontière de Valaquie qu'après s'être bien convaincu de l'évacuation de Fokschani, Braïlov et Galatz par le corps d'armée de Luders ; quant à la Moldavie, il n'y devait pénétrer qu'ensuite, avec toute la circonspection imaginable, par des motifs semblables ; de plus, sa marche en avant devait être précédée de celle de l'armée du sultan, venant en quelque sorte à sa rencontre, pour lui donner la sécurité. Enfin, ces nouveaux et singuliers alliés, qu'on ne devait jamais voir au feu et qui avaient un pied dans chaque camp, abandonnèrent aux Français et aux Turcs le soin d'aller s'assurer si les Russes avaient bien laissé le flanc libre à l'armée d'occupation autrichienne, en évacuant la Dobroudja.

L'Autriche cherchait d'ailleurs à contre-balancer le mouvement si lent de son armée d'occupation par des démarches nouvelles en faveur de la paix, de manière à démontrer aux crédules qu'en tout ce qu'elle faisait, elle n'avait d'autre but que l'intérêt universel, celui de l'humanité, qu'elle aurait voulu arracher aux horreurs de la guerre. Sous ce dernier rapport, le gouvernement autrichien pouvait être de bonne foi : car, tout fumant encore du sang de la Hongrie, coupable, comme la Russie, du partage de la Pologne, auquel s'était ajouté, depuis peu d'années, le massacre des seigneurs galiciens par les serfs qu'il avait lui-même soulevés, violateur au premier chef des traités par l'audacieuse prise de possession de la ville libre et du territoire de Cracovie, — avec le seul agrément du czar, et malgré les protestations toujours vivantes de la France et de l'Angleterre. — incessamment menacé de voir lui échapper ses provinces d'Italie, ce gouvernement, composé d'une sorte de marqueterie de peuples, qui n'a d'analogue que dans l'ancien empire byzantin, avait tout à craindre d'une prolongation, d'une extension de la guerre. C'est pourquoi l'occupation pacifique de la Moldo-Valaquie par ses troupes lui était précieuse pour d'autres motifs encore que ceux que l'on a exprimés. Il lui importait extrêmement d'éloigner de ses frontières le théâtre des combats, d'établir un cordon sanitaire entre ses États et les armées française et anglaise, afin de mettre les alliés dans la nécessité d'aller vider leur querelle avec la Russie sur quelque coin isolé et circonscrit comme la Crimée, ou même en Asie, dans les pays caucasiens.

L'Autriche donc parlait toujours de paix, portait des ouvertures plus ou moins conciliatrices d'un camp à l'autre. Les gouvernements français et anglais y répondirent par une note posant quatre conditions au

rétablissement de la paix : 1° l'abandon, par la Russie, de son protectorat sur les principautés de Valaquie, de Moldavie et même de Servie, dont les priviléges seraient désormais placés sous la garantie collective des puissances ; 2° la libre navigation du Danube (dont le gouvernement russe laissait obstruer à dessein les embouchures) ; 3° la révision, dans un intérêt d'équilibre européen, du traité du 13 juillet 1841 (par lequel le sultan s'engageait à fermer à toutes les nations indistinctement le Bosphore et les Dardanelles, faisant ainsi de la mer Noire un lac russe); 4° la renonciation, par la Russie, à revendiquer sans cesse le droit d'exercer un protectorat officiel sur les sujets de la Porte, à quelque rite qu'ils appartinssent, les diverses communautés chrétiennes étant appelées à recevoir une égale protection de la part du sultan, et la consécration définitive de leurs priviléges religieux devant être considérée comme résultant de l'initiative du gouvernement ottoman, à ce sollicité par les cinq grandes puissances européennes. La demande en acceptation de ces quatre garanties préalables à toute réouverture de négociations, présentée dans la première quinzaine d'août à l'empereur Nicolas par le gouvernement autrichien, avec le concours apparent de la Prusse, ne devait, en définitive, pas mieux être agréée par le czar que les précédentes ouvertures qui lui avaient été faites. Les gouvernements français et anglais concluaient, dans leurs notes, en demandant à l'Autriche et à la Prusse l'exécution de leur traité d'alliance offensive et défensive du 20 avril 1854, qu'ils voulaient considérer comme un complément du traité collectif du 9 avril précédent, tandis que ce n'était qu'une arme à deux tranchants, pouvant, à la rigueur, se tourner aussi bien contre eux que contre la Russie. L'Autriche répondit à cette première mise en demeure d'une manière évasive et en rejetant la prolongation de son inaction sur le mauvais vouloir de la Prusse. L'ambassadeur de l'empereur François-Joseph ne quitta pas plus Saint-Pétersbourg que ne le fit celui du roi de Prusse. Le czar n'avait au fond point trop à se plaindre de l'attitude de l'Autriche qui avait bien de la peine encore à écouter ses remontrances sans trembler et sans se ressentir du protectorat dont il l'avait naguère meurtrie.

CHAPITRE IV.

Varna. — La Dobroudja. — Asie caucasienne.

Situation de l'armée française en Orient, au mois de juillet 1854. — Le maréchal de Saint-Arnaud décide qu'une reconnaissance sera poussée dans la Dobroudja. — Les bachi-bouzouks et le général Yousouf. — Nouveauté et appréciation d'une reconnaissance faite par une armée d'infanterie de plus de trente mille hommes. — Absence de plan. — Responsabilité laissée aux généraux divisionnaires. — Oubli des prescriptions médicales et de la situation dans laquelle les Russes avaient laissé la Dobroudja. — Départ du général Espinasse avec la 1re division. — Départs successifs de la division Napoléon et de la colonne du général Yousouf. — Premiers symptômes de calamités, qui n'arrêtent pas le général Espinasse. — Aspect de la Dobroudja. — Étapes de plus en plus mortelles de la 1re division. — Le général Yousouf joint à sa colonne de cavalerie le 1er régiment de zouaves débarqué à Koustendjè. — Légers engagements de la colonne Yousouf avec des partis de cosaques. — Cette colonne est soudain foudroyée par le choléra. — Sa retraite désastreuse. — Situation non moins affreuse de la 1re division, qui fait également retraite. — Arrivée du général Canrobert à Koustendjè. — La division Napoléon et la division Bosquet se sont retirées à temps. — Dispositions sanitaires prises par le général Bosquet. — Continuation du désastre de la 1re division. — Pertes effroyables de l'armée d'Orient par le choléra, en quelques jours. — Actes de dévouement. — Incendie de Varna, le 10 août 1854. — Entrée d'Omer-Pacha à Boukharest. — Arrivée d'un corps autrichien d'occupation dans les provinces moldo-valaques. — Suite des événements militaires en Asie.

Cependant des événements malheureux couvraient de deuil les alliés et particulièrement les Français : le choléra et la nostalgie rendaient passionnés et par conséquent peu justes quelquefois les jugements que les subalternes portaient sur l'ensemble des événements. Qu'étaient-ils venus faire en Orient, puisqu'on ne les menait pas résolûment au combat, puisqu'on semblait craindre d'aborder franchement la Russie, et qu'on se laissait arrêter par l'Autriche et par une foule de questions diplomatiques auxquelles ils ne comprenaient rien? Les troupes amenées d'Afrique étaient les plus impatientes : chaque zouave, en expirant du choléra, exprimait l'amer regret de n'être pas mort frappé d'une balle. La discipline commençait à souffrir de ce mécontentement croissant sur lequel, il faut le reconnaître, l'absence de plan avant d'entrer en campagne et aussi le défaut de moyens suffisants pour agir promptement n'avaient pas été sans influence. Si l'on a pu dire de la France qu'elle était un soldat, à bien plus forte raison peut-

on dire du soldat français qu'il est essentiellement militant. Donnez-lui les combats, ou rendez-le à ses foyers : voilà, au moins dans les temps où l'on fait appel à lui pour la guerre, quel est le dilemme qu'il pose souvent dans ses conversations intimes. Le soldat d'Algérie, accoutumé à une vie d'aventures presque continuelles, moins que les autres encore peut vivre dans l'inaction; il se rit de la mort qui va le frapper en combattant, mais il a horreur de celle qui peut l'atteindre dans un hôpital.

Il faut une grande autorité à un chef pour dominer ces mécontentements que, dans tous les temps et chez tous les peuples d'ailleurs, l'inaction, surtout quand elle est accompagnée du fléau des maladies, a engendrés dans les armées. Et pourtant, il est du devoir d'une âme forte et sûre d'elle-même de ne pas céder hâtivement à ces plaintes, quand la raison lui dit que pour prévenir un danger, on s'expose à tomber dans un plus grand. Jamais le maréchal Bugeaud, par exemple, pour s'en tenir à nos plus proches contemporains, ne se fût laissé entraîner à lancer une expédition dans la Dobroudja, toute couverte encore des hôpitaux et des cadavres des Russes. Nourri des vieilles maximes des plus illustres généraux, il pensait sans doute, comme Turenne, qu'à la guerre il ne faut laisser au hasard que ce qu'on ne peut lui enlever. Dans ce qui se passa en Orient, durant les premiers mois de la participation des puissances occidentales aux événements militaires, on pourrait dire au contraire que les alliés se laissèrent diriger par le hasard, frère de la fatalité, et qui n'est, comme elle, qu'une divinité de circonstance, pouvant amener bien des revers de fortune. Les grands jugements placent sur un capital plus sûr.

Le projet d'une descente en Crimée et d'une attaque de Sébastopol était décidé en principe par le maréchal de Saint-Arnaud et lord Raglan, qui ne faisaient en cela qu'obéir aux tendances de leurs armées et aux intentions de leurs gouvernements, demandant, avec l'opinion publique des deux pays, unie à celle des troupes, que l'on entreprît quelque chose (1). Le maréchal de Saint-Arnaud, d'après des renseigne-

(1) Le fragment de lettre suivant, en date du 29 juillet 1854, servira encore à donner une idée des préoccupations du camp à cette époque.

« Les troupes venues de l'Algérie avec tant d'enthousiasme disent qu'elles regrettent leurs marches, leurs travaux, leurs expéditions, leurs fatigues, que suivaient des jours de repos et de bien-être. L'armée, en un mot, commence à s'ennuyer. Le mouvement vaut mieux pour le soldat que l'oisiveté sous la tente. Les trois premières divisions se sont mises en marche il y a huit jours pour se porter sur le Danube. Qu'y

ments qui lui avaient été dernièrement fournis par un général turc et un envoyé de Schamyl débarqué à Varna, s'était un moment montré partisan d'une attaque combinée sur Anapa et Soudjouk-Kalé, pour pousser ensuite dans le Caucase, soulever les tribus, couper la retraite à l'armée russe d'Asie, et faire ensuite la conquête de tous les pays situés entre la mer Noire et la mer Caspienne; mais il était promptement revenu à l'idée générale, qui avait été la sienne comme celle de lord Raglan, d'un débarquement en Crimée. En vue de projets qui se développaient avec les circonstances, le maréchal de Saint-Arnaud avait demandé, dès le 5 juillet, qu'on lui envoyât de France un parc de siége. Le génie, placé d'abord sous les ordres supérieurs d'un colonel, était maintenant sous ceux du général Bizot. Le commandant Guérin conservait la direction du parc et de la réserve du génie nonobstant leur augmentation. Le général Thiry (François-Augustin) allait avoir le

vont-elles faire? Suivant les uns, c'est pour appuyer une battue des bachi bouzouks destinée à chasser de la Dobroudja les cosaques qui s'y montrent encore; suivant d'autres, c'est pour faire un peu plus que cela. Le général du génie en sait à peine plus que moi; il pense que l'on ne fait qu'une expédition de dix à quinze jours. Moi je pense qu'on ne sait pas trop ce que l'on veut faire. Il est toujours plus ou moins question de débarquement et de siége; on fait quelques préparatifs, et ici encore il y a de nombreuses versions sur les points que l'on veut attaquer..... Sébastopol et la Crimée entière pourraient tomber si, donnant la main à l'Autriche par notre gauche, nous chassions les Russes du littoral de la mer Noire jusqu'à Pérékop, et la campagne se terminerait bien si nous pouvions prendre nos quartiers d'hiver à Odessa. Après avoir cru à la franche coopération de l'Autriche, on en revient, il est vrai, à douter de sa sincérité, et l'on est plus que jamais inquiet sur les intentions de la Prusse. C'est une raison de plus pour se porter rapidement en avant. Je n'ai jamais cru que l'on pût entraîner l'Autriche autrement qu'en se montrant résolu et fort; elle nous voit hésiter et se demande si les chances d'avantages que lui offre notre alliance valent les secours que lui a donnés la Russie en 1849 et ceux qu'elle peut en attendre dans une circonstance semblable. En tout état de choses, à marcher vite en avant on gagnerait d'être enfin fixé sur l'attitude de l'Autriche. A tous les points de vue, la lenteur et l'irrésolution sont pleines de dangers. Pour être juste envers le général en chef, il faut tenir compte de la difficulté d'approvisionner une armée dans un pays sans ressources et que l'ennemi achèvera de ruiner en se retirant. C'est pour cela qu'il faut appuyer nos opérations à la mer, et qu'il importe de ne pas épuiser les subsistances que nous recevons à si grands frais par mer. La récolte se fait dans des conditions assez favorables en Turquie; elle sera bientôt terminée dans la Boulgarie où nous sommes.

« Varna paraît assez sain, malgré le vaste lac ou étang qui s'étend de l'ouest à l'est entre les deux chaînes de montagnes dominant la ville au nord et au sud, et malgré des transitions de température que je n'ai vues nulle part aussi considérables et aussi brusques...... Je fais des approvisionnements pour le siége inconnu auquel on nous destine, si toutefois nous ne masquons pas d'autres projets à l'aide de ces préparatifs apparents. » (*Correspondance du colonel Guérin.*)

commandement de l'artillerie, dont la réserve, plus considérablement augmentée encore, venait d'être mise sous les ordres du colonel Forgeot, sous qui servaient les lieutenants-colonels Roujoux et de Beurmann, et les chefs d'escadrons de La Boussinière, de Berckeim, Liédot, Ferri-Pisani-Jourdan et Liégeard. Déjà une commission, composée des généraux Canrobert et Brown et de plusieurs officiers supérieurs d'état-major, d'artillerie et du génie (1), s'était embarquée pour aller explorer les côtes de la mer Noire depuis les bouches du Danube jusqu'au delà d'Anapa, avec ordre de reconnaître le point le plus favorable à un débarquement, à quelques lieues soit au nord, soit au sud de Sébastopol (2).

Ce fut pendant l'exploration de cette commission qu'eût lieu l'expédition dans la Dobroudja, au sujet de laquelle on ne consulta pas même le corps médical (3) qui, dernièrement, avait prescrit d'épargner les grandes fatigues aux troupes, sous les influences cholériques où l'on était, à peine des plus grands dangers.

En principe, ce ne devait être qu'une reconnaissance pour s'assurer si ce malheureux pays était bien positivement évacué par les Russes, reconnaissance à laquelle on emploierait un corps récemment, mais éphémèrement créé sous le nom de spahis d'Orient, et qui n'était autre qu'un ramas de ces bandits fanatiques et féroces, connus sous la dénomination de bachi-bouzouks. Omer-Pacha n'avait voulu, à aucun prix, introduire cet élément d'indiscipline dans son armée régulière. Le maréchal de Saint-Arnaud avait cru qu'avec l'habile concours du général Yousouf, un des organisateurs des beaux régiments de spahis d'Algérie, il pourrait régulariser jusqu'à un certain point ces individus et en tirer parti. Le général Yousouf, appelé d'Afrique, s'était dévoué à

(1) Les officiers supérieurs français, membres de cette commission, étaient le colonel d'artillerie Lebœuf, le colonel d'état-major Trochu et le commandant du génie Sabatier.

(2) Dans le courant de juillet, le colonel du génie Tripier et les officiers de la même arme Schmitz, Géant et de Fescourt, furent envoyés à Silistrie pour lever le dessin des travaux d'attaque et de défense de cette place ; le colonel d'état-major Desaint, accompagné des capitaines Mircher et Perrotin, fut chargé d'aller reconnaître les abords de la Dobroudja ; le commandant du génie de Saint-Laurent et le capitaine d'état-major Berthaut partirent sur *le Vauban*, avec quelques troupes et du matériel à destination de Batoum.

(3) « Le médecin en chef de l'armée ne fut pas consulté sur l'opportunité ou non de cette entreprise, au point de vue médical. » (*Relation médico-chirurgicale de la campagne d'Orient*, par le docteur Scrive, médecin en chef de l'armée, pag. 77.

tâche ingrate et laborieuse, mais avec si peu de succès qu'on fut bientôt obligé d'y renoncer (1). Les bachi-bouzouks, habitués à vivre de pillage et à courir l'aventure, se refusèrent pour la plupart à toucher une solde régulière, la considérant, disaient ces voleurs de profession, comme injurieuse, parce qu'ils n'étaient pas venus en volontaires, ajoutaient-ils, pour servir à prix d'argent leur souverain dans les rangs des étrangers, des mécréants, mais pour avoir la gloire de combattre *à leurs propres frais* et de mourir en martyrs pour la foi de Mahomet. En attendant leur dissolution, ils auraient suffi pour faire la reconnaissance en question dans un pays et sous un climat auxquels ils devaient être plus habitués que les Français.

Le maréchal de Saint-Arnaud ne pensait pas ainsi, en raison de la situation de plus en plus difficile où le mettait l'impatience maladive de ses troupes. Tandis que lord Raglan recevait de son gouvernement l'ordre impératif de *se bien garder d'entrer dans la Dobroudja*, le général en chef français dirigeait sur ce pays, encore semé de cadavres russes, les trois premières divisions d'infanterie de son armée, avec les trois mille bachi-bouzouks ou spahis d'Orient de Yousouf, qui devaient servir d'éclaireurs. On cite peu d'exemples de reconnaissances faites avec de l'infanterie; la chose, même dans la circonstance, est si extraordinaire qu'on ne peut, on le répète, l'expliquer que par le besoin devenu impérieux d'occuper les troupes. Les instructions données aux généraux se ressentaient de l'absence de but précis. Tout en leur parlant d'une excursion *qui devait conserver le caractère d'une reconnaissance rapide*, le maréchal aurait pourtant voulu que *ce coup de main*, comme il l'appelait encore, fût, si l'occasion s'en présentait, quelque chose de plus. « S'il y a quelque chose à faire, disait-il au général Espinasse, je suis sûr que vous le ferez. » Puis il désirait qu'on s'en tînt à *l'enlèvement de quelques avant-postes;* ce qui rendait plus étrange encore l'envoi de trois divisions pour un si mince objet, dans un pays où il supposait, d'après les renseignements qu'il avait fait prendre, que dix mille Russes environ se trouvaient encore. On excuse faiblement le maréchal en disant qu'il semblait craindre que l'on n'osât trop ou que l'on n'osât trop peu. Le premier devoir d'un général en chef est de connaître au juste le but des expéditions

(1) On les licencia le 20 août 1854, ou, pour mieux dire, ils s'étaient d'eux-mêmes licenciés, et, dans tous les cas, étaient devenus un danger plus qu'un secours pour l'armée.

qu'il a préparées et de ne pas les livrer volontairement à la merci des circonstances absolument fortuites; c'est bien assez que ces circonstances, contre toutes les prévisions de la prudence, viennent souvent déranger les plans les mieux combinés. Enfin le maréchal avait laissé tomber de ses lèvres, dévorées par la fièvre qui était près de l'enlever à la vie, ce mot malheureux : « Il faut sa part au canon. » Ce qui prouvait qu'il ne s'agissait pas seulement pour lui d'une simple reconnaissance, et qu'il n'aurait pas été fâché que ses lieutenants risquassent davantage, sous leur propre responsabilité.

Le 21 juillet 1854, jour où le docteur Lévy, inspecteur-directeur du service de santé des hôpitaux, ambulances et corps de troupes, recevait, pour un temps, des mains du docteur Scrive les rênes du service médical en Orient (1), la 1re division, commandée par le général Canrobert, partit de son camp de Yénikeuï, suivant la côte de la mer Noire et se dirigeant, par Kavarna et Mangalia, sur Koustendjè, avec faculté de pousser jusqu'à Sitiskoï, ce qui n'était encore, suivant les indications géographiques, que les portes de cette Dobroudja que les estimations de la science médicale amènent plus au sud, en deçà du Retranchement de Trajan jusqu'auprès de Kavarna. Dix mille cinq cents hommes composaient le corps du général Espinasse, qui avait laissé mille malades à Varna, mais qui, en revanche, s'était augmenté d'un escadron du 4e hussards. Le 1er régiment de zouaves en faisait partie et devait s'embarquer à Varna, le 24 juillet, pour Koustendjè, où il irait prendre, avec les bachi-bouzouks, l'avant-garde du corps expéditionnaire. Le reste de la division — 7e, 20e, 27e de ligne, deux batteries d'artillerie, tirées des 8e et 9e régiments de cette arme et une compagnie de sapeurs du 2e régiment du génie, avec l'escadron de hussards, — marchait en une seule colonne, par une chaleur de trente degrés dès le premier jour.

Le lendemain, 22 juillet, la division Bosquet — 2e division, d'environ onze mille hommes, composée du régiment de tirailleurs algériens, du 3e de zouaves, des 7e et 50e de ligne, 7e léger, du 3e bataillon de chasseurs à pied, d'une compagnie de sapeurs du 1er régiment du génie, et de deux batteries tirées des 12e et 13e régiments d'artillerie, — sortit de ses campements de Franka, et prit la route de Bazardjik, avec ordre de

(1) La décision ministérielle qui créait cette direction médicale portait que MM. Scrive et Jeannel, chefs des services de médecine et de pharmacie, conserveraient leurs titres officiels, mais seraient substitués dans leurs fonctions par le médecin inspecteur-directeur, pendant la durée de son séjour à l'armée.

garder les communications de Silistrie, Rassova et Mangalia, et de suivre de près la 1re division.

La division Napoléon (3e division), qui devait remplacer celle du général Bosquet à Bazardjik, quand celle-ci aurait poussé son mouvement plus loin, se mit en marche le 23, c'est-à-dire la dernière; de telle sorte qu'elle pourrait être prévenue à temps de la situation des deux autres et serait ainsi assez heureuse pour échapper, sinon tout à fait, du moins presque entièrement à leur infortune.

Les prescriptions données par le maréchal de Saint-Arnaud au général Espinasse, de faire un mouvement rapide, engagèrent celui-ci à précipiter les marches, par une chaleur tropicale, dans un désert sans abri, sans eau potable, avec des hommes peu accoutumés à de tels pays, à un tel climat, et dont beaucoup, selon les observations de la médecine, emportaient avec eux, à l'état latent, les germes de l'épidémie que des causes prochaines allaient développer d'une manière si terrible. Le général Espinasse, cela est hors de contestation, obéissait à des ordres. Mais quand ils lui paraissent évidemment contraires à l'existence de l'armée, et par suite au but qu'on s'était proposé, un général, après avoir montré sa volonté d'obéir, est peut-être en droit d'apporter à ces ordres les modifications qu'exigent des circonstances imprévues, surtout quand sa mission s'exerce à distance de celui qui la lui a confiée et qui n'en peut surveiller ni les accidents, ni les péripéties. C'est ce qui caractérise le génie d'initiative, ou du moins l'homme qui, pour le bien public, sait assumer au besoin une grande responsabilité personnelle. Il est à remarquer que, dans l'été de cette année 1854, on vit, à l'ouest et au nord de la France même, des soldats en marche, d'une étape à l'autre, tomber sur les routes asphyxiés, atteints de congestions cérébrales, et que l'empereur, frappé des nouvelles qui lui arrivaient de tous côtés à ce sujet, prescrivit par un ordre de sa main, rendu officiel, aux généraux commandant les divisions en France d'éviter désormais de faire marcher les troupes, sans absolue nécessité, par les grandes chaleurs du jour. Qu'étaient-ce pourtant que les routes de la Bretagne, où l'on vit à cette époque quelques soldats succomber à la fatigue et aux chaleurs, comparées aux chemins à peine frayés qui conduisent de Varna dans la Dobroudja?

De ce côté, un ciel de plomb qui inclinait chaque front naguère si martial, un sol ardent qui brûlait la plante des pieds, ou d'infectes flaques d'eau qui, à la moindre brise, au moindre contact, soulevaient dans l'air et faisaient respirer d'impurs et morbides poisons; enfin un

effrayant et général aspect de désolation que le voisinage de la mer, mirage sans cesse décevant pour les lèvres desséchées par la soif de la fièvre, rendait plus interminable encore. Des chardons, de hautes herbes sans verdure que le soleil avait hérissées et jaunies, des broussailles non moins brûlées et qui ne servaient qu'à entraver la marche des colonnes, ou bien encore les détritus de végétaux empoisonnant les eaux des marécages, telles étaient les oasis de ce méphitique désert. Des étapes de vingt-cinq à vingt-sept kilomètres chacune, à travers un tel pays, étaient plus cruelles que ne l'auraient été à l'occident de l'Europe, même en pareille saison et par des chaleurs extraordinaires, des étapes de soixante kilomètres.

Il ne fallut pas rester moins de dix heures sur pied, sous un soleil enflammé, pour faire les onze kilomètres qui séparent Franka de Kapakli, distance qui marquait la première étape. Le pays encore accidenté, montueux, n'était pas jusqu'ici trop insalubre; et pourtant, dès le soir, quatre cas de choléra furent signalés par le docteur Cazalas, médecin principal de la division, et par les médecins Quesnoy, Bailly et Raoult de Longchamps, ses adjoints. N'était-ce pas déjà un avertissement (1)?

Le 22 juillet, l'étape fut de dix-huit kilomètres, de Kapakli à Tchatal-Tchesmé; la chaleur s'était encore élevée de trois degrés, et, avant même d'avoir terminé cette seconde marche, qui n'avait pas duré moins de quatorze heures, plus un arbre, plus apparence du moindre ombrage, sur un chemin étroit, à peine frayé, continuellement formé de montées et de descentes d'une raideur et d'une âpreté désespérantes.

Ce n'étaient là que les prémices : la plaine, qui pour beaucoup peut-être était une espérance, devait faire cruellement regretter les hauteurs. On s'y engagea, le 23, pour atteindre le troisième bivouac, à Kavarna, la chaleur augmentant toujours plutôt que de diminuer. Alors, en passant sur les étroites chaussées mal construites, presque ruinées, entre les lacs et les marécages, on commença à sentir les émanations funestes de la plaine de la Dobroudja, qui, dans une longueur de deux cents kilomètres, étalait la double et désolante image du dédain de la nature et des ravages de la guerre. En vain le soldat veut retenir son haleine pour empêcher les miasmes, imprégnés d'une

(1) L'ambulance de la 1re division se composait des médecins dont les noms suivent : MM. Cazalas, Andrieu, Quesnoy, Waghette, Raoult, Perrin, Bailly, Billon.

chaleur humide, de pénétrer dans sa poitrine : ils l'entourent, ils l'absorbent ; le poison de la fièvre parcourt ses veines, une sueur alternativement chaude et glaciale couvre son front, son pouls s'accélère, comme pour dévorer un reste de vie avant de s'abattre, ses yeux se cernent, d'étranges éblouissements les traversent, un lourd vertige appesantit sa tête, une sorte de pâte épaisse couvre sa langue, des crampes s'emparent de ses membres, sa poitrine et ses tempes se contractent, son cœur palpite tumultueusement, ses entrailles, douloureusement affectées, battent avec force. Un peu d'air pur pourtant le rappellerait peut-être à la vie ; mais il n'y en a pas plus que d'eau saine dans cette contrée, que le Tatar-Dobroudj lui-même a fuie, depuis que les invasions russes l'ont en quelque sorte réduite au néant, et dont les seuls et rares habitants sont quelques pâtres rachitiques, gardiens de troupeaux incessamment réduits par la guerre et l'épizootie. Pas une habitation humaine pour y reposer un moment le malheureux que le fléau vient de saisir. En fait d'œuvres de la main des hommes, il ne reste plus guère dans cette triste contrée que quelques fûts de colonnes brisées, quelques tombeaux antiques dénoncés par leur forme, sur lesquels le soldat, — déjà presque sans pulsation, la face plombée et violette, sans sueur désormais, les yeux enfoncés dans leur orbite, les extrémités, l'haleine même glacées, la voix rauque, expirante, les intestins torturés, rendant la vie dans des vomissements convulsifs, en proie aux paroxysmes de ses dernières crampes, — ne cherche plus qu'un appui pour la fin de son agonie. Le nombre des cholériques augmenta sensiblement dès ce troisième jour de marche, et tout présageait malheureusement, mais inutilement, que les dix litières, les cent trente cacolets ou paniers garnis d'oreillers portés à dos d'ânes et de mulets, les trop rares caissons d'ambulance et le petit nombre d'arabas, étroits chariots en bois sans la moindre ferrure, dont on pouvait disposer, n'avaient été que la plus insuffisante des précautions. On ne recula pas pourtant.

On fit même une étape plus forte que les précédentes pour arriver, le 24 juillet, à Satlemoulch-Gal, lieu maudit où l'on bivouaqua dans d'affreux et délétères bas-fonds remplis de cadavres d'hommes et de chevaux en pourriture, que les Russes avaient laissés derrière eux.

La marche continua, le 25 juillet, sur Mangalia. On fit vingt-six kilomètres, en se soutenant par l'espérance de trouver une ville et des secours à Mangalia ; mais on n'y rencontra que des ruines qui, dépourvues d'habitants, perdues pour ainsi dire sous les ronces, sem-

blaient appartenir à un autre âge. La colonne du général Espinasse y fut rejointe par le général Yousouf avec ses bachi-bouzoucks et un détachement de lanciers turcs.

La sixième étape, de Mangalia à Orgloukoï, ne fut que de vingt kilomètres ; mais par quels chemins ! par quel soleil ! par quelle méphitique atmosphère ! Le gosier ardent, la langue collée au palais, les lèvres couvertes d'une sorte d'écaille, le soldat aperçoit un puits, une citerne : il s'y traîne espérant y trouver un soulagement à la soif qui l'enfièvre, et n'y trouve que les odieuses exhalaisons des cadavres dont ils sont remplis jusqu'à la bouche. Le pâtre même, à son tour, craignant pour ses troupeaux autant que pour soi, a déserté ces immondes pays, où de grands oiseaux de proie, alléchés par l'odeur cadavérique, s'abattent çà et là sur les corps en décomposition, mais où quelquefois eux-mêmes trouvent la mort comme frappés par le poison qu'ils sont venus chercher. Alors, on ne sait au juste distinguer le véritable caractère du mal qui s'est emparé des troupes : c'est un mélange de typhus, de choléra et de peste, de divers empoisonnements miasmatiques, accompagnés d'un sentiment de fatigue auquel succède un état d'ivresse et de stupeur, de fétidité d'haleine, de tremblements des membres, de constrictions, d'étranges chaleurs suivies de refroidissements soudains, de nausées, de vomissements ; enfin c'est le mal de cette funeste contrée aggravé du défaut d'acclimatation, des prédispositions des individus, de l'excès de la fatigue et de l'insuffisance des secours. Les médecins attachés à la division ont beau se dévouer, se multiplier, ils suffisent encore moins que le nombre si limité des moyens de transport des malades.

Point d'interruption. Le septième jour depuis le départ du camp marquera la septième étape, et la plus longue, comme la plus accablante, vingt-sept kilomètres. Peut-être espère-t-on trouver un refuge dans l'activité ; peut-être n'est-ce pas sans raison maintenant que le général Espinasse se hâte de gagner Koustendjè, d'où il espère pouvoir évacuer ses malades sur Varna, au moyen des navires qui ont amené les zouaves.

Le général Yousouf, passant sur le flanc de la colonne d'infanterie, avait pris deux jours d'avance sur elle depuis Mangalia ; il était arrivé, dès le 26, à Koustendjè, où l'on avait déjà débarqué douze à quinze cents zouaves. Joignant ceux-ci à ses cavaliers, il reprit aussitôt sa marche, s'engageant au cœur de la Dobroudja pour surprendre les Russes, si réellement il y en avait encore, et satisfaire aux ordres di-

rects qu'il avait reçus du maréchal de Saint-Arnauld, comme le général Espinasse avec lequel il devait se concerter, mais sous le commandement duquel il n'était en rien placé. C'était encore une chose fâcheuse que les trois divisions d'infanterie et la colonne de cavalerie chargées de cette expédition, n'obéissent point à un seul chef, et que chaque général, tête de colonne, fût en quelque sorte abandonné à son libre arbitre; cela suffirait pour achever de dénoncer l'absence de toute espèce de plan.

Pendant que le général Yousouf poussait sa pointe en avant et que le général Espinasse n'était plus qu'à quelques kilomètres de Koustendjè, touchant déjà au Retranchement de Trajan, un grain sombre et menaçant s'avance accompagné de tourbillonnements furieux, s'ouvre et tombe en cataractes sur les soldats. Les infortunés passent d'une sueur ardente à un froid glacial sous la pluie torrentielle dont ils sont inondés; ils s'enfoncent jusqu'aux genoux dans de noirs marais qui grossissent et débordent subitement sur les étroites chaussées. C'eût été peu pour l'armée que cette transition subite et que le déluge qui l'enveloppait de la tête aux pieds, si les lacs et les marais, remués par l'orage jusque dans leurs détritus et leurs bourbiers le plus infects, n'avaient pas fait affluer alors dans toutes les poitrines oppressées ce qu'ils renfermaient de plus actifs poisons. Le soldat marchait ou campait uniquement au sein de la peste. Ce fut ainsi que le général Espinasse se vit réduit à faire bivouaquer ses soldats, le 28 juillet au soir, dans la fange morbide, sur le bord du funeste lac de Pallas, à quatre kilomètres de Koustendjè, ville qui ne présentait plus qu'un informe amas de ruines. L'unique genre de refuge que l'on eût prévu pour le soldat, dans cette expédition à travers un pays de tout temps tristement renommé pour ses désastres militaires, était la tente-abri, invention du maréchal Bugeaud en Afrique, composée, pour deux hommes, des toiles étroites de deux sacs de campement, boutonnées ensemble et soulevées sur un bâton à un mètre du sol; et encore les quatre piquets de ses angles avaient-ils peine à la fixer sur le bourbier de la Dobroudja. Point de paille pour se coucher : il faut rester debout ou s'étendre sur l'infect marécage, d'où beaucoup ne se relèveront pas.

Ce même soir, un détachement des bachi-bouzouks du général Yousouf, commandé par le capitaine du Preuil (des chasseurs d'Afrique), eut un engagement avec un parti de cavalerie russe. Un moment le capitaine du Preuil, avec une trentaine des siens, se vit cerné par un escadron de cosaques; il avait reçu neuf coups de lance et avait eu un cheval tué sous lui, quand il fut enfin dégagé, gardant le

champ de bataille où les ennemis, en se retirant, laissaient vingt des leurs mortellement atteints.

Après cette escarmouche, le général Yousouf ayant été avisé, — on ignore jusqu'à quel point la chose était parfaitement exacte, — que trois régiments russes se trouvaient encore aux environs de Baba-Dagh, fit savoir au général Espinasse qu'il allait se porter promptement sur eux, avec douze cents zouaves, les spahis d'Orient et quatre pièces de canon, dans le but de les surprendre et de les tailler en pièces, l'invitant à porter sa 1re brigade en avant, pour l'appuyer si besoin était. Il allait non-seulement de l'honneur du général Espinasse d'accéder à cette demande, mais aussi de son devoir tel que le lui avait tracé le maréchal de Saint-Arnaud en lui ordonnant d'appuyer les opérations du général Yousouf. Aussi n'hésita-t-il pas, malgré l'état déjà bien douloureux de sa division.

Le lendemain, un nouvel engagement eut lieu entre les cosaques et deux régiments de bachi-bouzouks, sous les ordres du commandant Magnan, naguère l'un des officiers directeurs de l'école militaire de Constantinople, du capitaine d'état-major de Sérionne et du sous-lieutenant au 7e de ligne, Benner. Les cosaques, qui étaient en nombre, se battirent bravement ; mais ils finirent par reculer, ce qui permit aux bachi-bouzouks de faire une razzia de deux mille moutons.

Le général Yousouf, dont la colonne ne s'était point encore sentie frappée, avait résolu de pousser, la nuit suivante, jusqu'à Baba-Dagh pour tomber inopinément sur les régiments russes qu'il croyait concentrés sur ce point, quand à six heures du soir du 30 juillet 1854, départ sonnant, un spectacle inouï, foudroyant, le saisit de stupéfaction et de douleur : cinq cents de ses soldats, dont trois cents zouaves, ne répondent plus ; ils gisent morts ou mourants sur le sol ; le choléra les a subitement anéantis. On ne songe plus à marcher sur Baba-Dagh, à inquiéter les Russes qui, selon toute probabilité, n'avaient montré quelques partis dans la Dobroudja que pour y attirer les alliés ; on enterre les morts, on charge les agonisants sur les chevaux de la cavalerie et de l'artillerie, et l'on se replie, en silence, sur la 1re division, que l'on croyait moins malheureuse.

Le général Yousouf la rencontra le jour suivant, 31 juillet, bivouaquant à Kargalik, mais hélas! dans une position non moins affreuse que la sienne. Le 30 juillet ne lui avait pas été moins funeste qu'à la colonne de cavalerie et de zouaves. Où le général Yousouf avait cru trouver des consolations, des secours, il ne rencontra que des malheurs égaux aux siens, que d'autres cadavres, d'autres agonisants. En une



LA [illegible]

nuit, les tentes de cette division, naguère si belle, avaient recouvert presqu'autant de morts que de vivants. C'était à peine si l'on osait creuser des fosses pour y enterrer les victimes du fléau; car plus on ouvrait ce sol plus il en sortait d'exhalaisons putrides, non moins funestes que celles qui s'échappaient des cadavres.

La colonne du général Yousouf, en présence d'un tel tableau, n'eut qu'à poursuivre sa route sur Koustendjè, sombre et le front courbé. Les bachi-bouzouks laissaient partout derrière eux de longues traînées de cadavres qu'ils ne prenaient pas la peine de recouvrir de terre et qui, dans leur décomposition, contribuèrent encore à augmenter le fléau. Cinq cent soixante-neuf zouaves, sur les quinze cents au plus que le général Yousouf avait réunis à sa colonne, avaient été frappés du choléra. La colonne du général Espinasse se replia de son côté sur son campement du lac Pallas. Ce sont deux grands convois funèbres qui suivent des lignes parallèles, craignant de se mêler de peur d'aggraver, par la concentration, l'intensité de la contagion. Les cris déchirants des malades, les derniers râlements de l'agonie, navrent et terrifient ceux qui ne sont pas encore atteints, qui vont l'être tout à l'heure. De temps à autre, un bruit sourd se fait entendre : c'est un infortuné qui tombe mort des mains amies ou des épaules des camarades qui l'avaient recueilli et emporté avec un reste de vie. Que d'exemples touchants de dévouement, d'amitié, contre quelques-uns d'égoïsme dans cette triste retraite! On a rapporté celui du sous-lieutenant Pereira, (Paul-Charles) du 27[e] de ligne, qui, aux premiers symptômes qu'il ressentit du choléra, se sépara de sa colonne, pour ne pas effrayer ses soldats, et allait succomber sur la route, quand le capitaine de zouaves Abbatucci (1) l'aperçoit au moment où son cheval va passer sur son corps, le reconnaît, l'embrasse, l'installe sur sa selle, marche à pied auprès de lui et ne le quitte plus qu'il n'ait assuré sa guérison. Nombre d'épisodes aussi touchants se passèrent dans tous les rangs de l'armée. On voyait les soldats les plus valides former des brancards avec leurs sacs de campement, y étendre leurs pauvres camarades frappés de la maladie, et les porter pendant plusieurs heures, sans même abandonner les armes et les sacs de ceux qui n'étaient plus et des effets desquels ils ne voulaient pas laisser l'ennemi profiter. Le 9[e] bataillon de chasseurs, avec son commandant Nicolas (2), et le 1[er] bataillon du 27[e] de ligne,

(1) A présent (1857) lieutenant-colonel au 52[e] de ligne.
(2) Le baron Nicolas Nicolas, aujourd'hui colonel du 50[e] régiment d'infanterie.

avec le colonel Vergé (1), qui formaient l'arrière-garde, se signalèrent surtout dans ce douloureux office.

Il semble qu'il faille toujours qu'une victime soit plus particulièrement dévouée aux plaintes et au mécontentement du plus grand nombre, dans ces jours de cruelles épreuves. Le général Espinasse fut cette victime, et, sans que l'on en connaisse encore bien au juste le prétexte, un long cri s'éleva contre lui qui le précéda à Varna et eut son retentissant écho jusqu'en France. Le gouvernement d'ailleurs devait prendre soin de justifier ce général, en déclarant qu'il n'avait fait en toutes choses qu'obéir aux ordres du maréchal de Saint-Arnaud.

Le général Canrobert, de retour de son exploration par mer dans les parages de la Crimée, s'était fait transporter en toute hâte, par le vapeur *le Cacique,* à Koustendjè, où il arriva dès le 31, au moment où le général Espinasse y évacuait ses malades du camp de Pallas, pour qu'ils fussent de là transportés à Varna, sur *le Pluton.* Cœur sympathique, le général Canrobert fut profondément ému par le spectacle que lui présentait sa division. Sa présence fut pour beaucoup une consolation, une espérance.

Hélas! ce n'était qu'une espérance. L'épidémie ne pouvait décroître dans ce lieu où deux mille cholériques étaient réunis et autour duquel on venait d'enfouir encore douze cents cadavres. Comme si ce n'eût pas été assez de tant de calamités en si peu de jours, au choléra, au typhus, vint se joindre un commencement de disette. Huit jours de marche, bien que tant de monde eût manqué à l'appel, avaient suffi pour épuiser les vivres. Avait-on donc pensé que l'on en trouverait sur ce sol inculte et dénudé? Le général Canrobert chargea le commandant du bâtiment affecté au transport des malades, de lui faire expédier au plus vite, de Varna à Mangalia, des vivres frais, du vin, de l'eau-de-vie, du café et du sucre. En attendant, la mort continua de sévir sur cette malheureuse division qui semblait menacée d'être entièrement anéantie.

Pendant ce temps, la division Napoléon avait sagement rabattu sur Varna, ne comptant encore que cinquante-six cas de choléra et trente-quatre décès. Malheureusement cette division, qui n'avait été qu'effleurée pour ainsi dire dans la Dobroudja par l'épidémie, présenta, dit le docteur Scrive, médecin en chef de l'armée d'Orient, du 4 au 16 août, deux cent trente-huit cas nouveaux (2).

(1) A présent général.

(2) A l'ambulance de la 3e division étaient attachés, en qualité de médecins : MM. Périer, Colmant, Fournier, Mercier, Perreon, Herbecq, Riolacci, Bernard.

Quant à la division Bosquet, qui suivait la 1re division à un jour de marche, elle recueillit à Mangalia les influences cholériques, et commença sur ce point à être maltraitée par le fléau. Toutefois le général Bosquet avait pris des précautions qui devaient être bien utiles à ses soldats. Il avait trois cents arabas répartis entre les régiments de sa division, de manière à ce qu'aucun ne manquât de vivres ni de secours. Il tenait fortement la main à la stricte observation des mesures hygiéniques, ne négligeant rien de ce que prescrivaient les médecins intelligents et dévoués attachés à sa division (1). La marche était interrompue méthodiquement, pour que les hommes fissent leur soupe et leur café, malgré l'extrême difficulté de se procurer de l'eau. Le chariot qui ne contenait plus d'approvisionnements n'était jamais abandonné, et les paysans et les bœufs qui l'avaient conduit plein de vivres, le traînaient encore plein de malades. Enfin rien de ce qui était humainement possible dans les déplorables conditions où il se trouvait placé, ne fut épargné par le général Bosquet, qui rebroussa chemin à la nouvelle de la retraite de la colonne du général Yousouf et de la division Espinasse. Parvenu au camp de Franka, à huit kilomètres de Varna, il fut averti, par un aide de camp du maréchal de Saint-Arnaud, que les hôpitaux de cette ville regorgeaient de tant de malades que l'on n'y pourrait point recevoir les siens. Sa réponse fut qu'il n'était pas dans l'intention d'user des hôpitaux de Varna et qu'il avait pour ses malades une position plus favorable, suivant en cela les sages avis du corps médical, qui venait de consacrer sur une large échelle le principe de l'hôpital sous toile, au haut du plateau de Franka. En effet, le général fit aussitôt dresser des tentes sur ces sommets bien aérés et bien boisés ; il y installa les cholériques auprès desquels se tenaient de braves soldats au cœur dévoué, de courageuses cantinières. Parmi celles-ci, on en signalait surtout une, du nom de Philippon, pour son dévouement mêlé d'une gaieté naturelle ou calculée qui ranimait les pauvres malades. La division Bosquet, en vingt-cinq jours, dans lesquels étaient compris ceux passés dans la Dobroudja, compta cinq cent dix-huit cas de choléra et trois cent cinquante-quatre décès. Ce chiffre était bien faible, si on le comparait à celui de la 1re division.

Celle-ci, cependant, avait quitté son bivouac de Pallas, le 1er août au matin ; mais la mort ne se lassait pas de la suivre, semant de tombes

(1) Les médecins attachés à l'ambulance de la 2e division étaient alors : MM. Barby, Bourguillon, Beaucamps, Fratini, Gillin, Roustans, Lapeyre, Imbert.

fraîches tous les pas sur son chemin. Le 2 août fut une journée plus terrible encore, s'il était possible, que les précédentes. Les officiers eux-mêmes durent descendre de leurs chevaux pour les faire concourir au transport des innombrables malades. Les arabas, les cacolets, les litières, les chevaux de l'artillerie, ceux des officiers ne suffisant pas aux besoins de l'ambulance, le général Canrobert dépêcha un de ses aides de camp au général Yousouf, pour le prier d'avoir égard à la cruelle position de sa colonne, si douloureuse que pût être celle de la cavalerie qu'il commandait, et de lui envoyer quelques moyens de transport. Le général Yousouf inspira tant de commisération même aux farouches bachi-bouzouks en faveur de ceux qui étaient venus combattre pour leur sultan, pour leur patrie, qu'entraînés par l'onction de ses discours, ils s'écrièrent qu'ils étaient prêts à porter des vivres à la colonne la plus en souffrance, non-seulement sur leurs chevaux, mais sur leurs épaules. Un convoi de subsistances venait d'arriver à Mangalia. Tandis qu'un escadron de lanciers turcs se chargeait d'aller au-devant des cholériques restés les plus en arrière avec le général Espinasse, qui était lui-même dans un triste état de santé, six cents chevaux furent conduits au général Canrobert. On le rencontra à une journée de marche de Mangalia, où, avec cette assistance, il put enfin arriver. En attendant des navires à vapeur pour le transport des cholériques, la division établit son bivouac dans un lieu qui fut transformé en un vaste hôpital, et où, en raison de l'insuffisance du personnel médical, chaque corps dut fournir aux ambulances un détachement commandé par un officier.

Le général Canrobert ne se remit en route pour Varna, avec les hommes de la 1re division restés valides, que quand, les vapeurs étant arrivés, il eut pu embarquer, le 9 août, environ deux mille cholériques, au nombre desquels étaient le général Espinasse et le lieutenant-colonel Denis de Senneville.

La flotte, en ces circonstances comme en bien d'autres, faisait un rude service d'abnégation et de dévouement : car les équipages des bâtiments qui servirent au transport des malades de Koustendjè et de Mangalia se virent bientôt aussi maltraités par le fléau que ceux qu'ils étaient venus secourir.

Les débris de la division Canrobert furent enfin réunis à Yénikeuï et à Varna, où les avait précédés ceux de la colonne du général Yousouf, qui non-seulement était réduite par le choléra, mais encore par les incessantes désertions des bachi-bouzouks. Il restait à la 1re division,

suivant l'estimation de l'inspecteur général du service de salubrité à l'armée d'Orient, la moitié à peu près de son effectif, et l'autre moitié était dans les hôpitaux ou sous terre. Le médecin en chef de la 1[re] division estimait, d'autre part, « que la moitié des bachi-bouzouks étaient morts (1). » Moins saisissable dans ses calculs à cet endroit (2), l'auteur de la *Relation médico-chirurgicale de l'armée d'Orient* constate aussi des pertes effroyables. Il résume les cas de choléra pour l'armée d'Orient en général, du 3 juillet au 14 août, à huit mille cent quarante-deux, et les décès en résultant à cinq mille cent quatre-vingt-trois, sur un effectif de cinquante-cinq mille hommes. « Pour tout esprit judicieux, dit-il, cette pesante mortalité devait être la conséquence naturelle du développement d'une épidémie si meurtrière par elle-même, et devenue plus destructive encore en surprenant nos troupes à l'improviste, à la suite de fatigues excessives et de privations, dans le cœur d'une contrée dévastée et d'une insalubrité notoire. Devant des conditions aussi défavorables, l'art, devenu impuissant, est réduit à n'apporter qu'un soulagement moral à de si grandes infortunes... Jamais, dit-il à une autre page de sa relation, jamais je n'ai assisté à un spectacle plus épouvantable que celui qui s'offrait à nos yeux sur la plage de Varna, lorsqu'on mettait à terre ces pauvres soldats rendus méconnaissables par le terrible fléau qui les avait frappés. Une fois surtout, c'était le soir, et la clarté douteuse de la lune ajoutait encore des teintes plus lugubres au tableau, les malades étaient hissés hors des barques par des matelots, déposés sur le sable de la plage : les uns, complétement affaissés par l'étreinte poignante du mal, se laissaient tom-

(1) *Souvenirs d'une mission médicale à l'armée d'Orient*, par M. L. Baudens, inspecteur général du service de salubrité à l'armée d'Orient; Paris, 1857.

(2) Nous disons moins saisissable, parce que le tableau que l'auteur présente page 76, de la marche et des suites du choléra, pendant la durée de l'épidémie dite de Varna et de la Dobroudja (du 3 juillet au 20 août 1854), ne nous a pas paru exempt de lacunes, d'obscurités et de restrictions, particulièrement en ce qui concerne cette annotation mise en marge des chiffres des hôpitaux de Varna, ville et campagne : « Ces chiffres ne contiennent pas les évacués *par mer* de la Dobroudja. »

« A sa rentrée dans le camp d'Yénikeuï, dit M. Scrive dans sa *Relation médico-chirurgicale*, la 1[re] division, si brillante et si nombreuse à son début, n'avait plus à son effectif que sept à huit mille baïonnettes valides ; elle en avait douze mille à l'arrivée de France. » Plus loin l'auteur dit : « Les zouaves du 1[er] régiment, suivant le rapport de M. le docteur Maupou, ont donné le chiffre énorme de cinq cent soixante-neuf invasions, du 29 juillet au 6 août ; douze cents cadavres furent enterrés en quelques jours à Koustendjè, parmi lesquels nous eûmes la douleur de compter un de nos savants et dévoués camarades, le docteur Monier, du 1[er] bataillon de chasseurs à pied, victime de son zèle et de son devoir. »

ber lourdement; les autres, ayant conservé un reste de vigueur, faisaient quelques pas comme des gens ivres ou se traînaient sur les mains, et tombaient bientôt rendus inertes à leur tour par l'épuisement de toute force. Quelques-uns étaient nus ou presque nus; officiers, sous-officiers, soldats, étaient couchés pêle-mêle sur le sable; les rangs étaient confondus devant la mort imminente pour chacun. La plupart demandaient à boire, de cette voix cassée, presque sépulcrale, propre à la maladie; d'autres poussaient des cris ou gémissaient sous l'impression douloureuse des crampes. Ceux qui avaient succombé à l'instant du débarquement, étaient alignés sur la berge, chacun ayant conservé la position que l'agonie lui avait donnée. C'était la scène de désolation la plus émouvante et la plus digne de pitié qu'on puisse imaginer (1). »

Le corps médical paya, dans cette période du choléra en Orient, un large tribut à la mort, par suite de son dévouement et de son zèle infatigables. Les médecins-majors Monier, Bert, Pontié, Lagèze; les médecins aides-majors Bailly, Girard, Plassan, Stéphani, Dumas; les pharmaciens Claquart et Musart furent rapidement enlevés. Les aumôniers de l'armée se montrèrent également dévoués et prodigues de leurs soins, au péril de leur vie. Les sœurs de charité ne devaient pas être absentes, comme bien on pense, de ce théâtre de douleurs et de dangers. L'une d'elles, du nom de Sainte-Marie-Thérèse, qui était accourue de Constantinople à Varna, avec plusieurs de ses compagnes, compta parmi les premières et les plus regrettables victimes. A l'occasion du choléra, dont l'influence, suivant la remarque du docteur Scrive, ne devait pas cesser d'exister parmi les troupes à des degrés variables jusqu'aux approches de l'hiver de 1855, des récompenses honorifiques furent distribuées dans l'intendance et l'administration, dans le corps médical et le service des hôpitaux, parmi les aumôniers, ainsi que dans les divers rangs de l'armée de terre et de l'armée de mer. Elles ne furent certes pas les moins noblement acquises pendant cette guerre (2).

(1) *Relation médico-chirurgicale de la guerre d'Orient*, par le docteur Scrive, médecin en chef de l'armée d'Orient.

(2) Le docteur Lévy, directeur du service médical de l'armée, fut nommé commandeur de la Légion d'honneur; les médecins Salleron, Périer, Grillois, Eichacker, de l'armée de terre, furent nommés officiers de la Légion d'honneur; les médecins Haspel, Latour, Pellier, Brumens, Burlureaux, Vachette, Bertrand, Seigle, Raoult de Longchamps, Barberet, Castaing, Cuignet, Tisard, Constantin, Delune, Cavaroz, le pharmacien principal Jeannel, tous aussi de l'armée de terre, furent nommés chevaliers; ainsi que le médecin turc Xanthopoulo, l'infirmier-major Clavette et l'adjudant en premier Sauvage, du service des hôpitaux. — Le père Gloriot, aumônier de la brigade de

Il fut encore heureux, dans le désastre occasionné par cette inutile et fatale reconnaissance dans la Dobroudja, que l'on eût conçu une idée fort exagérée des forces dont l'ennemi disposait dans ce pays : car s'il se fût trouvé réellement par là un corps d'armée de dix mille hommes acclimatés, il n'aurait pas manqué de se mettre à la poursuite de la colonne du général Yousouf et de la 1re division, l'une et l'autre en désarroi ; mais, on le répète, tout porte à croire que l'on avait été trompé, et que ce n'étaient que des partis cherchant à attirer les alliés dans cette contrée empestée par les cadavres de quinze mille Russes et d'un nombre plus grand encore de chevaux. On ne s'était pas méfié du système russe de faire la guerre : attirer l'ennemi, reculer ensuite en ne laissant sur son passage que les déserts et la mort. Quarante-deux ans d'intervalle semblaient avoir fait oublier la terrible leçon de 1812. Les Russes furent longtemps encore aperçus dans la Dobroudja ; ils y revinrent même un peu plus nombreux ; leurs sothnies de cosaques se montrèrent jusque sur le bas Danube et y prirent quelques positions quand les grandes chaleurs eurent cessé, soit à titre d'observation, soit comme moyen de diversion, en donnant des inquiétudes aux Turcs et à leurs alliés de ce côté ; mais jamais ils ne s'y rencontrèrent en forces suffisantes pour qu'on en pût être sérieusement troublé. Les Turcs poussèrent aussi plusieurs reconnaissances dans la Dobroudja, et leur cavalerie y eut quelques escarmouches avec les cosaques russes, mais ce fut absolument sans influence sur l'ensemble de la guerre.

Le vieil axiome des cœurs désolés, qu'un malheur n'arrive jamais sans un autre, devait recevoir son application le lendemain même du retour de la Dobroudja. Au moment où un long crêpe de deuil s'étendait sur Varna, sur les camps environnants et sur les escadres qui n'étaient pas plus épargnées que l'armée de terre ; au moment où les malheu-

cavalerie qu'avait commandée le duc d'Elchingen, eut pareillement la croix. — Les sous-intendants Blanc de Molines, Bligny-Bondurand, de Cor-de-Duprat, furent promus officiers de la Légion d'honneur. L'adjudant de 1re classe Gayard, de l'intendance, les officiers d'administration Delcambre et Deprez, reçurent la croix de chevalier. — Quarante-trois médailles militaires furent distribuées à des sous-officiers et soldats, et dix dans le service des hôpitaux.

Sur la flotte, l'abbé Cresp, aumônier supérieur, fut nommé officier de la Légion d'honneur; les abbés Bellée, Gros, Dégerine, eurent la croix de chevalier. — Furent nommés officiers dans le corps médical de la marine, les chirurgiens Marroin et Beau ; chevaliers, les chirurgiens Gourrier, Leroy de Méricourt, Bourgarel, Pellegrin ; le maître de manœuvre Tournier eut aussi la croix. Vingt et une médailles militaires furent distribuées à des sous-officiers, matelots, infirmiers et autres hommes de la flotte de la mer Noire.

reux cholériques revenus de l'expédition, commençaient à peine à être tant bien que mal installés au milieu de leurs camarades qui, sans sortir du camp, avaient été bien cruellement éprouvés aussi, voilà que, le 10 août au soir, un vaste incendie, dont l'origine n'a pu être suffisamment éclaircie, se déclare et se développe dans la ville avec une rapidité impossible à maîtriser ; la flamme, poussée au loin par le vent, sans cesse surexcitée par les magasins de spiritueux qu'elle rencontre, dévore, par rues entières, les fragiles maisons de cette ville où le bois domine dans les constructions ; le peu de largeur de ces rues ne lui laisse nulle part un point d'intersection, et déjà elle a gagné les magasins d'approvisionnement, qu'elle consume en grande partie.

Le maréchal de Saint-Arnaud crut d'abord que tout était perdu ; il eut, à quatre reprises, comme un accès de désespoir. Le saisissement, l'état de fièvre où il était ne lui laissèrent pas tout le sang-froid désirable ; c'est du moins ce qui paraît résulter de sa propre correspondance telle qu'elle a été publiée depuis sa mort et qui, sous quelques rapports, dénote un esprit surexcité par la violence du mal physique. Quand son premier trouble eut cessé, il donna ses ordres et fut vu partout au milieu du péril commun. Mais déjà, et pendant que les Mulsumans en désordre, au lieu de s'aider eux-mêmes, couraient chercher leur salut dans les mosquées pour y invoquer le Dieu de Mahomet, pendant que les commerçants erraient çà et là emportant leurs marchandises, les troupes étaient accourues de toutes parts, la 2e division ayant le général Bosquet en tête. Les troupes du génie surtout et de l'artillerie, en raison de leur aptitude, servaient de guides aux autres, sous la conduite de leurs officiers habitués au sang-froid nécessaire en de pareilles circonstances. Le général du génie Bizot, malgré son âge et son grade, montrait l'activité d'un jeune homme et ce dédain du péril personnel qui, à quelques mois de là, ferait sa perte. Le général Thiry, le chef d'état-major général de Martimprey, nombre d'officiers de tous grades, de toutes armes, dirigeaient les travailleurs, le dos appuyé aux murs mêmes des magasins à poudre pour lesquels on tremblait, ou se mêlaient aux soldats qui déployaient un courage digne d'un jour de bataille. Les officiers de marine et les matelots débarqués ne montraient pas un moindre dévouement. Les malades étaient emportés en lieu sûr ; aucun n'était laissé en arrière ; les soldats volaient à la fois au secours de leurs camarades et à celui des habitants, à quelque religion qu'ils appartinssent, Turcs ou Grecs. La rumeur publique accusait pourtant ces derniers de la catas-

trophe (1), comme précédemment déjà elle leur avait imputé un incendie à Gallipoli, où les soldats français s'étaient montrés également dévoués. Les compagnies du génie sapent les murailles, les artilleurs étendent sur les toits des draps mouillés, les pompes jouent incessamment, et néanmoins la nuit se passe, le jour revient que l'incendie dure encore. Les Anglais avaient été assez heureux pour évacuer de leur magasin tous leurs barils de poudre et pour les porter, au pas de course, en lieu sûr. Il n'en était pas de même des Français qui, ayant leurs dépôts de munitions plus près encore de l'incendie, n'avaient pu employer cet expédient. De ce côté, il y eut, à ce qu'il paraît, cinq minutes d'une angoisse terrible : le feu vint rejoindre les officiers et les soldats du génie au moment où ils allaient abattre une maison voisine de ces dépôts qui renfermaient deux mille quintaux de poudre, et dont deux sur trois étaient en pans de bois. Tous les officiers du génie présents s'élancent soudain à la sape avec leurs braves et intelligents soldats, et disparaissent un moment, au milieu des flammes, près de ces magasins que l'on s'attend à chaque seconde à voir sauter avec une partie de l'armée accourue sur ce menaçant théâtre ; mais ils sortent victorieux de la lutte : la part du feu était faite. Toutefois, huit jours encore après, les débris du bazar de Varna et les magasins de l'administration française n'avaient pas cessé de brûler.

Dans le trouble général, les restes du corps des bachi-bouzouks, que l'on avait voulu organiser en spahis, désertèrent et s'évanouirent. Le général Yousouf, resté sans soldats, après avoir été un moment employé à l'armée de Crimée, ne devait pas tarder à retourner en Afrique. Ce n'était pas à lui, mais au maréchal de Saint-Arnaud, que revenait l'idée

(1) « Le feu a éclaté près des magasins français; une grande partie des approvisionnements est détruite. Les employés de l'administration avaient jeté plusieurs bariques de liqueurs, et au moment où le liquide coulait dans la rue, on vit un Grec y mettre le feu. Il eut la tête fendue par un officier français et tomba dans le torrent de feu. » (*Correspondance du Times,* datée de Varna 11 août 1854.) Le même correspondant écrivait encore : « Un grand incendie a éclaté à Varna et a entièrement détruit plus d'un quart de la ville. On dit qu'il a été allumé par des Grecs; quelques-uns d'entre eux, sur lesquels on a trouvé des mèches, ont été arrêtés. » Cette opinion fut longtemps aussi celle de la presse française en général et de l'armée. Toutefois, après une enquête, le maréchal de Saint-Arnaud déclara qu'on n'avait pu rien découvrir de certain, et que le plus probable était qu'il fallait attribuer la catastrophe à l'imprudence d'un marchand qui aurait laissé sa lumière près d'un tonneau contenant de l'alcool ; quelques gouttes auraient pris feu et enflammé les vêtements de l'homme qui, en fuyant, aurait propagé l'incendie. Cette dernière version lave l'administration de l'imprudence qu'elle aurait eue de répandre des alcools sur la voie publique, dans une telle ville.

de cette éphémère création que l'expérience d'Omer-Pacha avait jugée impossible et même dangereuse.

Dans le temps où les armées des deux puissances occidentales étaient assaillies par tant de calamités, Omer-Pacha s'avançait, avec le gros de son armée, dans la Valaquie, ne trouvant devant lui que des villages abandonnés, incendiés, des campagnes rasées jusqu'à la racine, enfin tout ce qui caractérise la guerre sauvage des Russes. Ceux-ci pourtant, dans ces pays, ne pouvaient justifier la destruction qu'ils laissaient derrière eux par la grandeur d'un sacrifice patriotique, comme lorsqu'on les attaquait au cœur de leur empire, en 1812. Le 22 août, le généralissime ottoman fit son entrée à Boukharest. Ce même jour seulement, le feld-maréchal-lieutenant Coronini, commandant le corps autrichien d'occupation sous la direction du feld-maréchal de Hess, passa la frontière, après s'être bien assuré, par la marche d'Omer-Pacha sur Boukharest, par celle des Français dans la Dobroudja sur son flanc gauche, et par ses propres renseignements, qu'il pouvait s'avancer en Valaquie, sans crainte d'être exposé à mésaventure avec les Russes. Une proclamation du gouvernement ottoman annonça aux Valaques la prochaine entrée de l'armée autrichienne dans leur capitale, avec l'agrément du sultan; elle fut reçue à Boukharest avec une extrême froideur. Dès le lendemain, le désaccord se manifesta entre Omer-Pacha et le comte Coronini, qui arracha au divan la réintégration du prince Stir-Bey, longtemps partisan de la Russie, dans les fonctions d'hospodar, malgré l'animadversion qu'il inspirait aux populations. Ce ne fut qu'au mois d'octobre, quand l'avant-garde ottomane était maîtresse de Baba-Dagh, Toultscha, Matschinn, et de la ligne du Sereth, et après s'être assuré de la retraite des Russes derrière le Prouth, que le baron de Hess osa entrer à Jassy et faire occuper par ses troupes la Moldavie. Là, le prince Ghika fut aussi rétabli en qualité d'hospodar par l'entremise de Dervisch-Pacha, commissaire civil du sultan dans la Moldo-Valaquie. L'occupation des deux provinces devait être et fut en effet quelque temps commune aux Autrichiens et aux Turcs; mais bientôt le gouvernement de l'empereur François-Joseph et tous ses organes de publicité démontrèrent que les troupes envoyées par lui suffisant pour la garde de ces provinces, le sultan avait beaucoup mieux à faire de son armée, en l'expédiant à la suite de celle des Anglo-Français, que de la laisser sur le Danube et surtout que d'en entretenir une partie dans la Moldavie et la Valaquie. Au bout de quelques mois en effet, les Autrichiens occupèrent à peu près sans partage les deux principautés, et s'y organisèrent en maîtres, comme s'ils ne les avaient

jamais dû quitter. C'était bien ce que leur gouvernement espérait.

Tel était l'ensemble des événements qui se passaient dans la Turquie d'Europe, au moment où, dans un dernier conseil de guerre, on allait définitivement se fixer sur le prompt départ des alliés pour la Crimée.

Pendant que, d'autre part, les puissances occidentales cherchaient à entamer la Russie par la Baltique, dans une campagne maritime qui fera le sujet d'un chapitre spécial, l'Asie était le théâtre de nouveaux combats entre les Turcs et les Russes.

Les Géorgiens ayant eu vivement à se plaindre, comme on l'a dit déjà, du retour momentané des Turcs dans leur pays, et particulièrement de Sélim-Pacha, commandant de l'aile gauche de l'armée d'Anatolie, au lieu de prendre les armes pour eux, les prirent contre eux et formèrent de nouveau, par leur ardeur guerrière et leur vaillance habituelle, le principal appui de la puissance du czar de ce côté.

Sur les entrefaites, Hassan-Bey, le conquérant du fort Saint-Nicolas et lieutenant de Sélim-Pacha, ayant eu connaissance, pendant une de ses excursions, qu'il n'était pas loin du corps russe d'observation du général Andronikof, résolut de le surprendre ; mais il échoua complétement. L'affaire coûta la vie au bey lui-même et à plus de quinze cents de ses bachi-bouzouks ; nombre d'autres furent massacrés dans leur fuite par les Géorgiens exaspérés. A la nouvelle de cette défaite, Sélim-Pacha prit le parti d'abandonner Ozergthi (ou Ozurgety) dont il avait fait son quartier général et sa place de dépôt, à quelque distance en arrière du fort Saint-Nicolas, où la division navale du contre-amiral Lyons et du commandant de Chabannes l'avait encore trouvé, comme on a vu, vers le 17 mai de cette année. Mais, en se retirant sur Lakva, il fut attaqué, le 16 juin (1), près de la rivière de Tchournk, par le général Andronikof qui, après une action d'à peine trois heures, lui fit lâcher pied sur toute la ligne, le mit en pleine déroute et lui enleva canons, tentes et bagages. L'armée ottomane ne se rallia qu'à Batoum ; mais les Russes, inquiétés sur leurs derrières par Schamyl, n'ayant pas jugé prudent de poursuivre leur avantage, elle retourna bientôt à sa première position entre Saint-Nicolas et Tchournk-Sou, où elle fut renforcée en hommes et en canons, mais sans en tirer parti. Ces Asiatiques,

(1) Nous devons faire observer que, pour toutes les affaires d'Asie, il nous est impossible de bien préciser les dates, et qu'indépendamment des différences entre le calendrier grec et le calendrier grégorien, elles varient dans les rapports et dans les auteurs que nous consultons. Le général Klapka place au 9 juin, au lieu du 16, l'affaire de Tchournk.

qui n'avaient rien de commun avec l'armée d'Omer-Pacha, aussi indifférents au sentiment de l'honneur qu'à celui du devoir, passèrent nonchalamment leurs jours à observer les Russes jusqu'à ce que ceux-ci vinssent troubler de nouveau leur repos.

Après les succès du prince Andronikof, le prince Béboutof et le lieutenant général Wrangel devaient sortir, l'un d'Alexandropol, l'autre d'Érivan, pour entrer sur le territoire turc. Leur marche fut retardée par l'irruption de Schamyl dans la direction de Tiflis, jusqu'à l'Alazani, rivière aux environs de laquelle le chef des Circassiens se maintint pendant tout le mois de juillet.

Ce danger disparu, Wrangel s'avança d'Érivan vers Bayazid. Il battit à Kara-Boulouk, le 29 juillet, une division turque, dépendant du corps d'armée de Sélim-Pacha, occupa ensuite Bayazid dans l'Arménie turque, et marcha sur la grande route d'Erzeroum jusqu'à Diadin. Le voluptueux, nonchalant, dilapidateur, impolitique, incapable Sélim-Pacha fut enfin destitué, mais beaucoup trop tard. Battu partout, il avait en outre rendu partout la domination turque odieuse ; il fallait qu'elle fût bien abominable, pour que les populations géorgiennes lui préférassent celle de la Russie, après tout ce que celle-ci leur avait fait éprouver de vexations.

Pendant ce temps, le prince Béboutof, sorti d'Alexandropol, avait porté son camp à Kourouk-Déré, avec l'intention d'attirer au combat le mouchir d'Anatolie, Zarif-Moustapha-Pacha, qui occupait un camp retranché à Hadji-Valy, à vingt kilomètres environ de Kars. Après une longue attente et de fréquentes escarmouches avec les avant-postes turcs, il réussit dans son plan. Zarif-Moustapha-Pacha, bien qu'ayant ordre de se tenir sur la défensive, crut qu'il était opportun d'aller attaquer les Russes, avant qu'ils se fussent renforcés du corps d'armée du général Wrangel. Il se mit à cet effet en mouvement, le 4 août ; mais Béboutof, en ayant été instruit par ses espions, leva aussitôt son camp, et, dans la nuit du 5 août, s'avança sur deux colonnes, marchant à deux cents pas l'une de l'autre, par la route de Mesko, avec le projet soit de recevoir l'attaque des Turcs s'ils étaient réellement dans l'intention de la donner, soit de les prendre en flanc si leur mouvement n'avait d'autre objet que de se retirer sur Kars.

A peine le jour eut-il paru que les deux armées se trouvèrent en présence, celle des Turcs se dirigeant sur le camp abandonné par les Russes et occupant les hauteurs de Kara-Yali (ou Kara-Dagh), sur lesquelles une redoute était construite. Après quelques mouvements préliminaires, la bataille s'engagea, à cinq heures et demie du matin du 5

août (1), entre Kourouk-Déré et Indjé-Déré; les Turcs ouvrirent les premiers le feu avec des forces doubles à peu près de celles de leurs adversaires. L'infanterie ottomane, appuyée par une artillerie bien disposée et bien servie, remporta d'abord un avantage assez marqué sur l'aile droite du prince Béboutof; mais des masses de cavalerie russe vinrent jeter le désordre dans ses rangs, se précipitèrent sur l'artillerie turque et lui enlevèrent huit pièces de canon. En même temps, l'infanterie de Béboutof s'était rapidement portée en avant. Zarif-Moustapha-Pacha, pressé par le mouvement combiné de l'ennemi, se replia avec le centre de son armée sur un mamelon assez élevé, excellente position qu'il garnit de vingt pièces de canon et d'où il pouvait opposer encore une résistance décisive. L'infanterie russe l'y suivit de près; elle attaqua ses troupes corps à corps, et, après une lutte acharnée, l'armée ottomane vit son centre enfoncé et son aile droite culbutée. La bataille pourtant n'était pas finie. Les Turcs se ralliaient incessamment et revenaient à la charge, faisant du moins payer à l'ennemi ses succès qui se seraient peut-être changés en défaite, si le mouchir d'Anatolie avait eu une cavalerie suffisante et plus de troupes régulières à lui opposer. L'aile droite russe, vigoureusement attaquée en flanc pour la seconde fois, courut un moment un tel danger que le prince Béboutof fut obligé d'envoyer à son secours presque toutes les forces dont il disposait sur d'autres points. La bataille recommença bientôt avec fureur. La direction des colonnes turques contraignit le prince Béboutof à étendre jusqu'à plus de cinq kilomètres sa ligne de bataille et à prendre de nouvelles positions. L'artillerie, renouvelant son feu de part et d'autre, fit de nombreuses victimes, particulièrement du côté des Russes. Mais encore une fois ceux-ci reprirent l'avantage, au moyen des trente-six escadrons de dragons et des deux mille cinq cents cosaques dont ils disposaient. La trop peu nombreuse cavalerie de Zarif-Moustapha-Pacha fit merveille contre l'aile gauche du prince Béboutof, qu'elle arrêta quelque temps par une charge des plus brillantes; mais, à son tour, il lui fallut reculer. Zarif-Moustapha-Pacha avait perdu la bataille, mais non l'honneur comme Sélim-Pacha. D'ailleurs il put retourner sans trop de désordre à son camp, sans être poursuivi et après avoir fait éprouver à l'ennemi des pertes au moins égales à celles qu'il avait lui-même essuyées. Elles s'élevaient, suivant quelques rapports, du côté

(1) Selon le calendrier grec probablement, ce qui correspondrait au 25 juillet de notre calendrier.

des Russes, à six mille tués et deux mille blessés, bien que le prince Béboutof, les diminuant suivant l'usage moscovite, ne les portât qu'à cinq cent soixante-dix-neuf tués, dont vingt-trois officiers, et à deux mille trois cent trente-six blessés, dont deux généraux et cent vingt-sept officiers. Le prince Béboutof se glorifiait d'avoir tué aux Turcs deux mille hommes, de leur avoir fait deux mille dix-huit prisonniers et enlevé quinze canons. L'armée russe ne tira pour le moment d'autre parti de sa victoire que d'être en sécurité pour le reste de la campagne, du côté des Turcs.

Pendant ce temps Schamyl, à la tête de dix-huit mille hommes, recommençait à dévaster la Géorgie et menaçait Tiflis même. A cette nouvelle, le prince Béboutof leva, dès le 17 août, son camp de Kourouk-Déré, fit sauter le fort de Bayazid, quitta le territoire ottoman, et alla s'établir au confluent du Kars-Tchaï (rivière de Kars) et de l'Arpa-Tchaï, près d'Alexandropol, pour être en situation de s'opposer aux incursions des Circassiens.

Il ne se passa plus rien de saillant en Asie jusqu'à la fin de la campagne de 1854, si ce n'est l'arrestation de Zarif-Moustapha-Pacha, accusé d'avoir enfreint les ordres du sultan en marchant contre l'ennemi au lieu de l'attendre, de désaffectionner les habitants de son gouvernement en les accablant de réquisitions, de n'avoir point fait obstacle aux déprédations des bachi-bouzouks, enfin, de n'avoir point travaillé avec assez d'ardeur à la réorganisation de l'armée turque en Asie. Relativement à ce que s'étaient montrés ses prédécesseurs et au peu de fond qu'il avait pu faire sur ses lieutenants, peut-être fut-on un peu sévère à son égard; il avait fait moins mal que tous les autres, et la bataille d'Indjé-Déré, quoique perdue, ne témoignait pas qu'il fût un homme sans quelque valeur. On lui donna pour successeur Vassif-Pacha, auquel on adjoignit, avec le titre de férick, le colonel Williams, commissaire anglais près l'armée d'Anatolie. L'un et l'autre ne devaient arriver en Asie que dans les premiers mois de l'année suivante.

CHAPITRE V.

La Baltique. — La flotte. — Bomarsund.

Les bâtiments à vapeur et à hélice. — Les Français inventeurs de la marine à hélice. — La marine d'Angleterre. — Les alliés dans la Baltique. — Physionomie de cette mer. — Premières opérations des Anglais dans la Baltique, sous le vice-amiral Napier. — Arrivée d'une escadre française sous les ordres du vice-amiral Parseval-Deschênes. — Sa jonction avec la flotte anglaise. — Kronstadt.— Les îles d'Aland et Bomarsund. — Premières opérations contre Bomarsund. — Formation d'un camp à Boulogne. — Formation d'une quatrième escadre française. — Envoi d'un corps de troupes de débarquement dans la Baltique. — Attaque de Bomarsund par mer et par terre. — Prise de la place. — Opérations navales dans l'océan Glacial arctique et dans la mer Blanche. — Opérations dans l'océan Pacifique et la mer du Kamtschatka. — Attaque malheureuse de Pétropaulowski par les alliés.

De la mer Noire il faut tourner maintenant les yeux vers la Baltique, théâtre d'autres événements. La guerre se portait aux deux extrémités les plus importantes de cet immense empire de Russie qui, à part ses insaisissables et peu accessibles limites dans les froides régions de l'Amérique du nord et de la Tartarie sibérienne, confine d'un côté à la Turquie et à la Perse, et de l'autre à la Prusse et à la Suède.

Cette guerre, telle que les deux puissances occidentales se la laissaient imposer par des considérations puisées dans la situation intérieure des peuples intermédiaires et par l'attitude de l'Autriche, quoique ne pouvant se dénouer rapidement que par les armées continentales, était essentiellement maritime. En effet, sans le concours de grandes flottes, elle n'eût pu être entreprise. La France, bien que dotée d'une assez belle marine, eût fait preuve d'une grande témérité en s'y hasardant sans le concours de l'Angleterre; tandis que l'Angleterre, en raison de ses considérables forces navales et de sa situation insulaire, qui la met à l'abri des coalitions continentales, aurait pu jusqu'à un certain point s'engager à elle seule et non sans quelques chances de succès, dans une guerre contre l'empire russe, guerre infiniment plus longue sans doute et moins concluante qu'avec l'adjonction des armées de

terre, mais qui aurait fini peut-être par lasser la Russie, au moyen d'un système de blocus, d'emprisonnement maritime, d'annihilation de tout commerce, de bombardements, de fréquentes descentes sur des points vulnérables, de harcellement permanent, toujours atteignant sans jamais pouvoir être atteinte par son ennemi en l'état de la marine de celui-ci.

L'Angleterre, dès le mois d'août 1853, avait présenté, dans une revue passée par la reine Victoria, un matériel naval tout armé qui avait frappé d'admiration tous les témoins de cette solennité, où le système de la marine à voiles, si promptement vieilli après avoir traversé en maître tant de siècles, s'était vu éclipsé par celui de la marine à vapeur et à hélice, création toute récente et susceptible de bien des améliorations encore. Il ne sera pas inopportun de dire ici quelques mots spéciaux, de ce système, en raison du rôle qu'il joua dans cette guerre, de l'expérience et des progrès que celle-ci lui devait faire acquérir.

Le véritable inventeur des bateaux à vapeur était un Français, Denis Papin, de Blois. Il proposait, dans un ouvrage rendu public, en 1695, quarante-deux ans avant celui de l'Anglais Jonathan Huel, sur le même sujet, l'application aux navires de la force élastique de la vapeur aqueuse découverte pour la première fois, comme puissance hydraulique, en 1615, par un autre Français, Salomon de Caus, enfermé comme fou, à cette occasion. Mais c'était l'Américain Fulton qui, le premier, de l'an 1807 à l'an 1812, avait fait accepter, d'une manière pratique, l'usage du bateau à vapeur pour le transport des marchandises et des passagers. Ce furent aussi deux Français, le capitaine de marine Delisle, en 1823, et le constructeur de navires Sauvage, en 1832, qui, les premiers, eurent l'idée de substituer la vis d'Archimède aux roues à aubes dans les bâtiments à vapeur. Le capitaine Delisle adressa au ministère de la marine, alors dirigé par le marquis de Clermont-Tonnerre, un mémoire que, très-présumablement, on ne prit pas la peine de lire, ou que, dans tous les cas, on traita avec ce suprême dédain duquel, sous le premier empire, le ministère de Decrès ne s'était pas fait faute vis-à-vis de Fulton, venant proposer à la France de la doter d'une marine de guerre à vapeur. Il a été reconnu depuis que le capitaine Delisle avait fait des calculs si exacts que l'expérience n'a pu rien trouver à y contredire. Sauvage vint peu après, modeste constructeur à Boulogne-sur-Mer, qui, ne connaissant pas le travail de Delisle, prit brevet d'invention, en 1832, pour l'application de la vis, autrement agencée d'ailleurs, à la marine à vapeur. Ne se bornant pas à faire des mémoires sur la matière, il travailla âprement à des essais,

et, retiré à la campagne, construisit lui-même un petit bateau à hélice qu'il fit manœuvrer sur une mare creusée de ses mains. Le ministère de la marine, qui était alors dirigé par le comte de Rigny, n'accueillit pas comme praticables les excellents plans de Sauvage; mais un mécanicien anglais, Smith, qui avait habité Boulogne en même temps que celui-ci et qui d'ailleurs avait pu connaître ses tentatives par la voie des journaux, prit à son tour brevet d'invention, en 1836, dans son pays, pour un système absolument analogue à celui du mécanicien français; il l'appliqua aussitôt au bâtiment à vapeur *l'Archimède*, avec lequel il fit heureusement le tour de l'Angleterre. Deux années plus tard, en 1838, un autre Anglais, Éricson, prenait aussi brevet d'invention pour un système de vis en tout conforme à celui qu'avait proposé le capitaine Delisle en 1823, et l'appliquait, de son côté, au navire à vapeur *le Robert-Stokton*. Que l'on choisît entre les deux systèmes, Sauvage-Smith ou Delisle-Éricson, la conquête de l'hélice, appliqué à l'arrière des navires comme moyen propulseur, était désormais assurée.

Les gouvernements, même ceux qui en avaient le plus dédaigné les inventeurs, allaient s'emparer, par l'entremise de leurs savants et habiles, mais rarement inventifs ingénieurs-constructeurs, des systèmes créés par le génie d'humbles et persévérants mécaniciens. C'est malheureusement l'histoire de toutes les grandes découvertes. Pendant que l'on feignait de méconnaître encore l'ingénieux et infortuné mécanicien, on appliquait, en 1843, le baron de Mackau étant ministre de la marine, l'invention de Sauvage, en la dénaturant seulement un peu, sans pour cela l'améliorer, à un bâtiment à vapeur de l'État construit à cet effet au Havre. C'était l'aviso *le Napoléon*, depuis appelé *le Corse*, de la force de deux cent vingt chevaux, sur lequel on fit l'essai de dix hélices différentes; ce bâtiment, qui ne le cédait en rien pour la marche aux vapeurs à roues, avait sur eux l'avantage de l'uniformité et de la douceur du mouvement; au combat il aurait eu celui plus grand encore de ne pas présenter au canon de l'ennemi la vulnérabilité des bâtiments à roues.

Dans la même année 1843, le capitaine français Labrousse publia une remarquable brochure sur les propulseurs sous-marins dont il demandait l'application aux vaisseaux de ligne. Dans son système, qui devait à la fin triompher des mauvais vouloirs et de la routine, — car la marine à vapeur, quoique née d'hier, avait déjà une routine, — le capitaine Labrousse prouvait que des recherches qu'il avait faites pour placer

machines et chaudières à l'abri du boulet, il résultait, qu'en adoptant pour les vaisseaux une machine de la force de mille chevaux, même à basse pression, tout le système pouvait être placé au-dessous de l'eau ou de la flottaison; la vis serait complétement immergée, et protégée par l'arrière du navire qui la recouvre; à l'égard de la cheminée, qui ne dépassait que de quelques pieds le pont supérieur du vaisseau, elle ne pouvait être abattue, et les trous des boulets seraient facilement bouchés, au moyen de pièces disposées d'avance. Proposition fut faite, en 1844, au ministre de la marine, qui était encore le baron de Mackau, d'installer, suivant ce système, à bord d'un vaisseau de 100 canons, une machine à basse pression, de la force de mille chevaux, — condition, selon lui, la moins favorable, — à hélice et à puits; mais le capitaine Labrousse fut poliment éconduit. L'opinion des marins anglais n'y fut pas pour rien. Quelques-uns ont cru que l'intérêt de leur pays les avait préoccupés à cet égard, au moment où un prince du sang royal de France, déjà marin consommé quoique jeune, faisait des études sérieuses sur les avantages de la marine à vapeur appliquée aux descentes; et que, s'ils affectaient de trouver impossible d'installer cent canons sur un vaisseau déjà surchargé et encombré par une machine de la puissance de mille chevaux et le charbon nécessaire, c'était peut-être dans la crainte de voir bientôt leur riche matériel à voiles et les excellents équipages qui sont dressés à le servir passer à l'état d'inutile vieillerie. Mais tel n'était présumablement pas leur mobile. Il suffit à l'homme, être essentiellement d'habitude, d'avoir longtemps vécu sous un système pour n'en accepter qu'avec regret et presque avec amertume un nouveau qui doit changer tout à coup, et peut-être à la fin de sa carrière, l'ensemble et la direction de ses idées.

Cependant, malgré l'opinion des marins anglais et de beaucoup de marins français, le prince de Joinville s'occupa ardemment de la question. A quelques années de là, l'habile ingénieur-constructeur de la marine de l'État Dupuy de Lôme, ayant tracé le plan d'un vaisseau à hélice de 100 canons, suivant le système du capitaine Labrousse, il recommanda si activement, dans le courant de mai 1847, l'exécution de ce projet au ministre de la marine, qui était alors *intérimairement* M. Guizot, qu'une décision fut prise pour mettre en chantier, d'après le plan présenté, le vaisseau *le Napoléon*, lequel ne devait faire ses premiers essais qu'en août 1852. Ce superbe bâtiment étonna tout le monde par sa vitesse de douze milles et même de douze milles et demi à l'heure, et par le peu d'étendue de ses rapides et faciles mou-

vements giratoires, comparés à ceux des vapeurs à roues. Dès lors, le problème des avantages de l'application de l'hélice aux plus grands vaisseaux fut résolu. La dimension considérable de ce propulseur placé à l'extrême arrière du bâtiment, devant le gouvernail dont il accroît la puissance active, la force extraordinaire de la machine à vapeur, loin d'être des obstacles à la marche du vaisseau, en augmentaient prodigieusement la rapidité, à laquelle rien désormais ne pourrait assigner une limite fixe. Tous les hommes de valeur intellectuelle dans la flotte, comprirent dès lors que la vieille marine, déjà aux deux tiers tuée par la vapeur, était achevée par l'application de l'hélice, et qu'il fallait se mettre en frais de nouvelles études, et bientôt de tout un nouveau système de guerre maritime. Ce n'était pourtant encore que la moitié du changement qui devait promptement s'accomplir dans la marine militaire. La vapeur et l'hélice, expérimentées en grand pendant la guerre contre la Russie, ne devaient pas tarder à entraîner dans la construction des bâtiments de combat la même révolution que Vauban avait fait subir aux fortifications quand, de leur orgueilleuse mais si vulnérable hauteur, il les avait fait descendre presque au niveau du sol.

L'Angleterre, à l'apparition du vaisseau à hélice *le Napoléon,* n'avait plus nié le mérite de l'application, et, au contraire, comme on l'a vu, elle s'était mise en devoir de ne pas rester en arrière de la France sous ce rapport. A la revue du mois d'août 1853, elle ne comptait encore que trois vaisseaux à hélice qui fussent armés. Mais, dès le mois de mars de l'année suivante, indépendamment de ce qu'elle avait dans la mer Noire, on la vit envoyer dans la Baltique une flotte de quarante-neuf bâtiments de guerre, dont dix vaisseaux de ligne à hélice, quinze frégates et corvettes également à hélice, sept vaisseaux de ligne à voiles, dix-sept frégates, corvettes et sloops à roues et à aubes, portant vingt-deux mille hommes d'équipage et 2,344 canons. Le tout était réparti en trois divisions commandées par les contre-amiraux Chads, Corry et Plumridge, obéissant aux ordres supérieurs du vice-amiral sir Charles Napier. Celui-ci, fier à bon droit d'être mis à la tête d'un si bel armement, eut pourtant le tort de trop se flatter d'avance des résultats qu'il n'était pas donné à la marine, en l'état où elle était encore, malgré ses récents et rapides progrès, d'obtenir à elle seule contre des remparts puissamment défendus. Sa confiance exagérée fut un moment partagée par la France, et l'on crut, jusqu'au jour du désillusionnement, que les murailles de bois des vaisseaux auraient promptement raison des mu-

railles de granit de toutes les places fortes que l'empire russe possède sur la Baltique, sans en excepter Kronstadt, dont la prise ouvrirait les portes de Pétersbourg.

Le gouvernement français, de son côté, fit des efforts inouïs pour ne pas trop rester au-dessous de l'Angleterre dans la Baltique; mais la plus grande partie de ses forces navales était dans la mer Noire, particulièrement sa marine à vapeur et à hélice, de sorte qu'il ne lui restait plus dans l'Océan qu'un vaisseau mixte, *l'Austerlitz,* de deuxième rang, et de la force de cinq cent quarante chevaux seulement. Néanmoins, le ministre de la marine Ducos obtint, en stimulant l'activité dans les arsenaux maritimes, une troisième escadre, dite escadre de la Baltique, se composant de ce vaisseau mixte *l'Austerlitz,* de 100 canons, portant le pavillon du vice-amiral Parseval-Deschênes, commandant en chef, le capitaine Laurencin ayant le commandement du bâtiment, des vaisseaux à voiles *le Tage,* de 100 canons, capitaine Favre, *l'Hercule,* de 100 canons, capitaine Larrieu, *le Jemmapes*, de 100 canons, capitaine Robin du Parc, *le Breslau*, de 90, capitaine Bosse, *le Duguesclin,* de 90, portant le pavillon du contre-amiral Penaud et commandé par le capitaine La Chapelle, *l'Inflexible*, de 90, capitaine Pironneau, *le Duperré*, de 80, capitaine Maussion de Candé; des frégates à voiles *la Semillante*, de 60 canons, capitaine Chiron du Brossais, *l'Andromaque,* de 60, capitaine Guillain, *la Vengeance,* capitaine Bolle, *la Poursuivante,* de 50, capitaine Prudhomme de Borre, *la Virginie*, de 50, capitaine Séré de Rivière, *la Zénobie,* de 50, capitaine Hérail, *la Psyché*, de 40, capitaine Guilbert; des frégates à vapeur *le Darien* et *l'Asmodée,* la première de 14 canons et de la force de quatre cent cinquante chevaux, la seconde de 16 canons et de même force, capitaines Didelot et Lagarde-Chambonas; des corvettes à vapeur *le Phlégéton*, *le Laplace*, *le Souffleur,* capitaines Coupvent-Desbois, Caboureau, Moulac; des avisos à vapeur *le Lucifer*, *l'Aigle*, *le Milan*, *le Brandon*, *le Fulton*, *le Daim,* capitaines Dispan, Martineau Des Chenets, Huchet de Cintré, Cloué, Le Bris, Salaün; du brig à voiles *le Beaumanoir*, de 16 canons, capitaine de Marolles, le *l'Algérie*, de 10 canons, capitaine Féreol de Legritz, et des frégates-transports *la Licorne* et *l'Infatigable*, capitaines Urvoy de Portzambac et Dauriac; en tout trente et un bâtiments portant ensemble 1,308 pièces de canon.

La flotte anglaise, destinée à la Baltique, avait pris les devants. Dès le 26 mars, n'étant encore forte que de vingt-trois vaisseaux et frégates, elle avait franchi le Kattegat, —grand détroit servant de porte en quelque

sorte aux trois passages du Petit-Belt, du Grand-Belt et du Sund qui conduisent dans la Baltique, —pénétré dans le Grand-Belt et mouillé en rade de Nyborg, sur la côte orientale de l'île danoise de Fionie. Le Danemark et le royaume uni de Suède et Norwége avaient déclaré leur neutralité ; mais ils avaient compris, le premier surtout, l'impossibilité de fermer leurs ports, dans une certaine mesure, aux flottes alliées ; comme compensation, ils autorisaient la flotte russe, si elle avait l'intention de sortir, à profiter des mêmes avantages. Le 27 mars, l'amiral Napier était entré dans la Baltique, et avait jeté l'ancre dans l'excellent port de Kiel, au fond du golfe de ce nom que forment les côtes du Slesvig et du Holstein, provinces relevant de la couronne de Danemark, mais empreintes encore des souvenirs de famille et des influences de la couronne impériale de Russie. Le 30 mars, après avoir doublé le cap Gieddeby, extrémité orientale de l'île Falster, la flotte anglaise mouillait sous la petite île de Mœen, et le lendemain en baie de Kioge, dans le Sund, à peu de distance de Copenhague et sous Seeland, la principale des îles du groupe danois. L'amiral Napier dépêcha de là, le 6 avril, en avant-garde, une division de cinq frégates à vapeur, commandée par le contre-amiral Plumridge.

Le blocus des rades et ports russes de la Baltique étant notifié, le gros de la flotte britannique leva l'ancre de Kioge, le 12 avril, se dirigeant vers Bornholm, la plus avancée des îles danoises, où elle fut ralliée par le vaisseau français *l'Austerlitz,* chargé, à lui seul, de représenter l'armée navale de France dans cette mer, en attendant l'arrivée du gros de l'escadre de l'amiral Parseval-Deschênes.

Le 15 avril, l'amiral Napier entra dans le golfe de Finlande, faisant route sur Helsingfors, port finlandais en face de Sveaborg, aussi étendu que profond et bien abrité, qui peut servir de retraite aux plus grands vaisseaux de guerre, et où hivernait une partie de la flotte russe. Mais les glaces dont la débâcle n'avait point encore commencé dans les baies du golfe, empêchèrent l'amiral Napier de pousser immédiatement jusqu'au port. Les mêmes causes ne lui permirent pas d'atteindre Revel, en Esthonie, sur la côte opposée, port également spacieux, profond, bien abrité, qui, depuis Pierre le Grand, est une des stations de la marine russe. En attendant la débâcle, il établit trois croisières : la première (escadre du contre-amiral Chads) sur les côtes de Courlande, de Vindau à Polangen ; la seconde (escadre du contre-amiral Corry) dans le golfe de Livonie, vis-à-vis de Riga ; la troisième

(escadre du contre-amiral Plumridge) à l'entrée du golfe de Finlande, en observation devant Sveaborg et Helsingfors, de manière à couper le passage aux vaisseaux russes, s'ils essayaient, à la fonte des glaces, de sortir pour se rallier au gros de la flotte impériale qui était à Kronstadt.

La Baltique, où les alliés commençaient leurs difficiles opérations, a environ trois cents lieues communes ou deux cent quarante lieues marines dans sa plus grande longueur, en ligne droite, de Vismar ou Volin en Allemagne, à Tornéo en Vestrobothnie; sa plus grande largeur, qui est entre Stockholm et Pétersbourg, au fond du golfe de Finlande, est de cent trente à cent soixante lieues communes, ou de cent vingt à cent trente lieues marines. Elle baigne une partie considérable des terres septentrionales de l'Europe : le Danemark, le Holstein, le Mecklembourg, la Poméranie, la Suède, la Prusse, les provinces russes de Courlande, Livonie, Esthonie, Ingrie et Finlande. C'est une mer plus mauvaise que la mer Noire elle-même. Celle-ci se compose d'un seul bassin de forme ovale, sans golfes ni échancrures, et d'une profondeur assez uniforme, au moins dans sa majeure partie. La Baltique au contraire présente des variations de toutes natures. A peine a-t-on pénétré dans cette mer que la sonde s'arrête entre quarante, cinquante, soixante, souvent à vingt, quinze, dix, six et deux brasses, dans les golfes et les baies; à peu près au centre du bassin, on trouve sur un point cent dix brasses, et sur un autre cent quinze. Les passages d'une profondeur à une autre sont très-rapides, en raison de l'inégalité du fond, semé d'une multitude d'écueils et de rescifs qui forment quelquefois des chaînes prolongées en divers sens, et qui vont se rattacher aux montagnes, aux collines et aux falaises du continent. Les contours de la Baltique offrent une grande variété d'aspects et de sites. Au midi et à l'est, la côte est généralement basse et sablonneuse. A l'ouest et au nord elle a une élévation considérable, et des rochers, des îlots, des îles, la bordent sur toute sa longueur. Tantôt les eaux se répandent en bras allongés ou en larges bassins; tantôt elles s'enfoncent en golfes, en baies, en détroits; elles affectent la forme de lacs ou celle de rivières. Deux enfoncements d'une grande étendue semblent détachés de la Baltique pour former deux mers particulières : ce sont les golfes de Finlande et de Bothnie.

La mer Noire a de dangereux courants; mais la Baltique en a de plus nombreux peut-être et de plus périlleux encore. Ils naissent en général de cette multitude de fleuves, de torrents, de rivières de toutes

grandeurs, qui se portent de tous côtés vers le réservoir maritime, et qui souvent y tombent avec une grande impétuosité. On en compte plus de deux cent quarante, dont l'Oder, la Vistule, le Niémen, la Duna, la Néwa, le Kymène, l'Uléa, le Kumo, le Tornéo, le fleuve d'Angermanland, celui de Dalécarlie, la Motala et le torrent de Mœlar sont les principaux. Toutes ces eaux se combinent avec des lacs d'une vaste étendue, et la fonte des neiges et des glaces donne à celles qui viennent des plages les plus septentrionales trois crues consécutives dans l'espace de quelques mois. La direction habituelle et générale des courants qui naissent de l'impulsion donnée par les fleuves, est du nord-nord-est au sud-sud-ouest, la plus grande masse des eaux fluviales se déchargeant dans les golfes de Finlande et de Bothnie. Cette direction est tantôt accélérée, tantôt ralentie, ou changée par le gisement des côtes, par la position des rochers et des îles, et par les effets des crues; néanmoins la force dominante l'emporte, et entraîne les eaux depuis Tornéo et Pétersbourg jusque vers les côtes de la Poméranie et du Danemark, où les courants arrivent enfin après avoir cédé sur la route aux obstacles qui les gênaient, tantôt en se courbant, tantôt en se divisant, et en prenant de cette manière la marche la plus compliquée.

Un des plus graves inconvénients de la mer Baltique, pour les navigateurs qui veulent partir de ses côtes ou qui tendent à les aller chercher, ce sont ses glaces. Ordinairement, durant cinq mois au moins de l'année, ses ports, ses baies, ses petits détroits en sont encombrés. C'est au fond des golfes de Finlande et de Bothnie, de ce dernier surtout, que les eaux sont d'abord saisies; elles se changent peu à peu en grands glaçons le long des côtes et entre les écueils. Détachés par les tempêtes qui sont, comme les épais brouillards, d'autres périls encore de cette mer, ces glaçons s'avançent confusément, se heurtent, se poussent, jusqu'à ce qu'enfin, liés et réunis solidement par un froid rigoureux, ils présentent une immense étendue entièrement gelée, dont les formes irrégulières indiquent le travail des vagues pendant le temps qu'elles ont mis à se fixer. Souvent les glaces s'étendent au delà des golfes, occupent des espaces considérables à l'ouest jusqu'à Stockholm, et à l'est jusqu'aux îles de Dagœ et Œsel. Le grand bassin d'Aland et tous les passages voisins, depuis la Suède jusqu'à la Finlande, restent gelés pendant plusieurs mois, et l'on traverse en traîneaux ces bras de mer sur une étendue de seize à vingt lieues, y compris les îlots. La route serpente entre des blocs de glace qui ont une hauteur de quinze

à seize pieds, semblables les uns à des montagnes bouleversées par des tremblements de terre, les autres à mille ruines gothiques. Les éléments déploient ici leur puissance redoutable, et environnent parfois des plus grands périls ceux qui osent les braver en franchissant leur domaine. Des tourbillons de neige se roulent dans les airs, et, en s'abattant, encombrent la route, ou cachent les jalons placés pour l'indiquer de distance en distance; les vents mugissent avec fureur; des craquements se font entendre au loin, et peu à peu on aperçoit de larges fissures, des crevasses dont il faut se hâter de s'éloigner ou que l'on est obligé de traverser en nacelle. Cependant il peut aussi, dans ce séjour de frimas, se développer des aspects moins terribles, des images moins effrayantes. Lorsque le calme succède à l'orage, et que l'air, dégagé de brouillards, laisse percer les rayons du soleil, les couleurs les plus variées se répandent de tous côtés, et l'imagination croit reconnaître le pouvoir magique des génies et des fées. Les tapis de neige paraissent semés de pierreries aux formes les plus variées et simulent le jeu incessant d'un kaleïdoscope; les glaces montées en tours, en flèches, en pignons, en mille façons bizarres simulent une grande cité enchantée, et, vers les limites de l'horizon, des nuages de pourpre semblent tomber du ciel, comme un immense rideau lumineux, derrière ce spectacle fantastique. La débâcle s'annonce souvent par des phénomènes d'un autre genre : tantôt il se forme des ouvertures d'où l'eau jaillit; tantôt la plaine glacée se fend sur une grande étendue, de telle sorte qu'on voit naître des rigoles semblables à celles que le laboureur creuse dans les champs. Il arrive aussi que les glaces attachées aux côtes éprouvent une commotion subite qui les soulève et les brise; cette commotion a lieu quelquefois avec une telle violence, qu'il en sort un bruit formidable, et que de grands morceaux de glace sont lancés en l'air jusqu'à hauteur de cinquante pieds; en même temps toute la côte s'agite, et les sables, les pierres, les arbres même sont dispersés au loin. Dans les parages du sud, de l'est et de l'ouest, la fonte des glaces a lieu ordinairement dès le mois d'avril; mais au nord et au nord-ouest, dans les golfes de Bothnie et de Finlande, elles se maintiennent souvent jusqu'à la fin de mai, tandis que le soleil est déjà seize à dix-sept heures sur l'horizon. On sait que dans ces latitudes il n'y a pas de nuit close depuis le 21 avril jusqu'au 22 août. Aux îles d'Aland, le commencement du crépuscule a lieu à minuit quinze minutes, le lever du soleil à quatre heures trente-six minutes; la durée du crépuscule du matin est ainsi de quatre heures onze minutes, et un crépuscule suc-

cède à l'autre. Dans l'hiver au contraire, les nuits sont d'une longueur désolante ; il y a un jour de l'année qui ne dure que cinq heures vingt-quatre minutes, le soleil se montrant à neuf heures dix-huit minutes et se couchant à deux heures quarante-deux minutes. Lorsque la fonte commence si tard, un froid sensible se répand dans l'atmosphère, et il en résulte un prolongement de la mauvaise saison dans toutes les contrées de la Baltique, principalement en Finlande, en Suède et en Livonie. Les vents nord et nord-est dominent jusqu'au mois de juin, les rayons du soleil restent sans effet, et la végétation cherche en vain à triompher des influences qui arrêtent son essor.

Pour ajouter aux dangers de la mer Baltique, le gouvernement russe, depuis la déclaration de guerre, avait fait éteindre les feux, enlever les balises, sur toute l'étendue de la côte de sa dépendance.

Après ses tentatives inutiles du côté d'Helsingfors et du côté de Revel, à l'entrée du golfe de Finlande, le gros de la flotte anglaise s'était retiré au mouillage d'Elfenabben, en avant de l'archipel de Stockholm. Aussitôt que ses vapeurs, détachés à la découverte, eurent annoncé la débâcle des glaces, cette flotte leva l'ancre, le 5 mai 1854 au soir, se dirigeant partie sur les ports de Libau et Vindau en Courlande, et sur celui de Riga au fond du golfe de Livonie, pour les bloquer ; partie sur le cap et l'île de Hangoë, dans le golfe de Finlande. Les vapeurs anglais *l'Arrogant* et *l'Hécla*, en poussant une reconnaissance de ce dernier côté, eurent à essuyer, les premiers, dans la Baltique, le feu de l'ennemi. Le 19 mai, ils délogèrent les Russes d'une de leurs embuscades de la côte, et, le lendemain, se trouvant en face du port d'Eknas, situé au delà du cap Hangoë, au fond d'une baie dont l'entrée, parmi les écueils, n'a que sept à huit pieds de profondeur, ils démontèrent une batterie établie sur un promontoire. Les artilleurs russes ayant fui, le capitaine Hall, commandant de *l'Arrogant*, se rendit à terre sur une chaloupe, et enleva sur la plage un des canons démontés qu'il transporta à son bord comme un premier trophée. La flotte entière, pavoisée, salua de ses hourras le retour des deux vapeurs qui avaient fait ce petit coup de main. Le 22 mai, il y eut encore quelques canonnades insignifiantes du côté de Hangoë.

Le 24, l'amiral Napier, ayant toujours dans sa flotte le vaisseau français *l'Austerlitz*, continua sa route à l'est, et, le 28, il déclara rigoureux le blocus des ports, rades, havres et criques appartenant à la Russie, depuis le cinquante-cinquième degré cinquante-trois minutes

de latitude nord, ce qui représentait une longueur de mille kilomètres, comprenant tous les ports de quelque valeur de l'empire russe sur la Baltique.

Quelques jours après, le 7 juin, les vapeurs *l'Odin*, de 16 canons, et *le Vulture*, de 6 canons, détachés de la division du contre-amiral Plumridge, remontant la côte est du golfe de Bothnie, mouillèrent à cinq milles de Gambe-Karleby, où il y avait des chantiers de construction, et détachèrent leurs embarcations, sous les ordres de sir Charles Wyse, premier lieutenant, pour sommer le bourgmestre du lieu d'avoir à livrer tout ce qui était propriété du gouvernement russe. Le lieutenant descendit à terre, éprouva un refus et menaça de revenir pour s'emparer de la ville ; mais, à peine fut-il de retour à ses embarcations, qu'une décharge de coups de fusil et de canons de campagne lui tua quelques hommes et l'engagea dans une action disproportionnée, les deux vapeurs, en raison de la nature des lieux, ne pouvant la soutenir. Vers onze heures du soir, les chaloupes anglaises, au nombre de neuf, s'étant approchées du rivage pour tirer vengeance de l'ennemi, furent accueillies par des troupes régulières, accourues de Vasa et embusquées de la manière la plus favorable derrière des bâtiments ruraux et des bois; les pièces d'artillerie mobile des Russes tirèrent avec succès sur les chaloupes, dont le feu ne causait presque aucun dommage à l'ennemi. Le combat dura une heure environ. Les Anglais, ayant perdu beaucoup de leurs rameurs, furent obligés de se retirer; une de leurs chaloupes, qui était à roues et appartenait au *Vulture*, tomba au pouvoir de l'ennemi, avec le cadavre de l'officier qui la commandait, vingt-deux matelots survivants et un canon de 24. Dans cette petite et malheureuse affaire, les Anglais laissèrent quatre officiers tués dont trois appartenant à *l'Odin* et un au *Vulture;* quelques matelots aussi perdirent la vie, et il y en eut seize de blessés. Les Russes n'accusaient, de leur côté, que quatre hommes légèrement atteints.

Cet échec fut vengé par le contre-amiral Plumridge qui, en moins de six heures, et sans brûler une cartouche, incendia à Brahestadt, sur la même côte, quatorze navires, dix mille barils de goudron, et des amas considérables de mâts et de bois de construction. Plus avant encore dans le golfe de Bothnie, trois cent cinquante hommes de la frégate à vapeur *le Léopard* firent une descente à Uléaborg, ville située à l'embouchure du fleuve *Uléa* et dont le port s'est tellement ensablé que les navires d'un peu fort tonnage sont obligés de s'arrêter dans la rade; ils s'en emparèrent sans éprouver aucune résistance et, malgré la neige

qui empêchait les progrès du feu, ils brûlèrent seize navires et de grands approvisionnements de bois de construction. La population paraissait indifférente à ce désastre, qui n'atteignait pas ses maisons. La division Plumridge, dans une croisière de trente-six jours, du 5 mai au 10 juin, avait détruit quarante-six navires à flot et en chantier, des magasins et approvisionnements, le tout évalué à plus de huit millions de francs. La guerre, comme l'on voit, ne se faisait pas dans la Baltique avec les mêmes ménagements pour le commerce que dans la mer Noire.

Cependant, l'escadre de l'amiral Parseval-Deschênes, partie de Brest le 20 avril, après avoir été plusieurs jours retenue dans les dunes par le temps contraire, avait jeté l'ancre, le 21 mai, à Kiel, où elle s'était renforcée de huit vapeurs précédemment employés à transporter l'armée d'Orient. Ayant repris la mer, le 29 du même mois, elle entra, le 11 juin, dans le golfe de Finlande, du côté de Baltique-Port, naviguant sur trois colonnes et les vapeurs ouvrant la route. L'amiral Parseval-Deschênes, averti par les croiseurs qu'il avait rencontrés dans les parages de l'île Gothland que le rendez-vous général était en baie de Baro-Sund, se dirigea de ce côté, et opéra sa jonction avec le gros de la flotte de l'amiral Napier. Peu après, les deux amiraux se portèrent du côté de Kronstadt. Le vaisseau *le Breslau*, capitaine Bosse, qui, ayant un assez grand nombre de matelots atteints de la variole, était resté à Kiel, fit demander au ministre de la marine l'autorisation de déposer ses malades à terre et d'aller prendre son rang dans les escadres combinées, ce qui lui fut accordé par dépêche télégraphique. En cinq jours, malgré une brume épaisse, ce vaisseau à voiles franchit la distance de Kiel à Baro-Sund; n'y trouvant plus l'escadre française, partie avec le gros de la flotte anglaise, le 22 juin, pour le fond du golfe de Finlande, il se joignit, jusqu'à ce qu'il eût rencontré celle-ci, à la division du contre-amiral Corry, craignant de perdre les occasions de combattre.

Les forces navales anglo-françaises opérant dans la Baltique, présentaient alors un effectif de quatre-vingts bâtiments environ de toutes grandeurs, portant ensemble 3,652 canons.

Les forces navales russes dans cette même mer étaient de trente et un vaisseaux de ligne dont un seul, *le Viborg*, à vapeur et à hélice, et dont dix-huit seulement en état de servir à la mer (les autres pouvant être de bonne défense dans le port et sur la côte); douze frégates à voiles, dont trois seulement pouvant tenir utilement la mer; dix corvettes et

brigs, dont deux hors de service; quinze schooners et quelques petits navires de transport; vingt et un vapeurs à aubes et six bâtiments à hélice, dont plusieurs dépourvus de leurs machines, qui avaient été commandées, puis retenues en Angleterre; le tout portant plus de 3,200 canons, et soutenu par le voisinage de côtes et de ports puissamment fortifiés. Deux des escadres de la flotte russe stationnaient à Kronstadt, la troisième se tenait à Helsingfors, et quelques bâtiments de guerre étaient à Revel.

Les alliés étant obligés de détacher pour les croisières et le blocus un assez grand nombre de bâtiments du gros de leur armée navale, sur tous les points les forces étaient à peu près égales à ne considérer que le nombre; mais, d'une part, la supériorité de construction du côté des alliés et l'hélice qui tenait une grande place dans la flotte anglaise; d'autre part, l'expérience, l'habileté manœuvrière des marins français et anglais relativement aux marins russes, ne permettaient pas plus à la Russie dans la Baltique que dans la mer Noire, de se risquer sur la mer. En conséquence, elle tint rigoureusement ses forces navales abritées derrière les fortifications de ses ports. Ce n'était sans doute pas chevaleresque, mais, à moins d'une occasion favorable de sortir pour tomber sur les alliés dans un moment de tempête et de désarroi, c'était prudent. L'empereur Nicolas ne voulait pas donner aux Anglais l'occasion de détruire sa flotte; il ne se croyait pas absolument tenu de la faire sortir, comme la république et l'empire français avaient été en quelque sorte obligés de faire des leurs, aux jours de prairial, d'Aboukir et de Trafalgar, après la dispersion de l'admirable personnel naval du règne de Louis XVI.

Les amiraux Napier et Parseval-Deschênes, qui avaient mouillé le 24 juin sous l'île de Seskaer, à dix lieues de Kronstadt, purent donc provoquer tout à leur aise la flotte russe, sans réussir à l'attirer en pleine mer. Pour l'atteindre, il aurait fallu forcer les passes de cette position qui défend à la fois la capitale et le principal port maritime de l'empire russe, position de laquelle il a été déjà parlé dans l'introduction de cet ouvrage, et que le duc de Raguse trouvait, peu avant l'année 1830, en l'état que voici :

« L'établissement de Kronstadt est grand et vaste, les casernes sont considérables, les magasins en rapport avec les besoins; mais tout est moins beau et beaucoup moins complet que dans nos grands ports; tout semble avoir un caractère de provisoire. Il est vrai que presque tout date de Pierre Ier. Une chose seulement est remarquable et digne

d'envie : c'est l'immense bassin divisé en huit formes, pouvant servir à construire ou à radouber sept vaisseaux et une frégate à la fois. Chacune de ces formes peut se vider séparément au moyen d'une machine à vapeur. L'armement de Kronstadt est très-considérable, mais les batteries du côté de la mer sont trop basses et auraient de la peine à résister au feu des vaisseaux. Il n'y a point de fourneaux à réverbère pour rougir les boulets, et une grande partie des parapets est en bois. La rade est défendue par divers forts, les uns en bois, les autres en pierre, qui croisent leurs feux entre eux et avec ceux du corps de la place. Malgré les mauvaises dispositions de détail, l'immense artillerie accumulée rendrait toujours l'attaque de Kronstadt une affaire difficile et chanceuse. Et puis, combien le grand éloignement des puissances qui pourraient avoir intérêt et moyen de l'entreprendre, la nature de la mer et de la côte, ajouteraient aux obstacles et aux dangers de cette opération (1). »

Cette description, due à un homme compétent, donne quelque poids à l'opinion d'un assez grand nombre de marins des escadres alliées, que si les deux amiraux n'avaient pas hésité dès l'origine et ne s'étaient pas renvoyé l'un à l'autre la responsabilité d'une attaque, peut-être on aurait pu, dans la première campagne, avant que les Russes eussent augmenté et amélioré leur système de défense, prendre Kronstadt et forcer la passe, puisque l'on avait déjà triomphé des obstacles tenant à l'éloignement des puissances belligérantes, ainsi qu'à la nature de la mer et de la côte. Cette opinion, qui a été soutenue par plusieurs officiers distingués de la marine, n'a pas été partagée par les officiers du génie et de l'artillerie de terre, qui croient peu, en général, à la possibilité pour les murailles de bois des vaisseaux de lutter avantageusement contre des murailles de pierre et des fortifications de terre. D'ailleurs, la description que le duc de Raguse fait de Kronstadt a besoin

(1) *Mémoire du duc Raguse,* tome VIII, page 90; Perrotin, libraire, 1857.

A l'époque où le duc de Raguse visita Kronstadt, l'escadre russe de la Baltique ne se composait que de trois vaisseaux de ligne et de neuf frégates. On peut juger du progrès en matériel que l'empereur Nicolas avait fait faire en vingt-six ans à cette escadre qui était devenue une grande flotte. Le duc de Raguse trouva que les bâtiments étaient assez bien tenus, mais qu'il était aisé de reconnaître que les équipages étaient peu instruits. Il en fut surtout frappé sur le yacht de l'empereur, alors à la voile et monté par des marins de la garde. Les moindres manœuvres semblaient les embarrasser, et le duc fut au moment de donner son avis sur la manière d'orienter les voiles, après que ce bâtiment eut manqué à virer une première fois par la maladresse de l'équipage.

d'être complétée par ce qui a déjà été dit de cette forteresse dans l'introduction à cet ouvrage, et par une description de date plus récente encore que celle de l'ambassadeur de Charles X auprès de Nicolas.

« L'île de Kronstadt, dit un des historiens étrangers de cette guerre, est située au milieu du golfe de Finlande, à l'endroit où ce golfe se rétrécit sur une largeur de deux mille géographiques, et à distance de trois milles de Pétersbourg. Sa plus grande étendue est, de l'orient à l'occident, d'un mille et demi. A sa pointe occidentale, se trouvent les redoutes Alexandre et Michel ; en avant de celles-ci, on voit le fort Catherine. La pointe orientale est occupée par la ville de Kronstadt, composée surtout de casernes, magasins et bâtiments d'administration, qu'entourent des lignes de circonvallation. Le côté nord de l'île est éloigné d'un mille et quart du cap Lissi-Nos, pointe extrême du continent. Toute cette étendue, d'un brassage moyen de dix-sept pieds, est complétement barrée par un double rang de pilotis, dont les intervalles sont remplis de blocs de granit, de sorte qu'il est impossible d'arriver à Saint-Pétersbourg en passant entre ce côté septentrional et le continent. Le côté méridional de Kronstadt n'est éloigné que de trois quarts de mille du point du continent où se trouve le château d'Oraniembaum, — où se retirait souvent le malheureux czar Pierre III. — De ce côté, un banc appelé banc d'Orianiembaum, au-dessus duquel on ne trouve que six pieds de brassage, s'étend depuis le continent jusque vers Kronstadt, à distance de mille pas seulement, et rend le même service à la défense que les pilotis du nord. Le chenal par lequel on entre dans la baie de Saint-Pétersbourg, et qui offre, en moyenne, trente-six pieds de brassage, est bordé, d'un côté, par l'île même de Kronstadt. C'est là que se trouvent tous les ports et mouillages de la flotte russe. Le port militaire proprement dit forme la pointe sud-est de l'île ; de fortes jetées en granit l'encaissent, et, pour l'aborder du côté occidental, il faut passer sous le feu de quatre forts construits sur des rochers détachés au milieu de l'eau et garnis de calibres de 120 jusqu'à 250. Ces quatre forts présentent un trapèze dont le côté septentrional est long de trois mille cinq cents pieds, le côté méridional de six mille pieds, et les deux autres côtés non parallèles de quatre mille cinq cents pieds chacun. A l'angle nord-ouest se trouve le fort Alexandre, à l'angle sud-ouest le fort Risbank, à l'angle nord-est le fort Peter, et à l'angle sud-est le fort Kronschlott. La grande rade est entre ces quatre forts. En passant du côté occidental, entre les forts Alexandre et Risbank, puis entre les forts Peter

et Kronschlott, on arrive à la petite rade, et au delà de la petite rade au port militaire. Pour parvenir à celui-ci par la petite rade, il faut essuyer le feu des batteries disposées sur les larges jetées avoisinant au sud le port marchand et le moyen port, et dont la principale a pris le nom de Menschikof. En suivant une ligne droite se dirigeant au nord vers Kronstadt, on remarque que le fort Alexandre, l'un des quatre assis sur des roches au milieu de l'eau, est encore éloigné de six mille pieds de cette île. Sur celle-ci même on a construit, au nord du fort Alexandre, la batterie Kesel, et au nord-ouest la batterie Peter. Enfin, entre cette dernière batterie et le fort Alexandre, se trouve le fort Constantin (1). »

Il y a peut-être un grand luxe, légèrement empreint d'esprit russe, dans cette description qui, en somme, est loin de présenter une situation et un ensemble formidables, à peu près inaccessible comme Brest ou Toulon. Néanmoins les amiraux Napier et Parseval-Deschênes, soit qu'ils fussent arrêtés par des obstacles qu'ils n'avaient pas prévus, soit qu'ils fussent retenus par des ordres secrets de leurs gouvernements, ne jugèrent pas opportun, après avoir fait quelques reconnaissances, d'attaquer Kronstadt avec les forces dont ils disposaient.

Malgré les succès obtenus au moyen des vaisseaux sur les fortifications côtières, par les Anglais à Copenhague, en 1801 et 1807, à Alger, en 1816, à Saint-Jean d'Acre, en 1840; par les Français contre Alger, à diverses reprises et de date ancienne, à Saint-Jean d'Ulloa, en 1838, à Tanger et Mogador, en 1844, à Salé, en 1851; par les Français et les Anglais réunis à Obligado, dans la rivière de la Plata, sous le règne de Louis-Philippe; malgré ces succès, l'opinion de beaucoup d'hommes compétents est qu'une batterie de quatre pièces de

(1) Le marquis de Custine qui a vu Kronstadt en amateur, en parle ainsi :
« Kronstadt est une île très-plate au milieu du golfe de Finlande : cette forteresse aquatique ne s'élève au-dessus de la mer que tout juste assez pour en défendre la navigation aux vaisseaux ennemis qui voudraient attaquer Pétersbourg. Ses cachots, ses fondations, sa force, sont en grande partie sous l'eau. L'artillerie dont elle est munie est disposée, disent les Russes, avec beaucoup d'art; dans une décharge chaque coup porterait, et la mer tout entière serait labourée comme une terre émiettée par le soc et la herse : grâce à cette grêle de boulets qu'un ordre de l'empereur peut faire pleuvoir à volonté sur l'ennemi, la place passe pour imprenable. J'ignore si ces canons peuvent fermer les deux passes du golfe; les Russes qui pourraient m'instruire ne le voudraient pas. Pour répondre à cette question, il faudrait calculer la portée du tir, et sonder la profondeur des deux détroits. Mon expérience, quoique de fraîche date, m'a déjà enseigné à me défier des rodomontades et des exagérations inspirées aux Russes par un excès de zèle pour le service de leur maître.»

gros calibre, bien placée et bien servie, doit avoir raison d'un vaisseau de 120 canons. Les Anglais seuls ont hésité à accepter cette opinion des officiers français d'artillerie, sans oser la condamner formellement toutefois. Elle est aussi celle d'hommes spéciaux des États-Unis, qui admettent que quatre canons de 18 ou de 24, protégés par un mur et convenablement servis, sont l'équivalent d'un vaisseau de ligne, et qu'il est à peu près impossible que le feu des vaisseaux détruise un fort, ces vaisseaux fussent-ils même embossés. De sorte que si des fortifications ont souvent cédé à l'artillerie d'une escadre, ce serait qu'elles auraient été faiblement ou mal défendues, ou que des considérations ayant pour but de ne pas laisser ruiner, incendier les propriétés privées, les monuments nationaux, une capitale comme Copenhague, par exemple, par les projectiles des vaisseaux, auraient engagé à ne pas prolonger la défense, bien qu'à la longue les batteries de terre eussent dû finir par triompher des bâtiments qui leur prêtaient le côté.

Une circonstance de la guerre entre la Prusse et le Danemark, au sujet du Holstein, en 1849, venait à l'appui de l'opinion contraire à l'efficacité sérieuse du feu des vaisseaux contre les fortifications de la côte.

Deux batteries barbettes en terre, servies par des Prussiens, avaient suffi pour anéantir une division navale du Danemark, composée d'un vaisseau de 84 canons, d'une frégate de 42 et de deux vapeurs, qui était entrée dans la baie d'Eckenfiorde, appartenant au Holstein, en vue d'y détruire ces deux batteries. Le vaisseau de 84, nommé *le Christian VIII,* fut incendié, et son équipage dut descendre à terre et se rendre prisonnier; la frégate amena son pavillon, et les deux vapeurs, qui avaient un moment cherché à remorquer les bâtiments à voiles pour les emmener hors de la baie, s'étaient vus eux-mêmes tellement criblés que force leur avait été de ne songer qu'à leur propre salut. Un succès si complet n'avait coûté aux deux batteries côtières que deux hommes tués et trois blessés.

Malgré cet exemple récent du peu de puissance des vaisseaux contre les fortifications, dans les mers même qu'ils venaient de parcourir, les deux amiraux, tout en renonçant pour le moment à attaquer Kronstadt, ne désespérèrent pas de réduire une position moins forte; ils se dirigèrent sur les îles d'Aland, avant-garde en quelque sorte de la Russie contre la Suède, à l'entrée du golfe de Bothnie. L'empereur Nicolas s'était, depuis nombre d'années, occupé d'y faire un grand établissement militaire et maritime, à cheval sur ce golfe et celui de Finlande, et destiné à commander toute la Baltique, dans des con-

ditions supérieures à celles où se trouvent Kronstadt et Sweaborg.

La position de ces îles est entre le cinquante-neuvième degré quarante-cinq minutes et le soixantième degré quarante minutes de latitude. Le bassin appelé mer d'Aland sépare les îles de ce nom de la province d'Upland, en Suède, et les eaux qui reçoivent la dénomination de Valtuskiftet, forment la limite du côté de la Finlande; le détroit de Delen et celui de Lapwœsi s'étendent entre les îles mêmes. Toutes ces eaux pénètrent dans les terres sous la forme de golfes, de baies et d'anses. Il en résulte une multitude de promontoires, de pointes avancées, de caps, auxquels se rattachent des rochers et des rescifs, les uns à fleur d'eau, les autres cachés dans la mer. L'île la plus considérable, ou Aland proprement dite, est de figure à peu près ronde; on lui donne sept à huit lieues de long sur six à sept de large, et vingt à vingt et une lieues de circuit. Inégalement divisée dans sa partie la plus étroite, par suite d'un double renfoncement qui forme un étranglement et qui est le produit des eaux de la mer au nord et au sud, l'île d'Aland présente une sorte d'isthme. Cet isthme était protégé, en 1854, du côté du sud, par la citadelle de Bomarsund, œuvre encore fort incomplète du règne de Nicolas Ier, mais qui, par la suite, dit-on, aurait pu recevoir soixante mille hommes et six cents canons. Pour le moment, sa muraille en hémicycle régnant au bord de la mer, présentait cent huit embrasures, sur deux rangs, et sa garnison n'était que de deux mille cinq cents hommes, aux ordres du vieux général Bodisco. Sur les coteaux avoisinants s'élevaient, comme des sentinelles, au nord-est la tour Noztich, et au sud-ouest la tour de Tzée. Le sommet d'une colline qui les séparait servait de station télégraphique. Une troisième tour se trouvait sur l'îlot de Presto, situé dans la baie méridionale d'Aland, appelée baie de Lumpar, au nord de laquelle était assise la citadelle de Bomarsund. Chacune des trois tours en question, construite comme la forteresse elle-même en granit du pays, offrait un diamètre d'environ trente mètres, et deux étages casematés à l'épreuve de la bombe, percés de chacun quatorze embrasures. Seulement il a été reconnu depuis que toutes ces fortifications, malgré leur bel aspect granitique, étaient appuyées en quelque sorte sur de la poussière, et que le despotisme du czar avait été, comme cela d'ailleurs lui arrivait fréquemment, le jouet d'une administration avide et trompeuse. Le despotisme bâtit si souvent sur le sable, et ceux mêmes qui le servent sont si heureux de le tromper! Bomarsund en devait offrir bientôt la preuve.

Les autres îles de l'archipel d'Aland, d'une certaine étendue, sont

Lemland, Ekerœ, Kumlinge, Lumperland et Vadœ. Le groupe entier occupe une étendue de plus de soixante lieues, en y comprenant toutes les roches et toutes les eaux. Les îles d'Aland ont un sol élevé et coupé de rochers, dont plusieurs offrent des sommets à pic et d'innombrables excavations. La substance généralement répandue comme base est un granit rouge. Le climat est plus doux que dans les provinces du continent qui avoisinent les côtes de Suède et de Finlande. L'aspect général annonce une température du nord. Les sapins et les bouleaux dominent dans les forêts. Le seigle et l'orge réussissent mieux que le froment. L'herbe est courte, maigre et peu variée, à l'exception de celle des côtes, où les exhalaisons de la mer favorisent davantage la végétation. Le bétail est nombreux, mais petit ; la plupart des vaches sont sans cornes. Dans les îles les plus montueuses, on nourrit beaucoup de chèvres. Les forêts étaient jadis habitées par des élans, mais l'avidité du chasseur y a détruit la race de ces beaux animaux. Les eaux de la mer d'Aland renferment une grande quantité de poissons; on y voit souvent de grandes troupes de phoques.

Les habitants des îles d'Aland ont plus d'analogie avec les Suédois qu'avec les Finnois : ils descendent un effet d'une colonie suédoise, et leurs îles servirent longtemps de retraite favorite aux pirates scandinaves pendant le moyen âge. Les Alandais, au nombre de treize à quatorze mille, n'ont point de villes et même s'agglomèrent rarement dans des villages. Le bourg de Castelhom et le récent établissement militaire de Bomarsund, l'un et l'autre situés dans la principale île, sont les seuls points qui offrent des réunions d'individus de quelque signification. Dans la même île on trouve pourtant encore les villages ou hameaux de Tranvik sur la baie de ce nom, de Flacca sur celle de Ledsund, ceux de Nora, de Sodra-Finby, de Sounbou, de Siby, etc., dont il sera question dans le récit du siége de Bomarsund. Lors de la guerre entre la Suède et la Russie qui se termina en 1809, les insulaires d'Aland s'étaient montrés, malgré leur petit nombre, les plus déterminés des Suédois. Leur mépris pour les dangers ne s'est pas manifesté sur les glaces seulement, parmi les vagues et les tempêtes ; ils l'ont fait paraître dans toutes les circonstances critiques. Il ont une expression de physionomie particulière, un regard vif, un organe fort et rude, un geste souvent menaçant ; tout leur maintien annonce un caractère âpre et intrépide. Ils souffrirent cruellement, avec la Suède entière, le jour où Napoléon I[er], adoptant la plus fausse des politiques à Tilsitt, livra leurs îles avec la Finlande au czar Alexandre I[er], s'a-

liénant ainsi les Suédois qui jamais, Bernadotte les en eût-il pressés, n'auraient, par suite, combattu pour lui, et fournissant à la Russie un de ces éléments de puissance toujours croissante, sous lesquels il devait lui-même bientôt succomber. La faute incommensurable de Tilsitt est toujours à réparer, non-seulement en ce qui concerne la Suède, mais en ce qui concerne d'autres pays sacrifiés aussi à l'empire de Russie par l'aveuglement momentané de Napoléon Ier.

Reconnaissance faite de Bomarsund, les amiraux alliés ne tombèrent pas entièrement d'accord sur les moyens à employer pour réduire cette citadelle. Toutefois on aurait, assurent quelques personnes, interverti les rôles en prétendant que du côté des Français on était d'avis qu'il y avait peu de chances de succès sans le concours d'un corps de troupes de débarquement, et que du côté des Anglais on croyait encore que la marine suffirait. C'est absolument le contraire qui se serait passé : l'amiral Napier aurait douté de la possibilité d'un succès par la flotte seule, et l'amiral Parseval-Deschênes aurait pensé que les vaisseaux, avec les troupes de marine seulement et les matelots qu'ils avaient à bord et qu'on pourrait débarquer au moment opportun, suffiraient pour réduire Bomarsund.

Quoi qu'il puisse en avoir été de ces opinions controversées, le 21 juin, trois frégates à vapeur anglaises, *l'Hécla, l'Odin* et *le Valorous*, sous le commandement du capitaine Hall, firent une tentative sur la forteresse à laquelle ils lancèrent, pendant plusieurs heures, mais sans avantage bien marqué, une énorme quantité de bombes et autres projectiles. Ils démontèrent, il est vrai, deux batteries à fleur d'eau, et incendièrent des magasins d'approvisionnements, mais, en revanche, ils éprouvèrent d'assez graves avaries. *L'Hécla* eut sa coque trouée par sept boulets et un de ses tambours traversé ; il n'évita un danger plus grave que grâce à la présence d'esprit et au courage du jeune midshipman Lucas, qui saisit et jeta à la mer une bombe tombée sur le pont, au moment où elle allait éclater. Les 26 et 27 juin, le bombardement fut repris, mais avec moins de succès encore. Ce n'était pas une preuve suffisante de l'impuissance de la flotte, dont une très-minime partie avait donné.

A cette époque même, l'empereur Napoléon III avait décrété la formation d'un camp entre Boulogne et Saint-Omer, en vue des opérations de la Baltique ; et, sur la proposition du ministre de la marine, qui aurait été à cet égard en opposition avec les idées du vice-amiral Parseval-Deschênes, il fut décidé qu'une division de dix mille hommes,

empruntée à ce camp, prendrait la mer pour aller immédiatement concourir à ces opérations.

Le général Baraguey-d'Hilliers, vieux serviteur du premier empire, qui avait eu le poignet gauche emporté par un boulet de canon en 1813, mais dont le principal avancement datait néanmoins du règne de Louis-Philippe, reçut le commandement du corps expéditionnaire de la Baltique, en compensation du commandement en chef de l'armée d'Orient qu'il s'était un moment flatté d'avoir ; il se vit ainsi rappelé de l'ambassade de Constantinople, où ses énergiques allures s'étaient plus d'une fois trouvées en contradiction avec la ténacité britannique de lord Stratford de Redcliffe. Le général Niel, un des plus éminents officiers de son arme, fut appelé au commandement du génie, avec le lieutenant-colonel Jourjon pour adjoint. L'artillerie fut mise sous les ordres du lieutenant-colonel de Rochebouët.

La 1re brigade du corps expéditionnaire, placée sous le commandement du général d'Hugues, se composait du 2e régiment d'infanterie légère, du 3e régiment de ligne et du 12e bataillon de chasseurs à pied. La 2e brigade, commandée par le général Grésy, se composait des 48e et 51e régiments de ligne. Une compagnie du génie tirée du 1er régiment de l'arme, la 4e batterie du 1er régiment d'artillerie, et un détachement de la 14e batterie de ce même régiment complétaient, avec un détachement de gendarmerie, la division française destinée à la Baltique. Il s'y joindrait fort utilement un régiment d'infanterie de marine, commandé par le colonel Fiéron, et deux compagnies d'artillerie également de marine, sous les ordres du commandant Frébault.

En fait de troupes de débarquement, le gouvernement britannique aurait des troupes de marine, commandées par le colonel Graham, sous les ordres supérieurs du général Harry Jones, qui avait en même temps la direction du génie sur la flotte anglaise.

Ce que l'Angleterre fournissait de plus considérable pour l'expédition, c'était une escadre de convoi et de transports, sous les ordres du commodore Grey. On y voyait encore deux vaisseaux à hélice, *l'Hannibal,* de 91 canons, et *l'Algiers,* de 90 canons, et une frégate aussi à hélice, *le Termagant,* de 24 canons. Les vaisseaux de ligne *le Royal-William,* de 120, et *le Saint-Vincent,* de 101, les vapeurs à aubes *le Gladiator* et *le Sphinx*, de chacun 6 canons, complétaient la partie militaire de cette nouvelle escadre, à laquelle étaient joints six transports à voiles et le superbe steamer *le Prince* qui, à lui seul, devait porter deux mille cinq cents hommes.

De son côté, le gouvernement français, dans un suprême effort d'orgueil national du ministre de la marine Ducos, qui achevait ainsi de vider les arsenaux maritimes de l'empire, armait, pour cette expédition, une quatrième escadre. Elle était composée des deux vaisseaux de ligne à voiles, *le Tilsitt* et *le Saint-Louis,* de 90 canons chacun, des frégates à voiles *la Sirène* et *la Cléopâtre,* de chacune 50 canons, de la frégate à vapeur *l'Asmodée,* de la force de quatre cent cinquante chevaux, des corvettes à vapeur *le Laplace,* de quatre cents chevaux, et *la Reine-Hortense* de trois cent vingt, *le Laborieux* et *le Cassini,* de chacun deux cent vingt chevaux, des sept avisos pareillement à vapeur *le Goëland, le Cocyte, l'Ariel, le Daim, le Corse, le Fulton* et *le Christophe-Colomb*, de la force de cent vingt à deux cents chevaux chacun, des trois bâtiments à voiles *le Favori, le Lévrier, le Mirmidon,* et de six chalands que devaient remorquer les vapeurs. Qui serait allé visiter les ports militaires après ce dernier armement, y eût trouvé bien peu de chose. L'Angleterre, que l'on avait peut-être cru étonner par la mise à la mer de quatre escadres françaises en moins d'un an, si tant est que l'on puisse donner ce nom à ceux de ces armements qui ne comptaient que deux vaisseaux de ligne, l'Angleterre ne s'y trompa pas. Elle applaudit aux efforts de la France, mais elle n'en fut point troublée dans son avenir, et se fût bien gardée, en ce qui la concernait, de livrer tout son matériel naval aux hasards de la mer, sachant que les alliances sont changeantes, et que d'ailleurs une puissance maritime, de même qu'une puissance continentale, n'est réellement forte qu'autant qu'elle a une réserve égale au moins à ce qu'elle expose. Telle était la situation de la France sur terre; telle celle de la Grande-Bretagne sur mer. Les superbes flottes qu'elle montrait, tant dans la mer Noire que dans la Baltique, n'étaient que la moindre partie des forces navales dont elle aurait pu promptement disposer au cas où elle aurait eu affaire à une puissance maritime plus redoutable que la Russie.

L'embarquement des troupes eut lieu à Calais, du 15 au 20 juillet 1854, en présence de l'empereur Napoléon III. L'expérience si malheureusement acquise en Orient profita aux troupes destinées au nord de l'Europe ; on les pourvut sagement de tout ce qui pouvait les garantir des rigueurs du climat sous lequel elles se rendaient (1).

(1) Chaque soldat emportait une bonne couverture de laine. On avait distribué un gobelet en fer-blanc, par deux hommes, pour chauffer de l'eau. Chaque groupe de quatre hommes reçut quatre bâtons et quatre pièces de toile pour en faire, au besoin, des tentes; les bâtons serviraient de supports et les toiles d'abris.

Le 20 juillet, tous les bâtiments anglais et français avaient quitté Calais, se rendant dans la baie de Ledsund, à l'extrémité sud de l'île d'Aland, qui était le rendez-vous général.

L'empereur Nicolas paraissait tranquille sur le sort de cette île. Dernièrement encore un de ses aides de camp et un officier de marine russe, déguisés en pêcheurs, avaient trompé la surveillance des escadres anglo-françaises, et visité en détail Bomarsund. De cette visite il était résulté, comme opinion, pour le czar, que si la place ne pourrait résister à un siége en règle, elle serait très-difficile à attaquer d'une manière convenable, les grands bâtiments, surtout ceux à voiles, ne pouvant, suivant cette opinion, en approcher à cause des dangers que présentaient les passes, principalement pour des étrangers qui n'en connaissaient pas l'hydrographie. Il n'était plus temps d'ailleurs de renforcer la petite garnison, commandée par le général Bodisco, la mer appartenant sans conteste aux alliés. Ceux-ci, établis dans la baie de Ledsund, empêchant de là toute communication entre Aland et Abo sur le continent, purent tout à leur aise opérer des sondages, baliser les passes étroites des îles d'Aland, pousser des reconnaissances jusqu'à Bomarsund, resserrer le blocus et préparer les voies au débarquement du corps d'armée de terre. Ce corps arriva, en majeure partie, le 30 juillet.

Le général Baraguay d'Hilliers, qui montait le vapeur *la Reine-Hortense,* s'était arrêté, le 29, à Stockholm, pour y sonder les intentions du roi de Suède et tâcher de l'engager dans l'alliance anglo-française. Il lui offrait l'archipel d'Aland qui, en 1809, avait été jugé de telle importance par la Suède et la Russie, qu'il avait failli empêcher la conclusion de la paix entre ces deux États, le czar l'ayant exigé comme complément nécessaire de la cession de la Finlande, et le gouvernement suédois s'étant longtemps refusé à l'abandonner à son insatiable ennemi. Mais les conditions n'étaient plus les mêmes : la Suède, sacrifiée par Napoléon Ier, s'était depuis lors considérée comme incapable de jamais pouvoir impunément mécontenter la Russie, à laquelle elle semblait simplement demander de ne pas lui enlever ses derniers territoires. La faute de Tilsitt avait inféodé non-seulement la Suède, mais toute la Scandinavie à l'empire russe. Il était impossible au roi Oscar de Suède d'accepter l'offre des alliés, à moins qu'on ne lui donnât des gages certains, qu'on ne lui assurât, par exemple, le retour de la Finlande, sans laquelle l'archipel d'Aland n'a qu'une médiocre importance et ne peut même être conservé. La prudence et

la raison lui commandaient de refuser. En agir autrement, en l'état des choses, eût été une folie. Les puissances secondaires ont toujours à craindre les présents des grandes puissances qui, après les avoir engagées dans leurs querelles, se préoccupent en général médiocrement d'elles, quand le moment leur paraît opportun de conclure la paix. Il n'est pas une page de l'histoire qui ne soit là pour l'attester. La Suède ne mit donc aucun empressement à agréer l'offre qu'on lui faisait des îles d'Aland, et attendit, pour commencer à transformer sa politique vis-à-vis de la Russie, qu'on eût davantage montré la possibilité d'affaiblir cette puissance et que l'on eût un gage plus significatif qu'Aland à prendre pour le lui offrir.

Le 31 juillet, le vapeur *la Reine-Hortense* arriva en baie de Ledsund avec le général Baraguey-d'Hilliers. Dès le lendemain, un conseil fut tenu à bord de ce bâtiment, et il y fut décidé que Bomarsund serait investi et assiégé aussitôt que seraient arrivés les vaisseaux *le Tilsitt* et *le Saint-Louis*, et quelques frégates portant le matériel de l'armée, ainsi que le personnel du génie et de l'artillerie. En attendant, le général en chef et les amiraux firent des reconnaissances de la place.

Assise, comme on l'a vu, au bord de la mer et protégée par les trois tours dont on a parlé, la forteresse de Bomarsund avait derrière elle encore un bras de mer et deux lacs qui en défendaient, par là, les approches. A cette première enceinte ou défense naturelle s'en joignait une seconde d'un rayon plus étendu, qui prenait au bourg de Castelhom, allait de là en un lieu nommé Siby, et se reliait à la mer par une langue de terre de peu d'extension. Ignorant si la population de l'île d'Aland lui serait ou non hostile, et voulant tout au moins concentrer le plus possible les événements dans un périmètre facile à garder, voulant aussi empêcher la place de recevoir des renforts ou des secours du reste de l'île, le général Baraguey-d'Hilliers arrêta dès le principe de prendre position sur les trois points de Castelhom, Sounbou et Siby, par lesquels seuls on pouvait se mettre en rapport avec l'intérieur d'Aland.

Enfin, pour détourner l'attention de l'ennemi, il détermina aussi, de concert avec les amiraux, trois points de débarquement : le premier, situé au nord, à la hauteur de Halta, devait être occupé par le général Harry Jones, avec neuf cents Anglais et deux mille hommes d'infanterie de marine française; le deuxième, sur le versant oriental de la montagne, au sud de la baie appelée Tranvik; le troisième au sud-

ouest de cette même montagne. Une fois débarqué à Halta, le général Harry Jones devait se porter sur le fort de Bomarsund et occuper la langue de terre entre Siby et la mer, de manière à assurer ses derrières et à fermer toute issue aux partis qui voudraient sortir de la place. Arrivé près du lac de Perness, l'un des deux qui se trouvaient en arrière de la forteresse, il se mettrait en rapport avec les troupes françaises qui, de Tranvik, repousseraient l'ennemi dans le fort. A l'est de Tranvik débarquerait le 12ᵉ bataillon de chasseurs à pied, qui occuperait tout de suite les hauteurs au nord et au sud de ce village, ainsi que la jonction des routes qui, du même point, se dirigent sur la communication postale de Castelhom à Bomarsund. Le 12ᵉ régiment d'infanterie légère soutiendrait le 12ᵉ bataillon de chasseurs. Le 3ᵉ de ligne, débarqué dans la baie de Tranvik, remonterait vers ce village et se porterait en entier à l'embranchement des routes précédemment indiquées. Le 48ᵉ de ligne occuperait définitivement les points conquis par le 12ᵉ bataillon de chasseurs et le 2ᵉ léger, points destinés à servir de camp retranché pour le débarquement de tout le personnel et du matériel de l'artillerie, du génie et de l'administration. Le 51ᵉ de ligne, jeté au sud-ouest de la montagne, devrait rabattre sur l'intersection des routes, prendre l'ennemi à dos s'il résistait sur la hauteur du sud, et se porter rapidement sur la route postale en avant de Castelhom. Toutes les troupes étant à terre et maîtresses des points qui leur étaient assignés, devraient se mettre en route au premier commandement du général en chef, et se diriger sur Nora et Sodra-Finby, en appuyant leur droite au bord de la mer. Arrivés à Finby, elles entreraient immédiatement en communication avec le général Harry Jones.

Ces dispositions, arrêtées le 7 août et communiquées le même jour aux officiers généraux et supérieurs, furent exécutées le lendemain, autant que le permit l'extrême difficulté du terrain, augmentée encore par la destruction de tous les petits ponts et par les nombreux abattis dont les Russes avaient couvert les routes. Du reste, l'ennemi ne fit aucun obstacle sérieux au débarquement ainsi combiné; il paraissait se réserver tout entier pour la défense de Bomarsund. Les troupes, mises à terre à trois heures du matin du 9 août, sous la protection toute de prévoyance des vaisseaux *le Duperré* et *l'Edinburgh*, l'un français, l'autre anglais, occupaient, à neuf heures, les premières positions indiquées; vers onze heures, les 3ᵉ et 51ᵉ de ligne se dirigèrent vers la route postale par deux chemins différents; enfin, après des travaux

assez pénibles, la route de Tranvik à Finby fut rendue praticable à l'artillerie. Alors tous les corps, moins le 48e régiment, se portèrent en avant, s'approchèrent de la place et en firent le complet investissement.

Quatre vaisseaux français et quatre anglais, ainsi que les vapeurs les plus fortement armés des deux escadres, se disposèrent à prendre part à l'attaque de Bomarsund. Leurs officiers cherchaient, nuit et jour, sous le feu des tirailleurs russes, la sonde à la main, dans des embarcations, les fonds qui permettraient l'approche de la forteresse. La marine contraignit l'ennemi à abandonner des batteries et des redoutes à moitié construites en dehors de la place. Cependant la frégate anglaise *la Pénélope,* ayant été échouée par le canon des Russes, les marins des autres navires britanniques coururent en toute hâte à leurs embarcations et portèrent un utile secours à ce bâtiment. L'amiral Napier eut aussi fort à se louer du capitaine Starlett, ainsi que des officiers et des hommes employés à débarquer et à transporter du canon de 32 au camp du général Harry Jones, à une distance de quatre milles et demi, par des chemins d'une extrême difficulté. La plage de Tranvik étant trop éloignée du camp et les moyens de transport étant trop peu nombreux pour qu'on y pût laisser les parcs et les approvisionnements de l'armée, la marine des deux nations rendit un nouveau service en établissant, sur un point plus rapproché du quartier général, des embarcadères au moyen desquels les relations devinrent promptes et faciles entre l'armée de terre et l'armée de mer.

Dès le lendemain de l'arrivée devant la place, le génie avait commencé ses travaux. Le général Niel, débarqué dans un pays très-accidenté, sans être en possession d'un seul plan qui lui donnât avec quelque exactitude la position des ouvrages que l'on devait attaquer, remarquant que les roches granitiques sur lesquelles reposait la forteresse de Bomarsund et les trois grandes tours qui la couvraient étaient tellement tourmentées qu'à chaque pas pour ainsi dire leur aspect changeait complétement, renonça à faire opérer une reconnaissance dans les formes ordinaires, ce qui lui aurait pris d'ailleurs trop de temps. Le général Niel appartenait à une arme où, — à de très-rares exceptions près d'officiers connus pour la facilité avec laquelle ils ont obtenu leurs grades et honneurs en dehors des services militaires, — le sentiment du devoir est poussé jusqu'à la plus entière abnégation et où les choses les plus difficiles, les plus périlleuses s'accomplissent avec une fraternité, une simplicité vraiment antiques dans tous les

rangs du corps indistinctement. Accompagné de cinq ou six soldats seulement qui ne pouvaient attirer l'attention de l'ennemi, il alla étudier lui-même, se glissant de rocher en rocher, d'arbre en arbre, les passages par lesquels les troupes pourraient s'avancer, à l'abri des feux de la place, ceux qui permettraient de traîner les pièces, et les points où il serait possible d'établir des batteries. Cette reconnaissance fut plus d'une fois renouvelée par le général. Le colonel d'artillerie de Rochebouët l'accompagna ainsi bien des heures de jour et de nuit, gravissant de la sorte à travers rochers et broussailles. Le génie et l'artillerie sont sortis du même berceau, et le même dévouement, le même esprit de sacrifice, le même dédain de la vie quand il s'agit du service du pays, leur sont habituels. Le général Harry Jones et les officiers du génie anglais firent assaut de courage et de dévouement avec les officiers français. Le général Niel fut d'avis que l'on attaquât en premier lieu la tour de Tzée, située au sud-ouest, qui dominait le pays environnant et la place elle-même. Le général Harry Jones, qui s'était renforcé de cinq cents hommes d'infanterie de marine française et qui avait aussi reconnu l'emplacement d'une batterie destinée à tirer sur cette tour, se rangea à son opinion, ainsi que le directeur de l'artillerie française, colonel de Rochebouët. Elle fut en conséquence soumise au général Baraguey-d'Hilliers qui l'adopta. On décida qu'il serait fait, à cinq cent cinquante mètres, sur un emplacement reconnu par le général Niel, une première batterie de quatre pièces de 16 et de quatre mortiers. Son objet serait de tâter le granit et de rendre les approches moins meurtrières, en détruisant les bouches des embrasures de la tour et en abattant la toiture de celle-ci, toiture en zinc, percée de lucarnes par lesquelles les tirailleurs ennemis, armés de carabines à tiges, pouvaient plonger au loin dans la campagne. Une deuxième batterie, formée de pièces de 32 de la marine anglaise, celle dont le général Harry Jones avait reconnu l'emplacement, serait établie à trois cents mètres, ou plus près si possible était, pour essayer d'ouvrir la tour qui, en outre, serait battue par quatre pièces de 30 de la marine française, placées à cent trente mètres environ du revêtement. Deux attaques, concourant au même objet, devaient être ainsi conduites séparément par les officiers des deux nations.

Il est opportun de faire remarquer ici que l'empereur Nicolas, affectant, selon son habitude, des prétentions fort au-dessus de ses capacités militaires, avait donné des ordres absolus au général Bodisco et au lieutenant-colonel du génie Kranshold, — ce dernier chargé

d'organiser la défense de la place, — pour leur interdire, même en cas de péril imminent, de toucher aux fondements des fortifications de Bomarsund, qu'il considérait comme son ouvrage, parce qu'avant d'être sur le trône, en 1822, étant grand maître du génie, il en avait décidé la construction. Par suite de ces ordres, qu'aucun officier russe n'aurait osé enfreindre, les abords de la place ne purent être mis à découvert; cela devait faciliter grandement l'établissement des batteries des assiégeants, qui se trouveraient à l'abri, de manière à envoyer leurs projectiles sans qu'on pût leur répondre efficacement.

Le colonel Ducrot, du 3ᵉ de ligne, qui, lors de l'investissement de la place, s'était trouvé au poste le plus avancé et qui en conséquence connaissait déjà les lieux, fut chargé, le 11 août, d'occuper avec son régiment les positions où l'on voulait dresser les batteries contre la tour du sud. Pendant toute cette journée, les Russes tiraillèrent avec les avant-postes des alliés et leur envoyèrent beaucoup de bombes et d'obus, mais sans leur faire de mal.

En raison de la nature des lieux, on fut obligé de cheminer au moyen de sacs à terre remplis au loin, qui tinrent lieu de tranchées. Il fallut apporter les pièces d'artillerie sur des traîneaux, à force de bras. La nuit du 11 au 12 août, où se fit de la sorte l'ouverture de la tranchée, coûta aux Français douze hommes tués ou blessés; parmi les premiers était le lieutenant Nolfe, du 12ᵉ bataillon de chasseurs à pied. La tour couvrit les travailleurs de son feu, mais les tirailleurs français y répondirent avec tant de précision, que les soldats russes sortis de la place furent bientôt obligés d'y chercher un refuge. Les sapeurs du génie ayant construit, durant cette nuit, le masque de la batterie de quatre pièces de 16 et de quatre mortiers, l'artillerie, à l'abri des coups de l'ennemi, put travailler toute la journée du 12 à l'établissement de cette batterie, qui fut armée dans la nuit suivante. Pendant ce temps, le génie disposait tout pour relier les batteries entre elles par une gabionnade de sacs à terre, faisait une communication en arrière, et rattachait la gauche des alliés à un escarpement en rocher servant de parallèle et abritant les troupes du feu de la place.

Le 13, à trois heures du matin, la batterie nº 1 commença de tirer. Jusqu'à midi, la tour du sud-ouest conserva l'avantage sur elle, faisant des coups d'embrasure très-heureux, touchant et détériorant trois des pièces françaises ; mais, à partir de cette heure, son feu se ralentit ; à cinq heures, il cessa tout à fait devant la supériorité de la batterie des assiégeants. Comme l'avait prévu le général Niel, les embrasures de la

tour étaient à peu près détruites ; si les boulets s'étaient brisés contre le granit, ils avaient fortement ébranlé les blocs du parement ; la toiture en zinc, à demi abîmée sous les bombes, menaçait d'une ruine complète. Le commandant de la tour arbora le drapeau parlementaire, demandant au général du génie français une suspension d'armes de deux heures pour prendre les ordres du gouverneur. Elle fut accordée d'une heure, pendant laquelle on ne put s'entendre.

Le feu recommença de part et d'autre. Pendant la nuit du 13 au 14, les Anglais établirent la batterie n° 2, et les Français la batterie n° 3, celle-ci à cent quarante mètres de la tour et armée de six pièces de 30. Les Russes furent consternés en apercevant, au lever du jour, ces deux nouvelles batteries. Ils ne tirèrent plus. Alors, le sous-lieutenant Gigot, du 12ᵉ bataillon de chasseurs à pied, et le sous-lieutenant Gibon, du 51ᵉ de ligne, suivis d'hommes déterminés, escaladèrent le revêtement et pénètrèrent dans l'ouvrage avec les sapeurs du génie. Le commandant russe, en voulant repousser cette attaque imprévue, fut atteint de deux coups de baïonnette et pris avec deux autres officiers et une trentaine de soldats, seul reste de la garnison qui venait d'abandonner la tour du sud-ouest.

Cette tour avait cessé d'être en butte au bombes des alliés, mais les nouveaux occupants s'y virent aussitôt troublés par une grêle de projectiles ; les voûtes, lézardées en plusieurs endroits, étaient sur le point de s'écrouler ; la possession de cette conquête, au moyen de laquelle on était maître de presque toutes les positions qui dominaient la place, devenait de plus en plus dangereuse. D'autre part, la tour du nord-est menaçait d'une manière sérieuse les terrains sur lesquels on devait établir les batteries contre la gorge de la forteresse. En conséquence, il fut arrêté que les Anglais retourneraient contre la tour du nord-est la batterie qu'ils avaient élevée en vue de la tour du sud-ouest, et qu'à la faveur de leur feu, on pousserait les approches sur la droite pour établir une puissante batterie de brèche contre la gorge du corps principal de la place.

Pendant la journée du 14 et la nuit qui suivit, tous les moyens d'attaque, bouches à feu et sacs à terre, furent transportés derrière une grande caserne en construction et des rochers qui abritaient les assiégeants ; on fit un cheminement de cent mètres qui conduisait dans un pli de terrain d'où il fut possible d'approcher de la place jusqu'à environ quatre cents mètres, sans être vu ; les Anglais retournèrent leur batterie, et les Français établirent, à sept cents mètres à peu près, sur

un point abrité du feu des Russes, une batterie de quatre mortiers et deux obusiers de 22 centimètres de diamètre, laquelle ne cesserait d'envoyer des projectiles creux dans la place jusqu'à la fin du siége.

Elle ouvrit son feu, le 15, à sept heures du matin, contre le corps de la place, pendant que le général Harry Jones, avec deux batteries anglaises, manœuvrées par des marins de la flotte britannique et par des détachements de l'artillerie royale de marine, sous les ordres du capitaine Pelham, du vaisseau *le Blenheim,* et Ramsay, du *Hogue*, commençaient à battre vigoureusement la tour du nord-est. Celle du sud-ouest fut incendiée par les bombes des Russes dans la matinée; à peine les alliés l'eurent-ils évacuée définitivement, qu'elle fut presque anéantie par une explosion des poudres.

A trois heures de l'après-midi, la tour du nord-est eut son intérieur mis complétement à découvert, et cessa son feu. A six heures, elle arbora le drapeau blanc et se rendit. On y fit cent dix-huit prisonniers, dont trois officiers. Malgré le feu que les Anglais avaient eu à subir non-seulement de cette tour, mais de celle de Presto, pendant leur attaque, ils n'étaient en perte que de quelques hommes, parmi lesquels ils regrettaient vivement le lieutenant Wrottesley, de l'arme du génie, officier plein d'avenir.

Après la chute de la tour du nord-est, les deux amiraux jugèrent que le moment était venu de faire, autant que possible, concourir la marine à la reddition du corps de la place, au moyen d'une puissante diversion qui occuperait l'artillerie ennemie par laquelle les travailleurs de l'armée étaient incommodés. *L'Asmodée, le Phlégéton, le Darien, l'Arrogant, l'Amphion, le Valorous, le Driver, le Bulldog* et *l'Hecla,* soutenus par *le Trident,* portant le pavillon du contre-amiral Penaud, par *le Duperré, l'Edinburgh* portant le pavillon du contre-amiral Chads, et *l'Ajax,* bâtiments les uns français, les autres anglais, ayant tous de forts calibres, prirent part en conséquence aux opérations avec le même zèle et le même dévouement. Ils dirigèrent un feu lent et régulier, à distance d'environ deux mille mètres, sur les murailles de la place. Les deux amiraux eurent lieu d'être satisfaits de leur tir. Le vaisseau que montait le contre-amiral Chads fit éclater le granit avec un boulet plein, de 120 livres. En général, les vaisseaux français tiraient avec des boulets de 36 et les vaisseaux anglais avec du 68.

Dans la nuit du 15 au 16, l'amiral Parseval-Deschênes, pour achever l'investissement de la place et enlever à l'ennemi sa dernière chance de retraite, résolut de faire occuper la tour de l'îlot de Presto, en

avant de Bomarsund, par un détachement de cinq cents hommes d'infanterie de marine française, cent quatre-vingts soldats de la marine anglaise mis à sa disposition par l'amiral Napier, et quatre compagnies de débarquement des vaisseaux dirigées par le capitaine de frégate Lantheaume, second de *la Zénobie,* sous le commandement supérieur du lieutenant-colonel d'infanterie de marine de Vassoignes. La troisième et dernière sentinelle avancée de Bomarsund tomba promptement au pouvoir des troupes de marine, et sa chute ne fut pas sans exercer une influence marquée sur le sort du corps même de la place. Malheureusement ces troupes n'avaient pas été plus tôt disposées sur l'îlot de Presto, que le choléra avait sévi contre elles. Le vaisseau *l'Austerlitz* avait apporté le fléau dans la Baltique.

Durant cette même nuit du 15 au 16, le génie et l'artillerie des Français entreprirent de construire, à trois cent quatre-vingts mètres du corps de la place, leur batterie de brèche qui serait armée de deux pièces de 30 prêtées par la marine et de deux obusiers de 22 centimètres de diamètre. Au point du jour, les Russes dirigèrent dessus tout leur feux et blessèrent quelques hommes en arrière; mais leurs boulets, tirés de bas en haut, ne purent traverser le parapet.

La batterie de mortiers et d'obusiers, placée à sept cents mètres, continua de tirer avec un grand succès pendant la matinée du 16, et la marine poursuivit son œuvre de diversion. Si l'ennemi avait attendu jusqu'au lendemain, la batterie de brèche établie par le général Niel et le colonel de Rochebouët, unie au feu des vaisseaux, aurait mis la forteresse en pièces. Dans cette situation désespérée, n'attendant aucun secours de la mer, le général Bodisco fit arborer le drapeau parlementaire, le 16 août à midi, sur le corps de la place, qui se rendit sans conditions avec ses cent quatre-vingts bouches à feu et sa garnison, composée encore de deux mille quatre cents hommes, dont quatre cents blessés.

Au moment où des détachements de troupes alliées en prenaient possession, une scène tumultueuse éclata parmi les Russes, dont les plus exaltés voulaient faire sauter la forteresse. Le soldat Bellanger, du 6ᵉ d'artillerie, arracha même une torche des mains de l'un d'eux qu'il renversa à ses pieds. L'attitude des détachements chargés de l'occupation mit fin au désordre, et toute la garnison russe, le général Bodisco, gouverneur, et le colonel du génie Alexandre Kranshold en tête, fut conduite à bord de la flotte. Abandonné comme il l'avait été dans sa forteresse inachevée, médiocrement construite et isolée dans



ATTAQUE DE BOMARSUND

la mer, avec une très-insuffisante garnison, Bodisco craignait encore que le czar, qui avait entravé, comme on l'a dit, la défense de la place et ne lui avait envoyé aucun secours, ne l'accusât de n'avoir pas fait tout ce qui dépendait de lui pour la défense; il demanda, non sans une certaine hésitation, au général Baraguey-d'Hilliers de certifier qu'il avait dignement accompli son devoir. Celui-ci rendit hommage à sa bravoure, et, en gage d'estime, lui remit son épée, en disant gracieusement que nul ne l'aurait mieux portée que lui. Les deux amiraux ne témoignèrent pas moins d'égards à ce vétéran presque octogénaire. Des consolations furent aussi prodiguées aux autres officiers russes, particulièrement au colonel du génie Alexandre Kranshold, homme fort distingué, qui se montrait profondément affecté.

Selon une convention arrêtée dès le commencement de l'alliance, les prisonniers devaient être répartis d'une manière égale entre les deux nations. Le général Bodisco, tombé dans le lot de la France, fut envoyé au Havre avec sa femme et son fils, qui avaient demandé à le suivre, et avec deux officiers, dont un, capitaine du génie, avait été blessé d'un coup de baïonnette par un chasseur de Vincennes. De là, il fut conduit dans la ville d'Évreux où il eut la liberté de circuler, y étant retenu prisonnier sur parole. Le gros des prisonniers russes assignés à la France fut envoyé à l'île d'Aix et traité avec toute l'humanité désirable. Les prisonniers appartenant à l'Angleterre furent en général distribués sur des pontons, prisons flottantes qui seront toujours un grand sujet de répulsion et qui présentent à l'imagination, à tort ou à raison, quelque chose de cruel et de hideux. Ils y furent d'ailleurs aussi convenablement traités que le séjour le permettait.

La prise de Bomarsund et, par suite, de l'archipel d'Aland, étant le premier succès de la guerre contre la Russie, on en fit naturellement beaucoup de bruit, plus certainement que ne le comportait la valeur de la conquête. Les récompenses, surtout en France, furent en proportion de ce bruit qui d'ailleurs satisfaisait l'opinion publique, attristée des sombres nouvelles qui lui venaient de Varna, et impatiente d'avoir à parler enfin, non plus de désastres épidémiques, mais de brillants faits d'armes. Toutefois, cette opinion capricieuse et souvent maligne aurait été assez disposée à critiquer l'excès des récompenses qui, dans d'autres temps, comme sous Louis XIV et Napoléon Ier, par exemple, ne se donnaient qu'après des batailles ou des prises de places, emportant la conquête de provinces entières et de royaumes, si ceux sur lesquels elles tombèrent n'y avaient eu déjà des titres anciens dont il fut

sans doute tenu compte autant que des nouveaux. Il faut reconnaître d'ailleurs, que si la conquête des îles d'Aland n'était point un fait militaire d'ordre considérable, elle était du moins un fait moral de la plus haute importance, en ce qu'elle témoignait de l'entière incapacité et du peu de hardiesse de la marine russe, de la totale impuissance navale de la Russie, qui avait laissé prendre et démolir une position du plus vaste intérêt pour elle sans oser mettre à la mer une escadre pour tenter de la secourir. Le vieux et brave général Baraguey-d'Hilliers reçut le bâton de maréchal de France. Le vice-amiral Parseval-Deschênes eut la grand'croix de la Légion d'honneur, en attendant le grade d'amiral de France, égal à celui de maréchal, dont il serait très-prochainement doté. Le général Niel qui, par son audacieux dévouement et son habileté, avait fait l'étonnement et l'admiration des officiers russes, de ceux du génie surtout, fut nommé grand officier, et le lieutenant-colonel Jourjon, son digne adjoint, qu'il avait signalé comme un officier des plus complets, reçut la croix d'officier. Les généraux de brigade Grésy et d'Hugues furent nommés commandeurs, ainsi que le capitaine de vaisseau Maussion de Candé (1).

Des rapports furent faits aux gouvernements français et anglais sur

(1) Dans la marine furent, en outre, nommés officiers de la Légion d'honneur : les capitaines de vaisseau Pironneau, Prudhomme, de Borre, Didelot, les capitaines de frégate Surville et Fouet, le chef de bataillon et le capitaine d'infanterie de marine Avezac-Lavigne et Doisnel; chevaliers : l'aumônier supérieur de l'escadre Caron, les lieutenants de vaisseau Deflotte, Allix, Bouyer, Perron, de Vauguyon, Le Loarer, les enseignes Dubrat, Caubet, Lestic, le sous-commissaire de Kermadec, les chirurgiens Chéron et Gras, les maîtres de timonerie, de charpenterie et de manœuvres Tugdual, Guével, Blondel, les capitaines d'infanterie de marine André, Thierry, Harivel, Ruillier, le lieutenant Garnier, et les simples soldats Baillon et Leportier. Dans l'artillerie de marine, le commandant Frébault fut promu lieutenant-colonel, le capitaine Regnaud, chef de bataillon, et le lieutenant de Dompierre d'Hornoy, capitaine.

A ces premières récompenses données à la marine dans la Baltique, il faut ajouter les suivantes, décernées quelques mois plus tard : les capitaines de frégate Despan, du *Lucifer*, Moulac, du *Souffleur*, furent promus capitaines de vaisseau; les lieutenants de vaisseau Payen, du *Breslau*, Monjaret-Kerjegu, du *Duguesclin*, Lagé, du *Trident*, Véron, de *l'Austerlitz*, furent promus capitaines de frégate; les enseignes Nompère de Champagny, du *Phlégéton*, Brosset et Letourneur, du *Breslau*, furent nommés lieutenants de vaisseau. Dans l'ordre de la Légion d'honneur, le capitaine de vaisseau Hérail, de *la Zénobie*, fut nommé commandeur.

Dans l'état-major furent nommés chevaliers : les capitaines Ducrot et de Jouffroy, l'abbé Martin, aumônier du corps expéditionnaire.

Dans l'infanterie de ligne et dans l'infanterie légère, qui devaient bientôt être réunies, furent nommés officiers de la Légion d'honneur : les colonel Ducrot et Suau, le commandant de Boistertre et le médecin-major Lacronique; furent nommés chevaliers : les capitaines Roux, Bèche, Jeanson, Grundler, Bertrand, Granderye,

les moyens et la possibilité de conserver Bomarsund; mais la Suède s'obstinant, même après que la conquête en avait été faite, à refuser ce présent, on fit sauter les fortifications avant d'évacuer l'île d'Aland.

Le gouvernement russe s'en tenait dans la Baltique, comme dans la mer Noire, en présence des flottes alliées, à un système défensif qui allait jusqu'à détruire, sur certains points, par ses agents, les positions et les fortifications auxquelles naguère encore il attachait un grand prix. Ce fut ainsi qu'après la perte de Bomarsund, sur le seul bruit de la prochaine entrée des escadres avec des troupes de débarquement dans le golfe de Finlande, on fit sauter la forteresse d'Hangoë, comprenant la tour de Meyerfeld, celle de Gustave-Adolphe et le fort de Gustafsvarn. L'Europe avait lieu de s'étonner de voir une puissance, il y a peu de mois encore si orgueilleuse et menaçante, s'exécuter ainsi de ses propres mains, dans la crainte du contact de ses ennemis. L'abaissement moral était déjà considérable, si l'abaissement matériel n'était pas encore très-marqué.

L'escadre française ne tarda pas à rentrer dans les ports de la Manche avec les troupes expéditionnaires. Elle était d'ailleurs cruellement atteinte par le choléra, quoique les soins les plus paternels eussent été prodigués aux malades par l'amiral Parseval-Deschênes et ses officiers, et que les matelots et les soldats d'infanterie de marine eussent témoigné les uns envers les autres de la plus touchante fraternité.

Joannès, Fritschler, Delmont, Charles, les lieutenants Granier, Evo, Casanova, le caporal Armand, et les simples soldats Gaillard, Marie et Rigault.

Dans les chasseurs à pied, furent nommés chevaliers : les capitaines de Labattut et Marais, le lieutenant Mochain, le sous-lieutenant Gigot et le sapeur Maire. (Ce sapeur ayant vu l'épée du commandant russe de la tour du sud-ouest menacer la poitrine du sous-lieutenant Gigot, s'était élancé au-devant du coup, et, un peu plus tard cet officier le lui reprochant affectueusement, il avait répondu : « Vous étiez notre chef, et mieux vaut perdre un doigt que la tête. »)

Dans l'artillerie, le capitaine Vasse, le lieutenant Léopold, le garde Peugniez, l'artilleur Bellanger reçurent la croix de chevalier.

Dans le génie, eurent aussi la croix de chevalier : les capitaines Montiage et Alquier et le garde Boisvieux.

Dans l'administration, le service de santé et la gendarmerie, le sous-intendant Lecauchoix Férand fut nommé officier de la Légion d'honneur; le pharmacien Simon, l'adjudant d'administration Capuran, l'officier comptable Bloch et le maréchal des logis de gendarmerie Devange furent nommés chevaliers.

Quarante-quatre médailles militaires, sans compter les avancements qui, pour beaucoup d'officiers, se firent peu attendre, complétèrent la liste des récompenses accordées à l'occasion de la prise de Bomarsund.

Quant à la flotte anglaise, qui comptait aussi de nombreux cas de choléra, elle croisa devant Revel et dans le golfe de Bothnie jusqu'à ce que les glaces ne le lui permissent plus.

Les marines des deux nations se montraient jusque dans l'océan Glacial arctique et dans la mer Blanche. Une croisière française avait été établie dans ces lointains parages sous les ordres du capitaine de vaisseau Guilbert, en même temps qu'une croisière anglaise, sous les ordres du capitaine Erasmus-Ommaney. Celui-ci, dans la pensée que les criques voisines de Kola, port de la Laponie russe compris dans le gouvernement d'Arkangel, pouvaient recéler des navires ennemis, les envoya reconnaître avant la fin de la saison par le vapeur *la Miranda*, de 16 canons, capitaine Lyons, nouvellement arrivé de Vardohaus. La ville de Kola, peuplée d'environ deux mille habitants et la plus septentrionale de la Russie d'Europe, est située à cent vingt-cinq lieues au nord-ouest d'Arkangel, par le trentième degré dix minutes de longitude est et le soixante-huitième degré cinquante-deux minutes de latitude nord, sur l'étroite rivière de son nom qui reçoit en cet endroit la Touloma. *La Miranda*, à force de persévérance, vint à bout, le 23 août 1854, de remonter la première de ces rivières, considérée jusqu'alors comme inaccessible aux navires plus gros que de simples embarcations, et de venir se placer à portée de canon de Kola. Le capitaine Lyons somma la garnison de se rendre. Sur le refus qu'il reçut, et d'après l'attitude hostile que prenaient les troupes et les habitants, il ouvrit son feu, incendia en peu de temps avec ses bombes cette malheureuse ville qui était de bois, et en détruisit les fortifications peu importantes d'ailleurs. Ce coup de main, dans lequel le capitaine Lyons fut bien secondé par le lieutenant Mackenzie et le maître d'équipages Georges William, ne coûta pas un seul homme aux Anglais.

La guerre avec les extrémités de l'immense empire russe que baignent tant de mers, s'étendait, par l'océan Pacifique, jusqu'aux frontières de la Chine, à l'embouchure du fleuve Seghalien ou Amour, et plus loin encore jusqu'à la presqu'île du Kamtschatka qui se prolonge du cinquante et unième au soixante-troisième degré de latitude nord. Les vastes déserts de cette péninsule, plus tristes encore, s'il est possible, que ceux du reste de la Sibérie, ont pour chef-lieu une petite ville d'environ huit cents maisons, nommée Pétropaulovski et plus anciennement Avatska, que fréquentent les baleiniers et les navigateurs des mers polaires. Un fort la défendait, auquel on avait ajouté sept batteries en terre.

Une division navale russe, commandée par le contre-amiral Potiakin, croisait, au moment où les hostilités furent déclarées, dans les mers de la Chine et du Japon. La frégate *l'Aurora* et le transport *la Dvina* en furent détachés pour aller protéger Petropaulovski. La France et l'Angleterre avaient, de leur côté, envoyé dans l'océan Pacifique deux divisions navales : l'une composée des frégates *la Forte*, de 60 canons, de *l'Eurydice,* de 30, capitaine de La Grandière, de la corvette *l'Arthémise*, et du brig *l'Obligado*, portant le pavillon du contre-amiral Febvrier-Despointes ; l'autre, composée des frégates et autres bâtiments de la marine britannique *le Président, l'Amphitrite, la Pique, la Virago, le Trincomale*, sous les ordres du contre-amiral Price.

Elles se trouvèrent réunies dans le port d'Honolulu aux îles Sandwich, le 17 juillet 1854, et, le 25 du même mois, elles en partirent pour aller à la recherche de la division Potiakin et attaquer quelque possession de l'empire russe.

Le 3 août, les deux contre-amiraux détachèrent *l'Amphitrite, le Trincomale* et *l'Arthémise* pour aller protéger le commerce des alliés du côté de la Californie.

Le 28 du même mois, le gros des deux divisions se trouva en vue des côtes du Kamtschatka et se dirigea sur la baie d'Avatska ou Pétropaulovski, qui fut reconnue dès ce même jour par *la Virago* et *l'Obligado*. Le 29 août, tous les bâtiments ayant hissé leurs pavillons, franchirent la passe qui conduit en rade de Pétropaulovski dans l'ordre suivant : *le Président, la Forte, la Pique* et *l'Eurydice; la Virago* prenant position à la gauche du *Président,* et *l'Obligado* à la gauche de *la Forte*. Les ambulances étaient établies, les soutes ouvertes, et les canonniers à leur poste de combat, mèches allumées.

Trois batteries avaient été construites pour la défense de l'entrée du port. L'une de cinq pièces de fort calibre, nommée batterie Schakof, protégeait cette entrée à l'extrémité de la péninsule qui forme le port même et masque la ville ; la seconde, de onze canons, était rasante et admirablement construite avec des fascines au bord de l'eau, du côté opposé ; la troisième, de trois canons, se montrait un peu plus éloignée de la mer, mais du même côté que la seconde. Ces batteries étaient servies et défendues par les marins, les soldats, les fonctionnaires civils et quelques habitants. La frégate *l'Aurora,* le transport *la Dvina* et deux autres bâtiments, dont un de commerce, étaient en rade de Pétropaulovski, abrités par la langue de terre ou presqu'île dont on vient de parler et ne laissant voir que leur mâture.

La petite escadre anglo-française fut accueillie, au moment de mouiller, par le feu de toutes les batteries ennemies qui, en raison de la distance, ne lui firent aucun mal. *La Virago* s'avança pour y répondre, mais son feu, également hors de portée, ne produisit pas plus d'effet.

Le lendemain, le combat commençait à s'engager d'une manière sérieuse, quand le contre-amiral Price tomba mortellement atteint par la balle d'un pistolet qui lui avait éclaté entre les mains. Le capitaine de vaisseau Nicholson prit le commandement en chef des Anglais; mais le combat fut renvoyé au 31 août.

Ce jour-là le temps était beau. Trois frégates des alliés furent mises en position par les vapeurs. *La Virago* était placée entre *la Pique* et *la Forte* et remorquait *le Président*, principal bâtiment des Anglais. La batterie Schakof, de cinq pièces, qui dominait l'entrée du port à gauche, commença le feu. *La Forte* s'embossa résolûment par le travers de cette batterie à laquelle elle répondit avec vigueur, en même temps que *le Président* qui la prenait en écharpe.

Dans cet instant, *la Virago* mettait à terre, sous le commandement du capitaine Parker, des troupes d'infanterie de marine anglaise et des matelots des deux nations pour attaquer la batterie de trois canons qui se trouvait sur la droite, dans une position fort gênante. Malgré l'obstacle que présentaient des halliers presque impénétrables, malgré aussi le feu de la frégate russe *l'Aurora* qui tirait sur eux en même temps que sur *la Virago*, les hommes débarqués pénétrèrent promptement jusqu'à la batterie, qu'ils trouvèrent abandonnée ; ils en détruisirent les affûts et les caissons à coups de hache, enclouèrent les canons ; puis, apercevant un corps de deux cents Russes qui se dirigeait de leur côté, ils retournèrent en bon ordre, sous la protection de *la Forte* et de *la Pique*, à bord de *la Virago* qui n'avait pas été sans souffrir des bordées de *l'Aurora*.

La batterie de trois canons détruite, celle de cinq réduite, au moins momentanément, au silence, les principaux efforts des alliés se tournèrent sur la batterie rasante de onze pièces. Une brise qui s'éleva dans l'après-midi permit à *la Forte* et au *Président*, placés à l'extrémité de la ligne, de prendre des positions nouvelles plus rapprochées de cette batterie, sur laquelle furent alors dirigés les canons de tous les bâtiments alliés. Pendant que *la Forte* tirait à mitraille, elle reçut dans sa coque quatre boulets et autant dans sa muraille, à hauteur des gaillards; les bastingages de sa quinzième caronade, complétement emportés, furent immédiatement réparés. Bien secondée par *le Prési-*

dent, la Forte, quoique placée à huit encablures de la batterie rasante et ne pouvant atteindre celle-ci qu'au moyen d'un feu de ricochet, dirigea son tir avec tant d'habileté, aux applaudissements réitérés des Anglais, que la moitié des pièces ennemies furent démontées en une demi-heure, et que bientôt le reste de la batterie garda le silence. Les artilleurs russes qui la servaient se retirèrent à bord de *l'Aurora* et de *la Dvina*. La canonnade cessa de part et d'autre, et les bâtiments alliés se disposèrent à réparer leurs avaries qui n'étaient pas sans importance; plusieurs étaient atteints dans leur coque et dans leurs gréements; mais *la Forte* seule avait perdu des hommes. Les Russes, qui s'étaient défendus avec intelligence et courage, se mirent de leur côté en devoir de remonter leurs batteries et d'opposer à l'escadre des assiégeants une résistance plus vigoureuse encore.

Le 1er septembre, *la Virago* étant allée inhumer le corps de l'amiral Price sur la côte de la baie de Tarinski, voisine de celle de Pétropaulovski, revint avec trois matelots américains, déserteurs de navires baleiniers, desquels on reçut quelques renseignements sur la position de certaines batteries qui n'étaient pas visibles de l'escadre, sur l'intérieur de Pétropaulovski et sur la force de la garnison. Il fut conclu de ces renseignements qu'une attaque dirigée contre le nord de la ville, avec un petit corps de débarquement, pourrait réussir et amener des résultats importants. Afin de diviser autant que possible l'attention de l'ennemi, on résolut d'attaquer simultanément une batterie de cinq canons, placée dans la partie inférieure de la presqu'île, et un fort rond établi à son extrémité du côté du nord. Sur ce second point, on devait débarquer sept cents hommes des deux nations, commandés par les capitaines de vaisseau de La Grandière et Richard Burridge, ayant sous leurs ordres le capitaine de la marine royale anglaise Parker et le lieutenant de vaisseau français de Lacombe, qui seraient à la tête d'un corps d'élite de cent soixante-dix carabiniers tant anglais que français. Les canots destinés à porter les détachements à terre seraient commandés par l'officier de marine française Bourasset.

Ce plan d'attaque fut mis à exécution le 4 septembre, à trois heures du matin; mais on avait pris un si grand nombre d'hommes pour le débarquement, qu'il n'en restait plus assez pour servir les canons du *Président* et de *la Pique,* et que l'on fit passer l'équipage de cette dernière frégate sur la première qui avait une moins grosse artillerie. *La Virago,* qui portait les sept cents hommes de débarquement, moitié Francais moitié Anglais, fut attachée par un côté à la frégate *la*

Forte, avec les embarcations de l'autre; elle traînait à la remorque *le Président.* Comme elle approchait de la partie basse de la presqu'île, elle fut accueillie à coups de canon ; un boulet entama ses bastingages ; s'il n'eût pas ricoché, ce projectile aurait fait un grand ravage sur le pont, où les hommes étaient entassés. *La Forte,* qui appuyait *la Virago* et que suivait de près *le Président,* démonta une des pièces des batteries russes; mais elle eut son grand mât et son mât de misaine traversés par des boulets. Néanmoins, *le Président* étant venu joindre ses efforts à ceux de la frégate française, l'ennemi, qui se retirait de temps à autre derrière la plate-forme sur laquelle ses canons étaient placés, pour revenir bientôt avec une nouvelle ardeur dès que le feu des navires faiblissait, ne parut plus en état de soutenir ce rôle. *Le Président* réduisit pour quelque temps au silence la batterie de la Selle, placée au centre de la presqu'île. *La Forte* ayant obtenu le même résultat sur la batterie du fort Rond ou de la Gorge, les détachements portés par *la Virago* purent opérer leur descente directement au-dessous d'une colline boisée où les Russes occupaient en nombre une excellente position.

Il était huit heures du matin. Un obus parti de *la Forte* alluma bientôt après dans la ville un incendie qui dura six heures, mais sans ralentir la défense. Les alliés ayant trouvé la batterie de la Gorge abandonnée, en enclouèrent les canons, pendant que leurs carabiniers d'élite se mettaient déjà en devoir de gravir la colline; toutes les troupes débarquées se furent bientôt enfoncées dans les épais buissons et les broussailles, cherchant à s'y frayer des passages sous la fusillade des ennemis disposés en tirailleurs sur leur tête et sur leurs flancs.

Cependant on débusqua les Russes de leur première position. A mi-chemin de l'ascension, les troupes de marine et les fusiliers français se portèrent à la droite de la hauteur, la gauche et le centre étant tenus par des matelots des deux nations. On avait assez balayé l'ennemi à gauche pour pouvoir prendre position sur le flanc de batteries de deux ou trois canons qui, placées en arrière, avaient envoyé beaucoup de boulets et de mitraille. Les Russes, chassés de leurs pièces par la mousqueterie des Anglo-Français, se retirèrent dans des retranchements d'où ils entretinrent un feu très-actif. La droite des alliés ayant gravi la hauteur, se porta sur la batterie de la Selle que foudroyait alors *le Président.* Exposés au feu des ennemis par en haut et par leurs flancs, les alliés ne faisaient pas ces progrès sans beaucoup de peine et sans éprouver de grandes pertes. Néanmoins ils avançaient toujours,

quand le capitaine Parker, de la marine royale anglaise, tomba mortellement atteint. C'était un bon soldat et l'honneur de son corps. Les lieutenants anglais Mac-Caltum, Clements, Howard, Georges Palmer, furent blessés en ce moment ou un peu plus tard, en combattant à la tête de leurs hommes dont beaucoup succombèrent. Les Français eurent aussi fort à souffrir du feu de l'ennemi ; les officiers Bourasset et Lefebvre, dont les Anglais n'admiraient pas moins la vaillance que celle du capitaine de La Grandière et de tous les camarades de celui-ci, furent au nombre des morts. Assaillis par un ennemi invisible, les alliés furent obligés de se replier vers la plage ; les enseignes Delaplanche et Gicquet-Destouches, le chirurgien Isidore Guérin et beaucoup de maîtres et de seconds de la marine furent blessés. Un détachement de cent hommes se forma, pour protéger la retraite, derrière les ruines de la batterie de la Gorge ; mais les chaloupes étant dans la nécessité de s'approcher à la portée de l'ennemi pour le rembarquement, beaucoup de marins encore furent tués pendant cette opération. Les pertes des Français s'élevaient à cent deux hommes, et celles des Anglais à cent sept, tant tués que blessés ou manquant à l'appel; cela indépendamment de celles en petit nombre qui avaient été faites les jours précédents. Le gouverneur du Kamtschatka n'accusait, du côté des Russes, qu'une perte de cent quinze hommes, au nombre desquels le lieutenant de vaisseau prince Maksoutof, commandant d'une des batteries côtières. En raison du peu de forces dont pouvaient disposer les alliés et de l'impossibilité où ils seraient de recommencer, cette année, l'attaque de Pétropaulovski, c'était un incontestable échec qu'ils essuyaient. Ils enterrèrent sur les bords de la baie de Tarinski ceux de leurs morts qu'ils avaient pu relever, et, le 7 septembre, ils quittèrent la triste rade d'Avatska, se promettant d'y revenir l'année suivante.

En faisant voile ou vapeur pour San-Francisco, la petite escadre anglo-française ramassa deux navires russes, dont un transport de huit cents tonneaux et armé de dix canons, qui portait à Pétropaulovski des munitions évaluées à plus d'un million de francs. Les gouvernements français et anglais rendirent hommage au courage malheureux des deux marines dans l'océan Pacifique. En Angleterre, les noms des officiers Burridge, Cnolly, Marshall et quelques autres furent cités avec honneur à côté de ceux des morts et des blessés. En France, le capitaine de La Grandière et le lieutenant de Lacombe, tous deux de l'*Eurydice*, le capitaine Le Rouxeau de Rosencoat de l'*Obligado*, les lieutenants Harlé, Thomas, Vaneckout, l'enseigne Gicquet-Destou-

ches, les chirurgiens majors Guérin et Lagarde, les maîtres et matelots Chapelain, Raynel, Sigalen, Grall, Kernéis, reçurent ou des avancements dans l'ordre de la Légion d'honneur ou la croix. Vingt médailles militaires furent en outre distribuées dans la marine. Le lieutenant Candau, de *la Forte*, fut nommé capitaine de frégate; les enseignes de Journel et Delaplanche, du même bâtiment et de *l'Obligado,* furent promus lieutenants, et les aspirants Coste et Layrle passèrent enseignes.

L'empereur Nicolas diminua la valeur de la défense de Pétropaulovski, défense assurément très-tenace et très-honorable, en essayant de lui donner les proportions d'une grande victoire, ce qui était d'autant plus inacceptable, qu'il expédiait des ordres dans le même temps pour faire évacuer et détruire la position au point de vue militaire, dans la persuasion que les alliés ne manqueraient pas de revenir l'attaquer en force suffisante. Le principal mérite des Russes dans l'océan Pacifique, dans les mers du Japon, de la Chine et du Kamtschatka fut, depuis lors, de savoir éviter le combat et de cacher habilement la trace de leur division navale, au point de faire douter qu'elle existât.



Gravé par Th. GOBERT.

Dressé par E. Desbuissons.

Écrit par BEAURAIN.

PARIS

Publié par DUFOUR, MULAT & BOULANGER *Directeurs*
de l'Écho des Feuilletons
1858

CHAPITRE VI.

La Crimée. — Alma.

Dispositions préliminaires de la campagne de Crimée. — L'opinion de l'armée entraîne en quelque sorte les généraux en chef à faire cette campagne, à défaut d'autre. — Première composition de l'armée expéditionnaire. — Belles dispositions prises par la marine. — Embarquement à Baltchik et à Varna. — Lettre d'un officier supérieur du génie. — Débarquement à Old-Fort ou Staroë-Oukriplenie. — Diversion du côté de la Katcha. — Occupation d'Eupatoria. — Marche des alliés sur l'Alma. — Position prise par l'armée russe du prince Menschikof sur la gauche de cette rivière. — Affaires d'avant-poste du 19 septembre 1854. — Opinions diverses sur le plan d'attaque du maréchal de Saint-Arnaud et de lord Raglan. — Premiers mouvements des armées dans la matinée du 20 septembre pour attaquer les positions russes. — Opération stratégique du général Bosquet, avec la 2e division française, sur la gauche des Russes. — Élan du soldat. — Mouvements de front du général Canrobert et du prince Napoléon sur le centre des ennemis. — Attaque des Anglais sur le front droit des Russes. — La bataille est engagée sur toute la ligne. — Rôle considérable de l'artillerie dans la bataille. — Beau succès du général Bosquet sur l'aile gauche des Russes. — Les divisions Canrobert et Napoléon enfoncent le centre des ennemis. — Succès meurtrièrement disputé des Anglais sur l'aile droite des Russes. — Défaite, puis retraite en bon ordre du prince Menschikof. — Les alliés campent dans les positions enlevées à l'ennemi. — Pertes en hommes faites de part et d'autre. — Humanité des soldats envers les vaincus. — Coup d'œil philosophique de quelques officiers sur le champ de bataille. — Récompenses décernées aux vainqueurs.

Le choléra et les autres maladies ne décimaient plus aussi cruellement les alliés dans leurs divers campements de Varna et environs, quoique la flotte en souffrît encore beaucoup; les Russes avaient presque entièrement évacué les territoires de dépendance ottomane et ne semblaient plus disposés à revenir sur le Danube; Luders seul restait en arrière, à la tête d'un corps d'observation. D'autre part, les Autrichiens et les Turcs avaient commencé l'occupation des provinces moldo-valaques ; les premiers prétendaient qu'ils rendaient un service incomparable aux seconds et aux alliés mêmes, en ce que les uns auraient désormais la faculté de transporter leur armée en Asie, et les autres celle d'accomplir leur projet d'expédition de Crimée. L'opinion publique, au contraire, qui ne se trouva pas être la moins juste, croyait que le service était plus grand encore pour la Russie qui, délivrée de la crainte d'être attaquée par la Bessarabie et par d'autres cô-

tés presqu'aussi immédiatement vulnérables, pourrait porter en temps utile ses forces du Danube sur le Dnieper et l'isthme de Pérékop.

Le moment était donc venu où les alliés allaient mettre à exécution ce projet d'opérer un débarquement en Crimée que l'on a dit, à tort, avoir été entouré du plus grand secret, et qui, au contraire, comme on l'a déjà vu, était le sujet de toutes les conversations du camp et l'entretien de toutes les correspondances des officiers avec leurs familles et leurs amis. Il eût été d'ailleurs bien difficile au maréchal de Saint-Arnaud de garder le secret d'un projet auquel, on le répète au besoin pour son excuse, il se sentait entraîné par les vœux de toute l'armée, fatiguée d'être venue en Orient pour s'y faire dévorer sans gloire par la nostalgie, le choléra et le typhus. Une grande expédition était nécessaire, indispensable ; il fallait, sans plus de délai, faire oublier la fatale et peu habile reconnaissance dans la Dobroudja. Lord Raglan était vivement pressé, par son gouvernement et par les jeunes officiers de son état-major, de conduire ses troupes à Sébastopol. Le maréchal de Saint-Arnaud ne trouvait donc plus chez lui aucun obstacle. Le prince Napoléon et le duc de Cambridge, commandant chacun une division des armées alliées, auraient, dit-on, appuyé le général en chef anglais s'il eût définitivement émis un avis contraire au projet d'expédition. Mais il ne leur en donna pas l'occasion. L'obstacle le plus sérieux venait des amiraux Hamelin et Dundas, ou plutôt de la situation fâcheuse dans laquelle ils se trouvaient. Le choléra leur enlevait à chaque instant des hommes ; *la Ville-de-Paris* et *le Montébello,* où flottaient les pavillons des vice-amiraux Hamelin et Bruat, avaient perdu, en quinze jours, chacun trois cents hommes sur onze cents qui composaient leur effectif; en outre la saison avancée déjà et l'insuffisance des moyens d'attaque, semblaient militer, cette année, contre l'expédition. Le bouillant vice-amiral Bruat ne partageait pourtant pas cet avis.

Un conseil de guerre fut tenu à Baltchitk, le 19 août 1854. L'opinion des généraux en chef des armées de terre y prévalut, et les amiraux Hamelin et Dundas eux-mêmes finirent par se laisser convaincre.

Le lendemain le maréchal de Saint-Arnaud réunit ses principaux lieutenants et leur déclara nettement que, sachant qu'ils n'étaient pas tous d'un avis favorable à l'expédition, il les avait appelés, non pour les consulter, mais pour leur donner ses ordres.

Il y avait pourtant bien des raisons excellentes à opposer au projet, parmi lesquelles, en première ligne, l'ignorance où l'on était de la

topographie, des ressources, des difficultés et de la force militaire du pays où l'on se proposait de débarquer. Peu d'études préalables avaient été faites; on n'avait point de renseignements positifs soit par des espions, soit autrement; on décidait que l'on irait dans l'inconnu ou à peu près. A ces graves inconvénients s'ajoutaient ceux d'avoir un personnel et un matériel en disproportion avec le but auquel on tendait, même en admettant que les Russes, d'après les avis incertains que l'on avait reçus, ne disposassent que d'une faible armée en Crimée. On manquait de moyen de transport par terre, de pontons, de train de siége, de réserves. Il fallait peut-être se trouver acculé à l'obligation absolue de faire quelque chose quand même, pour courir, en cette situation, l'aventure d'une campagne en Crimée. Le moindre échec pouvait y prendre en vingt-quatre heures le caractère d'un désastre. Quelques semaines auparavant, quand les troupes, encore dans tout leur ensemble et dans toute leur vigueur, n'avaient point été frappées par le choléra, quand le magasin de campement, les effets de dépôt des corps, les magasins aux grains, farines, sels, rassemblés à Varna, n'avaient pas encore été dévorés par l'incendie, quand la flotte avait son personnel dispos et intact, quand les Russes pouvaient être réellement surpris en Crimée et ne songeaient point encore à couvrir Sébastopol le mieux possible du côté de la terre, on aurait eu des chances beaucoup plus favorables d'enlever promptement, à l'aide d'un débarquement considérable, cette place, sinon la presqu'île de Chersonèse en entier; mais, dans les circonstances où l'on se trouvait, le succès seul pourrait justifier l'entreprise. Le général en chef français n'était pas de l'école des Turenne et de ces illustres stratégistes qui ont souvent tiré autant d'honneur d'une belle retraite que d'une grande victoire; une retraite devant un ennemi heureux n'entrait pas dans ses prévisions, malgré celle que l'on s'était vu forcé de faire, sans avoir combattu, dans la Dobroudja. En l'état de fièvre dévorante où il se trouvait, livré à une exaltation mentale prodigieuse, il était homme à tout risquer sur une carte, et il le fit.

D'ailleurs les deux généraux en chef ne se sentaient pas seulement poussés par leurs armées à agir, mais encore par les échos qui leur arrivaient de France et d'Angleterre, où l'opinion publique commençait à murmurer de leur irrésolution et de leur inaction. Mourir pour mourir, disait-on en France et en Angleterre comme dans les camps de Varna, mieux vaut tomber sur un champ de bataille que dans des hôpitaux. La résolution arrêtée le 19 août fut proclamée dans les

camps alliés le 25 du même mois. Trois jours après les amiraux firent paraître leur ordre d'embarquement pour le 31 août.

Quand toutes ces résolutions étaient déjà prises, une dernière délibération eut lieu à Varna, à laquelle fut appelé, en raison des connaissances qu'il possédait sur la Crimée, Ferath-Pacha qui autrefois, sous son véritable nom de baron Stein, avait servi comme officier du génie dans l'armée autrichienne, et plus tard, comme général, dans l'armée hongroise. Ce personnage émit une opinion contraire à l'expédition en Crimée, au moins pour l'année 1854 qu'il trouvait trop avancée, et conseilla d'employer à peu près les deux tiers des troupes alliées à faire une attaque dans la Transcaucasie, l'autre tiers restant comme une réserve en Roumélie sur le Danube. Revenu tout nouvellement du théâtre de la guerre en Asie, Ferath-Pacha parlait avec décision de l'état des affaires dans ce pays, et garantissait la conquête de la Mingrélie et de la Grousie ou Géorgie russe dans l'espace de deux mois, ainsi que le soulèvement des montagnards et l'expulsion des Russes de tout le territoire situé entre l'Euxin et la mer Caspienne, au sud du Caucase; il conclut à ce que la campagne en Crimée fût entreprise au printemps de 1855, quand on aurait réuni le nombre de troupes nécessaire et fait tous les préparatifs qu'elle exigeait, en la commençant par Kertch et Kaffa, avec l'appui de l'armée d'Asie. Le maréchal de Saint-Arnaud qui, on l'a vu dans un précédent chapitre, avait été un moment d'avis d'attaquer la Russie par le Caucase, parut d'abord, dit-on, se rendre aux conseils de Ferath-Pacha; mais presque aussitôt, rappelant la proclamation adressée aux troupes le 25 août, il déclara qu'il était maintenant trop tard pour changer le plan d'opérations. Il n'est pourtant jamais trop tard pour faire ce que l'on trouve le mieux. De plus, l'armée aurait été probablement aussi satisfaite d'une campagne au nord-ouest qu'au nord de la mer Noire, à droite qu'à gauche du détroit de Kertch; son affaire était d'aller au combat n'importe où on l'y conduirait. L'opinion publique en France, moins impatiente de voir détruire la flotte russe qu'en Angleterre, et assez disposée à exagérer les talents comme à les dénier, eût peut-être même regardé le changement de plan comme une merveilleuse habileté du général en chef, annonçant qu'il allait opérer un débarquement sur un point, pour mieux surprendre l'ennemi sur un autre. La dernière délibération était donc à peu près oiseuse, puisqu'on était résolu d'avance à ne rien changer aux résolutions du conseil de guerre du 19 août.

Le résumé de ces résolutions, qu'il ne faudra pas perdre de vue si

l'on veut apprécier avec exactitude le coup d'œil et le don de prévision des généraux en chef, était de débarquer des troupes sur un point convenable, de marcher ensuite résolûment sur Sébastopol, d'enlever cette place par un coup de main ou un rapide siége, et de se rembarquer avant l'hiver.

Depuis quelque temps tout le monde travaillait avec ardeur aux préparatifs de l'expédition, généraux, officiers et soldats. Le génie avait fait faire des gabions et des fascines; les officiers de cette arme donnaient à leurs hommes des leçons pratiques sur les travaux d'un siége. L'artillerie confectionnait des plate-formes, des fascines pour ses batteries, et l'on avait, quoique tardivement, réclamé l'envoi du parc de siége réuni à Toulon. Dans la crainte qu'il n'arrivât pas à temps, des officiers avaient été expédiés à Constantinople pour concourir à la formation d'un second parc, en utilisant l'arsenal ottoman de Tophana. L'armée de terre et l'armée de mer étaient, depuis quelques semaines, occupées ensemble à des essais d'embarquement et de débarquement. Dans le courant du mois d'août, on avait vu arriver chaque jour de Constantinople des steamers et des transports français et anglais, traînant à la remorque des bateaux turcs du Bosphore propres à recevoir des hommes, des chevaux et des canons. Plusieurs de ces bateaux, longs d'à peu près cinquante pieds sur huit de largeur, étaient accouplés et couverts de planches, de façon à former des espèces de radeaux légers ne tirant pas plus d'un pied d'eau, et pouvant être employés à transporter de grosses pièces d'artillerie avec des soldats pour les servir; chaque couple de ces bateaux pouvait aisément recevoir de cent cinquante à deux cents hommes. Si l'on s'y était pris tard, il faut reconnaître que, depuis la mi-juillet environ, malgré les maladies qui avaient détruit près d'un sixième de l'armée et qui en avaient paralysé une autre partie, on n'épargnait pas les efforts pour regagner le temps perdu. L'administration elle-même, quoique peu accoutumée aux grands élans, cherchait à réparer les pertes de Varna; elle réunissait le plus de vivres possible, organisait ses divers services et nolisait des navires du commerce pour le transport des approvisionnements.

Fait curieux et vraiment triste à constater, les Français, par suite de la reconnaissance dans la Dobroudja et des maladies qui les avaient plus que décimés, n'étaient pas en mesure, au début de l'expédition, de présenter un effectif de combattants supérieur à celui des Anglais; ils ne pouvaient fournir, en dehors de l'artillerie et du génie, que vingt-

quatre mille deux cent cinquante hommes propres au combat et répartis en quatre divisions, c'est-à-dire à peu près la moitié de ceux qui avaient quitté la France, et cela sans que le feu de l'ennemi en eût atteint un seul. L'artillerie, le génie, l'administration élevaient le nombre des hommes à embarquer à trente et un mille deux cents environ, dont onze cent quarante-six officiers. Deux mille neuf cent quatre chevaux ou mulets et cent trente-trois bouches à feu, dont soixante-huit pièces de campagne, complétaient, — avec le matériel du génie, les munitions, les approvisionnements, — le contingent français de l'armée de débarquement des alliés. Une 5e division française, presque entièrement composée de convalescents, devait rester pour le service de Varna. Les Anglais pouvaient encore s'embarquer au nombre de vingt-six à vingt-sept mille (1), avec cinquante-quatre canons; c'était la presque totalité des troupes que l'Angleterre avait envoyées en Orient. Une brigade anglaise de grosse cavalerie restait à Varna. La Turquie fournissait un contingent de sept à huit mille hommes, commandé par Achmet-Pacha. Le total de l'armée expéditionnaire des alliés s'élevait à soixante mille combattants environ, dont il faudrait défalquer, comme toujours, un nombre assez important au jour de l'action.

Quinze vaisseaux de ligne, dont quatre à vapeur et à hélice et les autres à voiles, cinq frégates ou autres bâtiments à voiles, trente-cinq frégates, corvettes et avisos à vapeur, quatre-vingts transports du commerce conduits à la remorque, et une flottille de trente-sept bâtiments portant un complément de vivres, formaient le contingent naval de la France pour l'expédition de Crimée. Les Anglais présentaient un effectif de dix vaisseaux de ligne et quinze vapeurs de guerre. Aucun de ces bâtiments, suivant la règle de la marine royale britannique, ne pouvant être employé à transporter des troupes de passage, cent cinquante grands bâtiments du commerce, tant à vapeur qu'à voiles,

(1) Tous les écrivains anglais, allemands et russes qui ont traité de cette campagne de Crimée, donnent au premier corps expéditionnaire anglais au moins vingt-six mille hommes. C'est, entre autres, le chiffre du lieutenant-colonel Bruce Hamley, de l'artillerie royale, dans son histoire de la campagne de Sébastopol. Le correspondant du *Times*, W. H. Russell, dans ses deux volumes intitulés *the War* (*la Guerre*), porte ce chiffre à vingt-sept mille hommes, comme le général hongrois Klapka, comme Burow, Rustow, Anitschkof, etc., et n'accorde que vingt-trois mille six cents hommes aux Français. Les écrivains français, au contraire, ne donnent au corps expéditionnaire anglais que vingt-deux mille hommes. M. du Casse, chef d'escadron d'état-major, dans son *Précis historique des opérations militaires en Orient*, dit : « Dix-huit mille hommes d'infanterie, deux mille de cavalerie, mille d'artillerie et quatre cent quatre-vingts du génie, en tout vingt et un à vingt-deux mille combattants. »

devaient recevoir l'armée et le matériel de lord Raglan. La Turquie ajoutait neuf vaisseaux à l'armement naval des alliés, qui présentait un ensemble de trente-quatre vaisseaux de ligne, dont quelques-uns à vapeur, de cinquante-cinq frégates et autres bâtiments de guerre à vapeur et de deux cent soixante-cinq transports.

Le temps défavorable qui régna le 31 août ne permit de commencer sérieusement l'embarquement que le 1er septembre. Ce jour-là, en rade de Baltchitk, la 1re division des Français fut embarquée sur les vaisseaux de combat ou de la première ligne, la 2e sur les vaisseaux transports de la deuxième ligne, la 3e sur les vaisseaux transports de la troisième ligne, et la 4e division sur des frégates et corvettes non pourvues du matériel d'artillerie. Le maréchal de Saint-Arnaud, dans un état de maladie qui ne laissait plus guère d'espoir, fut transporté, le 2 septembre, de Varna sur le vaisseau amiral *la Ville-de-Paris*, où se trouvaient réunis, avec le vice-amiral Hamelin, commandant en chef de la flotte, le contre-amiral Bouët-Willaumez, le capitaine Rigault de Genouilly, commandant du vaisseau, les généraux Canrobert, de Martimprey, Thiry et Bizot. Le général Bosquet prit passage à bord du *Friedland*, le prince Napoléon à bord du *Valmy*, portant le pavillon du contre-amiral Lugeol, et le général Forey sur la frégate *le Cafarelli*.

Les choses étaient combinées de manière à ce qu'en abordant la côte ennemie, l'armée de débarquement pût aussitôt avoir des bouches à feu en batterie. Pour cela on avait d'abord placé dans un chaland ou dans un de ces bateaux turcs amenés du Bosphore, dont on a parlé, une pièce de canon sur son affût avec son caisson roulant et les attelages nécessaires. Ce premier succès avait conduit à un plus grand : des bâtiments à vapeur, tels que *le Canada, le Magellan, le Vauban, le Cacique, l'Ulloa, le Mogador, le Panama, l'Infernal, le Pluton,* avaient reçu chacun une batterie tout entière de six bouches à feu ou de quatre au moins, avec les hommes, les chevaux, les caissons et les munitions. Si l'on trouvait l'ennemi défendant la plage, on n'aurait pour ainsi dire qu'à laisser glisser à terre les canons placés sur leurs affûts dans les chalands ou dans les frégates, et l'on serait ainsi doublement en mesure, le feu de la flotte se joignant à celui de l'artillerie débarquée, de le repousser promptement. Cette ingénieuse idée, mise à exécution, faisait un égal honneur à l'artillerie et à la marine françaises.

On ne peut qu'admirer l'ordre d'embarquement et de débarquement

donné à la flotte, quoique celle-ci eût à subir les inconvénients d'un encombrement de troupes à bord, inconvénients qui s'augmenteraient encore de la manière la plus malencontreuse par les maladies et la mortalité, conséquence forcée de cet encombrement pendant la traversée.

La flotte française devait naviguer dans le sud de la flotte anglaise, les vice-amiraux Hamelin et Bruat en tête de leurs escadres et par le travers l'un de l'autre. L'escadre turque, jointe à la flotte française, naviguerait derrière elle. Avant l'appareillage, et lorsque le signal en serait fait, les vaisseaux, frégates et corvettes à voiles. auxquels devaient s'atteler les bâtiments de commerce du convoi. enverraient leurs embarcations lever les ancres de ces navires et les conduiraient dans leur voisinage pour y recevoir des remorques. L'ordre de marche s'effectuerait sur deux colonnes, conformément à un tableau indicateur de remorquage dressé à l'avance. Cet ordre de navigation à la remorque exigeant un temps très-maniable, s'il arrivait que le vent du nord-est, fréquent en la saison, s'élevât et soufflât avec assez de force pour neutraliser l'effet des remorques, l'amiral ferait au besoin le signal aux bâtiments de guerre à voiles de sortir des groupes en larguant ces remorques et sans dételer les groupes, autant que possible. S'il arrivait enfin que le vent contraire soufflât avec tant de violence que le signal fût fait de larguer. c'est-à-dire de lâcher toutes les remorques et de naviguer tous à la voile, les quinze vaisseaux de ligne français se rangeraient sur deux colonnes, les vaisseaux de la seconde escadre dans le sud de la première, au nord de laquelle continuerait toujours à se tenir l'escadre anglaise.

Quant aux bâtiments de transport du convoi, soit de guerre, soit de commerce, ils devaient se rallier tous autour du pavillon ou du guidon de leur commandant en chef. Au signal qui leur en serait fait, les bâtiments à vapeur à ce appelés quitteraient leurs postes en dehors des deux escadres, et viendraient se placer autour du convoi pour le faire rallier.

L'amiral signalant de mouiller où l'on se trouverait, les bâtiments auraient soin, autant que possible, de jeter l'ancre dans leur ordre de navigation, afin de pouvoir, si besoin était, reprendre facilement et promptement leur remorque. Quelques instants avant d'arriver au lieu du mouillage, les remorques des navires de commerce seraient larguées successivement, au signal qu'en ferait l'amiral, et ces navires, laissant ainsi prendre les devants aux bâtiments de guerre, iraient, si le vent les

favorisait, jeter l'ancre au large des vaisseaux et des frégates de France : ils devraient, autant que possible, se grouper partiellement à ce mouillage, suivant la nature de leur chargement ; ce qui serait d'autant plus facile qu'une fois leurs remorques larguées, ils auraient hissé des pavillons indicateurs de ces changements.

Les vaisseaux de combat mouilleraient par sept brasses, sur une étendue d'un mille ; la deuxième ligne à une encablure derrière la première, et ainsi de suite pour la troisième et la quatrième lignes ; les bâtiments de convoi à trois quarts ou demi-encablure les uns des autres ; les vaisseaux turcs au large du convoi.

Les quatre divisions des troupes françaises étant embarquées dans l'ordre précédemment indiqué, — celle du général Canrobert sur les vaisseaux de combat ou de la première ligne, etc., — ce serait déjà un élément avantageux pour leur débarquement. En outre, un pavillon carré rouge étant affecté à la 1re division, un pavillon blanc à la 2e, un pavillon bleu à la 3e, les canots chefs de groupe des embarcations et chalands devraient planter sur leur étrave le pavillon de l'une de ces trois couleurs, suivant la division qu'ils conduiraient à terre. Sur la plage elle-même, trois pavillons semblables seraient plantés aux endroits désignés par des officiers généraux, pour servir de points de ralliement aux canots et chalands portant des troupes de leurs divisions. La 1re brigade serait débarquée dans le sud de ce pavillon, la 2e dans le nord.

Comme il y aurait un certain nombre de bouches à feu à mettre à terre en même temps que ces troupes, et aussi des chevaux appartenant aux officiers généraux et supérieurs débarqués, les frégates et corvettes à vapeur chargées de cette artillerie et de ces chevaux, mouilleraient dans le voisinage des vaisseaux, tant pour recevoir d'eux le chaland où ils devraient embarquer le matériel d'artillerie que pour leur envoyer leurs canots-tambours remorqués par leurs propres embarcations, et dans lesquels on embarquerait autant de troupes que possible. Les chalands et les canots de la flotte une fois mis à la mer, toutes les embarcations concourraient à déposer des troupes à terre, sauf les chaloupes des quatre vaisseaux à trois ponts de la flotte française, qui, armées en guerre et pourvues de fusées à la Congrève, avec affûts de bord comme de terre, auraient mission de coopérer à la protection du débarquement.

Tout étant prévu pour que, dans un premier voyage, neuf mille cinq cent soixante-dix hommes, avec neuf bouches à feu, fussent mis à terre,

six canots, deux chalands, deux canots-tambours et leurs remorqueurs, détachés d'un seul vaisseau de combat, devaient porter de six cent soixante-cinq à sept cent trente hommes; six canots, un chaland, deux canots-tambours et leurs remorqueurs, détachés d'un seul vaisseau-transport, conduiraient de cinq cent trente à cinq cent quatre-vingt-quinze hommes.

Toutes les embarcations portant des troupes, après s'être formées en ligne en avant des vaisseaux de combat, nageraient vers la plage dès que le pavillon damier, — pavillon de repos et de rendez-vous, — serait hissé en tête du grand mât du vaisseau amiral, signal qui serait répété par toute l'escadre. Le premier voyage effectué, tous les moyens de transport de la première ligne se dirigeraient vers la seconde pour activer le débarquement de la 2e division. Le second voyage amènerait à terre neuf mille hommes environ, avec quinze bouches à feu. Enfin, si toutes les mesures prescrites s'exécutaient avec ordre et intelligence, et si la mer était favorable, une trentaine de mille hommes, indépendamment des Anglais, pourraient être mis à terre, avec une quarantaine de bouches à feu, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil.

L'amiral Dundas avait pris, de son côté, les mesures les plus convenables pour l'embarquement et le débarquement des troupes anglaises et de leur artillerie. L'escadre de guerre britannique, n'ayant point de troupes à bord et ses équipages jouissant ainsi de toute la liberté de leurs manœuvres, était prête au combat pour le cas, peu probable d'ailleurs, où la flotte russe de la mer Noire sortirait de Sébastopol et tenterait de s'opposer au débarquement des alliés. Dans cette hypothèse, les vaisseaux de combat français, quoique chargés de troupes, auraient aussi présenté à l'ennemi un travers redoutable.

Le 3 septembre, l'armée française était presque toute embarquée, tant à Baltchitk qu'à Varna. En attendant l'appareillage, chacun profitait des derniers moments pour envoyer un souvenir à la patrie, à la famille, pour exprimer les émotions qu'il ressentait. Voici une lettre qui dira, mieux que nous ne saurions le faire, une partie des idées militaires qui agitaient l'esprit des troupes à bord de la flotte. Elle est datée de la frégate *la Calypso,* qui, avec *la Néréide* et la gabare *la Girafe,* portait le personnel et le matériel du génie (1).

(1) Ils se composaient de quarante-trois officiers, huit cent soixante soldats, deux cent vingt-huit chevaux, quarante-trois voitures, six mille deux cents gabions ordinaires, cinquante gabions farcis, dix mille fascines ordinaires et six mille à tracer, dix-

« Nous sommes là (en rade de Baltchitk, quatre lieues nord de Varna) cinquante mille hommes des trois nations alliées, avec cent cinquante bouches à feu, à bord d'une centaine de bâtiments de guerre et de deux fois autant de navires de commerce.... Il y a trois mois que nous aurions dû faire ce que nous entreprenons maintenant. La rapidité de l'attaque eût alors déconcerté les Russes ; nous eussions été dans toute notre force et entourés de tout notre prestige. Aujourd'hui nous avons beaucoup perdu au moral comme au physique ; le choléra et cette funeste excursion dans la Dobroudja ont fait bien des vides dans l'armée. Les Russes qui occupaient une ligne de plus de cent lieues sur le Danube, se sont repliés vers le nord et peuvent avoir concentré des forces considérables, sinon en Crimée, du moins assez près pour porter à ce pays un prompt secours. Cependant la partie n'est pas encore mauvaise. On dit, sur je ne sais quels renseignements, l'armée que nous allons attaquer fort démoralisée par les maladies et les privations; on suppose la population de la Crimée bien disposée pour nous. Quoi qu'il en soit, nous allons assister à une des entreprises les plus audacieuses, les plus remplies de péripéties auxquelles militaire ou marin puisse prendre part. Débarquement, combats, siége, rien n'y manquera, et cela *dans un espace de quelques jours* (1), sur un théâtre de quelques lieues, dans un pays où tout est inconnu, depuis la force de l'ennemi jusqu'aux moyens qu'il a pu accumuler pendant ces six derniers mois sur les points de débarquement, et autour de la place de Sébastopol. Le point probable de débarquement est à douze kilomètres nord de la ville, à l'embouchure du ruisseau appelé Katcha; mais, suivant que l'ennemi y sera plus ou moins en force, ce premier plan pourra se modifier. Les vents avec lesquels il faut compter y seront aussi pour quelque chose. Rien de définitif ne peut guère s'arrêter que sur place.... On peut, jusqu'à un certain point, calculer les difficultés du siége en lui-même; mais il faut qu'à défaut du nombre on sache manœuvrer habilement pour couvrir les opérations du siége; il faut tout d'abord que l'on débarque et que l'on culbute l'ennemi, auquel on ne peut manquer d'avoir affaire, soit le jour même, soit deux ou trois jours après, lorsque, bien fixé sur nos opérations, il concentrera

huit mille six cents outils de pionniers, trente mille briques, cent mille sacs à terre, plus des madriers, châssis, coffrages pour échelles et mines.

(1) L'auteur de la lettre n'est ici que le rapporteur de l'opinion générale communiquée à l'armée par le maréchal de Saint-Arnaud, qu'il ne s'agissait en quelque sorte que d'un coup de main.

ses forces pour nous repousser. Quoi qu'il arrive, le sort en est jeté, et j'augure bien de l'élan de nos soldats qui partent tous contents. Les zouaves sont impatients de prendre sur les Russes la revanche des misères qu'ils ont éprouvées dans les marais de la Dobroudja. Ce va être quelque chose de beau que nos trois cents vaisseaux en colonne serrée, les bâtiments à voiles remorqués par des bateaux à vapeur, et chacun réglant sa marche pour ne pas distancer les autres. Ce sera quelque chose d'émouvant que l'arrivée sur le lieu du débarquement (1)... »

Dès le 3 septembre, les Français étaient donc prêts et réunis dans la rade de Baltchitk ; mais il n'en était pas de même des Anglais qui opéraient avec leur méthode ordinaire. Le 5 septembre au matin, la flotte de l'amiral Hamelin appareilla pour la Crimée en voyant arriver la flotte de l'amiral Dundas, qui pourtant ne la suivit pas, non plus que le convoi français placé sous le guidon de *la Pandore,* capitaine Bouchaud, et sous l'escorte du vaisseau à hélice *le Napoléon,* portant le pavillon du contre-amiral Charner. Du 6 au 8 septembre, la flotte française ne fit que quelques mouvements très-lents, pour revenir, vers le soir, presqu'au point de départ, toujours dans l'attente des Anglais qui avaient été retenus par l'embarquement de leur cavalerie d'abord, et ensuite par une mer très-forte. Enfin, le 8 septembre, de deux heures et demie à sept heures du soir, les Français virent défiler autour d'eux leur propre convoi et la flotte d'Angleterre, le tout composé de deux cent soixante-dix bâtiments.

Ce même jour, 8 septembre, deux conférences eurent lieu : la première à bord de *la Ville-de-Paris,* à laquelle n'assista pas lord Raglan, mais seulement son secrétaire militaire, le lieutenant-colonel Steele ; la seconde à bord du bâtiment anglais *le Caradoc,* à laquelle n'assista pas le maréchal de Saint-Arnaud, le premier ayant donné la mer houleuse et son bras de moins pour raison de son absence sur *la Ville-de-Paris,* le second l'état de sa santé et probablement aussi la mer houleuse pour ne pas se rendre sur *le Caradoc.* Quant aux amiraux, ils allèrent, sans trouver d'obstacles, à leur bord réciproque. Le conseil qui se tint sur *le Caradoc* conclut, à l'unanimité, à ce qu'avant de déterminer d'une manière définitive le point de débarquement des alliés, une commission composée d'officiers généraux de terre et de mer parcourrait, sur deux bâtiments à vapeur, le littoral de la Crimée depuis le cap

(1) Lettre du colonel Guérin, en date du 3 septembre 1854.

Chersonèse jusqu'à Eupatoria, et constaterait les préparatifs de défense que l'ennemi aurait pu y faire.

En conséquence, *le Primauguet*, portant le contre-amiral Bouët-Willaumez, les généraux Canrobert, Thiry, Bizot, de Martimprey, les colonels Trochu et Lebœuf; et *le Caradoc*, ayant à bord lord Raglan, sir John Burgoyne et sir Georges Brown, firent immédiatement route pour les côtes de Crimée, appuyés par *l'Agamemnon*, portant le pavillon du contre-amiral Lyons, et par *le Sampson*. Ils parcoururent lentement et à petite distance tout le littoral si fréquenté, si connu au moyen âge, depuis le cap Kherson au cap Loukoul. On avait répandu le bruit que les vaisseaux russes, allégés de leur matériel de guerre, étaient sortis de Sébastopol et avaient trouvé un refuge à Nikolaïef; ils reconnurent que ce bruit était mensonger et que la situation du port et de la flotte de Sébastopol n'avait pas changé depuis la précédente reconnaissance. Mais, en même temps, ils constatèrent que des batteries et de nouveaux camps avaient été établis sur les positions principales de la Crimée, particulièrement sur les rivières de l'Alma et de la Katcha ; le nombre des troupes campées sur la côte fut évalué à trente mille hommes. La commission aperçut vers le milieu de la côte qui sépare l'embouchure de l'Alma de la ville d'Eupatoria, une plage située sur le parallèle de quarante-cinq degrés de latitude, qui lui parut très-favorable à un débarquement de troupes. Il fut résolu que, sauf l'approbation du maréchal de Saint-Arnaud, resté sur *la Ville-de-Paris* dans le plus déplorable état, et celui des amiraux Hamelin et Dundas, la descente, au lieu de s'effectuer, sous le feu présumé de l'ennemi, dans les baies de la Katcha et de l'Alma, se ferait en un lieu indiqué sur les cartes anglaises sous le nom d'Old-Fort (*Vieux-Fort*), ancienne position des Génois, à sept lieues au nord de Sébastopol, voisine du village de Staroë-Oukriplenie, autour duquel se trouvaient des pâturages et des troupeaux : le même jour un vaisseau français et deux vaisseaux turcs déposeraient à Eupatoria, qui paraissait à peu près sans défense, deux mille Turcs et deux bataillons, l'un français, l'autre anglais; trois à quatre jours après son débarquement, l'armée se mettrait en marche dans le sud, appuyant sa droite à la mer et à une escadre de quinze bâtiments de guerre à vapeur, qui la suivrait le long de la côte, avec des approvisionnements et une formidable artillerie.

Cependant la flotte française faisait lentement route, le 9 septembre, vers le cap Tarkan, peu distant d'Eupatoria; la flotte anglaise

et les convois étaient dans le nord, hors de vue. Jusqu'au 11, on ne fit qu'aller et venir du nord-nord-est au sud-sud-ouest *et vice-versâ*, entre Tarkan et Sébastopol, à quinze ou vingt lieues de la côte. Des avisos apportaient, de temps à autre, des nouvelles au vaisseau amiral *la Ville-de-Paris*. Dans la soirée du 11 septembre, les Français virent arriver leur convoi et passèrent la nuit au mouillage. Le 12 ils reprirent leur route à l'est, et furent rencontrés par la commission qui leur annonça que son avis était de débarquer à Old-Fort, à quatre lieues plus au nord que la Katcha.

Le maréchal de Saint-Arnaud, qui n'était peut-être plus en état de donner une opinion approfondie, tant ses alternatives de fièvre et de prostration avaient augmenté depuis son embarquement, maintint un moment l'avis primitif de débarquer, au besoin de vive force, à la Katcha, pour gagner un peu de temps et épargner quatre lieues de marche aux troupes. Ce n'étaient pas là des motifs suffisants, et il n'y avait aucune raison de chercher un combat en débarquant, s'il était possible de l'éviter. On a prêté une autre opinion au maréchal, qui aurait plus de valeur : c'eût été de doubler le cap Chersonèse et de se jeter sur Balaklava, afin de marcher sur Sébastopol, qui n'était pas encore suffisamment fortifié dans sa partie sud, évitant de cette manière de donner sur les troupes qui avaient été aperçues, par la commission, sur les bords de l'Alma. Mais c'est lui prêter gratuitement une connaissance que, de l'aveu général, on n'avait pas de l'état du côté méridional de Sébastopol, et dans ce cas le hasard seul l'aurait servi ; d'ailleurs le côté nord, à peu près aussi inconnu, laissait également beaucoup à désirer à la défense ; enfin, on peut affirmer, sur la lecture même de la correspondance du maréchal, que cette opinion posthume n'avait jamais été, du moins sérieusement, la sienne. S'il insista un peu pour la Katcha, ce fut plutôt au contraire pour chercher une action que pour l'éviter au moment du débarquement : car son rêve, en se voyant près de succomber, était d'avoir au moins la fin d'un soldat. Cette espérance seule le soutenait, en le surexcitant.

Quant au général en chef, il n'existait plus que de titre. Sa situation, au reste, était prévue depuis plusieurs mois : car le général Canrobert en partant pour l'Orient, le 12 mars 1854, avait reçu l'ordre écrit de prendre le commandement de l'armée française, si quelque événement de guerre *ou de maladie* empêchait le maréchal de Saint-Arnaud de le conserver. Voyant celui-ci vivement préoccupé de la question de savoir quel successeur il aurait, au cas où il serait obligé

de se retirer, le général Canrobert jugea que le moment était favorable pour lui communiquer l'ordre confidentiel qui lui avait été remis en France. Cette communication, qui laissait d'ailleurs encore le maréchal en possession de son commandement, eut lieu le 12 septembre, la surveille du débarquement; elle ne parut point l'affecter; il en témoigna même sa satisfaction. Hors d'état désormais de défendre vigoureusement son opinion, il se rangea en définitive à l'avis de la commission d'exploration, qui fut aussi celui des amiraux.

Le débarquement aurait donc lieu à Old-Fort, bien qu'il existât un troisième plan émané de Paris et tracé simplement d'après la carte géographique, lequel consistait à opérer la descente près de Kaffa et à marcher de là sur Simphéropol, capitale de la Crimée (1). On a fait valoir contre ce plan, qui n'était pas sans avoir ses avantages, que les alliés auraient eu un plus long chemin à parcourir, que la nécessité d'assurer leurs communications et de se faire accompagner de leurs provisions, aurait donné à l'ennemi plus de temps encore pour préparer sa défense, et qu'enfin l'absence seule de moyens de transport par terre exigeait que l'on ne s'éloignât pas de la côte. Quant à occuper l'isthme de Pérékop pour couper les secours et les renforts à l'armée russe de Crimée, il eût fallu que la campagne ne fût pas entreprise sous la forme d'un coup de main, et que, possédant beaucoup plus de troupes, on en eût pu distraire un corps assez nombreux pour cette opération capitale. Avec le peu de forces dont on disposait et l'idée préconçue d'une expédition de quelques jours seulement, le choix d'Old-Fort pour point de débarquement était dans des conditions favorables; les alliés pouvaient

(1) « Se renseigner exactement sur les forces russes en Crimée, avait-on écrit de Paris au maréchal; si ces forces ne sont pas trop considérables, débarquer dans un endroit qui puisse servir de base d'opérations. Le meilleur endroit pourrait être Théodosie, aujourd'hui Kaffa; quoique ce point de la côte ait l'inconvénient d'être à quarante lieues de Sébastopol, il offre cependant de grands avantages : d'abord sa baie étant très-vaste et très-sûre, il permet à tous les bâtiments de l'escadre d'y être à leur aise, ainsi qu'aux autres bâtiments qui viennent ravitailler l'armée. En second lieu, une fois établi sur ce point, on peut en faire une véritable base d'opérations. En occupant ainsi l'extrémité est de la Crimée, on refoule tous les renforts qui arrivent par la mer d'Azov et par le Caucase; on s'avance vers le centre du pays, profitant de toutes ses ressources; on occupe Symphéropol, centre stratégique de la presqu'île; on se dirige ensuite sur Sébastopol, et probablement sur cette route on livre une grande bataille. Si elle est perdue, on se retire en bon ordre sur Kaffa, et rien n'est compromis; si elle est gagnée, on met le siége devant Sébastopol, *qu'on investit complétement*, et dont on obtient nécessairement la reddition au bout d'un temps assez court. » (Document inséré dans *le Moniteur* du 11 avril 1855.) Ce document ajoute immédiatement : « *Malheureusement ces conseils ne furent pas suivis*. »

s'avancer de là, le long de la côte, sur Sébastopol, objet de leur convoitise, en appuyant, à défaut de moyens de transport par terre, toutes leurs opérations sur la flotte. Il eût toutefois été, dès lors, très-facile et de la plus haute importance de détacher quelques vapeurs et un petit corps de débarquement sur Kertch, pour s'emparer de cette position et dominer la mer d'Azov, par où les Russes pouvaient attendre de grands secours ainsi que par Pérékop. Mais on se faisait encore de la mer d'Azov une chimère inabordable, et l'on ne se doutait pas d'ailleurs, tant l'ignorance était grande, de l'influence des communications, par la flèche d'Arabat, sur le sort d'une campagne en Crimée. On était en cela bien moins instruit que ne l'étaient, plus d'un siècle auparavant, les maréchaux des armées russes de Munich et de Lascy, dont on aurait pu, avec fruit, consulter les campagnes (1); on l'était moins même peut-être qu'au moyen âge les Génois, les Pisans et les Vénitiens, qui avaient une connaissance parfaite de toutes les côtes de la mer Noire et des moindres criques jusqu'au fond de la mer d'Azov.

Le ciel favorisait la marche des alliés qui, depuis leur départ de Baltchitk, avaient encore perdu en allées et venues, en attentes, en incertitudes, dans une saison si avancée, quelques jours bien précieux pour eux, que les Russes ne manquaient pas sans doute de mettre à profit. En outre, on se dirigeait sur une plage où le moindre vent fait déferler les vagues à deux mètres de hauteur. Il était donc important d'arriver le plus tôt possible, pendant que la mer était belle et le temps propice.

Le 13 septembre au matin, les côtes blanches de la Crimée, signalées dès la veille, furent aperçues de tous, et, à trois heures de l'après-midi, on commença à mouiller dans la partie nord de la baie de Kalamita, devant Eupatoria, où les vaisseaux français et anglais se rallièrent.

Le général Yousouf qui accompagnait momentanément l'expédition, sans commandement précis depuis le licenciement ou plutôt la désertion des bachi-bouzouks, devait aller, avec trois mille hommes, dont deux mille Turcs, occuper Eupatoria; mais, comme tout indiquait qu'il n'y aurait pas de lutte sur ce point, on détacha seulement trois vapeurs portant le colonel français Trochu et le colonel anglais Steele, avec un petit détachement pour aller sommer la ville de se rendre. Elle était évacuée, sauf par un major russe et une centaine de soldats malades qu'on y avait envoyés pour y recouvrer la santé à la faveur de la localité réputée très-saine. On en prit immédiatement possession, mais sans y

(1) Nous en avons donné le récit abrégé dans notre Introduction.

laisser provisoirement d'autres forces qu'un petit détachement du 3[e] régiment de marine, appuyé par un seul bâtiment de guerre anglais. La position sur le flanc de la ligne d'opérations des ennemis était d'ailleurs précieuse à conserver, comme on le vit par la suite. La garde en fut confiée au commandant d'état-major Osmont.

Le 14 septembre, à deux heures du matin, on leva de nouveau l'ancre pour se rendre au point du débarquement. Une escadrille de cinq vapeurs français et trois vapeurs anglais fut détachée, avec la 4[e] division de l'armée de terre, pour se porter du côté des embouchures de l'Alma et de la Katcha, où l'on avait signalé un camp russe, et y opérer une diversion en simulant une descente.

Le gros des flottes alliées arriva devant Old-Fort dès sept heures du matin, et le vaisseau amiral français *la Ville-de-Paris* jeta l'ancre au poste qui lui était assigné. La flotte de France, qui avait, dans la mer Noire, sur celle d'Angleterre, l'avantage de plusieurs vaisseaux à hélice, arriva en général la première au mouillage, passant à toute vapeur devant les vaisseaux britanniques, qui se formaient en ligne parallèle au rivage ; elle se déploya à la droite de ceux-ci, et les deux flottes ensemble ne tardèrent pas à former une ligne de plus de dix kilomètres d'étendue, sur une profondeur inconnue, les voiles et les agrès des transports se perdant dans un horizon sans bornes. Une partie de la flotte française fut disposée, par le vice-amiral Bruat, sur un des côtés, pour recevoir en bon ordre de combat la flotte russe de Sébastopol, dans le cas où elle se présenterait; ce qu'elle ne fit pas (1).

(1) Un officier général de la marine française, de qui nous tenons les détails suivants, s'entretenant avec un des capitaines de vaisseaux russes, venus à Toulon depuis la paix, sur les causes qui avaient pu empêcher la flotte de Sébastopol de sortir, ce capitaine lui dit :

« Si nous étions sortis, pensez-vous que nous aurions empêché le débarquement? — Je ne le crois pas, répondit l'officier général, personnage des plus distingués de l'armée navale française, mais vous nous auriez beaucoup gênés. — Nous ne pouvions sortir, reprit l'officier russe, puisque toutes les troupes de terre étaient avec le prince Menschikof et puisqu'on avait débarqué, pour les remplacer dans la ville, les dix mille meilleurs marins de la flotte et le matériel de la marine, qui constituaient, depuis lors, la principale, la seule défense de Sébastopol. — Pensez-vous, demanda à son tour l'officier général, que si le maréchal de Saint-Arnaud eût vécu et eût pu attaquer tout de suite la place, il fût entré dedans? — C'eût été fort heureux pour nous qu'on eût fait cette tentative, répondit le capitaine de vaisseau russe; car avec nos marins débarqués et notre matériel de marine mis à terre, nous aurions probablement eu l'avantage. »

« En effet, nous dit cet officier général, quand je débarquai à Sébastopol deux jours après la prise de cette place, je ne vis partout que des pièces tirées des vaisseaux, et même des palans de la marine tenant lieu d'affûts. »

La conversation se portant ensuite sur la tempête du 14 novembre 1854 : « Pour-

On avait devant soi, à cinq mille mètres environ du rivage, le village de Staroë-Oukriplenie, mais toute espèce de fortification génoise avait disparu sur la côte. Ce village est situé au-dessous d'un plateau irrégulier qui s'élève d'environ sept à huit mètres au-dessus du niveau des eaux, et qui présente du côté de la mer, sur une longueur de près de quatre kilomètres, une falaise rougeâtre et à pic.

Toute cette côte est entrecoupée de lagunes, d'étangs et de lacs, que d'étroites levées de sable, formées par l'action des flots, séparent de la mer. Entre Old-Fort et Eupatoria, se trouvent le lac stagnant de Kamischli, le lac salant de Toulza et le lac putride de Sasik, le plus considérable des trois et le plus voisin d'Eupatoria, ville à laquelle il n'a pas enlevé sa réputation de salubrité. Au nord et au sud du plateau de Staroë-Oukriplenie, qui s'étend, semé de *tumuli* ou tertres mortuaires, jusqu'au pied de la chaîne de montagnes dites les Tentes à cause de la forme qu'elles affectent, on voit les lagunes de Hadji-Déré et Kirkennebel, que sépare une plaine sablonneuse très-propre à un débarquement.

C'est là que les Français devaient opérer leur descente, pour s'établir provisoirement sur le plateau voisin; tandis que les Anglais débarqueraient sur les langues de sable plus rapprochées des lacs Toulza et Sasik.

L'intérieur du pays parut à quelques yeux optimistes couvert de troupeaux, de céréales amoncelées, de fourrages et de fermes. On inférait de ce premier coup d'œil que l'on trouverait abondamment de quoi nourrir les hommes et les chevaux. Espérance consolante! car, si l'on avait apporté le plus de vivres possible, ce n'était toujours qu'en prévision d'une courte expédition, comme l'avaient rêvée le maréchal et lord Raglan. Les gens de campagne n'avaient pas encore cessé de vaquer à leurs travaux. Les souriantes images que l'on s'était faites du pays sur le pont des vaisseaux ne devaient pas tarder à s'évanouir, quand, une fois débarqué, on se trouverait dans des steppes où manqueraient le bois et l'eau potable.

De temps à autre, on distinguait quelques cosaques parcourant en éclaireurs les chemins qui conduisent soit à Simphéropol, soit à Sé-

quoi n'êtes-vous pas sortis ce jour-là, qui nous fut si cruel? — Nous ne le pouvions, répondit encore l'officier de la marine russe, tout notre matériel et tous nos équipages étaient à terre.»

Voilà des réponses péremptoires à bien des questions qui ont été faites, à bien des étonnements qui se sont manifestés, dans les journaux et même dans les livres. Nous aurons l'occasion d'y revenir dans le cours de notre récit.

bastopol. Du reste point apparence de troupes russes en corps, point de batteries pour défendre la plage d'Old-Fort, bordée par un amphithéâtre de hauteurs dont l'ennemi aurait pu tirer un grand parti; point de pavillons russes non plus, que l'on signalât venant du port de Sébastopol. Les alliés n'étant inquiétés ni en avant, ni en arrière, pouvaient opérer leur descente sans le moindre obstacle. On en dira bientôt les raisons. La première pensée des esprits sagaces fut que les Russes ne disposaient pas de forces assez considérables pour surveiller tous les points de la côte ou pour s'y porter promptement (1).

Par prudence toutefois, de peur que sous les apparences de l'éloignement il n'y eût quelque embûche cachée, l'amiral Hamelin envoya des chaloupes armées en guerre et approvisionnées de fusées à la Congrève, pour prendre position aux angles nord et sud de la plage, tandis que les vapeurs *le Primauguet, le Descartes* et *le Caton* recevaient ordre d'aller s'embosser aussi près de terre que possible, de manière à pouvoir croiser leurs feux avec celui des chaloupes et surtout à balayer de leurs obus la falaise du sud, par où l'ennemi pourrait se présenter.

Ces précautions prises à tout événement, l'amiral Hamelin, à huit heures dix minutes, donna le signal de commencer le débarquement; et les chalands, conduits par les embarcations, poussèrent vers la plage, rivalisant d'ardeur à qui l'atteindrait le premier. Une baleinière détachée de *la Ville-de-Paris*, portant le général Canrobert, le contre-amiral Bouët-Willaumez et une quinzaine de personnes, fut amarrée au rivage. A huit heures et demie ceux qui la montaient sautèrent sur la côte et formèrent un groupe au milieu duquel on vit flotter le pavillon tricolore, planté, dit-on, sur le sol de Crimée, par la main du général Canrobert.

Bientôt un détachement d'infanterie de *la Ville-de-Paris* et celui des fuséens marins et artilleurs de la marine prirent position sur le plateau. A neuf heures vingt minutes les troupes françaises débarquèrent en masse, avec un ordre mathématique et une célérité prodigieuse, sans le moindre accident. En sept heures, trois divisions, une grande partie de l'artillerie avec ses pièces, le génie avec son parc,

(1) « Le ciel avait été pour nous, car quinze jours ne se perdent pas impunément au mois de septembre. Nous abordions sur une plage que borde un amphithéâtre de hauteurs, dont il était facile à l'ennemi de profiter. Il est présumable que les Russes ne disposent pas de forces assez considérables pour surveiller tous les points ou s'y porter promptement. » (*Correspondance du colonel Guérin, en date du 18 septembre.*)

furent mis à terre (1), et, dans la soirée, l'armée française,— moins la 4e division envoyée, à titre de diversion, du côté de la baie de la Katcha sur des vapeurs dont on avait entendu le canon, — était en position sur la côte de Crimée, avec cinquante-neuf bouches à feu.

Les Anglais avaient commencé leur débarquement à dix heures du matin, mais pas avec la même célérité que leurs alliés; leur cavalerie était en partie cause de leur retard. Néanmoins ils avaient aussi mis très-promptement à terre, dans un ordre excellent, leurs deux premières divisions, et la plage et le plateau étaient généralement occupés par les alliés avant la tombée du jour, les Français se développant au sud, et les Anglais au nord.

Le général Brown, trop pressé de s'aventurer à l'intérieur, faillit être pris par trois ou quatre cosaques qui escortaient un officier russe occupé sur les hauteurs à prendre des notes au sujet du débarquement des alliés et à esquisser une vue de leur flotte.

Pendant le débarquement à Old-Fort, l'escadrille de huit vapeurs envoyée vers la Katcha avait opéré sa diversion avec l'aide de la 4e division qu'elle portait. Avant d'arriver à l'embouchure de cette rivière, elle avait reconnu un camp russe d'environ six mille hommes, établi au sud de l'Alma, à trois ou quatre kilomètres de la mer; elle avait ouvert son feu contre les tentes les plus avancées de ce camp, pendant que des chaloupes, chargées de troupes, feignaient de vouloir aborder. Les premières tentes de l'ennemi avaient été détruites ou dispersées par les obus, particulièrement par ceux du bâtiment anglais *le Sampson,* et les Russes avaient paru se replier un peu. Ayant atteint son but et poussé jusqu'à l'embouchure de la Katcha, par où elle n'aperçut que de petits postes de cosaques, l'escadrille rejoignit, dans la soirée même, le gros de la flotte, avec la 4e division, qui fut débarquée le lendemain, de même que les troupes ottomanes, mais non sans quelque peine.

Le temps s'était assombri dans l'après-midi du 14; la nuit suivante, un vent d'ouest, accompagné d'une pluie torrentielle, s'était déclaré; et la suite des opérations de débarquement, particulièrement du matériel, des vivres, des munitions et des chevaux, aurait couru de grands dangers si l'on avait été en présence de l'ennemi.

(1) A dix heures la 1re division fut mise à terre avec son artillerie de campagne; de une heure à trois de l'après-midi ce fut le tour de la 2e division; la 3e acheva son mouvement dans la soirée. Mais, dès midi, il y avait à terre assez de troupes déjà en position, avec des pièces de canon, pour qu'on n'eût plus à craindre aucune surprise.

Les Français, dont on avait débarqué les tentes, ne souffrirent pas trop du changement de temps. Il n'en fut pas de même des Anglais, pour lesquels on n'avait pas pris la même précaution, et qui, mouillés jusqu'aux os, virent s'aggraver leurs maladies. Ils comptaient déjà beaucoup de morts et de moribonds à bord; il périt encore un assez grand nombre de leurs hommes sur la côte. Les médecins n'étaient pas en proportion des malades.

Des plaintes, les unes fondées, les autres exagérées, injustes même, commencèrent à se répandre bruyamment dans ce temps, par la voie des correspondants de la presse, contre l'administration anglaise. On avait peu prévu, cela était vrai. Mais on s'était si longtemps bercé d'amener les Russes à composition sans coup férir, et depuis que l'impossibilité en avait été reconnue, les affaires de guerre avaient été conduites avec tant d'incertitude et une telle absence de plan, que les administrations pouvaient trouver plus d'un genre d'excuses à leurs lenteurs, à leurs erreurs.

Quoiqu'il soit constant, puisque les Anglais eux-mêmes l'ont reconnu, que l'administration française se montra tout d'abord bien supérieure à l'administration britannique, il faut dire ici pourtant, une fois pour toutes, qu'en France, où les administrateurs et les généraux n'étaient plus discutés depuis quelques années, on attacha une importance comparative beaucoup trop grande aux violentes critiques que la presse anglaise fit des administrateurs et même de certains officiers généraux. Cette presse non-seulement discute tout, mais a encore pour principe de stimuler le zèle du gouvernement et des chefs en exagérant sciemment les plaintes, en mettant le pire en relief pour amener le meilleur. On peut affirmer que son silence eût été plus fâcheux que sa violence, en comparant ce qu'était l'administration de l'armée anglaise au début de la guerre avec ce qu'elle fut à la fin, suivant une marche ascendante et non descendante, à mesure que la persévérance devenait plus nécessaire. L'Angleterre est une nation qui, contrairement à beaucoup d'autres, est plus redoutable la dixième et même, s'il le faut, la vingtième année de la guerre que la première. Témoin les guerres des règnes de Louis XIV, de Louis XV, celles de la révolution et du premier empire français. En un mot elle grandit, loin de s'affaiblir, dans la lutte, et ses ressources augmentent avec les obstacles. La jugerait mal et courrait risque d'avoir de cruels mécomptes celui qui s'en tiendrait à la première et même à la seconde campagne, et qui de quelques succès remportés

sur elle conclurait pour soi à une issue favorable de la guerre. Ce que l'on dit pour l'Angleterre peut s'appliquer jusqu'à un certain point à la Russie, quoique le caractère des deux nations soit bien différent, l'une faisant par patriotisme, par amour de l'indépendance et de la liberté, par estime de soi-même et de sa grandeur, par amour même des richesses, si l'on veut, ce que l'autre fait par zèle aveugle pour son souverain, par fanatisme religieux, par le mépris de soi-même ici-bas qui résulte de l'état d'esclavage qualifié autrefois d'absence de bon sens (1). Il ne faut pas confondre ce mépris avec la stoïque abnégation du militaire français, qui sait faire bon marché de la vie tout en en connaissant le prix.

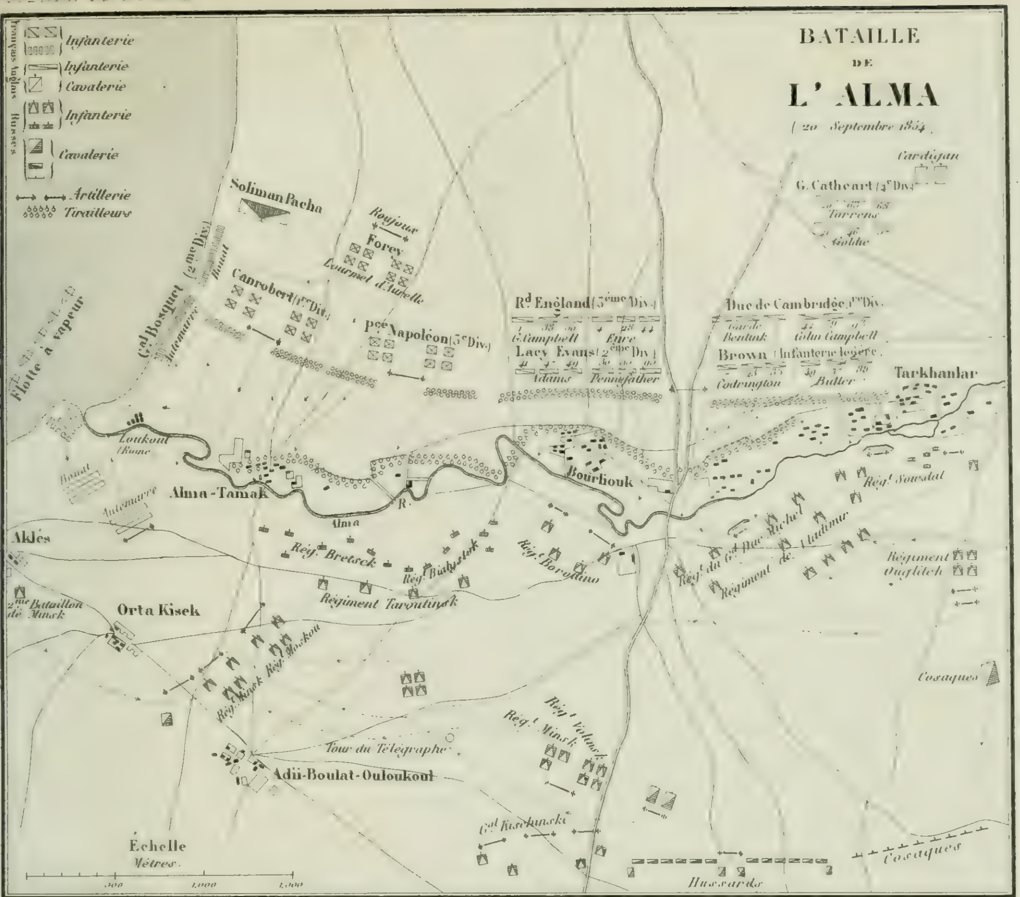
Le débarquement des alliés, si heureusement commencé le 14 septembre, ne fut terminé pour les Français que le 16 et pour les Anglais que le 18, par suite de l'état de la mer, sans que cependant, depuis la nuit du 14 au 15, il y eût eu le moindre coup de vent.

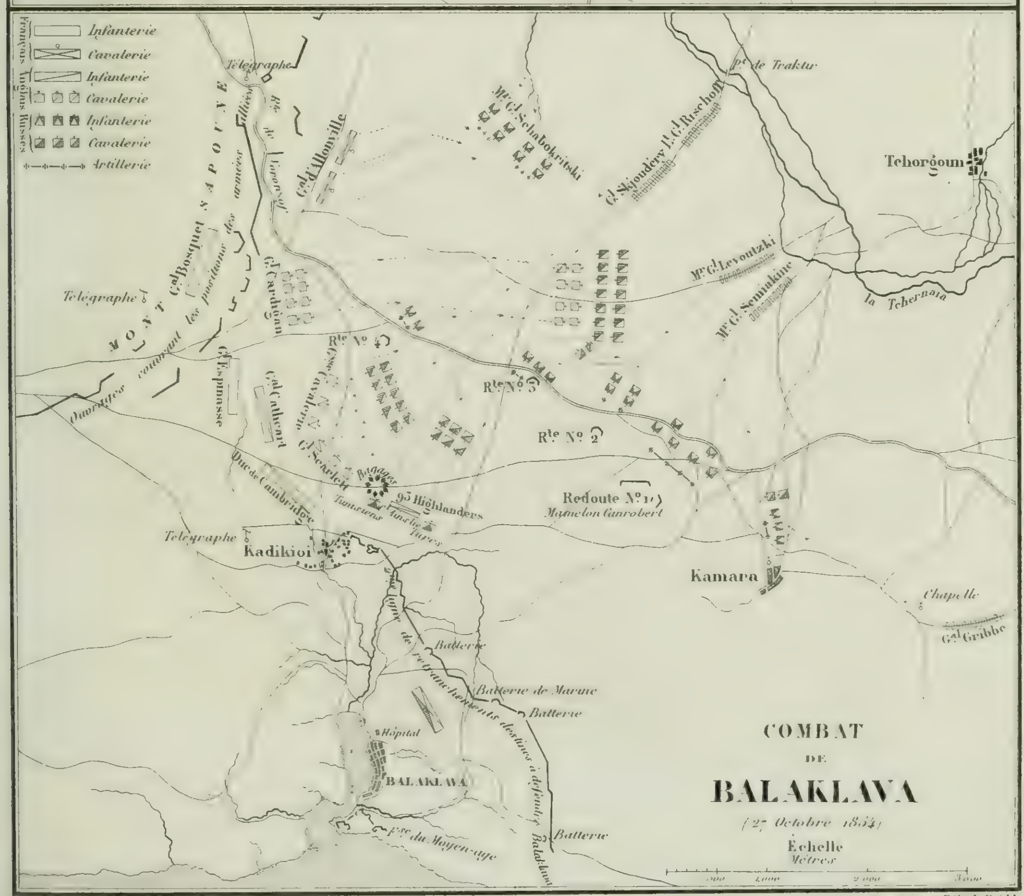
On n'apercevait toujours que quelques petits détachements de cosaques à une assez grande distance. Cependant deux piquets de cavalerie française s'étant portés à six kilomètres en avant du bivouac, rencontrèrent et enlevèrent un poste de douze soldats, commandé par un sous-officier. On pressentit que les tentes vues et attaquées vers l'embouchure de l'Alma, dans la diversion du 14, se reliaient à un camp plus important. Une reconnaissance de ces positions faite, le 17 septembre, par un bâtiment portant les généraux Canrobert, Thiry et Bizot, ne put qu'affermir dans cette opinion. Sans être certains du nombre d'hommes qu'il contenait, les alliés savaient positivement, le 18 septembre, qu'un camp retranché était formé sur la rivière de l'Alma, à cheval sur la route de Sébastopol. Ils savaient aussi, quoique plus vaguement, que les marins de la flotte de la mer Noire avaient été mis à terre, avec mission de défendre Sébastopol, pendant que la presque totalité de l'armée russe tenait la campagne.

Les motifs qui avaient déterminé le prince Alexandre Sergewitsch Menschikof, général en chef de l'armée russe de Crimée, à ne point s'opposer au débarquement des alliés (2), s'expliquaient par la connaissance qu'il avait de l'incapacité de la flotte russe qui ne pourrait affronter, même au milieu du soin d'une descente, celle des alliés sans

(1) Autrefois, quand on affranchissait un serf, on déclarait *le réintégrer dans son bon sens* (*et ad sanum intellectum reduco*, dit une formule d'affranchissement de 1185), le bon sens, ajoute le commentateur, étant en effet opposé à l'esclavage.

(2) Un des critiques étrangers de cette guerre, Burow, fait observer que c'est une





Gravé par Th. GOBERT.   Dressé par E. Desbuissons.   Écrit par BEAURAIN

PARIS
Publié par DUFOUR, MULAT & BOULANGER Directeurs
de l'Écho des Feuilletons
1858.

être assurée d'avance d'une ruine entière, et par le peu de forces de terre dont il disposait et qu'il ne pouvait partager sans doubler son péril. Dans l'incertitude où il était du point de débarquement des alliés, il n'avait cru pouvoir faire mieux que de réunir ses troupes dans une position centrale fortement défensive, couvrant Sébastopol dont il ne pouvait s'éloigner sans danger, et, en même temps, s'appuyant sur cette place. Cette position, il l'avait trouvée sur la rive gauche de l'Alma en se retranchant sur les crêtes hautes de cent pieds qui encaissent profondément cette petite rivière, position d'autant meilleure qu'elle lui donnait Sébastopol pour base par le dos et par le flanc, et qu'elle le laissait maître de communiquer avec la grande route de Pérékop d'où il pouvait recevoir des renforts. Un seul pont en bois, construit près du village tatar de Bourliouk, traversait l'Alma qui d'ailleurs est guéable en plusieurs endroits, mais qui est tellement encaissée par les côtes et les vignobles, qu'une armée a beaucoup de peine à la franchir. Cinq villages tatars, Loukoul et Alma-Tamak, les plus du côté de la mer, Bourliouk, au centre, Tarkhanlar et Kanishkoï, les plus à l'intérieur relativement, et quelques hameaux incendiés, se trouvaient sur la rive droite de l'Alma, pouvant servir, avec les maisons éparses sur d'autres points, avec les vignobles et les épais fourrés des berges, à embusquer des tirailleurs. Les Russes s'adossaient sur la montagne aux villages d'Aklés, d'Orta-Kisek et d'Adji-Boulat-Ouloukoul.

La position du prince Menschikof, tout excellente qu'elle lui parût, qu'elle fût en effet, n'était pourtant pas exempte d'inconvénients sous le rapport stratégique : elle avait trop d'étendue pour pouvoir être suffisamment garnie par les troupes dont il disposait, et, en outre, elle ne permettrait pas à l'aile gauche des Russes de s'appuyer à la mer si, comme la chose était présumable, la flotte des alliés venant mouiller à la hauteur du cap Loukoul, établissait de ce côté un feu croisé.

Quoi qu'il en soit, c'était là que le prince Menschikof se tenait avec une armée de trente-cinq à trente-huit mille hommes et quatre-vingt-seize canons, à vingt-deux kilomètres environ du point de débarque-

tâche des plus difficiles que celle d'empêcher un débarquement, tâche analogue à celle d'empêcher le passage d'un fleuve. L'histoire militaire, dit-il, est riche en exemples de passages de rivières et de débarquements heureusement accomplis, en donnant le change sur le point de passage ou de débarquement, de telle sorte que l'armée de défense, surtout quand il n'y en a qu'une, ne puisse arriver au point véritable.

ment des alliés et à une distance d'un jour de marche forcée de Sébastopol.

Le maréchal de Saint-Arnaud, qui avait retrouvé un reste de vie depuis le débarquement et qui l'employait de son mieux, était d'autant plus impatient de se mettre en marche qu'il savait l'ennemi plus près de lui, et qu'il était urgent de faire sortir les troupes des campements d'Old-Fort où elles ne trouvaient ni arbres ni eau potable, ni rien de ce qui est nécessaire à la vie, malgré la belle description à vol d'oiseau que les correspondants des journaux avaient tout d'abord envoyée en France et en Angleterre. Il dévorait son impatience au gré de laquelle l'armée anglaise n'était pas prête assez vite. Il comptait non plus les jours, mais les heures qui le séparaient encore de l'ennemi et de la mort. Les Français étaient prêts depuis le 17 septembre; les Anglais ne le furent que le 19.

Ce jour-là, à sept heures du matin, les alliés se mirent en mouvement le long du littoral dans la direction de Sébastopol, appuyant leur droite sur les flottes combinées, qui naviguaient à petite distance, de manière à aller camper avant la nuit non loin de l'Alma, pendant que celles-ci jetteraient l'ancre devant l'embouchure de cette rivière.

Les Français marchaient dans l'ordre en losange, adopté par le maréchal Bugeaud à la bataille d'Isly. Les angles en avant et en arrière, ainsi que les côtés, étaient occupés par les quatre divisions et le contingent turc, formant des colonnes profondes au centre desquelles l'artillerie, le génie, l'ambulance et les bagages étaient placés. Des tirailleurs étaient postés sur les ailes pour observer l'ennemi. L'armée anglaise s'avançait sur la gauche du front de bataille, tandis que la flotte, comme on l'a dit, l'appuyait à droite. Cet ensemble, ces deux marches parallèles sur terre et sur mer présentaient, au dire de tous les témoins oculaires, un spectacle grandiose que rendait plus solennel encore la pensée que, d'un instant à l'autre, on pouvait se rencontrer, dans un choc terrible, avec l'ennemi.

Le pays que l'on parcourait était aride, presque inculte, et, comme tous ceux que les Russes laissent derrière eux, il ne présentait que l'image de la désolation : des masures détruites, des pans de murailles noircis par le feu. En avant des colonnes alliées, un nuage épais et sans cesse grossissant de fumée, mêlé de teintes rougeâtres, donnait un aspect sombre et fauve aux rayons du soleil, et annonçait l'incendie des villages tatars par les dominateurs du pays.

On fit quelques haltes durant lesquelles les généraux parcouraient les lignes, en adressant aux soldats, qui du reste n'en avaient pas besoin, des paroles d'encouragement. « Anglais, dit le maréchal de Saint-Arnaud, en passant, avec lord Raglan, devant le 59e régiment d'infanterie britannique, j'espère que vous combattrez bravement. » Le mot ne fut pas trouvé heureux. Une voix répondit : « Vous l'espérez !.. vous pouvez en être sûr. » A deux heures, les alliés arrivèrent sur des collines et au bord du lit, alors à sec, de la Boulganak. L'ennemi commença d'être en vue, et l'armée fut avertie qu'elle allait prendre son bivouac sur la rive gauche de ce ruisseau, en face des Russes campés sur la rive gauche de l'Alma. La Boulganak fut franchie sans obstacle. Une haute plaine de six à huit kilomètres d'étendue allait s'inclinant jusqu'à une ligne d'arbres, de bosquets et de villages qui indiquait le cours de l'Alma et derrière laquelle s'élevaient, par étages, des hauteurs dont les pentes, assez douces du côté de la mer, finissaient par prendre la physionomie d'une abrupte falaise. A l'extrême gauche, du côté de l'intérieur, malgré la douceur apparente des pentes, se trouvait une gorge très-prononcée où passait la route de Sébastopol, traversant l'Alma au moyen du seul pont que possédait cette rivière, et auprès de cette gorge dominait un mamelon, se rattachant à une région montagneuse que l'on apercevait à l'est. L'air était calme et le ciel pur. A mi-côte on distinguait des espèces de coupures dans le terrain, précédées d'objets blancs et brillants ; à droite de la route et jusqu'auprès de la mer, des bandes brunes s'étendaient sur les coteaux, quelques-unes s'enfonçaient dans les ravins en affectant la forme de carrés ; toutes se reliaient à un centre commun qui couronnait le plateau de ses masses compactes ; enfin, dans la plaine, en avant de la rivière et de la ligne de jardins et de villages, on voyait très-clairement des lignes droites et profondes. Tout cela, ces objets blancs et brillants, ces bandes brunes, ces carrés, ces masses compactes, ces lignes droites et profondes, c'était l'armée russe, immobile et sous les armes, qui attendait que les alliés vinssent l'attaquer sur les hauteurs de l'Alma; elle s'y trouvait doublement retranchée par les bosquets et les maisons des villages, et par la rivière enfoncée sous d'épais taillis. Au sommet et comme au centre des crêtes, s'élevait une tour carrée, enveloppée d'échafaudages indiquant que sa construction était encore inachevée. Un certain nombre d'hommes la couronnaient, faisant étinceler leurs armes au soleil. C'était de cette tour, destinée à recevoir un télégraphe, que le prince Menschikof et son état-major observaient les

tentes et les vaisseaux des alliés, tâchant d'en supputer le nombre et d'en calculer les mouvements.

Bientôt il donna l'ordre à plusieurs sothnies ou compagnies de cosaques et à un détachement d'artillerie à cheval de pousser une reconnaissance sur les avant-postes des alliés au moment où lord Cardigan, avec une partie de sa brigade de cavalerie légère, s'avançait lui-même pour reconnaître de plus près les Russes. Le lieutenant-colonel d'état-major français de Lagondie avait été détaché au quartier général anglais avec le commandant Vico; cet officier, ayant la vue très-faible, tomba dans une sothnie, qu'en revenant de mission auprès du prince Napoléon, de la part de lord Raglan, il prit pour de la cavalerie anglaise. Ce fut le premier prisonnier français fait par les Russes.

Le mouvement des sothnies de cosaques se fit d'abord avec audace. Lord Lucan, qui commandait en chef la cavalerie anglaise, envoya l'ordre à lord Cardigan de s'arrêter, de rallier les tirailleurs et de se retirer lentement, plutôt que de s'épuiser en chargeant sur des hauteurs difficiles, et de risquer de se faire envelopper et tailler en pièces par des forces supérieures, l'infanterie et la cavalerie des Anglais étant encore fort éloignées. Exaltés par cette halte et poussant des cris dérisoires, les cosaques arrivèrent au haut de la colline vers laquelle s'était d'abord avancé lord Cardigan, et la descendirent jusqu'à une certaine distance des Anglais qui, ayant changé leur halte en retraite, se retournaient fièrement de cinquante pas en cinquante pas, pour recevoir la charge si l'on osait l'entreprendre. Tout à coup les sothnies de cosaques, formées en trois carrés, s'ouvrirent pour laisser jouer la batterie volante qui les accompagnait. Sous ce feu, la cavalerie de lord Cardigan eut un moment de désordre; mais elle se remit promptement et fut bientôt appuyée par quelques pièces anglaises de campagne, que le capitaine Maude amenait au galop. Lord Raglan fit arrêter ces pièces à l'arrière-garde de sa cavalerie, dans le but d'engager les ennemis à descendre de plus en plus la colline et de les amener à une action sérieuse hors de leurs positions. Sur toute la ligne des alliés, on se forma en bataille, dans l'attente d'une attaque générale. Une partie de la cavalerie ennemie s'était avancée, d'un autre côté, vers les avant-postes français, parcourant la campagne et y faisant avec une précision remarquable des changements de front et des manœuvres à grandes allures. Mais tout cela n'était que parade. Le prince Menschikof se fût bien gardé de sortir de ses positions pour livrer bataille aux alliés sur la rive droite de l'Alma. Les pièces de

campagne du capitaine Maude ayant ouvert leur feu, les sothnies de cosaques se dispersèrent en lignes brisées, faisant des évolutions aussi curieuses qu'adroites pour éviter les boulets de six et de neuf qu'on leur lançait ; tandis que, de la droite des Français, quelques obus à grandes portées forçaient, d'autre côté, l'ennemi à tourner bride. Mais dès ce premier engagement, l'inconvénient de manquer de cavalerie se fit sentir parmi les alliés qui ne comptaient encore que quinze cents chevaux, dont douze cents anglais et trois cents français.

Quand les détachements russes se furent retirés, les armées combinées achevèrent d'établir leur bivouac adossé à la Boulganak, et les généraux purent songer à discuter leur plan d'opérations pour le lendemain.

Y eut-il réellement un plan d'arrêté ayant quelque caractère de stratégie ? N'y en eut-il pas d'autre que d'attaquer énergiquement et de front ce que chaque corps d'armée aurait devant soi? Selon les écrits français en général, il y en eut un, qui consistait en deux mouvements tournants par les ailes sur le flanc droit et sur le flanc gauche des Russes, et en une marche de front sur leur centre. Dans cette combinaison, à six heures et demie du matin, la division Bosquet s'avancerait à droite des alliés pour tourner la gauche des ennemis en franchissant les hauteurs du côté de la mer, hauteurs considérées comme tellement inabordables que le prince Menschikof n'avait pas même pris la précaution de couper deux espèces de passages par lesquels on en pouvait tenter l'escalade ; — l'armée anglaise, sauf une partie qui appuierait le centre, se posterait en même temps, par la gauche des alliés, sur le flanc droit des Russes qui avaient de ce côté, par où débouchait la route de Sébastopol, leurs plus formidables défenses artificielles ; — la division Canrobert et la division Napoléon, la première au centre droit, la seconde au centre gauche des alliés, celle-ci s'appuyant sur une division d'infanterie anglaise, ne se mettraient en mouvement que plus tard pour franchir l'Alma du côté de Bourliouk et enfoncer les Russes à leur centre placé à la tour du télégraphe, quand ils l'auraient dégarni pour secourir leurs ailes et ne pas se laisser envelopper ; — la division Forey, le contingent turc et une partie de l'artillerie et du génie se tiendraient en réserve ; — enfin, huit vapeurs français s'approcheraient du cap Loukoul et soutiendraient de leur feu l'aile droite des alliés ou division Bosquet (1).

(1) Le contre-amiral Bouët-Willaumez, chef d'état-major général de la flotte fran-

Ce plan, au moins partiellement, est contesté par les écrivains anglais; il l'est en entier par des narrateurs étrangers aux deux nations; ceux-ci prétendent que c'est faire aux deux généraux en chef un honneur tout de supposition, que de leur concéder le mérite de combinaisons stratégiques; et ils ajoutent, à l'appui, qu'il n'y a point de sérieuses combinaisons préalables quand on est dans l'entière ignorance du pays où l'on agit, quand on n'a même pas pris soin de suppléer cette ignorance par des reconnaissances, ce qui était le cas des deux généraux en chef des alliés. Selon certains écrivains anglais, et contrairement aux rapports du maréchal de Saint-Arnaud (1), il aurait été positivement convenu entre les généraux en chef que l'attaque française contre la gauche des Russes précéderait celle de lord Raglan contre la droite (2).

çaise, a publié ce plan, accompagné du dispositif d'attaque, tel que, dit-il, son collègue le général de Martimprey, chef d'état-major général de l'armée d'Orient, le lui avait communiqué, le 19 au soir. Voici en partie la légende explicative du plan, où l'on trouvera peut-être plus de tactique simplement que de stratégie.

« 1re et 3e divisions de l'armée française déployées en première ligne, dans la matinée du 20, pour marcher sur la rivière de l'Alma, avec une compagnie en deuxième ligne à l'aile de chaque bataillon. Deuxième ligne des 1re et 3e divisions par bataillons en colonnes serrées.—Réserve de l'artillerie, à trois cents mètres en arrière des lignes. — 4e division en réserve, formée par régiments, en colonnes par peloton. — 2e division (Bosquet) en mouvement pour passer l'Alma, au gué de la plage, et gagner par le chemin H, le plateau P en arrière de la gauche des Russes, sous la protection de la flotte et particulièrement du feu des vapeurs français *la Mégère* et *le Cacique*. — Armée anglaise, en marche dans la matinée du 20 pour tourner la droite de l'armée russe. »

Il nous a paru, par quelques expressions comme celles-ci, que l'on voit ensuite : « plateau qu'escalade la division Bosquet, » que la légende rapportée combinait le résultat obtenu avec le projet concerté ; de plus, le dispositif d'attaque qui, cela n'est pas douteux, a été communiqué le 19 au soir au chef d'état-major général de la flotte, témoigne seulement d'une intention de combinaison du côté des Français qui aurait besoin d'être corroborée, comme appréciation d'ensemble, au moyen de l'exposé du plan d'attaque communiqué par lord Raglan à la flotte anglaise.

(1) Dans son premier rapport, plus succinct que le second, le maréchal dit seulement, à propos des mouvements sur la droite et sur la gauche : « Le général Bosquet a manœuvré avec autant d'intelligence que de bravoure. Ce mouvement a décidé du succès de la journée. *J'avais engagé* les Anglais à se prolonger sur leur gauche pour menacer en même temps la droite des Russes pendant que je les couperais au centre.» Dans son second rapport, il est plus explicite et dit : « Il avait été entendu avec lord Raglan que ses troupes opéreraient à leur gauche un mouvement tournant analogue à celui que le général Bosquet effectuerait sur la droite. »

(2) « Le général français dit qu'il avait projeté une attaque simultanée sur les deux flancs, et que l'attaque des Anglais fut repoussée par des charges de cavalerie et des attaques de corps nombreux sur les hauteurs. Ceci est notoirement faux, et j'ai de bonnes raisons pour dire que tel ne fut jamais le projet du général anglais. Le capitaine de vaisseau Drummond demanda à lord Raglan, quelques jours après la bataille,

Ce qui viendrait à l'appui de l'opinion que les deux généraux en chef étaient peu d'accord, et que la stratégie était laissée de côté par eux, c'est cette réponse du maréchal de Saint-Arnaud à ses généraux de division, lui demandant ses dernières instructions : « Chacun doit attaquer *droit devant soi,* et suivra pour manœuvrer *ses propres inspirations;* il faut arriver sur ces hauteurs (montrant celles de l'Alma); je n'ai pas d'autres instructions à donner à des hommes dans lesquels j'ai toute confiance (1). » Peut-être cette réponse paraîtra-t-elle moins celle d'un commandant en chef d'armée, que d'un officier habitué à de hardis coups de main contre les Kabyles de l'Atlas. L'opinion de quelques militaires était qu'au lieu de tourner simultanément par la gauche et par la droite, on tournât avec plus de forces par la gauche seulement sur la droite des Russes que l'on aurait rejetés sur la mer, ce qui eût, il est vrai, donné aux Anglais, qui tenaient la gauche des alliés, le principal honneur de la journée (2); certains écrivains anglais ont au

pourquoi il n'avait pas attaqué les Russes sur leur flanc droit; il répondit qu'une attaque sur les deux flancs de l'ennemi, à moins que les assaillants ne fussent grandement supérieurs en nombre, aurait été un mouvement très-hasardeux. La vérité est que, dans le combat, il n'y eut pas de stratégie ; les deux armées s'avancèrent, comme le rapporte lord Raglan, contre les ennemis sur leur front immédiat. » (*Journal de deux visites en Crimée, par sir Edouard Colebrooke.*) Nous ne donnons cet extrait d'un ouvrage, d'ailleurs excessivement ridicule, dû à un amateur qui n'accompagnait pas l'armée anglaise comme militaire et dont le principal souci fut, en Crimée, de savoir comment il serait logé, surtout comment il mangerait, que parce qu'il s'appuie ici de quelques autorités et ne donne que l'opinion (que l'on retrouve ailleurs) de beaucoup d'officiers anglais.

(1) M. de Bazancourt, dans son ouvrage intitulé : *Expédition de Crimée,* rapporte cette réponse du maréchal, de laquelle d'ailleurs il ne tire pas comme conséquence l'absence de plan préconçu. C'est à nous que l'observation appartient.

(2) « Au lieu de tourner simultanément par la gauche et par la droite, il m'eût paru préférable de tourner les Russes, avec plus de forces, par la gauche seulement, les rejetant ainsi sur la mer. Dans ce cas, les Anglais, qui tenaient la gauche, auraient eu l'honneur principal de la journée ; peut-être cela a-t-il influé sur le plan d'attaque. Ce serait alors un inconvénient de plus entre mille aux opérations combinées de deux armées qui n'obéissent pas à un chef commun. Quoi que l'on puisse dire, il n'y a aucune entente entre les armées française et anglaise, si ce n'est qu'elles ont le même but. » (*Correspondance du colonel Guérin.*)

L'opinion émise dans cette correspondance sur une attaque en force sur le flanc droit des Russes était celle d'un grand nombre d'officiers, et fut partagée par plusieurs critiques militaires. Le général Klapka la discute en ces termes : « Beaucoup de critiques militaires assurent que la destruction de l'armée russe aurait pu être accomplie, si les alliés avaient dirigé leur principale attaque contre le flanc droit des Russes, en les poussant dans la mer. Pour notre part, nous ne sommes pas de cet avis. Un tel mouvement, avec l'absence de cavalerie, n'aurait pu être exécuté qu'avec beaucoup de difficultés et de dangers; son seul effet aurait été de forcer plus tôt les Russes à

contraire avancé que c'était peut-être pour ne pas laisser aux Français tout l'honneur de la bataille, que l'on avait voulu empêcher le principal effort de se porter, de la droite des alliés, sur la gauche des Russes qui avaient négligé ce côté, où l'on aurait eu l'incontestable avantage d'être soutenu par la flotte (1).

Quoi qu'il en puisse être de ce conflit d'opinions qui ne témoigne point en tout cas de la parfaite entente des deux généralissimes et qui, à part même ce dont on avait été témoin en Turquie, laisse suffisamment percer l'immense inconvénient qu'il y a pour deux armées combinées de ne pas obéir à un seul commandant en chef, le général Bosquet, dont le coup d'œil et l'activité devaient se faire remarquer des Anglais et des Russes eux-mêmes, aussi bien que des Français, pendant tout le cours de cette guerre, fut prêt à marcher, le 20 septembre, à six heures du matin, sous un ciel radieux comme la veille. Sa division, en armes et rangée en bataille sur deux lignes, tournait le dos à la mer. Le contingent turc, après avoir mangé le pilau et humé le

abandonnner leur position sur l'Alma, et à faire retraite derrière la Katcha et le Belbeck. Quant à pousser les Russes dans la mer, comme le disent les critiques, cela n'aurait certainement pas eu lieu; car nous devons accorder aux Russes assez de sens commun pour qu'ils se fussent aperçus de leur fâcheuse position et pour qu'ils eussent échappé par une fuite précipitée. » On voit que le général Klapka, tout en ne se disant pas d'avis de la forte attaque sur le flanc droit des Russes, en concède tout le mérite, sauf celui de pousser ceux-ci à la mer. C'eût déjà été un grand avantage pour les alliés de précipiter la fuite des ennemis, de perdre ainsi peu de monde, d'être moins harassés, et de se trouver plus promptement en mesure de poursuivre leurs avantages.

(1) « Une question se présente naturellement: avec une position qu'on pouvait attaquer par le flanc gauche (des Russes) et où nous aurions eu l'avantage d'être soutenus par la flotte, pourquoi avoir prodigué des existences en attaquant les Russes juste où ils le souhaitaient (leur aile droite)? Les accidents de la bataille deviennent intelligibles, si nous considérons la constitution particulière de chacune des armées alliées et le sentiment national qui n'aurait pas permis aux Anglais de laisser les Français livrer une bataille sur la droite (des alliés), tandis que nous serions restés tranquilles. » (*Réflexions suggérées à sir Édouard Colebrooke par des officiers anglais.*)

Ici encore le général Klapka apporte son opinion : « Nous croyons, dit-il, qu'une manœuvre contre le flanc gauche des Russes, exécutée par trois divisions au lieu d'une, sous Bosquet, et soutenue par un assaut simultané le long de la ligne entière, aurait coupé les Russes du côté de Sébastopol, et les aurait obligés à se rejeter sur Batkchi-Seraï. Si les alliés, dans cette conjoncture, avaient poursuivi leur succès sans délai, les Russes n'auraient eu d'autre ressource que de continuer la retraite sur Simphéropol, et, si on leur coupait la route de cette ville, chose qui n'était nullement impossible, de se jeter dans les montagnes. Une partie des troupes alliées aurait pu alors être employée à observer les Russes, tandis que le reste aurait procédé à l'assaut de Sébastopol. » Il y a beaucoup à répondre, comme l'on verra, à cette dernière partie de l'opinion du général Klapka.

narguillé, fit un mouvement rapide en suivant le bord de la mer pour arriver en ligne, et pour appuyer la 2e division française, à titre de réserve. Le général Bosquet, voyant que les Anglais n'étaient pas encore prêts à se mettre en marche, se porta en avant avec le commandant du génie Dumas, le commandant d'artillerie Barral et ses officiers d'état-major, pour reconnaître les abords de l'Alma. On put distinguer deux passages, l'un et l'autre très-difficiles, par lesquels on essayerait d'aborder et de gravir la falaise. L'un, qui avait été exploré par la marine, se trouvait à l'embouchure même de l'Alma, où le contre-choc des eaux avait soulevé une étroite chaussée de sable, par où les hommes pourraient passer à la file et un à un. L'autre était un sentier à peine tracé dans un étroit ravin qui, partant d'un kilomètre environ plus à gauche, s'élevait jusqu'au couronnement de la falaise. Rien encore ne donnait signe de vie en avant de la division Bosquet, qui, pendant ces explorations, faisait une halte. La falaise à pic, que l'on avait à droite et que les eaux avaient ravinée à sa base, se dressait comme un mur haut de cinquante mètres. Officiers et soldats la mesuraient avec le regard du doute, la plupart pensant encore qu'il serait impossible d'en franchir les escarpements (1).

Les Anglais, qui, selon les calculs des Français, auraient dû être en marche dès six heures ou six heures et demie du matin, n'avaient pas encore entièrement fini leurs dispositions à neuf heures (2). Les Français furent obligés de les attendre jusqu'à plus de onze heures dans une halte incessamment prolongée, qui aurait pu grandement profiter à l'ennemi, en lui laissant le temps de prendre de meilleures mesures sur sa gauche, à la vue du mouvement projeté contre celle-ci.

Mais, à cette heure-là même, le prince Menschikof ne croyait avoir absolument rien à changer à ses dispositions. On a dit précédemment ce qu'elles étaient dans leur ensemble. Reste à en exposer les détails. Voici comment il avait utilisé ses quarante-deux bataillons d'infanterie, ses

(1) Nous empruntons une partie des détails de la bataille de l'Alma, particulièrement en ce qui concerne la marche et les opérations de la 2e division, au *journal manuscrit* d'un officier qui fut attaché au général Bosquet pendant toute la bataille.

(2) « Les Anglais partent à neuf heures du matin quand l'ordre est donné (aux Français) de partir à six ; ils occupent ce qui leur convient, ne nous attendent jamais, tandis que nous subordonnons nos mouvements aux leurs, laissant nos soldats dix à douze heures le sac sur le dos, pour faire des marches de deux ou trois lieues. » (*Correspondance du colonel Guérin, datée de Sébastopol, 3 octobre* 1854, traitant de la bataille de l'Alma et des inconvénients du partage du commandement.)

seize escadrons de cavalerie, ses onze sothnies de cosaques, de cent hommes chacune, et ses quatre-vingt-seize canons, qui étaient en partie des pièces de position.

Son aile gauche, qui aurait affaire à la droite des alliés ou division Bosquet, était établie sur une hauteur à environ deux kilomètres soixante-quatorze mètres de la mer, s'appuyant en arrière sur les villages d'Aklés, d'Orta-Kisek, d'Adji-Boulat-Ouloukoul dans la montagne, et ayant devant soi, en bas des hauteurs, les villages d'Alma-Tamak, de Loukoul en ruines, de Bourliouk et de Tarkhanlar; elle se composait de quatre bataillons des régiments Bialystok et Bretsck, du régiment de chasseurs Taroutinstk avec une batterie légère. Le régiment d'infanterie Moscou, qui avait pris position sur une autre hauteur, en arrière et à droite, lui servait de réserve. En outre, le flanc gauche des Russes était protégé par le 2ᵉ bataillon du régiment d'infanterie Minsk, du côté du village d'Aklés, le plus voisin de la mer. Ces précautions, avec la nature de cette partie de la défense, auraient suffi devant une armée habituée à faire la guerre dans les conditions communes; mais si le prince Menschikof avait eu une idée exacte des troupes françaises d'Afrique, exercées à l'escalade des pics de l'Atlas, il aurait ajouté, sur sa gauche, comme il le fit trop tard, aux difficultés du terrain, plus d'obstacles artificiels.

Le centre de son armée, qui aurait à combattre les divisions Canrobert et Napoléon et se verrait même menacé à son flanc droit par la division anglaise du général de Lacy Evans, était à cheval sur la route d'Eupatoria, dominant le village de Bourliouk, situé sur la rive opposée de l'Alma. A gauche de cette route (droite des alliés), étaient deux batteries légères, en arrière desquelles se tenait le régiment de chasseurs Borodino, en deux corps de bataille par colonnes d'attaque; à droite de la route, on avait établi, dans une excellente position, une forte batterie, couverte par un épaulement, derrière laquelle se tenaient, en première ligne, le régiment de chasseurs du grand-duc Michel, et, en seconde ligne, le régiment d'infanterie Vladimir.

L'aile droite des Russes, qui aurait à combattre uniquement les Anglais, s'étendait jusque devant le village de Tarkhanlar, situé sur la rive droite de l'Alma; elle se composait du régiment d'infanterie Souzdal, avec deux batteries légères, et, plus en arrière, dans une excavation de terrain, du régiment de chasseurs Ouglitzsch, près duquel se trouvaient, en réserve, une batterie montée et une batterie légère. La réserve générale du prince Menschikof était postée sur la grande route d'Eupa-

toria, et se composait du régiment d'infanterie Volinsk, de trois bataillons du régiment Minsk et d'une batterie légère. Elle avait à sa droite une brigade de hussards avec une batterie montée, et, plus à droite encore, une ligne de cosaques. La majeure partie des sothnies avait été envoyée en observation sur la droite de l'Alma. Le 6e bataillon de tirailleurs et un demi-bataillon d'infanterie de marine occupaient les vignobles et les jardins des villages tatars de Tarkhanlar, de Bourliouk et d'Alma-Tamak. Les compagnies de sapeurs du génie russe se tenaient près du pont de l'Alma.

Par cet aperçu et en se représentant, d'après ce qui en a été dit précédemment, la force naturelle des positions russes sur la berge gauche de la rivière, avec la protection de cette rivière même en avant, des maisons, des vignobles, des arbres abattus, et des taillis qui en défendaient ou obstruaient le passage presque partout raviné, on peut juger des difficultés que les alliés allaient avoir à surmonter.

A dix heures et demie donc, en ayant fini avec l'attirail de bagages qu'ils traînent toujours à leur suite et qui gêne tant leurs opérations (1), les Anglais furent prêts à marcher en avant. Mais ce long retard, qui ne permettait plus d'étonner l'ennemi par la rapidité d'un mouvement combiné sur les deux extrémités russes, força les alliés de se laisser aller, chaque corps d'armée de son côté, à l'inspiration du moment, et désormais l'énergie et la valeur du soldat, plus que les qualités des généraux en chef, feraient le caractère dominant de la bataille qui allait s'engager. Sous ce rapport tout le monde à peu près est d'accord.

Il faut remarquer toutefois dans ces grands et héroïques coups d'hommes que l'on allait frapper, le beau mouvement que le général Bosquet prit sur lui-même de faire plus que sur les ordres incertains qu'il avait pu recevoir et qui, dans tous les cas, devenaient lettres mortes par suite du long retard des Anglais; d'autant que ceux-ci, en outre, au lieu d'attaquer le flanc droit des Russes, allaient opérer de front, absolument comme le corps d'armée du centre.

Le général Bosquet reprit son mouvement agressif à la droite des alliés, dès qu'il eut nouvelle de l'ébranlement des Anglais à la gauche. La façon dont il se porta dès lors en avant fut magnifique d'audace.

(1) La veille au matin, avant de se mettre en marche, ils en avaient pourtant envoyé la plus grande partie sur leurs vaisseaux, et n'avaient gardé que l'indispensable; mais l'indispensable, pour des Anglais, était encore considérable à traîner dans de détestables véhicules, comparativement à ce que les soldats français emportaient sur leur dos, sans que cela parût ralentir leur marche, au grand étonnement de leurs alliés.

Sur toute leur ligne, les alliés étaient précédés d'une chaîne épaisse de tirailleurs. Du côté des Français, c'étaient des zouaves, des chasseurs à pied et des tirailleurs d'Afrique.

La 2e division anglaise (division Lacy Evans) s'avançait appuyant son aile droite sur l'aile gauche de la division Napoléon, et se dirigeait contre le village de Bourliouk; à sa gauche, marchait la division d'infanterie légère Brown. Une ligne de chasseurs à pied (autrefois chasseurs d'Orléans, du nom de leur créateur), armés de carabines de précision (1), couvrait le front de ces deux divisions. En deuxième ligne des Anglais, marchaient la 3e division, commandée par sir Richard England, et la 1re division aux ordres du duc de Cambridge. En arrière de l'aile gauche, venaient, comme réserves, la 4e division, commandée par sir Georges Cathcart et la brigade de cavalerie légère de lord Cardigan. Mais le mouvement des Anglais était lent et comme marquant l'attente, soit que ce fût habitude de leur nation, soit que ce fût effectivement une combinaison de la part de lord Raglan, considérant qu'une attaque sur les deux flancs des Russes à la fois, à moins d'être infiniment supérieur en nombre à ceux-ci, serait extrêmement aventureuse.

Cependant la division Bosquet, — brigade d'Autemarre, composée du régiment des tirailleurs algériens, du 3e de zouaves et du 50e de ligne, colonels de Wimpffen, Tarbouriech et Gérard; brigade Bouat, composée du 3e bataillon de chasseurs à pied, commandant Duplessis, du 7e léger, du 6e de ligne, colonels Jannin et Filhol de Camas; plus deux batteries montées d'artillerie, commandant Barral, une compagnie du génie, commandant Dumas, — cependant la division Bosquet, son général, l'état-major, les commandants de l'artillerie et du génie en tête, s'était avancée jusqu'à bonne portée de l'artillerie des crêtes où les Russes avaient pris position, chaque homme ayant l'oreille attentive au premier coup de canon qui en partirait.

La brigade d'Autemarre, dont le général Bosquet avait pris le commandement direct, marchait vers le sentier du ravin, et la brigade Bouat, plus à droite, sur la chaussée de l'embouchure de l'Alma, ayant derrière elle le contingent turc.

(1) M. Gustave Delvigne, officier d'infanterie dans la garde royale de Charles X, fut l'inventeur, en 1826, des armes de précision, dont M. Minié, lieutenant de chasseurs à pied, commença le perfectionnement qui fut achevé par l'habile capitaine d'artillerie Tamisier, si prématurément retiré de l'armée après les événements de décembre 1851, étant alors représentant à l'Assemblée législative.

Aucun bruit n'arrivant de la rive gauche de la rivière, le général suspendit la marche de son cheval, en disant : « Décidément ces messieurs n'en veulent pas. » Puis réfléchissant que peut-être les tirailleurs ennemis étaient en embuscade dans le hameau de Loukoul, à demi ruiné, qu'il avait devant lui, entre Alma-Tamak et la mer, et derrière lequel se trouvait le passage du ravin par où il pouvait espérer que ses soldats graviraient, il l'envoya fouiller par un bataillon du 3e de zouaves, le colonel Tarbouriech et le commandant Dubos en tête.

Pendant deux minutes, les zouaves disparaissent en arrière du hameau de Loukoul, mais presque aussitôt, à la surprise générale, on les aperçoit qui, ayant passé la rivière, déployés en tirailleurs, escaladent la falaise, sur leurs mains, sur leurs genoux, par le sentier du ravin, puis qui commencent à couronner les crêtes dominant perpendiculairement et l'Alma et la mer. Les deux bataillons russes du régiment Minsk étaient placés beaucoup trop loin de là pour les arrêter à leur début, et d'ailleurs le prince Menschikof, n'en croyant ni les rapports, ni même ses yeux, ne paraissait pas encore envoyer des renforts à sa gauche pour disputer la position. La flotte, non moins émerveillée que l'armée de terre des alliés, soutint immédiatement l'avant-garde des zouaves par un feu aussi intelligent que bien nourri des vapeurs français, particulièrement de *la Mégère* et du *Cacique*, capitaines Devoulx et Guesnet, les plus avancés de tous sur l'aile gauche des Russes.

Le général Bosquet, voyant le 1er bataillon de zouaves si audacieusement engagé, donna immédiatement l'ordre à toute la brigade d'Autemarre, le reste du régiment du colonel Tarbouriech en avant, de passer vivement la rivière et de gravir par le ravin. Lui-même il s'élance au galop à travers les masures abandonnées, et se trouve au bord de l'Alma, en un lieu où il y avait un gué par où pouvaient passer hommes et chevaux. Le capitaine du génie Roulet fut immédiatement détaché pour presser la compagnie de son arme de venir faire les travaux nécessaires au passage de l'artillerie. Elle ne se fit pas attendre, et une rampe fut sur-le-champ établie par les sapeurs. Le commandant d'artillerie Barral avait cru un moment, presque seul, à la possibilité de faire monter ses canons par le ravin : il ne s'était pas trompé. Le génie même reconnut bientôt que le sentier s'améliorait en montant. Une des deux batteries de la seconde division, qui accompagnait la brigade Bouat le long de la mer, vint, peu après, rejoindre le commandant Barral et la batterie de la brigade d'Autemarre, dans l'impossibilité où

elle était de suivre les troupes par l'étroite et périlleuse chaussée qui forme barre à l'embouchure de l'Alma.

Enfin, les zouaves, échelonnés sur les pentes abruptes de la falaise, ont aperçu des groupes de soldats russes et tiré quelques coups de fusil. Des bataillons entiers vont bientôt les rejoindre. Les deux batteries d'artillerie Fiévet et Marcy, sous les ordres supérieurs du commandant Barral, ont franchi l'Alma, et, tout attelées, sont lancées dans le ravin qu'elles gravissent avec un bonheur inespéré, celle du capitaine Fiévet en tête. Le général Bosquet applaudit à l'excellent coup d'œil du commandant Barral.

Protégée par les tirailleurs algériens qui, tour à tour, debout ou à plat-ventre, tiennent l'ennemi en échec, par les vapeurs français qui, bien que distants de plus de deux kilomètres, atteignent fréquemment la gauche des Russes avec des obus et même des boulets de gros calibre (1), la brigade d'Autemarre se masse tout entière sur le plateau, où elle a quelque peine à être rejointe par la brigade Bouat qui, après avoir passé l'eau au gué de la plage, s'est engagée dans un sentier des plus difficiles.

Le prince Menschikof, ayant enfin reconnu son erreur, venait d'envoyer sur son extrême gauche deux batteries de renfort et le régiment

(1) Cela ne résulte pas seulement du rapport de l'amiral Hamelin s'exprimant ainsi : « Grâce à des prodiges d'intrépidité et de vitesse, grâce aussi, il faut le dire, à la terreur que les obus de mes bâtiments à vapeur inspiraient à la cavalerie ennemie sur son extrême gauche, la division du général Bosquet est parvenue à effectuer son mouvement avec le plus brillant succès. » Cela résulte encore du rapport officiel russe qui dit : « L'aile gauche, malgré la distance où elle se trouvait de la mer, était atteinte par les projectiles de la flotte. A l'abri du feu de cette artillerie marine, une colonne française, ayant en tête des troupes d'Afrique, nommées zouaves, traversa la vallée de l'Alma, et gravit rapidement la falaise par un sentier à peine tracé le long d'un étroit ravin ; » — ainsi que du récit historique du capitaine russe Anitschkof, disant : « A midi un violent combat s'engage sur notre aile gauche, où l'ennemi cherche à emporter les hauteurs. La flotte alliée ouvre en même temps un feu bien nourri contre notre aile gauche, qui, quoique distante de deux verstes de la mer, est souvent atteinte par des boulets de gros calibre. A la faveur de ce feu, la brigade d'Autemarre, le 3e de zouaves en tête, franchit l'Alma près de son embouchure. »

Les vapeurs français qui rendirent de si grands services étaient, dans l'ordre suivant : *la Mégère*, capitaine Devoulx, *le Cacique*, capitaine Guesnet, *le Canada*, capitaine Maissin, *le Rolland*, capitaine de La Roncière, *le Lavoisier*, capitaine Dieudonné, *le Berthollet*, capitaine Dubut, *le Primauguet*, capitaine Raynaud, et *le Vauban*, capitaine d'Herbinghen. *La Mégère* toutefois atteignit presque seule l'ennemi.

Venaient ensuite, dans l'ordre d'échelonnement le long de la côte, le vapeur anglais *le Spitfire*, et les vapeurs français *le Descartes* et *le Cafarelli*, capitaines Darricau et Simon.

d'infanterie Moscou; de sorte que les deux batteries françaises Fiévet et Marcy, parvenues et installées sur le plateau, avaient une terrible partie à soutenir, en avant de la brigade d'Autemarre réduite à se tenir immobile et l'arme au bras, en attendant la brigade Bouat.

Celle-ci, dépourvue d'artillerie, n'était pas sans courir quelque péril, quand les divisions Canrobert et Napoléon firent, au pas de course, un mouvement simultané et de front contre le village d'Alma-Tamak, rempli de tirailleurs russes, ainsi que sur les hauteurs situées à gauche de ce village, du côté de la mer.

Néanmoins le prince Menschikof, voyant à n'en plus douter que c'en était fait de lui s'il laissait les Français prendre définitivement position sur son flanc gauche, résolut de renforcer encore ce côté, même dans le danger que faisaient courir à son centre et à sa droite les divisions Canrobert et Napoléon et les Anglais eux-mêmes qui commençaient à s'ébranler contre sa droite; il dépêcha contre la division Bosquet deux batteries du Don, une batterie légère montée, trois bataillons d'infanterie et deux régiments de hussards.

En ce moment la brigade Bouat, parvenue à son tour sur le plateau, s'était formée en bataille sur une ligne parallèle à la brigade d'Autemarre, appuyée sur le bord du ravin, tournant le dos à la mer et se prolongeant dans la direction du rivage (1).

Pris de face et en écharpe par les boulets et les obus de l'ennemi, menacés par la cavalerie russe, les bataillons français de ce côté reçurent l'ordre de se tenir prêts à former le carré. Le général Bosquet, impassible en apparence quoique n'étant pas au fond exempt d'inquiétudes, chargea un de ses officiers d'état-major, le lieutenant-colonel Raoult, d'aller réclamer le secours d'une brigade de réserve avec son artillerie. En attendant, le feu des vapeurs mouillés près du cap Loukoul contribua puissamment à contenir l'ennemi.

Cependant, de la crête que couronnait la division Bosquet, à travers de rapides éclaircies dans la fumée, au bas du plateau central que dominait la tour inachevée du télégraphe et où se tenaient des masses profondes, avec de nombreuses pièces d'artillerie, on distinguait l'incendie du village d'Alma-Tamak, dont le colonel Bourbaki, avec le 1[er] régiment de zouaves, appartenant à la division Canrobert, venait de

(1) « L'ordre du matin disait que nous devrions nous prolonger dans la ligne de la mer, afin sans doute de recevoir l'ennemi que l'armée anglaise et les trois autres divisions devaient aborder et rejeter sur la flotte. » (*Journal manuscrit d'un officier attaché au général Bosquet.*)

débusquer, en dix minutes, les tirailleurs russes. Puis quelques groupes de soldats, détachés des divisions Canrobert et Napoléon, furent aperçus, qui semblaient sortir des taillis et des eaux. Peu à peu les groupes se grossirent, rapprochèrent leurs tronçons, formèrent une ligne de tirailleurs qui s'augmenta d'autres groupes, d'autres tronçons naissant pour ainsi dire dans tous les plis du terrain. Bientôt c'est un serpent qui enlace et contourne lentement, mais toujours s'avançant, les collines et les accidents du sol. D'autres lignes se forment en arrière et montent en serpentant à leur tour, tandis qu'impuissantes à franchir l'Alma et à gravir la hauteur en avant du télégraphe, les quatre batteries du commandant d'artillerie Huguenet, de la division Canrobert, font un long détour pour monter par le même ravin qu'avait pris le commandant Barral.

A cette vue, les masses russes qui couvrent les abords de la tour du télégraphe s'ébranlent et s'approchent des bords du ravin, leur cavalerie en queue.

Protégés par le feu des batteries de leur division, qui répondent avec succès à celles des Russes, les tirailleurs français continuent leur marche ascensionnelle sous une grêle de boulets et d'obus. Ils sont à peine trente qui tout à l'heure vont se trouver en présence de tout un grand corps d'armée. Heureusement que ces trente vont être promptement suivis de beaucoup d'autres.

En effet, à la suite de leurs excellents tirailleurs armés de ces carabines Minié qui firent le désespoir de l'ennemi et qui forcèrent la cavalerie russe, prise en flanc, à se replier, les divisions Canrobert et Napoléon franchissent bientôt, par masses, la rivière, l'une du côté du village d'Alma-Tamak, l'autre du côté du village de Bourliouk, que les cosaques viennent aussi d'incendier avec toutes les moissons avoisinantes, dérobant sous un épais nuage de fumée, dont le feu des canons redouble encore l'intensité, les positions des Russes et les sentiers qui y conduisent. Les soldats s'engageant les uns par les rampes que leur ouvre le génie (1), les autres par les anfractuosités du sol,

(1) Le commandant Guérin obtint du général du génie Bizot d'être attaché pendant la bataille à la division Canrobert, croyant ainsi voir l'ennemi de plus près. Il détacha en conséquence vingt-cinq voitures de son parc à la division Bosquet, sous la conduite de son adjoint le capitaine Martin, et suivit la 1re division avec quatre ou cinq voitures seulement. Nous avons ouï raconter par plusieurs sous-officiers et soldats du génie présents à l'Alma, que les Russes ayant pris un moment les prolonges du génie pour l'artillerie française, avaient tiré dessus à boulets et à bombes. Une bombe éclata auprès du commandant Guérin, qui s'approcha d'elle et la fit

s'accrochant aux branches des arbres qu'ils courbent au-dessus de la rivière, arrivent à l'autre bord, et, après avoir descendu le ravin d'un côté, se mettent à le gravir de l'autre.

Pendant que les batteries du commandant Huguenet gagnaient le ravin de la droite des alliés, le passage de la rivière par les troupes du centre n'avait d'autre protection que les douze pièces de canon de la division Napoléon, dirigées par le commandant Bertrand qui répondait avec autant d'énergie que d'habileté au feu plongeant des batteries ennemies.

La brigade de Monet, — 2e de zouaves, colonel Cler, 3e d'infanterie de marine, colonel Bertin-Duchâteau, 19e bataillon de chasseurs à pied, commandant Caubert, — appartenant à la même division, déployait une superbe ardeur. Les capitaines Couppel-Dulude, Sage, les sous-lieutenants Simonin de Vermondans, Esmieu, Fayout, du 2e de zouaves, les capitaines Domenech-Diégo, Guillot, les lieutenants et sous-lieutenants Poirot de Scellier, Martin des Paillières, du 3e de marine, furent blessés en ce moment, ou plus tard, en donnant l'exemple à leurs hommes. Le lieutenant d'infanterie de marine Boh fut tué. Le sous-intendant Leblanc eut le bras emporté auprès du prince Napoléon qui ne s'épargnait pas, et le général Thomas, qui donnait à la tête de la 2e brigade, — 20 et 22e léger, colonels Labadie et Sol, un bataillon d'élite de la légion étrangère, commandant Nayral, — reçut une balle qui le mit hors de combat au moment où il cherchait à enlever une batterie russe nouvellement démasquée et très-meurtrière. Le capitaine Mocquery, du 22e léger, fut blessé ; le furent aussi les officiers de la légion étrangère Arnoux, Futscher, de Menon et Delahogue. Le capitaine-commandant Claudet, du 13e d'artillerie, eut le même sort.

Dans la division Canrobert, les 1er et 9e bataillons de chasseurs à pied, aux ordres des commandants Montaudon (1) et Nicolas, et le 1er de

flairer au cheval arabe qu'il montait, pour l'accoutumer au feu. Inquiets dès lors de son audace, quelques officiers et sapeurs lui firent des observations, auxquelles il répondit par ce mot connu : « Que le boulet qui devait le tuer n'était pas encore fondu. »

(1) L'ancien commandant du 1er bataillon de chasseurs à pied, Tristan-Legros, étant mort dans la Dobroudja, le capitaine de Brettes, le plus ancien du bataillon dans son grade, prit d'abord le commandement, qu'il exerça à la satisfaction de tous. Néanmoins, au moment du départ de Varna, le maréchal de Saint-Arnaud crut devoir détacher du 3e de zouaves le commandant Montaudon pour le placer intérimairement à la tête de ce bataillon.

zouaves, colonel Bourbaki, avaient ouvert la route aux 7e, 20e et 27e de ligne, colonels de Lavarande, de Failly et Vergé, qui se disputaient l'honneur d'arriver les premiers sur le plateau. Le général Canrobert, qui donnait l'exemple du courage et du dévouement, fut atteint, mais légèrement, à la poitrine et à l'épaule, par un éclat d'obus. Quoique le centre des ennemis eût été beaucoup dégarni en présence de la manœuvre de l'aile droite des alliés sur l'aile gauche des Russes, cette division, au moment de déboucher sur le plateau, fut accueillie par un feu terrible qui lui fit éprouver des pertes cruelles. Le commandant Troyou, du 7e de ligne, fut tué. Successivement les capitaines Parseval-Deschênes et Guyon, les lieutenants et sous-lieutenants Fontaine, Favreaux, Tourraton, Vigouroux et Barneaud, du même régiment, furent blessés ou contusionnés. Le lieutenant-colonel Mermet, le commandant Coué, les capitaines Buchet et Lemayre, les lieutenants et sous-lieutenants Tallon, Chorgnon, Blanchard, Bonnet, Lamotte, tous du 20e de ligne, furent également blessés, ainsi que les capitaines du 27e Vanheulle et Bacle. Dans la position pénible où il se trouvait, le général Canrobert, n'ayant pu encore être rejoint par l'artillerie de sa division, envoya demander au général Bosquet le secours d'une de ses batteries, en attendant l'arrivée de celles du commandant Huguenet, qui gravissaient le ravin, de plus en plus effondré, de la droite. Aussitôt que le général Bosquet fut instruit de la position délicate de son collègue, sans avoir égard à la sienne propre, il lui dépêcha la batterie Fiévet. Il se serait mal trouvé personnellement de ce sacrifice, si le commandant Huguenet, débouchant sur le plateau, ne lui avait bientôt prêté l'appui de ses canons.

D'ailleurs, dans le groupe d'officiers d'état-major au milieu duquel se tenait, par un dernier effort de la puissance de l'âme sur le corps, le maréchal de Saint-Arnaud, assisté de son chef d'état-major général de Martimprey, on avait remarqué la situation pénible d'une partie du centre et l'isolement de la droite de l'armée. En conséquence, l'ordre venait d'être donné à la brigade du général d'Aurelle de Paladines de se porter promptement au secours du général Canrobert, pendant que déjà l'on dépêchait au général Bosquet la brigade de Lourmel, l'une et l'autre appartenant à la division de réserve du général Forey. Ces deux brigades étaient précédées par l'artillerie, d'abord lancée au galop des chevaux, et qui bientôt traversa la rivière, les canonniers ayant de l'eau jusqu'à la ceinture et poussant aux roues.

De l'extrême droite des alliés où il avait vu accourir une partie con-

sidérable des forces russes, naguère si indifférentes sur ce point, le commandant en chef de la 2e division française ne perdait de vue rien de ce qui se passait au centre. Avec le coup d'œil qui le caraçtérisa pendant toute cette guerre, il en profita sur-le-champ pour prendre l'offensive, d'autant que le général Canrobert, venant d'être rejoint par les batteries du commandant Huguenet, lui renvoyait la batterie Fiévet. Il fit un mouvement sur le flanc gauche des Russes qui, en lui disputant pied à pied le terrain, perdirent le major général Kourtianof, chef du régiment Moscou, le colonel Prichodkin, du régiment Minsk, et un grand nombre d'officiers supérieurs ou autres. Le général Bosquet força ainsi les ennemis à se replier et à les laisser s'avancer vers la division Canrobert, à qui il apportait ainsi plus que l'appui d'une batterie, celui de toute sa division, soutenue bientôt par la brigade de Lourmel et par le contingent turc, celui-ci toujours en réserve.

D'autre part, le général Canrobert et le prince Napoléon, sur les divisions desquels se concentrèrent quelque temps le fort de la bataille, recevaient le secours du 39e de ligne, ayant en tête son colonel Beuret avec le général d'Aurelle, de deux batteries de réserve aux ordres de l'intrépide commandant de La Boussinière, et d'une compagnie du génie ayant à sa tête le non moins brave commandant de Saint-Laurent. Le colonel Forgeot et le lieutenant-colonel Roujoux, commandants de la réserve d'artillerie, déployaient la plus grande activité et se portaient partout où besoin était.

L'artillerie russe, déjà si maltraitée et refoulée par son flanc gauche, fut obligée en outre de se replier devant les attaques du centre.

La 2e division, — la brigade d'Autemarre en avant, la brigade Bouat en seconde ligne, — avançait toujours vers la tour du télégraphe, poussant l'ennemi devant elle, mais sans suivre les bords du plateau et en obliquant à droite pour laisser place à la brigade de Lourmel, qui escaladait le ravin, à gauche. Bientôt cette brigade se forme et prolonge, du côté de Sébastopol, la ligne de bataille du général Bosquet qui, faisant fuir tout ce qu'il rencontre sur son chemin, arrive devant la tour du télégraphe et se relie définitivement au corps du général Canrobert.

Sur ce point central sont massés des bataillons russes qui, formés en un vaste carré, non contre de la cavalerie comme c'est l'ordinaire, mais contre l'infanterie française, font un feu de deux rangs, tandis que des fenêtres et des créneaux de la tour elle-même sort une fusil-

lade incessante, et que des pièces d'artillerie, placées en arrière, vomissent des boulets et de la mitraille.

Tout indiquait qu'un corps de cavalerie allait bientôt soutenir le carré d'infanterie ennemie, en faisant une charge sur les Français, et la position aurait pu devenir critique, quand le général d'Aurelle, qui imprimait le mouvement, et le colonel Georges Beuret, avec le 39e de ligne, le colonel Cler, avec le 2e de zouaves, et le colonel Bourbaki, avec le 1er de zouaves, marchèrent à l'envi contre la tour du Télégraphe pour prévenir l'action offensive des troupes russes. Les défenseurs, à l'aspect de ce mouvement qui menaçait de les envelopper, n'attendirent pas même le choc et se retirèrent alors absolument sans lutte, quoi qu'on en ait pu dire. A partir de ce moment, les coups qui atteignirent les Français vinrent en général de l'artillerie ennemie. Des détachements de tous les régiments qui s'étaient portés en avant envahirent la position, sans coup férir désormais.

Dans cet élan général, on ne sait au juste à qui revient l'honneur d'avoir le premier arboré sur la tour, au centre de l'armée ennemie, le drapeau de la France. Le colonel Cler y a planté l'aigle de son régiment; le sergent-major Fleury tombe frappé d'une mitraille au front, au moment où il agite l'étendard du 1er de zouaves au sommet des échafaudages qui enveloppent la tour, et le sous-lieutenant Charles Wilfrid Poidevin, dont l'action fut l'objet d'un ordre du jour du général Forey, est emporté par un boulet, pendant que, debout sur le point culminant de l'ouvrage, il fait frémir dans l'air les plis soyeux du drapeau du 39e de ligne, qui compte deux de ses officiers blessés, le capitaine Cluzel et le lieutenant Paris.

Le centre des Russes tout entier avait lâché pied et tourné le dos, mais sans trop de désordre et en faisant faire volte-face à son artillerie à chaque position favorable. Le maréchal de Saint-Arnaud, qui venait d'envoyer le général de Martimprey s'assurer de la situation du corps d'armée de lord Raglan, fut alors amené, soutenu par deux hommes et au pas de son cheval, de la rive droite de l'Alma sur le plateau de la rive gauche, où ses yeux, retrouvant encore quelques éclairs d'énergie, purent jouir du triomphe des armes françaises, mais où il ne rencontra pas la mort de soldat qu'il devait ambitionner.

Ce succès décisif sur le corps de bataille de l'ennemi n'était pas seulement dû aux divisions françaises qui l'avaient attaqué de front, et à l'audacieux mouvement opéré sur le flanc gauche du prince Menschikof par la division Bosquet; il tenait aussi, comme on va le voir, aux

opérations des Anglais contre la droite de l'armée russe, opérations dont le général de Martimprey accourut signaler les difficultés, ce qui provoqua un mouvement des divisions françaises vers la droite des Russes, afin de la prendre en flanc, pendant que les Anglais l'attaquaient de front. Le commandant d'artillerie de La Boussinière, avec la batterie du capitaine Toussaint, se porta vivement en avant, à portée des tirailleurs russes de la droite, auxquels il envoya de la mitraille et des obus en échange de leurs balles.

Mais les Anglais qui avaient secondé le centre, surtout du côté de la division Napoléon, en appelant sur eux, depuis une heure et demie de l'après-midi, une notable partie des efforts des Russes, ne donnèrent pas lieu aux divisions françaises de s'engager davantage pour les soutenir. Ce qui s'était passé de leur côté avait un intérêt capital qui ne le cédait en rien, — sous ce rapport on doit croire les relations russes, — à ce que l'on avait vu du côté des Français.

Lord Raglan, dont l'opinion était, comme on l'a dit, de ne commencer son attaque que quand le général Bosquet aurait fortement engagé sa division à l'extrémité opposée, avait pourtant fini par céder, vers une heure de l'après-midi, aux sollicitations du maréchal de Saint-Arnaud, mais en ne faisant avancer son armée que très-lentement, d'un pas méthodique, comme s'il se fût agi d'une manœuvre de parade. Cette lenteur dans la circonstance, qu'elle fût calculée ou qu'elle fût la conséquence du caractère anglais, devait lui coûter cher d'abord. A une heure cinquante minutes, sa ligne de tirailleurs était arrivée à portée d'une batterie russe de position dressée sur la hauteur et qui avait immédiatement ouvert son feu. C'était à peu près le moment où l'ennemi commençait d'incendier les villages, toutes les maisons et les moissons de la ligne de l'Alma, offusquant les yeux des alliés par d'épais nuages de fumée et leur dérobant ainsi la vue exacte de ses positions. Lord Raglan trouvant que les Français n'avaient pas encore fait de progrès suffisants pour qu'il engageât plus avant son armée, donna l'ordre à son infanterie de se coucher quelque temps à terre, pendant que son artillerie lançait une grêle de bombes, de fusées et de boulets. Les Russes y répondaient avec vigueur, et même leurs projectiles atteignaient souvent ceux des soldats anglais qui étaient étendus à plat-ventre sur le sol.

Enfin lord Raglan donna l'ordre à toute sa ligne de se dresser et d'avancer, ce qui ne se fit ni avec l'élan ni avec la désinvolture des troupes françaises, mais avec une belle et quelquefois funeste impas-

sibilité, sous le feu des Russes qui faisait de grands ravages au milieu des uniformes rouges. Toutefois, son artillerie lança tant de mitraille contre les tirailleurs ennemis embusqués dans les vignobles et les maisons, qu'ils furent obligés de se retirer sur la gauche de l'Alma, et coupèrent le pont établi sur cette rivière..

Lord Raglan le fit aussitôt rétablir et s'avança dessus à la tête de son état-major avec un calme et un courage antiques. Le général sir John Burgoyne était à ses côtés pour l'assister sans cesse de ses utiles conseils, pendant que le général Tylden, commandant en chef du génie, et le général en chef de l'artillerie Strangways, s'acquittaient chacun de leur tâche avec autant de bravoure que d'habileté. La ligne anglaise à laquelle lord Raglan avait donné l'ordre de passer la rivière partout où elle trouverait un endroit guéable, rencontra un grand obstacle dans l'incendie du village de Bourliouk et dans les tourbillons de flammes et de fumée qui s'en échappaient. La division Lacy-Evans, — 2e division anglaise, brigade Pennefather, composée des 30e, 55e, 95e, et brigade Adams, composée des 41e, 47e et 49e régiments d'infanterie, — fut obligée de tourner le village. Deux régiments de la brigade Adams passèrent l'Alma à gué, à droite de Bourliouk, pendant qu'un troisième passait à gauche avec toute la brigade Pennefather; celle-ci fut un moment arrêtée, mais sans reculer d'une semelle. Le général de Lacy Evans reçut une assez grave contusion à l'épaule.

La division légère de sir Georges Brown, — 7e et 23e fusiliers, un bataillon des Rifles, 19e, 33e, 77e et 88e régiments d'infanterie, avec les généraux de brigade Codrington et Buller, — s'élança sur les vignobles entre Bourliouk et le village de Tarkhanlar, droit en face de l'ennemi. Sur ce point, les bords de la rivière, escarpés et dentelés, étaient par eux-mêmes de très-sérieux obstacles, qu'augmentaient encore les vignobles à traverser et les arbres abattus par les Russes; de sorte qu'il devenait presque impossible de se former régulièrement sous le feu des hauteurs. Néanmoins, le général Brown à la tête de cette belle, mais malheureuse division, poussait en avant, excitant ses soldats de la voix et du geste. Un déluge de mitraille et de balles accueillit la brigade Codrington qui fut obligée de se replier, le 7e fusiliers ayant perdu la moitié de ses hommes, et le 23e fusiliers et le 33e régiment ayant aussi considérablement souffert. Le général Codrington, l'épée à la main, avait pénétré une première fois dans les retranchements russes et s'en était vu repoussé. Le colonel Yea, du 7e fusiliers, s'obstinait, malgré ses pertes, à ne pas reculer d'un pouce,

et resta même, avec une partie de son régiment, à tirer sur l'ennemi jusqu'à ce que des secours fussent arrivés. L'intrépide sir Georges Brown tomba de cheval au milieu d'un nuage de poussière, devant une batterie de dix-huit canons de gros calibre qui fauchait à faire frémir dans les rangs anglais ; soudain il se releva et continua de s'avancer à la tête du 23ᵉ fusiliers, dont un des officiers, le major Norcott, avait un moment enlevé, mais sans pouvoir la garder, une redoute russe.

Il était temps que la division du duc de Cambridge, — brigade Bentinck, composée des grenadiers de la garde, des gardes de Coldstream, des fusiliers de la garde ; brigade sir Colin Campbell, composée des 42ᵉ, 79ᵉ et 93ᵉ highlanders, montagnards d'Écosse en costume national, — vint au secours de la division du général Brown, qui, dès qu'elle se sentit appuyée, reprit ses avantages.

La brigade des gardes et celle des highlanders s'avançaient à travers les rangs éclaircis de cette division, gravissant les hauteurs de la gauche des alliés (droite des Russes) d'un pas aussi régulier que si elles passaient une revue devant la reine Victoria dans Hyde-Park.

Tout à coup le prince Gortschakof (1), qui commandait l'infanterie russe, et qui avait disposé, pour recevoir ce nouvel effort des Anglais, le régiment de chasseurs Ouglitz derrière le régiment d'infanterie Vladimir et deux batteries légères, détache contre la division Cambridge un feu de mousqueterie et d'artillerie indescriptible qui répand la mort, mais non l'effroi, dans les premiers rangs de la phalange britannique ; en même temps, il fait descendre un carré d'infanterie vers la batterie montée de dix-huit canons qui avait déjà foudroyé la division Brown.

Le moment était décisif. Ou les Russes, qui avaient pu croire à plusieurs reprises qu'ils forceraient les Anglais à faire retraite, obtiendraient enfin ce résultat, et alors leur mouvement en dehors de leurs retranchements serait justifié par le succès ; ou ils ne l'obtiendraient pas, et alors ils auraient commis une faute en en sortant. Lord Raglan, s'adressant à ses officiers d'artillerie, demanda s'il serait possible de pointer deux canons contre cette avalanche qui menaçait de fondre sur son armée déjà si cruellement éprouvée. Sur la réponse affirmative, deux pièces furent amenées qui d'abord manquèrent leur but, mais qui bientôt l'atteignirent avec une précision si remarquable, que le

(1) Autre que le prince Michel Gortschakof, que l'on a vu commander en chef sur le Danube.

carré d'infanterie russe fut brisé et se replia précipitamment sur la colline, laissant sur place six ou sept lignes distinctes de morts ou de blessés, placées aussi près que possible les unes des autres. La division du duc de Cambridge continua sa marche magnifique pour atteindre le sommet de la hauteur, malgré trente-six pièces de canon qui ne cessaient de lancer boulets et mitraille. En même temps la division légère Brown avait repris son élan, et le général Codrington était sur le point de pénétrer, pour la seconde fois, dans les ouvrages russes.

Le prince Gortschakof, dans un dernier effort où il donne lui-même l'exemple à ses troupes, fait avancer le régiment de chasseurs grand-duc Michel et le régiment d'infanterie Vladimir, et charge avec eux à la baïonnette pour rejeter les Anglais dans l'Alma. Mais le feu de ceux-ci, spécialement des chasseurs, rend son courage inutile et frappe surtout ses officiers et ses artilleurs. Le lieutenant général Kvizinski, les majors généraux Schtchelkanof et Goginof, les colonels Szelesnef et Kovalef sont blessés; presque tous les chefs de bataillon et les capitaines sont tués ou grièvement atteints. Le régiment Vladimir seul a perdu quinze cents hommes et quarante-neuf officiers. Le prince Gortschakof, dont le manteau était tout troué de balles, avait eu deux chevaux tués sous lui. Les pièces de canon cessaient en partie leur feu, faute d'hommes pour les servir.

Cependant, devant cette formidable résistance, la brigade anglaise des gardes, éclaircie à son centre, s'était arrêtée un moment encore pour se reformer; elle se remit majestueusement en marche, en faisant un feu roulant à mesure qu'elle s'approchait des retranchements russes qui se vidaient peu à peu. A gauche, les highlanders, en trois masses compactes, chargeaient les ennemis sur leur extrême droite et franchissaient de ce côté leurs retranchements, pendant que les gardes donnaient l'assaut aux ouvrages placés plus à gauche. Les Français, mis un instant en mouvement contre la droite des Russes, n'avaient pas eu lieu de mêler leur effort à celui de leurs alliés de ce côté, sauf le commandant de La Boussinière, avec la batterie Toussaint, dont le secours ne fut pas inutile aux Anglais. Quand ceux-ci eurent pénétré dans les retranchements et occupé les positions des Russes, ils n'y trouvèrent plus que deux petites pièces de canon dont ils s'emparèrent; car, depuis quelque temps, le prince Menschikof, en donnant le signal de la retraite, avait fait enlever toute son artillerie, tant à gauche qu'au centre et à droite. Ses canons ne tiraient plus, mais ils étaient sauvés.

C'est alors que l'armée française et l'armée anglaise se reconnurent

sur les hauteurs de l'Alma, s'avançant l'une vers l'autre en formant un immense V au milieu duquel se débattaient et s'enfuyaient les masses russes battues en dos et en écharpe. Il part des colonnes anglaises des fusées à la Congrève qui déchirent l'air de leur sifflements, tandis que les coups inégaux d'une artillerie lointaine leur répondent. On vit l'armée du prince Menschikof disparaître d'abord dans un pli de terrain, puis remonter un coteau éloigné, en couronner les crêtes, s'y arrêter et se former en bataillons. Le général en chef russe, craignant d'être coupé de Sébastopol, avait en effet ordonné au prince Gortschakof de conduire les troupes de son centre et de son aile droite dans une position plus au sud, à deux kilomètres environ du champ de bataille; son aile gauche les avait bientôt suivies, après avoir tenu jusqu'au moment de la retraite générale autour du télégraphe, où le général Bosquet l'avait, comme on l'a vu, refoulée (1).

(1) Ayant demandé à un officier distingué quelques éclarcissements sur certaines circonstances de la bataille de l'Alma, et particulièrement sur la division Bosquet a laquelle il était attaché, nous en avons reçu la lettre suivante, qu'il nous a paru utile de publier à l'appui de notre récit :

« Je conçois votre embarras relativement au village que traversa le général Bosquet au commencement de l'action. (Nous avions jugé que ce ne pouvait être Alma-Tamak indiqué dans la plupart des narrations de la bataille.) C'est qu'en effet il ne se composait que d'une vingtaine de maisons tout au plus et que, sans doute, il n'a été marqué sur aucune carte. (*La carte de la partie méridionale de la Crimée, d'après des recherches faites par ordre du gouvernement russe et publiée en anglais par John Arrowsmitt, indique ce village vers l'embouchure de l'Alma sous le nom de Loukoul.*) Ce village ou hameau se trouvait sur l'Alma, à égale distance ou à peu près, entre le village d'Alma-Tamak, — que nous vîmes attaquer et prendre par une division du centre, — et le bord de la mer; il n'a jamais été occupé par les Russes, et c'est après avoir traversé la rivière, derrière les maisons de ce hameau, que les zouaves et toute la brigade d'Autemarre, de la division Bosquet, se sont emparés de la falaise et ont engagé, sur le plateau qui règne au-dessus, un combat d'artillerie avec l'armée russe en position vers le télégraphe et vers les hauteurs en face du village d'Alma-Tamak. C'est pendant ce combat d'artillerie, dont la durée a été d'une heure et demie environ, soit de midi à une heure et demie, que, placés sur la crête de la falaise, nous avons parfaitement vu les attaques du village d'Alma-Tamak, situé à un kilomètre en avant de nous, tandis qu'à un kilomètre derrière nous, près de la mer, la brigade Bouat et le corps turc serraient la mer au plus près de l'embouchure, et se formaient en bataille en seconde ligne, derrière la brigade d'Autemarre, arrivée la première sur les plateaux supérieurs. Vers une heure, le village d'Alma-Tamak était pris, et les colonnes d'attaque, — du centre, — gravissaient la falaise, attaquant de flanc l'artillerie russe qui combattait contre nous. Alors la brigade Bouat ayant pris sa distance en seconde ligne, toute la division Bosquet, avec ses renforts, se mit en marche du côté du télégraphe. Comme vous le voyez, c'est bien à tort que l'on fait traverser, dans certains rapports et certains plans, la rivière à son embouchure par toute la division Bosquet. Cela n'est vrai que pour une brigade

La bataille, qui n'avait guère commencé qu'à midi et demi, était terminée à quatre heures.

La retraite de l'artillerie russe, sous les ordres du général Kischinski, s'était opérée en partie à bras d'hommes, les chevaux des pièces et des caissons ayant été presque tous tués. Elle avait été protégée par les régiments grand-duc Michel et Vladimir. Le général Kischinski prit d'abord position, avec vingt-quatre pièces qui avaient beaucoup souffert, sur les hauteurs en arrière des positions enlevées par les alliés, se faisant soutenir par les deux régiments dont on a parlé, ainsi que par le régiment d'infanterie Volinsk, qui était encore intact, et par une brigade de hussards et de cosaques. Mais c'est à tort que les auteurs russes attribuent au feu de l'artillerie du général Kischinski et à la rencontre par la cavalerie anglaise de cette brigade de hussards et de cosaques, la résolution que prirent les généraux en chef des alliés de ne pas s'attacher à la poursuite des vaincus, et d'établir leur bivouac sur les positions mêmes qui venaient d'être conquises. Indépendamment de la fatigue des troupes, il aurait suffi de l'ignorance où les alliés étaient encore du pays qu'ils avaient à parcourir, pour qu'ils ne s'engageassent pas trop avant, le soir de la bataille.

Le défaut de cavalerie fut la cause principale qui ne permit pas aux alliés de tirer de leur victoire tous les avantages possibles. Si seulement leur mouvement tournant avait pu être plus prononcé, ils auraient fait un grand nombre de prisonniers et enlevé beaucoup de canons aux Russes, dont la déroute avait d'abord été complète. Du côté des Français on crut, même après le combat, que les Anglais avaient eu aussi pour but d'attaquer les ennemis de flanc, et que leur mouvement supposé tournant avait été simplement trop lent et trop court; mais on a vu que lord Raglan n'était point d'avis d'une double attaque sur les flancs, et avait ordonné à ses Anglais d'attaquer de front. De cette manière, les deux ailes des alliés n'avaient pu arriver assez tôt l'une vers l'autre pour envelopper l'ennemi, qui bientôt s'était rallié en assez bon ordre, comme on l'a dit, mais qui profita de la nuit pour traverser, avec toutes ses troupes, la Katcha, où il établit un moment ses bivouacs, avec l'intention de passer ensuite le pont d'Inkerman sur la Tchernaïa et de se diriger du côté sud de Sébastopol.

de cette division. Au reste, le premier mouvement de la brigade d'Autemarre n'a été vu que de peu de personnes dans l'armée française, dont les divisions étaient encore éloignées de l'Alma. Quant aux Russes, ils n'y portaient aucune attention, le général Menschikof ayant regardé cet endroit comme complétement inabordable. »

Le prince Menschikof avait donc pu emmener toute son artillerie, moins deux petites pièces tombées entre les mains des Anglais. Néanmoins ses soldats, dans leur fuite, laissaient le sol jonché de près de cinq mille fusils et d'environ dix mille havresacs. Sa voiture, avec les papiers qu'elle renfermait, fut arrêtée par les artilleurs du commandant de La Boussinière, au moment où elle allait rejoindre le gros de la cavalerie russe. Six cents prisonniers, pour la plupart blessés, dont deux des généraux majors qui avaient été le plus cruellement atteints au fort de l'action, tombèrent aussi entre les mains des Anglo-Français.

Les alliés passèrent deux jours sur le champ de bataille de l'Alma, à se remettre, à compter leurs plaies et celles de l'ennemi, et à enterrer les morts.

Les narrateurs russes accusent, du côté du prince Menschikof, dix-huit cent quatre-vingt-douze hommes tués, dont un général et quarante officiers; deux mille six cent quatre-vingt-dix-huit blessés grièvement, dont trois généraux et quatre-vingt-quatre officiers; quatre cent soixante-quatorze contusionnés, dont un général et cinquante-six officiers; et sept cent trente-cinq hommes disparus, dont sept officiers; ensemble cinq mille sept cent quatre-vingt-dix-neuf hommes qui, aux quatre cent soixante-quatorze contusionnés près, étaient enlevés à l'effectif de l'armée du prince Menschikof (1).

Les vainqueurs avaient fait aussi des pertes assez grandes, plus grandes qu'on ne les signala dans de premiers rapports d'une manière approximative seulement. Le maréchal de Saint-Arnaud accusa, dans le premier moment, douze cent quatre-vingt-neuf Français hors de combat, — dont trois officiers et deux cent cinquante-trois sous-officiers et soldats tués, et mille trente-trois blessés, parmi lesquels cinquante-quatre officiers, — et quinze cents Anglais hors de combat aussi; tandis que le rapport de lord Raglan laissait planer de l'incertitude sur les pertes de l'armée britannique. Mais *le Moniteur* du 9 octobre 1854 fit connaître que, dans les journées des 24, 25 et 26 septembre, il était

(1) Ces chiffres sont ceux de l'officier et historien russe Anitschkof, dans sa *Guerre de Crimée*. Ceux que le prince Menschikof envoya immédiatement après la bataille et que *l'Invalide russe* a reproduits, en diffèrent un peu. « Nous avons eu, dit *l'Invalide russe*, dix-sept cent soixante-deux tués, deux mille trois cent quinze blessés, quatre cent cinq contusionnés; quarante-cinq officiers supérieurs et subalternes sont au nombre des morts; parmi les blessés on compte quatre généraux (le lieutenant général Kvisinski, chef de la 16ᵉ division, le général-major Schtchelkanof, commandant de brigade de la même division, le général-major Goginof, commandant de brigade de la 17ᵉ divison, et le général-major Kourtianof, commandant du régiment d'infanterie de Moscou) et quatre-vingt-seize officiers supérieurs et subalternes. »

entré dans les hôpitaux de Constantinople treize cent cinquante blessés français et deux mille soixante blessés anglais de l'Alma (1). Enfin, par un concours de contradictions, *le Moniteur* du 23 octobre donna, rien que pour le 3e régiment de marine, un état nominatif de dix-neuf tués et de cent vingt-quatre blessés, et *le Moniteur* du 27 du même mois, rien que pour le 7e de ligne, cent trente-neuf hommes hors de combat, dont seize tués. En présence des événements qui suivirent, on interrompit promptement, pour ne pas alarmer les esprits, la publication des listes des hommes tués ou mis hors de combat. On ne compterait plus désormais, hélas! qu'au milieu des familles atteintes dans leurs plus chères affections, soit par le feu de l'ennemi, soit par les maladies qui ne cessèrent d'accompagner l'armée d'Orient. Quant au chiffre des tués à l'Alma, en ce qui concerne les Français, le maréchal de Saint-Arnaud n'était pas loin de l'exactitude des documents particuliers, assez concordants, ayant indiqué, trois semaines après la bataille, le chiffre de trois cents tués, dont douze officiers environ tués ou morts des suites de leurs blessures. Pour ce qui est des tués anglais, les renseignements du moment en portèrent le chiffre à trois cent cinquante-trois seulement, dont vingt-six officiers. Ce chiffre paraît être resté notablement au-dessous de la vérité si l'on se reporte aux circonstances de la bataille, qui arrachèrent, dit-on, au duc de Cambridge, cette exclamation douloureuse : « Encore une victoire comme celle-là, et l'Angleterre n'aura plus d'armée! » En somme, ce n'est pas exagérer les pertes des alliés, que de les porter, dans leur ensemble, à près de quatre mille cinq cents hommes mis hors de combat (2). Mais il est peu

(1) On lit en effet dans *le Moniteur* du 15 octobre 1854 : « Voici les chiffres *exacts* des blessés et des malades qui sont arrivés ici dans les journées des 24, 25 et 26 septembre. *Hôpitaux français :* treize cent cinquante blessés français, deux cent vingt blessés russes, trois cent cinquante malades. *Hôpitaux anglais :* deux mille soixante blessés anglais, cent vingt blessés russes. »

(2) *Le Moniteur* du 23 octobre 1854 publia cette note restrictive : « Des renseignements *parvenus jusqu'à ce jour*, il résulte que l'armée française a éprouvé à l'Alma les pertes ci-après : cent trente-six morts, dont quatre officiers, douze cents blessés, dont soixante et un officiers. » Nous ne savons si c'est de cette note, qui ne concluait pas, que M. le commandant Ducasse s'est autorisé pour diminuer le chiffre déjà peu exact du maréchal de Saint-Arnaud, et pour porter les pertes des Français à six officiers et cent trente-deux hommes tués, cinquante-neuf officiers et onze cent quarante sous-officiers et soldats blessés, deux disparus; en tout, treize cent trente-neuf tués ou hors de combat. Nous avons démontré et au delà, par la note du *Moniteur* du 15 octobre, l'inexactitude de ces chiffres. M. de Bazancourt donne à peu près les mêmes chiffres que M. le commandant Ducasse : six officiers, deux cent cinquante-trois sous-officiers et soldats tués; cinquante-neuf officiers et mille trente-trois sous

admissible que ce soit, comme l'avance encore un auteur russe, à cause de leurs pertes, et non à cause de leur défaut de cavalerie, que les alliés ne purent poursuivre les vaincus.

Il est un côté de la bataille de l'Alma, celui de l'humanité, ordinainairement si peu conciliable avec la guerre, dont firent preuves officiers et soldats après et même souvent pendant l'action, qui mérite d'être signalé comme un progrès du siècle, et que l'on voudrait pouvoir accepter comme un présage de la fin de l'ère si longue des combats et des armées. Les Français furent vus, écrivait le général anglais Rose, donnant de la nourriture et des soins aux blessés russes, et emportant sur le même brancard, côte à côte, le vainqueur et le vaincu atteints l'un par l'autre. Nombre de lettres écrites ou de notes prises par ceux-là même, par ceux-là surtout qui s'étaient montrés les plus braves, les plus contempteurs de leur propre vie, étaient empreintes d'une mélancolie profonde et d'une philosophie antipathique à la guerre et à ceux qui l'allument. Les plus belles intelligences et les cœurs les plus dévoués de l'armée ne paraissaient point éprouver cette mauvaise passion de combats en but d'avancement, cette soif de sang par ambition qui pouvait être le caractère dominant d'un autre temps, mais qui contraste péniblement avec les mœurs et le progrès du temps présent. La sérénité pleine de sympathie pour l'humanité de ces correspondances d'officiers, souvent même de simples soldats, témoignait, loin d'en faire douter, de leur dévouement, de leur sang-froid devant les ennemis du pays. Comme ils combattaient avec toute la conscience d'un devoir patriotique accompli, ils réfléchissaient avec tout le sentiment de leur douloureuse mission.

Pendant que, livré, après la surexcitation de la bataille, aux étreintes poignantes d'une mort prochaine, non par le feu de l'ennemi, mais par la fièvre dévorante, le maréchal de Saint-Arnaud campait sur l'emplacement même de la tente du prince Menschikof, beaucoup d'officiers, de soldats, en proie à une cruelle émotion, parcouraient le champ du combat, couvert de morts de toutes sortes *(plurima mortis imago)*, de blessés qui poussaient des gémissements en réclamant le secours des médecins, ou un peu d'eau pour étancher leur soif ou laver leurs plaies, d'hommes que l'on amputait, d'armes brisées, de tronçons humains, de groupes de soldats et de chevaux nageant dans des mares de sang.

officiers et soldats blessés; ensemble, treize cent cinquante et un hommes tués ou hors de combat. — Plusieurs officiers moururent des suites de leurs blessures, entre autres le commandant Coué, du 20e de ligne.

« Si c'est là un jour de fête et de triomphe, dit le journal d'un jeune officier que nous avons déjà eu l'occasion de citer, qu'est-ce donc qu'un jour de revers? » Il n'est pas un pli de ce terrain meurtri, labouré par les boulets, où tout à coup la vue ne se trouble, le pied ne s'arrête devant quelque corps mutilé. Heureux quand ce n'est pas celui d'un frère, d'un parent, d'un ami. Chacun va s'informant, de régiment en régiment, du sort de ceux auxquels il s'intéresse le plus. Le pauvre soldat qui comptait un compatriote, son seul appui peut-être, parmi les officiers, est errant à sa recherche, pour savoir si quelqu'un lui reste encore dans cette armée qui s'intéressera à sa destinée. « L'avez-vous vu? Vit-il? N'est-il que blessé? De quelle blessure? » Voilà les questions que, de tous côtés, on s'adresse. De longues files de mulets emportent aux vaisseaux les blessés français, anglais et russes. On amoncelle les morts, on réunit les membres sanglants et dispersés, on creuse de grandes fosses dans lesquelles on les étend par couches épaisses. On fait aussi de grands tas d'armes et de vêtements, et l'on y met le feu. Çà et là, on trouve des lettres écrites en langue russe, les unes cachetées, les autres non pliées, qu'une heure encore avant la bataille les infortunés qui les avaient écrites s'étaient flattés de pouvoir faire parvenir à leurs parents, à leurs amis. La main qui les traça gît souvent séparée du tronc. Et cependant que l'Alma, indifférente aux scènes dont on venait, pour la première fois, d'illustrer cruellement ses bords, portait à la mer Noire ses eaux limpides, sous des berceaux de verdure affaissés par le passage des troupes, sous des arbres portant l'empreinte des boulets et des balles, on voyait des bandes lâches et voraces d'oiseaux de proie, alléchés par l'odeur cadavéreuse qui commençait à infecter l'air, se précipiter et s'abattre sur le champ du carnage, en poussant de longs et funèbres cris qui se mêlaient aux plaintes des blessés, aux derniers râlements des mourants. « Mais, comme le dit une des correspondances auxquelles nous empruntons ces détails, il ne faut pas s'appesantir sur ces scènes affaissantes, pour ne pas trop se laisser amollir l'âme. A la guerre, le cœur, plus que le corps lui-même, doit être de fer. »

Le principal honneur de la journée de l'Alma fut accordé par l'opinion de l'Europe entière, des Russes eux-mêmes, au commandant de l'aile droite des alliés, et aux soldats en général, dont l'initiative s'était fait remarquer d'une manière toute nouvelle. Le peuple eut aussi sa justice distributive : il attribua la victoire aux zouaves, à cause de la prodigieuse audace dont ils avaient fait preuve. Néanmoins, le brave

3e régiment de marine montrait assez par le nombre de ses blessés qu'il ne leur cédait pas, non plus que les merveilleux tireurs d'Afrique, les adroits et intrépides chasseurs à pied, et divers des régiments d'infanterie qui avaient été engagés. Une autre arme, l'artillerie, au rapport du maréchal de Saint-Arnaud lui-même, avait joué un rôle considérable dans la bataille et avait certainement décidé la victoire. Mais le public est ainsi fait que, sur quelques lignes insérées dans les rapports français, en l'honneur, d'ailleurs bien mérité, des zouaves, ceux-ci devinrent populaires au point que, dans toute la suite de la guerre, l'opinion devait se montrer parfois injuste pour les autres corps de l'armée qui furent tout aussi actifs, tout aussi valeureux, quelquefois même plus disciplinés; elle vit des zouaves partout, même où il n'y en avait pas ; et si Sébastopol était un jour pris, ce serait certainement sans le concours des armes spéciales et du reste de l'armée ; un zouave l'aurait enlevé en un tour de main. L'histoire, en rendant justice aux zouaves, en appelle, et de beaucoup, d'un tel arrêt.

Les Anglais aussi pouvaient, à bon droit, s'attribuer en partie les honneurs de la victoire de l'Alma. Sir Georges Brown, avec toute sa division légère, les brigades des gardes et des highlanders, sous les ordres du duc de Cambridge et des généraux Bentinck et Campbell; les brigades Pennefather et Adams avaient certainement pesé d'un poids considérable sur le résultat de la bataille. Si le côté gauche des Russes que le général Bosquet avait tourné était le plus fort par la nature, le côté droit que les Anglais avaient attaqué de front était, par l'art, d'un très-difficile accès. Les Français avaient eu d'un côté l'élan nécessaire et qui est dans leur nature; les Anglais avaient eu de l'autre la constance indispensable et qui est aussi dans leur nature. On peut en croire les officiers russes qui ont écrit sur cette guerre, quand ils disent que si la manœuvre du général Bosquet et l'audace des zouaves engagés contre leur gauche commença leur défaite, la ténacité presque incroyable des Anglais contre leur droite la compléta.

Le vieux lord Raglan qui, avec son bras de moins, s'était comporté aussi bravement, pour ne pas dire aussi témérairement que le plus jeune de ses officiers, signala par-dessus tous à la reconnaissance de son pays sir Georges Brown, puis le duc de Cambridge, sir Colin Campbell, dont on parlerait tant dans cette guerre, les généraux Cathcart, England, Lucan, Bentinck, Pennefather, Codrington, Buller, Adams, Cardigan, Strangways, Tylden, mort presque aussitôt après du choléra, Burgoyne, qui lui succéda dans le commandement en chef du

génie anglais, le lieutenant-colonel Steele, le major lord Burghersh, le major Norcott, etc.

Le gouvernement français, obligé de faire un choix entre ceux-là même qui s'étaient le plus vaillamment conduits, promut au grade de général de division le général de brigade Bouat, et au grade de général de brigade le colonel Bourbaki, du 1er de zouaves (1). Le colonel Tarbouriech, du 3e de zouaves, devait mourir du choléra au lendemain de la victoire, et si l'on ne voyait pas dans une première liste de promotions militaires et de nominations dans la Légion d'honneur le colonel Cler, du 2e de zouaves, c'était sans doute qu'on le trouvait suffisamment récompensé, pour l'instant, comme les commandants Barral et de La Boussinière, de l'artillerie, comme plusieurs autres officiers d'autres corps, par les louanges de l'armée. Les lieutenants généraux de division Canrobert, Bosquet et Forey furent nommés grands officiers de la Légion d'honneur, et le prince Napoléon reçut la médaille militaire. Les généraux de brigade Thomas, de Monet et d'Aurelle de Paladines eurent la croix de commandeurs, ainsi que le colonel de la réserve d'artillerie Forgeot, le colonel des tirailleurs algériens de Wimpffen, le colonel du 7e de ligne de Pecqueult de Lavarande, et l'intendant militaire Blanchot. Des croix d'officier de la Légion d'honneur furent distribuées aux lieutenants-colonels Roujoux, de la réserve de l'artillerie, Mermet, du 20e de ligne ; aux commandants Henri Bertrand et Huguenet, de l'artillerie ; Richer, de Saint-Laurent et Dumas, du génie ; Henry et Ranson, du corps d'état-major ; Barois et Adam, des zouaves ; Nicolas, des chasseurs à pied ; Martineau-Deschenets, des tirailleurs algériens ; Nayral, de la légion étrangère ; de Chabron, du 50e ; Compérat, du 20e ; Mermier, de l'infanterie de marine ; d'Anglars, chef de bataillon détaché ; aux capitaines Claudet, du 11e d'artillerie, Leprince, de l'infanterie de marine. Les croix de chevalier et les médailles militaires furent nombreuses ; mais pas plus que le mérite du soldat ne le comportait (2). Le soldat, il n'était pas une seule cor-

(1) Quand le général Canrobert eut pris le commandement en chef de l'armée, le général Bouat, par décret du 14 octobre 1854, fut nommé commandant de la 1re division, et le général Bourbaki, commandant de la 2e brigade de la 2e division.

(2) Chevaliers de la Légion d'honneur : ÉTAT-MAJOR : capitaines Fay et Loysel ; ARTILLERIE : capitaines Moulin, Massot, de Beaulaincourt, Bobinot-Marcy, de Vassart, Jaumart ; lieutenants Hurstel, Grenot, Guimenet, Dorlodot des Essarts, Amaudrie Du Chaffaud, Vaudrey ; sous-officiers Loyal, Henriot, Engoignard, Bouvier, Plichon, Semmartin ; canonniers Laguillaumy, Amyot, Culpin, Viallet ; GENIE : capitaine Fourcade ; sous-officiers Thouzellier, Bernard, Ardoin, tous appartenant au 3e régiment de

respondance d'officier qui n'en convînt, avait été le héros de la bataille de l'Alma, comme il le fut de toute la guerre d'Orient. Les opinions varièrent sur le mérite des chefs, mais jamais sur celui du soldat.

l'arme ; ZOUAVES : capitaine d'Andelard, lieutenant Dormoy, sous-lieutenant Devigne, sous-officiers Parceval, Richardot, Lebeau, Seguy, *du 1er de zouaves;* capitaines Pruvost et Lescop, lieutenant Oizan, sous-lieutenant porte-drapeau Guillon, sous-lieutenant de Vermondans, sous-officiers Gesland, chef des clairons, Weidembach, Gouneau-Garreau, Gros, Laligne, *du 2e de zouaves;* capitaines Letors de Crecy et Lalanne, lieutenants Masquelez et Dousselin, sous-officier Surbin, soldats Loubes, Salomon, Combes, Dormois; CHASSEURS A PIED : capitaines Dujaric et Belleville, lieutenants d'Hugues, Duplat, Bignon, Gaday; sous-officiers Colin, Pons et Ancillon; LÉGION ÉTRANGÈRE : capitaine Robert, lieutenant Viez, sergent Vézu, soldat Appel; détachement de CHASSEURS D'AFRIQUE : capitaine Chastenet de Puységur, officier d'ordonnance du maréchal; sous-officier de Lostanges, porte-fanon du maréchal; INFANTERIE DE MARINE : capitaines Guillot, Domanec-Diégo, Gagné; lieutenants Ribert, Neudot; sous-lieutenant Martin des Pallières; sous-officier Forest; INFANTERIE DE LIGNE : capitaine de Parseval Deschênes, lieutenant Favreaux, *du 7e*; capitaine Goffard, lieutenant Chorgnon, sous-officier Maréchal, *du 20e*; capitaines Vanheulle et Périn, *du 27e*; capitaines Guisolphe et Cluzel, sous-officier Blum, *du 39e*; sous-officier Benoît, *du 42e*; capitaine Anglade, lieutenant Favreau, *du 50e*; INFANTERIE LÉGÈRE : lieutenant Laxague, *du 7e*; capitaine Parant, *du 20e*; caporal Segonne et soldat Vallier, *du 22e*; SERVICE DE SANTÉ : médecins-majors et aides-majors Andrieu, Garrier, Carion et Roustans.

Cent trente-quatre médailles militaires, indépendamment de celle du prince Napoléon, furent distribuées de la sorte à l'armée d'Orient, à propos de la bataille de l'Alma : *artillerie :* trente médailles; *génie :* quatre; *zouaves :* vingt-sept; *chasseurs à pied :* huit; *légion étrangère :* neuf; *tirailleurs algériens :* quatre; *infanterie de marine :* neuf; *infanterie de ligne :* vingt-cinq ; *infanterie légère :* dix; *train des équipages* : une; *détachement de gendarmerie :* trois.

CHAPITRE VII.

Sébastopol. — La marche de flanc. — Positions des alliés.

Mouvement du prince Menschikof après la bataille de l'Alma. — Sébastopol, ville et place forte. — Flotte de Sébastopol. — Lenteurs et hésitations des alliés après leur victoire de l'Alma. — Aperçu stratégique et topographique sur le théâtre de la guerre. — Les généraux en chef alliés se décident à se mettre en marche sur Sébastopol. — Conduite des armées alliées pendant la route. — Arrivée devant les fortifications du nord de la rade de Sébastopol. — Opinions diverses sur l'attaque par le nord et sur l'attaque par le sud. — Le prince Menschikof, pensant qu'on va attaquer par le nord, sort de nouveau de Sébastopol et fait une marche de flanc du côté de Baktchi-Seraï. — Pendant ce temps, les alliés, renonçant à attaquer par le nord, font aussi une marche de flanc pour gagner la partie sud de Sébastopol. — Appréciation de la double marche de flanc des alliés et des Russes. — Occupation de Balaklava par les Anglais. — Le général Canrobert succède au maréchal de Saint-Arnaud dans le commandement en chef de l'armée française. — Départ et mort du maréchal de Saint-Arnaud. — Les Français occupent la baie de Kamiesch et le plateau de Chersonèse. — Visite au monastère de Saint-Georges. — Grands travaux de Totleben pour la défense de Sébastopol. — Positions et premières opérations des alliés devant Sébastopol. — Impossibilité d'enlever Sébastopol par un coup de main au moment où l'on arriva devant la partie sud. — Les retards plus imputables au maréchal de Saint-Arnaud qu'à son successeur. — Fautes commises. — Arrivée des renforts de Varna. — Malheureuse annonce de la prise de Sébastopol publiée en France et en Angleterre. — Ses graves conséquences.

Le prince Menschikof qui, dans son malheur, fit preuve de présence d'esprit, de ténacité et d'habileté, après avoir quitté la position où il s'était momentanément établi dans sa retraite sur la Katcha et le Belbeck, passa, sur le pont d'Inkerman, la Tchernaïa (ou Chernaïa, *rivière noire*), qui se jette au fond de la baie de Sébastopol, et rentra dans la place par le côté sud. Sans perdre un instant, il se remit à organiser la défense de ce grand arsenal de la Russie dans la mer Noire, y employant les forçats qu'il embrigada pour travailler aux fortifications. Afin de délivrer la garnison de toute préoccupation capable d'affaiblir les cœurs, il fit évacuer, sur les saines et belles contrées d'Aloupka et d'Yalta, les femmes, les enfants, les vieillards, enfin toute la population non susceptible de porter les armes ou de rendre des services de guerre.

Sébastopol, ou, comme l'appellent les Russes, Sevastopol, a été fondée en 1786, à quarante-quatre degrés trente-six minutes cinquante et une secondes de latitude, et trente et un degrés onze minutes neuf secondes de longitude est, près de l'emplacement de la Kherson des anciens et dans le voisinage immédiat, si non à la place même du



SÉBASTOPOL

village tatar d'Akhtiar (1), ainsi que dans celui de la ville, jadis florissante, mais à présent ruinée, d'Inkerman, qui n'avait plus sa raison d'être depuis la création de la nouvelle ville maritime. Cette position remarquée, dans l'antiquité, par les Grecs, à cause de la sûreté et de la beauté de la baie sur laquelle elle est assise, l'avait été aussi, au moyen âge, par les Génois, qui ont laissé tout autour des vestiges d'établissements fortifiés. Catherine II et Potemkin, son favori, en fondant Sébastopol, avaient emprunté son nom à deux villes de l'antiquité, l'une et l'autre comprises dans le royaume de Pont, comme la Tauride, mais hors de celle-ci (2). La nouvelle Sébastopol était — car il semble qu'à moins d'un grand retour du sort, on n'en doive déjà plus parler qu'au passé — une ville presque exclusivement militaire et maritime, dans laquelle, même en temps de paix, trente-cinq mille marins ou soldats au moins étaient entretenus, tandis que le reste de la population s'élevait à peine à trois mille individus. Bâtie dans une situation amphithéâtrale, sur la pente sud-ouest d'une chaîne de hauteurs et presque à l'extrémité du cap occidental de la presqu'île de Crimée, à l'entrée d'une rade excellente renfermant elle-même plusieurs baies profondes et sûres, cette ville avait, comme port militaire, peu de rivales sur le globe ; comme place de guerre, elle était divisée en deux parties : nord et sud. La première, séparée de la seconde par la rade, se composait du fort du Nord (appelé par les Russes fort Catherine et fort Sivernaïa), situé sur une hauteur, juste en face de l'entrée du port militaire, de quelques casernes et d'établissements de manutention, ainsi que de plusieurs batteries importantes, telles que celles auxquelles on a donné les noms du Télégraphe, de la Guêpe, de fort Constantin et de fort Michel, qui défendaient l'entrée de la rade en combinant leurs feux avec ceux du fort de la Quarantaine et du fort Alexandre, situés sur la rive opposée ou rive sud. Du côté septentrional de la rade de Sébastopol se trouvent les baies du Nord, de Soukhaïa, de Paniote, de Hollandia, de Soukhrnaïa ou des Boulangeries, présentant en général quelques constructions sur leurs bords. La partie sud, construite sur un ter-

(1) Akhtiar (*blanc rocher*) est encore indiqué sur la carte de Crimée dressée par ordre du gouvernement russe, comme situé au fond du port principal ou port sud, à droite de la rade.

(2) Nous avons déjà eu l'occasion, en parlant plus au long de la fondation de Sébastopol, dans notre introduction historique, de dire que l'une des deux Sebastopolis antiques était la même que Dioscurias (aujourd'hui Isgaur ou Iskouria, près de Soukoum-Kalé, dans l'Asie subcaucasienne) et que l'autre Sebastopolis était située sur l'Iris (à présent Iékil-Irmak), à la place de Tourkal, dans l'Asie Mineure.

rain sec et recevant ses eaux potables du dehors au moyen d'un aqueduc, présentait, outre les forts Alexandre et de la Quarantaine (ce dernier situé, avec le Lazaret, sur la baie dont il emprunte le nom, à droite avant d'entrer en rade), la batterie de l'Artillerie, et les forts ou batteries Paul et Nicolas. Par là aussi étaient les bassins, l'arsenal, l'amirauté, les magasins, les principales casernes casematées, le parc de l'artillerie, le faubourg de la Karabelnaïa ou des Vaisseaux, et la ville enfin, prise entre deux ports, avec ses rues parallèles, coupées transversalement par d'autres moins importantes, et tout son bel et solide ensemble de granit. Sur le côté sud de la rade de Sébastopol, se présentaient les baies de Kilen ou du Carénage, de l'Artillerie et du port militaire ou port sud, celui-ci renfermant, vers son entrée, la baie ou le port des Docks (Dokovaja), formé au nord-est par une langue de terre sur laquelle était établie la batterie Paul. Au fond de la rade de Sébastopol, par où la Tchernaïa s'écoule dans la mer, se trouve la baie d'Inkerman. La partie sud se divise à son tour en ville de Sébastopol proprement dite, et en faubourg de la Karabelnaïa-Boukhta, (de la baie des Vaisseaux), séparés par le port militaire dont l'entrée, en dedans de la rade, était défendue par les batteries Paul et Nicolas.

Du côté de la mer, Sébastopol pouvait se croire imprenable. Se présentait-on devant l'entrée de la rade, large d'un kilomètre, on était assailli, de droite et de gauche, par les batteries de la Quarantaine, d'Alexandre, de Constantin, de la Guêpe et du Télégraphe. Parvenait-on à franchir les premières batteries rasantes, on en trouvait d'autres. Le fort Michel et le fort du Nord, sur la gauche, réunissaient leurs feux aux forts Nicolas et Paul, qui protégeaient l'ouverture du port militaire et des bassins (1) en dedans de la rade. Des batteries casematées et à plusieurs étages de feux, creusées dans le tuf calcaire des roches qui soutiennent la côte septentrionale de la rade, et une chaîne sous-marine, tendue d'un bord à l'autre, ajoutaient obstacles sur obstacles à l'entrée de ce port, si favorable à ceux qui le possédaient qu'une flotte pouvait facilement en sortir le matin et y rentrer le soir, grâce au vent d'est qui y règne presque constamment depuis le lever du soleil jusqu'à midi, et au vent d'ouest qui le remplace généralement depuis midi jusque dans la nuit (2).

(1) Ces bassins, au nombre de cinq, avaient été construits par le colonel Upton ; on les remplissait au moyen d'un canal qui empruntait ses eaux à la Tchernaïa, près du village de Tchorgoun; les plus grands bâtiments de guerre pouvaient y entrer.

(2) On a longtemps signalé, comme le plus grand inconvénient de la mer Noire et

Mais, comme le gouvernement russe s'était toujours complu à douter de la possibilité d'un grand débarquement suivi d'un siége par terre, il n'avait pas donné à la défense de ce dernier côté, comme on le fit pendant le cours du siége, tout le soin et tout le développement nécessaires. Ainsi la partie sud n'aurait pu opposer une longue défense, une fois le fort du Nord tombé; les batteries qui commandent la rade de ce côté étant prises en arrière par une armée de terre et battues en avant par une armée navale, auraient infailliblement succombé; et il y a lieu de croire que, menacée dès lors par le nord et par le sud, devenue d'ailleurs susceptible d'être investie régulièrement par suite de l'occupation de tout un côté de la rade, la ville de Sébastopol aurait capitulé, avec son arsenal, son port et ses forts méridionaux. On pouvait du moins l'espérer. Dans tous les cas, la partie nord étant prise, le siége de la partie sud n'aurait pu être de bien longue durée. Celle-ci, qui offrait l'aspect le plus formidable du côté de la mer, n'avait à opposer, avant l'ouverture des hostilités, qu'une insuffisante défense du côté de la terre. Par là, elle ne présentait guère qu'une sorte de vaste enclos formé par un mur épais de trois pieds et flanqué, en plusieurs endroits, de tours casematées, enveloppant, avec le faubourg de la Karabelnaïa, où se trouvaient les principaux établissements militaires, l'extrémité du port de guerre, les côtés méridionaux et orientaux de la ville, jusqu'à ce qu'il se terminât à l'extrémité nord-ouest du port ou de la baie de la Quarantaine, en se reliant au fort de ce nom.

Aussitôt qu'il avait eu vent du projet d'expédition des alliés en Crimée, le prince Menschikof, admirablement secondé ou plutôt inspiré par son chef d'état-major général le vice-amiral Kornilof et par le lieutenant-colonel du génie Totleben devenu depuis si célèbre en qualité de général, avait fait renforcer ce mur d'enceinte par un fossé et donné des ordres pour qu'en avant des tours et des casernes fortifiées, six bastions de terre fussent contruits de l'est à l'ouest de la partie sud de Sébastopol, dont trois destinés principalement à la défense du fond du port (1).

du port de Sébastopol en particulier pour les vaisseaux, un petit ver appelé taret (*terado navale*), qui pour toute nourriture ronge le bois, et qui vit en creusant celui des navires dans lesquels il s'est introduit; mais les marins français et anglais, dont les vaisseaux ont assez longtemps séjourné dans ces eaux pour juger de cet inconvénient, l'ont trouvé énormément exagéré, et ont plus justement expliqué le peu de durée des bâtiments russes dans la mer Noire par les détestables matériaux avec lesquels ils étaient construits.

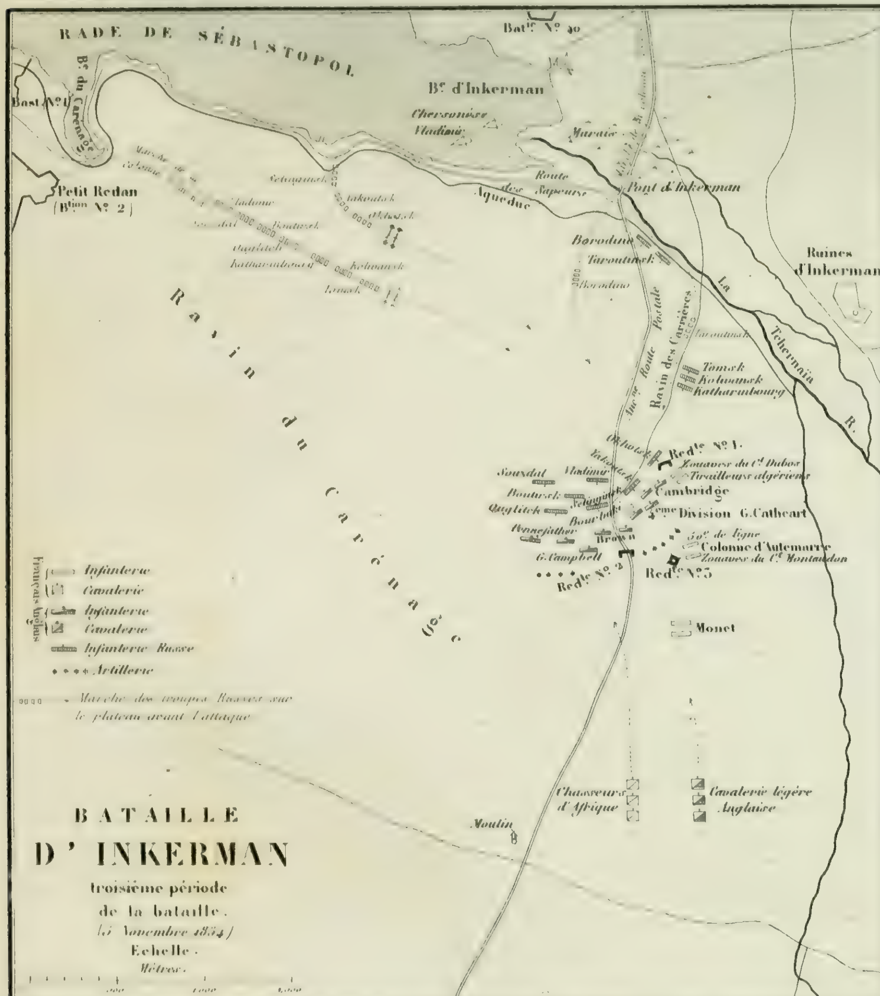
(1) «Peu de temps après le débarquement des alliés, dit le capitaine russe Anitschkof, le *lieutenant-colonel* du génie Totleben, — et non pas seulement capitaine comme on

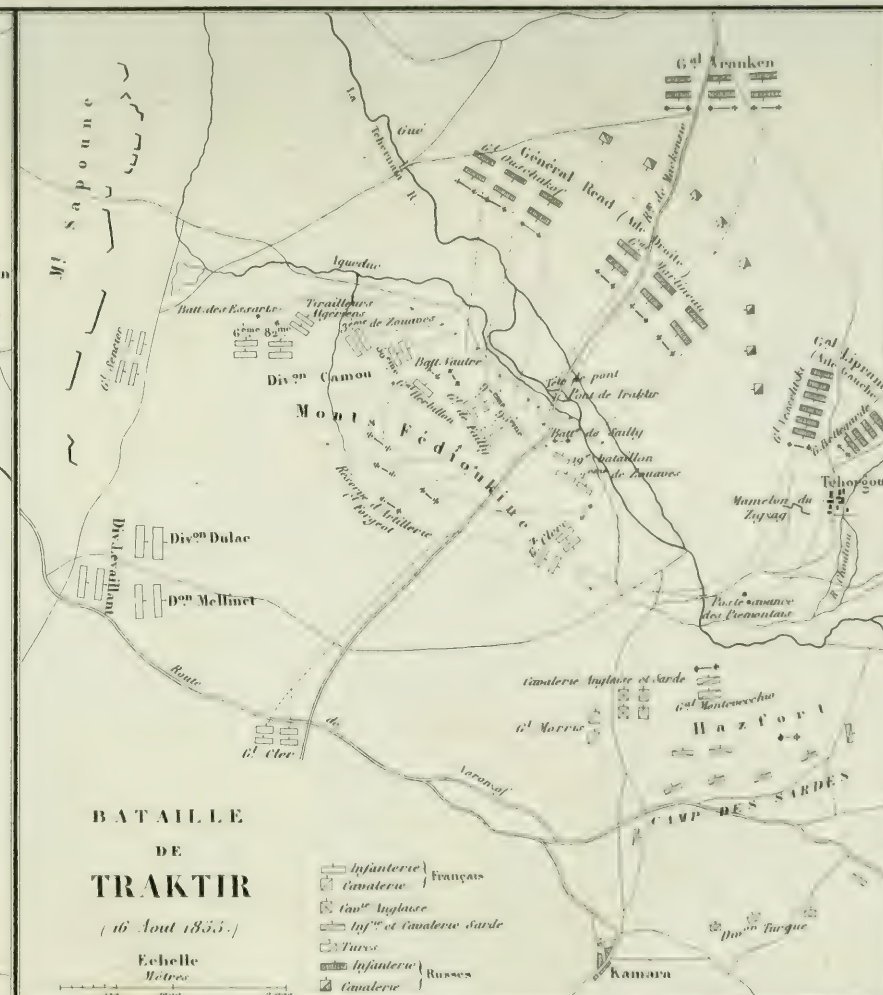
Dans leur ensemble, les parties sud et nord de la place ne pouvaient être régulièrement investies que par une armée immense, la profondeur de la rade de Sébastopol, qui reçoit, comme on l'a dit, la Tchernaïa à son extrémité, étant d'environ huit kilomètres, étendue qu'il aurait fallu contourner pour atteindre les deux bras de cette rade et assiéger en même temps les deux côtés de l'entrée, partie sud et partie nord de la place.

Il résultait de cette configuration, dont on aura encore une idée plus exacte sur le plan de Sébastopol annexé à cet ouvrage, que les alliés s'étaient embarqués dans une expédition parfaitement impossible au point de vue du coup de main rêvé, dit-on, par le maréchal de Saint-Arnaud, et duquel les Anglais espéraient surtout la destruction de la marine russe dans la mer Noire, ce qui pouvait être obtenu par la prise de l'une des deux parties de la place : celle du sud entraînant directement l'occupation du port de guerre, et celle du nord commandant au sud et à ce même port de guerre.

Restaient, à défaut d'investissement et de siége régulier, deux moyens, de l'un desquels on a beaucoup parlé : une surprise par la partie sud à la suite des vaincus de l'Alma sur les talons desquels on aurait pu, disait-on, pénétrer dans la ville, et la prise de vive force de la rade et du port par la flotte des alliés. En ce qui concerne ce dernier moyen, la flotte était péremptoirement impuissante. Outre qu'il lui aurait fallu éteindre les feux croisés des forts de la Quarantaine et Alexandre d'un côté, de la batterie ou fort Constantin et d'autres batteries sur le côté opposé de la rade, ainsi que les feux des batteries Nicolas et Paul à l'entrée du port de guerre, elle aurait rencontré de nouveaux obstacles récemment créés par le prince Menschikof qui, dès

l'a écrit généralement, —arriva auprès du prince Menschikof. Déjà, dans la campagne de 1853 à 1854, sur le Danube, où il avait été envoyé au général du génie Schilders, il avait déployé un talent extraordinaire. A Sébastopol, il prit la direction suprême de tous les travaux du génie, qui étaient poussés avec la plus grande activité. Chaque jour apportait un nouvel ouvrage. » A cette époque s'élevèrent les bastions n°s 2 ou du Petit-Redan, 3 ou du Grand-Redan, 4 ou bastion du Mât, et fut achevée la construction des bastions n°s 5 ou bastion Central, 6 ou bastion de la Quarantaine, ainsi que des batteries près de la tour, sur la hauteur de Malakof, et devant la caserne définitive du bastion projeté n° 1, — celui-ci en arrière du Petit-Redan et à droite de la baie du Carénage, relativement à la défense. — L'espace entre les bastions était couvert dans le même temps, par des batteries nouvellement élevées qui se rattachaient les unes aux autres au moyen de tranchées. On posta le vaisseau *Ichoudil* de manière à ce que son artillerie pût enfiler deux principales branches du Grand-Ravin, c'est-à-dire le ravin de Laboratornaja et celui de Sarandanakina, qui descendent vers le fond du port militaire.





Gravé par Th. GOBERT.

Dressé par E. Desbuissons

Ecrit par BEAURAIN

PARIS

Publié par DUFOUR, MULAT & BOULANGER *Directeurs*

de l'Echo des Feuilletons

1858

lors, avait transformé plusieurs vaisseaux russes en batteries flottantes et avait obstrué l'entrée de la rade sur une ligne qui s'étendait du fort Constantin aux forts Alexandre et de la Quarantaine, en coulant d'abord quatre, puis jusqu'à sept de ses plus vieux vaisseaux, en arrière desquels se trouvait une énorme chaîne, capable d'arrêter encore les bâtiments qui auraient réussi à passer entre ces vaisseaux coulés.

On avait fort exagéré l'importance de la flotte russe de la mer Noire, laquelle, disait-on, avant l'ouverture des hostilités, se composait, dans le port de Sébastopol, de quinze vaisseaux de ligne à voiles, dont cinq de 120 canons chacun, et dix de 84 canons, ensemble 1,440 canons, de neuf corvettes et brigs présentant un total de 180 canons, de quatorze vapeurs à aubes, d'une force d'ensemble de deux mille neuf cent quatre chevaux et de 51 canons, cela sans compter de plus petits bâtiments au nombre de vingt-cinq, les canonnières des cosaques spécialement consacrées à la mer d'Azov et quelques bâtiments en cours de construction à Nikolaïef, entre autres un vaisseau de ligne à hélice de 120 canons (1). Mais, d'une part, les vaisseaux russes

(1) Voici la liste des vaisseaux de ligne et autres bâtiments qui, au mois de juin 1854, étaient censé être dans le port de Sébastopol :

VAISSEAUX DE LIGNE.

		Canons.
Le Gr.-Duc-Constantin,	trois-ponts.	120
Les Douze-Apôtres,	*idem....*	120
Les Trois-Saints,	*idem...*	120
Le Paris,	*idem....*	120
Le Varsovie,	*idem....*	120
L'Impératrice Maria...........		84
Le Chabroi....................		84
Le Tchesmé....................		84
Le Sviatoslav..................		84
L'Yagoudiel ou *Jehoudil*.........		84
Le Varna......................		84
Le Salafael....................		84
L'Ouriel......................		84
Un nom inconnu..................		84
Autre nom inconnu...............		84

(*Le Rostislaf*, de 84 canons, avait péri par suite de l'affaire de Sinope.)

FRÉGATES A VOILES.

	Canons.
La Messembria................	54
La Sizopolis..................	54
La Koulevcha..................	54
La Médée.....................	54
La Kagoul.....................	44
La Flore......................	44
La Kavarna....................	44
A reporter.......	1788

CORVETTES ET BRIGS A VOILES.

	Canons.
Report........	1788
L'Andromaque................	20
La Calypso..................	20
Le Pylade...................	20
Le Ptolémée.................	20
Le Néarque..................	20
Le Thésée...................	20
L'Énée......................	20
L'Adrienne..................	20
Le Mercure..................	20

BATIMENTS A VAPEUR À AUBES.

	Force de chevaux.	Canons.
Le Vladimir...........	400	6
Le Gromonostz..........	400	6
La Bessarabie..........	260	6
La Crimée..............	250	3
L'Odessa...............	260	3
La Chersonèse..........	250	3
Le Mogoutski...........	150	3
Le Maladets............	120	3
Le Boetz...............	150	3
Le Grosnii.............	120	3
La Savernia-Souesda.....	120	3
L'Argonaute...........	44	3
La Colchide............	120	3
L'Elboronz.............	260	3
TOTAUX.........	2,904	2,019

étaient en général construits en sapin, n'ayant que leurs pièces principales en bois dur, et conséquemment de médiocre qualité sous tous les rapports; et, d'autre part, le nombre de ces bâtiments était à dessein exagéré, quelques-uns n'existant plus que de nom, et plusieurs parmi les plus considérables, — comme *les Douze-Apôtres*, de 120 canons, *le Tchesmé, le Sviatoslav, l'Impératrice Maria*, de 84 canons chacun, — étant trop vieux, trop ruinés pour pouvoir prendre le large. Les sept premiers bâtiments coulés par l'ordre du prince Menschikof avaient été naturellement choisis parmi les plus incapables de servir à la mer, et de quelques-uns des autres on avait jugé que l'on ne pouvait faire que des batteries flottantes. Ce qui, toutefois, restait d'une considérable importance comme appartenant à la flotte de Sébastopol, c'était un matériel d'artillerie immense et d'un calibre prodigieux, ajouté aux innombrables canons que possédait la place, et des équipages présentant un personnel de quinze à vingt mille hommes bien exercés au tir et au maniement du canon; ce serait, avec le génie de Totleben, la principale force de Sébastopol, force avec laquelle les généraux comptaient trop peu en parlant d'un coup de main : car, dès avant la bataille de l'Alma, onze mille marins et un grand nombre de grosses pièces d'artillerie avaient été mis à terre, particulièrement pour la défense de la partie sud de la place. Il eût été facile de débarquer le reste des marins qui, à eux seuls, auraient présenté un effectif d'environ vingt mille hommes d'élite, indépendamment des troupes laissées par le prince Menschikof dans la place. D'où il résulte qu'à moins de supposer aux Russes une panique qu'on ne leur avait pas même vue complète dans leur retraite sur la Katcha, panique qui s'étendrait à l'armée des marins débarqués et aux troupes qui n'avaient pas donné à l'Alma, ce ne pouvait être qu'une idée présomptueuse et peut-être fatalement décisive, que celle d'emporter Sébastopol en un coup de main.

On a beaucoup dit que si le maréchal de Saint-Arnaud eût vécu quelques jours de plus, il aurait exécuté, avec succès, ce coup de main. C'est prêter témérairement aux morts pour enlever à la réputation des vivants. S'il eût risqué l'aventure, l'armée, aussi faible en nombre d'hommes et en pièces d'artillerie qu'elle l'était, l'aurait peut-être payé de sa ruine totale (1).

(1) POUVAIT-ON PRENDRE SÉBASTOPOL IMMÉDIATEMENT APRÈS LA BATAILLE DE L'ALMA? OPINIONS DIVERSES.

On a dit que des officiers russes, pendant et après ce siége, avaient déclaré que si les alliés se fussent immédiatement portés de l'Alma sur Sébastopol, ils seraient

Au reste, le point n'est pas à discuter en ce qui concerne le maréchal de Saint-Arnaud qui semblait pour l'instant fort embarrassé de sa victoire de l'Alma, qui perdait un temps précieux sur le champ de son triomphe, et laissait le prince Menschikof entrer dans la place et en sortir comme bon lui semblait. Le maréchal de Saint-Arnaud, on peut le présumer d'après sa conduite après la bataille de l'Alma, n'aurait fait rien de mieux que le successeur qu'il allait avoir. Ce personnage, qui passait en France pour si prompt dans ses résolu-

certainement entrés dans la place stupéfiée, *à la suite de l'armée en déroute du prince Menschikof*. Nous lisons même, comme reflet de l'opinion de l'armée, en octobre et novembre 1854, dans la correspondance du colonel Guérin :

1° Sous la date du 28 octobre : « Nous ne sommes pas encore dans Sébastopol, comme on l'a supposé en France. Peut-être y serions-nous si nous n'avions pas perdu, en irrésolutions et en absence complète de plan, un temps précieux *que j'évalue à quinze jours. En quatre jours*, après le combat de l'Alma, *nous pouvions être sous les murs de Sébastopol*. Les Russes y étaient alors, dit-on, dans un grand émoi, à ce point qu'un coup de main sur la ville aurait pu avoir des chances de succès. Notre lenteur leur a rendu le courage. »

2° Sous la date du 13 novembre : « Beaucoup de prisonniers russes ont dit que si nous avions poursuivi rapidement notre marche après l'affaire de l'Alma, nous aurions pu entrer à Sébastopol avec les fuyards, tant était grande la démoralisation de l'armée battue. Mais, en n'allant pas aussi loin, il est du moins certain que nous n'aurions eu devant nous qu'une armée peu nombreuse et découragée, et que les innombrables batteries élevées sous nos yeux n'auraient pas existé. Si nous avons pu nous avancer jusqu'où nous sommes (13 novembre 1854), c'est-à-dire à cent cinquante mètres des ouvrages que nous nous proposons d'enlever sous le feu de la plus formidable artillerie qui se soit jamais rencontrée, à plus forte raison y fussions-nous arrivés avant que l'assiégé eût pris toutes les mesures défensives que notre lenteur et notre irrésolution lui ont permis de prendre, quand nous avions devant nous une armée de vingt mille hommes réfugiés dans la place, au lieu d'une armée de cent mille hommes, qui peut non-seulement jeter dans la ville, à un moment donné, telle quantité de troupes qu'il lui plaît, mais encore occuper les hauteurs de la rive droite du port et menacer nos derrières pendant que nous attaquerons Sébastopol. »

Ces opinions, qui furent en général pendant longtemps celles de l'armée avec moins de restriction encore, avaient un côté très-sérieux et très-fondé, en ce qui concernait la lenteur apportée dans les opérations qui suivirent la bataille de l'Alma et qui signalèrent le commencement du siége de Sébastopol; elles sont en partie à l'adresse du maréchal de Saint-Arnaud, à qui ou plutôt à l'état de santé duquel *les premières lenteurs sont imputables*. Mais il nous paraît qu'elles n'annoncent pas la connaissance exacte des ressources de la place au commencement du siége, ressources que le colonel Guérin lui-même apprécia mieux depuis, comme cela ressort de ses lettres subséquentes. Les alliés en effet, à cette époque, tenaient peu de compte de la brave et habile armée de marins, de tous ces adroits artilleurs tirés des vaisseaux et de l'immense matériel de marine, mis à terre par l'ordre du prince Menschikof; ils ne s'occupaient que de l'armée battue à l'Alma. Là était leur erreur. Nous nous en référons, à ce sujet, à la conversation que nous avons rapportée en note dans le chapitre précédent, entre un officier général de la marine française et des

tions, qui avait pu l'être en effet en d'autres circonstances, se montrait aux yeux de l'armée avec le caractère du doute et de la tergiversation, qu'explique assez d'ailleurs son état de maladie. Reprenons-le dans son campement de l'Alma où on l'a laissé avec l'armée des alliés.

Chaque jour de retard de l'armée anglo-française assurait un mois de plus à la défense de Sébastopol. Or, les deux généraux en chef ne savaient au juste quel parti prendre ; ce qui tenait à leur ignorance

officiers de la marine russe, après la paix. Il y a lieu de croire que les prisonniers russes qui, pendant le siége, disaient que le coup de main aurait pu s'exécuter facilement, avaient pour but de donner d'amers regrets aux assiégeants.

Depuis la paix, on a imaginé autre chose. On a prêté au général Totleben, dans la visite qu'il fit en France en 1857, un discours, duquel il ne résulterait plus que l'on aurait pu entrer à Sébastopol sur les talons du prince Menschikof, si le général Canrobert en avait donné l'ordre, mais qu'on l'aurait pu faire après sa seconde sortie de la place et sa marche sur Baktchi-Seraï, — les chroniqueurs disent par erreur sur Simphéropol, — la ville de Sébastopol n'étant plus défendue, fait-on dire par Totleben s'adressant à Napoléon III (*Indépendance belge* du 20 avril 1857 ; lettre datée de Paris, le 19 avril), que *par dix-huit cents hommes*. Ce chiffre seul, si notoirement erroné, puisqu'il est à la connaissance de tout le monde que les équipages des vaisseaux avaient été débarqués pour la défense de la place, dispense de discuter le discours fabuleusement prêté à l'illustre général du génie russe qui tira si bon parti des marins et du matériel de la flotte.

Pour ne taire aucune opinion sur un sujet encore discuté, voici celle de l'officier et narrateur russe Anitschkof, qui d'ailleurs prête gratuitement aux alliés des forces *trois fois* plus considérables que celles dont les Russes pouvaient alors disposer en Crimée :

« A cette époque, dit-il, la garnison fut renforcée par les troupes du corps d'armée du prince Menschikof. Le 28 septembre arrivèrent, dans les fortifications du nord, vingt-trois mille hommes formant vingt-neuf bataillons ; il y avait en outre onze mille marins débarqués auxquels fut confiée la défense de la ville. Le corps qui tenait la campagne à la hauteur de Mackensie ne comptait pas plus de vingt-cinq mille hommes. On doit admettre que les alliés ne connaissaient pas le faible état de défense de Sébastopol lorsqu'ils passèrent au côté sud ; car, s'ils l'eussent connu, ils auraient sans doute livré assaut à la ville immédiatement après l'occupation de Balaklava. En tout cas, la conduite des alliés au commencement du blocus fut entièrement fausse. C'était un va-et-vient perpétuel sans but bien déterminé. Si le jour qui suivit l'occupation de Balaklava, le 26 septembre, lorsque les travaux de défense du côté de terre n'étaient encore qu'ébauchés, les alliés avaient poussé une forte reconnaissance, ils se seraient probablement décidés à l'assaut ; et, bien qu'il soit hors de doute que nos matelots et les huit bataillons de la brigade de réserve de la 13e division d'infanterie se fussent défendus avec la plus grande opiniâtreté et pied à pied, on doit pourtant reconnaître que Sébastopol, en ce cas, aurait été exposé à un grand danger. »

Cette opinion, d'ailleurs assez peu positive de l'auteur russe qui parle d'un grand danger accompagné d'une vigoureuse défense projetée et qui n'admet pas une prise facile, a besoin d'être commentée par ce qu'il dit ailleurs :

« Après la bataille de l'Alma, dit en effet cet auteur, Sébastopol se trouvait en grand danger. Le 21 septembre 1854, le prince Menschikof écrivit à son chef d'état-major vice-amiral Kornilof, lequel était resté à Sébastopol avec quatre bataillons (on a vu

absolue du pays, aux difficultés que l'on commençait à mieux entrevoir à mesure que l'on avançait dans l'expédition, à la conscience acquise, après avoir gagné la bataille de l'Alma, que l'on s'était jeté peut-être dans une entreprise téméraire, sinon insensée, faute de moyens nécessaires pour la poursuivre; aux réflexions qu'inspirait la retraite du vaincu emmenant toute son artillerie, et dont on ne connaissait pas même la direction; au prix qu'avait déjà coûté la vic-

précédemment qu'il porte ces bataillons à huit) de la brigade de réserve de la 13[e] division d'infanterie, qu'il devait, sans délai, prendre les mesures convenables à l'effet de rendre plus forte la défense de la ville, et employer, pour y parvenir, l'équipage de la flotte. Kornilof tint un conseil de guerre; il proposa de sortir avec la flotte et de livrer un combat à mort à l'*armada* des coalisés. « Si notre flotte reste « dans le port, disait l'amiral, elle sera infailliblement ruinée; mais si nous tenons « la mer, nous pouvons nous diriger sur Constantinople et répandre la terreur dans « l'empire ottoman. » Cette tentative eût été téméraire peut-être; il est à remarquer pourtant qu'une grande partie des vaisseaux des escadres coalisées portaient une lourde charge de munitions et d'approvisionnements pour le siége, et que sur d'autres vaisseaux se trouvaient des troupes; de sorte que, dans ces circonstances, la flotte anglo-française aurait eu peine à s'engager dans un combat. (L'expression de l'auteur russe semble même vouloir dire *ne pouvait pas*, ce qui est une erreur, car l'escadre de l'amiral Bruat et une partie de l'escadre anglaise furent toujours en mesure de tenir tête aux Russes.) Cependant, continue l'auteur, il était à remarquer qu'à ce moment un grand nombre de vaisseaux avaient déjà déposé leur chargement à terre, et qu'alors notre flotte aurait pu subir une ruine complète. De la part de nos marins, ajoute Anitschkof, il fallait un grand sang-froid et une grande abnégation pour exécuter une telle résolution, dans un temps où la position de Sébastopol était si critique. Malgré l'activité prodigieuse qui se faisait voir dans la ville depuis le débarquement des alliés, les fortifications du côté de la terre, après la retraite de l'Alma du prince Menschikof, étaient encore très-faibles, et l'ennemi, qui nous était presque *trois fois supérieur en nombre*, attendait de Constantinople des renforts pour attaquer Sébastopol par terre et par mer. Le désir le plus ardent de nos marins était de se mesurer dans un combat naval avec l'orgueilleuse flotte anglaise. La prudence toutefois commanda de renoncer à ce projet chevaleresque. « Il est vrai, disaient ces braves « marins, que nous brûlons du désir de nous mesurer avec l'ennemi et que notre am- « bition est, depuis longtemps, de faire baisser le pavillon britannique; mais si, dans « ce combat, notre flotte est détruite, Sébastopol est du même coup perdu. Mieux « vaut sacrifier notre flotte elle-même au service de la patrie. *Sébastopol est notre « vaisseau*. La défense de la forteresse qui nous est confiée fera briller notre gloire « d'un plus vif éclat qu'une bataille sur mer. » Tel fut l'avis de la plupart de ceux qui assistaient au conseil de guerre. C'est alors qu'il fut décidé de couler tout d'abord, à l'entrée de la rade, quatre vaisseaux vieux, mais pourtant encore susceptibles de servir, et d'en transporter l'armement à terre. Nos marins, les yeux remplis de larmes et la poitrine haletante de sanglots, se séparèrent de leurs navires comme on se sépare du toit paternel; mais, dans cette douleur profonde, on pouvait déjà prévoir l'admirable bravoure avec laquelle la ville natale des marins serait défendue. La fermeture de la rade était chose bien pesée et eut des conséquences très-importantes : car le plan primitif des alliés fut par là complétement rendu vain. Lorsqu'ils débarquèrent à Eupatoria, ils avaient le projet d'enlever d'assaut le fort du Nord, qui était

toire de l'Alma, en hommes hors de combat qu'on ne pouvait promptement remplacer; à l'incertitude sur la force positive et sur les projets ultérieurs de l'ennemi, comme sur ses moyens de communication et de recevoir des secours; enfin, à tout ce qu'on ne savait pas et ce qu'on aurait dû savoir avant d'entreprendre la campagne de Crimée, pour qu'elle fût une expédition parfaitement combinée et raisonnée (1).

Les deux généraux en chef furent deux jours et trois nuits à se de-

défendu par les batteries Constantin et Michel; de faciliter, par la prise de cette dernière, l'entrée de leur flotte en rade, puis d'obtenir Sébastopol après un violent bombardement par terre et par mer; mais, après la fermeture de la rade, ils durent abandonner ce plan : car, lors même que les batteries du côté du nord eussent été prises, la flotte n'aurait pu entrer. En outre, ce plan fut abandonné à la suite de l'hésitation des coalisés après l'Alma. Diverses autres considérations, au nombre desquelles il faut compter l'appréhension d'une défense opiniâtre des Russes dans leur position en arrière du Belbeck, et d'une attaque sur les derrières des alliés par des troupes venant de Pérékop, firent abandonner le projet d'attaquer Sébastopol par le nord. »

M. Baudens, inspecteur général du service de santé à l'armée d'Orient, dans le voyage qu'il fit en Crimée pendant la guerre, prit une impression opposée à la possibilité d'un succès immédiat des alliés à Sébastopol après l'Alma. « Il semble bien démontré, dit-il dans ses *Souvenirs d'une mission médicale*, que la ville de Sébastopol, défendue alors par une garnison de trente-deux mille hommes, dont vingt et un mille marins, et par l'armée de secours du prince Menschikof, n'aurait pu être enlevée par un coup de main. »

(1) APERÇU STRATÉGIQUE ET GÉOGRAPHIQUE SUR LE THÉATRE DE LA GUERRE.

Pour compléter l'aperçu de la situation des alliés en Crimée, nous empruntons à un historien étranger la description stratégique suivante du pays où ils allaient opérer :

« Les deux tiers du théâtre de la guerre en Crimée ne sont pas propres, au point de vue militaire, à une expédition ; — au point de vue politique, ils sont d'une signification tout à fait subordonnée. Les sections du terrain donnent les résultats suivants : A, la section du nord et celle de l'est, propres à entamer des opérations, exigent que ces opérations soient rapides, que l'on ait des établissements bien fournis pour l'entretien des troupes, que l'on règne sur la mer et que l'on possède Pérékop; B, la section du milieu, section des événements décisifs en rase campagne, suppose la possession de la section nord et la domination de la mer; ou bien une base parfaitement assurée, par conséquent la possession de Pérékop et celle de Sébastopol; C, la section du sud, sans qu'elle puisse amener un résultat décisif, entraîne, même avec la possession de la mer, des sacrifices considérables. Pour s'y maintenir il faut Sébastopol; elle ne conduit au succès (on remarquera que ce fut la situation créée aux alliés par le maréchal de Saint-Arnaud et lord Raglan) que *très-lentement et très-difficilement*, mais elle garantit, sans qu'on ait besoin de préparatifs, contre un échec. Les points principaux de cette section du sud sont d'abord Pérékop, les passages qui conduisent à la mer Putride et à Kertch, ensuite les forces mobiles de la section moyenne, avec Simphéropol, et enfin Sébastopol; mais l'objet principal, outre Pérékop, est toujours l'armée.

« Les parties nord et est, c'est-à-dire les deux tiers de la superficie de la Crimée, sont la continuation de la grande steppe de la Russie méridionale. Le sol en est quel-

mander ce qu'ils feraient de leur victoire avant de se remettre en marche, perte de temps irréparable et qui ne permettrait point, dans tous les cas, de profiter de ce premier moment de démoralisation des Russes dont parlait le maréchal de Saint-Arnaud dans ses rapports comme valant vingt mille hommes de plus aux alliés, et dont pourtant ni lui ni lord Raglan ne tiraient avantage ; on eût dit qu'ils étaient paralysés l'un par l'autre. Pendant que le maréchal, s'enivrant de la victoire

quefois couvert d'herbes fourragères et est propre, en quelques endroits, à la culture des céréales. Mais la partie nord, sablonneuse et peu propre à la culture, est généralement dépourvue d'arbres et d'eau potable; elle renferme beaucoup de lacs salés. Dans la partie orientale, qui forme la presqu'île de Kertch, il y a d'innombrables sources sulfureuses et beaucoup de marais. Plus de la moitié de la Crimée ne compte pas comme production. La partie sud produit exclusivement du vin et des légumes farineux. Le règne animal, en Crimée, est surtout représenté par des chevaux et des moutons. La population de la Crimée est de cinq cent soixante-douze mille habitants, qui sont Tatars, Russes, Grecs, Arméniens, Juifs et Allemands. Cette population mixte est encore, en général, à l'état de servage.

« La Crimée ne peut suffire par elle-même à la nourriture et à l'entretien d'une armée. Les productions suffisent à peine aux besoins des habitants. Le blé, la viande, le bois et l'eau y sont d'une rareté extrême.

« Le pays en général n'étant pas propre à des opérations militaires, en raison de son improductibilité, le climat en étant extrêmement variable et dangereux, la culture y étant défectueuse et souvent impossible, les moyens de communication ne s'y trouvant que fort limités, la partie qui, par elle-même, serait propre à de grandes opérations stratégiques, — à savoir la partie basse du nord, presque un tiers de toute la Crimée, — manque des conditions principales. Il faut qu'une armée y apporte ses approvisionnements, dispose de *grandes masses de cavalerie,* — ce dont manquèrent presque constamment les alliés, — et d'un service d'équipages militaires, rendu presque impossible par l'absence de voies de communication et le défaut d'eau. Il faudrait même une race de chevaux spéciale au pays, telle que celle des steppes. Aussi les chevaux anglais n'ont-ils pu y tenir. Ce sera l'arme la plus utile pour faire la guerre sur ce terrain, qui aura le plus de peine à y subsister. Il faut donc une base d'opérations en dehors du terrain, — la mer, — pour se maintenir. Toutefois, par son accès facile, ce terrain est propre à l'attaque ; on pourra donc le conquérir, mais non s'y maintenir. (Voilà, entre parenthèses, une observation qui sent un peu le Russe. Les Russes s'y sont bien maintenus après les Génois et les Turcs.)

« Le terrain de la partie sud, très-montagneux, est propre à une résistance opiniâtre. C'est la partie la plus importante au point de vue stratégique. Il y a là de grandes villes, il y a Sébastopol, la plus importante de ces villes sous le rapport des routes et de la culture. C'est cette partie qui est la meilleure. De grands défilés y sont faciles à défendre, et néanmoins encore assez accessibles du côté du nord, de l'est et de l'ouest.

« Il n'y a pas en Crimée un système régulier de fortification. Pérékop, forteresse de terre, et Sébastopol sont les seuls points remarquables. Ailleurs, il n'y a que des batteries et des forts isolés. Cela tient sans doute à ce qu'on ne croyait la Crimée susceptible d'être attaquée que par mer.

« Les communications au sein de ce pays sont encore assez pénibles, surtout à cause du grand nombre de défilés. Les principales de ces communications sont la

dans le galvanisme de ses dernières heures, faisait rédiger deux bulletins de triomphe le 21 septembre, un troisième le 22, on a vu à quoi le prince Menschikof employait ces jours précieux.

Dans son dernier bulletin sous forme de lettre au ministre de la guerre, le maréchal montrait qu'il était dans une entière erreur sur les mouvements des Russes. « Leur armée est démoralisée. Dans la soirée du 20, elle s'était partagée en deux. Le prince Menschikof, avec l'aile gauche, marchait sur Baktchi-Seraï; l'aile droite se dirigeait sur le village de Belbeck. » C'était une chose vraiment étonnante que le vainqueur ne connût pas mieux la direction qu'avait prise le vaincu, qui, comme on l'a vu, ne songeait nullement encore à se rendre à Baktchi-Seraï (1).

Le soin d'évacuer les blessés sur Constantinople exigeait des ordres, mais ne demandait pas que l'armée tout entière restât sur place. Un détachement des troupes de terre avec des chirurgiens, et une partie des transports des escadres combinées y auraient suffi.

grande route de Pérékop à Simphéropol, longue de dix-huit milles et demi; celle de Simphéropol, par Kara-sou-Bazar et Kaffa ou Téodosia, à Kertch, grande route gouvernementale, convenablement entretenue en blocage; celle de Simphéropol à Eupatoria, et de Simphéropol, par Aloutcha, à Balaklava. Ces dernières routes ne sont qu'imparfaitement entretenues. La route de Simphéropol à Baktchi-Seraï, longue de douze milles et demi, est mal entretenue. En dehors de ces voies principales, il n'y a que de petits chemins. Donc, en exceptant la grande route, il importe de tenir compte de la saison et du temps, pour pouvoir user des voies de communication en Crimée. »

Nous engageons nos lecteurs à se reporter à notre introduction historique, particulièrement aux campagnes des maréchaux de Munich et de Lascy, et à celles faites sous le règne de Catherine II en Crimée, pour achever de se rendre compte du théâtre de la guerre, moins peut-être en ce qui concerne les alliés, qui circonscrivirent trop longtemps leurs opérations au plateau de Chersonèse et à Sébastopol, qu'en ce qui regarde les Russes qui, profitant de l'ignorance dans laquelle les premiers étaient sur la Crimée en général, usèrent avec avantage, pour se maintenir et se renforcer, de toutes les voies de communication, de secours, d'approvisionnements dont ils étaient maîtres, sans que, pendant longtemps, on ait paru songer à les priver d'une seule. Il est certain que, depuis 1815, la tradition des grandes opérations militaires semblait perdue, et que si la guerre d'Afrique était propre à former d'admirables soldats, de bons généraux têtes de colonnes, elle l'était peu à former des hommes de grande stratégie, de haute science militaire; mais avec quelques années de guerre sur un vaste théâtre, il en serait apparu autant et plus peut-être qu'à d'autres époques.

(1) Il y a dans ce troisième bulletin, ou si l'on veut dans cette lettre au ministre de la guerre, des phrases qui étonnent par leur étrangeté, venant, non d'un jeune sous-lieutenant, mais d'un personnage revêtu de la haute et grave dignité de général en chef. « Le prince Menschikof et ses généraux, y est-il dit, étaient bien fanfarons dans leur camp, que j'occupe, le matin du 20. Je crois qu'ils ont un peu l'oreille basse. Le général russe avait demandé, à l'Alma, des vivres pour trois semaines; j'ai dans l'idée qu'il aura arrêté le convoi en route. »

Enfin, le 23 septembre, à sept heures du matin, on se mit en marche, toujours s'appuyant sur la mer, dans la direction de Sébastopol. On traversa de nouveau le champ de bataille, sur lequel gisaient encore sept cent cinquante blessés russes, abandonnés par le prince Menschikof, accoutumé, comme on l'est chez les peuples esclaves, à compter pour rien les souffrances et la vie des hommes. On banda leurs plaies; le chirurgien anglais Thompson, nom qui vaut aux yeux de l'humanité celui du plus illustre général, se dévoua pour les secourir, resta seul auprès d'eux, et fut placé sous leur protection même par le général Estcourt, d'après les ordres de lord Raglan qui avait en outre envoyé réclamer pour eux les secours du village tatar le plus voisin (1). Le chirurgien Thompson mourut peu après du choléra, ayant accompli sa généreuse tâche.

L'armée parcourut un pays peu fertile dont les coteaux sont dépourvus de végétation, mais dont les vallées, quand des rivières les traversent, prennent un caractère assez riant et ombragé. De temps à autres perçait, entre des toits de chaume, le clocher octogone d'une église de campagne. Le prince Menschikof n'avait point fait encore incendier tous les villages aux approches de Sébastopol, soit parce qu'ils étaient utiles à l'alimentation de cette ville et de son armée, soit pour ne pas trop s'aliéner les populations tatares, sur lesquelles d'ailleurs, dans l'état d'annihilation où elles sont tombées sous le joug des czars, ni l'une ni l'autre des parties belligérantes n'avait un grand fonds à faire. Les alliés arrivèrent, sans rencontrer d'obstacle, sur les bords de la Katcha, à douze kilomètres de l'Alma, position formidable qu'il eût été possible aux Russes de défendre non sans quelque chance de succès, mais où le prince Menschikof, tout aux préoccupations que lui donnait Sébastopol, n'avait eu garde d'attendre les alliés et de s'exposer au désastre, cette fois irréparable, d'une seconde bataille. Le 24, les alliés se dirigèrent sur la rivière de Belbeck, à six kilomètres de la Katcha. Le maréchal de Saint-Arnaud, ne pouvant plus monter à cheval, se faisait lentement transporter à la suite de l'armée, dont la marche était encore retardée par les bagages sans fin comme sans ordre que les Anglais traînaient à leur suite sur de mauvais arabas. Partout la

(1) L'amiral Dundas, à la requête de lord Raglan, avait déjà rassemblé, sur le transport *l'Adon*, environ trois cent quarante blessés russes, officiers et soldats, laissés sur les derrières de l'armée du prince Menschikof, dans les petits villages voisins du champ de bataille, et, en vue d'abréger leurs souffrances, il les avait envoyés au gouverneur d'Odessa, sous pavillon parlementaire.

route était jonchée et embarrassée des débris de ces voitures. Les soldats profitaient de la lenteur de la marche et des joies de la victoire pour se livrer à des actes d'indiscipline. Les officiers ne purent les empêcher de piller une belle propriété, celle du prince Bibikof, qui se recommandait pourtant à leurs respects par quelques mots de prière touchants écrits sur la glace d'une chambre à coucher (1). C'était le revers de la médaille d'humanité dont avaient fait preuve les soldats sur le champ de bataille de l'Alma. La guerre, même la moins inhumaine, a toujours un côté sauvage qui répugne à une vraie civilisation. Ni les jardins, ni les champs n'étaient à l'abri de ces sortes de razzias africaines. Le pire, c'est que chemin faisant de la sorte, comme l'écrivait un témoin oculaire, « on gaspillait des ressources qui auraient pu être ménagées de manière à assurer des distributions au soldat. »

Cependant l'armée, divisée en plusieurs corps, traversa le Belbeck, à six lieues au-dessus de son embouchure, sur un pont que les Russes n'avaient pas détruit, et planta ses tentes-abris sur le côté gauche de cette rivière, au milieu d'un grand bois de coudriers et de jeunes chênes.

Quelques-uns des vapeurs qui appuyaient la marche des alliés s'étant avancés un peu au delà de l'embouchure du Belbeck, essuyèrent le feu non-seulement du fort Constantin, situé, comme on l'a dit, à l'extré-

(1) « Des soldats sont déjà dans les caves, dans les vastes celliers, dans les salons, emportant, malgré les menaces des officiers, des porcelaines, des meubles et des verres ciselés; d'autres montent les escaliers et pénètrent dans une chambre à coucher où on lit ces mots, écrits sur une glace : « Je prie messieurs les officiers français « de respecter la chambre d'une jeune fille. » Sur le piano se trouvent des brochures françaises et un numéro de la *Revue des Deux Mondes*, portant le nom de mademoiselle Stérianof. Les soldats frappent à coups de poings sur les touches de l'instrument jusqu'à ce qu'il soit brisé. L'un d'eux décroche une grande glace à cadre doré et la transporte péniblement sur son dos. » (*Journal manuscrit d'un officier d'état-major.*)

On a beaucoup plaisanté, dans le temps, de ces espiégleries dont les zouaves et les chasseurs à pied étaient, dit-on, les principaux auteurs; mais il n'y a pas de quoi, et les hommes sérieux de l'armée jugèrent la chose avec sévérité. Le maréchal de Saint-Arnaud se laissa faire, dit-on, un petit salon complet (*Voir* l'ouvrage de M. de Bazancourt), avec une partie des objets enlevés à la propriété du prince Bibikof; il prit même la peine, dans un état de souffrance extrême, d'écrire à sa femme : « On a envahi la maison du prince Bibikof; tu auras un petit guéridon qui appartenait à la princesse. Souvenir de la guerre de Crimée. » Nous préférons le maréchal inscrivant sur son journal, le 25 septembre : « La maison du prince Bibikof a été saccagée et brûlée. — *Mauvais.* » C'était en effet très-mauvais, et cela annonçait, comme nous le voyons dans plusieurs lettres, que l'autorité du commandant en chef ne se faisait plus sentir.

La marche de l'Alma sur Sébastopol rappelle cette vieille maxime militaire rapportée par Machiavel, dans son *Art de la guerre :* « Celui qui poursuit en désordre un ennemi qu'il vient de mettre en déroute, ne paraît avoir d'autre intention que de se faire battre après avoir vaincu. »

mité de la pointe nord de la rade de Sébastopol, mais encore celui d'une batterie plus rapprochée de la rivière, nouvellement construite, et aperçue pour la première fois dans une reconnaissance faite le matin.

Les généraux trouvant les hauteurs du nord trop fortement occupées pour en tenter la prise immédiate et craignant d'avoir sur le dos une armée russe de secours débouchant par Pérékop, peut-être même celle du prince Menschikof, pendant qu'ils sacrifieraient du temps et des forces contre les ouvrages du nord de la rade, renoncèrent au projet qu'ils avaient eu un moment d'attaquer ces ouvrages, particulièrement le fort Constantin, et à se porter, par un mouvement de flanc, sur la ville elle-même, en contournant, à travers un pays montueux et boisé, la profonde baie de Sébastopol. La découverte que l'on venait de faire des vaisseaux coulés à l'entrée de la rade eut aussi de l'influence sur les déterminations des généraux en chef qui, dit-on, avaient eu le projet d'essayer d'enlever d'assaut le fort du Nord défendu par la batterie Constantin et la batterie Michel, de faciliter, par la prise de cette dernière, l'entrée de la rade aux escadres, puis de s'emparer de Sébastopol, au moyen d'un violent bombardement par terre et par mer. La fermeture de la rade rendait désormais sans objet immédiat pour la flotte l'attaque des batteries du nord de préférence à celles du sud. Il est vrai que l'attaque par ce dernier côté ne devait pas davantage permettre à la flotte d'entrer en rade et que, par conséquent, sous le rapport du secours à attendre des vaisseaux pour un bombardement, l'abandon du nord n'aurait pas été suffisamment motivé. Mais ce qui importait véritablement au plus haut degré et ce à quoi on n'avait guère songé au temps, déjà presque fabuleux, où l'on se flattait d'entrer dans Sébastopol et dans son port en quelques heures, c'était à posséder des abris suffisants pour la flotte, et une base d'opérations moins éloignée qu'Eupatoria. Le côté sud semblait présenter seul ces avantages, bien qu'au nord le mouillage fût bon tout le long de la côte depuis Eupatoria jusqu'au fort Constantin, et que les embouchures de la Katcha et du Belbeck, une fois la batterie qui atteignait près de cette dernière rivière éteinte, eussent pu être adoptées pour le débarquement des provisions et du matériel nécessaires. Beaucoup d'hommes compétents ont estimé que les généraux en chef des alliés avaient commis une faute irréparable en renonçant à l'attaque du nord, avant d'avoir fait la moindre tentative ; le fort Catherine, le fort ou la batterie Constantin et les autres positions fortifiées de ce côté, n'étaient pas encore dans l'état de défense où on

les vit par la suite; les garnisons en étaient beaucoup moins nombreuses qu'au côté sud; le feu des vaisseaux russes eût été à peu près impuissant à déranger les opérations des alliés par le nord, dont la possession aurait entraîné la prompte soumission de la partie méridionale du port et de la flotte de Sébastopol, au besoin sans faire entrer les escadres alliées en rade. En n'acceptant que partiellement cette opinion, du moins peut-on dire que si les généraux alliés s'exagérèrent la faiblesse de la partie sud de la place pour s'y porter incontinent, ils s'exagérèrent en même temps la force de la partie nord pour renoncer à l'attaquer, dans la double crainte dont on a parlé, d'être inquiétés sur leurs derrières et de manquer de base d'opérations par suite de leur séparation d'avec la flotte (1).

Quoi qu'il en soit, le prince Menschikof, à la seule pensée de voir les alliés attaquer la place par le nord, avait trouvé sa situation si fâcheuse que, se représentant déjà la garnison des forts de ce côté séparée par une longue baie des forts du sud, jugeant en outre qu'il courait

(1) L'ATTAQUE PAR LE NORD.

Le général Klapka soutient avec beaucoup de force l'opinion d'une attaque par le nord :

« L'objet de l'expédition de Crimée était, dit-il, de porter un coup aux forces navales des Russes sur la mer Noire, parce qu'on les considérait comme une menace permanente contre la Turquie affaiblie, et qu'abritées dans le port et derrière les puissants forts de Sébastopol, on ne pouvait les approcher que du côté de la terre. On devait donc attaquer la flotte ennemie par là, et la détruire ou l'obliger à sortir de son refuge pour accepter le défi des flottes alliées. La pensée de prendre Sébastopol et encore plus de le garder, est opposée aux maximes d'une bonne stratégie; car Sébastopol n'est pas une forteresse continentale et ne peut être défendue que par le secours d'une armée entière. Si le fort du Nord avait été attaqué et emporté, ce qui n'était pas impossible, d'autant qu'il n'était ni terminé, ni à l'épreuve de l'assaut, toutes les défenses du port auraient été exposées sur leurs derrières. Une fois maître du fort du Nord et des hauteurs environnantes, les alliés, avec l'aide de quelques batteries, auraient pu brûler et couler la flotte russe dans le port militaire qui n'offrait pas d'abri contre un feu qui l'aurait ainsi commandé. Les vaisseaux ou les batteries russes n'auraient pas pu non plus, avec leurs canons au niveau de la mer, opposer une sérieuse résistance aux batteries des hauteurs. Une telle entreprise n'aurait demandé qu'un court espace de temps, et, si elle avait été bien exécutée, les alliés auraient pu, soit se rembarquer où ils étaient descendus, soit à l'embouchure de la Katcha, avant que les renforts russes eussent pu arriver. Les commandants alliés semblent, dans le principe, avoir partagé cette opinion. Cependant, après la bataille de l'Alma et en présence des lenteurs qui caractérisèrent toute leur entreprise, ils perdirent soudain de vue la réelle portée de l'invasion. Ils s'avancèrent de l'Alma sur Balaklava, avec l'intention de tenter sur le côté sud ce qu'ils auraient pu effectuer beaucoup plus facilement sur le côté nord. Ayant commis une faute flagrante en détournant leur ligne d'opérations, ils furent entraînés à une erreur plus grande encore, en entreprenant avec des moyens très-insuffisants le siége de Sébastopol. »

risque d'être coupé dans ses communications avec Pérékop, il prit la résolution de sortir de la place avec la plus grande partie des troupes de terre, et de faire un hardi mouvement de flanc du côté de Baktchi-Seraï, confiant la défense des fortifications et du port aux équipages de la flotte et à huit bataillons d'infanterie de réserve, sous les ordres de son chef d'état-major général le vice-amiral Kornilof.

En conséquence, dans la nuit du 24 au 25 septembre, les troupes russes passèrent la Tchernaïa par le pont de Traktir, laissèrent à l'est le village de Tchorgoun, prirent le chemin difficile de la ferme de Mackensie, et, le 25 au matin, après une marche pénible, mais des plus intelligentes, elles débouchèrent sur la route de Baktchi-Seraï. Le prince Menschikof alla occuper, près des villages d'Otarkoï et de Zalankoï, voisins et sur la gauche de la rivière de Belbeck, une position qui non-seulement lui permettrait d'entretenir des communications avec Pérékop, mais encore lui donnerait la faculté de menacer les alliés par derrière, pour le cas où ils attaqueraient les forts du nord, ce qui lui semblait être l'opération la plus immédiatement dangereuse pour Sébastopol.

Telle n'était plus, comme on l'a vu, l'intention des généraux alliés qui, pendant que la tête des troupes du prince Menschikof débouchait sur la route de Baktchi-Seraï, se disposaient — mais se disposaient seulement avec une lenteur incroyable — à se mettre en marche pour atteindre le côté sud de la rade et de la place.

Les alliés ne partirent qu'à onze heures du matin, le 25 septembre, les Anglais prenant leur temps, selon l'habitude, pour faire filer leurs innombrables voitures de bagages, et ayant la droite sur les Français qu'ils précédaient un peu. On n'avançait que lourdement et en tâtonnant, sur une seule colonne, à travers des bois et des défilés, ne sachant pas au juste où l'on s'engageait. On entendait retentir, dans les gorges, l'écho du canon de Sébastopol, sans pouvoir se rendre compte du but de la canonnade. C'étaient les Russes qui achevaient de couler, avec l'aide des batteries du port, des vaisseaux enchaînés les uns aux autres pour en former une infranchissable digue sous-marine. Vers quatre heures du soir, l'armée française dut suspendre sa marche à l'entrée d'un chemin étroit et encaissé où six hommes au plus pouvaient pénétrer de front. L'artillerie tout entière était massée dans une espèce d'entonnoir devant la porte de cette gorge, où l'infanterie commença un mouvement de défilé par demi-section, mouvement des plus dangereux, à peu de distance d'une armée ennemie et presque sous le canon

d'une puissante place de guerre. Il est certain que si le prince Menschikof avait été en situation de profiter de l'imprudence des alliés et de leur marche *peu militaire*, suivant l'expression que nous trouvons consignée dans plusieurs correspondances, il eût pu leur faire un mauvais parti. Mais il ne connaissait pas encore la résolution qu'ils avaient prise de quitter le côté nord pour se porter sur le côté sud, et d'ailleurs il pouvait avoir pour son armée une partie des préoccupations que les alliés avaient pour eux-mêmes.

En effet, le défilé de ses troupes n'était pas encore entièrement terminé, et les deux armées, dans leur marche de flanc réciproque, séparées seulement par un rideau de collines, se croisaient et se côtoyaient sans s'en douter encore, quand les Anglais qui, ce jour-là, tenaient la tête des alliés et s'étaient engagés les premiers, en se dirigeant seulement sur la boussole, dans les bois et les défilés, aperçurent, près de la ferme de Mackensie, l'extrême arrière-garde des Russes, composée surtout de bagages. Lord Raglan fit tirer dessus quelques coups de canon, qui mirent sans peine en déroute la garde des bagages ; sa cavalerie, lancée à propos, enleva, avec une partie de ceux-ci, vingt-cinq chariots de munitions, et fit quelques prisonniers (1).

Cette affaire de peu d'importance, portée de bouche en bouche, en s'augmentant, jusqu'à l'arrière-garde des alliés, y prit le caractère d'une petite victoire qui aurait réjoui les Français si elle n'avait encore retardé, à la tombée du jour, leur marche déjà si lente et embarrassée, dans le *malencontreux* défilé, comme s'exprime un officier qui ajoute que l'on allait *à pas de cortége dans un abominable sentier, plus semblable au lit d'un torrent qu'à une route*. Un troupeau de moutons, appartenant aux Anglais, barra un moment le passage à la colonne française qui, dans la nuit, ne sachant au juste quel obstacle l'arrêtait, croisa la baïonnette. Enfin, on sortit de la gorge où plus d'ignorance des lieux que d'audace avait engagé les alliés. Les poitrines, oppressées dans ce mauvais pas, commencèrent à respirer. La tête de la colonne des alliés n'arriva au bivouac, près de Mackensie,

(1) Il n'est pas exact de dire, comme le fait le capitaine Anitschkof, que, dans cette marche de flanc réciproque, les alliés avaient en général tous les avantages pour eux, qu'ils étaient sans bagages, etc., tandis que les Russes avaient un grand nombre de chariots et de fourgons. L'armée anglaise était au contraire surchargée de bagages; les alliés avaient avec eux la plus grande partie de leur artillerie, et ils avaient l'immense désavantage de ne rien connaître absolument au pays dans lequel ils s'étaient engagés.

dans les positions d'Inkerman, qu'après dix heures du soir, et la queue ne l'atteignit qu'à plus de trois heures de la nuit, bien que l'on n'eût pas fait douze kilomètres depuis le moment du départ. Les Français devaient en grande partie ce malheureux retard à l'erreur que leur général en chef avait commise de se laisser précéder par les Anglais et leur attirail de bagages, aux inconvénients duquel avaient encore ajouté la prise et le pillage très-inopportuns des derniers chariots et fourgons de l'arrière-garde russe. Le bonheur des alliés dans cette marche, qui était loin d'être une merveille militaire comme on l'a publié quelque part, compensa l'imprudence de leurs chefs.

Toutefois le bivouac était établi dans un lieu d'une aridité extrême où l'on ressentit les cruelles atteintes de la soif. Le désordre était au comble, et on l'attribuait à l'état de plus en plus désespéré du maréchal, que venait en outre d'atteindre un léger accès de choléra. Les soldats brûlèrent sans motif un vaste bâtiment en pierre avec les monceaux de blé qu'il contenait, quoiqu'on leur eût dit, pour les en empêcher, et même parce qu'on le craignait, qu'il y avait peut-être en dessous des cartouches et des amas de poudre disposés avec intention par l'ennemi. Heureusement il n'y en avait pas. Mais l'incendie allumé par ces soldats ivres ou fous faillit se communiquer aux tentes, dont beaucoup furent levées en toute hâte et plantées plus loin du foyer destructeur. Au jour, on reconnut que l'on avait passé la nuit à côté d'un village tatar entouré de bois et de jardins, mais qui ne présentait plus, par suite de l'insanité du soldat et de l'absence de commandement, qu'un amas confus de ruines fumantes, s'étendant jusque dans le voisinage de la tente où reposait le maréchal de Saint-Arnaud qui essayait encore, par le moral, d'être quelque chose, mais qui, par l'extinction physique, ne pouvait plus être rien qu'un grand embarras.

Il paraît que, prenant la marche de flanc de l'armée du prince Menschikof pour une fuite, pour un abandon de Sébastopol, les alliés en firent l'objet de railleries dont les échos arrivèrent jusqu'en France et en Angleterre. Mais ils ne devaient pas tarder à revenir de leur opinion et à reconnaître que le général en chef russe avait fait un mouvement aussi hardi et judicieux, que le leur avait été imprudent et désordonné, surtout en admettant l'attaque probable et d'abord projetée par le nord. Le plan des alliés ayant été subitement changé, il en résultait sans doute des avantages moins grands pour l'armée russe qui allait tenir la campagne, en laissant le port de Balaklava et les baies de

Kamiesch et de Kazatch à découvert; mais ce serait encore d'un inestimable prix pour elle, et, par suite, pour Sébastopol, de pouvoir tendre désormais la main aux renforts et secours de toutes sortes qui arriveraient de la mer d'Azov et de Kertch dont on avait le tort incroyable de ne pas s'emparer sur-le-champ; ce serait d'une préoccupation paralysante, funeste pour les alliés, de se sentir, dès à présent, exposés à voir tomber sur eux, pendant qu'ils attaqueraient la place, l'armée qu'ils avaient vaincue à l'Alma, mais en partie renouvelée peut-être et considérablement renforcée.

C'est en cette grave situation, aux difficultés de laquelle ajoutait encore le choléra toujours décimant les alliés (1), que le maréchal de Saint-Arnaud, dans la nuit du 25 au 26 septembre 1854, fut obligé de remettre son commandement en chef au général Canrobert, léguant à celui-ci une expédition médiocrement conçue, lancée dans une impasse et près d'être jetée contre cette véritable borne de Sébastopol, dont il deviendrait d'autant plus impossible de se retirer sans la broyer, que bientôt l'honneur de deux grandes nations y serait fortement engagé.

Le 26, l'armée française quitta le bivouac de Mackensie, lieu ainsi appelé du nom d'un amiral russe, d'origine écossaise, qui y avait fait des plantations d'arbres pour la marine, et auquel les zouaves, cruellement altérés, laissèrent le nom de *camp de la soif;* elle descendit

(1) Le brave colonel Tarbouriech, du 3e de zouaves, en mourut dans la nuit. Plusieurs officiers et un certain nombre de soldats eurent le même sort.

« Le choléra, qui ne nous a pas quittés, écrivait le correspondant anglais du *Times*, fait beaucoup de victimes. » — « Depuis notre débarquement en Crimée, écrivait-il encore, le 3 octobre, il est mort autant d'hommes par le choléra que par le feu des Russes à l'Alma. »

On lit d'autre part, dans la *Relation médico-chirurgicale de la campagne d'Orient*, par le docteur Scrive, médecin en chef de l'armée française :

« Pendant la marche de flanc, d'assez nombreux cas de choléra se manifestèrent dans nos rangs. Mais nos alliés furent bien plus maltraités que nous par l'épidémie; on rencontrait à chaque pas, dans les taillis, des soldats anglais qui, saisis brusquement par la maladie, étaient restés couchés sur la terre, attendant, avec un courage résigné et digne de compassion, une mort presque certaine pour tous. L'armée dut, pendant le cours de cette terrible journée et une partie de la nuit qui la suivit, défiler par petites colonnes, sur une seule route très-étroite, pratiquée au milieu de bois impénétrables. L'arrière-garde n'atteignit le bivouac de Mackensie que le lendemain, à une heure, deux et trois heures du matin. Pour comble de malheur, il n'y avait que très-peu d'eau dans cet endroit, et un grand nombre de soldats durent se priver de boisson jusqu'après l'étape suivante. Cette absence d'eau potable était horriblement pénible pour les pauvres cholériques que nous traînions à notre suite, et dont la soif ardente ne pouvait être étanchée. »

dans la vallée d'où la Tchernaïa, petit mais précieux ruisseau, porte ses eaux au fond de la rade et aux bassins de Sébastopol (1). Officiers et soldats se précipitèrent, après vingt-quatre heures passées sans rafraîchir leurs lèvres, sur cette eau réparatrice. Puis les tentes-abris furent dressées sur la rive gauche de la rivière, au delà du pont en pierre de Traktir, sur un terrain montueux et raviné.

L'ordre du jour qui transmettait le commandement en chef des Français au général Canrobert, et les adieux du maréchal de Saint-Arnaud à l'armée furent lus aux troupes dans ce campement, pendant que les Anglais se hâtaient, autant que leurs bagages le permettaient, de gagner le port de Balaklava, où leurs vaisseaux les attendaient, ayant pris, non sans intention, le devant sur ceux des Français.

Ce jour-là en effet, 26 septembre, l'armée anglaise, ayant passé d'étroits défilés où quelques hommes résolus auraient pu suspendre la marche de troupes nombreuses, reconnut, au fond d'une vallée, la petite ville de Balaklava (*Symbolon limèn* ou port des signaux de Strabon, *Bella-Chiava* ou Belle-Clef des Génois), pittoresquement assise, au fond d'une crique longue, étroite et sinueuse, au pied d'un rocher creusé par la mer, et dont les pentes escarpées étaient occupées par les tourelles et les vieux murs d'une ancienne forteresse génoise. De son côté l'amiral Dundas s'approchait du port. Cent dix hommes seulement, sous les ordres du colonel Manto, occupaient cette ville dont le fort délabré n'était garni que de quatre petits mortiers de bronze. Un débarquement à Balaklava serait impossible, pour peu qu'il y eût une défense, mais pris du côté de la terre, l'assiégé n'a aucun moyen de s'y maintenir. Néanmoins le colonel Manto crut qu'il y allait de son honneur et de son devoir de faire un simulacre de résistance pour qu'on le sommât de se rendre. Il fit un feu bien nourri de ses quatre pièces, auquel répondirent d'une manière formidable les canons du vaisseau *l'Agamemnon*, placé de l'autre côté des rochers. Les carabiniers et une partie de la division légère des Anglais ayant marché sur la ville dans le même temps, le feu du fort cessa, le pavillon parlementaire fut arboré, et le colonel Manto se rendit à discrétion. Lord Raglan fut reçu dans la ville par des habitants qui lui présentèrent, dans des plateaux, des fleurs, des fruits, des pains coupés et du sel, en signe de soumission; puis il descendit au port où un vapeur de sa nation était déjà entré.

Peu après, à la grande joie de toutes les troupes anglaises, l'é-

(1) C'était au moyen d'un barrage et d'un acqueduc que les Russes conduisaient l'eau dans les bassins de construction de Sébastopol.

norme poupe de *l'Agamemnon,* monté par l'entreprenant contre-amiral Lyons, se glissa entre les rochers qui resserrent l'entrée dn port, et bientôt le vaisseau entier apparut, au milieu des houras et des bravos, dans la rade étroite de Balaklava, où il jeta l'ancre en face de la demeure choisie par lord Raglan. D'autres bâtiments ne devaient pas tarder à l'y suivre. L'armée de terre et l'armée de mer des Anglais, quelque temps séparées à la grande inquiétude de l'une et de l'autre, étaient de nouveau réunies. Les Anglais avaient pris position ; ils occupaient le seul port connu comme passable dans le voisinage sud de Sébastopol. Mais où iraient les Français? On l'ignorait encore ; en attendant, les vaisseaux à hélice *le Napoléon* et *le Charlemagne,* remorquant cinq bâtiments remplis de subsistances, allaient les attendre à Balaklava même.

Le 27, deux divisions de l'armée du général Canrobert, — car c'était désormais à lui qu'appartenait la direction des troupes et de la guerre en ce qui concernait les Français, — furent dirigées, pour s'y ravitailler, sur Balaklava, qui n'était qu'à huit kilomètres du camp de la Tchernaïa. Le général d'artillerie Thiry et le général du génie Bizot poussèrent, ce jour-là, une reconnaissance du côté du cap Chersonèse, qui domine Sébastopol au sud. Le 28, les deux autres divisions et le contingent ottoman se rendirent aussi à Balaklava, où l'on prit pour six jours de vivres.

Le maréchal de Saint-Arnaud fut embarqué, sur *le Berthollet,* pour Constantinople, en compagnie du général Yousouf et de plusieurs officiers ; il expira dans la traversée, n'ayant pu trouver en Crimée la mort de soldat qu'il était venu y chercher. Si sa fortune avait été aussi rapide qu'inattendue, elle avait été courte et accompagnée de terribles souffrances.

Les Français et les Turcs qui étaient toujours à leur suite, voyant que la place était prise par leurs alliés et ne pouvait être partagée, quittèrent Balaklava le lendemain, 29 septembre, pour gagner le plateau du cap Chersonèse et la baie de Kamiesch, où, à la suite d'une reconnaissance de la marine, il avait été décidé que l'on débarquerait leurs vivres et leur matériel. Une colonne, sous les ordres du général d'Aurelle de Paladines, s'étant avancée jusqu'à la mer, le général Canrobert lui assigna presque aussitôt pour bivouac une position faisant face à Sébastopol entre deux baies, celle de Streletska (*du Tir*), et celle de Kamiesch (*des Roseaux*) (1).

(1) Une autre petite baie, nommée Peschana, se trouve entre les baies de Streletska

C'était pour la flotte française une véritable et bien précieuse découverte que cette baie de Kamiesch, quoique ses bords ne présentassent qu'un aspect marécageux, désolé, avec les débris des baraques en pierres sèches et en chaume d'un camp russe et quelques maisons blanchies à la chaux. Dédaignée, à cause de son peu de largeur, par les Anglais, qui s'étaient hâtés d'aller prendre, plus loin, possession de Balaklava, elle était d'une profondeur et d'une sûreté qui n'avaient rien à envier à ce port, et, de plus, elle aurait sur lui l'inappréciable avantage d'être beaucoup plus rapprochée des travaux des assiégeants. On dit que, dans leur satisfaction, après quelques moments d'incertitude pour trouver un mouillage qui relierait leur armée de mer à leur armée de terre, des officiers l'appelèrent la baie de la Providence. Elle devait être en effet, pendant bien des mois cruels, la providence et le salut de l'armée française. On traça, par la suite, une ligne de défense pour Kamiesch.

Le 30 septembre, toute l'armée occupa définitivement ce port et le plateau de Chersonèse, plateau coupé par des ravins et duquel on donnera tout à l'heure la description. Les Russes avaient une si grande quantité de munitions à prodiguer, que, depuis l'arrivée des alliés à Balaklava, ils lançaient au hasard, et à peu près sans autre objet que de faire du bruit, leurs bombes et leurs obus, à moins que ce ne fût pour inspirer une idée gigantesque de leurs richesses et donner ainsi à penser à leurs adversaires. Pour eux en effet on aurait pu croire que la vie d'un seul assiégeant devait s'acheter au prix de plusieurs centaines de bombes. Les alliés ne pourraient se permettre, de longtemps, de telles prodigalités. Par suite du rêve inconsidéré du coup de main, ils en seraient bientôt réduits à compter leurs coups de canon.

Du premier examen de la partie sud de Sébastopol, il résulta pour les généraux alliés l'impossibilité d'enlever la place d'assaut, sans procéder préalablement à un siége régulier. Entrer sur les talons du prince Menschikof, après la bataille de l'Alma, on a vu que le maréchal de Saint-Arnaud en avait perdu l'occasion, et que ce moyen, si l'on eût essayé d'en user, aurait pu coûter la ruine totale des alliés. Où l'on put chercher la faute du général Canrobert et de lord Raglan, une fois arrivés au sud-est de Sébastopol, ce fut dans l'extrême lenteur et

et de Kamiesch. Entre cette dernière et le cap Chersonèse, se trouve encore la baie de Kazatch. Entre la baie de Streletska et l'entrée de la rade de Sébastopol, sont les baies de la Quarantaine, de Chersonèse proprement dite et la baie de l'Artillerie, celle-ci déjà faisant partie de la rade.

dans l'indécision de leurs opérations de siége, qui permirent au génie de Totleben de se développer, d'augmenter les anciens ouvrages de la place et d'en créer incessamment de nouveaux. Les positions connues dans la suite sous les noms du Deux-Mai, du Cimetière, du Mamelon-Vert, d'Ouvrages-Blancs, qui devaient coûter tant d'efforts aux assiégeants, ne présentaient encore aucune défense ; la fameuse hauteur de Malakof elle-même, avec sa tour ronde et blanche, n'était qu'une protection des plus médiocres : « C'eût été alors un jeu d'enfant de la prendre, » suivant la correspondance du colonel Guérin.

Une direction unique, indispensable à une expédition, l'était plus encore à un siége. Le général Canrobert était trop jeune à côté du vieux lord Raglan, pour tenter seulement de se l'attribuer (1). D'ailleurs, à moins de circonstances tirées du grand danger et de l'extrême infériorité en nombre de l'une des deux armées combinées, l'amour-propre national était un obstacle invincible à la reconnaissance d'une suprématie de commandement, soit de la part des Anglais, soit de la part des Français. Pour le moment, l'armée anglaise, ayant un effectif presque égal à celui de l'armée française, n'était point en situation de subordonner ses plans à la volonté de celle-ci ; et il est de principe,

(1) Le général Canrobert était même le cadet en âge et en temps de grade du général de division Forey, qui, du reste, appartenait comme lui, comme le maréchal de Saint-Arnaud, un peu, pour le rapide avancement, aux événements de décembre 1851. Son rôle, à la suite de ces événements, avait été des plus honorables : le général Canrobert avait reçu une mission réparatrice des erreurs enfantées soit par l'excès de zèle, soit par les jalousies et les haines privées, si aisément revêtues de couleurs politiques en temps de révolution. Il était né en 1809 ; il avait été fait sous-lieutenant en 1828, lieutenant en 1832, capitaine en 1837, chef de bataillon en 1840, lieutenant-colonel en 1845, colonel en 1847, et général de brigade en 1850, après de brillants services en Afrique ; il avait été promu, en 1853, au grade de général de division.

Le général Forey, né en 1804, avait été sous-lieutenant en 1824, lieutenant en 1830, capitaine en 1835, chef de bataillon en 1839, lieutenant-colonel en 1842, et colonel en 1844, après avoir longtemps et habilement servi en Afrique. En 1848, le général Cavaignac le nomma général de brigade et l'investit spécialement de la défense de l'Assemblée nationale, position qui lui fut conservée sous la présidence du prince Louis Napoléon jusqu'à la dispersion de l'Assemblée législative, dispersion qu'il facilita. Au mois de décembre 1851, il fut nommé général de division.

Le général Bosquet, né en 1810, était entré à l'école Polytechnique en 1829, et, deux ans après, à l'école d'application de Metz, d'où il sortit lieutenant d'artillerie. En 1842, étant capitaine, il quitta cette arme spéciale pour entrer, avec le grade de chef de bataillon, dans les tirailleurs indigènes d'Oran. Il fut nommé lieutenant-colonel d'infanterie en 1845, et colonel en 1847. Neuf mois après, ses talents et ses services lui valurent le grade de général de brigade, alors que les généraux Forey et Canrobert n'étaient encore que colonels. Néanmoins il ne fut promu qu'après eux, en août 1853, au grade de général de division, devenant ainsi leur cadet dans cette dignité.

comme l'on sait, dans l'armée française, que si, jusqu'à un certain point, on peut concéder le commandement en chef aux Anglais sur mer, la chose est radicalement inadmissible sur terre, inadmissible d'ailleurs aussi bien en ce qui concernerait toute autre nation que la nation anglaise, la France se considérant comme la première puissance militaire de l'Europe et n'ayant jamais subordonné son génie belliqueux à aucune direction étrangère, comme le firent, par exemple, les autres puissances du continent, qui, pour leur salut commun, soumirent leur ligue, en 1815, au commandement suprême d'un général anglais, lord Wellington.

L'opinion de l'armée et même celle du pays, se prononçant avec moins de difficulté pendant l'éloignement de quelques autres illustrations d'Afrique, avait bien désigné un général en cheveux blancs, doué d'une volonté de fer, d'une activité de jeune homme, quoique sexagénaire, qui aurait été capable peut-être, dans l'intérêt de tous, de prendre, à un jour donné, le commandement suprême des armées combinées; mais son heure n'était pas encore venue dans les conseils de l'État.

Au reste, il eût été difficile de donner à l'armée française un chef d'une bravoure plus éprouvée, d'un cœur plus dévoué au bien-être du soldat, que le général Canrobert.

Le 1er, le 2 et le 3 octobre se passèrent presque entièrement soit à prendre des positions, soit à faire de tardives reconnaissances. Les Russes, de leur côté, se bornaient à reconnaître les alliés et à les empêcher de fourrager dans les pâturages voisins de la vallée de Baïdar.

Pour parer à ce dernier inconvénient et en même temps reconnaître les avantages qu'on pourrait tirer d'Yalta et pays avoisinants, une division, — composée pour les Français du vaisseau à hélice *le Napoléon*, portant le pavillon du contre-amiral Charner, des frégates à vapeur *la Pomone* et *l'Ulloa*, capitaines Adolphe Bouët et Baudin, de l'aviso à vapeur *la Mégère*, capitaine Devoulx, et du transport à vapeur du commerce *l'Égyptien;* pour les Anglais, des bâtiments à vapeur *le Sans-Pareil*, *le Tribun*, *le Vesuvius*, et de deux transports du commerce, — fut envoyée avec quelques troupes de débarquement, le long de la côte située à l'orient de Balaklava, jusqu'au delà du cap Aï-Todor. La division, après avoir appareillé à six heures du soir le 3 octobre, arriva le lendemain, au point du jour, à la hauteur du superbe palais d'Orianda, propriété de l'impératrice de Russie, située à deux lieues d'Yalta. Avant d'arriver à cette ville, elle reconnut encore, au centre

d'un grand parc et d'arbres touffus, le château de Livadia, appartenant au comte Léon Potocki. Peu à peu, la jolie ville d'Yalta apparut au bord de la mer et à l'embouchure de la Boula, avec ses maisons propres et blanches, presque toutes construites à l'européenne, se détachant, de la manière la plus heureuse, sur un fond verdoyant de jardins. On eût cru voir un paysage d'Italie. A huit heures et demie, on signala, dans la division, branle-bas de combat; mais, en approchant de la ville, on reconnut que loin d'être protégé, comme on l'avait dit, par une formidable batterie, le pays était complétement dépourvu de défense. A neuf heures, on mouilla à trois encablures du rivage; à dix heures, on fit descendre à terre les compagnies de débarquement, qui occupèrent immédiatement la ville. Les Russes et les Grecs l'avaient abandonnée; il n'y restait plus que des Tatars. On s'empara sans peine de deux magasins de mauvaise farine, tout au plus bonne pour les chevaux, magasins où l'ennemi, en partant, avait inutilement entassé de la poudre dans un coin, dans l'intention de les faire sauter. Aussitôt que la ville fut investie, disent les récits français, en cela bien différents des récits russes, le contre-amiral Charner mit des postes devant les édifices publics et, devant les maisons, des factionnaires chargés d'empêcher tout pillage et toute dégradation, et les officiers veillèrent, de la manière la plus active, au respect des propriétés. Une colonne d'exploration, d'après des indications nouvellement recueillies, se dirigea vers la gauche d'Yalta, et arriva au château et aux vastes fermes du comte Léon Potocki. Là, disent encore les récits français, toujours en contradiction avec les récits russes, qui accusent les hommes débarqués d'avoir odieusement pillé Yalta et les châteaux voisins, on fut conduit par l'intendant du comte dans de magnifiques celliers remplis de vins précieux qui furent respectés, comme tout le reste; on pria seulement l'intendant de procurer à la division navale du vin et du bétail contre salaire très-convenable. Ensuite la colonne retourna à bord. Pendant toute la nuit du 4 au 5 octobre, on conserva des embarcations armées en guerre qui stationnèrent devant Yalta pour avertir les bâtiments, au cas où les cosaques, peu éloignés de là, auraient tenté de faire un retour offensif. Le 5, aux premières clartés du jour, les compagnies de débarquement françaises et anglaises furent de nouveau envoyées à terre, et les embarcations armées en guerre furent amarrées derrière le vapeur *la Mégère*, destiné à accompagner la colonne le long de la côte, à la protéger et à la recueillir au besoin, si l'on voyait approcher en force des troupes russes, que l'on disait être

dans le voisinage, et des cosaques qui, embusqués dans les bois, épiaient les mouvements de l'expédition. Ce jour, la colonne se dirigea vers la droite de la ville, et ne tarda pas à atteindre Marsanda, magnifique propriété du prince Voronsof. Ici encore même abnégation des alliés, si l'on en doit croire les récits français; même pillage vandale, si l'on en doit croire les récits russes. On se refusa, malgré les instances de l'intendant, à faire la chasse à des troupeaux de cerfs, de chevreuils, de biches et de daims qui parcouraient en tous sens un parc dans lequel on aurait pu, pendant plusieurs heures, se promener en calèche sans suivre les mêmes allées. L'ordre le plus complet régna pendant cette visite, et l'on ne toucha pas à un seul objet appartenant au prince Voronsof. On acheta et l'on paya avec la plus scrupuleuse exactitude du bétail et des fruits aux habitants du village voisin. A une heure de l'après midi, la colonne sortit du palais Voronsof pour rentrer en ville. « La division navale quitta Yalta après avoir heureusement accompli la mission qui lui avait été confiée, et avoir donné l'exemple de la plus honorable modération, » dit une correspondance, datée du vaisseau *le Napoléon* et insérée, sans signature, dans *le Moniteur officiel* (1). Le fait est que les récits russes et anglais s'accordent pour dire que cette expédition rentra, le 6 octobre, dans les mouillages des alliés près de Sébastopol, sans rien rapporter d'utile à l'armée, dont les chevaux dépérissaient à vue d'œil, et qu'elle ne laissa pas de son passage un souvenir tout à fait aussi plein de générosité que l'indique le correspondant du *Moniteur*. Cela se comprend d'autant plus qu'il est d'une difficulté extrême pour les officiers les mieux disposés de contenir et de surveiller tous les mouvements d'un mélange de troupes et de marins de deux nations, que l'on débarque particulièrement en vue d'explorer un pays, d'y pénétrer dans les propriétés et d'y faire des vivres, bien qu'à prix d'argent. Selon les écrivains russes, au pillage d'Yalta, de Livadia et de Marsanda, les alliés auraient ajouté celui de Korsakof, riche habitation du prince Dundoukof. Il y a lieu d'estimer, pour être juste, que l'exagération règne dans les récits opposés; et que s'il est présumable que les soldats et les matelots alliés ne passèrent pas seulement leur temps en promenades admiratives dans Yalta et les châteaux avoisinants, ils furent loin de montrer sur ces points le vandalisme que leur imputent les auteurs russes. D'ailleurs, les ennemis

(1) Numéro du 11 décembre 1854. Cette lettre ayant paru, par erreur, datée du mois de novembre, tous les récits publiés en France, mais non en Angleterre et à l'étranger, ont reculé d'un mois cette expédition.

donnaient eux-mêmes l'exemple des mesures brutales, en faisant pire que piller les propriétés, en les détruisant de fond en comble quand cela leur semblait intéresser leur système de guerre, dont, de tout temps, ont fait partie l'incendie et la destruction des campagnes. Dans la circonstance de grands seigneurs étant, disait-on, atteints dans leur luxe par les alliés, on en fit beaucoup de bruit en Russie, où l'on tient pour chose toute simple l'anéantissement par les armées du czar lui-même, si la chose paraît utile, des habitations, des sources d'existence des paysans nationaux.

Partout où passaient particulièrement ce que l'on est convenu d'appeler les armes savantes, un parfum de progrès et de civilisation, souffle inné de la grande école Polytechnique, dont Totleben lui-même n'était qu'une indirecte émanation, de cette école que Napoléon I[er] appelait sa poule aux œufs d'or, se répandait au loin, avivant tous les esprits et ouvrant tous les cœurs. Laissons, comme témoignage, — et ici il n'y a point contestation dans les récits russes, — raconter par un jeune officier du génie la visite au monastère grec de Saint-Georges, situé dans le voisinage et à l'est du cap Phiolente, à mi-chemin entre le cap Chersonèse et Balaklava, sur l'emplacement d'un ancien temple élevé à Diane.

« Le commandant du génie Rittier, avec quelques officiers de son arme, fut envoyé pour visiter le monastère de Saint-Georges et savoir quel parti on en pourrait tirer dans l'intérêt de l'armée. On parcourut un pays légèrement montueux, inculte sur les hauteurs, mais cultivé dans les vallées, où l'on trouva des fermes, — celles de Joukaïski, de Manti, de Kisakine, de Saaldine et du Monastère, probablement, — entourées de vignes et d'arbres. On arriva, par une montée facile, sur le bord de la mer, à un vaste bâtiment d'architecture sévère et à une église au fronton grec placée au milieu d'un jardin de genêts et de rosiers. C'était le monastère de Saint-Georges. A droite, on voyait une pente des plus abruptes sur laquelle s'étageaient, au milieu de parterres fleuris, des chapelles, des serres, des fontaines, et en face la ligne bleue de la mer Noire, se confondant au loin avec l'horizon céleste, tandis que les lames écumantes venaient se briser sur des blocs rougeâtres aux angles déchirés, en forme de cubes ou de pyramides, que la vague et le temps avaient détachés de la falaise. Cette mer immense et déserte de ce côté, ces rochers aux formes étranges, ces grands arbres qui, çà et là, s'élançaient des fentes les plus ardues de la falaise, ces bosquets monastiques, ces jardins, ces fleurs qui tranchaient sur

l'âpreté naturelle du sol et penchaient leurs bouquets sur le bleu un peu sombre des flots, le tintement des cloches, le rhythme cadencé des chants, les accords monotones et mélancoliques des instruments qui, du monastère, se répandaient entre la mer et le ciel, les souvenirs profanes de la fable d'Iphigénie, fille d'Agamemnon, sacrifiant sur ce rocher même, à Diane, dont elle était la prêtresse, les étrangers assez téméraires pour aborder en Tauride (1), un mélange de poésies antiques et modernes, faisaient rêver et oublier en ce lieu la guerre et ses horreurs présentes. Les officiers se firent présenter, comme ils l'eussent fait dans un monastère catholique et français, au supérieur des religieux qui était occupé à de pieuses lectures dans sa cellule. Son costume se composait d'un long habit en serge verte, de grandes bottes et d'une toque noire couvrant une chevelure lisse qui se terminait en pointe. On eût cru, à sa soudaine inquiétude, qu'il ignorait la descente des alliés en Crimée. Les officiers du génie le rassurèrent par leurs mouvements de physionomie et quelques gestes de bienveillance, car ils n'avaient pas d'interprète, et ces moines, peu savants, comme la plupart de ceux de la Russie, n'entendaient ni grec, ni latin, et ne parlaient absolument que le russe. Les étrangers furent conduits, avec bonne grâce et politesse, dans tous les bâtiments du monastère; ils furent arrêtés particulièrement dans une riche chapelle, remplie de tableaux inestimables, non par le mérite des peintres, mais par les perles fines, les rubis et les diamants dans lesquels ils étaient encadrés; c'étaient des présents envoyés par les princes et les grands de l'empire russe. Le supérieur chercha surtout à fixer leur attention sur un de ces tableaux, représentant des religieux groupés en cercle, les mains liées, et sur la tête desquels des soldats ottomans tenaient des cimeterres suspendus. La pantomime du pauvre moine, en reportant incessamment ses yeux des officiers sur ce tableau et de ce tableau sur les officiers, était si expressive, que ceux-ci fini-

(1) Les Taures, premiers habitants connus de ces côtes, immolaient à Diane les infortunés qui y faisaient naufrage. Ils leur donnaient un coup de massue sur la tête, qu'on coupait ensuite pour la placer au bout d'un pieu fiché en terre. On précipitait le corps d'une roche escarpée; d'autres disent qu'on l'enterrait. Quant à la fable d'Iphigénie, on sait qu'Oreste, tourmenté par les Furies, étant allé en ce lieu pour expier son crime, sa sœur le reconnut et lui sauva la vie, ainsi qu'à son ami Pylade, et qu'après avoir tué Thoas, roi des Taures, qui avait ordonné ces barbares sacrifices, la prêtresse et ceux qu'elle avait délivrés s'enfuirent, emportant la statue de Diane dans un faisceau de feuillages, pour la placer ensuite en Italie, dans un temple, au milieu de la forêt d'Aricie.

rent par comprendre qu'ils avaient devant eux une scène horrible d'un ancien débarquement des Turcs en cet endroit, et qu'on les suppliait de ne pas employer des soldats de cette nation, mais des Français ou des Anglais, pour garder le monastère de Saint-Georges. En effet, on y établit un poste de Français qui s'y conduisirent avec toute l'humanité, avec toute la discrétion même que comportaient les circonstances. Le monastère de Saint-Georges fut un refuge assuré pour toutes les familles qui s'y rendirent. »

A quelques jours de là, une scène bien différente eut lieu, dont s'arma le prince Menschikof pour essayer de justifier quelques actes odieux, mais heureusement rares, de ses soldats, vis-à-vis des blessés d'entre les alliés qui tombaient sur le champ de bataille. Des soldats du corps de siége pillèrent une chapelle en grande vénération chez les Russes qui était située sur le promontoire de Chersonèse et dédiée à Vladimir, un de leurs anciens souverains et de leurs saints. Les assiégés, du haut de leurs remparts, assistèrent, la rage et l'espoir de la vengeance dans le cœur, à ce sac brutal que le général Forey flétrit d'ailleurs et dont il rechercha et punit les auteurs. Heureusement que les principaux ornements de la chapelle avaient été précédemment transportés, par le soin des autorités militaires françaises, au monastère de Saint-Georges. Peu après, la chapelle de saint Vladimir se trouva comprise dans l'enceinte des travaux de la gauche.

Cependant les ennemis entraient dans Sébastopol et en sortaient à peu près à volonté. Une colonne de cinq à six mille Russes convoya, le matin du 2 octobre, un grand nombre de voitures du nord de Sébastopol sur la route de Baktchi-Seraï. Elle se disposait à rentrer, vers midi, quand le général Bosquet dépêcha, en les faisant soutenir, deux cents zouaves sur la dernière crête qui domine le défilé et les ponts d'Inkerman. La tête de la colonne ennemie, surprise par le feu de ce petit détachement au moment où elle s'engageait sur ces ponts, recula rapidement hors de portée ; mais le corps russe en fut quitte pour attendre jusqu'à la nuit ; alors il rentra, sans être inquiété, dans la place, les zouaves ayant été retirés dans la soirée de la position où on les avait momentanément postés, position revenant aux Anglais.

Dans cette nuit du 2 au 3 octobre, un officier d'ordonnance du général Bosquet, le capitaine du Val de Dampierre, en revenant des vaisseaux au camp, avec deux ou trois personnes, s'égara et fut poursuivi par des cosaques qui tenaient de tous côtés la campagne avec une audace extrême, se fiant à la rapidité de leurs chevaux et à leur con-

naissance du pays. Le capitaine de Dampierre, ayant eu son cheval tué sous lui, fut fait prisonnier, et, par un acte de courtoisie du général russe dont il était bien digne, il reçut l'autorisation d'aller annoncer lui-même sa mésaventure à ses amis, dans le camp français, pour les rassurer sur sa vie, avec parole de revenir immédiatement; ce qu'il accomplit avec la loyauté chevaleresque dont tout autre officier français aurait d'ailleurs également fait preuve à sa place.

Cependant les alliés se distribuaient les positions au sud-est de Sébastopol. Ils occupaient ou étaient sur le point d'occuper toute la ligne de hauteurs qui, partant de la grande baie de Sébastopol, court vers le sud, tombe au sud-ouest dans la mer en roches escarpées et se perd, à l'est, en pentes séparées, en ravins qui bordent, sur la gauche, la vallée de la Tchernaïa. Une partie de ces hauteurs est connue sous le nom de mont Sapoune, et s'étend du fond de la rive gauche de la Tchernaïa à la baie du Carénage. Plus à l'est, entre Balaklava au sud et le pont de Traktir au nord-est, mais particulièrement du côté de ce pont et de la Tchernaïa, se trouve le mont Fedioukinnes. La ligne qu'allaient se départir les alliés comprenait depuis le cap Chersonèse, son extrémité sud-ouest, jusqu'à la Tchernaïa, son extrémité est, une étendue d'environ dix-huit kilomètres, et, du nord au sud, c'est-à-dire de la baie de Sébastopol jusqu'au cap Phiolente (Fiorente, *florissant*, des Génois) et au couvent de Saint-Georges, quatorze kilomètres. C'était un terrain d'un calcaire le plus souvent granulé, gras à la surface et entrecoupé d'une multitude de ravins, appelés dans le pays *baloks*, parmi lesquels on remarquait ce que les alliés ont appelé, dans la partie inférieure, le Grand-Ravin, divisé en plusieurs branches nommées dans le pays Laboratornaja, Sarandanakina, etc. (1), qui se réunissent pour descendre vers le fond du port de guerre ou port du sud ; le ravin des Docks (Dokovaja), appelé par les alliés ravin de la Karabelnaïa; le ravin de Kilen ou de la baie du Carénage; le ravin des Carrières qui, du pont d'Inkerman, s'élève vers le plateau de ce nom, etc. Le terrain entre la mer d'une part, la rade de Sébastopol et la Tchernaïa de l'autre, était sillonné par quelques routes d'ailleurs peu praticables et très-accidentées, qui étaient, entre autres, en partant de la mer et du sud-ouest, la route ou plutôt le chemin de la presqu'île de Fanari et du phare du cap Cher-

(1) L'une de ces branches a été appelée par les Anglais : vallée des Ombres-de-la-Mort (*valley of the shadow of death*).

sonèse à la baie de la Quarantaine, lequel passait, en les tournant, à l'extrémité des baies de Kazatch, de Kamiesch, de Peschana et de Streletska ; le chemin du monastère de Saint-Georges, avec plusieurs sentiers de ramification conduisant aux fermes qui en dépendent ou à la ville et aux diverses baies de la côte ; la route du prince Voronsof allant du village de Kadikioï, ou Kadikovka, voisin et en avant de Balaklava, au fond du port intérieur ou port sud et à l'arsenal de Sébastopol, route s'embranchant à celle d'Inkerman et ayant plusieurs ramifications dont une, à l'est, dans la direction du pont de Traktir ; la route des Sapeurs à l'ouest de celle de Voronsof, s'y reliant ainsi qu'aux routes situées sur la rive opposée de la Tchernaïa, et tournant du bord sud et du fond de la rade pour aboutir au faubourg de la Karabelnaia ; la route dite Ancienne Postale, plus à l'est ou à droite des alliés, allant au pont d'Inkerman qui se trouvait près de l'embouchure de la Tchernaïa, route formée, dans ses parties basses, avec des fascines, à cause de l'état marécageux du lieu ; la route directe de Balaklava au pont de Traktir, passant à travers les monts Fedioukinnes ; enfin d'autres chemins plus à l'est encore, soit dans la direction de la hauteur et du village de Kamara ou du village de Tchorgoun et de la vallée du Chouliou, soit, en rabattant vers la mer et le sud-est, dans la direction de Baïdar, d'Aloupka et d'Yalta. A l'ouest de Balaklava, entre cette ville et le monastère de Saint-Georges, est le village de Karani, et au nord-est le village de Kamara. La vallée de Balaklava est mamelonnée en quelques endroits, et, à environ quatre kilomètres de la ville, elle est traversée, du côté de Kamara, par plusieurs collines coniques à l'une desquelles on donna le nom de Canrobert, à cause de la jonction qu'opéra en cet endroit le général en chef des Français avec lord Raglan, après avoir passé la Tchernaïa. D'autres collines et des chaînes de montagnes rocheuses s'étendent graduellement vers cette rivière, jusqu'à ce que la vallée, à cinq ou six kilomètres de Balaklava, se rétrécisse en gorge et en profonds ravins, au-dessus desquels s'étagent des rocs blanchâtres et désolés, toujours grandissant vers l'Orient, et finissant par atteindre les dimensions alpestres des monts Tchatir-Dagh, situés au nord des monts Yaila. Il n'est pas difficile à un ennemi qui occupe une position sur le Belbeck et qui est maître de la route de Simphéropol ou de Baktchi-Seraï, et des passages d'Inkerman et de Traktir, de déboucher, à sa volonté, par ces gorges, dans la plaine, ou de s'avancer de Sébastopol vers Balaklava, en remontant la Tchernaïa jusqu'à l'une des routes qui de la rive gauche conduisent à cette der-

nière ville. Sur le côté de la Tchernaïa opposé à celui des hauteurs et de la vallée de Balaklava, se trouve, outre les ruines d'Inkerman, le village de Tchorgoun, un peu au-dessus du pont de Traktir et à l'embouchure du ruisseau de la vallée du Chouliou dans la Tchernaïa. Tchorgoun et le pont de Traktir étaient deux points très-précieux aux troupes russes qui tenaient la campagne au delà de la rive droite de la Tchernaïa, comme moyen de s'avancer sur Kamara, Kadikioï et Balaklava. A l'est de cette dernière ville, sont le village, la vallée et le ruisseau de Baïdar qui tombe dans la Tchernaïa. La belle vallée de Baïdar est dominée, au sud, par la blanche falaise que l'on croit être le Criou-Métòpon (*front du bélier*) de la Taurique des anciens, qui s'étend du cap Aiya au cap Aï-Todor (1). Sur les collines arrondies qui descendent du versant sud de cette muraille naturelle jusqu'à la mer, se trouvent, communiquant à la vallée par des passages taillés dans la montagne, les riches vignobles de Phoros, de Kikineïs, de Layn, de Siméis, Kastropolo avec Demidova, une des propriétés du prince Démidof, le verdoyant village d'Aloupka avec le palais grisâtre et byzantin du prince Voronsof, construit en pierres d'origine volcanique, et, plus à l'est encore, au delà du cap Aï-Todor, Yalta, Nikita, et la côte qui s'étend jusqu'à l'embouchure de l'Aloushta ou Aloutcha, où la ville du même nom s'élève au pied des dernières pentes du Tchatir-Dagh et du Temerdji, avec trois grandes tours construites, dit-on, en 465, par l'ordre de Justinien pour défendre la Chersonèse Taurique contre les Huns. Ces contrées agréables et vertes ne se faisaient guère pressentir sur le plateau de Chersonèse, dont le seul aspect navre le cœur. Là, une absence presque complète de végétation, sauf, quand la guerre ne les désole pas, des parties de ravins et des plis de terrain où se montrent quelques arbres, des vignes et des jardins potagers entourant de petites maisons de campagne. Çà et là pourtant les col-

(1) « Les Cimmériens, dit Pomponius Méla, possèdent Myrmecios, Panticapée, Théodosie et Hermise; tout le reste sur l'Euxin est habité par les Taures. Ces derniers ont sur leur côte un golfe, — c'est peut-être la rade de Sébastopol, — d'un mouillage sûr et qu'on appelle pour cela Calos limên (Καλὸς λίμην, *bon port*). Il s'étend entre deux promontoires, dont l'un, connu sous le nom de Criou Métòpon (Κριοῦ μέτοπον, *front du bélier*), — le cap d'Aiya suivant Langlet du Fresnoy, le cap Karadjé-Bouroun ou Nez-Noir, pointe la plus méridionale de la Crimée, suivant d'Anville, — ressemble et fait face au Carambis sur la côte opposée, en Asie. L'autre, nommé Parthenion, — cap Philolente de nos jours, Eski-Fouroun de d'Anville, et aussi cap Rosaphar, — est au voisinage de Cherrone. Cette ville, fondée par Diane, si toutefois on peut y croire, ajoute le géographe, est surtout remarquable par une grotte appelée Nymphée, taillée dans sa citadelle, et consacrée à la déesse et à ses nymphes. »

lines du sud et les environs de Balaklava s'ombragent de bosquets de chênes rouges, espèce particulière à la Crimée. Les côtés occidentaux et méridionaux du plateau de Chersonèse donnent de l'eau potable en assez grande abondance ; le côté oriental de ce même plateau, en tirant vers Inkerman, ne procure, par ses sources ou ses puits, qu'une eau saumâtre et malsaine. On a suffisamment parlé de la petite ville de Balaklava, au moment où les Anglais s'en sont emparés. Il n'en est pas de même d'Inkerman, dont il sera souvent question dans la suite des événements. Inkerman, ou ville des Cavernes, à présent en ruines, nommée Ktenos par Strabon (1), est située sur la rive droite de la Tchernaïa, vers le fond de la rade de Sébastopol. Les ruines en terre des fortifications d'Inkerman indiquent des ouvrages dans le genre de ceux qu'employaient les Génois, au moyen âge, pour la défense de leurs positions. Des grottes nombreuses et bizarres, dont on ne connaît au juste ni l'origine, ni le but primitif, y présentent l'image d'un chaos. La vallée d'Inkerman n'est qu'un ravin profond, d'un mille environ de largeur, par lequel s'écoule la Tchernaïa et que l'on peut considérer comme étant la continuation de la passe allongée qui forme la rade de Sébastopol. Si la position d'Inkerman, en y comprenant les hauteurs auxquelles on donne aussi ce nom sur la rive opposée de la Tchernaïa, eût été couronnée de fortes batteries, les alliés auraient eu beaucoup de peine à tourner la rade; dans tous les cas, ils eussent trouvé un obstacle des plus considérables pour s'établir devant la place de Sébastopol et entreprendre de s'en emparer. Plus tard, on le comprit, et plusieurs ouvrages furent établis au fond de la baie où un phare même fut transformé en batterie. Tout le long de la vallée et parallèlement à la Tchernaïa, règnent le canal et l'aqueduc qui fournissent l'eau à une partie de la ville et aux bassins de Sébastopol. Les rochers s'élèvent si abruptement à l'ouest, qu'en tournant vers le port, cet aqueduc passe dans un tunnel de trois cents mètres de longueur, taillé dans le roc vif. Telles étaient, en aperçu, les positions dans lesquelles ou auprès desquelles les alliés devaient s'installer et se fortifier.

Les Anglais qui, au départ d'Old-Fort et de l'Alma, tenaient la gauche des armées combinées, avaient maintenant la droite, par suite de l'ordre adopté dans la marche de flanc. Ils la gardèrent, et ce fut

(1) C'est sous le nom de *Ktenos* que l'histoire parle d'une muraille, laquelle peut-être n'était qu'une chaîne de hauteurs qui joignait cette ville à *Symbolon limên*, aujourd'hui Balaklava, et qui formait la *trachée* de Kherson.

un grand inconvénient pour le siége que l'on allait entreprendre. Après avoir établi auprès de Balaklava leur quartier général, qu'ils devaient par la suite porter plus en avant vers Sébastopol, ils se disposèrent en deux lignes entre cette place et leur base d'opérations, qui était la mer et leur flotte. Leur gauche, formée de la division England, s'appuya au versant oriental du Grand-Ravin, et leur droite, formée de la division Lacy Evans, à la hauteur qui s'élève presque perpendiculairement au-dessus de la vallée d'Inkerman et à un peu plus d'un mille au sud du tunnel de l'aqueduc. Les Anglais commandaient ainsi le terrain qui s'étend depuis l'embouchure de la Tchernaïa dans le fond de la rade, jusqu'aux collines situées devant l'ouvrage appelé le Petit-Redan de la tour Malakof, défense capitale de la place, dont toute l'importance ne serait pas, pendant longtemps, suffisamment remarquée, mais autour de laquelle Totleben élevait en toute hâte des retranchements très-étendus et armés de grosses pièces d'artillerie, tout disposé qu'il était à pousser ses travaux jusqu'au Mamelon-Vert, qu'à cette époque les Anglais auraient pu et dû occuper. Le centre de l'armée britannique, formé des divisions Cathcart et Cambridge, était placé en avant de Kadikioï, à droite de la route de Voronsof, relativement au point de départ de Balaklava, ayant en face l'ouvrage appelé le Grand-Redan qui flanquait à l'ouest la tour Malakof, comme le Petit-Redan la flanquait à l'est. La division légère du général Brown s'établit en avant du centre de l'armée anglaise, en arrière duquel s'installèrent, à cheval en quelque sorte sur la route de Voronsof, les parcs de l'artillerie et du génie de cette même armée. Un des premiers soins des Anglais fut de se couvrir du côté de la route de Kadikioï à Kamara et Tchorgoun, ainsi que du côté des autres passages des montagnes, mais point assez pourtant, comme ils ne devaient pas tarder à s'en apercevoir, croyant qu'au moyen des premiers obstacles qu'ils avaient créés, une attaque de leur position, difficile à de l'infanterie, serait impossible à de l'artillerie.

L'armée française, séparée des attaques de la droite ou des Anglais par le Grand-Ravin, devait former les attaques de gauche, depuis le versant occidental de ce ravin à la baie de la Quarantaine, ayant ainsi devant elle à droite le bastion du Màt, au centre le bastion Central, à gauche le bastion de la Quarantaine, et les ouvrages s'étendant de là jusqu'aux forts de la Quarantaine et Alexandre sur la mer, cela en tant que corps de siége; car elle fut divisée en deux corps dont le second, à titre d'armée d'observation, eut, comme on le verra, sa place en

une autre position. Le corps de siége, aux ordres du général Forey, se composait des 3ᵉ et 4ᵉ divisions. Cette dernière division, plus spécialement commandée par le général Forey, prit position, dans la matinée du 2 octobre, à trois mille mètres environ de la place, appuyant sa gauche à la mer, vers la petite baie de Streletska, et sa droite à trois mille deux cents mètres de là, sur une construction dite la Maison-Blanche. La 3ᵉ division (Napoléon) se rapprocha de Sébastopol le 4 octobre, appuyant sa gauche à la Maison-Blanche, sur la droite de la 4ᵉ division, et sa droite à une autre maison dite de l'Observatoire ainsi qu'au Grand-Ravin, faisant ainsi face au nord et à la ville, et reliant la droite des attaques françaises à la gauche des attaques anglaises. En arrière du centre de la division Napoléon fut placé le parc principal du génie, et en arrière de la droite de cette même division le parc principal de l'artillerie. Le grand quartier général des Français fut établi derrière ces deux parcs principaux, dans une position qui tenait le milieu entre le corps de siége et le corps d'observation.

Ce second corps, composé des 1ʳᵉ et 2ᵉ divisions de l'armée française, était sous les ordres du général Bosquet, qui avait pris position, dès le 1ᵉʳ octobre, sur les hauteurs qui dominent les vallées de Balaklava et de la Tchernaïa, de manière à couvrir les opérations du siége et à planer sur tous les mouvements que pourrait faire une armée de secours ennemie par les débouchés d'Inkerman, de Traktir ou autres, ainsi qu'un corps de cavalerie et d'infanterie russe campé sur l'éminence au sommet de laquelle s'élevait la tour Malakof. Le corps d'observation se reliait par sa gauche et près des hauteurs qui dominent, au sud, la vallée d'Inkerman, à la droite de l'armée anglaise, qui se trouvait protégée par le retranchement que le général Bosquet faisait élever sur le mont Sapoune, entre le ravin de la baie du Carénage et la rade.

Afin d'arrêter, jusqu'à l'arrivée du corps d'observation français, la marche d'une armée russe, une partie du contingent turc et tunisien d'Achmet-Pacha, destiné à servir de réserve, selon le cas, à l'une ou à l'autre des divisions alliées, fut placée sur les hauteurs dominant la vallée de Balaklava, particulièrement sur les collines coniques situées du côté de Kamara, desquelles on a parlé et qui comprenaient le mamelon Canrobert. Des redoutes en terre, trop peu solides et trop peu garnies d'hommes et d'artillerie, furent élevées, sous la direction du capitaine Wagman, ingénieur prussien placé sous les ordres du général Burgoyne, dans ces positions qui formaient les défenses les plus avan-

cées de Balaklava; défenses trop éloignées de l'armée qu'elles étaient destinées à couvrir pour que les Turcs s'y sentissent suffisamment soutenus.

Les choses en étaient là, c'est-à-dire à peine commencées, quand la plus malencontreuse nouvelle, transmise par l'agence autrichienne de Boukharest au ministre des affaires étrangères de l'empereur François-Joseph, communiquée par celui-ci à l'ambassadeur de France à Vienne, et par cet ambassadeur au gouvernement français, se propagea avec la rapidité de l'éclair et fut trop légèrement inscrite dans *le Moniteur officiel*. Un Tatar, porteur de dépêches pour Omer-Pacha, qui se trouvait à Silistrie, avait annoncé, publiait-on, la prise de Sébastopol; et pour que rien ne manquât à l'authenticité de la nouvelle, *le Moniteur* ajoutait que, d'après ce rapport, dix-huit mille Russes avaient été tués, vingt-deux mille faits prisonniers; que le fort Constantin était détruit; que les autres étaient enlevés avec deux cents canons, et que six vaisseaux de ligne avaient été coulés. Enfin on avait donné six heures de réflexion au prince Menschikof, qui s'était retiré dans l'intérieur du port avec les autres vaisseaux, en annonçant aux commandants des troupes assiégeantes qu'il ferait sauter tous les bâtiments qui lui restaient si l'attaque continuait. On n'avait encore en France que les dépêches télégraphiques, et non les rapports des généraux sur la bataille de l'Alma, quand la nouvelle attribuée au Tatar et provenant de source autrichienne y fut répandue. On l'accepta généralement sans réflexion, avec délire, comme une conséquence toute simple des dépêches trop accentuées du maréchal de Saint-Arnaud. On la donna à peu près comme positive au camp de Boulogne où se trouvait l'empereur Napoléon III. On illumina en quelques endroits de Paris et des départements; on tira même le canon dans quelques villes. Si on ne le tira pas à Paris, c'est qu'à la tête du ministère de la guerre se trouvait un ancien général du génie, le maréchal Vaillant, qui, se connaissant en attaque et en défense de places fortes, jugea, d'après les circonstances mêmes si profondément ridicules de vingt-deux mille Russes pris et de dix-huit mille tués en un clin d'œil, dans l'enceinte d'une place de premier ordre, par une cinquantaine de mille assiégeants arrivés de la veille, que le vrai était si peu vraisemblable, qu'il fallait en attendre la confirmation avant de l'honorer des cent un coups de canon de l'esplanade des Invalides. Beaucoup d'esprits sages et circonspects d'ailleurs se permirent de douter aussi; mais ils furent en général fort peu écoutés. Quelques jours après, *le Moniteur* démentit lui-même la nou-

velle. On passa bien vite de l'enthousiasme au découragement, et ce fut à peine si l'on prit attention aux coups de canon qui se firent entendre presque aussitôt pour célébrer la victoire de l'Alma dont les bulletins triomphaux venaient d'arriver. Si l'effet fut fâcheux en France, en Angleterre et dans l'Europe en général, il le fut plus encore devant Sébastopol, où les armées apprirent avec un sentiment bien naturel d'amertume que l'on tenait le siége qu'elles entreprenaient au milieu des plus grandes difficultés pour si peu important, qu'en France on avait pu le croire fini avant même qu'il fût commencé. Il en résulta aussi que les généraux en chef, désireux de satisfaire l'opinion publique rendue plus impatiente par l'annonce anticipée d'un succès qui était encore si loin d'être obtenu, précipitèrent, après beaucoup de lenteurs au début, et sans moyen de l'amener à bien, l'opération d'un premier bombardement destiné à être immédiatement suivi, sinon accompagné, d'un assaut. Il en résulta pire encore : que l'amour-propre, l'honneur de deux grandes nations se trouvèrent engagés définitivement à ne plus rien changer au système de guerre commencé, sans que d'abord Sébastopol fût pris. C'était bien une borne que cette place en l'état où l'on s'était mis ; on y fut rivé jusqu'à la fin de la guerre, et l'on y devait perdre autant d'hommes et de millions qu'à conquérir un empire. Il est vrai que, d'un autre côté, la Russie, intéressée aussi dans son honneur, crut devoir porter toute sa virilité, toutes ses ressources sur le point que les alliés attaquaient, et que le promontoire de Chersonèse devint le champ clos de la prépondérance européenne. Une Iliade tout entière allait se développer autour de Sébastopol.

CHAPITRE VIII.

Le premier bombardement.

Conseil de guerre tenu dans Sébastopol par le vice-amiral Kornilof. — Les alliés se fortifient devant Sébastopol. — Sorties des Russes. — Nouvelles reconnaissances poussées par les alliés. — Travaux d'approche. — Ouverture de la tranchée. — Attaques de gauche et attaques de droite. — Observations sur les attaques de droite, confiées dans le principe aux Anglais seulement. — Malakof au commencement du siége. — Installation des premières batteries des alliés. — Le pavillon autrichien insulté par les Russes. — Rôle de la marine française et de la marine anglaise au commencement du siége. — Services rendus par les escadres des vice-amiraux Hamelin et Bruat. — Marins et artillerie de marine à terre. — Projet d'un prompt bombardement et d'un assaut. — Erreur des deux généraux sur la véritable situation de la place. — Bombardement du 17 octobre 1854. — Les batteries de terre françaises et anglaises. — Insuccès des premières. — Succès des secondes. — Rôle des escadres pendant le bombardement. — Appréciations diverses sur le tir des vaisseaux, des batteries de terre et des ouvrages de la place. — On se résout à faire un siége régulier.

Deux jours à peine après la bataille de l'Alma, le vice-amiral Kornilof, qui avait été d'avis dans le principe de sortir avec la flotte de la mer Noire pour aller se jeter sur Constantinople, pendant que les vaisseaux alliés étaient occupés à suivre les mouvements des troupes de débarquement en Crimée, fit prendre les résolutions de défense les plus énergiques, les plus capables de saisir les imaginations et d'exalter les courages.

« Qu'il ne soit plus question, s'écria le noble amiral, de reddition ou de retraite. Considérons la ville comme notre vaisseau, et mourons plutôt que de le rendre. J'autorise chacun de vous à tuer sur-le-champ quiconque parlera de négocier ou de s'éloigner, qu'il soit soldat ou qu'il soit général. » Paroles d'un sublime caractère, auxquelles, dit-on, le lieutenant-colonel du génie Totleben avait répondu avec une simplicité aussi admirable que cette grandeur : « Qu'on me donne des travailleurs, et, en peu de jours, j'espère que la place sera à l'abri d'un coup de main. »

Moins de cinquante mille soldats valides n'emportent pas, sans aucun préliminaire de siége, une grande place forte défendue par de tels chefs, s'appuyant sur plus de vingt mille hommes résolus, sur une artillerie immense au dedans, et, au dehors, sur une armée qui tenait

la campagne avec la certitude de recevoir promptement des renforts. Le maréchal de Saint-Arnaud avait pu, avec ses vaillants soldats, faire ce rêve, que, dans tous les cas, il ne s'était pas dépêché de réaliser, puisqu'il n'avait pas même entrepris de poursuivre les vaincus après sa victoire de l'Alma; mais, avant de mourir, et cela peut-être avait-il contribué à hâter sa fin, il s'était sans doute aperçu de son erreur. Il était mort fort à propos pour sa réputation militaire, mais très mal à propos pour celle de son successeur qui se verrait réduit au rôle de temporisateur.

La première condition de prompt succès dans l'état des affaires eût été d'aller en toute hâte chercher l'armée du prince Menschikof et de la battre une seconde fois, ce qui eût coupé la main par laquelle Sébastopol attendait des secours, et aurait peut-être fait tomber immédiatement la Crimée entière au pouvoir des alliés. Mais c'eût été là une campagne de stratégie, quoique rapide, et qui aurait exigé la connaissance complète du pays dans lequel on opérait. Or, les choses étaient partout engagées de front par le nombre des bataillons et par l'héroïsme du soldat. En cet état, on avait moins besoin d'une tête d'armée que de têtes de colonne. Aucun général ne resta au-dessous de cette valeureuse mission. Il en est peut-être même qui laissèrent suffisamment entrevoir que la suprématie seule leur manqua pour se signaler dans une mission plus grande.

Du reste, ce que firent les alliés pour se maintenir dans les positions qu'ils venaient de prendre devant Sébastopol, fut loin d'être au-dessous de ce que faisaient les Russes pour défendre cette place. Dès le 3 octobre, les officiers français du génie pouvaient écrire en France : « Les ennemis ne nous délogeront pas des positions qu'ils nous ont assez maladroitement laissé occuper (1). » Il y avait, en effet, réciprocité de fautes : les alliés laisseraient les Russes fortifier de plus en plus la place, et les Russes laisseraient les alliés se fortifier de plus en plus devant cette même place et bâtir en quelque sorte ville contre ville. Il serait difficile de trouver un pareil exemple de siége dans l'histoire.

Les reconnaissances et le feu ouvert sur ceux qui les faisaient, ayant démontré que la place avait un armement considérable, composé de pièces de très-fort calibre et de grande portée, il fut décidé que la flotte débarquerait, pour prendre part aux opérations du siége, trente bouches à feu, dont vingt canons longs de 30, et dix obusiers de

(1) *Correspondance du colonel Guérin.*

22 centimètres de diamètre, avec trente fuséens de l'artillerie de la marine et mille marins pour servir et soutenir ces pièces, sous le commandement du capitaine Rigaud de Genouilly, appartenant au vaisseau amiral *la Ville-de-Paris* (1). Ce n'était que le prélude d'autres services du même genre que l'on demanderait à la flotte. Les batteries de la marine devraient être armées sous la direction des officiers de l'artillerie de terre.

On avait appelé des renforts de Varna : ils commencèrent à arriver. Ce furent d'abord deux régiments de cavalerie, le 1er de chasseurs d'Afrique et le 4e hussards; on en avait bien besoin pour les reconnaissances et en présence de l'audace croissante des cosaques. La 5e division d'infanterie (général Charles Levaillant), composée des brigades de La Motterouge et Couston, ne devait pas tarder non plus à être entièrement débarquée. Elle apporterait aux alliés un renfort de plus de dix mille hommes, renfort urgent, car si l'état sanitaire s'améliorait du côté des Français, il était peut-être plus fâcheux qu'auparavant du côté des Anglais, qui comptaient plus de quatre mille malades et beaucoup de morts.

Le corps d'observation du général Bosquet, avec l'aide d'une section du génie, commença le 4 octobre, sur son front, dominant les vallées de la Tchernaïa et de Balaklava, des travaux de fortifications de campagne destinés à former une suite d'ouvrages de circonvallation.

Le général du génie Bizot était continuellement en reconnaissance avec ses officiers, donnant à tous l'exemple d'un courage stoïque et du plus beau sang-froid. Pour ce service, les officiers du génie étaient partagés en cinq ou six brigades, chacune composée d'un chef de bataillon, d'un capitaine d'état-major du génie et des officiers d'une compagnie, avec une vingtaine de sapeurs. On donnait à chaque brigade le secteur de la partie de la place qu'elle devait reconnaître et dont elle avait à lever le plan sur la portion qui lui était dévolue; les officiers du génie d'une brigade passaient des journées entières autour d'une planchette gardée par une vingtaine de sapeurs ou de zouaves qui, couchés en avant d'eux, épiaient, derrière des pierres ou des pans de murs, les mouvements des sentinelles russes avancées et des cosaques

(1) Il ne faut pas s'étonner de retrouver certains détails du siége reproduits presque dans les mêmes termes par tous les narrateurs de ces événements qui se sont quelquefois bornés à copier le *Journal des opérations de l'armée*, publié dans *le Moniteur*. Nous-même, nous le suivons quand cela nous paraît utile à notre narration; c'est un droit commun à tous, dont nous n'usons pourtant qu'avec ménagement et examen, aidés que nous sommes par d'autres renseignements quotidiens.

sur lesquels on ne tirait qu'à la dernière extrémité, pour ne pas éveiller l'attention de la place et donner le signal d'une salve d'obus et de mitraille fort gênante pour le travail des ingénieurs. Si un officier se portait trop en avant, aussitôt arrivaient, au grand galop, les cosaques, pour essayer de le couper de sa troupe, par une marche de flanc, ou de l'enlever en fondant sur lui en nombre et à l'improviste. L'officier du génie avait soin d'éparpiller son monde et de cacher les mouvements de ses gardiens; car si les cosaques parvenaient à découvrir un petit rassemblement de troupes, ils se portaient en toute hâte sur la ligne d'une batterie de la place, levant leurs lances en l'air comme signal, puis s'éloignaient à toute bride pour laisser place aux boulets et obus qui forçaient la petite troupe à se retirer. Dans ces opérations du génie, l'important était de voir sans être vu, pour que l'ennemi ne pût pas se douter de ce qu'on projetait contre lui sur tel ou tel point. Aussi était-ce souvent de très-grand matin que l'on s'approchait le plus près de la place. Quelquefois aussi le génie poussait des reconnaissances plus en grand et plus ouvertes. Le 5 octobre, le général Bizot, appuyé par quelques bataillons aux ordres du général d'Aurelle, ne se mit en marche qu'à huit heures du matin pour en diriger une, vers l'ouest de la place, qui dura jusqu'à midi. Au moment où cette reconnaissance allait sortir du camp, quatre soldats furent blessés par des éclats d'obus, à trois mille deux cents mètres de la place. Ce sang fut le premier que le siége coûta aux Français. Le commandant en chef du génie se porta jusqu'à moins de six cents mètres des saillants de Sébastopol, en avant d'une jolie maison surmontée d'un clocheton octogone et dont le rez-de-chaussée formait une serre remplie des fleurs les plus rares pour le pays. Hélas ! ce lieu de délices, devenu tristement célèbre, pendant le siége, sous le nom du Clocheton, ne devait bientôt plus être que le centre d'un grand cimetière pour les Français. La place essaya, mais en vain, de faire obstacle à cette reconnaissance hardie par un feu vif et bien nourri qui heureusement ne fit pas d'autres victimes que celles du matin.

A peine les Français étaient-ils rentrés dans leur camp que les Russes firent une sortie, la poussant à un kilomètre de la place, vers la gauche de la division Forey. Ils mirent le feu à une maison qui, située sur un mamelon près de la mer, aurait pu être utile aux avant-postes des assiégeants pour les tenir à l'abri du canon des assiégés. Elle prit de là le nom de Maison-Brûlée. Les Russes bornèrent leur opération à ce petit incendie.

Mais le lendemain, 6 octobre, de grand matin, une de leurs colonnes s'avança jusqu'à la Tchernaïa, soutenue par deux batteries d'artillerie et précédée par deux cents cavaliers. Ceux-ci ne rebroussèrent chemin que devant des obus lancés par l'artillerie anglaise. La colonne se rabattit alors sur la place, après avoir un moment bivouaqué entre celle-ci et le Belbeck.

Ce même jour, 6 octobre, qui vit commencer le long nécrologe du corps du génie français pendant le siége de Sébastopol, le général Bizot résolut de faire occuper le mamelon de la Maison-Brûlée, bien en avant du Clocheton. Cette position étant celle où il comptait élever les premiers ouvrages d'attaque, il désirait que tous les officiers du génie chargés des reconnaissances la visitassent avant de retourner à leurs travaux ordinaires. En conséquence, le 6 au matin, les brigades du génie, au nombre de cinq, se rendirent à la maison du clocheton, avec un détachement de chasseurs à pied qui appuierait au besoin les troupes spéciales. Le mamelon de la Maison-Brûlée était occupé par une quinzaine de cavaliers russes. Afin de ne pas trop éveiller l'attention de la place, le plus ancien des chefs de bataillon présents, le commandant de Saint-Laurent, décida que les brigades se rendraient successivement sur le mamelon, et que celle du commandant Rittier opérerait la première. Cette brigade, composée, outre les officiers, de dix sapeurs seulement, et appuyée par vingt chasseurs à pied, s'avança en suivant un chemin qui conduisait du Clocheton vers la place. Dès que la tour crénelée du bastion du Centre aperçut cette reconnaissance, elle ouvrit son feu. La reconnaissance abandonna alors la marche debout pour une marche de flanc qui la conduisit derrière le mamelon, sur un sol percé de carrières (1), d'où les tirailleurs, après s'être embusqués, envoyèrent leurs balles aux quinze cavaliers russes; puis la petite troupe française, se divisant en trois pelotons, s'approcha du mamelon, celui du milieu attaquant de front le centre, tandis que les deux autres contournaient la hauteur que l'ennemi abandonna presque aussitôt. On put alors faire le tour de la Maison-Brûlée, malgré le feu des tirailleurs russes et l'artillerie du bastion du Centre qui envoyait des boulets. La brigade Rittier, de laquelle faisaient partie les officiers Roulet et Guilhot, avait à peine terminé cette opération, que les quatre autres brigades arrivèrent. De ce point culminant, les

(1) Il y avait des carrières, dont il sera plusieurs fois parlé, tant du côté et en avant des attaques françaises que du côté des attaques anglaises. On verra qu'une partie de ces carrières servit longtemps d'embuscades aux Russes et aux alliés.

officiers du génie reconnurent la place avec son grand mur crénelé et ses tours garnies d'embrasures, qui recommencèrent à envoyer des volées d'obus, pendant qu'à peu près indifférents à ce bruit et plantés en quelque sorte comme des jalons, ils prenaient leurs mesures et se livraient à des opérations trigonométriques pour s'assurer de la distance de cette position aux batteries ennemies. Bientôt arriva, en compagnie d'autres officiers, le général Bizot, qui, jugeant que la place pourrait faire une sortie, fit descendre les troupes du génie sur le revers du mamelon, pour s'abriter des coups directs de la place, en attendant l'arrivée d'un bataillon de renfort qu'il venait de faire demander et qui assura la prise de la position, position importante que les Russes auraient dû chaudement défendre, et sur laquelle ne tardèrent pas à être établies les premières batteries françaises.

Le soir, la brigade Rittier retourna sur le terrain de ses opérations ordinaires, en avant du bastion du Mât, en passant du côté du Clocheton, à cinq minutes duquel se trouvait un petit plateau d'où l'on découvrait parfaitement la place. Le bastion du Mât, ainsi nommé parce qu'on voyait une haute perche s'élever du centre de son terre-plein, montrait toutes ses lignes, éclairées par le soleil couchant, et ses faces, partie dans l'ombre, partie dans la lumière. Le moment était propice pour en déterminer le prolongement. Mais, en ce moment, les officiers du génie, à leur retour de la Maison-Brûlée, furent frappés, à travers les demi-teintes du jour expirant, par la marche silencieuse et morne d'un groupe de soldats portant un brancard sanglant. Ils s'approchèrent et reconnurent sur ce brancard un de leurs camarades les plus aimés, les plus dignes de l'être, le capitaine Schmitz, officier plein d'espérance. L'infortuné avait été atteint à la partie supérieure de la cuisse par un boulet en ricochet, venant de la tour du Centre, devant la maison, déjà mortuaire, du Clocheton. Malgré d'atroces douleurs qu'il ne pouvait se défendre d'exprimer par des cris, par des demandes violentes de soulagement à tout prix et des mouvements impétueux et désordonnés sur sa couche, le capitaine Schmitz laissait voir sur son noble et beau visage l'expression la plus sublime d'une lutte suprême de la puissante vitalité de la jeunesse contre un agent destructeur plus fort qu'elle, et cette scène émouvante, dit l'auteur de la *Relation médico-chirurgicale de la guerre d'Orient*, faisait verser des larmes à tous les assistants. L'infortuné expira, le soir même, dans les bras de son frère, capitaine d'artillerie. C'était le premier officier que l'armée française perdait devant Sébastopol; on n'en était pas encore à ces tristes jours où, à force

d'en verser, on n'aurait plus de larmes à donner à ses amis les plus chers, où les officiers les plus dignes d'être regrettés, d'être accompagnés à leur dernière demeure, s'en iraient aussitôt oubliés que morts; les funérailles du jeune officier du génie furent presque celles d'un général, par le nombre et la qualité de ceux qui y assistèrent. Le général Bizot, les commandants Guérin, Dumas, Saint-Laurent, ces autres victimes prédestinées d'un même corps, y assistaient avec tous leurs frères d'armes, le général de Lourmel aussi qui ne devait pas non plus survivre à ce siége, et nombre d'officiers appartenant aux différents corps de l'armée.

Dans la nuit du 6 au 7 octobre, un officier, dont il est regrettable que le journal des opérations du siége ait tu le nom, tout en louant sa hardiesse, poussa avec dix tirailleurs algériens seulement, et à la manière arabe, une audacieuse reconnaissance au delà de la Tchernaïa, jusqu'au Belbeck. Le 7 octobre, à six heures du soir, le général de Lourmel, à la tête de neuf bataillons d'infanterie, alla s'établir, de manière à ce qu'on ne pût en être débusqué, sur le mamelon de la Maison-Brûlée, reconnu et déjà pris la veille par le génie; il occupa en même temps les hauteurs avoisinantes, resserrant ainsi le siége de la partie sud de la place. Les Russes s'aperçurent trop tard de la faute qu'ils avaient commise en ne défendant pas la Maison-Brûlée.

Le lieutenant général Rischof, à la tête de vingt-huit escadrons et d'une batterie légère, qu'appuyaient deux régiments d'infanterie, s'avança de la ferme de Mackensie pour reprendre la position. Mais, après avoir enlevé un petit poste de cavalerie anglaise, il fut vigoureusement ramené par deux compagnies du 19e bataillon de chasseurs à pied et par un bataillon du 39e de ligne. Le général Rischof repassa la Tchernaïa pour retourner à la ferme de Mackensie.

Cependant les travaux de circonvallation avançaient, et, à la date du 8 octobre, formaient déjà une ligne respectable. On était presque partout sur le roc le plus dur, ce qui rendrait les travaux d'approche d'une lenteur et d'une difficulté extrêmes. En beaucoup d'endroits, il fallait aller chercher dans de profonds ravins les terres nécessaires à l'établissement des retranchements.

La résolution étant prise en conseil de commencer à établir des batteries sur un front bastionné à huit ou neuf cents mètres de la place, il fut arrêté que le génie ferait ses premiers travaux de tranchée pendant la nuit du 9 au 10 octobre. Des dépôts furent établis à cet effet, et une

petite ambulance pour les blessés fut installée dans une construction appelée, en raison de sa position, Maison des Carrières. Les colonels Tripier, du génie, et Lebœuf, de l'artillerie, furent chargés, sous les ordres des généraux Bizot et Thiry, de la direction de leur arme respective. Le lieutenant-colonel d'état-major Raoult fut investi, dans l'origine, des fonctions de major de tranchée.

Dans le moment où l'on achevait de prendre les dispositions nécessaires pour l'ouverture de la tranchée, l'ennemi fit une nouvelle sortie du côté de la position de la Maison-Brûlée, dont il comprenait de plus en plus l'importance. Quatre de ses bataillons, appuyés par une batterie de campagne et précédés d'une ligne de tirailleurs, s'avancèrent en bon ordre jusqu'à deux cents mètres d'un lieu où les détachements français de grand'garde,— 5e bataillon de chasseurs à pied, 2e bataillon du 36e de ligne, 2e bataillon du 22e léger,— les attendaient en silence à genoux ou couchés derrière des abris en terre et des plis de terrain.

Quand elle vit l'ennemi à bonne portée, la grand'garde commença un feu bien nourri auquel il fut répondu par de l'artillerie placée sur les flancs de la colonne de sortie. Le général Canrobert qui, dans ce moment, visitait les avant-postes français, arriva du côté où le bruit de la mousqueterie et celui du canon étaient entendus ; il fit avancer deux bataillons qui, pendant que les tirailleurs s'élançaient par bonds et par sauts et de pierre en pierre, en continuant le coup de feu, commencèrent à se déployer, puis chargèrent les Russes à la baïonnette, les forcèrent à faire retraite, et les poursuivirent jusqu'à trois cents mètres des ouvrages avancés. La sortie rentra dans la place sans avoir rien accompli.

Ce petit combat, qui avait coûté aux Français deux hommes tués et cinq blessés, s'était passé dans l'après-midi du 9 octobre. A neuf heures du soir, à la faveur d'une obscurité tempérée par un demi-clair de lune, et d'un vent du nord-est assez violent pour empêcher le bruit des instruments, frappant le sol, de parvenir jusqu'à la place, seize cents travailleurs, divisés en reprises et soutenus par huit bataillons de garde, furent envoyés du côté de la Maison-Brûlée, autour de laquelle il avait été décidé d'établir une grande redoute armée de batteries. Les troupes sont conduites en ordre et en silence sur le mamelon. Les hommes se couchent le long d'un cordeau placé d'avance à terre ; puis, à un signal donné, ils se relèvent, creusent le sol avec leurs pioches, et jettent en avant d'eux, avec la pelle, tout ce qu'ils en retirent, de

manière à s'en faire un abri : — la première parallèle est commencée et la tranchée est ouverte (1).

La place ne s'aperçut de rien et ne tira pas un seul coup de canon pendant la nuit. Mais quand vint l'aube du jour, les assiégés ayant tout à coup reconnu une ligne grisâtre de terres qui chevronnait le sol, menaçant de s'avancer peu à peu, en zigzag, jusqu'au pied de leurs ouvrages, firent tonner leur artillerie et pleuvoir leurs boulets et leurs obus. Il était trop tard. Les travailleurs du génie français avaient déjà obtenu un fossé, un parapet et une banquette de mille à douze cents mètres de long, à une distance de neuf cents mètres des lignes ennemies.

Les Anglais ne devaient commencer leurs travaux d'approches, sur la droite, que le jour suivant. Ils construisirent, pour y installer une batterie, un ouvrage en terre qui fut, dans la nuit du 10 au 11, l'objet d'un feu terrible de la part des Russes. Le soir du 11, le capitaine du génie Chapman, qui, plus heureux, mais non plus habile ni plus dévoué que les officiers du génie français, devait s'élever en quelques mois au grade de colonel, ouvrit définitivement la tranchée anglaise dans une étendue d'un kilomètre quatre-vingt-dix-sept mètres, au bruit désormais presque incessant des canons de Sébastopol. On trouva des difficultés extrêmes de ce côté. Quand le travailleur avait péniblement enlevé les premières couches d'un sol déjà dur et pierreux, il rencontrait le rocher à vif et des formations volcaniques, sur lesquels ses outils étaient impuissants à mordre. Alors on en était réduit à faire

(1) LA TRANCHÉE.

La tranchée est un fossé de deux à trois mètres de largeur sur un mètre de profondeur, dont les terres, rejetées du côté de la place, forment un abri contre les coups de fusil et de canon. Un homme debout et de la plus grande taille a ainsi au-dessus de sa tête plus de soixante-dix centimètres de terre qui le masquent aux vues et aux coups de l'ennemi. Quand la tranchée a été ouverte dans un terrain difficile, les terres de déblai sont retenues dans des gabions de quatre-vingts centimètres de hauteur, couronnés de trois fascines mises horizontalement, formant une hauteur d'un mètre trente centimètres au-dessus du terrain. De distance en distance on dispose, au moyen de quatre à six sacs remplis de terre, des créneaux à travers lesquels les tirailleurs, montés sur des gradins pratiqués dans la terre, tirent contre les sorties et tout ce qui se montre sur les remparts de la place. Le travail de jour consiste à élargir les tranchées, à renforcer les parapets, à remplacer les gabions abattus par le canon, à réparer les brèches faites dans la terre par l'explosion des obus. Des détachements d'infanterie, de deux à six cents hommes, sont mis à la disposition du génie, qui les arme de pelles et de pioches; des troupes de garde sont dans les tranchées, les armes prêtes et la baïonnette au bout du fusil, afin de repousser les sorties que pourrait tenter la place.

venir d'assez loin la terre nécessaire aux gabions et aux sacs du génie. En quelques endroits, il était impossible de former le moindre parapet. Mais, quoi qu'en aient dit les auteurs anglais, les obstacles furent en général du même genre du côté des Français qui, selon eux, auraient seuls trouvé, sous la première couche de terre et de pierre, de belles couches d'argile, dont l'utilité n'a pas besoin d'être démontrée, pour la construction des ouvrages. Par la suite on verra que la lenteur des travaux anglais tenait à leur manière de procéder peu expéditive, à l'éloignement où se trouvait Balaklava du point des opérations de siége, et au défaut de bras d'ouvriers. En Angleterre, le bon ouvrier ne se fait jamais soldat. En France, où la conscription peut livrer à l'armée les bras les plus industrieux, le soldat est presque toujours vraiment ouvrier de sa nature, et entre ses mains, à un jour donné, les travaux de la droite, confiés uniquement aux Anglais dans le principe, marcheraient comme ceux de la gauche.

C'est, dès à présent, une occasion d'expliquer pourquoi ce fut un grand inconvénient que la droite des attaques fût échue aux Anglais. La place était beaucoup plus vulnérable, comme l'événement devait le prouver, même après qu'on y eut accumulé travaux sur travaux, par la droite que par la gauche. De bons esprits voyaient dès lors que la tour ou plutôt la hauteur de Malakof était, non pas la seule clef, mais la principale clef de Sébastopol. Cette position culminante des abords de la place du côté de la Karabelnaïa rendait ceux qui la possédaient maîtres du port militaire et des bassins, plus directement encore que l'occupation de la ville, dont les assiégés eussent d'ailleurs été obligés de se retirer, si les assiégeants les avaient tenus sous le canon de Malakof, comme l'événement l'a prouvé beaucoup trop tard. Or, la hauteur de Malakof présentait des défenses si faibles, suivant la remarque déjà rapportée, que sa prise « eût été un jeu d'enfant quand on arriva devant Sébastopol. » Le Mamelon-Vert qu'il fallait posséder pour se rendre maître de Malakof était si complétement encore dépourvu d'ouvrages russes, que l'habile autant que brave commandant du génie de Saint-Laurent proposa de faire passer la première parallèle des attaques, en partant du ravin du Carénage, par ce mamelon qui aurait servi d'abri contre Malakof. La correspondance du colonel Guérin, qui est celle toutefois d'un homme résigné à tirer le meilleur parti possible de la gauche, signale à chaque page, pour ainsi dire, l'avantage des attaques par la droite ; elle déplore que l'insuffisance numérique des Anglais ne permette

pas d'avancer promptement de ce côté et donne à l'ennemi le temps et la facilité d'y accumuler des obstacles qui naguère n'existaient pas. On verra ce qu'il fallut de démarches et de peines aux Français pour décider les Anglais, même après que ceux-ci eurent éprouvé les plus grands malheurs et se furent vus réduits des deux tiers, à laisser à leurs alliés le soin d'avancer une partie des approches de droite et d'attaquer du côté qu'ils s'étaient réservé. L'amour-propre national qui empêcha les Anglais de céder promptement une notable partie des attaques de droite, devait être la perte de leur armée d'abord, celle de milliers de Français ensuite, et l'une des principales causes d'une prolongation presque infinie du siége.

Dans la position qui lui était faite, le corps du génie français tira tout le parti possible des attaques de gauche. Par là aussi, quoique moins facilement, on pouvait entrer dans la place, mais à condition de ne pas attendre que chaque rue de la ville fût minée et que chaque maison pour ainsi dire fût mise en état de soutenir un siége particulier. Le corps du génie ne fit pas défaut à la tâche qui lui était dévolue, le corps de l'artillerie non plus ; mais il n'en fut pas de même du matériel de siége, qui longtemps devait rester au-dessous de ce qu'auraient exigé les plus humbles notions de la guerre vis-à-vis d'une place beaucoup moins forte que celle à laquelle on avait affaire.

Le 10 octobre, l'artillerie française, mettant le plus tôt possible à profit les travaux du génie, avait commencé ses batteries ; mais son parc de siége était pour ainsi dire une dérision vis-à-vis de la formidable artillerie de Sébastopol. C'est ce que ne mesurèrent pas les généraux en chef avec tout le coup d'œil désirable. En effet, ce parc ne se composait encore que de douze canons de 24, douze de 16 (1), douze obusiers de 22 centimètres (2), huit mortiers de 27 centimètres, huit de 22 centimètres, quatre de 15 centimètres, ensemble cinquante-six pièces, auxquelles toutefois il importe d'ajouter trente et une pièces d'une grande puissance, débarquées et servies par la marine, ce qui donnerait un total pour les Français de quatre-vingt-sept bouches à feu. On péchait par le nombre, par le calibre et la portée des pièces ;

(1) Par canons de 16 et de 24, qui sont des engins de siége et de place, on entend des pièces dont les boulets sont de 16 et de 24 livres.

(2) Le calibre des obusiers et des mortiers ne se mesure pas, comme celui des canons, par le poids du projectile, mais par le diamètre de ce projectile. Quand on parle d'un obusier de 22, cela signifie un obusier dont l'obus a 22 centimètres de diamètre. Il en est de même pour les mortiers. Un mortier de 22, de 27 ou de 32, etc., est celui dont la bombe a 22, 27 ou 32 centimètres de diamètre.

on péchait même par la quantité beaucoup trop bornée des approvisionnements. On n'en avait, du côté des Français, que pour tirer cinquante mille coups de canon ; du côté des Russes on pouvait en tirer des centaines de mille. Or, on sait que le succès d'un siége est presque tout entier dans la supériorité, comme nombre et force de pièces et de projectiles, sur l'artillerie de la place.

Les Anglais, qui avaient tout leur train de siége sous les ordres du lieutenant-colonel Gambier, attendaient mieux peut-être de leur artillerie que de celle des Français, à cause de leurs canons à *la Lancastre,* dont la portée était considérable sans doute, mais dont on s'était exagéré les effets. Ils commencèrent néanmoins, dès le début, à comprendre que leur position de Balaklava était, par sa distance de Sébastopol, beaucoup moins avantageuse que celle des Français à Kamiesch. Les difficultés du transport de leurs pièces d'artillerie aux points où elles devaient être établies en batteries furent très-graves, dans ce pays montueux, par des chemins effondrés, et à une distance de près de huit kilomètres. « Il faut avoir vu, dit un témoin oculaire, le travail nécessaire à l'ascension d'un seul canon à la Lancastre, coûtant quelquefois la vie à dix chevaux, pour se le figurer. »

Les Français élevèrent, sur l'attaque de gauche des alliés, six batteries. Les batteries n°s 1 et 2 appartenaient à la marine ; elles étaient formées : la première, de deux obusiers de 22 centimètres de diamètre et de sept canons de 30 longs (1); la seconde, de quatre obusiers de 22 centimètres et de huit canons de 30 longs. Les batteries n°s 3, 4 et 5, formées par l'artillerie de terre, se composaient : le n° 3 de six mortiers de 27 centimètres et de deux mortiers de 22 centimètres ; le n° 4 de deux mortiers de 22 centimètres et de six canons de 24 ; le n° 5 de six canons de 24, de deux canons de 16 et de quatre obusiers de 22 centimètres.

Dans l'après-midi du 11 octobre, un bâtiment autrichien, chargé de vivres pour l'administration, fut poussé par le vent sous le feu de Sébastopol qui, sans égard au pavillon, lui lança une masse de projectiles. Ce navire alla s'échouer en arrière de la division Forey ; il fut renfloué dans la nuit par les marins français, sous la protection du 74e de ligne. On s'imagina en Europe, surtout en France et en Angleterre, que cet incident, injurieux pour le pavillon autrichien, qui est

(1) Il y a des canons de 30 longs ou courts, suivant l'usage. Les longs conviennent pour les embrasures des batteries, et ce sont ceux dont on a fait le plus d'usage au siége de Sébastopol ; ils furent fournis par la marine.

le même dans la marine marchande et dans la marine militaire, engagerait le gouvernement de l'empereur François-Joseph un peu plus avant dans la querelle des puissances occidentales contre la Russie. C'était bien peu connaître le gouvernement autrichien, si habile à dévorer les insultes qui lui viennent des forts, si disposé à venger celles qui lui viennent des faibles.

Cependant, la marine française s'employait de toutes les manières, avec autant d'abnégation que de dévouement, aux travaux d'attaque des troupes de terre, à faire, dans l'intérêt de celles-ci, des reconnaissances, à les sauvegarder contre les mouvements, d'ailleurs peu probables, de la flotte russe, à les renforcer et à les approvisionner. Elle était dès lors, comme elle le fut durant tout le siége, la base d'opérations, la mère nourrice, l'hôpital et le salut de l'armée de débarquement. L'amiral Hamelin, avec le gros des vaisseaux à voiles de sa flotte, stationnait à la hauteur de la Katcha, dans le voisinage de l'amiral Dundas et de l'escadre anglaise. Cinq bâtiments de guerre à voiles et dix corvettes à vapeur, sous les ordres du contre-amiral Lugeol, transportaient, de Varna et de Bourgas, en Crimée les renforts impatiemment attendus par les généraux alliés. *L'Iéna,* une frégate anglaise et deux vaisseaux ottomans se tenaient dans la baie d'Eupatoria pour assurer le ravitaillement de la flotte. Une division de vapeurs français, composée du *Napoléon,* de *l'Ulloa,* de *la Mégère* et de *la Pomone,* s'était réunie à un nombre à peu près égal de bâtiments anglais, pour surveiller la côte entre Balaklava et Yalta. Le gros de l'escadre à hélice et des bâtiments à roues, qui avait débarqué le matériel de siége, croisait au sud-est de Sébastopol, sous les ordres du vice-amiral Bruat.

Sur la proposition de celui-ci et de l'amiral Hamelin, le général Canrobert avait décidé que l'on établirait sur l'emplacement d'un ancien fort génois, du côté de la mer, une sixième batterie qui, malgré l'éloignement de son tir, contre-battrait avantageusement, pensait-on, l'artillerie de la Quarantaine et appuierait l'extrême gauche des attaques françaises. Elle devait se composer de quatre canons de 50 (1), fournis par *la Ville-de-Paris, le Henri IV* et *le Bayard,* et de six obusiers de 22 centimètres, tirés de *l'Alger* et de *la Ville-de-Marseille ;* chaque bâtiment devait procurer le personnel de quatorze hommes par pièce, nécessaire à la manœuvre. *Le Marengo, le Suffren*

(1) Les canons de 50 sont fort rares aujourd'hui. On en arma, dans le commencement du siége, cette batterie n° 6, dite aussi de la Quarantaine ; mais l'essai, comme on le verra, n'en fut pas heureux et ne fut pas renouvelé.

et *la Pomone* débarqueraient en outre soixante-dix marins fusiliers. Enfin, l'ensemble des renforts fournis par la marine française à l'armée de terre, s'élèverait, dans la première quinzaine d'octobre, à quarante bouches à feu et à quinze cents hommes d'élite placés sous les ordres du capitaine Rigaud de Genouilly, commandant les batteries de la marine à terre, avec le concours des capitaines de frégates Méquet, Pichon, de Lescure, Penhoat, et de cinquante lieutenants, enseignes ou aspirants. L'amiral Bruat s'étant embarqué avec plusieurs officiers du génie, d'artillerie et d'état-major, sur le vapeur *le Roland*, capitaine Le Noury de La Roncière, avait procédé, dès le 6 octobre, à une nouvelle reconnaissance de la côte entre les baies de Streletska et de la Quarantaine, ainsi qu'au débarquement des pièces destinées à la batterie du fort Génois. Précédé de douze grandes embarcations, que de rapides rameurs avaient poussées sans être aperçus, *le Roland*, ayant été découvert, n'en avait pas moins continué son exploration et son débarquement sous une grêle de boulets et d'obus, sans que cette double et délicate opération lui eût coûté un homme.

Le capitaine d'artillerie Magalon commença, dans la nuit du 12 au 13 octobre, l'établissement de la batterie du fort Génois, dont le commandement serait confié au capitaine de frégate de Penhoat.

Les Anglais établirent, sur leur gauche, du côté des Français, quatre batteries d'ensemble trente-six canons, et, sur leur droite, vingt canons également en batteries ; ils eurent en outre, de ce dernier côté, deux batteries de Lancastre et une batterie de quatre canons lançant des projectiles du calibre de 68. Les batteries anglaises auraient été formidables, si elles n'eussent été dressées à trop grande distance, environ un kilomètre trois cent quarante-quatre mètres de la place. Une brigade de marins anglais fut aussi débarquée, avec quelques pièces d'artillerie tirées des vaisseaux. Mille d'entre eux s'établirent sur les hauteurs au sud-est de Balaklava, où furent mis en position plusieurs obusiers de 24 et de 32 centimètres; huit cents autres marins furent installés à Kadikioï. Les troupes de lord Raglan souffraient beaucoup et supportaient avec peine les brusques variations de la température. La brigade des gardes, composée dans le principe de trois mille soldats, était, dès le 13 octobre, réduite de six cents hommes et avait perdu quatorze officiers sur quarante. Pendant que le corps médical français, par son zèle et son dévouement, méritait les éloges de tous, lord Raglan était obligé de rappeler, dans des ordres du jour sévères, le corps médical anglais au sentiment du devoir. Néanmoins, les Anglais avaient déjà ou-

vert leur tranchée dans une étendue d'un kilomètre trois cent soixante-douze mètres.

Les travaux des alliés entrepris en vue d'un prochain bombardement de la partie sud de Sébastopol, combiné avec le feu de la flotte, furent poursuivis, tant par le génie que par l'artillerie, du 10 au 16 octobre, non sans être inquiétés par les projectiles qui partaient de la place. Le bastion du Mât, celui du Centre, eu égard à l'attaque de gauche, et le bastion de la Quarantaine, se faisaient surtout remarquer par la puissance de leur feu. Des vedettes russes, se tenant en observation au sommet de mâts fort élevés, de manière à plonger dans les tranchées, indiquaient aux pointeurs de la place les endroits vulnérables des assiégeants. De temps à autres, des civières passaient emmenant des blessés à l'ambulance. Par une nuit sereine, on distingua une fusée qui, de la place, s'éleva lentement vers le ciel à une grande hauteur, puis qui retomba et fit entendre une sourde explosion. C'était une bombe, l'une des premières qui fussent parties de Sébastopol. Elle fit explosion dans un fossé au fond duquel travaillait une escouade de braves matelots, et elle en tua ou blessa grièvement vingt-quatre. Dans la journée du 14 octobre, le tir de la place partant de tous les points qui avaient vue sur les ouvrages des alliés, à raison de huit cent cinquante coups de canons, obusiers et mortiers, seulement d'une heure à deux de l'après-midi, force fut de suspendre les travaux jusqu'à la nuit. Afin de gêner le feu des assiégés, particulièrement celui du bastion du Mât, on creusa de petites tranchées dans lesquelles on posta des tirailleurs d'élite qui, avec leurs excellentes carabines, abattaient les artilleurs ennemis à travers les embrasures de leurs ouvrages.

Les reconnaissances continuaient, mais sans amener d'engagements sérieux. Le 15 octobre, le général d'Autemarre en poussa une vers la Tchernaïa, à la tête de trois pelotons de chasseurs et de quatre compagnies de zouaves qui délogèrent les cosaques des bouquets de bois qu'ils occupaient auprès de la rivière, mais qui n'empêchèrent pas la place de recevoir, comme les jours précédents, tous les renforts en hommes, en munitions et en vivres dont elle pouvait avoir besoin. La porte du nord était et serait toujours ouverte.

Après beaucoup de lenteurs, les généraux en chef alliés montraient maintenant une précipitation que l'on serait fondé à attribuer aux instances de leurs gouvernements, placés sous le coup de l'annonce prématurée d'une nouvelle et décisive victoire. Leur impatience était telle, qu'ils n'attendirent ni que le génie eût bien assuré ses premiers tra-

vaux, ni que l'armement de la batterie du fort Génois fut complet,— quatre Paixhans seulement étaient installés,— ni enfin que les Anglais eussent monté en batterie le plus grand nombre de leurs mortiers, pour commencer le bombardement, dont on n'espérait pas moins que la chute de la place. La déception devait être aussi grande que la présomption.

Quelle était l'opinion du général de l'artillerie française et des officiers sous ses ordres à l'égard de ce bombardement? Nous l'ignorons. Mais, en ce qui concerne le génie, nous avons des preuves en main que l'opinion de ce corps était généralement très-défavorable à cette opération, la jugeait extrêmement prématurée après les lenteurs infinies qui avaient suivi la bataille de l'Alma et dans la grande insuffisance de l'artillerie où l'on était, relativement aux batteries de la place (1). Quant à l'opinion du général Canrobert, elle était telle, qu'il avait donné des ordres pour qu'à la première trouée faite à l'enceinte, l'assaut fût entrepris et Sébastopol enlevé de vive force. L'opinion de lord Raglan différait peu de celle du général français : car il avait ordonné à la cavalerie de lord Lucan et à une réserve commandée par le général Campbell, de se tenir prêtes à marcher au premier signe. Les deux commandants en chef se tiendraient à portée l'un de l'autre : le général Canrobert en un lieu dit la Maison-d'Eau, à la gauche de la ligne anglaise, lord Raglan dans les carrés britanniques, sur le front de la division de sir Richard England.

Les formidables batteries que Totleben avait construites avec un art et une rapidité qui déjà le mettaient hors de ligne, étaient armées de deux cents pièces de gros calibre, et dominaient toute la partie sud de Sébastopol. Et cela était tout à fait indépendant des batteries protectrices de la rade et de l'artillerie des vaisseaux placés derrière leurs abris. Les Russes avaient, dit-on, du calibre de canon égal à celui des

(1) Nous lisons dans la correspondance d'un officier du génie, traitant de cette affaire à la date du 16 octobre, veille du bombardement : « Le général Bizot ne paraît pas rassuré sur le résultat de l'entreprise et se montre fort soucieux. »

Et dans une correspondance émanée du colonel Guérin : « Le général Canrobert se flatte qu'au bout de deux ou trois heures l'artillerie de la place sera ruinée, et donne ses ordres pour tenter une attaque de vive force; mais il pourrait bien se tromper et voir son feu promptement éteint par celui de la place. Les Russes n'ont pas cessé un instant de travailler à compléter leurs défenses, et chaque jour nous voyons s'élever de nouvelles batteries. A l'inverse de ce qui doit avoir lieu dans tous les siéges, nous sommes inférieurs de moitié *au moins* en artillerie aux assiégés maîtres de la rive droite du port, par où ils ont reçu des renforts considérables; ils se ravitaillent et approvisionnent à volonté la ville. »

obusiers de 22 centimètres des assiégeants. A cet immense armement de la place, les alliés, outre l'artillerie de leur flotte, qui ne pouvait servir que de diversion, n'avaient à opposer, du côté des Français, que cinquante-trois pièces, et du côté des Anglais que soixante-treize pièces ; ensemble cent vingt-six bouches à feu.

Le 17 octobre, à la pointe du jour, par un temps clair et parfaitement calme, tous les alliés prirent les armes. Le corps d'observation du général Bosquet alla occuper les lignes retranchées du mont Sapoune qui dominaient la baie du Carénage. Des colonnes d'assaut, formées de troupes d'élite et soutenues par tout le corps de siége, se tenaient à la disposition de l'attaque. Des artilleurs n'attendaient plus que le signal convenu pour commencer le feu des deux attaques à la fois, auquel viendrait prendre part la flotte, avec mission de battre le fort de la Quarantaine, le port et la partie sud de la place.

A six heures et demie, trois bombes s'élevèrent horizontalement et coup sur coup de la batterie française n° 3, décrivant dans l'air leurs courbes prolongées. C'était le signal.

Aussitôt les cent vingt-six pièces des alliés tonnèrent toutes à la fois d'un bout à l'autre des deux attaques. Les deux cents pièces de Totleben y répondirent incontinent. On put juger, presque dès le début, de la supériorité des batteries ennemies. Plusieurs pièces, du côté de l'attaque française, furent, dès lors, mises hors de service, et d'autres menaçaient déjà ruine. Les généraux alliés attendaient de la part de la flotte une diversion immédiate qui ne put avoir lieu aussitôt qu'ils l'auraient voulu, par suite du calme extrême de la mer qui nécessita l'accouplement des vaisseaux à voiles aux frégates à vapeur, avant que les escadres vinssent développer leur ligne devant Sébastopol. Quand les généraux de terre doivent agir de concert avec les amiraux, il leur arrive trop rarement de mettre l'état de la mer au nombre des éventualités. Le général Canrobert et lord Raglan avaient tenu si peu compte des difficultés inhérentes à la marine, que ce n'était que dans l'après-midi du 16 octobre, qu'ils avaient annoncé aux amiraux l'attaque décidée pour le matin du jour suivant. Au reste, dans la circonstance, la flotte fût-elle entrée en ligne dès le commencement du bombardement, que son influence sur les événements du côté des attaques de terre n'eût pas été déterminante, puisque, si celles-ci avaient à répondre à deux cents pièces d'artillerie, les vaisseaux auraient eu dès lors assez de s'occuper des quatre cent soixante et onze pièces dont l'ennemi leur réservait le feu. La place était en mesure de répondre

sur tous les points : artillerie et artilleurs, elle avait tout en abondance. Les généraux ne s'en doutaient pas, dit-on, avant leur inopportune attaque, et voilà pourquoi ils avaient vivement souhaité une diversion de la part des vaisseaux.

Toute la contrée était enveloppée d'épais nuages de fumée, que ne réussissait pas à balayer le vent du nord qui s'était pris à souffler tout à coup ; le sol tremblait au loin sous les incessantes détonations de l'artillerie des assiégés et des assiégeants. Il y avait trois heures que cela durait sans avantage bien marqué de part ni d'autre, les Russes ayant eu aussi plusieurs de leurs canons égueulés et démontés, quand, à neuf heures du matin, une des bombes des assiégés, tombant dans la poudrière de la batterie française n° 4, la fit sauter et lança dans l'espace les lambeaux sanglants et noircis de cinquante-sept malheureux. Le capitaine Petitpied, commandant de la batterie, et les lieutenants Bergère et Joubert furent grièvement, mais non mortellement blessés. Quant aux huit canons de la batterie, ils gisaient, démontés, à côté de leurs affûts, au milieu des ruines et des cadavres.

Néanmoins, le feu continua dans les autres batteries françaises, comme dans les batteries anglaises qui, plus fortes et plus éloignées de la place, souffraient beaucoup moins que celles de la gauche, tout en obtenant de meilleurs résultats (1). Trois quarts d'heure après la première explosion, une violente détonation, accompagnée d'un épais tourbillon de fumée montant comme une colonne en roulant des flocons de poussière noirâtre, annonça qu'une seconde catastrophe venait d'avoir lieu. C'était la caisse à gargousses de la batterie française n° 1, — batterie de la marine, — qui venait à son tour de sauter et d'occasionner des ravages analogues à ceux de la batterie n° 4. L'aspirant de marine Michel, jeune homme plein d'énergie, eut la jambe emportée d'un boulet de canon. Des servants de pièces coururent à lui pour le relever et l'emporter à l'ambulance. « Ce n'est pas de moi, leur dit-il, qu'il faut vous occuper : c'est de vos pièces. » D'autre part, la batterie n° 5, horriblement maltraitée par les projectiles des assiégés qui la prenaient de revers et d'enfilade, avait été aussi obligée de se taire. Les Français ne comptaient plus que deux batteries et demie disponibles (2) qui n'avaient pas été elles-mêmes sans souffrir beaucoup.

(1) C'est à un auteur russe (Anitschkof) que nous empruntons cette appréciation du feu des Anglais.

(2) En y comprenant, comme demi-batterie, l'armement incomplet de la batterie du fort Génois.

En cette cruelle et si prompte déconvenue, le général en chef Canrobert laissa désormais le général d'artillerie Thiry juge de ce qu'il y avait à faire. Celui-ci, qui sans doute avait apprécié l'infériorité des batteries françaises depuis la première heure du bombardement, conseilla de cesser le feu, ce qui eut lieu dès dix heures et demie du matin, sauf pour la batterie du fort Génois, d'où le capitaine Penhoat continua de tirer. Il était désormais démontré aux plus incrédules que les pièces réglementaires de l'artillerie n'avaient qu'une très-médiocre signification contre des fortifications garnies de pièces d'énorme calibre empruntées aux vaisseaux. Les batteries de la place n'ayant plus d'objet contre la gauche des alliés, se turent également de ce côté. Tout l'effort des assiégeants se concentra contre la droite.

Par là les Anglais continuaient de tirer avec succès, quoique leurs fameux canons à la Lancastre, dont l'un éclata, manquassent tous le but. C'était particulièrement sur la formidable batterie du Redan que portait leur feu, et ils avaient déjà démonté plusieurs pièces de cette grande batterie, quand, à une heure environ de l'après-midi, les escadres alliées s'avancèrent majestueusement sous une grêle de projectiles qui fouettaient la mer dans toutes les directions, l'escadre française en face du fort de la Quarantaine et des ouvrages extérieurs du sud-est de la rade, à partir de la petite baie de Chersonèse, l'escadre anglaise en face du fort Constantin et des ouvrages extérieurs du nord-ouest de cette même rade de Sébastopol.

Si tout l'armement du côté de la mer et du port avait eu des vues utiles sur les escadres, les vaisseaux français n'auraient pas eu à combattre contre moins de trois cent quarante-sept canons; mais on a calculé qu'ils durent avoir à lutter contre le feu efficace de cent cinquante-cinq pièces environ, chiffre déjà considérable, et que les vaisseaux anglais se trouvèrent, de leur côté, sous le feu de cent vingt-quatre pièces (1). Quatorze vaisseaux français, ceux à voiles seulement

(1) M. le contre-amiral Bouët-Willaumez, chef d'état-major général de la flotte française, dit que les vaisseaux français étaient embossés contre :

Les batteries de la Quarantaine.	50 canons.	347
Les deux batteries du fort Alexandre.	104 —	
Les batteries du fort Saint-Nicolas.	192 —	
Et les vaisseaux Anglais contre :		
Le fort Constantin.	101 —	124
Les batteries du Télégraphe.	17 —	
Les batteries de la Guêpe.	6 —	
Total.		471

Mais on a fait observer que, du côté des Français, il était difficile de tenir compte

remorqués par des vapeurs, et quelques bâtiments inférieurs, s'embossèrent sur deux lignes courbes et endentées, à quatorze cents mètres, en moyenne, des ouvrages les plus rapprochés de la Quarantaine, la queue et le centre devant battre cet ouvrage et le fort Alexandre, et l'avant-garde pouvant atteindre, jusque de l'autre côté de la rade, le fort Constantin, plus particulièrement dévolu aux Anglais.

En tête de la première ligne étaient les vaisseaux *le Charlemagne,* capitaine de Chabannes, et *le Montébello,* portant le pavillon du vice-amiral Bruat, suivis des vaisseaux à voiles *le Friedland,* capitaine Nicolas Guérin, *la Ville-de-Paris,* portant le pavillon de l'amiral Hamelin, capitaine-commandant intérimaire de Dompierre d'Hornoy, *le Valmy,* monté par le contre-amiral Lugeol, capitaine Le Cointe, *le Henri IV,* capitaine Jehenne, le vaisseau à hélice *le Napoléon,* monté par le contre-amiral Charner, et la bombarde *le Vautour,* capitaine Causse, chargée d'essayer des pièces de longue portée et qui, depuis le commencement de l'action, joignait son feu à celui des batteries de terre. La seconde ligne était formée de *l'Alger,* capitaine Saisset, du *Jean-Bart,* à hélice, capitaine Touchard, du *Marengo,* capitaine Martin, de *la Ville-de-Marseille,* capitaine Ladebat, du *Suffren,* capitaine Borius, et du *Jupiter,* capitaine Lugeol. La frégate à hélice *la Pomone,* capitaine Adolphe Bouet, et les corvettes à roues *le Pluton* et *le Roland,* capitaines Fisquet et Le Noury de La Roncière, tenaient aussi leur place dans la ligne française (1).

du fort Nicolas, si l'on ne tenait pas compte, du côté des Anglais, du fort Michel, l'un et l'autre étant trop enfoncés dans la rade pour que les vaisseaux aient pu s'embosser contre eux et avoir à en souffrir, de même que de plusieurs batteries inférieures, particulièrement du côté de l'attaque navale française.

Le vice-amiral Hamelin, dans son rapport du 18 octobre, s'exprima ainsi :

« L'escadre française se chargeait de venir, sur les brisants du sud, s'établir à sept encablures environ contre les trois cent cinquante bouches à feu de la batterie de la Quarantaine, des deux batteries du fort Alexandre et de la batterie de l'Artillerie. L'escadre anglaise avait à combattre, sur la lisière des brisants du nord, à peu près à même distance, les cent trente canons de la batterie Constantin, de la batterie du Télégraphe et de la tour Maximilienne du nord. Si donc on suppose une ligne tracée le long de l'entrée de Sébastopol, de l'est à l'ouest, cette ligne sépare en deux parties l'emplacement de l'attaque dévolue à chaque escadre. L'amiral turc, avec deux vaisseaux, les seuls qui lui restassent dans le moment, devait jeter l'ancre au nord des deux lignes françaises, c'est-à-dire dans une position intermédiaire entre les vaisseaux anglais et les vaisseaux français. »

(1) Les vapeurs remorqueurs des vaisseaux à voiles, qui eurent aussi à essuyer le feu de l'ennemi, étaient *le Vauban,* capitaine d'Herbinghen, accouplé au *Friedland, le Primauguet,* capitaine Raynaud, accouplé à *la Ville-de-Paris, le Descartes,* capitaine Darricau, accouplé au *Valmy, le Canada,* capitaine Maissin, accouplé au *Henri IV, le*

Les bâtiments de l'escadre anglaise, en nombre à peu près égal à ceux des Français (1), prirent leurs positions devant le fort Constantin et les batteries du nord. Quatre d'entre eux, — *l'Agamemnon*, portant le pavillon du contre-amiral Lyons, *le London, l'Albion*, et *le Sans-Pareil*, — s'établirent à huit ou neuf cents mètres seulement des ouvrages russes. Deux vaisseaux de ligne turcs, *le Mahmoudiè* et *le Terscritini*, formaient le centre de l'attaque, entre l'escadre française et l'escadre britannique. Le nombre des vaisseaux engagés était peut-être trop grand : la joue du vaisseau de tête des Français touchait presque l'arrière de *la Britannia* portant le pavillon du vice-amiral Dundas, et *la Queen* fut obligée de changer de place à cause d'un bâtiment qui dérivait sur elle. La ligne française, — qui, dans sa manœuvre d'*accouplement* des vapeurs aux flancs des vaisseaux à voiles, de manière à abriter le moteur de chaque couple de l'atteinte des boulets ennemis, ne faisait que renouveler la belle opération tentée, pour la première fois et avec succès, en 1844, par le prince de Joinville, — éprouva moins d'embarras, dans son installation par le calme plat, que la ligne anglaise pour laquelle cette manœuvre était nouvelle (2).

Magellan, capitaine Kerdrain, accouplé à *l'Alger, le Labrador* accouplé au *Marengo, le Panama*, capitaine Goubin, accouplé à *la Ville-de-Marseille, l'Albatros* au *Suffren, l'Ulloa*, capitaine Baudais, accouplé au *Bayard, le Christophe-Colomb* au *Jupiter*.

(1) « *L'Agamemnon, le Sans-Pareil, le Sampson, le Tribun, le Terrible, le Sphynx, le Lynx, l'Albion, le London, l'Arethusa*, remorqués par *le Firebrand, le Niger* et *le Triton*, ont attaqué le fort Constantin et les batteries au nord, pendant que *la Queen, la Britannia, le Trafalgar, la Vengeance, le Rodney, le Bellerophon*, avec les steamers *le Vesuvius, le Furious, la Retribution, le Highfyer, le Spitfire, le Spitful* et *le Cyclops*, prenaient graduellement leurs positions, se conformant autant que possible au plan d'opérations. » (*Rapport du vice-amiral Dundas, en date du* 18 *octobre* 1854.)

L'auteur russe Anitschkof ne donne comme étant entrés d'une manière efficace en ligne, parmi les bâtiments anglais, que les suivants : *Queen, Vengeance, Albion, Britannia, London, Arethusa, Bellerophon, Rodney, Trafalgar, Agamemnon, Sans-Pareil, Terrible, Sampson*, en tout treize, qui, ajoutés aux quatorze vaisseaux français et aux deux vaisseaux turcs, donneraient un total de vingt-neuf vaisseaux.

(2) « Selon le plan d'attaque, comme il avait d'abord été conçu, le flotte française devait engager les batteries du côté du sud, tandis que la flotte anglaise descendrait du nord dans la ligne prise ensuite par *l'Agamemnon* ; mais, eu égard aux vives représentations de l'amiral français, le plan fut changé le matin même de l'action, et *la Britannia*, avec un certain nombre de vaisseaux anglais, prit la même ligne que les Français, au nord-nord-est; mais, pour effectuer ce mouvement, *les steamers amarrés le long des vaisseaux de ligne avaient à faire un long circuit, la manœuvre était nouvelle; les vaisseaux de ligne la firent assez difficilement et furent amenés à l'action plus tard que les Français qui avaient déjà pris leur position à quinze ou dix-huit cents yards de l'entrée du port.* » (Opinion des officiers anglais de *la Britannia*, communiquée à sir Édouard Colebrooke, *Journal de deux visites en Crimée*, en 1854 et 1855.

Néanmoins, de tous côtés, les vaisseaux n'allaient bientôt plus avoir qu'à attendre le signal d'attaquer les redoutables ouvrages qui déjà vomissaient contre eux leurs boulets et leurs bombes.

Le système de défense de Sébastopol du côté de la mer, préparé de longue main, s'était récemment augmenté de quelques ouvrages en terre. Il remplissait toutes les conditions que le savant général d'artillerie sir Howard Douglas propose pour les défenses des côtes : difficulté d'approche pour les vaisseaux, en raison des bancs et obstacles sous-marins ; batteries en terre (forme barbette) pour les terrains élevés ; forts en pierres casematés (à deux ou trois étages de feux couverts qui, vus de la mer, avaient l'apparence de vastes casernes, dont chaque fenêtre eût servi d'embrasure à un canon) ; choix de calibres formidables ; canons de grande portée ; obusiers et mortiers d'un grand diamètre ; enfin, concentration d'une masse prépondérante de feux croisés et plongeants, sur toute la zone navigable pour les vaisseaux ennemis. Comme on le voit, dit l'officier de marine auquel nous empruntons ces dernières observations, jamais vaisseaux n'avaient eu affaire à des fortifications aussi redoutables, et il était permis de concevoir de justes appréhensions sur l'issue d'une lutte entre leurs murailles si vulnérables et une artillerie de position protégée par toutes les ressources de l'art, et d'ailleurs servie par des canonniers aussi exercés qu'opiniâtres (1).

D'autre part, *le Naval Gunnery* (1855) fit observer que l'opération de remorquer en couple de lourds vaisseaux à voiles fut des plus longues et des plus délicates, au point qu'il fallut une heure pour faire tourner le vaisseau amiral *la Britannia,* le cap en route, une fois son ancre levée.

(1) *Attaques et bombardements maritimes avant et pendant la guerre d'Orient,* par M. Richild Grivel, lieutenant de vaisseau ; Paris, Dumaine, 1857.

M. Richild Grivel ajoute : « L'opération de conduire en position vingt-cinq vaisseaux de ligne, la plupart à voiles et appartenant à trois nations différentes, ne présentait pas de moindres difficultés : car il était évident que ces bâtiments auraient à gagner leurs postes en se présentant *de pointe* au feu des ouvrages ennemis, et, par suite, sans pouvoir riposter eux-mêmes avant que leur embossage fût terminé. Prévenus seulement la veille, dans l'après-midi, par les généraux en chef, que l'attaque générale était définitivement fixée au 17, de grand matin, les amiraux n'eurent que quelques heures de nuit pour communiquer le plan d'attaque à leurs capitaines et ordonner les dispositions préalables du combat à leurs vaisseaux, divisés entre les deux mouillages de la Katcha et de Kamiesch, distants de onze milles l'un de l'autre. Ce terme était donc bien court ; mais, par un sentiment facile à comprendre, la marine, d'ailleurs impatiente d'aller au feu, ne s'arrêta pas aux difficultés. On travailla toute la nuit, et dès que le jour, commençant à paraître, permit d'entreprendre cette manœuvre délicate, les vapeurs, ainsi qu'à l'affaire de Tanger, vinrent *s'accoupler* aux vaisseaux : le calme ne permettant pas un appareillage immédiat à la voile, les flottes

Au patriotique signal donné par l'amiral Hamelin : *la France vous regarde!* à ce signal parti de *la Ville-de-Paris*, une immense acclamation retentit sur toute l'escadre française ; il n'y eut plus de malades dans les hôpitaux du bord : fiévreux, scorbutiques, tous se jetèrent à bas du lit de souffrance et coururent spontanément se ranger à leurs pièces. Ce fut un beau moment qui rappelait les plus grands jours de la marine française. Soudain une effroyable tempête, mêlée de soufre, de fumée, d'éclairs et de tonnerres, voila le ciel et la mer, enveloppant à la fois la flotte et la place qui précipitaient l'une contre l'autre leurs monstrueuses détonations. Parfois une risée de vent faisait brèche dans l'épais nuage qui découvrait, en s'entr'ouvrant, les coques noires des vaisseaux et quelques parties des forts de la rade et du port. Quelquefois aussi les mâts des bâtiments, perçant à travers ce dôme nébuleux, servaient de points de mire aux assiégés, qui acquéraient sur les vaisseaux un grand avantage par la faculté qu'ils avaient de lancer leurs bombes sur une ligne horizontale.

Du côté de l'attaque de terre française, les quatre obusiers de la batterie incomplète du fort Génois, commandée par le capitaine de frégate Penhoat, se faisaient seuls encore entendre par intervalles. Mais les batteries de terre des Anglais ne ralentissaient par moments leur tir que pour le reprendre avec une nouvelle énergie.

Cependant les vaisseaux couvraient toute la ville de leurs boulets, qui souvent arrivaient jusqu'à la tour Malakof. Si les Russes n'avaient pas eu soin de fermer l'entrée de la rade et du port de Sébastopol en y coulant des vaisseaux, les vice-amiraux Hamelin et Bruat auraient peut-être pu, après le premier feu essuyé, donner dans les passes avec succès, venir s'échouer au fond du port et se mettre en communication avec l'armée de terre. L'un et l'autre, dans tous les cas, eussent été gens à le tenter. Et quant aux Anglais, malgré la prudence et le mécontentement de l'amiral Dundas, qui trouvait absurde la participation de la flotte à ce bombardement (1), ils eussent cer-

n'avaient pas de meilleur moyen pour rendre leur mouvement indépendant du vent et de la mer et arriver le plus tôt possible en ligne.... La plupart, laissant d'abord tomber une ancre à jet de l'arrière, puis arrêtant leur erre sur une ancre de bossoir, se trouvèrent ainsi *embossés,* sans attendre un évitage ou des mouvements d'amarres, toujours trop longs sous les boulets ennemis. »

(1) « Lorsqu'il se fût agi, pour les escadres, d'aller prendre part au bombardement du 17 octobre, comme le demandaient les généraux de l'armée de terre, nous disait, à Toulon, un officier général de la marine française, l'amiral Dundas ne cessait de répéter *stupid soldiers,* — c'est-à-dire stupides soldats, qui croient qu'on fait combattre des

tainement osé la même manœuvre, s'ils l'avaient vu faire aux Français. Le contre-amiral Lyons, que rien de grand n'étonnait, les aurait conduits dans la passe, à travers les boulets et la mitraille. Mais dans la détermination extrême que les assiégés avaient prise de couler plusieurs de leurs vaisseaux pour garantir la rade et le port, les bâtiments alliés n'auraient pu tenter d'entrer pour ainsi dire qu'à la suite l'un de l'autre, sous le feu écrasant et plongeant des forts, et ils auraient été enfilés de l'avant à l'arrière par les batteries de l'intérieur de la rade. L'imprudence des amiraux alliés eût été impardonnable, quand bien même elle aurait reçu l'encouragement téméraire, insensé, des généraux de terre, si elle eût risqué, dans la situation, une pareille manœuvre, qui aurait compromis non-seulement le sort de la flotte, mais encore et bien plus celui de toutes les troupes débarquées. Aussi fallait-il voir combien ces troupes, depuis peut-être moins équitables pour les marins, se préoccupaient pendant le bombardement de l'état des vaisseaux, qui étaient leur approvisionnement, leur renfort, leur communication avec la patrie, leur refuge au besoin, leur vie enfin tout entière. « Que deviendrons-nous, disait-on déjà, si la flotte succombe (1)? »

Quatre-vingt-deux boulets creux et pleins environ, dont plusieurs rougis au feu, atteignirent la coque, la dunette et la mâture du vaisseau-amiral *la Ville-de-Paris,* sans le mettre hors de combat. L'explosion d'un de ces projectiles, qui avait pénétré dans la chambre du

murailles de bois contre des murailles de pierre. — L'amiral Hamelin était bien d'avis aussi que les vaisseaux ne pouvaient combattre qu'avec désavantage les fortifications de Sébastopol; mais il comprenait la nécessité de son concours, ne fût-ce que comme diversion. Il résolut d'aller au feu, seul avec l'escadre française au besoin, et prit son poste de combat; ce que voyant le brave contre-amiral Lyons, il décida, sans tenir compte de l'opinion de l'amiral Dundas, d'aller prendre aussi son poste et de battre l'autre côté de l'avant-port: une grande partie de l'armée navale d'Angleterre finit par l'imiter. On prétend que le contre-amiral Lyons dit ensuite au vice-amiral Dundas : « Amiral, dans d'autres temps, vous auriez été mis en jugement » ; mais je ne garantis pas ce discours. L'amiral Dundas était cependant un brave et excellent marin, nous dit encore l'officier général de qui nous tenons ces détails; mais il croyait de son devoir, avant tout, de ne pas trop compromettre les forces navales de son pays dans une lutte inégale et qui lui paraissait déraisonnable. En compromettant la flotte, on compromettait non moins gravement l'armée de terre. »

(1) Il y eut de l'inquiétude au camp lorsqu'on apprit que la flotte avait souffert. « Que deviendrons-nous? disait-on. L'importance d'une diversion par la flotte était évidente; car jusqu'à ce que l'attaque eût été faite, nous ne savions pas que la garnison était armée sur tous les points; mais il n'y a pas lieu de blâmer la manière dont l'attaque fut faite par les vaisseaux. » (Opinion recueillie par sir Édouard Colebrooke. *Journal de deux visites en Crimée.*)

capitaine, éventra et bouleversa la dunette sur laquelle se tenait l'amiral Hamelin avec son état-major. L'officier d'ordonnance et lieutenant de vaisseau Sommeillier fut coupé en deux et lancé à la mer; l'aspirant égyptien Kourchid périt aussi; le lieutenant de vaisseau Zédé eut les deux jambes fracassées ; le premier aide de camp de l'amiral et lieutenant de vaisseau Garnault, le deuxième aide de camp et lieutenant de vaisseau Richild Grivel, le commissaire-adjoint de la marine Michelin, les aspirants Maubeuge, Puech, de Rosamel, furent blessés ou contusionnés sur le même bord ; trente-quatre matelots y furent, en outre, plus ou moins gravement atteints. L'amiral Hamelin, — tout couvert du sang de ses officiers, ayant auprès de lui son fils, enseigne de vaisseau, et le contre-amiral Bouët-Willaumez, — n'échappa, comme ceux-ci, à la mort que par miracle. Une bombe, après avoir traversé tous les ponts du vaisseau à hélice *le Charlemagne,* capitaine de Chabannes, placé en tête de la ligne française, éclata dans la machine, qui fut en partie mise hors de service. Deux hommes furent tués et trente-cinq blessés sur ce bâtiment. Un boulet de gros calibre perça, à deux pieds au-dessous de la flottaison, la carène du vaisseau à hélice *le Napoléon,* portant le pavillon du contre-amiral Charner, qui, de concert avec *le Henri IV* et l'escadre britannique, battait avec fureur le fort Constantin. Néanmoins ce vaisseau fut heureux et ne vit s'éclaircir les rangs ni de ses officiers ni de ses matelots. *Le Henri IV* eut quinze blessés, parmi lesquels l'aspirant Chevalier de Cuverville, grièvement frappé. Le vaisseau à hélice *le Montébello,* monté par le vice-amiral Bruat, fut atteint plusieurs fois dans ses étages supérieurs ; l'aspirant de La Bourdonnaie eut la tête emportée par un boulet; six matelots furent tués avec lui sur ce bord, où furent en outre cruellement blessés les enseignes Aragon et Durouret, l'aspirant Fitz-James, et vingt-deux matelots. *Le Friedland* et *le Valmy,* atteints aussi dans leurs étages supérieurs, eurent, le premier, onze hommes tués et trente-trois blessés, le second, quatre tués et dix-neuf blessés. *Le Suffren,* ne compta que quatre blessés, parmi lesquels l'enseigne Prompt, et *le Jean-Bart*, qu'un tué et un blessé. Le vapeur *le Canada*, remorqueur du *Henri IV,* compta un mort et six blessés.

Sur la ligne anglaise, atteinte surtout par le feu plongeant des batteries élevées du Télégraphe et de la Guêpe, *le London* et *la Retribution,* démâtés de leurs grands mâts et ayant le feu en divers endroits, furent obligés de se retirer. Bientôt après, ce fut le tour de *la Queen,* traînant hors du combat l'incendie qu'elle portait à son bord. *L'Albion*

eut aussi plusieurs incendies successifs à éteindre. Une bombe éclata dans le faux-pont du *Sans-Pareil; le Rodney* échoua, étant envoyé pour soutenir *l'Agamemnon* qui, placé très-près du fort Constantin, avait beaucoup à souffrir; *l'Arethusa* fut si maltraité qu'il lui fallut aller jusqu'à Malte pour réparer ses avaries. Les alliés se complurent un peu trop à s'exagérer les dégâts qu'ils avaient, en revanche, occasionnés aux ouvrages de la côte. « La maçonnerie russe, bien que fortement ébranlée et mouchetée d'une multitude de trous, ne cédait guère qu'au parapet supérieur (1). » On reconnut bientôt que le plus grand succès que pouvait obtenir la flotte contre de telles fortifications, c'était une prolongation de résistance, mais sans espérance de les réduire. Le dévouement des marins fit durer en conséquence cette lutte inégale le plus tard possible, dans l'intérêt de l'armée de terre. A une heure quarante minutes, une grande explosion se déclara au centre de Sébastopol, sans que l'on sût si elle devait être attribuée aux vaisseaux ou aux batteries de position des Anglais.

Ces dernières, assez heureuses pour pouvoir fournir encore un feu bien nourri, pendant que celles des Français en étaient réduites à ne plus rien attendre d'elles-mêmes, obtinrent, pendant quelques temps, d'importants succès. A trois heures de l'après-midi, toutes les pièces, moins trois, de la grande batterie du Redan étaient démontées; mais l'ennemi répondait encore avec les canons de ses angles rentrants. Peu après, une explosion terrible ayant eu lieu dans cette batterie, qui perdit un monde considérable, le feu du Grand-Redan cessa complétement.

Les Russes firent une perte irréparable dans la personne de l'habile et intrépide amiral Kornilof qui eut la jambe gauche emportée et la hanche déchirée par un boulet, au moment où il passait de la tour Malakof au parapet pour monter à cheval. Le soir, quand il vit que c'en était fait de lui, il demanda des nouvelles des batteries russes; on lui répondit qu'elles avaient éteint celles des alliés; il s'écria : Hourra! et mourut. La hauteur de Malakof où il était tombé reçut, en son honneur, le nom de bastion Kornilof ou Kornilouski (2). Nakimof, qui avait commandé la flotte russe à Sinope, eut la tête effleurée par un éclat de bombe, et le capitaine de vaisseau Yergomischef fut aussi blessé.

A quatre heures, un revirement favorable à l'ennemi eut lieu, par

(1) M. le lieutenant de vaisseau Richild Grivel, *Attaques et bombardements maritimes.* Il dit plus loin : « Le seul succès possible était de *résister.* »

(2) Ce récit de la mort de Kornilof est textuellement celui d'Anitschkof.

suite de l'explosion d'un caisson de munitions dans une des batteries anglaises. Néanmoins la canonnade continua par terre et par mer, mais sans avantages remarquables du côté des assiégeants, ni du côté des assiégés. La négation toutefois était en faveur de ceux-ci, puisque les alliés n'atteignaient pas leur but, qui était d'ouvrir une brèche et de livrer un assaut.

Les vaisseaux, — ce à quoi l'on ne réfléchit pas assez dans les armées de terre, — ont toujours un approvisionnement limité comme leur étendue et comme doit l'être d'avance le concours que l'on attend d'eux. Après quatre-vingts coups au plus par pièces, il faut qu'un vaisseau suspende son feu. Aussi l'officier est-il souvent obligé de modérer et de régler l'ardeur des canonniers-matelots. A six heures du soir, les vaisseaux, après avoir vu diminuer peu à peu, devant le leur, le feu de la grande batterie de la Quarantaine, malgré l'abri de son parapet de terre, ainsi que celui des batteries Alexandre et Constantin, sans que toutefois ces ouvrages eussent éprouvé des dommages capitaux, s'éloignèrent lentement et un à un, se dirigeant partie vers Kamiesch, partie vers l'embouchure de la Katcha. Le tir de l'ennemi les suivait encore pendant leur retraite volontaire. Ce tir avait été « excellent de *direction*, dit un officier de marine présent à cette action, où il se distingua sur *la Ville-de-Paris;* et si les artilleurs russes eussent trouvé des repères analogues pour leur pointage *en hauteur*, la journée eût pu se terminer d'une manière fatale pour les flottes (1). » Non-seulement les Russes avaient fait voir qu'ils possédaient une artillerie immense, mais qu'ils pouvaient tirer avec précision, à trois mille mètres, avec des pièces du calibre extraordinaire de 68 (2).

Quelques détonations se firent encore entendre du côté de la terre ; puis, la nuit approchant, tout retomba dans le silence, et l'on compta les victimes. La place avait eu onze cents hommes en minimum hors de combat (3). Les escadres alliées en avaient eu ensemble cinq cent vingt-sept, et, quoique les généraux des armées de terre se soient tus, on ne sait pourquoi, sur le chiffre de leurs pertes dans cette journée, on peut s'en faire une idée approximative et par celles de la flotte et par les chiffres de quatre officiers et cinquante-quatre hommes tués,

(1) *Attaques et bombardements maritimes,* par M. Richild Grivel.

(2) *Correspondance du colonel Guérin.*

(3) Onze cents est le chiffre de l'auteur russe Anitschkoff. Des écrivains français et anglais ont supposé que la place avait dû perdre environ quinze cents hommes, tant tués que blessés.

de quatorze officiers et quatre cent cinquante et un sous-officiers et soldats blessés, que le général Canrobert accusa comme le relevé total des pertes faites depuis le commencement du siége jusqu'au 20 octobre, chiffres qui s'appliquent évidemment presque en entier au bombardement du 17 (1). En supposant aux Anglais, cela en dehors de leurs malades, des pertes égales à celles des Français, ce ne sera pas exagérer que de porter à sept ou huit cents le nombre des hommes mis hors de combat dans la parallèle durant cette journée, où plus de cent vingt mille projectiles, selon les calculs d'un spectateur, avaient déchiré l'air (2).

(1) On lit dans la *Relation médico-chirurgicale* du docteur Scrive : « Jusque-là les blessés avaient été peu nombreux; deux chirurgiens suffisaient largement..... Le 19, une ambulance légère, conformément à l'ordre du général en chef, fut dirigée sur la tranchée à l'heure de l'ouverture du feu. La maison dite du *Génie*, située à l'origine des travaux de la tranchée, fut immédiatement occupée..... Nous avons donné des soins, dans la journée du 17 octobre, à cent dix blessés apportés sur des brancards à notre ambulance, et atteints grièvement par des éclats d'obus et de bombes, par des biscaïens, des boulets de gros calibre et par l'explosion de nos poudrières; une trentaine de blessés de la batterie de l'ancien fort Génois, situé sur le bord de la mer, furent dirigés sur les bâtiments de la flotte. Il se fit à l'ambulance du Clocheton vingt-deux amputations : sept de cuisses, trois de jambes, six de bras, deux d'avant-bras, deux de doigts. Quatre-vingt-cinq de ces blessés furent transportés, après pansements et opérations, à l'ambulance du quartier général, où deux amputations furent encore pratiquées. »

(2) La marine seule d'abord reçut des récompenses à la suite du bombardement du 17 octobre. — Furent nommés au grade de contre-amiral, les capitaines de vaisseau Rigaud de Genouilly et de Chabannes-Curton; — au grade de capitaine de vaisseau, les capitaines de frégate de Lescure, du *Montébello*, Méquet, du *Henri IV*, Penhoat, du *Napoléon*, tous trois détachés dans les batteries de terre, de Dompierre d'Hornoy, second de *la Ville-de-Paris*, commandant par intérim le vaisseau; — au grade de capitaine de frégate, les lieutenants Tricault, de *la Ville-de-Paris*, Delacoux-Marivault, du *Valmy*, l'un et l'autre détachés aux batteries de terre, Garnault, de *la Ville-de-Paris*, blessé, de Fontanges de Couzan, du *Valmy*, Lejeune, du *Jupiter*, Causse, de la bombarde *le Vautour;* — au grade de lieutenant de vaisseau, les enseignes Le Breton de Ranzegat, du *Jean-Bart*, Guyon, de *l'Iéna*, Glotin, du *Charlemagne*, Lespès, du *Valmy*, tous les quatre détachés aux batteries de terre, Sabouren, du *Jean-Bart*, Granderie, du *Pluton*, Chevalier, du *Charlemagne*, Ribell, de *l'Alger*, Tirard, de *la Mégère;* — au grade d'enseigne, les aspirants Pottier, du *Montébello*, Hamelin, du *Charlemagne*, Michel, du *Henri IV*, blessé grièvement, ces trois jeunes gens détachés aux batteries de terre, Ducampe de Rosamel, blessé, Puech, l'un et l'autre de *la Ville-de-Paris*, Seias, de *l'Iéna*, Chevalier de Cuverville, du *Henri IV*, blessé grièvement; — au grade de commandeur dans la Légion d'honneur, le capitaine de vaisseau Jurien de La Gravière, chef d'état-major général du vice-amiral Bruat; — au grade d'officier de la Légion d'honneur, les capitaines de vaisseau Le Cointe, Martin, Robin du Parc, Fabre La Mauselle, commandant *le Valmy*, *le Marengo*, *le Jemmapes* et *le Suffren;* — chevaliers, les lieutenants de vaisseau Delaage de Meux, de Somer, Richild Grivel, Favier, Gubert, Galiber, Zédé, grièvement blessé, Bruat,

Le général Canrobert reconnut loyalement son erreur d'appréciation préalable, dans son rapport adressé au ministre de la guerre : « La place, disait-il, a mieux soutenu le feu *qu'on ne le croyait;* l'enceinte, dans son énorme développement en ligne droite, portant tout ce qu'elle peut recevoir en gros calibre de marine, *lui permet de prolonger la lutte.* »

Après cet aveu, il n'y avait plus à songer à emporter la place d'emblée, comme on se l'était imaginé (1). Il fallait recourir aux moyens

Bergasse, Amet, Rallier, de Terson, ces trois derniers lieutenants détachés aux batteries de terre; les enseignes Ganteaume, Aragon, Hamelin, Prompt, blessé, Maisse ; les maîtres, seconds-maîtres, quartiers-maîtres-canonniers et matelots-chefs-de-pièce, Morozzani, Rohan, Marziac, Lejean, blessés, Pujol, amputé d'un bras, Bourbonne, blessé grièvement, Derbrée, les deux bras emportés, Bourdon, tous détachés aux batteries de terre; les seconds-maîtres et quartiers-maîtres restés à bord, Parcheval, amputé d'une jambe, Bornot, Castillon, Le Cay, Tremblot, tous les quatre blessés; les matelots aussi restés à bord, Joret, blessé, Lejouan, Francinus, Géraud, Drageul, tous trois amputés d'une jambe, Plachot, Tristant, Carie, blessés grièvement, Horé, amputé d'un poignet; l'apprenti-marin Isnard, amputé d'un bras.

Quarante-trois médailles furent en outre distribuées à des marins débarqués pour le service des batteries de terre, et soixante-cinq à des marins qui s'étaient distingués à bord des bâtiments pendant le bombardement du 17 octobre.

A ces récompenses données à la marine, dans la mer Noire, vinrent s'en ajouter presque aussitôt de nouvelles, sur l'initiative du général Canrobert. Le capitaine de frégate Bianchi fut promu officier de la Légion d'honneur. Furent nommés chevaliers, l'abbé Fournier, aumônier; les lieutenants de vaisseau Bodot, Gazielle, Boch, Molinard, de Lagrée; les enseignes Testu et Albigot; les premiers-maîtres Buisson, Ganteaume, Boury, Manche, Amourettou, Gervais; le matelot Delarose. Un maître-manœuvrier et cinq matelots eurent la médaille.

Le régiment d'infanterie de marine reçut deux croix, données au sous-lieutenant Boutté et au sergent Ricon, plus neuf médailles.

(1) Nous devons constater pourtant qu'après ce bombardement encore, beaucoup d'officiers pensaient que l'on aurait pu emporter assez facilement Sébastopol d'assaut, avec les moyens dont on disposait alors, surtout par le côté de la Karabelnaïa. Dernièrement, à propros de la prise de Malakof qui eut lieu le 8 septembre 1855, un officier supérieur nous écrivait :

« J'ai un plan de Sébastopol fait par les Russes en janvier 1854. Ce plan m'a été donné et expliqué au quartier général du général Luders par les Russes eux-mêmes de qui je le tenais. Je vous certifie que Sébastopol était sans défense du côté de la terre. Malakof, pauvre et seule batterie à droite, avait quatre pièces qui furent culbutées le 17 octobre 1854. Ce jour-là, les Russes, qui firent cesser notre feu en une heure, n'éteignirent pas celui des Anglais, qui dura encore fort avant dans la nuit. Le 8 octobre, on avait donc ouvert inutilement des tranchées devant des ouvrages imaginaires. Les officiers russes, en très-grand nombre, m'ont dit à Baktchi-Seraï, où j'allai deux jours après la paix, que si, après l'Alma, on avait donné l'assaut, on serait entré dans la ville, et que le 17 octobre la chose était aussi facile. Le 8 septembre 1855, on prit Sébastopol rempli de défenseurs sans qu'il y eut une brèche de la largeur d'une embrasure. »

Nous avons déjà dit ce que nous pensions des officiers russes qui affirmaient, après

réguliers d'attaque, se résoudre à couvrir tout le terrain en avant de Sébastopol d'un réseau de tranchées, de parallèles et de communications qui permissent de s'approcher de plus en plus de la place, de dresser batterie contre batterie, et de pouvoir enfin, à un jour donné, se précipiter sur les ouvrages démantelés pour les enlever à la baïonnette.

coup, qu'on aurait pu entrer dans Sébastopol à peu près sans coup férir après l'Alma; on a vu que tous, et les officiers de marine russe entre autres, ne tenaient pas le même langage. On parle avec raison de la faiblesse des fortifications du côté de la terre à cette époque, mais on néglige toujours de tenir compte du nombre beaucoup plus considérable qu'on ne le croyait des défenseurs de la place et de la puissance de l'artillerie tirée des vaisseaux; on ne tient pas compte davantage des vaisseaux eux-mêmes transformés en batteries flottantes et des bâtiments à vapeur qui, pouvant porter leur secours d'un point à un autre, dans la rade et dans le port, sans avoir à craindre une attaque des escadres alliées, auraient tenu lieu jusqu'à un certain point de fortifications contre les assaillants alors presque dépourvus d'artillerie. Ce que firent quatre à cinq vapeurs, les 18 juin et 8 septembre, témoigne assez de ce qu'aurait pu faire au commencement du siége la flotte russe encore presque intacte dans le port et dans la rade où les vaisseaux anglo-français ne pouvaient l'atteindre. On sait, en outre, ce qu'en quelques heures les Russes, dirigés par de bons ingénieurs, savent improviser de terrassements. Les batteries du nord auraient bien eu aussi leur valeur contre l'attaque. Vingt mille marins au moins et plusieurs bataillons qui, même après la marche de flanc du prince Menschikof, portaient à trente-deux mille hommes environ le nombre des défenseurs immédiats de Sébastopol soutenus par une armée de secours, appuyés sur les batteries du rivage, sur celle du nord, sur les batteries des vaisseaux, sur la plus formidable artillerie qui jamais ait défendu une place, avec des munitions à prodiguer sans compter, tandis que les alliés étaient obligés de ménager jusqu'à la plus extrême parcimonie leurs minces ressources, n'auraient pas laissé enlever Sébastopol en un tour de main par une armée numériquement à peine supérieure à eux, traînant à sa suite des blessés et des malades. Or, si, dès les premiers jours après l'Alma, la partie eût été très-difficile à gagner, par le seul fait du nombre des défenseurs et de la puissance de l'artillerie de la place dès le 8 octobre, il faut bien admettre qu'elle l'était plus encore le 17 octobre, quand Sébastopol avait reçu des secours. Ce sera, du reste, une question toujours fort controversée que celle de savoir si on aurait pu, oui ou non, prendre Sébastopol sans faire de siége en règle, en l'état où étaient les armées alliées après l'Alma. On a vu que le colonel Guérin, esprit hardi, n'avait pas été sans pencher vers l'opinion qu'on aurait pu prendre Sébastopol après l'Alma, mais en ajoutant qu'il n'aurait pas fallu perdre, comme on le fit, un temps précieux entre cette victoire et l'arrivée devant la place.

CHAPITRE IX.

Balaklava.

Conséquences du bombardement du 17 octobre 1854. — Attaques incessantes des Russes. — Augmentation de l'effectif de l'armée française. — Réouverture du feu des alliés, le 19 octobre. — Sortie de nuit du 20 au 21 octobre, et surprise des artilleurs français dans leurs batteries. — Travaux incessants du génie français. — Travaux de Totleben. — Renforts considérables qui arrivent, en octobre, au prince Menschikof et à la place. — Le prince Menschikof commence à prendre sérieusement l'offensive. — Il envoie le général Liprandi, avec un corps d'armée, attaquer les positions des Anglais. — Combat de Balaklava, le 25 octobre 1854. — Prise par les Russes des positions turques en avant de Balaklava. — Mouvements des Français pour secourir les Anglais. — Attaque de la seconde ligne des retranchements de Balaklava par les Russes. — Belle défense des highlanders. — Charge héroïque de la brigade de grosse cavalerie du général Scarlett (Écossais gris et dragons d'Enniskillen). — Les Russes sont repoussés dans les positions qu'ils ont enlevées aux Turcs. — Faux point d'honneur qui s'est emparé de la cavalerie anglaise. — Lord Raglan veut reprendre les canons anglais qui armaient les redoutes turques. — Il se concerte avec le général Canrobert. — Mouvements des Français et des Anglais en vue d'une reprise du combat par ceux-ci. — Ordre envoyé à lord Lucan, commandant en chef de la cavalerie anglaise, pour faire attaquer les Russes dans les positions enlevées aux Turcs. — Étrangeté de cet ordre, transmis à lord Cardigan, commandant la cavalerie légère des Anglais. — Charge brillante et téméraire qui en résulte. — La brigade de lord Cardigan est presque anéantie. — Le 4e chasseurs d'Afrique est envoyé pour protéger sa retraite. — Combat inégal et superbe de ce régiment avec la brigade du général Schabokritski. — Son heureux résultat pour les Anglais. — Réoccupation et nouvel abandon par les alliés des positions enlevées aux Turcs par les Russes. — Le général Canrobert et lord Raglan prennent immédiatement la résolution de resserrer leurs lignes et d'abandonner à l'ennemi le terrain qu'il vient de conquérir. — Fin du combat de Balaklava. — Ses conséquences. — Les Russes s'établissent sur la rive gauche de la Tchernaïa. — Effectif de l'armée russe et de l'armée des alliés à la fin d'octobre. — Nouvelles dispositions prises par les généraux alliés pour la défense de leurs positions. — Sortie et combat du 26 octobre 1854. — Le prince Menschikof établit son quartier général à Tchorgoun. — Nouveaux travaux de Totleben. — Nouveaux travaux du génie français. — Ouverture de la troisième parallèle des attaques de gauche. — Établissement de six nouvelles batteries sur ces attaques. — Lenteur de plus en plus grande des travaux de l'attaque anglaise. — Reconnaissances sur le bastion du Mât. — Les généraux alliés arrêtent qu'ils donneront l'assaut le 6 novembre, pendant que les généraux russes décident une attaque générale des positions anglo-françaises pour le 5 du même mois. — La situation se complique.

Le lendemain même de cet infructueux bombardement qui présageait aux troupes un siége homérique, toutes les correspondances privées apportaient dans les camps la nouvelle que, depuis plusieurs jours déjà, en France et en Angleterre, on croyait Sébastopol occupé par les alliés, et cela avec des circonstances si audacieusement détaillées, qu'il n'y avait plus d'armée russe en Crimée et que, par suite, cette contrée tout entière était à la merci des vainqueurs de l'Alma. Ce que déjà les généraux devaient savoir, circula jusque dans les rangs les plus obscurs des soldats, de manière à y exciter d'amères risées, de cruels dépits ; on calculait que la malheureuse opération de la veille, faite sans les moyens nécessaires, devait être une conséquence, également présomptueuse, de la présomption d'une telle nouvelle. Et de plus arriverait bientôt l'écho de cet injuste discours, colporté dans les ateliers des bourses financières : « Si le maréchal de Saint-Arnauld eût vécu

seulement quelques jours de plus, on serait dans Sébastopol. » Et cette noble et courageuse armée que le maréchal avait laissée si longtemps en Turquie se consumer dans les maladies, dont il avait enfoui l'élite dans les infects marais de la Dobroudja, qu'il avait menée si peu vivement depuis le débarquement en Crimée, qui avait perdu un temps si précieux, non par sa faute, mais par celle de la situation de son chef, depuis la bataille de l'Alma; cette armée qui avait été et qui serait encore tout ensemble le général et le soldat, aurait à ajouter à la somme de ses sacrifices et de ses résignations l'accablement moral résultant de toutes ces folles imaginations que les brises insolentes de la Méditerranée apportaient par delà les Dardanelles, jusque sur les côtes de la Crimée, jusque dans la tranchée dont elle commençait à peine à creuser dans le roc les pénibles sillons.

Il fallut deux jours pour remettre en état les batteries françaises, dont l'armement fut réglé sur de nouvelles bases.

Dans la journée du 18 octobre, le génie français poussa ses travaux sur la droite, en face du bastion du Mât, malgré les projectiles incessants qui essayaient de les interrompre. Le bastion du Mât, formant angle saillant, était théoriquement indiqué comme le point d'attaque le plus naturel du côté de la ville; il n'aurait pas été inaccessible à cette époque, si l'on y avait concentré tous ses efforts, quoique l'on eût trouvé plus de facilités pour pénétrer par le bastion Central et surtout, selon la remarque du commandant, depuis colonel Guérin, que nous aurons plus d'une fois l'occasion de rappeler, par le ravin situé entre ces deux bastions. Mais quand, plus tard, on eut laissé accumuler défenses sur défenses en arrière du bastion du Mât, la persistance à faire de ce point la principale attaque ne pouvait plus qu'être une faute qui, on le verra, ne saurait être imputée au général Bizot. La faute se développera avec les événements, et en dehors de l'action de cet habile ingénieur.

A dix heures du matin, le bruit se répandit que les Russes, enhardis par l'événement de la veille, étaient en marche pour attaquer l'arrière-garde des alliés sur la route de Balaklava. Lord Raglan et des troupes anglaises, françaises et turques, se portèrent du côté indiqué et trouvèrent en effet de la cavalerie, deux bataillons et une pièce d'artillerie russes, qui, partis du village de Tchorgoun, sous la conduite du général Sémiakine, détaché par le prince Menschikof, entreprenaient, à la faveur du brouillard, de gravir les hauteurs situées vers Kamara et occupées par les avant-postes des alliés. Les Turcs et les Tunisiens ouvrirent le feu de leurs redoutes, placées, comme on l'a dit, de ce

côté, et l'ennemi renonça sur-le-champ à son projet, mais pour ce jour seulement. Il ne cessa pas dès lors de se flatter de surprendre les alliés, les Anglais surtout, dont la surveillance était encore moins active et constante que celle des Français. La place continua de tirer, envoyant trois décharges contre deux des Anglais. Le colonel Hood, du régiment des gardes de la reine, fut tué dans la tranchée des attaques de droite.

Ce même jour, 18 octobre, l'arrivée du dernier bataillon du 1er régiment de la légion étrangère augmenta l'effectif de la 5e division (division Charles Levaillant) de l'armée française ; cette division se composa pour quelque temps de trois brigades : — 1re brigade, général de La Motterouge, 21e et 42e de ligne ; 2e brigade, général Couston, 5e léger et 46e de ligne ; 3e brigade, général Bazaine, 1er et 2e régiments de la légion étrangère, colonels Viénot et de Caprez (1). — La 5e division fut attachée au corps de siége du général Forey, et s'établit, en seconde ligne, derrière la 4e division. Par suite de cette adjonction, la 1re division, intérimairement commandée par le général Espinasse, de retour de France, jusqu'à ce que le général Bouat en eût pris la conduite, était venue se placer, sur deux lignes, à droite de la cavalerie et du grand quartier général des Français, entre le corps d'observation et le corps de siége.

Dans la matinée du 19 octobre, les alliés commencèrent leur feu, avec vingt-six pièces, comme pour montrer aux assiégés qu'ils n'étaient nullement disposés, malgré la déconvenue de l'avant-veille, à faire l'abandon de la partie engagée. Les dommages causés à la tour du bastion Central et aux embrasures de la face droite du bastion du Mât signalèrent une amélioration dans le tir des batteries françaises, auxquelles d'ailleurs celles de la place n'étaient pas non plus sans occasionner de graves avaries (2). La batterie n° 5 fut de nouveau ruinée et obligée de cesser son feu. Les capitaines d'artillerie Masset et Vassert avaient été tués, ce dernier au milieu d'un éclat de rire et conservant encore sur ses traits l'effrayante expression de la joie saisie par la mort.

Le commandant d'artillerie de Laville et le capitaine Schmitz, de la

(1) La brigade Bazaine fit, à quelque temps de là, partie d'une 6e division, dont il sera bientôt question. Ce n'était donc que provisoirement que le 1er et le 2e régiments de la légion étrangère appartenaient à la division Levaillant.

(2) « Le 19 au matin, dit le docteur Scrive, le feu de nos canons recommença, et celui des Russes nous donna soixante blessés français. »

même arme, furent envoyés pour inspecter les batteries, le premier vers la tranchée, le second du côté du fort Génois, ce qu'ils accomplirent sous une grêle de projectiles auxquels ils furent assez heureux pour échapper. Le capitaine Schmitz, arrivé à la position du fort Génois, vit la batterie n° 6 réduite à un état presque indescriptible par les bombes, les boulets et les obus à la Scharpelenne qui, en éclatant, jetaient une grêle de balles. Les parapets, les gradins, les plates-formes étaient en ruines ; les pièces et leurs affûts brisés gisaient dans une boue sanglante au milieu des têtes, des jambes, des bras séparés du tronc ; une seule pièce était encore debout, que le capitaine de frégate Penhoat, entouré d'un reste de servants de la marine, pointait lui-même avec le plus beau sang-froid. « Tant qu'il me restera un coup de canon à tirer, je ne bougerai pas, » dit l'intrépide commandant au capitaine Schmitz qui lui faisait des observations amicales sur sa persistance, tout en l'admirant. Heureusement qu'à peine instruit de cet héroïsme qui tenait haut l'honneur du pavillon, le général Canrobert courut féliciter le commandant Penhoat, dont le nom fut mis à l'ordre du jour, et en même temps lui ordonner de s'épargner en cessant son feu. La batterie du fort Génois fut même supprimée, et momentanément la marine ne servit plus qu'une batterie ; on lui en construisit immédiatement une autre à six cent cinquante mètres de la place.

Les Anglais lancèrent des fusées, dans le but d'incendier les vaisseaux à l'ancre et les édifices du port, mais ce fut sans résultat sérieux. Le feu était presque aussitôt éteint qu'allumé. Toutefois les canons à la Lancastre reprirent quelque crédit ; on put apprécier la longueur de leur portée, atteignant jusqu'à quatre mille mètres, la précision de leur tir, et la puissance de leurs boulets elliptiques, d'un poids de cinquante kilogrammes.

Le 20 octobre, pendant que le génie français poursuivait ses travaux en avant du bastion du Mât, pendant qu'il les étendait jusqu'au grand ravin qui descend vers le port de Sébastopol, l'artillerie reprenait son feu non sans quelque avantage nouveau. Toutefois le tir d'une batterie de la marine fut interrompu par l'explosion d'un magasin à poudre, explosion qui, par un hasard providentiel, ne blessa personne.

La nuit du 20 au 21 octobre fut signalée par l'audacieuse sortie d'une poignée de marins russes, — trente-trois selon les rapports russes, une centaine selon les rapports français, — qui, les pieds déchaussés pour qu'on n'entendît pas le bruit de leurs pas, passèrent à travers les

sentinelles avancées qu'ils trouvèrent dormant sur leurs fusils, et pénétrèrent non-seulement dans les tranchées, mais jusque dans les batteries françaises n[os] 3 et 4, où tout sommeillait également; ils en surprirent les canonniers qui, dans les premiers moments de confusion, ne purent les empêcher d'enclouer sept de leurs pièces. Un combat terrible et corps à corps s'engagea bientôt dans les batteries envahies. Secondés par la garde de tranchée, surtout par le capitaine Herment, à la tête d'une compagnie de voltigeurs du 74e, — au milieu de laquelle se signala entre tous le soldat Audié, — et par le lieutenant Vermont avec une section du 5e bataillon de chasseurs à pied, les artilleurs se rallièrent sous la conduite des lieutenants Lebelin de Dionne et Clairin, et chassèrent enfin l'ennemi, mais non sans une peine extrême et sans grands dommages. Les Russes perdirent, entre autres braves, dans cette vaillante attaque, le lieutenant Troïtsky et le garde marine prince Poutiatine, chefs de la sortie. Mais, de leur côté, les Français eurent le regret de voir l'intrépide lieutenant Vermont atteint de deux blessures qui necessitèrent l'amputation d'un bras et d'une jambe. A l'occasion de cette affaire très-fâcheuse pour l'artillerie française, déjà si maltraitée le jour du bombardement, le général Canrobert recommanda aux troupes une vigilance de tous les instants. Malheureusement les longues et incessantes fatigues d'un siége ne permettent pas toujours aux officiers et aux soldats d'avoir les conseils de la prudence présents à l'esprit; le sommeil l'emporte quelquefois sur le sentiment même du danger le plus pressant. Les assiégeants, les Anglais surtout, malgré les avertissements qu'ils venaient de recevoir, devaient en faire bientôt l'expérience presque coup sur coup.

Le 21, les Anglais allumèrent deux incendies dans la place avec leurs fusées, leurs bombes, et leurs boulets rouges. Un hôpital militaire et un petit vapeur de guerre furent détruits.

Pendant que Totleben augmentait sans cesse les ouvrages de la défense, qu'il en faisait élever de nouveaux derrière le Redan pour protéger les magasins d'artillerie des assiégés, qu'il dressait des batteries sur le revers du ravin descendant au port du sud, et sur d'autres points, le corps du génie français conduisait, de son côté, avec une grande activité les travaux d'attaque. Dans la nuit du 21 au 22 octobre, le général Bizot fit tracer les zigzags qui devaient conduire à la deuxième parallèle projetée, devant la capitale (1) du bastion du Mât, de

(1) En terme de fortification, ligne droite comprise entre le point de réunion des deux demi-gorges d'une partie de fortification et l'angle saillant de cette partie.

manière à resserrer et enfermer cet ouvrage sur lequel on concentrait beaucoup d'efforts. Il fallut exécuter ce travail à la sape volante dans un sol qui présentait trente centimètres seulement d'épaisseur de terre, une croûte calcaire de soixante centimètres, et ensuite un tuf durci que la pioche avait beaucoup de peine à entamer. Néanmoins, le matin du 22, la ligne de gabions (1) couronnée et défendue, sur presque tout son développement, par un fort parapet de deux mètres trente centimètres d'épaisseur, couvrait parfaitement les travailleurs. Dans la nuit du 22 au 23 octobre, le tracé de la deuxième parallèle fut conduit depuis le ravin descendant vers le fond du port militaire jusqu'à la communication de droite, et l'on en commença l'épaulement. Le 24, des blocs de rochers qui faisaient obstacle à la circulation furent enlevés, des gradins de franchissement furent établis devant le ravin, et l'on donna de la profondeur à la deuxième parallèle qui, malgré l'activité du feu de la place, fut à peu près terminée. L'ennemi voyant le cercle des attaques s'approcher de lui malgré les difficultés du sol, redoubla son feu contre les travailleurs français dans la soirée du 24, lançant de la mitraille et des obus à la Scharpelenne.

A cette époque, l'artillerie, rendue un peu incertaine par son insuccès du 17 octobre, hésitait à suivre le mouvement en avant du génie qui alors se plaignait quelquefois de n'être pas suffisamment soutenu, les tranchées étant déjà à six cents et même à trois cents mètres de la place, que les batteries en étaient encore à sept cent cinquante et même à neuf cents mètres. Le génie ayant déclaré qu'il ne pouvait continuer plus longtemps à marcher de la sorte, l'artillerie, contre l'habitude, prit le parti de s'établir dans les tranchées mêmes, qui

(1) LES GABIONS.

Voici comment se placent les gabions (sorte de paniers destinés à être remplis de terre pour être disposés de manière à garantir les travailleurs) :

Chaque homme en porte un sur son cou; il a son fusil en bandoulière, une pelle et une pioche sous le bras. Les travailleurs, ainsi armés, arrivent par files, et on les dispose successivement le long de la ligne tracée par l'officier du génie. A mesure que chaque homme arrive sur cette ligne, il livre son gabion à un sergent du génie qui le place ; l'homme se couche derrière le gabion, après avoir déposé son fusil à trois ou quatre pas en arrière ; il attend le signal donné par l'officier du génie pour commencer à creuser la terre qui doit remplir son gabion. Le moment où tous les hommes d'une même ligne commencent à creuser, pour se mettre à l'abri des balles et des boulets, est saisissant et solennel ; car le bruit soulevé par tous ces outils sur la terre et les pierres est le signal d'un redoublement de feu de la part de l'ennemi qui, s'il est incertain, pendant la nuit, sur la position des travailleurs, lance des pots à feu pour éclairer les glacis.

furent élargies en conséquence. De cette manière, le génie put s'avancer, toujours soutenu, comme cela est nécessaire, et, plus rapproché, le tir des batteries acquit naturellement une efficacité plus positive.

Les travaux des Anglais ne marchaient déjà plus du même pas que ceux des Français. Ils étaient encore à huit cents mètres de la place qui, se voyant moins ménacée de leur côté, ralentissait son feu contre leurs ouvrages (1).

Totleben ne se lassait pas d'ailleurs de multiplier les défenses de Sébastopol. Il savait faire le prompt sacrifice des batteries trop en butte à l'action de celles des alliés; mais c'était pour en ouvrir immédiatement d'autres dans les bas-fonds et partout où il trouvait des inclinaisons convenables (2); il essayait même d'établir des batteries volantes contre les ouvrages les plus avancés des assiégeants, là où il espérait qu'elles seraient à l'abri des carabines des francs-tireurs.

Pendant ce temps, le prince Menschikof, qui s'était retiré, comme on l'a vu, vers Baktchi-Seraï et y avait pris position, ne cessait de recevoir des renforts dont il augmentait son armée ou qu'il introduisait dans la place. La plus grande partie de ces renforts venaient du Danube, où l'intervention autrichienne, si regrettable pour les alliés, dans la Moldo-Valaquie, avait laissé les Russes libres de leurs mouvements. Toutefois les premiers secours lui étaient venus de Kertch et de Téodosia (Kaffa) dont les alliés avaient eu le tort immense de ne pas s'assurer, de Pérékop et de Nikolaïef. Le lieutenant général Rischof avait amené, à lui seul, de cette dernière ville, douze escadrons de cavalerie. Les troupes de Bessarabie avaient commencé à arriver à Simphéropol, le 15 octobre, avec une rapidité prodigieuse. Le 22 octobre, la 12[e] division d'infanterie russe, aux ordres du général Liprandi, qui avait figuré sur le Danube, était aux environs de Sébastopol. A ce moment les forces des Russes, tant à Sébastopol qu'aux environs, s'élevaient, non compris les équipages de la flotte et l'artillerie de la place, à soixante-dix mille hommes d'infanterie, neuf mille chevaux, trois mille hommes d'artillerie, ensemble quatre-vingt-deux

(1) Le 22 octobre, lord Dunkellin, fils du marquis de Clanricarde, et capitaine dans les coldstream-guards, tomba dans un parti de Russes qui le fit prisonnier. Son échange eut lieu peu après.

(2) Nous ferons remarquer une dernière fois que ceux de ces détails que l'on retrouverait à peu près textuellement dans d'autres ouvrages sur le même sujet, appartiennent à tout le monde, comme ayant été rendus officiellement publics; quoique nous les commentions souvent, nous ne rejetons pas assurément les renseignements officiellement publiés. Ceux-ci se trouvent dans *le Moniteur* du 17 novembre 1854.

mille hommes, avec deux cent quatre-vingt-deux canons. Les alliés, malgré les renforts qu'ils avaient reçus, avaient à peine à leur opposer soixante mille hommes, en y comprenant les Turcs et les Tunisiens.

Les ordres impératifs qu'il venait de recevoir de Saint-Pétersbourg (1), les travaux nécessairement lents, mais continuels, des assiégeants qui, de leur côté, attendaient de nouveaux secours, décidèrent le prince Menschikof à prendre l'offensive avant l'arrivée des autres divisions russes qui lui étaient annoncées. Ce fut une faute. Il résolut de porter son premier effort sur les Anglais, en passant à travers les positions des Turcs et des Tunisiens, les moins soutenues en arrière, à cause de leur éloignement, et le point le plus facile à surprendre. En conséquence, son attaque devait se faire en partant du village de Tchorgoun, et en passant du côté de Kamara, qu'occupaient les Musulmans, sur Balaklava, quartier général et base d'opérations des Anglais. Depuis plusieurs jours et plusieurs nuits déjà les Russes préludaient à cette attaque par des tentatives plus ou moins importantes. Chaque nuit, les Anglais qui se rendaient de Balaklava au camp placé en avant de cette ville, entendaient la musique des régiments ennemis qui, d'ordinaire, pendant le jour, se tenaient dans les gorges et les défilés des montagnes que traversent les routes conduisant de l'intérieur de la Crimée aux ponts d'Inkerman et de Traktir. De petits détachements de cosaques avaient pu même se glisser jusqu'aux piquets des alliés qui, malgré les avertissements déjà reçus, ne faisaient pas aussi bonne garde que cela eût été nécessaire; et ils avaient pu remarquer les côtés faibles de positions, beaucoup trop étendues, vu le nombre encore très-limité de troupes dont les généraux alliés disposaient, pour être parfaitement gardées sur tous les points.

Les Anglais particulièrement, comme on l'a déjà fait remarquer, croyaient leur position très-forte et pour ainsi dire imprenable. Les routes qui de Tchorgoun et du pont de Traktir conduisent à Balaklava étaient dominées par deux lignes de retranchements. La première, à environ quatre kilomètres de Balaklava, se composait de quatre redoutes élevées sur les hauteurs qui commencent au mont Sapoune et longent le côté nord-ouest de la vallée, où sont situés Balaklava et le village de Kadikioï. La plus considérable de ces redoutes — n° 1, — établie

(1) On assure que l'aide de camp Albédinski avait apporté au prince Menschikof une lettre autographe de l'empereur Nicolas, qui concluait ainsi : « Il faut que les ennemis soient battus à tout prix, et j'espère que votre plus prochain courrier m'en apportera la nouvelle. »

sur la colline Canrobert (1) et sur la droite du chemin de Kadikioï à Tchorgoun, était armée de trois pièces de gros calibre tirées des vaisseaux anglais; les trois autres redoutes — n° 2, avec deux pièces, n°s 3 et 4, avec chacune trois pièces provenant également de la marine, — étaient sur les mamelons à l'ouest de Kamara et de la colline Canrobert. Le mamelon de la redoute n° 4 était le plus rapproché du mont Sapoune et des positions du général Bosquet. Chacune de ces quatre redoutes était garnie de deux cent cinquante Turcs ou Tunisiens. La seconde ligne des retranchements destinés à couvrir Balaklava se composait d'un ouvrage fermé, situé sur la hauteur tout près de Kadikioï, — défense d'autant meilleure que la brigade de sir Colin Campbell le garnissait, avec une batterie à pied, — puis d'épaulements et d'une redoute installée sur la hauteur appelée mont Spilia, ouvrages en terre qui étaient en général occupés par de l'infanterie et de l'artillerie de marine. Derrière Kadikioï, campait la cavalerie anglaise.

L'attaque de ces positions fut confiée, par le prince Menschikof, au général Liprandi, qui réunit, le 23 octobre, à Tchorgoun, dix-sept bataillons d'infanterie, vingt-deux escadrons de cavalerie, dix sothnies de cosaques et cinquante-deux pièces d'artillerie. Pour appuyer ces forces déjà considérables, le major général Schabokritski se dirigea, dans la nuit du 24 au 25, avec les régiments d'infanterie Vladimir et Sousdal et quatorze canons, sur la position voisine d'Inkerman et du mont Sapoune. D'après le plan distribué la veille, les troupes réunies à Tchorgoun devaient se diviser en trois colonnes pour passer la Tchernaïa et marcher sur Kadikioï par trois côtés différents. La colonne de droite, composée d'une compagnie de tirailleurs du régiment de chasseurs d'Odessa, d'une brigade de cavalerie légère, du régiment d'Ouralk, de deux batteries montées et de six pièces d'artillerie légère, sous les ordres du lieutenant général Rischof et du colonel Skjoudéry, devait prendre par le pont de Traktir, pendant qu'un peu plus à droite encore le détachement du major général Schabokritski s'avancerait pour la couvrir et empêcher les troupes françaises, établies sur le mont Sapoune, de descendre sur la route de Voronsof pour envelopper le corps d'attaque; la colonne du centre, qui avait ordre de suivre le chemin direct de Tchorgoun à Kadikioï, devait se former en deux échelons, le premier composé du régiment de chasseurs de

(1) On a dit, dans le précédent volume, que ce nom venait à cette hauteur de la jonction que le général Canrobert y avait opérée avec lord Raglan.

l'Oukraine, d'une compagnie de tirailleurs et de dix canons, sous les ordres du major général Levoutzki; le second, commandé par le major général Sémiakine et composé du régiment d'infanterie d'Azov, d'une compagnie de tirailleurs, d'un bataillon du régiment Dnieprov et de dix pièces d'artillerie; la colonne de gauche, aux ordres du général Gribbe et comprenant trois bataillons du même régiment Dnieprov, une compagnie de tirailleurs, un régiment de lanciers, une sothnie de cosaques et dix canons, devait s'avancer, par la route de Baïdar, du côté de Kamara, de manière à tourner le flanc droit des Anglais et des Turcs. Le gros de la cavalerie russe avait mission de suivre le mouvement des colonnes, et, selon les circonstances, d'opérer dans la vallée de Balaklava. Les Russes comptaient sur le peu de surveillance et sur la confiance des alliés que de récentes mésaventures n'avaient pu enlever à leur somnolence.

Ils ne se trompaient pas. A la pointe du jour du 25 octobre, quand leurs colonnes se mirent en mouvement, les yeux étaient fermés, les oreilles étaient sourdes, dans les redoutes ottomanes et au camp des Anglais.

A six heures du matin, le régiment des chasseurs de l'Oukraine surprit les redoutes n° 1 et n° 2 de la première ligne de retranchements confiée à la garde des Turcs, et l'artillerie qui l'accompagnait les couvrit de projectiles avant qu'elles eussent été mises en mesure de leur répondre. Presque aussitôt le général Sémiakine fit avancer ses troupes, à gauche du régiment d'Oukraine, pour donner l'assaut. Ces redoutes étaient si faiblement construites, qu'elles étaient plutôt un couvert pour les défenseurs qu'un obstacle pour les assaillants ; de plus, la distance entre elles et les forces peu nombreuses qui étaient chargées de protéger l'entrée de la vallée de Balaklava était de deux kilomètres sept cent quarante-trois mètres environ ; de sorte que les Turcs et les Tunisiens, stupéfaits de la soudaine attaque à laquelle ils étaient en butte et désespérant de se voir soutenus promptement, n'opposèrent pas toute la résistance que l'on avait attendue d'hommes auxquels la défense de Silistrie avait fait une réputation immense de ténacité derrière les moindres ouvrages. Outre que ce n'étaient pas les défenseurs mêmes de Silistrie qui se trouvaient dans les redoutes en avant de Balaklava (1), leur nombre était d'ailleurs si peu en rapport avec la multitude des

(1) « Nous avons huit mille Turcs ou Tunisiens qui n'ont pour ainsi dire pas vu le feu. Ce ne sont pas ceux de l'armée d'Omer-Pacha. » (*Correspondance du colonel Guérin, en date du* 13 *novembre* 1854.)

agresseurs, qu'il leur eût été bien difficile, quoi qu'en aient dit les Anglais, de tenir plus longtemps qu'ils ne le firent. Ce ne fut qu'après une heure et demie d'un combat acharné, dans lequel cent soixante-dix Turcs, sur deux cent cinquante qui formaient la défense, avaient été tués, que les Russes purent pénétrer dans la redoute de la colline Canrobert, — redoute n° 1, — et s'emparer des trois pièces de gros calibre qui s'y trouvaient (1). Si les Anglais avaient fait meilleure garde et montré plus d'activité, ils auraient certainement eu le temps, malgré la distance, d'arriver au secours des malheureux Ottomans.

Mais ce ne fut qu'à l'instant même où ceux-ci achevaient d'être écrasés dans leur principale redoute, c'est-à-dire à sept heures et demie, que les généraux anglais apprirent, sans que le bruit lointain du canon eût paru même les avertir d'une tentative de l'ennemi, que la première ligne de retranchements de Balaklava était sur le point d'être tout entière emportée. Ce fut alors seulement, et quand les Turcs, effrayés par la chute de leur principal ouvrage, abandonnaient au régiment des chasseurs de l'Oukraine leurs redoutes n[os] 2 et 3, et

(1) On lit dans l'ouvrage intitulé *Histoire de la campagne de Sébastopol* (*The Story of the campaign of Sebastopol; Edinburgh and London* 1855), par le lieutenant-colonel Bruce Hamley, de l'artillerie royale : « Les Turcs furent chargés d'injures pour avoir quitté leurs postes et perdu leurs canons; et certainement la précipitation avec laquelle ils abandonnèrent la gauche de la position ne méritait pas d'éloges; mais on a exagéré les reproches. D'autres qu'eux auraient abandonné de légers ouvrages de campagne, attaqués par une armée et n'ayant aucun soutien à portée de canon. Les redoutes et les ouvrages les plus près de nos hauteurs étaient si faiblement construits, qu'ils servaient plutôt de couvert aux défenseurs, que d'obstacle pour les assaillants. Ces ouvrages étaient occupés par un petit nombre d'hommes; la distance entre eux et les forces peu nombreuses qui couvraient l'entrée de la vallée de Balaklava était de trois mille yards; ils ne furent pas tous abandonnés sans combat : car un Anglais servant près de nos alliés ottomans, m'a dit qu'il avait vu trente-sept des fugitifs des avant-postes de la droite qui avaient reçu des coups de baïonnette dans la défense. Mais les combats sur le Danube avaient donné à nos amis les Musulmans une telle réputation de bravoure dans la défense des retranchements, qu'on croyait suffisant de mettre en tas quelques pelletées de terre pour que les Turcs y restassent jusqu'à la mort. La réaction produite par leur abandon des avant-postes de Balaklava fut exagérée. »

D'autre part, voici ce qu'on lit, en date du 27 décembre 1854, dans la Correspondance du colonel Guérin :

« On a tort de traiter si mal nos auxiliaires les Turcs, et tort aussi de ne leur faire faire ici que le métier de bêtes de somme pour le transport de nos matériaux, métier fort peu propre à relever leur moral. Ils ont lâché pied le 25 octobre; mais cela est bien arrivé aussi aux Anglais et aux Français dans un premier moment de surprise. Les Turcs étaient malheureusement un peu en l'air. D'ailleurs c'étaient des Tunisiens ou des Turcs n'ayant pas encore essuyé le feu. Les canonniers se sont fait tuer très-bravement. »

au régiment d'Odessa leur redoute n° 4, la moins éloignée du corps d'observation français, que les divisions Cathcart et Cambridge reçurent l'ordre de marcher pour soutenir les positions attaquées.

Le général Canrobert, averti en même temps que lord Raglan, se porta en toute hâte, par l'étroit passage qui sert de communication entre la vallée et les hauteurs, vers le mont Sapoune, où se tenait le corps d'observation du général Bosquet qui, au premier bruit du canon, s'était mis en mouvement et avait donné ses ordres pour qu'on portât secours aux Anglais. Dans le but de relier les positions de ceux-ci à celles des Français, la brigade Vinoy, faisant partie de la 1re division et du corps de siége, — les soldats ayant déposé leurs sacs pour plus d'agilité, — fut dirigée sur les croupes qui, de la droite des Français, descendent vers Balaklava ; tandis que la brigade Espinasse, appartenant à la même division, une brigade de chasseurs d'Afrique, composée du 1er et du 4e régiment de cette arme, colonels de Ferrabouc et Coste de Champeron, aux ordres du général d'Allonville, et une batterie d'artillerie étaient chargées de la garde du col par lequel on pénètre de la vallée dans la montagne et sur les plateaux. Les retranchements en avant des positions françaises furent, aussi promptement que possible, garnis de chasseurs à pied et de zouaves, armés de carabines et de fusils à grande portée. Pour compléter ces mesures de précaution, la 2e division (Bosquet) se porta en arrière des crêtes, ayant à sa droite l'artillerie attelée et prête à se porter où besoin serait. Le général Canrobert, croyant n'avoir plus rien à craindre pour ses propres positions, se rendit ensuite sur un point central des hauteurs, entre le col et le télégraphe du quartier général de lord Raglan, de manière à suivre tous les mouvements du corps d'armée de Liprandi et à donner la main aux Anglais si cela était nécessaire.

La première conséquence de ces mouvements des Français fut d'engager le général ennemi à faire raser la redoute turco-tunisienne n° 4, placée sur le mamelon le plus voisin de la position du général Bosquet, et à en enclouer les canons pour les précipiter ensuite, avec leurs affûts brisés, en bas de la hauteur. Il sentait que s'il eût manifesté l'intention de garder cette redoute et le matériel qu'elle contenait, elle lui aurait été bientôt reprise. Quant aux trois autres redoutes, y compris celle de la colline Canrobert, qui avait été vaillamment défendue, Liprandi décida que ses troupes s'y maintiendraient le plus longtemps possible. La cavalerie, qui suivait la colonne de droite des ennemis, se porta du côté du régiment de chasseurs d'Odessa qui avait pris la

redoute n° 4, et la brigade du général Schabokritski fit halte sur le versant sud-ouest du mont Fédioukinnes, pour couvrir le flanc droit des Russes contre les Français.

Pendant ce temps la colonne de gauche, sous les ordres du général Gribbe, tournait les hauteurs situées entre Tchorgoun et Kamara, occupait ce dernier village, et détachait une sothnie de cosaques sur la route de Baïdar, pour empêcher l'aile gauche des Russes d'être enveloppée par les alliés. Un régiment de lanciers fut envoyé vers l'aile droite, pour se réunir au reste de la cavalerie qui devait protéger la suite de l'attaque contre l'intervention de la brigade des chasseurs d'Afrique et des Français en général.

D'autre part, l'artillerie russe ne cessait de tirer dans la direction des troupes qui étaient dans le voisinage de Kadikioï, de Balaklava et du camp des Anglais, qui maintenant était en grand émoi.

Le général Colin Campbell, qui commandait à Balaklava, aux premières nouvelles de l'approche de l'ennemi, avait rangé le 93e highlanders un peu en avant de la route qui conduit à la ville. Les marins anglais avaient aussi pris les armes sur les hauteurs en arrière, et les artilleurs avaient couru à leurs pièces. Le petit camp de cavalerie de lord Lucan était dans une grande agitation. Les soldats étaient à jeun et n'avaient pas eu le temps de donner les premiers soins à leurs chevaux. A peine montés en selle, ils avaient été rangés, à gauche de la brigade Colin Campbell, sur le versant de la hauteur, derrière les redoutes placées en avant de leur camp, pour opérer, au premier signal, contre les escadrons russes qui, enthousiasmés par le succès qu'ils avaient obtenu sur la première ligne de retranchements, et poussant devant eux les Turcs et les Tunisiens des redoutes conquises, s'avançaient, avec l'appui de leur artillerie, sur la seconde ligne, défendue par les Anglais.

Ce fut alors que le 93e highlanders, avec son brave colonel Ainslie, attendant de pied ferme et avec sang-froid le choc des Russes, sous la protection d'une batterie placée sur la hauteur de Kadikioï, vit se rallier sur ses ailes les Turcs et les Tunisiens, qui reprirent courage en se sentant soutenus. A l'aspect de l'intrépide régiment, qu'ils connaissaient depuis l'Alma, les escadrons russes suspendirent leur course agressive, comprenant qu'ils allaient rencontrer un sérieux et terrible obstacle. Ils attendirent que le général Rischof, par l'ordre de Liprandi, eût massé sur les hauteurs, à un demi-kilomètre trois cents mètres environ de la brigade Colin Campbell et de la cavalerie de lord Lucan,

la brigade de hussards, le régiment d'Ouralk et deux batteries montées.

Pendant ce temps, lord Raglan et le général Canrobert étaient arrivés sur le champ de bataille, la division Cathcart et la première brigade des gardes de la division Cambridge s'avançaient sur la route de Voronsof, le général Bosquet achevait d'occuper la ligne de circonvallation du mont Sapoune et faisait descendre vers la vallée une partie de sa division. Lui-même, le général Bosquet, qui déjà était l'objet de l'admiration des Anglais, arriva au galop avec son état-major et une petite escorte de hussards. Enfin un détachement de chasseurs d'Afrique fit aussi un mouvement vers la vallée de Balaklava. A peu de distance de là se tenaient, en tirailleurs, les alertes et adroits chasseurs à pied, et, comme des tigres prêts à s'élancer sur leur proie, les impatients zouaves, la carabine en main, montrant, selon l'expression d'un chroniqueur anglais, leurs yeux flamboyants au-dessus des ouvrages en terre qui couraient le long des hauteurs situées à l'arrière-garde britannique. Mais les Russes, qui les connaissaient maintenant, eurent soin de manœuvrer de l'autre côté de la vallée et de ne pas s'exposer à leur attaque (1).

Le général Rischof, après avoir réuni presque toute la cavalerie ennemie, descendit dans la vallée de Kadikioï et attaqua avec impétuosité le 93e highlanders et la lourde brigade de dragons du général Scarlett, composée, en première ligne, des Écossais gris ainsi nommés de la couleur uniforme de leurs chevaux, et du régiment d'Enniskillen; en seconde ligne, du 4e royal-irlandais, du 5e régiment des dragons de la garde et du 1er royal-dragons. Une partie des hussards russes se jette sur les bagages qui formaient une espèce de barricade au bas de la hauteur sur laquelle se tenaient les highlanders ; une autre s'élance contre l'infanterie britannique. A chaque élan, la cavalerie russe semble augmenter de rapidité. Quand elle est parvenue à cinq cent quarante-huit mètres environ, la première ligne des baïonnettes, celle des highlanders, s'abaisse devant elle et l'on entend le roulement des carabines Minié. Néanmoins, la distance étant encore trop grande pour qu'elle ait à souffrir des balles de ces armes de précision, elle continue sa course à travers la fumée, à peine atteinte par le feu des batteries qui couronnent les hauteurs de Kadikioï et de Balaklava. Mais, avant qu'elle soit arrivée à environ deux cent trente mètres, une nou-

(1) *La Guerre*, par Russell, correspondant du *Times*.

velle et plus terrible volée part des carabines des highlanders, et, du premier coup, la met dans un désordre immense. La moitié de la cavalerie du général Rischof tourne le dos, s'ouvre de droite et de gauche, et prend la fuite devant le 93e highlanders qui avait reçu sans changer de position ce flot de cavaliers ; le général Colin Campbell avait estimé que ce régiment d'élite sur deux lignes, et non sur quatre, présenterait un front assez redoutable à l'ennemi : il ne s'était pas trompé.

Les regards se tournèrent alors vers la brigade de grosse cavalerie du général Scarlett sur laquelle s'avançait, au petit galop, une autre partie de la cavalerie russe, ayant une forêt de lances à son arrière-garde. A la seconde fanfare que sonnèrent les trompettes d'Enniskillen et des Écossais gris, ces deux régiments poussèrent juste vers le centre de la colonne ennemie dont ils n'étaient plus séparés que par une centaine de mètres. Cet espace suffisait à peine pour que les chevaux prissent du champ et pour que les hommes maniassent aisément leurs armes. En voyant s'avancer sur eux la grosse cavalerie anglaise, les escadrons russes rapprochent leurs ailes. Mais c'est en vain : les Écossais gris et les dragons d'Enniskillen s'ouvrent un chemin à travers cette masse épaisse, en poussant de longs hourras. En un instant, ils disparaissent dans les flots de la cavalerie russe ; puis on les distingue qui, en désordre eux-mêmes et affaiblis, se précipitent contre la seconde ligne des ennemis. Ce moment fut terrible et plein d'émotions pour les spectateurs : « que Dieu leur soit en aide ! Ils sont perdus ! » s'écriait-on dans les rangs des alliés. Et cependant, ces héroïques régiments, que précédemment les maladies avaient déjà réduits (1), continuaient de charger la seconde ligne des escadrons russes. Les voyant ainsi engagés, la première ligne, qu'ils avaient enfoncée, essaya de se reformer. Heureusement qu'alors le 1er régiment royal et les 4e et 5e régiments de la garde de la reine s'élancèrent, avec une force irrésistible, sur les restes de cette première ligne, la traversèrent comme si elle eût été de carton, et, en un clin d'œil, se trouvèrent auprès des Écossais gris et des dragons d'Enniskillen pour les soutenir

(1) Il ne faudrait pas se figurer l'importance d'une division, d'une brigade, ni d'un régiment anglais, d'après le nombre d'hommes que comptent une division, une brigade et un régiment français. Le régiment de cavalerie britannique se composait, en général, de six escadrons de quarante-cinq hommes chacun, en tout trois cents hommes, officiers compris. Le régiment de cavalerie fut ensuite porté à huit escadrons de soixante-quinze hommes chacun, en tout six cents hommes, avec les officiers. Chaque régiment d'infanterie anglaise était d'environ huit cents hommes.

et compléter, en quelques minutes, la déroute de la seconde ligne des escadrons ennemis. Lord Raglan dépêcha un de ses aides de camp pour féliciter le général Scarlett.

Cependant les Russes s'étaient repliés sous les redoutes n°s 2 et 3 enlevées aux Ottomans; ils pointaient les canons, d'origine anglaise, de ces redoutes sur la brigade du brave général et sur l'artillerie à cheval du capitaine Maude, qui appuyait ses mouvements. Cet habile et courageux officier fut atteint au bras par une bombe qui tua en même temps son cheval. Le général Scarlett, malgré des circonstances qui vont être rapportées tout à l'heure, eut la sagesse de ne pas poursuivre les ennemis jusque dans les positions qu'ils avaient conquises sur les Turcs et les Tunisiens, croyant, et à bon droit, avoir assez fait pour son propre honneur et celui de la cavalerie britannique.

Telle était la situation à dix heures et demie du matin environ. Les Russes pouvaient se vanter d'un facile succès sur la première ligne des retranchements de Balaklava aussi faible encore en nombre de Turcs et de Tunisiens qu'en canons et en terrassements; mais assurément ils n'avaient aucun droit de donner à entendre, comme l'ont fait les rapports de leurs généraux et les récits de leurs historiens, qu'ils avaient *défait* la ligne anglaise. L'attaque du général Rischof ayant complétement échoué, de l'aveu de ces mêmes rapports et récits, la défaite était pour ceux qui avaient reculé jusque sous la protection des redoutes de la première ligne, à près de trois kilomètres de la seconde. Il n'est pas douteux que si l'on s'en fût tenu là, les Russes n'auraient pas renouvelé leur attaque et eussent abandonné les redoutes musulmanes après avoir assuré leur retraite.

Mais un faux point d'honneur, excité encore par la présence des Français, travaillait, depuis la veille de l'Alma, l'armée anglaise au sujet de sa cavalerie. On disait que celle-ci avait montré de l'indécision, qu'elle avait été mal conduite, qu'à la Boulganak elle aurait pu manœuvrer utilement devant les avant-postes russes, qu'à l'Alma elle avait laissé les ennemis emporter tous leurs canons et faire leur retraite en bon ordre, qu'à la ferme de Mackensie, puis à la gorge d'Inkerman elle aurait pu charger l'arrière-garde du prince Menschikof avec un grand succès, enfin que l'excessive prudence de son commandant en chef l'avait empêchée de partager la gloire de l'infanterie. Et ce corps ressentait avec amertume l'injure qui, après avoir atteint injustement son chef, arrivait jusqu'aux officiers subalternes et aux soldats. Ce sentiment n'avait pas été étranger au mouvement déjà

assez aventureux qu'avaient fait les Écossais gris et les dragons d'Enniskillen à travers les escadrons russes.

La cavalerie anglaise s'était placée à gauche de Balaklava en face de l'ennemi : lord Cardigan, avec sa petite brigade légère étant en première ligne, et le général Scarlett, avec sa brigade de dragons qui tout à l'heure avait si vaillamment donné, se tenant en réserve, par échelons, avec des canons sur sa droite. La division d'infanterie Cathcart avait pris position au centre, en avant de Balaklava, et la division Cambridge, momentanément placée sous les ordres du brigadier général Colin Campbell à qui lord Raglan et le duc avaient voulu donner les honneurs de la journée, avaient filé à l'extrême droite, présentant le front aux redoutes naguère conquises par l'ennemi et essuyant le feu des canons qui n'avaient pas été encloués.

A dix heures cinquante minutes, le général Canrobert, accompagné de son état-major et du brigadier général anglais Rose, arriva auprès de lord Raglan. Quelques minutes après, par son ordre, le général Morris, commandant en chef de la cavalerie française, fit un mouvement en avant, et la brigade de chasseurs d'Afrique du général d'Allonville vint se former en colonne, par échelons, en arrière de l'aile gauche des Anglais, composée de la brigade légère de lord Cardigan, qu'elle avait mission d'appuyer ; tandis que, d'autre part, la brigade d'infanterie Espinasse, de la 1re division française, se rangeait à peu de distance de la division d'infanterie anglaise du général Cathcart qui devait aussi soutenir la brigade Cardigan.

Quelque chose de grave se projetait évidemment entre les deux généraux en chef qui avaient concerté ce mouvement de troupes. Lord Raglan était fort ému de voir les Russes s'apprêter à emporter les canons de la marine britannique, pris dans les positions naguère occupées par les Turcs et les Tunisiens.

Tout à coup un capitaine de hussards anglais, aide de camp du quartier-maître général Airey, arrive à franc-étrier auprès de lord Lucan, commandant en chef de la cavalerie anglaise, et lui remet en main l'ordre écrit dont voici la teneur : « Lord Raglan veut que la cavalerie s'avance rapidement sur le front, poursuive l'ennemi et fasse en sorte de l'empêcher d'emporter les canons. Une troupe d'artillerie à cheval peut accompagner. La cavalerie française est sur votre gauche, sur-le-champ ! R. Airey. »

La surprise de lord Lucan fut extrême. L'ordre était insensé, vînt-il réellement de lord Raglan, plus insensé même s'il venait de ce vieil-

lard. Le gros de l'armée russe s'était formé en bataille, puissamment protégé par ses canons; et si la cavalerie anglaise parvenait à rompre cette ligne profonde, elle présenterait le front aux batteries du général Schabokritski et du colonel Skjoudéry. Lord Lucan, après avoir relu par deux fois cet ordre et avoir fait ressortir les difficultés de l'exécution, fixa ses yeux sur ceux du bouillant capitaine Nolan, qui le lui avait apporté, comme pour lui demander s'il était bien sûr qu'il émanât en principe de lord Raglan et s'il ne se rattachait pas à une circonstance différente de celle où les armées se trouvaient présentement. Auteur d'un ouvrage estimé sur la cavalerie, le capitaine Nolan pensait que, bien conduits, les hussards et les dragons anglais pouvaient enfoncer des bataillons carrés, passer par-dessus des colonnes d'infanterie, et enlever des batteries; il était de ceux qui disaient que la cavalerie anglaise n'avait pas rendu tous les services désirables et n'avait pas été conduite comme son honneur l'exigeait, depuis l'ouverture de la campagne. Il s'indignait de la sage hésitation de lord Lucan qui disait : « Avancer ! Mais jusqu'où avancer ? » Le capitaine aide de camp montra du doigt la ligne des Russes et répondit : « Voilà les ennemis et voilà nos canons devant eux, milord; il est de votre devoir de les reprendre. » Alors, le commandant en chef de la cavalerie anglaise, n'osant plus assumer la responsabilité d'un refus d'obéissance à une missive aussi intempestive que compromettante, donna, quoique avec la répugnance la plus marquée, à lord Cardigan l'ordre de s'avancer sur les canons, négligeant, avec ceux qui avaient été assez inexpérimentés et téméraires pour lui prescrire une telle manœuvre, cette maxime militaire, que la cavalerie ne doit se porter en avant qu'alors qu'elle est soutenue, et qu'elle doit être appuyée par de l'infanterie pour entreprendre d'enlever de l'artillerie, le succès d'une charge d'escadrons étant nécessairement momentané. En la circonstance, ce serait la brigade de grosse cavalerie du général Scarlett qui appuierait la brigade légère de lord Cardigan, et encore à une distance fort grande. L'infanterie et l'artillerie anglaises étaient bien plus loin en arrière. Il n'y avait pas d'escadrons en colonnes, et avant d'atteindre les canons ennemis il fallait que la brigade de lord Cardigan traversât une plaine longue de près de trois kilomètres.

Cependant que lord Lucan transmettait, avec un sentiment plein d'amertume, à lord Cardigan l'ordre de commettre cette incommensurable et orgueilleuse faute, peu digne d'être sortie de la tête à cheveux blancs de lord Raglan, le général Rischof était arrivé derrière

les mamelons où se trouvaient les redoutes enlevées aux Turcs; il retira son aile droite et alla, par le chemin de Tchorgoun, occuper le terrain vide entre les troupes du général Schabokritski et du colonel Skjoudéry, pour attirer la cavalerie anglaise sous le feu croisé des batteries russes.

Il était onze heures et dix minutes. Lord Cardigan, après avoir disposé ses dix escadrons, réduits à six cents hommes par les maladies, en deux corps de bataille, et ayant à sa droite le capitaine Nolan, qui avait repoussé ses observations du même ton dont il s'était servi vis-à-vis de lord Lucan, s'avança avec la conscience de l'acte téméraire qui lui était imposé; il tourna le mamelon de la redoute n° 4, et, sans plus s'inquiéter de la mitraille et des boulets de trente canons russes, dont tout à l'heure encore il avait signalé vainement les coups certains, sans tenir compte davantage des coups bien ajustés du régiment de chasseurs d'Odessa, il courut sur les cosaques et les hussards russes de Saxe-Weimar, qu'il dispersa, et se jeta ensuite avec fureur sur une batterie du Don, dont il sabra tous les servants. Tout cela, quoique s'étant exécuté avec la rapidité de l'éclair, n'avait pas été sans coûter déjà fort cher aux Anglais, dont la première ligne, brisée par les boulets et la mitraille, avait été rejointe par la seconde, sans faire halte un seul instant. Le capitaine Nolan avait été des premiers emportés, en excitant les hussards de la voix et du geste. Rien n'avait pu lui arriver de plus heureux que cette mort. Un général français, témoin de cette scène héroïque et qui y remarquait le dédain de toutes les règles militaires les plus vulgaires, s'écria, dit-on : « C'est beau, mais ce n'est pas la guerre (1). »

(1) Le général Klapka (*Guerre d'Orient, Esquisse critique et historique*, de 1853 à juillet 1855) ajoute : « Le général Gortschakof, qu'il ne faut pas confondre avec le commandant en chef du Danube, ayant vu l'anéantissement de la cavalerie anglaise, du côté opposé à celui où il se trouvait, s'exprima en termes moins courtois le lendemain, en s'adressant à un envoyé anglais porteur d'un pavillon parlementaire dans le camp russe : « La charge que vous avez faite était très-belle, mais, permettez-moi de « vous le dire, en même temps très-bête. »

Cette charge de la cavalerie légère anglaise, et même celle de la grosse cavalerie dans la première partie du combat, rappellent la charge du général Ponsonby à la tête des Écossais gris, à la bataille de Waterloo. Ces cavaliers, ayant reçu ordre d'ôter les gourmettes de toutes les brides pour que rien n'arrêtât leur essor impétueux, se jetèrent sur les régiments et sur l'artillerie des Français, dont ils désorganisèrent une trentaine de pièces; ils continuèrent ensuite leur course à travers l'armée française, jusqu'à ce que le 85e de ligne, formé en carré, les arrêtât. A partir de ce moment, ils furent enveloppés dans une destruction presque entière. De douze cents dragons d'élite, deux cents à peine purent se rallier. Le général Ponsonby fut au nombre des morts.

Pendant que les valeureux escadrons britanniques hachaient les artilleurs russes sur leurs pièces, trois escadrons de lanciers, aux ordres du colonel Iéropkin, qui avaient été tenus cachés derrière les chasseurs d'Odessa, se précipitèrent à l'improviste sur le flanc de l'héroïque et infortunée brigade légère et la mirent en désordre. Le colonel Shewell, avec le 8e hussards anglais, s'ouvrit un chemin au milieu des lanciers ennemis, en laissant derrière lui une longue traînée de blessés et de morts appartenant à son régiment, parmi lesquels lord Fitzgibbon. Les autres régiments anglais firent volte-face et engagèrent une lutte désespérée avec les colonnes russes qui les enveloppaient. Quand la cavalerie ennemie eut fait sa charge et pendant qu'elle se trouvait encore en partie confondue avec la cavalerie anglaise, les artilleurs de Liprandi, s'il faut en croire les récits de plusieurs témoins oculaires, tirèrent impitoyablement à mitraille sur cette masse compacte, sans se préoccuper de savoir si aux cavaliers anglais qu'on voulait détruire se trouvaient mêlés des cavaliers russes qu'on aurait dû, non pas seulement épargner, mais sauver au prix d'un succès moins complet. Quatre cents Anglais tués et soixante blessés ne témoignaient que trop de l'imprudence de l'attaque et de l'avantage des ennemis. Le coup fut tellement décisif que la brigade de grosse cavalerie du général Scarlett, envoyée pour appuyer lord Cardigan, ne put suspendre le désastre de la petite brigade légère, et, après avoir essuyé elle-même quelques pertes, fut obligée de se retirer, quoique lentement et en bon ordre, du champ de bataille, couvrant de son mieux la retraite de ceux auxquels elle avait espéré être plus utile. « L'attaque avait commencé à onze heures dix minutes, et à onze heures trente-cinq minutes, dit un correspondant de la presse britannique, pas un Anglais, sauf les morts et les mourants, ne se trouvait devant les funestes canons russes. »

La perte de la cavalerie anglaise eût été complète, si le général Morris, commandant en chef de la cavalerie française,—bien qu'il n'eût rien compris au mouvement de la brigade Cardigan et qu'il ignorât entièrement l'ordre expédié à lord Lucan, ainsi que ce qui avait pu être concerté, en dernier lieu, entre lord Raglan et le général Canrobert,—n'avait pris le parti, pour faciliter la retraite des Anglais, de lancer le 4e chasseurs d'Afrique, sous les ordres du général d'Allonville et du colonel Coste de Champeron, contre une des ailes de la brigade d'infanterie du général Schabokritski, établie, avec quatorze canons, sur le versant sud-ouest du mont Fédioukinnes. Pendant ce

temps, la division d'infanterie du duc de Cambridge faisait un mouvement offensif contre les trois redoutes que les Russes avaient jugé à propos de conserver après les avoir conquises sur les Turcs, et contre l'infanterie ennemie la plus avancée ; mais les bombes et les balles qui partaient de ces redoutes eurent bientôt forcé la division Cambridge à se coucher à plat ventre, sur deux lignes, pour échapper à leurs coups. Alors la division Cathcart, qui était couverte par une éminence, et la brigade d'infanterie française Espinasse, que suivait une artillerie imposante, marquèrent l'intention d'agir contre la droite des Russes. Celle-ci était déjà fort inquiétée par trois escadrons du 4e chasseurs d'Afrique, qui chargeaient successivement en fourrageurs sur la batterie n° 1 de l'ennemi, protégée par cinq bataillons et battant l'aile gauche de la cavalerie anglaise d'écharpe et de flanc. Le 1er escadron des chasseurs passa devant l'aile gauche de cette batterie qui appuyait de ce côté la brigade Schabokritski ; il traversa le cordon des tirailleurs russes, sabra les fantassins jusque sur leurs carrés et bientôt les artilleurs jusque sur leurs pièces. Les Russes abandonnèrent la position, emmenant en toute hâte leurs pièces attelées, au moment où les cavaliers de deux autres escadrons du 4e chasseurs arrivaient pour soutenir leurs camarades engagés. Le commandant Abdelal s'élança à la poursuite de l'ennemi ; mais le général Schabokritski, à la tête du régiment d'infanterie Vladimir et précédé d'une nouvelle ligne de tirailleurs, accourut, et, sortant inopinément des hautes broussailles, se forma en deux carrés pour s'opposer à cet élan et dégager les canons de la batterie en déroute. Les chasseurs d'Afrique eurent alors à essuyer un feu pressé de mousqueterie qui tua le capitaine Dangla et le lieutenant Gauffre, intrépides officiers, mais qui ne put arrêter les capitaines Ollier et Burtin, ni leurs audacieux chasseurs. Les sous-lieutenant Tribout et Léonard, ce dernier porte-étendard, se signalèrent dans ce combat, ainsi que plusieurs sous-officiers, brigadiers et soldats. L'escadron du commandant Abdelal, engagé dans une lutte corps à corps à travers les bataillons du régiment Vladimir, qu'appuyait le gros de la brigade Schabokritski, courait risque, dans son héroïque entraînement, de partager le sort de la brigade Cardigan, quand le général Morris, jugeant que c'était assez, pour une poignée de cavaliers, d'avoir détourné sur elle l'attention de toute une brigade ennemie et d'avoir réduit au silence les canons d'une redoutable batterie qui prenait de flanc la cavalerie anglaise, fit sonner la retraite, au moment où de nombreuses sothnies de cosaques arrivaient en aide aux carrés d'infanterie russe. Le 4e chas-

seurs, après avoir eu dix hommes tués, dont deux officiers, vingt-huit blessés et trois soldats faits prisonniers (1), se rallia au pied du mont Sapoune, en arrière du 1[er] régiment de la même arme qui, au moyen d'un de ses escadrons déployé en tirailleurs, facilitait à la fois sa retraite et celle des Anglais (2).

Cependant les Turcs avaient repris courage, et, soutenus par la division d'infanterie Cathcart, s'étaient portés en avant. Le brave général Cathcart se faisait même fort de reprendre les redoutes aux ennemis. Ceux-ci s'apercevant du dessein des Anglais de tourner leur droite ou de la couper, se retirèrent de la redoute n° 1. Bientôt après, ils abandonnèrent la redoute n° 2, en faisant sauter le magasin, puis, à onze heures quarante-cinq minutes, ils détruisirent la redoute n° 3 ; mais ils emportaient sept canons, sur neuf, qui se trouvaient dans ces ouvrages. A onze heures quarante-huit minutes, toute la ligne d'infanterie russe commença à se replier lentement et dans l'ordre de gens qui sont prêts à accepter le combat. Les Français prirent un instant possession des redoutes détruites n[os] 1, 2 et 3. Mais les Russes, s'étant renforcés sur leur droite, occupèrent le mamelon Canrobert et donnèrent à croire qu'ils avaient l'intention d'attirer tous les alliés dans la plaine et jusque dans la gorge par laquelle ils emmenaient les canons anglais.

Alors, le général Canrobert et lord Raglan, après s'être concertés, estimèrent que ce serait à eux une imprudence extrême de quitter

(1) Les relations russes disent que ce régiment eut douze morts, dont deux officiers, vingt-huit blessés et trois prisonniers. La chronique de M. de Bazancourt, qu'il compta treize morts, dont deux officiers, sept blessés, dont deux amputés, et qu'il eut seize chevaux tués et douze blessés. Le journal du siége (*Moniteur* du 17 novembre 1854) porte, en hommes, le chiffre des tués à dix, dont deux officiers, et celui des blessés à vingt-huit.

La *Relation médico-chirurgicale* du docteur Scrive, que nous ne manquons jamais de consulter quand il s'agit de compter les blessés français, et non les tués, dont elle parle peu, laisse une lacune entre le bombardement du 17 octobre et la bataille d'Inkerman, 5 novembre, disant, au grand étonnement du lecteur, que, dans cet intervalle, si ce n'est dans la nuit du 21 au 22 octobre, — affaire de l'envahissement de la tranchée française, — *rien de particulier ne se présenta dans les phases du siége.* Balaklava pourtant était un gros événement, et il ne fut pas le seul très-grave et meurtrier entre le 22 octobre et le 5 novembre.

(2) Des récompenses furent décernées dans les rangs du 1[er] et du 4[e] chasseurs d'Afrique. Le 1[er] eut quatre croix de chevalier réparties entre le lieutenant Dardilly, les sous-lieutenants Guerre et Stupffel, le maréchal des logis Wittmann ; plus douze médailles militaires. Le 4[e] eut une croix d'officier donnée au commandant Abdelal, trois croix de chevalier réparties entre le capitaine Burtin, le sous-lieutenant Tribout et le sous-lieutenant porte-drapeau Léonard ; plus quinze médailles.

leurs positions et qu'ils n'étaient pas en situation de compromettre le sort du siége dans une nouvelle bataille. Ils pouvaient l'éviter en resserrant leurs lignes, trop étendues en raison du peu de troupes dont ils disposaient, et, loin d'attaquer, ils prirent le parti de se tenir sur la défensive et de se replier, abandonnant à l'ennemi, s'il jugeait à propos d'y revenir, les positions avancées des mamelons qui coupent la vallée de Balaklava, où le matin encore se trouvaient les redoutes ottomanes.

En effet, le général Liprandi, dont l'artillerie avait pris position sur les hauteurs et continuait la canonnade, fit réoccuper les redoutes n°s 1, 2 et 3, ainsi que le village de Kamara, sans opposition de la part des alliés qui s'en étaient retirés de nouveau. Le feu, presque éteint à une heure un quart, cessa entièrement à quatre heures de l'après-midi. Les batteries de la place avaient, de leur côté, fort inquiété les alliés pendant ce combat intermittent (1).

Le général russe évalua, trop faiblement, ses pertes à deux cent trente-huit hommes tués, dont six officiers supérieurs, à trois cent douze blessés, parmi lesquels le major général Ghalezki et dix-neuf officiers; ensemble cinq cent cinquante hommes hors de combat. Les généraux alliés, de leur côté, n'accusaient qu'une perte de cinq cents hommes; mais ce chiffre était évidemment erroné, puisque la brigade Cardigan, à elle seule, avait eu quatre cents hommes tués et soixante blessés, les Turcs et les Tunisiens, dans leurs redoutes, soixante-dix hommes tués, sans compter les pertes du 4e chasseurs d'Afrique, de la grosse cavalerie du général Scarlett (Écossais gris et dragons d'Enniskillen), qui avait eu fort à souffrir dans la première partie du combat, ni celles, peu considérables d'ailleurs, de l'infanterie. Ce n'est certes pas exagérer que d'évaluer à mille environ le chiffre des hommes mis

(1) On lit dans l'écrit du général Klapka, souvent cité : « C'est ici le lieu de réfuter les reproches faits aux généraux alliés pour leur conduite en ce jour, par plusieurs personnes, et notamment par l'auteur anonyme des *Mémoires d'un officier général sur la campagne de Crimée*. L'auteur de cette brochure dit : « Les alliés, après la malheureuse attaque des Anglais, auraient dû à la fois prendre l'offensive, chasser les Russes de leurs positions et traverser la Tchernaïa. » Notre opinion est, — et la victoire chaudement disputée d'Inkerman en est la preuve, — qu'une attaque précipitée contre la forte position capturée par les Russes, le 25 octobre, aurait très-probablement conduit à un inutile sacrifice d'hommes, et rendu les alliés incapables de repousser avec succès la grande attaque de leur ennemi dix jours plus tard. L'économie des forces était déjà devenue de la plus haute importance pour les alliés, qui eurent raison, par conséquent, de ne pas risquer leurs armées sur un seul coup de dé, hormis un cas de nécessité absolue. »

hors de combat, dans les rangs des alliés, par suite de la journée de Balaklava (1).

Mais le résultat de cette journée ne saurait s'estimer d'après les pertes en hommes de chaque côté : « C'est le terrain que l'on gagne et nullement le nombre des ennemis tués, qui donne la victoire. » a dit le Grand Frédéric. Aussi le résultat du combat de Balaklava est-il tout entier dans l'occupation par l'ennemi des positions avancées que les alliés, particulièrement les Anglais, avaient jugé à propos de faire occuper en avant de Balaklava, et dans la résolution prise, à la suite de cette malheureuse affaire, par les généraux en chef des armées combinées, de se tenir momentanément sur la défensive, eux qui naguère étaient venus avec des idées si différentes. Cette résolution, rapprochée du bombardement du 17 octobre, changeait du tout au tout la physionomie de l'expédition de Crimée, telle que l'avaient fait concevoir le facile débarquement à Old-Fort et la victoire de l'Alma. Sans doute, les Russes, qui avaient attaqué avec l'intention non pas de s'emparer seulement de quelques positions avancées des alliés, mais de se rendre maîtres de Balaklava, — ce à quoi ils avaient été bien loin de réussir, — faisaient beaucoup trop de bruit de l'avantage qu'ils venaient d'obtenir, et se montraient peu difficiles en fait de triomphes, lorsqu'ils chantaient un *Te Deum* victorieux dans Sébastopol et promenaient en grande pompe par la ville quelques canons anglais pris aux Musulmans; mais, de leur côté, les généraux alliés faisaient beaucoup trop contre fortune bon cœur en feignant de tenir pour indifférent que les Russes s'établissent, moins en assiégés déjà qu'en assiégeants, sur la rive gauche de la Tchernaïa, à une demi-heure de la ligne de retraite anglaise et à une heure du quartier général de lord Raglan. Le général Liprandi avait fini par remporter un avantage incontestable, et le prince Menschikof dut vivement regretter de ne lui avoir pas confié, en la circonstance, un corps d'armée plus considérable qui, dans le désordre jeté par la ruine de la brigade Cardigan, aurait pu se porter en masse sur Balaklava et mettre ainsi l'armée anglaise dans une position plus critique encore, en pénétrant peut-être jusque dans la ville. Les écrivains russes donnent pour raison de l'insuffisance des forces confiées à Liprandi, le danger de dégarnir Sébastopol et (fait inexact)

(1) L'auteur russe Anitschkof, qui accepte sans réflexion les chiffres évidemment restreints des documents officiels russes, discute ceux des documents anglais et français et porte à douze cents hommes la perte des alliés.

l'infériorité en nombre, à cette époque, des troupes russes relativement à celles des alliés.

L'effectif de l'armée française aurait dû être, vers la fin d'octobre, tout compris, en Crimée, de quarante-six mille hommes ; mais de ce chiffre il faut défalquer trois mille huit cent huit malades ou blessés (ces derniers en petit nombre relativement) dont quatre cent cinquante-deux moururent dans le courant du mois ; dix-neuf cent quatre-vingt-quatorze furent évacués sur Constantinople, et six cent vingt-cinq seulement sortirent guéris (1); il faut défalquer aussi les hommes tués sur le champ de bataille et dans les tranchées. Les Anglais, qui comptaient des pertes beaucoup plus grandes que les Français par les maladies, étaient réduits, dès le 24 octobre, veille du combat de Balaklava, à seize mille cinq cents hommes propres au service (2). On ne comptait, en réalité, que huit mille Turcs ou Tunisiens employés alors au siége de Sébastopol. C'est donc être resté dans les probabilités d'une scrupuleuse exactitude que d'avoir évalué, comme on l'a fait précédemment, à moins de soixante mille hommes les troupes que les alliés avaient alors à opposer aux quatre-vingt-deux mille Russes qui occupaient dès ce temps Sébastopol et les environs de cette place, sans compter les nombreux marins débarqués et ceux restés à bord (3).

(1) *Relation médico-chirurgicale,* par le docteur Scrive, médecin en chef de l'armée d'Orient. Nous avons déjà eu l'occasion de faire observer qu'en général le docteur ne tient compte que des hommes entrés aux ambulances et dans les hôpitaux, et nullement des hommes tués sur le champ de bataille.

(2) « Il n'y en a pas plus de seize mille cinq cents propres au service. Depuis le 10 octobre, on a envoyé, comme invalides, sept cents hommes à Balaklava. Quarante ou cinquante par jour tombent malades. » (*La Guerre,* par Russell, correspondant du *Times,* sous la date du 24 octobre 1854.)

(3) Anitschkof décompose ainsi ces forces, non compris les équipages de la flotte débarqués ;

« Renforts venus de Kertch et de Téodosia :

	bataillons.	canons.	escadr.	sothnies.
Régiment d'infanterie Boutirsk	4	8	»	»
Cosaques Tschernomorks	2	»	»	»
Un bataillon de réserve	1	»	»	»
Régiment du Don, n° 67	»	»	»	4
Batterie légère du Don, n° 2	»	8	»	»
	7	16	»	4
Renforts venus de Nikolaïef et d'Odessa :				
La 10e division d'infanterie avec son artillerie	16	48	»	»
La 11e division avec son artillerie	14	48	»	»
A reporter	30	96	»	»

Le prince Menschikof sentit la faute qu'il avait commise en ne donnant pas à son lieutenant plus de moyens de réussir, et prépara sans retard une nouvelle attaque qui, cette fois, serait générale.

Les Anglais, selon les dernières résolutions des généraux en chef, abandonnèrent leurs lignes extérieures de défense, concentrèrent leurs forces sur la chaîne étroite qui ferme l'entrée de la vallée de Balaklava, vers le port et sur les collines dominant la ville ; ils construisirent des parapets et des redoutes qui, en les rendant maîtres des deux côtés des hauteurs, servissent d'efficace défense à la gorge qui conduit à Balaklava. Des positions furent déterminées en même temps pour relier plus puissamment la défense de cette ville avec la droite des Français, en avant des redoutes qui commandaient la gorge, et la brigade Vinoy fut postée entre ces redoutes et le village de Kadikioï, où s'établirent fortement aussi la brigade écossaise de sir Colin Campbell, des troupes de la marine britannique et des bataillons turcs d'élite. Un fossé, avec épaulement et trous de loups, fut creusé pour couper les approches à la cavalerie ennemie.

Enfin, malgré cela, envisageant encore avec inquiétude la position des Anglais et surtout les dangers auxquels étaient en butte les divisions campées à l'extrémité du plateau dit d'Inkerman, situé du côté de la

	bataillons.	canons.	escadr.	sothnies.
Report.	30	96	»	»
La 12e division avec son artillerie.	16	48	«	«
Le 4e bataillon de chasseurs et le 4e sapeurs.	2	«	«	«
Deux bataillons de la brigade de réserve de la 14e division d'infanterie.	2	«	«	«
Trois régiments de la 1re division de dragons avec artillerie	«	24	30	«
Une brigade de cavalerie de réserve avec une batterie. .	«	8	12	«
Le régiment d'Ouralk n° 1	«	«	«	6
TOTAUX. . . .	50	176	42	6

« Les renforts se montant en tout au mois d'octobre, — date correspondant à la journée de Balaklava,— à cinquante-sept bataillons, quarante-deux escadrons, dix sothnies et cent quatre-vingt-douze pièces de canon, l'ensemble des troupes, tant à Sébastopol qu'aux environs, ajoute l'auteur russe, était de cent trois bataillons, cinquante-huit escadrons, vingt-deux sothnies et deux cent quatre-vingt-deux canons,—en dehors bien entendu de ceux de la place ; — autrement de soixante-dix mille hommes d'infanterie, neuf mille chevaux, trois mille hommes d'artillerie ; total général : quatre-vingt-deux mille hommes. »

On s'étonne, après cela, de voir le même auteur parler de l'infériorité en nombre des troupes russes, d'autant plus que, malgré une évaluation très-forcée des troupes alliées, il n'arrive, pour la même époque, qu'à un chiffre de soixante-dix mille hommes, dont trente-cinq mille Français, vingt-trois mille Anglais et douze mille Turcs, avec cent vingt canons.

Tchernaïa opposé à celui où l'on voit les ruines de la ville de ce nom, — plateau auquel aboutissent deux routes venant de la vallée et que négligeaient fort imprudemment les Anglais pour ne s'occuper que des abords de Balaklava par la vallée, — le général Canrobert décida que la 1re division d'infanterie française ne fournirait plus ni bataillons de garde, ni contingents de travailleurs, mais resterait sous son commandement immédiat pour se porter où il le jugerait convenable; en même temps, il donna l'ordre au général Bosquet de disposer son corps d'observation de manière à être en mesure d'appuyer sa droite à la gauche de l'armée britannique et à tenir tête aux attaques qui pourraient venir tant du côté de la vallée de la Tchernaïa que de celle de Balaklava.

Ces mouvements et travaux défensifs des alliés furent troublés, dès le 26 octobre, par une sortie que fit, du faubourg de la Karabelnaïa, le général Moller, à la tête de deux régiments d'infanterie (Boutirsk et Borodino), d'un bataillon de cosaques de la mer Noire et de huit pièces de canon. Son but était de tâter les Anglais qui paraissaient très-affaiblis par les pertes de la veille, et si le mauvais état de ceux-ci se confirmait, de s'emparer des batteries alliées les plus proches et d'en enclouer les canons. Le général Moller passa le ravin du Carénage, près de la baie du même nom, se dirigeant par la lisière de la vallée, vers le camp de la division du général Lacy Evans, qui formait l'aile droite de l'armée anglaise. Profitant des éminences qui dérobaient ses mouvements aux alliés, il déboucha tout à coup vis-à-vis des avant-postes de cette division, lesquels, intrépidement commandés par les capitaines Bayly et Atchorley, du 30e d'infanterie anglaise, et surtout par le lieutenant Conolly, du 49e, qui fut le héros de cette journée, donnèrent le temps au major général Pennefather et au brigadier général Adams de former les troupes de la division menacée, et aux canons anglais de prendre position de manière à ouvrir un feu efficace. Les Russes purent juger tout de suite que l'armée britannique, pour si réduite qu'elle le fût par les maladies plus que par le feu, était loin d'être aussi démoralisée qu'ils le croyaient. Le général Bosquet, avec son coup d'œil et son activité ordinaires, ayant envoyé cinq bataillons français du côté par où l'ennemi attaquait et étant venu de sa personne se mettre à la disposition du général Lacy Evans, celui-ci le remercia avec effusion, en lui faisant observer qu'il se croyait en mesure de se suffire à lui-même avec sa division. Pendant ce temps, les capitaines Bayly et Atchorley, et le lieutenant Conolly, des avant-postes, ne ces-

saient pas de tenir tête aux Russes, avec un petit nombre de braves; ils furent tous trois grièvement blessés; l'intrépide Conolly, voyant les munitions de ses hommes épuisées, chargea l'ennemi le sabre à la main et fut atteint d'une balle en pleine poitrine. Mais le dévouement des avant-postes fut d'un inestimable prix pour l'armée anglaise. Avant que les bataillons russes fussent dans la possibilité de se développer entièrement hors des ravins, arrêtés qu'ils étaient par cette héroïque défense, ils se trouvèrent en présence, non-seulement de la division Lacy Evans, en situation de leur répondre, mais encore de la brigade des gardes, détachée de la division Cambridge, sous les ordres du général Bentinck, d'un régiment de tirailleurs, que le général Cathcart amenait en personne, et de canons envoyés par sir Georges Brown, sans compter les bataillons dépêchés au pas de course par le général Bosquet. Dix-huit pièces de campagne et les batteries rapprochées de la première parallèle tiraient sur les troupes du général Moller. Le colonel Fédérof, du régiment d'infanterie Boutirsk, fut blessé. Le colonel du régiment Borodino prit sa place au poste de l'attaque; mais une perte qui montait déjà à trois cents hommes (1), décida le général Moller à donner l'ordre à ses troupes, après deux heures de combat, de se replier partie sur le pont d'Inkerman, partie sur la Karabelnaïa. Les Anglais poursuivirent un moment les bataillons russes, mais ils furent arrêtés par le feu de trois bâtiments à vapeur qui se tenaient à l'ancre dans la grande baie. Les avant-postes britanniques et la division Lacy Evans avaient, de leur côté, perdu quatre-vingts hommes. L'affaire en resta là. Mais les bombes, partant d'un des bâtiments ancrés en dehors du port et qui, la veille, avait fait taire neuf canons d'une des batteries anglaises, firent sauter un magasin français des plus avancés vers l'attaque de droite.

Au milieu de la nuit suivante (du 26 au 27 octobre), le corps d'observation du général Bosquet prit les armes au bruit d'une violente canonnade et d'un feu très-actif de mousqueterie qui semblaient s'é-

(1) C'est le chiffre donné par Anitschkof, en cette circonstance et contrairement à l'habitude des documents russes, corrigeant, par une augmentation, les documents étrangers, qui n'élèvent les pertes des Russes qu'à cent trente morts et quatre-vingts prisonniers, sauf toutefois le correspondant du *Times* qui porte ces pertes à cinq cents Russes tués ou blessés et à cent prisonniers, ce qui est une erreur positive, provenant d'une première et rapide appréciation. Le même correspondant parle d'un canon Lancastre qui emportait vingt hommes à chaque décharge. On ne saurait dire si, dans le chiffre signalé par les documents russes, sont compris les quatre-vingts prisonniers faits par les Anglais.

tendre sur toute la ligne des Russes. Ce ne fut qu'une fausse alerte pour les alliés qui supposèrent que les ennemis, trompés par leurs avant-postes, avaient cru à une attaque générale de la part des Anglo-Français. A quatre heures du matin, les alliés, frappés par un bruit de chevaux galopant, ouvrirent à leur tour un feu de mousqueterie et se formèrent en bataille dans l'attente d'une nouvelle attaque; mais bientôt ils reconnurent qu'ils n'avaient affaire qu'à des chevaux russes tout sellés qui, effrayés sans doute par les décharges de la nuit, avaient rompu leurs longes et s'étaient enfuis dans la direction des hauteurs. Cent de ces chevaux tombèrent entre les mains des Anglais et cinquante environ entre les mains des Français.

Le prince Menschikof, dans l'intention de menacer de plus près les alliés et de pouvoir lancer contre eux, à un moment propice, des forces plus considérables qu'il n'avait fait dans la journée de Balaklava, transporta son quartier général à Tchorgoun. En même temps, pour assurer les communications du côté nord de Sébastopol avec Simphéropol contre une entreprise quelconque des alliés par l'embouchure du Belbeck, il forma un détachement spécial du régiment d'infanterie Volinsk, du régiment de chasseurs grand-duc Michel, et du régiment combiné de hussards et cosaques n° 57, le tout sous les ordres du colonel Ghrouschtschof.

L'armée russe semblait, de toutes parts, procéder à un investissement des alliés dans le but de les pousser à la mer. Maîtresse, depuis la journée du 25 octobre, des deux rives de la Tchernaïa, elle était restée en forces dans la gorge de Balaklava, sur le mamelon Canrobert et à Kamara, pouvant à chaque instant s'élancer aussi bien contre les positions des Français que contre celles des Anglais. Ses vedettes étaient très-rapprochées de celles de lord Raglan. Les côtés nord et nord-est de Sébastopol lui étaient ouverts. Elle installait incessamment de grosses pièces d'artillerie dans les redoutes et sur les collines qui couvraient ses lignes de cavalerie.

Le génie inventif de Totleben ne se lassait pas. Il fit élever de nouvelles batteries sur le revers du ravin qui descendait au port du sud et que traversait la parallèle. Abandonnant les batteries soumises à l'action de celles des alliés, il se hâta d'en ouvrir dans des bas-fonds qui n'étaient pas vus, et, de là, sous des inclinaisons convenables, il couvrait de projectiles les travaux de l'attaque. Partout où il pouvait croire les assiégés à l'abri des carabines des francs-tireurs, il installait des pièces, tirant des points les plus éloignés de la place. Le bastion

du Mât et le bastion du Centre furent reliés par une tranchée. Une batterie de six pièces fut construite devant une poudrière placée au fond du ravin qui conduisait à la ville. Au moyen de terres apportées dans des paniers, d'autres batteries encore s'élèvent. Une gabionnade dressée en avant de la face gauche du bastion du Mât, se transforme en une batterie de quatre embrasures. Outre une batterie de huit pièces construite en arrière de la tour du Centre, un retranchement en pierres sèches, armé de canons, est construit et s'appuie d'un côté à cette batterie et de l'autre à une seconde dite de la Promenade. Le fond de la baie est aussi protégé par de nouveaux ouvrages, que domine le phare d'Inkerman avec une batterie fixe. Enfin, non-seulement Totleben arme batterie sur batterie sur le front bastionné de l'enceinte, mais encore jusque dans l'intérieur de la ville, qu'il protége de toutes parts contre les attaques des colonnes d'assaut.

Les pénibles travaux du corps du génie français ne se poursuivaient pas avec moins d'ardeur, surtout depuis que le triste bombardement du 17 octobre avait à peu près fait renoncer à l'espérance d'enlever d'assaut une ville qui maintenant montrait des défenses aussi considérables. Du 25 octobre au 5 novembre, malgré les difficultés croissantes du sol qui d'oolithique (1) devenait roc crayeux à mesure qu'on approchait de la place ; malgré l'intempérie de la saison, — qui passait d'une pluie battante à une gelée sèche sur ce plateau de Chersonèse accessible à tous les vents, et où en quelques heures le thermomètre parcourt jusqu'à quinze et vingt degrés, — le génie établit des banquettes de franchissement dans la première parallèle, en face de l'entrée du ravin de Kilen ou du Carénage ; il perfectionna la deuxième parallèle et fit, en arrière, des gabionnades pour couvrir les francs-tireurs qui inquiétaient beaucoup la place, mais qui en étaient aussi beaucoup inquiétés ; il construisit deux places d'armes, l'une à la droite et l'autre au centre de l'attaque française ; il ouvrit cinq boyaux ou cheminements en avant de la deuxième parallèle, préparant les travaux de la troisième ; il en ouvrit un autre à travers le ravin du Carénage pour mettre la première parallèle en communication avec la gauche de la deuxième et pour éviter l'encombrement dans le service des nouvelles batteries qu'il construisait au nombre de six ; il traça aussi un chemin,

(1) Le terrain du plateau de Chersonèse et des approches de Sébastopol est en général oolithique, c'est-à-dire formé de concrétions le plus souvent calcaires, qui sont sphéroïdes et de la grosseur des œufs de poisson, multipliées comme ceux-ci et agrégées en masses solides. Sur plusieurs points, c'est un roc vif.

sur la droite, à l'usage des voitures. Les communications furent dès lors moins exposées au feu de l'ennemi, et les gardes de tranchée purent être relevées exactement à neuf heures et demie du matin, les travailleurs à six heures du matin et six heures du soir. Le 2 novembre, jour où les Russes commençaient leur troisième ligne de défense, les Français purent sortir de la deuxième parallèle et ils ouvrirent la troisième à une distance de cent quarante à cent trente mètres environ de la place et du saillant du bastion du Mât, à gauche du ravin appelé par les Russes Sarandanakina, l'un des embranchements du Grand-Ravin (1), sur une longueur de plus d'un demi-kilomètre. Le génie, prolongeant cette parallèle jusqu'à l'excavation d'une ancienne carrière, exécutait ses travaux à la sape volante ; mais, afin de moins exposer leurs travailleurs, les officiers dirigeants, avant de développer ceux-ci le long du tracé, établirent en avant deux rangs de gabions se touchant les uns les autres et remplis de sacs à terre, les couronnant en outre de fascines. Pour diminuer encore les chances fâcheuses, les hommes reçurent l'ordre de n'agir qu'au commandement de *haut le bras !* donné seulement lorsqu'on les croyait bien à l'abri du feu de la mousqueterie et de la mitraille ; et, comme les éclats des projectiles creux des Russes causaient des pertes sensibles dans les tranchées, le génie, aussi attentif que dévoué, multiplia les abris, sur les revers, contre les bombes et les obus. La nécessité de rendre bombes pour bombes à l'ennemi engagea, dès cette époque, le génie a établir quelques emplacements destinés à recevoir des mortiers qui lanceraient leurs projectiles dans les fossés du bastion du Mât. La pique, la pince et le pétard étaient sans cesse en action, et c'était ainsi que, par un effort inouï que faisait ressortir le général en chef à la gloire de l'arme du génie, on était arrivé à la troisième parallèle, dans l'espace de quatorze jours, sur un roc vif où l'on employait soixante-douze à quatre-vingt-seize heures à mener le travail qui n'aurait exigé qu'une nuit dans un terrain ordinaire.

L'artillerie, cruellement éprouvée, avançait, quoique d'un pas plus lent que le génie, ce qui ne tenait qu'à son insuffisance notoire comme nombre et comme calibre. S'apercevant que le feu de l'ennemi devenait plus vif au moment où les batteries recevaient leurs approvisionnements, les artilleurs prirent des mesures pour dissimuler les char-

(1) Le plus à gauche relativement aux assiégeants, le plus à droite relativement aux assiégés.

rois, en assujettissant les projectiles, et en enveloppant de peaux fraîches les roues et les essieux.

Les six nouvelles batteries construites par le génie furent armées. Elles portaient les numéros 10, 11, 12, 13, 14 et 14 *bis*. La batterie 10, armée de quatre canons de 24 livres de balles, et de trois obusiers de 22 centimètres de diamètre, fut destinée à prendre de revers la face droite du bastion du Mât, à battre la face gauche, à ruiner la batterie de quatre pièces récemment élevée par Totleben en avant de cette même face gauche, et à faire en sorte d'atteindre le retranchement placé en arrière. La batterie 11, servie par la marine et armée de dix canons de 30 longs, et de quatre obusiers de 22 centimètres, outre qu'elle avait le même objet que la précédente, devait contre-battre l'enceinte en arrière du bastion du Mât et spécialement une batterie installée en avant de l'église de Sébastopol. La batterie 12, de quatre canons de 24 et de quatre obusiers de 22 centimètres, eut charge de ricocher avec ses obus la face gauche du bastion du Mât, et de contre-battre, avec ses boulets, les batteries ennemies situées vers la gauche du Grand-Ravin. La batterie 13, de deux canons de 16 et deux obusiers de 22 centimètres, devait s'attacher à répondre aux batteries de la droite de ce même ravin ; la batterie 14, de six mortiers de 22 centimètres de diamètre, à celle que Totleben avait placée à la gorge du ravin sur le boulevard ; et la batterie 14 *bis*, de six mortiers de 15 centimètres, à ruiner les batteries basses du ravin, le magasin à poudre, et l'intérieur du bastion du Mât.

Quelque incident se mêlait toujours aux travaux de siége. Le 28 octobre des tirailleurs ennemis entreprirent de se glisser derrière le contre-fort de droite descendant vers le port militaire ou du sud, pour prendre à revers les cheminements du génie français. Les francs-tireurs les ayant débusqués, ils vinrent se placer dans le fossé de la face droite du bastion du Mât, tirant sous une assez forte inclinaison pour que leurs balles pénétrassent dans les tranchées françaises. Toutefois, ils ne causèrent aucun mal. Dans la nuit suivante, du 28 au 29, une petite colonne d'une cinquantaine de Russes sortit de la place et se dirigea, à travers l'obscurité, sur la batterie française n° 4. Aperçue à peu de distance seulement de cette batterie par trois compagnies du 26ᵉ de ligne, elle se retira à la première décharge faite contre elle.

La marine russe n'était pas inactive, comme on l'a vu, dans la rade de Sébastopol, et un de ses bâtiments, dont il a déjà été question, enfilait avec succès, de ses boulets, les batteries anglaises, ou bien, avec

des bombes, faisait éprouver des dommages considérables aux travaux de l'attaque de droite.

Ces derniers n'avançaient pas, à beaucoup près, en raison de ceux de l'attaque de gauche, confiée aux Français. Pendant que ceux-ci n'étaient plus qu'à cent quarante ou cent cinquante mètres au plus de la place, les Anglais en étaient encore à mille ou douze cents mètres, et ne faisaient aucun cheminement pour se rapprocher. Quand on leur demandait comment ils feraient pour aller d'une si grande distance à l'assaut, ils répondaient : « Nous marcherons contre le Redan et Malakof, comme nous avons marché à l'Alma contre les positions de l'ennemi armées d'une formidable artillerie, droit devant nous et l'arme au bras. » On aurait pu dire d'eux que leur courage était plus grand que leur jugement, si leur conduite ne s'expliquait pas par le petit nombre de bras auquel ils étaient réduits et par le sentiment d'orgueil national qui, même en cet état, les empêchait de reconnaître leur insuffisance. Débarqués en Crimée avec une armée à peu près aussi nombreuse que celle des Français, mais que le système militaire de leur nation les empêchait de renouveler incessamment, ils ne présentaient déjà plus qu'un effectif inférieur de près des deux tiers à celui de leurs alliés.

Cependant lord Raglan, toujours et trop exclusivement préoccupé de Balaklava, depuis la journée du 25 octobre, faisait élever sur les hauteurs qui sont en arrière et en face de la gorge par où l'on se rend dans cette ville, une forte redoute qui complétait la position confiée à la garde de sir Colin Campbell et de sa brigade écossaise. Par suite des mouvements opérés autour de Kamara par les Russes, qui occupaient et ce village et les crêtes environnantes, poussant à présent, non pas seulement leurs avant-postes, mais des colonnes entières vers l'extrême droite des Anglais, lord Raglan avait placé son reste d'hommes disponibles sur la hauteur abrupte qui dominait ce côté, afin de prévenir, dit-il dans sa dépêche du 3 novembre 1854, toute tentative d'attaque de Balaklava dans la direction de la mer, et il avait fait couvrir d'un parapet la ligne entière, de manière à garder puissamment les abords de la ville. Tout confiant qu'il était dans l'appui de la brigade française du général Vinoy, placée dans une position plus à gauche et plus élevée, position destinée, comme on l'a vu, à relier les troupes de la vallée à celles du plateau, la droite des Français à la gauche des Anglais, il regrettait pourtant encore de n'avoir pu faire occuper plus fortement les approches de Balaklava.

Quant au plateau d'Inkerman, sur lequel étaient établies, autour du ravin du Carénage, les divisions Lacy Evans et Brown, ni les observations du général Bosquet, qui, dès lors, ne mettait pas en doute que la prochaine attaque viendrait par Inkerman, ni celles du général Canrobert, ni celles enfin du général de Lacy Evans lui-même qui partageait l'opinion des deux généraux français, ne purent décider lord Raglan à y donner toute l'attention désirable. La sécurité du général en chef anglais relativement à l'escarpement du plateau d'Inkerman ressemblait à celle du prince Menschikof en ce qui avait concerné la falaise gravie par la division Bosquet à l'Alma. C'était le seul côté désormais par où l'armée anglaise fût exposée à une surprise ; car beaucoup de courbes inégales et de ravins sur le versant de la hauteur qui regarde la vallée d'Inkerman conduisaient au plateau sur lequel s'appuyait l'aile droite des Anglais, qui ne construisaient par là que trois médiocres redoutes et ne faisaient ni retranchements ni abattis.

Les mesures que l'on vient d'énumérer ayant été prises, les nouvelles batteries françaises étant installées, les généraux alliés tinrent conseil, le 1er novembre au matin, et décidèrent que le 6 du même mois l'assaut serait livré à la place. Au sortir de ce conseil, le général Canrobert voulut essayer le feu des six batteries que le génie et l'artillerie venaient de terminer. Quarante-sept pièces réunirent leurs efforts principalement contre le bastion du Màt, qui souffrit assez pour ne plus répondre, dans l'après-midi, que par des volées intermittentes et rares.

C'était par le bastion du Màt que l'on comptait, à cette époque, arriver au cœur de la place. Des reconnaissances furent en conséquence poussées de ce côté. Le capitaine d'artillerie de Lajaille, accompagné de quelques officiers et de cinq à six soldats, partit du camp au milieu de la nuit profonde et pluvieuse du 3 au 4 novembre, et parvint, sans être entendu ni aperçu, devant le bastion, où il reconnut un fossé dont il estima la profondeur à un mètre cinquante centimètres ou deux mètres au plus. A cette époque, le commandant du génie Guérin, — quoique directeur du parc, position non militante par elle-même qui aurait pu le tenir à l'écart des tranchées, — se prodiguait déjà, comme on le vit faire depuis dans un grade plus élevé et dans une position différente (1). Il dirigeait même, dès cette époque, une partie des tra-

(1) En février 1855, j'entendis accidentellement des sous-officiers du génie, dont plusieurs, revenant de Crimée, étaient amputés et décorés, parler entre eux de l'étonnement qu'ils éprouvaient que le colonel Guérin n'eût pas encore été ou tué ou du

vaux de la gauche, et le général Bizot avait placé en lui la plus entière confiance. Le 4 novembre au matin, le brave général vint trouver le commandant Guérin dans la tranchée et lui témoigna le désir d'avoir des renseignements plus amples sur le fossé du bastion du Mât. Le commandant désigna deux lieutenants de son arme pour faire l'exploration ; mais l'un de ceux-ci ne connaissant pas bien encore le terrain, le capitaine Martin, adjoint à la direction du parc, demanda à le remplacer. Cet officier et le lieutenant de Fescourt sortirent, à dix heures et demie du soir, l'un par la droite, l'autre par la gauche de la troisième parallèle, ayant avec chacun d'eux un détachement de quatre sapeurs et dix zouaves. Ils allèrent rampant sur le ventre, et parcoururent ainsi environ cent mètres ; ils entendaient très-distinctement passer et tousser l'ennemi qui se tenait en éveil et en embuscade au bord du fossé du bastion, moins peut-être dans l'attente d'une surprise que des grands événements projetés pour le lendemain par le prince Menschikof, car c'était la nuit qui précéda la bataille d'Inkerman. Tout était debout au dedans et au dehors de la place. Malgré toutes leurs précautions, les deux braves officiers furent découverts et reçus à coups de fusil. Force leur fut de retourner à la tranchée, après être restés trois quarts d'heure dehors. Le commandant Guérin qui, dans une anxiété extrême, les attendait à l'extrémité de la troisième parallèle depuis le moment de leur départ, les embrassa avec effusion et

moins grièvement blessé. « C'est à n'y pas croire, disait l'un d'eux, il passe sa vie dans la tranchée ; il y travaille, il y écrit ; quand il est debout et donne ses ordres, il ne s'occupe pas plus pour lui des boulets et des obus que si c'était de l'eau qui tombe ; il ordonne aux autres de baisser la tête pour laisser passer les projectiles, mais jamais il ne baisse la sienne. Il y a des soldats qui l'ont surnommé à cause de cela *la Tige*, d'autres *Trompe-la-Mort ;* le fait est qu'il a une fameuse chance, qui pourrait bien ne pas toujours durer. » Cette conversation ayant pour moi un intérêt fraternel, je m'approchai et recueillis de la bouche de ces braves gens quelques autres détails sur le colonel Guérin. Ils n'étaient pas de nature à me rassurer sur son sort, et je lui écrivis, pour lui exprimer nos inquiétudes bien naturelles de famille, une lettre à laquelle il répondit, entre autres choses, ceci, le 27 mars 1857 :

« Je ne sais pas ce qu'ont pu te dire les militaires que tu as rencontrés à Montpellier ; il est très-positif que je n'ai pas eu la moindre égratignure. Il aurait pu en arriver autrement sans doute. J'ai eu une bonne part des travaux du siége ; mais j'ai été plus heureux que plusieurs de mes camarades. Je n'ai point à coup sûr cherché à esquiver mon service de tranchée, comme ma position de directeur du parc eût peut-être pu me le permettre ; il m'a paru que c'était une affaire de conscience et d'honneur. Pendant que j'ai servi comme chef de bataillon, j'ai passé, comme les autres, mes vingt-quatre heures à la tranchée tous les trois jours. Depuis que je suis lieutenant-colonel, j'y vais encore assez souvent, quoique d'une manière moins régulière, etc. »

leur voua une estime et une amitié qui ne s'est pas démentie jusqu'à sa mort. Partout où il put employer, de manière à les mettre en évidence, même au péril de leur vie, ces deux officiers d'élite, il le fit : c'était sa manière d'aimer les gens.

Mais pendant que les généraux en chef des alliés, qui avaient déjà laissé s'accumuler contre eux tant d'ouvrages et de troupes, se préparaient à un assaut des plus chanceux, pressés qu'ils étaient d'aboutir par l'impatience de leur propre armée, désireuse de voir finir ce siége avant d'entrer en plein hiver, ainsi que par les sollicitations de leurs gouvernements et par l'opinion publique; pendant ce temps, l'ennemi, de son côté, prenait des mesures susceptibles de faire lever le siége, ou tout au moins de le faire traîner indéfiniment. Il avait arrêté pour le 5 novembre, veille du jour marqué par les assiégeants pour l'assaut, une attaque générale des positions de ceux-ci, qui, si elle n'amenait pas le rembarquement violent des alliés, remettrait certainement toutes choses en question, particulièrement le projet d'enlever la place de vive force. La situation se compliquait de plus en plus, et ce n'eût pas été trop de deux têtes de génie dans le camp des assiégeants pour y faire face.

La ville d'Eupatoria, mise à l'abri d'une surprise, servait d'asile, depuis le 10 octobre, à vingt-cinq mille Tatars environ, tant hommes que femmes et enfants. Poussant devant eux leurs nombreux troupeaux, ils s'y étaient jetés, sous la protection des alliés, pour sauver leurs richesses et leurs personnes des mains des Russes qui brûlaient leurs villages et ruinaient la campagne. Depuis ce moment, des régiments de cavalerie ennemie étaient venus s'établir à deux ou trois kilomètres de la vaste enceinte d'Eupatoria, faisaient de continuelles reconnaissances vers cette ville, l'inquiétaient, et cherchaient à enlever les troupeaux des Tatars; mais, au moyen de quelques batteries en terre, la petite garnison d'Eupatoria, soutenue par une partie des réfugiés tant bien que mal organisés en milices, réussit à contenir les Russes; de sorte que, jusqu'au 3 novembre, les exploits de ceux-ci se bornèrent à l'incendie d'un petit village voisin de la mer, où les Tatars allaient faire des provisions, et à l'enlèvement éphémère de quelques troupeaux qui leur furent immédiatement repris par le commandant Osmont, sorti de la ville à la tête d'un peloton d'infanterie et d'un petit nombre de cavaliers du pays.

CHAPITRE X.

Inkerman.

Arrivée de deux des fils du czar dans Sébastopol. — Arrivée du général Dannenberg avec un corps d'armée. — Opportunité d'une nouvelle attaque contre les positions des alliés. — Plan d'attaque des généraux russes pour le 5 novembre 1854. — Préliminaires de l'attaque. — Premiers mouvements des colonnes russes, le matin du 5 novembre, à la faveur d'un épais brouillard. — Surprise des Anglais sur le plateau d'Inkerman. — Premier acte de la bataille d'Inkerman. — Erreur de la colonne du général Soïmonof, favorable à la défense des Anglais. — Le général Bosquet reconnait tout de suite le peu d'importance de la diversion du prince Gortschakof et va offrir son concours aux généraux anglais, qui ne l'acceptent qu'en partie. — Il laisse, pour les appuyer, une petite colonne aux ordres du général Bourbaki et se prépare pour renforcer celle-ci en temps opportun. — Mouvements qu'il fait faire à son corps d'observation. — Dispositions que, de son côté, prend le général Canrobert. — Attaque furieuse de la colonne Pavlof contre les Anglais. — Défense héroïque des Anglais. — Mort de plusieurs généraux anglais. — Après des chances diverses, les Russes l'emportent un moment et forcent les Anglais à se replier. — Fin du premier acte de la bataille d'Inkerman. — Arrivée de la petite colonne du général Bourbaki sur le plateau. — Elle est suivie de près par le général Bosquet. — Le combat est rétabli et les Anglais reprennent l'offensive. — Combat sanglant livré autour de la redoute n° 1 des Anglais sur le plateau. — Autres combats partiels dans le ravin. — Mort du général Cathcart et de plusieurs autres généraux anglais. — Les Russes reprennent encore une fois le dessus. — La petite colonne Bourbaki, après avoir fait des prodiges de valeur et éprouvé de grandes pertes, se retire un moment vers le Four-à-Chaux. — Affaire du drapeau du 6e de ligne et mort du colonel Fillol de Camas. — Belle conduite du lieutenant-colonel d'artillerie de Roujoux et du commandant de La Boussinière. — Détresse des Anglais en attendant les nouveaux renforts français. — Fin du second acte de la bataille d'Inkerman. — Événements qui se passent pendant ce temps sur la gauche des approches et au corps de siége des Français. — Sortie des Russes par le bastion de la Quarantaine. — Envahissement des tranchées françaises. — Troisième acte de la bataille d'Inkerman. — Arrivée du général Bosquet sur le champ de bataille avec un bataillon de zouaves et un bataillon de tirailleurs algériens. — La colonne Bourbaki revient à la charge. — Les batteries des commandants de La Boussinière et Barral, sous les ordres supérieurs du colonel Forgeot. — Le général d'Autemarre prend position avec un bataillon de zouaves et deux bataillons du 50e de ligne. — Nouvelles dispositions du général Canrobert. — Le combat est encore une fois rétabli par les Français. — Péril que court un moment le général Bosquet, et sang-froid avec lequel il s'en tire. — Le général Bosquet change sa ligne d'attaque. — Lord Raglan, très-inquiet de l'issue de la journée, est rassuré par le général Canrobert. — Suite des événements qui se passaient aux approches de gauche et au corps de siége des Français. — Les Russes sont chassés des tranchées après avoir encloué plusieurs canons. — Le général de Lourmel se laisse entrainer trop loin à leur poursuite et perd la vie. — Belles dispositions du général d'Aurelle, qui font le salut de la brigade de Lourmel. — Continuation des événements qui se passaient sur le plateau d'Inkerman. — Belle conduite du colonel d'artillerie anglais Dickson. — La redoute n° 1 est encore le centre de sanglants combats. — Français et Anglais font autour et en commun des prodiges de valeur. — Mouvements de la brigade Monet. — Tentatives inutiles faites par la cavalerie des alliés pour se mêler à l'action. — Habiles et courageux efforts du général Dannenberg pour conserver la victoire aux Russes. — Rôle de la colonne d'Autemarre. — Les batteries Barral et de La Boussinière, habilement dirigées par le colonel Forgeot, font taire le feu de l'ennemi. — Combat de l'Abattoir. — Le général Dannenberg prend le parti de faire retraite en emmenant tous ses canons. — Dernières circonstances de la bataille. — Services rendus dans cette journée par la batterie de marine du commandant de Contenson. — Aspect du plateau d'Inkerman après l'action. — Évaluation des pertes éprouvées de chaque côté. — Lettre de Napoléon III au général Canrobert après la bataille d'Inkerman.

La ville de Sébastopol et l'armée russe étaient à l'apogée de l'exaltation. Aux avantages obtenus le 17 et le 25 octobre, venait se joindre l'arrivée de deux fils du czar, le grand-duc Nicolas, inspecteur général

du génie, alors dans sa vingt-troisième année, et le grand-duc Michel, quartier-maître général de l'artillerie, qui était d'un an plus jeune. L'empereur Nicolas, en envoyant en Crimée deux enfants qu'il chérissait, pour enflammer le patriotisme, le zèle envers sa personne et le trône de l'armée et de la garnison de Sébastopol, montrait assez quelle immense importance il attachait à la défense et à la conservation de cette place.

Du reste, les cabinets alliés et ceux qui étaient alors donnés pour leurs adhérents lui faisaient beau jeu, en circonscrivant la guerre à un point éloigné sur lequel il pouvait incessamment faire filer plus de la moitié de ses forces militaires, sans concevoir, du moins présentement, d'inquiétude pour les parties les plus immédiatement vulnérables de ses vastes États.

Le général Liprandi n'avait conduit en Crimée que l'avant-garde en quelque sorte de l'armée russe du Danube ; le général Dannenberg venait d'amener à marches forcées de la Bessarabie le reste du quatrième corps d'infanterie, en accompagnant les deux grands-ducs. Afin de hâter sa venue, ce corps avait laissé ses bagages à Nikolaïef et avait fait en partie sa route dans des voitures arbitrairement requises.

Le moment semblait donc venu à l'ennemi de frapper un coup décisif. Seulement les obstacles créés, depuis le 25 octobre, sur la route de Balaklava, les positions prises par les alliés du côté de la ville, maintenant défendues par un grand nombre de batteries, ne permettaient pas d'attaquer, d'une manière utile, par les mêmes voies dont avait usé le général Liprandi. Les généraux russes jugèrent que désormais il ne restait de chances de succès à une attaque des positions des alliés que par le défilé étroit qui, du pont d'Inkerman, conduit, par l'ancienne route postale, au plateau de ce nom. Les Anglais, chargés d'occuper le plateau d'Inkerman, fraction de celui de Chersonèse, avaient négligé de le fortifier, malgré les incessantes observations des généraux Canrobert et Bosquet. Celui-ci ne doutait pas, comme on l'a vu, que la prochaine attaque des Russes ne vînt par le pont d'Inkerman, avec intention d'envahir le plateau, et son active surveillance se portait surtout de ce côté. Une attaque, partant de ce pont, contre l'aile droite des positions des alliés, offrait, en cas de succès, de notables avantages. En s'emparant des hauteurs qui bordent le ravin du Carénage ou de Kilen, sur le côté sud-ouest duquel étaient établies les brigades Codrington et Buller, de la division légère Brown, pendant que la division Lacy Evans en occupait en haut la racine sud-est, les

Russes créeraient des communications directes avec la garnison de Sébastopol; dans ce cas, ils pourraient utiliser leur cavalerie, très-supérieure en nombre à celle des alliés, et ils forceraient tout au moins ceux-ci à lever le siége du côté oriental de la place, s'ils ne réussissaient à les faire immédiatement rembarquer.

Deux ou trois déserteurs anglais, victimes d'une discipline avilissante, celle du fouet, qui ne saurait convenir qu'à des troupes mercenaires, incompréhensible de la part d'un peuple aussi noblement inspiré par les idées de liberté que le peuple britannique, avaient donné au prince Menschikof et à son conseil de guerre, réunis pour les entendre, des détails circonstanciés sur les positions des alliés; tandis que, d'autre part, d'adroits et hardis émissaires russes s'étaient introduits dans ces mêmes positions, dont ils avaient indiqué tous les côtés faibles. Par ces renseignements, le prince Menschikof avait reçu la confirmation de ses opinions sur la difficulté presque insurmontable qu'il y aurait à faire une nouvelle attaque directe de Balaklava, sur la difficulté plus grande encore d'une opération sérieuse à diriger contre le mont Sapoune, position confiée à la garde, bien difficile à tromper, du général Bosquet, et sur la possibilité au contraire de surprendre les positions des Anglais sur le plateau d'Inkerman, gardées, en première ligne, par les divisions Lacy Evans et Brown, qui n'avaient pour toute défense, de ce côté, que trois petites redoutes, désignées par les numéros 1, 2 et 3 de l'aile droite anglaise. La redoute n° 1 avait été élevée sur le bord du versant opposé aux ruines du plateau d'Inkerman, en face du pont de ce nom et au point culminant du ravin des Carrières, pour recevoir deux canons destinés à répondre à des pièces placées en batterie près des ruines mêmes d'Inkerman; mais le général de Lacy Evans, qui aurait voulu de ce côté quelque chose de plus fort, que ne lui concédait pas lord Raglan, l'avait fait désarmer comme n'étant bonne, par sa faiblesse, qu'à attirer l'attention des Russes sur le plateau. Mal armée, elle aurait pu pourtant encore rendre des services, comme on s'en aperçut bientôt. Le numéro 3 couvrait particulièrement l'aile droite du camp anglais, vers le bord oriental du plateau. Le numéro 2, armé de Lancastre, était à l'ouest et pour ainsi dire sur la même ligne que celui-ci, en regardant du côté du pont d'Inkerman, mais assez loin en arrière de la redoute n° 1.

Le prince Menschikof résolut en conséquence d'ordonner contre la droite de la position anglaise une attaque principale avec deux colonnes, aux ordres du général d'infanterie Dannenberg, dont l'une

devait agir en partant du bastion n° 2 ou Petit-Redan, l'autre en passant la Tchernaïa vers son embouchure marécageuse, du côté d'Inkerman. Pour diviser les forces des alliés et pour les tromper sur le véritable but de l'attaque, une colonne commandée par le général d'infanterie prince Gortschakof, le même qui avait combattu à l'Alma, et différent, comme on l'a déjà fait observer, de l'ancien commandant en chef de l'armée du Danube, devait faire, en partant de Tchorgoun, et dans la direction à la fois du mont Sapoune et de Balaklava, une diversion sur le corps d'observation du général Bosquet, tout en menaçant la base d'opération des Anglais. En même temps, la garnison de Sébastopol, sous les ordres du général Moller, serait chargée d'opérer, par le bastion n° 6 ou de la Quarantaine, une sortie contre l'extrême gauche du corps de siége du général Forey, et la place tirerait de toutes ses batteries pour retenir le plus grand nombre possible des assiégeants dans la tranchée.

Les troupes destinées à cette entreprise, combinée de manière à égarer les alliés sur le véritable point par où l'on se proposait de rendre l'action décisive, étaient ainsi distribuées :

La colonne de droite qui, sous les ordres du général Soïmonof, devait partir du Petit-Redan, se composait de deux compagnies de tirailleurs et de deux compagnies de sapeurs, des septs régiments Tomsk, Kolivansk, Katharinbourg, Ouglitz, Vladimir, Sousdal, Boutirsk, et de quatre batteries, dont deux légères, en tout dix-sept mille cinq cents hommes et trente-huit pièces de canon, dont vingt-deux de 12 et seize de 6. Cette colonne devait se diriger sur la hauteur, en suivant la gauche du ravin du Carénage, pour tomber sur le centre et la gauche des Anglais. Les régiments Tomsk et Kolivansk, avec celui de Katharinbourg en réserve à eux spéciale, étaient chargés d'ouvrir, de ce côté, l'attaque, sous le commandement du général-major Vilboa. Les régiments Ouglitz, Vladimir, Sousdal et Boutirsk, formés en réserve générale, agiraient sous les ordres du général Schabokritski.

La colonne de gauche, commandée par le lieutenant général Pavlof, qui devait passer la Tchernaïa sur le pont d'Inkerman, naguère détruit, mais qu'on allait rétablir pour cette opération, se formait des cinq régiments Selenginsk, Yakoutsk, Okhotsk, Borodino, Taroutinsk, et de deux compagnies de tirailleurs, ensemble treize mille cinq cents hommes, avec quatre-vingt-seize pièces de canon (1). En approchant

(1) Ce chiffre est reconnu par Anitschkof. D'autres récits que le sien ne portent qu'à quarante pièces de canon de 12 et de 6 l'artillerie de la colonne Pavlof.

de la rive droite de la Tchernaïa, le général Pavlof, dont le mouvement était indiqué pour cinq heures du matin, détacherait en avant cent chasseurs pour couvrir les travaux de reconstruction du pont d'Inkerman. Après le passage, le régiment d'Okhotsk enfilerait la route dite des Sapeurs à l'ouest de celle de Voronsof et s'y reliant. Le régiment Borodino déboucherait par le ravin des Carrières sur les hauteurs situées à droite du pont. Le régiment Taroutinsk le suivrait, en prenant d'abord par l'ancienne route postale formée en partie de fascines, comme on l'a déjà dit, à cause de son état marécageux dans le voisinage du pont d'Inkerman et de l'embouchure de la Tchernaïa. Parvenus sur le plateau d'Inkerman, ces régiments feraient halte un moment pour couvrir l'arrivée du reste des troupes.

Les hauteurs une fois occupées, les deux colonnes Soïmonof et Pavlof, donnant ensemble trente et un mille hommes, avec cent trente-quatre canons (1), passeraient sous le commandement en chef du général d'infanterie Dannenberg qui avait en partie inspiré le plan d'attaque (2). Deux régiments de cavalerie, avec deux batteries montées, se tiendraient prêts à marcher au secours de ce général, au premier avis qu'ils en recevraient. Enfin le mouvement des colonnes d'attaque devait être appuyé par les vapeurs *Vladimir* et *Chersonèse*, mouillés à cet effet à l'embouchure de la Tchernaïa.

Pendant ce temps, le prince Gortschakof, se mettant en marche de Tchorgoun, à six heures du matin, avec seize bataillons d'infanterie du 4ᵉ corps, naguère commandé par Liprandi, et cinquante-huit escadrons, en tout vingt mille hommes, accompagnés de cent pièces d'artillerie, suivrait la route de Voronsof, feindrait de vouloir s'emparer d'un des chemins qui conduisent au mont Sapoune, pour fixer de ce côté l'attention du corps d'observation du général Bosquet, et tiendrait lord Raglan sur le qui-vive dans la vallée de Balaklava.

Enfin le général Moller ferait opérer une attaque plus sérieuse par vingt mille hommes de troupes de la garnison, accompagnés de seize pièces de canon, contre les travaux les plus avancés des Français, pour retenir le corps de siége du général Forey dans la tranchée. Une

(1) Ici encore nous prenons les chiffres d'Anitschkof, qui confirment ceux qu'il a donnés pour chaque colonne en particulier.

(2) On attribue à ce général une brochure anonyme, en langue allemande, sur les premières phases de la guerre de Crimée. La relation de la bataille d'Inkerman que l'on trouve dans cet opuscule, a une grande conformité avec celles d'Anitschkof et de Rustow.

colonne, composée des régiments Minsk et Tobolsk, ayant avec elle douze canons, et sortant, à neuf heures environ, du bastion de la Quarantaine, sous les ordres du général-major Timofief, donnerait l'assaut aux batteries françaises numéros 1, 2 et 3, placées en face de ce bastion. Le reste du corps du général Moller se tiendrait en réserve.

Afin de parer à toutes les éventualités, même les plus éloignées, un autre corps, formé de six bataillons d'infanterie, avec trente-six canons, reçut ordre de s'établir sur les hauteurs de Mackensie et de prévenir tout mouvement des alliés du côté de la route de Baktchi-Seraï.

Des signaux télégraphiques furent établis pour la plus rapide communication des ordres et des nouvelles durant cette grande entreprise, dont les Russes attendaient un résultat d'autant plus favorable, que les deux grands-ducs les soutiendraient, les enflammeraient de leur présence, et qu'elle aurait lieu le saint jour du dimanche, quand déjà leurs prêtres avaient déversé sur eux toutes les bénédictions d'en haut, montrant à ceux qui tomberaient sur le champ de bataille le ciel entr'ouvert pour les recevoir et les couronner d'une gloire éternelle.

Telles étaient les dispositions des Russes, le 4 novembre, veille de la grande attaque projetée sur les lignes des alliés, attaque à laquelle devaient concourir, à divers titres et sur divers points, près de quatre-vingt mille hommes, que soutiendraient de fortes réserves tant au dedans qu'au dehors de la place, et qui auraient pour base d'opérations cette place elle-même, avec son immense artillerie, ses anciens et ses nouveaux ouvrages, et les ressources en tout genre qu'elle présentait alors.

La journée du 4 novembre fut affreuse. Une pluie torrentielle et constante détrempa le sol ; d'épais brouillards empêchaient les troupes de s'orienter convenablement. La nuit ne fut pas meilleure, et l'aube du jour du 5 novembre se déroba sous une brume glaciale, impénétrable à l'œil, qui, s'élevant de la vallée au sommet des hauteurs, restait suspendue dans l'atmosphère. Le vent s'engouffrait, par intermittences, tonnant, puis strident, dans les anfractuosités de la montagne, et venait encore en aide aux ennemis pour dérober leur marche. D'ailleurs, on continuait à veiller mal dans les camps des alliés, particulièrement dans ceux des Anglais, sauf peut-être du côté de la passe de Balaklava, objet de la constante sollicitude de lord Raglan.

A quatre heures, comme de coutume, les cloches des églises de Sébastopol sonnèrent les matines, au moment où les colonnes d'attaque

se disposaient à dessiner leurs mouvements offensifs. Les Russes traînèrent leurs canons sur des roues enveloppées de linges ou de peaux, pour en étouffer le bruit, jusqu'à un point de la route où, couverts par la projection de la colline, ils pussent attendre que l'expulsion des avant-postes alliés leur permît de prendre des positions définitives. Cette opération était d'autant plus délicate que, du côté du pont d'Inkerman, on a vu qu'un marais rendait la vallée presque impraticable, sauf par la route de Voronsof.

Durant cette triste et sombre nuit pourtant, un sergent qui faisait partie d'un piquet de la division Brown, établi sur le bord sud-ouest du ravin du Carénage, entendit un retentissement de roues qui s'élevait de la vallée et qui peu à peu semblait se rapprocher des positions anglaises. Il en parla au major Bunbury, mais l'avis de cet actif et intelligent surveillant ne fut pas jugé digne d'être pris en considération. « C'est le bruit des roues des arabas et des voitures de munitions qui se rendent à Sébastopol par la route d'Inkerman, » dit-on, et l'on ferma l'oreille. Personne autre que ce sergent, dont le nom eût eu au moins autant de droits d'être conservé que celui du major Bunbury, ne soupçonna un instant que des masses énormes de troupes russes gravissaient les flancs escarpés des hauteurs qui dominent la vallée d'Inkerman, du côté, dépourvu de défense, qu'occupait la division Lacy Evans. Ce général était alors malade à bord de la flotte et remplacé par le général Pennefather. « Tout était dans le repos et la sécurité. Les troupes, profondément endormies, ne se figuraient pas qu'un ennemi subtil et infatigable était sur le point de mettre en position une artillerie écrasante, prête à renverser leurs tentes dès que le jour se montrerait (1). »

La brume ne s'éclaircissait pas, le vent grondait et sifflait toujours avec furie dans les gorges et les ravins, quand, à cinq heures environ du matin, le général Codrington alla visiter, selon sa coutume, les avant-postes de sa brigade. « Tout va bien, » lui dit-on. Néanmoins, dans une conversation qu'il eut avec le capitaine Pretyman, du 33e régiment anglais, qui était de service, quelqu'un fit observer que les Russes profiteraient peut-être de cette sombre et pluvieuse matinée pour attaquer les positions des alliés. Le brave général, aussi incrédule que la majorité de l'armée anglaise, ne prêta qu'une médiocre attention à cette observation et tourna la tête de son cheval pour

(1) *The War*, by W. H. Russell, correspondent of the Times; London, 1856, 2 vol. in-18 (*La Guerre*, par Russell, correspondant du Times.)

regagner ses lignes à travers les broussailles. Mais à peine eut-il fait quelques pas, qu'il fut surpris par une détonation sur la gauche des piquets de la division légère. Bientôt une vive fusillade se fit entendre du côté d'Inkerman.

C'était la colonne Soïmonof d'un côté ; c'étaient les chasseurs de Pavlof de l'autre, qui avaient pu arriver, à la faveur du brouillard intense, à quelques pas des Anglais, sans être aperçus. Tout en faisant prendre en grande hâte les armes à ses troupes, le général Codrington ne croyait encore qu'à une sortie de la garnison ; mais il fut, une seconde fois, détrompé par les bruits confondus de la canonnade et de la fusillade qui éclataient de tous côtés. A gauche tonnaient les batteries de la place et l'artillerie de Soïmonof ; du côté d'Inkerman, les régiments Borodino et Taroutinsk, de la colonne Pavlof, faisaient entendre leur mousqueterie ; et, sur les derrières, le corps du prince Gortschakof, dans le but de diversion indiqué, cherchait, par un feu plus précipité que dangereux, à fixer l'attention du général Bosquet et de la défense de Balaklava. « Peu de ceux qui furent éveillés par le feu des Russes, au point du jour du 5 novembre 1854, oublieront la scène qui suivit. L'alarme se répandit dans le camp. On voyait monter précipitamment à cheval des hommes à demi éveillés dont les derniers rêves se confondaient avec la terrible réalité de l'appel aux armes; plusieurs, qui couraient à leur poste, furent tués avant de s'être bien rendu compte de la cause pour laquelle ils avaient été subitement réveillés. Les serviteurs, hors d'haleine, ouvraient les tentes et appelaient leurs maîtres à grands cris. Les officiers d'état-major, galopant dans toutes les directions, criaient à leur tour : « Voilà les Russes, les Russes en force (1) ! » C'étaient eux en effet, les Russes, de toutes parts, avec leurs redingotes grises, qui se confondaient en quelque sorte avec le brouillard de cette matinée ossianique, et ne se laissaient reconnaître encore qu'aux coups incessants de leurs compactes bataillons, perdus dans les vapeurs atmosphériques.

Après les premiers moments de surprise et d'incertitude, les Anglais, dont les avant-postes s'étaient repliés en désordre sur leurs divisions respectives, firent preuve d'un sang-froid et d'une énergie extraordinaires. Le général Pennefather, avec la 2e division britannique, fut le

(1) *The story of the campaign of Sebastopol, written in the camp,* by lieut.-col. E. Bruce Hamley, captain royal artillery ; Edinburgh and London, 1855. (*Histoire de la campagne de Sébastopol, écrite dans le camp,* par le lieutenant-colonel E. Bruce Hamley, capitaine dans l'artillerie royale.)

premier sur le champ de bataille. Il détacha la brigade Adams du côté de la redoute non armée n° 1, qui, avec la redoute n° 2, armée de Lancastre, et la redoute n° 3, d'un armement médiocre, était destinée à couvrir l'aile droite du camp anglais, contre laquelle l'ennemi dirigeait sa principale attaque. Lui-même, le général Pennefather, il prit position à gauche du général Adams avec la 2e brigade de sa division. Le général Buller arriva également dans la ligne avec la 2e brigade de la division Brown, s'appuyant sur l'aile gauche de la 2e division, et portant en avant le 88e d'infanterie britannique, commandé par le lieutenant-colonel Jeffreys. Plus à gauche, sur un point où le sol s'infléchit vers la ville, le général Codrington amena sa brigade.

Puis vinrent de l'arrière, d'abord à titre de réserve, les divisions Cambridge et Cathcart. La brigade Bentinck, composée des coldstreams et des fusiliers écossais de la garde, et commandée par le duc de Cambridge en personne, se déploya à l'extrême droite de la brigade Adams, dont elle était séparée par l'une des profondes racines du ravin du Carénage. La division Cathcart, sortie de son campement, se porta en avant et à droite du point attaqué; la brigade Goldie prit place à gauche de la route postale, entre les brigades Pennefather et Buller; la brigade Torrens, de la même division, s'établit à droite de cette route et sur les hauteurs qui dominent la vallée de la Tchernaïa. Le général England, commandant la 3e division britannique, envoya la brigade de sir John Campbell occuper le terrain laissé libre par le mouvement de la division Cathcart et appuyer la division légère ; tandis que sa 2e brigade restait, sous les ordres du général Eyre, à la défense des tranchées, et que les troupes de la marine et la brigade des highlanders de sir Colin Campbell gardaient Balaklava.

Une heure environ après le premier moment de surprise, douze à treize mille Anglais se trouvaient en ligne, résolus à opposer une défense désespérée, mais, autant que possible, sans réclamer le secours de leurs alliés. Fâcheux, quoique bien compréhensible, sentiment d'amour-propre national dans des armées combinées, et qui montre encore un des graves inconvénients de celles-ci qui, ne resserrant pas assez leur action, s'exposent à être ruinées l'une après l'autre.

Pendant que les Anglais formaient, de leur mieux et en toute hâte, leurs lignes sur le plateau, une erreur de l'ennemi, provenant à la fois de l'intensité du brouillard et d'une connaissance insuffisante des lieux, leur venait en aide. En effet, au lieu d'aller occuper, selon le plan d'attaque concerté la veille, les hauteurs à l'ouest du ravin du Carénage,

pour combattre le centre et la gauche de l'armée de lord Raglan, le général Soïmonof était arrivé sur le bord oriental du ravin et attaquait l'aile droite de celle-ci, tâche réservée au général Pavlof. Cette fausse direction eut pour résultat que les deux colonnes russes, Soïmonof et Pavlof, se trouvèrent l'une derrière l'autre sur un terrain trop étroit pour pouvoir s'y déployer. Force fut aux bataillons russes d'attaquer par compagnies et d'offrir ainsi aux Anglais, dont cette erreur fit en partie le salut, des buts trop découverts pour être manqués. Les bataillons britanniques, en raison de leur armement supérieur à celui de l'ennemi, tirèrent alors d'une distance qui leur permettait d'atteindre sans être eux-mêmes atteints. Les deux colonnes russes, entremêlées dans l'espace limité qu'elles occupaient, firent un temps d'arrêt pernicieux pour elles, qui devait donner aux batteries anglaises le temps de les mettre en face d'un feu meurtrier, et au corps d'observation du général Bosquet celui d'apporter ses secours aux divisions britanniques.

En effet, aux premiers coups de fusil que l'actif général avait entendus, il avait fait prendre les armes au corps d'observation tout entier et ordonné à l'infanterie d'appuyer vers le point où la route de Voronsof débouche sur le plateau d'Inkerman, point où se trouvait un télégraphe d'origine russe; il avait dirigé incontinent sur ce télégraphe les deux batteries de la 2e division, sous les ordres du commandant Barral; puis il s'était porté, de sa personne, au delà d'un moulin qui servait de démarcation aux lignes anglaises. Le général Bourbaki l'avait suivi avec un bataillon du 7e léger (depuis 82e d'infanterie), commandant Vaissier, un bataillon du 6e de ligne, conduit par le colonel Fillol de Camas et le lieutenant-colonel de Goze, quatre compagnies du 3e bataillon de chasseurs à pied, commandant Tixier (1), et deux batteries de réserve d'artillerie à cheval, aux ordres du commandant de La Boussinière. N'ayant pas hésité un moment sur le côté par où se dirigerait le principal effort de l'ennemi, le général Bosquet courut offrir son concours aux généraux anglais. Arrivé un peu plus loin que le moulin, il rencontra sir Georges Brown et sir Georges Cathcart réunis, et leur témoigna, avec ses craintes au sujet du plateau d'Inkerman qui, dans sa pensée, serait le principal théâtre de la lutte, le désir instant de leur apporter le contingent, sinon de toutes, du moins d'une partie de ses forces; mais les deux généraux anglais le remer-

(1) Le commandant Tixier avait succédé au commandant Duplessis, passé lieutenant-colonel en France, après la bataille de l'Alma.

cièrent, et lui dirent qu'ils avaient des réserves suffisantes pour le moment; ils ajoutèrent toutefois qu'ils n'avaient personne vers leur droite, en arrière de leur redoute n° 1, et qu'ils le priaient de les garantir de ce côté. Le général Bosquet répondit à ce désir, en laissant à distance convenable le bataillon du 7e léger, le bataillon du 6e et les quatre compagnies du 3e bataillon de chasseurs, sous les ordres du général Bourbaki, commandant la 2e brigade de la 2e division, que pourraient promptement appuyer les deux batteries à cheval de La Boussinière.

Le commandant en chef du corps d'observation alla ensuite examiner par lui-même, de la position du télégraphe, ce que pouvaient valoir les attaques du prince Gorstchakof par la Tchernaïa et la plaine de Balaklava. Là, « avec cette sagacité qui le distingue, dit l'historien russe de cette guerre (Anitschkof), il reconnut bien vite que l'attaque partie de Tchorgoun n'avait pour but que de l'éloigner du théâtre des événements; il fit en conséquence tous les préparatifs nécessaires pour pouvoir se porter rapidement, avec la majeure partie de ses forces, sur le point du champ de bataille où la venue d'une imposante réserve pourrait peser sur le résultat d'une manière décisive. »

Il était six heures du matin quand le quartier général de lord Raglan fut mis en mouvement par les roulements de la mousqueterie, sur sa droite, et par les coups secs des pièces de campagne. Le général en chef anglais apprit bientôt que l'ennemi s'avançait en forces; mais doutant encore du théâtre où se passerait l'action principale, il dépêcha le colonel Steele, son secrétaire, auprès du général Bosquet, pour s'enquérir de ce qu'il pensait de la situation : « Allez à Inkerman, dit le général Bosquet au colonel, c'est là que tout se passera. »

Néanmoins, afin de parer à tout événement, — l'opinion de lord Raglan ne se rendant qu'avec peine à l'évidence, — le général Bosquet développa la 2e division de son corps d'observation dans les lignes tracées le long des hauteurs, et l'appuya de trois batteries placées de manière à répondre efficacement à l'artillerie du prince Gortschakof, dans le cas où l'attaque sur Balaklava se dessinerait un peu énergiquement; l'une des deux premières batteries, qui étaient sous les ordres du commandant Barral, fut mise en position sur la gauche de la route de Voronsof, au-dessous des escarpements; la troisième, qui était composée de canons de 30 longs de la marine, fut établie au pied même du télégraphe, tout auprès du général.

Le prince Gortschakof, qui ne montra pas ce jour-là ses qualités ordinaires, peut-être parce qu'il avait plus spécialement que tout autre

à se préoccuper de la sûreté des deux jeunes fils de l'empereur Nicolas, s'avança avec une mollesse extrême. Il envoya trois de ses bataillons, avec huit bouches à feu, sous le commandement du général Levoutzki, dans la direction des hauteurs de Sapoune, flanquant ces bataillons à gauche de huit pièces de gros calibre, à droite de huit autres pièces d'un calibre inférieur. Sur un mamelon voisin, il fit placer aussi trois bataillons avec une batterie légère, sous les ordres du colonel Skjoudéry. Trois autres bataillons encore, avec six pièces, durent marcher du côté du village de Kadikioï, pour prendre position au-dessous du général Levoutzki. Vingt-huit escadrons de la cavalerie du prince Gortschakof furent tenus en arrière, près de Tchorgoun, à l'extrémité de la vallée, pour marcher quand besoin serait. La position du général Bosquet, près du télégraphe, n'eut donc contre elle que neuf bataillons, vingt-huit escadrons et trente-huit bouches à feu. Le reste du corps de Tchorgoun fut complétement inactif. Les troupes du prince Gortschakof s'arrêtèrent à deux mille mètres de la position du général Bosquet, et c'est de là qu'elles ouvrirent contre celui-ci, qui leur répondait avec dédain et en quelque sorte pour la forme, une canonnade insignifiante dont bientôt le corps d'observation ne prendrait plus même la peine de s'occuper. L'extrême faiblesse de la diversion du prince Gortschakof, combinée pourtant la veille de manière à peser puissamment sur l'événement, devait être plus nuisible qu'utile aux colonnes d'attaque du général Dannenberg.

Le général Canrobert, aux premières détonations dont ses oreilles avaient été frappées, avait mis le pied à l'étrier. Le brouillard ne lui permettant de rien distinguer, mais le feu se faisant entendre de trois côtés divers, du côté des hauteurs d'Inkerman, du côté des positions avancées de Tchorgoun et du côté des batteries situées en face des attaques françaises, — car la place inonda celle-ci de projectiles bien avant que la garnison eût opéré sa sortie par le bastion de la Quarantaine, — il dépêcha de toutes parts des officiers d'état-major pour s'assurer des mouvements et de la force des colonnes russes, et pour assigner des positions aux chefs des divisions françaises. Mais déjà ses ordres étaient en partie devancés : tout le monde était sous les armes, chacun pour ainsi dire ayant agi, comme à l'Alma, de son initiative personnelle. Le général en chef fit demander au général Forey une brigade du corps de siége pour l'avoir à sa disposition quand besoin serait, et la brigade de Monet, appartenant à la division Napoléon, lui fut promptement envoyée.

Cependant les colonnes d'attaque russes ne s'étaient pas laissé arrêter longtemps par l'erreur de leur rencontre au même débouché, ni même par le feu sûr et destructeur des carabines de précision des Anglais. Les régiments Taroutinsk et Borodino, de la colonne Pavlof, ayant rejeté en arrière les avant-postes britanniques, avaient gravi les hauteurs avec la plus grande agilité, l'un par l'ancienne route postale, l'autre par le défilé à droite de cette route; ils avaient un moment fait lâcher pied aux brigades Pennefather et Adams, et s'étaient établis devant la redoute n° 1. Alors, les régiments Tomsk et Kolivansk, de la colonne Soïmonof, appuyés par le régiment Katharinbourg, attaquèrent ces mêmes brigades à la baïonnette, quoique les brigades Codrington, Buller, Campbell et Goldie se fussent avancées pour les soutenir. En ce moment, treize mille Russes au moins étaient parvenus à se déployer sur le plateau : c'était à peu près autant qu'il s'y trouvait d'Anglais. Le reste des deux colonnes d'attaque resta en réserve, faute d'espace pour se développer, ou se dirigea, par un chemin que lui traçaient les sapeurs, sur d'autres points des hauteurs.

Après un moment de mêlée épouvantable, au milieu des halliers, et dans cette brume intense qui ne permettait aux Anglais de distinguer ni d'où venait, ni où allait, ni où était l'ennemi, les Russes vinrent pourtant à bout d'établir les trente-huit pièces de canon tant de campagne que de position de la colonne Soïmonof, et réunirent ains toutes les chances en leur faveur. La fortune, qui avait paru pencher du côté de la défense, se retourna du côté de l'attaque. Les boulets et la mitraille des Russes répandaient la mort dans tous les rangs ; ceux-ci n'étaient pas plus tôt reformés que de nouvelles volées les éclaircissaient encore. Les tentes et le camp des Anglais ayant laissé apercevoir un moment leur silhouette dans la pénombre que produisaient les efforts du soleil sur les vapeurs amoncelées, tous les projectiles se déchaînèrent comme une tempête de ce côté : l'ouragan de fer et de feu emporta tout ; les tentes déchirées tourbillonnèrent en lambeaux à tous les vents ; les piquets qui les soutenaient roulèrent dans la fange ensanglantée ; des cris, des hennissements affreux se firent entendre ; les hommes et les chevaux restés dans le camp tombèrent pêle-mêle, morts ou mutilés. Les témoins oculaires l'ont dit : la scène est inénarrable.

Le colonel d'artillerie Gambier reçut immédiatement l'ordre de faire avancer, mais malheureusement de fort loin, deux pièces de 18 sur la hauteur, pour se mettre en mesure de répondre à un feu contre lequel

l'artillerie de campagne était impuissante. Tandis qu'il faisait ses dispositions, il fut blessé grièvement, mais non mortellement. Le lieutenant-colonel Dickson, dont l'habileté et la valeur devaient se signaler dans ce jour, prit sur-le-champ sa place. Mais avant que ses deux canons fussent mis en position, les ravages de l'artillerie ennemie continuèrent.

Le général de Lacy Evans, quoique fort malade à bord d'un vaisseau, s'était fait débarquer au bruit de la bataille et avait eu la douleur, en arrivant à cheval en avant des lignes anglaises, de voir toutes ses craintes réalisées sur le lieu même dont il avait souvent signalé la faiblesse à lord Raglan. Déjà plusieurs des officiers les plus distingués de sa division étaient tués ou blessés. Deux aides de camp, les capitaines Allix et Gubbins, étaient au nombre des premiers. Le général Adams était atteint d'une blessure jugée peu grave dans le principe, et des suites de laquelle il devait pourtant mourir. Bientôt il ne resterait plus à la 2e division de l'infanterie anglaise que six officiers d'état-major et douze capitaines, sur soixante. Enfin, le major Farrer, du 47e régiment, comme étant le plus ancien en grade, allait être obligé de prendre le commandement d'une brigade, si ce n'est même de la division Lacy Evans tout entière.

Quand les premières brigades anglaises furent ébranlées par le feu incessant des trente-huit pièces de Soïmonof, les régiments Tomsk et Kolivansk s'élancèrent à l'assaut de la redoute n° 2, armée de Lancastre et centre de la défense. Cet ouvrage était de si imparfaite construction, qu'il n'y avait pas, dit-on, de banquette sur laquelle on pût monter, et qu'ainsi les hommes qui s'y trouvaient ne pouvaient user de mousqueterie contre l'ennemi. Les tirailleurs russes s'avancèrent en foule à travers les halliers qui couvraient le champ de bataille, sans paraître tenir compte de la mitraille qui en coupa beaucoup en pièces presque à la bouche des canons Lancastre. Les troupes ennemies chassèrent ou tuèrent à la baïonnette les canonniers, enlevèrent la redoute, enclouèrent les deux canons qui s'y trouvaient et en détruisirent les affûts. Rien ne put arrêter leur impétuosité. Ces troupes arrivèrent jusqu'à l'entrée du camp de la 2e division anglaise. En même temps, deux bataillons du régiment Katharinbourg tournèrent l'extrémité supérieure du ravin du Carénage, se dirigèrent le long des pentes gauches à travers les taillis et rencontrèrent la batterie Townsend, de la division Cathcart, qui était arrivée à la gauche de la position pendant une des attaques. Ils tombèrent à l'improviste sur cette batterie, et lui enlevèrent quatre

canons qu'ils enclouèrent ; mais trois furent presque aussitôt repris par le 88ᵉ régiment, colonel Jeffreys, et le quatrième par le 77ᵉ régiment, colonel Egerton, appartenant à la division Brown. Les canons furent désencloués et remis en état de servir. Les deux bataillons de Katharinbourg furent obligés de se replier. La brigade Codrington qui, postée sur le banc le plus avancé du ravin, ne cessait, malgré une blessure reçue par son général, d'escarmoucher avec l'infanterie ennemie, empêcha constamment celle-ci de tourner le flanc gauche des Anglais. Toutefois quatre canons qui avaient été détachés, au début de la bataille, pour soutenir cette brigade, rencontrèrent, partout où ils essayèrent d'engager une action, un feu si meurtrier, qu'ils furent réduits à rester inactifs à l'abri d'un large monticule de terre.

Les Anglais étaient de tous côtés refoulés dans leurs lignes ; mais leur énergie et leur ténacité apparurent, sur cette limite extrême, dans toute leur grandeur. Là, chacun se dressa de nouveau, l'œil sanglant, le bras pulvérisant, comme un géant, non plus pour repousser, mais pour écraser sur place les téméraires assaillants. Ce fut une boucherie de Russes dans laquelle se signalèrent quatre compagnies du 77ᵉ d'infanterie anglaise, commandées par le major Straton, qui n'avait pas peu contribué à rétablir le combat en dégageant le 88ᵉ alors que ce régiment était entouré et mis dans un complet désordre. Le 2ᵉ bataillon de la brigade des rifles, lequel faisait partie de la division Brown, joignit les coups froidement certains de la carabine de précision aux furieux efforts de la baïonnette. Prenant pour but les officiers, les servants des pièces et les chevaux de trait, il fit éprouver à l'ennemi des pertes irréparables. Presque tous les officiers des trois régiments de l'avant-garde, disent les narrations russes, furent tués ou blessés. Si, parmi les Anglais, le valeureux et habile général Brown eut le bras traversé et le flanc atteint par une balle, du côté des Russes, les généraux Soïmonof et Vilboa perdirent la vie, ainsi que le colonel commandant de l'artillerie Saghoskin. Privées de leurs chefs et décimées par le feu des Anglais, les troupes russes, ajoutent ces mêmes relations, furent obligées de retourner jusqu'au défilé des Carrières, qui descend vers le pont d'Inkerman. Là, à l'abri de leurs batteries, auxquelles le général Schabokritski avait donné une position avantageuse, les ennemis reformèrent leurs rangs éclaircis. Immédiatement en arrière de ces batteries se placèrent les régiments Ouglitz et Boutirsk, avec les régiments Vladimir et Sousdal. Sur la gauche des Anglais, pour quelque temps, le combat se changea en canonnade.

Depuis la septième heure du matin à peu près, lord Raglan, accompagné du brigadier général du génie Burgoyne, du brigadier général d'artillerie Strangways, et d'un nombreux état-major, s'était dirigé vers le lieu de l'action. A huit heures, lord Raglan avait dépêché un de ses officiers au général Canrobert pour l'aviser que la droite des Anglais était en butte à une furieuse attaque dans la position qui domine Inkerman. Incontinent le général en chef français s'était porté sur la route de Sébastopol à la vallée de Baïdar, en un lieu élevé où se trouvait un télégraphe, autre que celui au pied duquel s'était placé le général Bosquet au haut de la route de Voronsof. Du point où il se tenait avec son état-major, le général Canrobert, malgré la brume qui couvrait la campagne, espérait pouvoir planer sur les deux extrémités de la vallée et surveiller les hauteurs.

Cependant les deux régiments Borodino et Taroutinsk n'avaient pas suivi les autres régiments russes dans leur mouvement de retraite sur le défilé des Carrières, et ils avaient continué de se battre avec acharnement, sur la droite des Anglais, soit contre les brigades Pennefather et Buller, soit contre la brigade Bentinck, des gardes, à la tête de laquelle se montrait toujours le duc de Cambrige. Cette brigade s'étant jetée dans la redoute non armée n° 1, les grenadiers s'étendant à droite, les fusiliers à gauche, et les coldstreams vers le centre, les deux vaillants régiments ennemis livraient, depuis longtemps déjà, un assaut furieux à cet ouvrage, dont la défense essayait de tirer le meilleur parti possible. Il y eut sur ce point un combat, ou plutôt une série de combats sanglants à la baïonnette. Un moment les gardes, ayant épuisé toutes leurs munitions, furent forcés de se retirer, laissant dans la redoute un de leurs officiers, sir Robert Newman, qui avait été atteint d'une balle et que les Russes achevèrent bientôt à coups de baïonnette, comme beaucoup d'autres blessés.

A cette heure de la bataille, le général Bosquet avait vu revenir vers lui à toute bride le colonel Steele, pour lui dire qu'il ne s'était pas trompé, et que les Anglais étaient dans le plus grand danger sur le plateau d'Inkerman. « Je le savais bien ! » s'était écrié le général Bosquet. Et aussitôt il avait dépêché le colonel de Cissey, son chef d'état-major, pour dire au général Bourbaki de se précipiter, avec sa petite colonne, sur le flanc gauche des Russes, en s'appuyant des batteries La Boussinière.

Quand le colonel de Cissey arriva porteur des ordres du général Bosquet, déjà le général Bourbaki avait prévenu les intentions de

celui-ci : le 1[er] bataillon du 7[e] léger, le 1[er] bataillon du 6[e] de ligne, les quatre compagnies du 3[e] bataillon de chasseurs à pied, et les deux batteries à cheval étaient en plein mouvement, gravissant la hauteur à perdre haleine. Les Anglais arrêtèrent leur mouvement de retraite sur cette petite mais héroïque colonne.

Le général Bosquet, décidé à ne plus tenir compte que très-secondairement de la diversion du prince Gortschakof, se mit en devoir de rejoindre la colonne Bourbaki, laissant toutefois à la 1[re] division et à une partie de la 2[e] la garde du mont Sapoune, de la position du télégraphe de la route de Voronsof, et le soin de surveiller tout mouvement qui pourrait tendre du côté de Balaklava.

Parvenue sur le plateau, elle fit une halte indispensable pour se former. Les Russes envoyaient des volées de mitraille et de boulets, et leur infanterie, sans pouvoir être encore atteinte, tirait incessamment des coups à travers les halliers. Les Anglais prirent un instant la halte forcée des Français pour de l'étonnement et de l'hésitation, en présence d'une position presque désespérée (1). Le général Pennefather parcourut leur front à cheval, croyant devoir exciter leur zèle en faveur de la cause commune. Mais ces braves n'avaient pas besoin de stimulant. Dès qu'ils eurent repris haleine, et se furent formés sous la grêle de projectiles que leur envoyait l'ennemi, ils chargèrent héroïquement et appuyèrent la brigade Bentinck qui revenait vigoureusement contre les Russes.

Le général Bosquet, avec son état-major et une escorte de cavalerie, avait rejoint la colonne au moment où elle allait entrer en ligne et où, — tout le terrain en avant de la droite anglaise étant évacué, — il n'y avait d'occupé que l'arête qui précédait à vingt pas le premier rang des tentes britanniques. Le bataillon du 6[e] de ligne, son colonel de Camas et son lieutenant-colonel de Goze en tête, le bataillon du 7[e] de ligne, conduit par le commandant Vaissier, et le demi-bataillon de chasseurs à pied, avec le commandant Tixier, poussèrent leur charge jusqu'à la redoute n° 1, où le combat se renouvela, en compagnie des Anglais, avec une fureur indicible.

(1) « Les Français, arrivant au sommet, dit le lieutenant-colonel Bruce Hamley, dans son ouvrage intitulé *Histoire de la campagne de Sébastopol,* furent un moment étonnés du feu de l'artillerie qu'ils y rencontrèrent, tandis que l'infanterie russe tirait ses volées pressées de derrière les halliers. Ils s'arrêtèrent comme indécis : mais le général Pennefather parcourut leur front à cheval, les encourageant, et ils descendirent bravement le versant sous un feu terrible, en chassant l'ennemi devant eux. »

Les Anglais, exaltés jusqu'à la rage par la vue des cadavres de leurs camarades percés de pointes de baïonnettes et meurtris de coups de crosses, entre autres par l'aspect du corps du malheureux Newman, odieusement achevé quand il était à terre, se ruèrent sur les Russes, dont ils massacrèrent une partie dans l'ouvrage même. Les régiments Borodino et Taroutinsk ne purent tenir contre ce transport de vengeance, et, poussés la baïonnette dans les reins par les gardes du duc de Cambridge et par la vaillante petite colonne du général Bourbaki, ils ne songèrent pas à aller se reformer comme venaient de le faire les régiments de la colonne Soïmonof ; ils s'enfuirent, en redescendant le ravin des Carrières, jusqu'auprès du pont d'Inkerman. C'est le moment où les narrateurs russes vont faire tomber le rideau sur la fin du premier acte du sanglant drame d'Inkerman. Ils montrent à cet instant le commandant en chef Dannenberg, qui avait eu deux chevaux tués sous lui, placé sur la hauteur derrière les batteries de la première ligne, indiquant aux colonnes qui approchaient leur nouvelle direction de marche, tandis que la mort, autour de lui, faisait une large moisson d'officiers d'état-major et d'ordonnance (1).

En réalité, il n'y eut point d'interruptions bien marquées dans la bataille. Les trois régiments d'Okhotsk, d'Yakoutsk et de Selinginsk, formant l'extrémité de la colonne Pavlof, qui, du côté du pont d'Inkerman, avaient pris leur direction par la route des Sapeurs, étaient arrivés sur le champ de bataille à huit heures du matin, c'est-à-dire au moment où la tête de la colonne Soïmonof avait opéré sa retraite. Le régiment d'Okhotsk marchait en tête, suivi de deux autres. Aussitôt le général Dannenberg les fit avancer à l'attaque, en gravissant le mamelon, et un combat non moins terrible que les précédents s'engagea encore contre la redoute n° 1, défendue par sept cents hommes seulement des coldstreams-guards.

L'opiniâtreté de la défense égala l'impétuosité de l'attaque. Le régiment d'Okhotsk fut maintes fois repoussé de la redoute au moment où il se croyait près d'y entrer. La plupart de ses officiers gisaient au pied des ruines de l'ouvrage ; le colonel Bibikof était au nombre des morts.

Cependant les Russes ne désespèrent pas du triomphe définitif : ils se jettent de nouveau sur les coldstreams qui les reçoivent corps à corps ; les coups de feu ne jouent plus qu'un rôle secondaire ; on se

(1) La division que les auteurs russes et allemands font de la bataille d'Inkerman en trois actes, permet d'en distinguer les diverses phases, en général confondues dans la plupart des récits français et anglais.

bat à la baïonnette souvent détachée du fusil, à coups de crosse, à coups de pierres ; chaque soldat anglais a trois Russes et quelquefois cinq contre lui, qu'il déchire avec ses dents autant qu'avec ses armes. C'est une atroce mêlée qui fait douter si l'homme diffère essentiellement de la bête fauve, quand il est livré à ses sanglants instincts. Enfin, réduits de sept cents à cinq cents et voyant approcher les régiments de Selenginsk et d'Yakoutsk, qui, sous la conduite du général Ocheterlone, avaient passé le défilé par lequel la route postale conduit sur la hauteur, les coldstreams-guards se décidèrent à quitter la redoute n° 1, avec l'intention d'y revenir bientôt. Ces héros, faisant alors une sortie irrésistible, traversèrent les bataillons russes, fauchant dans leurs rangs autant que fauchés par eux.

Ce qu'ayant vu le brave général sir Georges Cathcart, il s'était élancé à la tête de sa division et avait chargé les Russes sur la gauche. Aussitôt les coldstreams revinrent d'un seul bond à la redoute, soutenus en outre qu'ils étaient par d'autres gardes de la division du brave duc de Cambridge, qui se multipliait pour appeler les hommes au feu et qui avait prolongé toute la ligne ennemie sans autre accident qu'une balle reçue dans sa manche. Les balles abattaient de tous côtés les branches des halliers qui servaient passagèrement de lit ou de sépulture aux soldats, ne tombant pas à couches moins pressées que les feuilles. Les Anglais parviennent à réoccuper la redoute tant disputée. Mais le régiment d'Yakoutsk les en chasse encore, après que douze de leurs officiers ont été tués et que le général Bentinck a été blessé à la main.

Lord Raglan, de l'éminence où il était placé, poussait de temps à autres son cheval en avant, pour tâcher de distinguer les diverses phases de la bataille qui se passait au-dessous de lui. C'est dans un de ces moments qu'à côté de sa personne, le brigadier général d'artillerie Strangways, homme d'un grand mérite et d'un merveilleux sang-froid, eut la cuisse brisée par un projectile. Sa jambe ne tenait plus au tronc que par quelques nerfs et des lambeaux de chair. « Voulez-vous être assez bon pour m'aider à descendre de cheval, je ne le saurais faire seul, » dit-il avec une impassibilité toute britannique à quelqu'un qui se trouvait auprès de lui. Porté à l'ambulance et amputé, il mourut deux heures après l'opération, en disant : « Je meurs au moins de la mort d'un soldat. »

Non moins précaire que celle de la garde royale, était la situation de la 4e division anglaise, que, se flattant de pousser les Russes dans le ravin et de leur couper la retraite, le général Cathcart avait fait des-

cendre du plateau vers la vallée pour les prendre en flanc. Au moment de se jeter dans le défilé et d'intercepter le passage aux régiments de Selenginsk et d'Yakoutsk, que pressaient d'autre part les gardes de la division Cambridge, l'intrépide général, ayant avec lui quelques compagnies seulement du 68e anglais, se vit enveloppé par l'ennemi. Il ne parut pas déconcerté par cette position d'autant plus funeste que ses soldats manquaient de cartouches. A ceux qui lui en demandaient, il répondait froidement : « N'avez-vous pas des baïonnettes? » En effet, ses troupes chargent à la baïonnette, et c'est encore une nouvelle et terrible mêlée qui commence. L'épée à la main, animant ses soldats de la voix et du geste, il parvint à les ramener sur la hauteur; mais ils y furent reçus par le régiment d'Yakoutsk, pendant que le régiment Selenginsk les prenait en flanc; aussi furent-ils moissonnés en grand nombre. Là tomba mortellement frappé d'une balle au front et percé de trois coups de baïonnette l'élève et l'ami de Wellington, le vainqueur des Caffres, sir Georges Cathcart lui-même ; le colonel Seymour était descendu précipitamment de cheval pour le relever, quand une balle, en lui cassant la cuisse, le renversa sur le corps de son général ; là furent atteints de blessures auxquelles ils devaient peu survivre les généraux Torrens et Goldie, et une brillante élite d'hommes de guerre. Le 63e et le 20e d'infanterie anglaise, que les maladies avaient déjà réduits, comme les autres régiments britanniques, à l'état de cadres, présentaient un tableau déchirant. Le premier avait perdu, outre beaucoup de soldats, son colonel Swyny et le major Wynne avec plusieurs autres officiers ; le second qui, en entrant en ligne, ne se composait déjà que de quatre cent quatre-vingt-dix hommes, n'en comptait plus que trois cent soixante-deux. Une proportion à peu près semblable de pertes se faisait sentir dans presque tous les autres régiments de la division Cathcart. La division légère Brown et la division Lacy Evans n'étaient pas en meilleur état. La majeure partie des généraux anglais, Cathcart, Strangways, Brown, Goldie, Adams, Torrens, Codrington, Bentinck, Buller, nombre de chefs de corps ou d'officiers importants par leurs grades, tels que les colonels Mackinnon, Swyny, Seymour, Gambier, Pakenham, Blair, ces deux derniers membres du parlement, étaient ou tués ou hors de combat. L'infortuné duc de Cambridge, ne pouvant tenir au spectacle sanglant que lui offraient tous ses amis étendus sur le champ de bataille, courait éperdu sur le front des Russes, cherchant la mort qui ne voulut pas de lui, malgré les balles dont ses vêtements furent alors troués de toutes parts.

Le bataillon du 7e léger, celui du 6e de ligne et les quatre compagnies du 3e bataillon de chasseurs à pied formant la colonne Bourbaki, après s'être jetés avec tant de bonheur d'abord dans la bataille, finissaient aussi par succomber sous l'effort des masses russes, sans cesse renaissantes. Le bataillon du 7e léger avait déjà perdu près de trois cents hommes tant tués que blessés. Le bataillon du 6e de ligne n'était pas moins maltraité. Le sous-lieutenant porte-étendard Rotté fut mortellement atteint, et le drapeau du 6e tomba à terre. De part et d'autre de grands cris furent poussés; les chasseurs du régiment d'Okhostk parurent s'élancer à la conquête du drapeau français, qui ne fut pas d'ailleurs un seul instant entre leurs mains (1). Le brave colonel de Camas, qui était en ce moment à une certaine distance du lieu où l'officier porte-étendard avait été tué, cria : « Au drapeau, mes enfants! » Mais déjà le noble insigne avait été relevé et mis entre les mains du lieutenant-colonel Goze qui, à cheval, le tenait d'une main, quand une balle lui fracassa le bras. Le drapeau tomba une seconde fois. Officiers, sous-officiers et soldats se précipitèrent de nouveau pour le ramasser, et, pas plus que la première fois, aucune main ennemie ne le souilla. Mais il fut fait une ample moisson de braves dans les rangs du bataillon du 6e de ligne et dans celui du 7e léger qui s'était approché. Le capitaine Botta, les sous-lieutenants Mayer, Champion, de Bermont, du 7, étaient tués. Les capitaines Blot, Benoît, Guillaumé, les sous-officiers Kliptel, Grégoire et le simple voltigeur Giroux se signalaient de manière à mériter la croix. Il en était de même, dans les compagnies du 3e bataillon de chasseurs à pied, du capitaine Masse, du lieutenant Augier, du sergent-major Jouy et du sergent-clairon Anna. Au 6e de ligne, le capitaine Frickert, le lieutenant Rossi, le sous-lieutenant Paul avaient trouvé la mort, comme le porte-drapeau Rotté. Une balle traversa la poitrine du colonel de Camas, qui s'éloigna de quelques pas, appuyé sur le bras du sergent Ricci, dont le parent, offi-

(1) Ce que l'on a dit du drapeau du 6e, passant de main en main dans les rangs du régiment d'Okhotsk, est controuvé. Le drapeau n'a pas été pris une senle seconde. Anitschkof, qui ne sait pas plus que les narrateurs français en général, à quel moment se serait passé cette scène, s'est armé du dramatique mais très-inexact récit qu'on a fait en France, pour écrire ces lignes : « Un régiment français perdit son drapeau qui ne fut repris qu'après des efforts désespérés. » Nous tenons ces détails, comme ceux qui suivent au sujet de la mort du colonel de Camas, du lieutenant-colonel Armand de Camas, frère du colonel du 6e de ligne, et de divers officiers présents à l'affaire, entre autres du lieutenant, — alors sergent, — Padovani, qui assista, avec le sergent Ricci, aux derniers moments du colonel.

cier au même bataillon, se signalait par son courage, avec les capitaines Rapet, Thiénot, Cognes, le sergent-major Bessombes et nombre d'autres. Le sergent Padovani, du 7e léger, suivait en ce moment, du regard, un officier anglais qui, avec un sang-froid admirable, faisait, de temps à autres, cinq à six pas en avant, plantant en terre le drapeau de son régiment et ralliant autour les plus braves, en face des Russes qu'il poussait devant lui. En voyant tomber le colonel de Camas, frère d'un de ses officiers, il s'était élancé en aide à Ricci, et l'un et l'autre restèrent auprès du vaillant et infortuné chef du 6e de ligne jusqu'à ce qu'il expirât, au bout de vingt minutes environ. Le colonel chargea le sergent Ricci de remettre sa croix d'honneur au lieutenant-colonel Goze et de transmettre quelques paroles de souvenir à sa famille ; il confia au sergent Padovani le soin de remettre son sabre, don d'un officier anglais, à son frère, puis mourut en étendant les bras et en murmurant ces mots : « l'épée de mon père (1)! »

Il était environ neuf heures et demie. En ce moment, Anglais et Français étaient à peu près mêlés, quelquefois même amis et ennemis étaient confondus. De pauvres blessés, soit Anglais, soit Français, priaient leurs camarades de ne les pas abandonner ; on leur répondait avec douleur qu'il fallait d'abord éloigner l'ennemi et qu'on reviendrait ; mais quand on revenait, on trouvait ces malheureux achevés à coups de crosses ou de baïonnettes par les Russes, qui avaient oublié, ou plutôt à qui leurs officiers cachaient combien les alliés avaient été humains après la bataille de l'Alma (2). Les Russes faisaient une guerre

(1) La croix fut remise au lieutenant-colonel Goze. Le sentiment qui avait inspiré cette remise, par l'intermédiaire de Ricci, était double : d'abord envoyer un souvenir au brave lieutenant-colonel Goze ; ensuite témoigner du désir que Ricci fût récompensé par la croix ou du moins la médaille. Ricci eut tout d'abord la médaille, et, plus tard, amputé le 7 juin, au Mamelon-Vert, étant sergent-major, il eut la croix d'honneur. Il est maintenant percepteur en Provence. Le sergent Padovani ayant suspendu le sabre du colonel à son épaule par la dragonne, le perdit dans la mêlée. M. Padovani fut nommé sous-lieutenant, et peu après lieutenant.

(2) Ces atrocités des Russes sont malheureusement incontestables. Il est vrai que le colonel de Camas ne fut point percé de coups de baïonnette, comme on l'avait dit d'abord : c'était inutile, puisqu'il était mort ; on se contenta de lui enlever les objets précieux, bagues et montres, qu'il portait sur lui, et ses bottes. On le retrouva ainsi dépouillé en partie après la bataille. Mais les Russes achevèrent impitoyablement les blessés. M. Padovani nous a raconté que son camarade Guillaumé, frère du capitaine du même nom au 7e léger (82e), depuis chef de bataillon au 61e, ayant été blessé à la jambe, le pria de ne pas l'abandonner; il lui promit de revenir quand les Russes auraient été refoulés; il revint en effet, mais il ne trouva plus qu'un cadavre atrocement écrasé à coups de crosses de fusil.

sainte, et l'on sait que de tous temps les guerres baptisées de cette épithète par les hommes ont été les guerres les plus odieuses, les plus hideuses émanations de l'enfer, surtout quand elles éclataient entre les schismes qui divisaient la chrétienté. Toutefois, comme les peuples occidentaux de l'Europe n'en sont plus à ces monstruosités, l'odieux en resta tout entier dans la dernière guerre au schisme grec et à la Russie, fanatisée par ses prélats et ses popes. Le capitaine Gondrexon, du 7e léger, emmené par trois Russes et déjà désarmé, à la voix d'un de ses sous-officiers qui l'appelait, renversa du poing et du coude ses gardiens et vint à bout de se sauver.

La petite colonne Bourbaki, en attendant des renforts, se retira vers le four-à-chaux, lequel se trouvait à peu près au milieu du ravin. Le commandant de La Boussinière, qui s'était approché en toute hâte avec ses deux batteries, pour la soutenir, et qui avait accompli cette tâche difficile avec son énergie et son habileté ordinaires, avait eu quarante-sept hommes et cent quatre chevaux tués ; néanmoins, il appuya le mouvement de retraite des deux bataillons et des quatre compagnies du général Bourbaki, débordé sur sa droite, en rapprochant une de ses batteries des masses ennemies dans lesquelles il laboura amplement. Le lieutenant-colonel d'artillerie de Roujoux, qui était accouru auprès du commandant de La Boussinière, fut atteint d'un coup de feu et obligé de se laisser enlever du champ de bataille, où son courageux dévouement ne s'était pas moins signalé qu'à l'Alma.

Le général Bosquet, témoin de l'héroïsme et de la retraite momentanée de la colonne Bourbaki, avait heureusement pris des dispositions, dès avant son arrivée sur le champ de bataille, pour qu'on fît avancer un bataillon du 3e de zouaves et un bataillon de tirailleurs algériens dans la même direction que cette colonne. Il dépêcha l'ordre au général d'Autemarre de marcher sur la même attaque avec un autre bataillon du 3e de zouaves et deux bataillons du 50e de ligne. Il envoya dire aussi au commandant Barral d'amener une des deux batteries qui se tenaient au point où la route de Voronsof débouche sur le plateau, pour relever ou soutenir celles du commandant de La Boussinière.

Mais, avant que les renforts attendus fussent arrivés, la redoute n° 2 des Anglais tomba de nouveau, après une lutte épouvantable, au pouvoir de l'ennemi. Une batterie placée à l'entrée du camp britannique avait déjà perdu deux de ses canons et presque tous ses servants. Il semblait que les Russes allaient devenir maîtres du camp même des Anglais. Lord Raglan n'avait plus de réserves à opposer au général

Dannenberg qui, en ce moment, faisait avancer les quatre régiments intacts de la réserve Schabokritski. Enfin, le sort de la journée penchait encore une fois du côté des colonnes adverses, malgré l'héroïsme que ne cessaient de déployer les débris des divisions Cambridge, Evans, Brown et Cathcart, les uns s'ouvrant de sanglantes trouées au milieu des régiments de Dannenberg pour rejoindre leurs positions ; les autres s'attachant, comme le dernier homme à la dernière branche que menace le déluge, à la défense de ces positions. C'était la fin du second acte de la bataille.

A ce moment, la situation se compliquait gravement d'un vigoureux commencement d'attaque d'une partie de la garnison de Sébastopol, sortie par le bastion de la Quarantaine, contre les approches de l'extrême gauche des Français. On se rappelle que cette attaque entrait dans le plan combiné la veille entre les généraux russes. Toutefois le général Moller, commandant en chef les troupes de la garnison, au lieu de vingt mille hommes, comme cela semblait devoir résulter du projet primitif, n'avait d'abord lancé qu'une colonne, composée du régiment de Minsk, d'un bataillon du régiment Volinsk et d'une certaine quantité d'individus de bonne volonté, le tout formant quatre à cinq mille hommes environ, sous les ordres du général-major Timofief. Cette colonne était précédée d'une ligne de tirailleurs, et six pièces de canon l'accompagnaient. Le brouillard qui régnait encore lui permit de franchir le ravin sans être aperçue, de s'avancer, — en laissant à l'est le cimetière de la gauche des attaques, dont il sera plus d'une fois question dans le cours du siége, — jusque sur les avant-postes, de les surprendre et de les culbuter, et de surprendre aussi la garde de tranchée, composée, ce jour-là, de quatre compagnies de la légion étrangère. Les batteries françaises n°s 1 et 2 furent envahies, et les Russes se mirent en devoir d'enclouer les canons, tandis que les servants de ces batteries se repliaient sur les bataillons les plus avancés du 39e et du 19e de ligne et sur les compagnies de garde de la légion étrangère.

Si, à ce moment de la journée, le général Moller eût lancé des forces plus considérables pour appuyer la colonne Timofief; si, d'autre part, le prince Gortschakof, par une attaque moins molle du côté du mont Sapoune et de Balaklava, avait fixé l'attention du corps d'observation du général Bosquet, comme celle du corps de siége du général Forey l'était dès lors par l'envahissement des tranchées de la gauche, la partie des Russes aurait été difficile à perdre, à cette heure où le pla-



BATAILLE D'INKERMAN

teau d'Inkerman n'était plus défendu que par huit mille Anglais, harassés, complétement à jeun et manquant de munitions. Heureusement pour les alliés que l'énergie et l'activité des généraux russes n'étaient pas, sur tous les points, ce qu'on les voyait être sur le plateau d'Inkerman, où la présence d'esprit du général Dannenberg avait réussi à réparer l'erreur de marche du brave et infortuné Soïmonof.

Il était onze heures. Les incessantes décharges de l'artillerie commençaient à déchirer et à disperser en larges flocons de vapeurs les brouillards de la matinée, et, malgré la fumée du canon, il serait désormais plus facile de distinguer la situation des combattants et de suivre leurs mouvements ; on n'aurait plus à craindre de confondre amis et ennemis ; les renforts sauraient dans quelques moments par où prendre leur route ; on pourrait manœuvrer enfin. Le troisième acte de la bataille d'Inkerman, compliqué de l'épisode des approches de gauche dont on vient de parler, et de la diversion, — il est vrai, de plus en plus insignifiante, — du prince Gortschakof, allait d'une manière ou d'une autre conduire à un dénoûment.

Le désespoir des Anglais était au comble, désespoir héroïque qui ne cédait le terrain que pied à pied, et l'élan des Russes redoublait par le succès même, pour si chèrement payé qu'il fût.

Tout à coup, un bruit précipité de clairons se fait entendre qui réchauffe le cœur des premiers et glace celui des seconds. Les malheureux blessés qui se tenaient muets et cachés sous les morts, de peur d'être achevés par les baïonnettes russes, commencent à secouer leur linceul de cadavres sanglants. Se soutenant sur un bras, l'oreille tendue au côté d'où vient ce bruit sauveur, ils semblent craindre de respirer pour n'en pas perdre un son ; ceux qui n'ont plus d'espoir de se ressaisir à la vie, trouvent encore un reste de regard, un reste d'expression sur leur physionomie, qui témoignent de la satisfaction de penser qu'ils ne mourront pas sans être vengés. Ces clairons, précurseurs du salut, étaient ceux du bataillon de zouaves, conduit par le commandant Dubos, et du bataillon de tirailleurs algériens, conduit par le colonel Wimpffen, que le général Bosquet avait appelés sur le champ de bataille, pendant que déjà la batterie Barral s'avançait, et que le général d'Autemarre, à la tête d'un second bataillon de zouaves et de deux bataillons du 50e, avait pris position en arrière de l'artillerie pour la soutenir.

« Les Français arrivaient au secours des Anglais comme autrefois les Prussiens à Waterloo, » dit l'officier russe qui a le premier écrit pour son pays l'histoire militaire de cette guerre.

Le général Bourbaki, dont la valeureuse colonne s'était bientôt reformée, se lança de nouveau contre les Russes, qu'il attaqua par leur aile gauche, pendant que le général Bosquet, ayant donné l'ordre à ses troupes de charger à la baïonnette et de ne pas tirer de peur d'atteindre les Anglais, menait en personne le bataillon de zouaves du commandant Dubos et le bataillon de tirailleurs algériens du colonel Wimpffen jusqu'à la crête qui dominait le ravin de la redoute anglaise n° 1.

Le général Bosquet avait préalablement prescrit au commandant Barral d'établir la batterie qu'il avait amenée du Télégraphe, de manière à bien appuyer son mouvement sur le plateau, mouvement qui avait pour but de reprendre aux Russes toutes les positions qu'ils avaient enlevées, pendant que, selon ses calculs, les Anglais pourraient soutenir sa gauche au delà de la route de Voronsof, ce dont ils furent empêchés.

L'ennemi, par suite, tourna la gauche des Français par cette route, et l'enveloppa en quelque sorte. Le commandant Dubos, du bataillon de zouaves, apporta au général Bosquet la nouvelle de cette situation critique ; mais le général, croyant encore que la position était défendue par les Anglais, et qu'il se verrait ainsi soutenu par eux, poussa son cheval de plus en plus en avant; et soudain, comme entouré lui-même, il se trouva à peine distant de quarante pas d'une ligne russe qui reçut de ses chefs le commandement d'apprêter armes.

En cette périlleuse circonstance, le général fut sauvé par son stoïcisme et son sang-froid. Il se replia sur la position qu'il venait de quitter, mais en faisant toujours face aux Russes qui, saisis d'on ne sait quel sentiment d'étonnement, semblaient encore s'apprêter à recevoir un grand choc plutôt qu'à le donner. Ils ne firent pas feu. « Regardez donc, dit le général Bosquet d'un air impassible, en se tournant vers son état-major, ne dirait-on pas qu'ils nous présentent les armes ? »

Les zouaves du commandant Dubos traversèrent en arrière les têtes des colonnes russes qui tournaient la gauche des Français, et les arrêtèrent net.

Le général Bosquet dut un instant rectifier sa ligne d'attaque, pour reprendre ensuite la charge d'une manière victorieuse et appuyer au point le plus favorable la ligne anglaise, en tête de laquelle était parvenue la colonne Bourbaki, présentant un front terrible aux Russes, entre les divisions Cambridge, Cathcart et Brown.

Le général Canrobert, ayant à son tour reconnu l'inanité de l'attaque du prince Gortschakof, et combien peu Balaklava était sérieusement

menacé dans cette journée, venait de s'entendre avec lord Raglan, revenu enfin de sa funeste erreur, pour appuyer le mouvement du général Bosquet et les efforts des Anglais, par l'approche de réserves plus considérables. La brigade Monet, de la division Napoléon, et les 1er et 4e régiments de chasseurs d'Afrique s'avancèrent de façon à soutenir, si besoin était, les troupes qui s'étaient jetées au milieu de l'action.

Cependant le général Dannenberg avait encore une artillerie formidable, quatre régiments intacts de la réserve Schabokritski, — Ouglitz, Boutirsk, Vladimir et Sousdal, — et trois régiments de la colonne Paulof, — Yakoutsk, Selenginsk et Okhotsk, — réduits, il est vrai, de huit mille cinq cents hommes à six mille, mais exaltés par leurs récents succès. Les régiments Tomsk, Kolivansk, Katharinbourg, Taroutinsk et Borodino, si leur courage et leur persistance avaient été à la hauteur de l'héroïsme et de la ténacité des Anglais, pouvaient, aussi bien que les régiments les plus maltraités de ceux-ci, revenir d'un instant à l'autre sur le champ de bataille. Il est donc fort inconsidéré de la part de plusieurs narrateurs russes et allemands d'avoir tenu compte, à ce moment de la journée, de toutes les forces indistinctement dont les Anglais pouvaient encore disposer, en si mauvais état qu'elles fussent, sur le champ de bataille, et de n'avoir fait entrer dans la balance que les trois régiments d'Yakoutsk, de Selenginsk et d'Okhotsk, sous le prétexte que ceux de Tomsk, Kolivansk, Katharinbourg, Taroutinsk, Borodino, se trouvaient trop battus pour se hasarder de nouveau au combat (1); que les régiments d'Ouglitz et de Boutirsk devaient couvrir l'artillerie, et que ceux de Vladimir et de Sousdal étaient ménagés pour le cas d'une retraite générale. Cette manière de grouper les régiments après la défaite n'est admissible qu'au point de vue de la vanité nationale, si tant est que celle-ci doive être bien flattée d'avouer la honte de régiments qui, le pouvant encore, n'osent revenir à la charge. Et quant au mouvement que faisaient quelques bataillons de la division Bosquet, il aurait pu être largement contre-balancé par une diversion brave et intelligente des vingt mille hommes du prince Gortschakof. Le plus grand nombre de soldats était toujours du côté des Russes, à cette heure comme au commencement de la bataille. Là est le point. Si les généraux n'en surent pas tirer parti, si les régiments

(1) Anitschkof dit qu'il fut impossible de les ramener au combat. Il n'en était ainsi ni des régiments anglais, ni des régiments français.

russes qui avaient donné au début ne se sentaient plus le cœur de rentrer en scène, si le prince Gortschakof n'agissait qu'avec une mollesse et une incertitude inconcevables, c'était là ce qui constituait l'infériorité morale, mais non l'infériorité numérique de l'armée russe. C'était ce qui allait rendre et définitivement assurer la victoire aux alliés, en présence des deux fils du czar, qui étaient toujours là pour animer et soutenir les bataillons moscovites (1).

Les Russes tenaient toujours, et leurs quatre régiments frais pouvaient faire flotter les hasards de la journée. Mais la colonne d'Autemarre était en situation de se jeter d'un moment à l'autre dans le combat ; et les deux batteries du commandant de La Boussinière, réparées, approvisionnées, fournies de nouveaux servants, commençaient à joindre leur feu à celui de la batterie du commandant Barral, les unes et les autres étant sous la direction supérieure du colonel Forgeot. Le commandant Barral porta deux de ses canons en avant, et, en même temps, le colonel Forgeot, avec le gros de la batterie, fit tirer, non sans quelque succès, du haut d'un monticule. Mais la foudroyante artillerie des Russes força bientôt les deux canons détachés à se rabattre en arrière, et à rentrer dans la ligne des autres. Peu après, deux nouvelles pièces appartenant, comme celles du commandant Barral, à la 2e division, entrèrent en ligne, et les Anglais rouvrirent le feu d'une de leurs batteries ; de sorte que les alliés disposèrent alors de vingt-deux bouches à feu contre l'artillerie d'abord si écrasante de l'ennemi.

Le général Canrobert arrivait aussi sur le champ de bataille, pendant que la 1re division s'étendait sur les positions abandonnées par les bataillons de la 2e, de manière à contenir, en cas de velléité d'agression sérieuse, les colonnes du prince Gortschakof. Le général en chef français s'étant dirigé à travers les halliers du ravin du Carénage, pour s'assurer de la manière dont la droite des Anglais se reliait à la gauche du général Bosquet, reconnut des régiments russes en ligne de bataille, auxquels rien ne semblait devoir faire obstacle s'ils voulaient gravir la hauteur et venir prendre part à l'action. Pour mettre ordre à cette dan-

(1) Une correspondance anglaise datée de Balaklava, 8 novembre 1854, adressée au *Morning-Herald*, prête aux grands-ducs une conduite tout à fait en contradiction avec le rapport du prince Menschikof et avec ce que les récits les plus généralement admis ont dit d'eux. Selon cette correspondance, que nous ne rappelons ici que pour donner une idée de tout ce qui fut dit, les grands-ducs n'étaient pas présents à la bataille ; ils passèrent toute la journée sur le versant des hauteurs au nord du port, au delà d'Inkerman, occupés à envoyer des renforts, à malmener les régiments qui étaient obligés de faire retraite et à apostropher durement les chefs.

gereuse éventualité, le général en chef, qu'accompagnaient seulement alors le général de Martimprey, le général anglais Rose et deux officiers supérieurs, rétrograda pour appeler des troupes à la garde de ce passage. Chemin faisant, il rencontra un régiment irlandais qui, après avoir brûlé jusqu'à sa dernière amorce, retournait au camp britannique pour y renouveler ses munitions. Cette rencontre lui parut une fortune, et, de concert avec le général Rose, il installa le régiment à la défense du passage, lui annonçant qu'il allait promptement lui envoyer des munitions, et l'engageant à élever provisoirement ses baïonnettes au-dessus des halliers, pour faire voir aux Russes qu'il y avait bonne garde de ce côté.

Sur ces entrefaites, la double nouvelle arriva aux généraux en chef Canrobert et lord Raglan, qui observaient alors, autant qu'il était possible, à côté l'un de l'autre, les divers mouvements des troupes, que les Russes avaient envahi les tranchées de l'extrême gauche des Français, à neuf heures du matin, et que, d'autre part, une attaque furieuse contre Balaklava paraissait imminente. Lord Raglan exprima, bien qu'avec son sang-froid ordinaire, ses inquiétudes au général Canrobert, qui se montrait beaucoup plus rassuré, et non sans raison, sachant ce dont ses troupes étaient capables.

En effet, on ne tarda pas à avoir des nouvelles plus favorables. L'attaque contre Balaklava ne cessait pas d'être ce qu'on l'avait vue depuis le commencement de la journée. Le prince Gortschakof montrait la même mollesse, la même inactivité, que ce fût de son fait ou de celui de quelque circonstance indépendante de sa volonté et de sa capacité.

Quant à l'envahissement des tranchées et des batteries françaises, il avait peu duré. Les Russes venaient d'enclouer tant bien que mal huit canons (leurs narrations disent quinze), et les gardes de tranchées se retiraient en faisant un feu de tirailleurs, lorsque le général de La Motterouge qui, ce jour-là, commandait la tranchée et tenait son poste dans la première parallèle, dirigea, le long des boyaux de communication, deux compagnies du 19ᵉ bataillon de chasseurs à pied, en réserve au Clocheton, et quatre compagnies de la légion étrangère, venant de la maison des Carrières. Leur arrivée arrêta le mouvement de retraite des compagnies engagées du 19ᵉ et du 39ᵉ de ligne. Peu après, le général de La Motterouge franchit en personne les parapets à la tête de trois compagnies du 20ᵉ léger, se portant en toute hâte vers les batteries envahies nᵒˢ 1 et 2. Mais il les trouva évacuées, et l'on y était en train de désenclouer les pièces. Alors, se jetant hors de la première enceinte de la défense, avec toutes les troupes qu'il avait pu rassembler, il ré-

solut de presser l'ennemi, qu'il poussa en effet jusqu'à une hauteur où se trouvait une construction en ruines, dite maison du Rivage, et, après s'être abrité derrière des pans de murs, il dirigea sur la colonne du général Timofief une fusillade des plus vives.

Pendant ce temps, le général Forey avait envoyé le général de Lourmel, avec les 19ᵉ et 26ᵉ de ligne, colonels Desmarets et Niol, dans la direction de la Maison-Brûlée ; le général d'Aurelle de Paladines, à la tête de sa brigade, — 39ᵉ et 74ᵉ de ligne, colonels Beuret et Breton, — avait reçu l'ordre d'appuyer sur l'extrême gauche, dans le but de tourner les Russes et de leur couper la retraite ; le prince Napoléon, avec sa 2ᵉ brigade, était chargé d'aller prendre position à la maison du Clocheton, pour appuyer la droite, pendant que le principal effort se ferait à gauche ; le général Charles Levaillant, avec sa division, qui formait la réserve, ayant pris la place des brigades de Lourmel et d'Aurelle au moment de leur départ, se portait en avant de leur front en colonnes serrées par brigades, et se tenait de sa personne à cinq cents mètres au delà de cette ligne, pour juger du moment où son concours serait nécessaire ; enfin le général Forey lui-même, à la tête du 5ᵉ bataillon de chasseurs à pied et de son artillerie, avait pris la direction du ravin des Carrières, perpendiculaire à la route de Sébastopol, pour couper la retraite aux Russes, dans le cas où ils se seraient avancés au delà des batteries françaises nᵒˢ 1 et 2 (1).

Le général Timofief, après avoir évacué la tranchée française et s'être replié sur sa réserve et son artillerie, se forma en bataille et reprit l'offensive, secondé encore par la formidable artillerie de la place qui tirait des côtés où elle était sûre de ne pas atteindre les troupes russes.

Malgré ce feu vigoureusement servi, le général d'Aurelle, ayant côtoyé la mer au pas de course, s'empara des bâtiments dits de la Quarantaine, les fit occuper par le 1ᵉʳ bataillon du 74ᵉ de ligne, à la tête duquel était le colonel Breton, échelonna en seconde ligne, dans une position dominante, deux bataillons du 39ᵉ, sous les ordres du colonel Beuret prêt à toute éventualité, et poursuivit sa marche en avant, en poussant, mais avec prudence, l'ennemi vers la place.

Cependant la brigade de Lourmel, conduite avec une ardeur indi-

(1) « Telles sont les dispositions générales que je pris, — dit le général Forey, dans son rapport au général Canrobert, en date du 7 novembre 1854, — pour parer à tout événement du côté du corps de siége. J'étais vivement attaqué, j'entendais le feu dans la direction d'Inkerman, je savais que vous étiez fortement engagé ; mais, ne pouvant juger de quel côté se ferait le plus violent effort, je devais m'avancer au combat avec mes premières lignes, soutenues par toutes mes réserves. »

cible par son chef, était parvenue au sommet de la position qu'on l'avait chargée d'occuper, culbutant en avant d'elle l'ennemi aussitôt qu'elle l'avait en présence. Stratégiquement parlant, le général de Lourmel aurait dû s'arrêter au point culminant de la position. Mais entraîné par cette valeur irréfléchie, si commune et souvent si funeste aux chevaliers français du moyen âge, il court, sans regarder en arrière, et sûr d'être suivi par les troupes, non moins aventureuses que lui, qu'il commande, comme s'il s'agissait d'avoir l'honneur de toucher d'un fer de lance les portes de la ville assiégée. Rien ne l'arrête, ni les tirailleurs ennemis embusqués dans les vignobles et derrière des entassements de pierres sèches, ni les boulets des canons établis au centre de la réserve du général Timofief qui lui enlèvent des hommes par files entières, ni l'épouvantable artillerie de la place qui accueille cet imprudent élan à coups redoublés. Le valeureux général parvint ainsi jusqu'à la hauteur de la baie de la Quarantaine, où il rencontra le général de La Motterouge qui crut devoir le suivre dans son mouvement offensif. Sans reprendre haleine, le général de Lourmel, menant lui-même deux bataillons du 26e de ligne, poursuit sa course aventureuse et digne de servir de pendant à celle de la brigade de cavalerie de lord Cardigan dans la journée de Balaklava. Les chefs de bataillon d'Hérail de Brisis et Chenevrier du 26e de ligne, et nombre d'autres officiers du même régiment sont tués; beaucoup sont blessés. Quinze officiers sur vingt du 19e de ligne qui étaient engagés sont mis hors de combat. Mais la sortie russe, sur laquelle une section d'artillerie, commandée par le lieutenant de La Hitte, lançait des obus et des boulets, fuyait par masses vers la ville.

Le général Forey, qui avait pris position, avec le 5e bataillon de chasseurs à pied, sur le flanc droit du général de La Motterouge, à la hauteur de la Quarantaine, suivait de l'œil, avec une grande anxiété, le mouvement précipité comme un torrent du général de Lourmel. Jugeant qu'il était poussé beaucoup trop loin, il dépêcha le chef d'escadron Dauvergne et le capitaine d'état-major Colson pour donner l'ordre de faire immédiatement retraite.

Mais le général de Lourmel, comme enivré de poudre à canon et de succès, allait plus vite que cet ordre. Il veut pousser l'ennemi encore plus loin ; il lui semble qu'il va le suivre jusque dans Sébastopol, et déjà il a dépassé les ruines d'un village abandonné, voisin des défenses extérieures de la place ; déjà même plusieurs de ses soldats ont atteint les fossés et pénètrent dans les ouvrages avancés des ennemis, quand une

balle le frappe à la poitrine, traverse le poumon et sort par l'omoplate. Soutenu par le galvanisme de la bataille, par la puissance de volonté d'une âme énergique qui commande au corps de se survivre pour quelque temps à lui-même, il reste sur son cheval qu'il pousse encore en avant; mais cette lutte ne pouvait durer : la souffrance l'obligea à remettre le commandement de ses troupes au colonel Niol, du 26e de ligne, au moment où le commandant Dauvergne, l'ayant enfin atteint, lui disait, au nom du général Forey, de cesser la poursuite et de faire sonner la retraite.

Le général de Lourmel recommanda au colonel Niol de ne pas se replier en ordre précis, pour que ses troupes ne fussent point offertes en pâture à la mitraille de l'ennemi, et de gagner aussi promptement que possible un pli de terrain pour s'y mettre à couvert et s'y reformer, pendant que le général d'Aurelle et lui-même veilleraient à ce qu'il ne fût pas inquiété en arrière.

Les Russes revinrent un moment à la charge, dirigeant sur la colonne de Lourmel un feu meurtrier. Mais le général d'Aurelle, de l'excellente position qu'il avait prise aux bâtiments de la Quarantaine (1), les contraignit, par la vigueur et la précision du tir de ses troupes, à quitter définitivement la partie et à se renfermer dans Sébastopol. Le général de Lourmel était resté jusqu'au bout témoin du combat, faisant arrêter de temps à autres les soldats qui l'emportaient pour s'assurer par lui-même de la situation de ses troupes et de celle de l'ennemi. Sa mort devait être prochaine. Son héroïsme avait racheté son imprudence, qui avait aussi entraîné la perte d'une foule de braves dont la vie, comme la sienne, aurait pu être réservée pour des occasions plus utiles et décisives ; car, une fois l'ennemi refoulé loin des tranchées et forcé à rentrer dans la place, il était évident qu'on avait

(1) « L'occupation de ces bâtiments fut très-utile, dit le général Forey dans son rapport: elle protégea efficacement la retraite de la brigade de Lourmel, et je ne saurais trop insister sur cette disposition prise par le général d'Aurelle ; car elle a mis fin à la fusillade acharnée des Russes qui, s'étant reportés en avant, bordaient de nouveau le revers (nord) de la baie de la Quarantaine. Le feu du 74e, dirigé à coups sûrs, les a déterminés à battre en retraite une seconde fois, et les a forcés à rentrer dans la place. C'est sur ce revers (nord) que je voulais arrêter la poursuite de l'ennemi, si, poussé par une ardeur guerrière que je déplore, le brave général de Lourmel n'eût pas été entraîné au delà. Dans cette poursuite, grièvement blessé par une balle qui lui avait traversé la poitrine, il remit le commandement au colonel Niol, qui fut obligé d'effectuer la retraite sous le feu le plus violent de toutes les batteries de la place, mouvement qui ne se termina qu'en arrière du ravin de la Quarantaine... M. le général d'Aurelle a fait preuve d'une haute intelligence militaire dans cette journée. »

atteint le but. Quand bien même la colonne de Lourmel eût été appuyée par des renforts dépêchés par le général Forey, elle n'aurait pu donner l'assaut, ni, quoi qu'en aient pu penser quelques personnes qui prennent pour des réalités les illusions d'un fougueux courage, entrer dans Sébastopol à la suite des troupes du général Timofief, soutenues par une garnison considérable et une monstrueuse artillerie. Le général de Lourmel lui-même n'y avait pu croire. Les téméraires qui se seraient engagés trop avant, ce jour-là, non pas dans le corps de la place, mais seulement dans les ouvrages extérieurs, se trouvant pris de front et de flanc, n'auraient pu s'y maintenir; peut-être même y seraient-ils tous restés.

Les troupes de la tranchée avaient racheté par leur valeureux retour offensif la faute de s'être laissé surprendre et débusquer de leurs positions; les bataillons qui leur étaient venus en aide pour repousser l'ennemi jusque dans la place, avaient montré un élan superbe, dont il leur fut tenu compte, malgré la témérité qui avait coûté si cher à quelques-uns d'entre eux.

Tel était l'événement, en forme d'épisode, de la journée d'Inkerman, dont on venait d'apprendre en quelques mots le début et le dénoûment au général Canrobert et à lord Raglan, pendant que leur attention était plus particulièrement appelée sur le plateau d'Inkerman. Il importait de mener le plus possible de front le récit des diverses circonstances de cette journée, — diversions et attaques principales, — en raison de l'influence qu'elles eurent nécessairement l'une sur l'autre.

Tranquilles désormais sur les approches de Balaklava, les généraux en chef furent tout entiers à la lutte décisive que les restes des divisions anglaises et la division Bosquet soutenaient contre les colonnes du général Dannenberg.

Le général Canrobert venait de s'avancer sur un mamelon pour mieux saisir toutes les circonstances de la bataille, quand un obus à la Scharpelenne creva au-dessus de sa tête, et l'atteignit au coude d'une de ses balles. Le brave général, ici comme à l'Alma, fit panser sa blessure sur le champ de bataille, se remit en selle et continua de prendre part aux opérations militaires.

Cependant Français et Anglais étaient parvenus à unir leurs efforts et à se prêter un mutuel concours. Aux vingt-deux canons qui les soutenaient déjà, l'habile et intrépide colonel Dickson venait de joindre le feu de ses deux pièces de position, amenées, après des efforts inouïs, du dépôt du train de siége anglais sur le plateau. Le colonel dirigea

lui-même leur feu avec une précision et une activité des plus efficaces.

Entre les feux d'artillerie des alliés et des Russes, un combat acharné de tirailleurs avait lieu dans les halliers. Les divisions, les brigades, les régiments étaient là sans ordre et confondus; Français et Anglais étaient mêlés et combattaient côte à côte l'ennemi commun. Selon les recommandations qu'on leur avait adressées, les bataillons français employaient toutefois plus la baïonnette que le coup de feu en ce moment, malgré les excellents services que leur rendait, de temps à autres, la carabine Minié, comme aux Anglais qui eurent tant à s'en louer dans cette journée (1).

La redoute n° 1 dont l'attaque et la défense, la prise et la reprise, avaient déjà coûté tant de sang aux armées en présence, était encore l'objet d'une lutte gigantesque. Les cadavres amoncelés autour et au dedans égalaient presque, s'ils ne surpassaient, la hauteur des terrassements. Les coldstreams-guards étaient revenus encore une fois à la charge, électrisés par l'arrivée des Français; mais encore une fois ils étaient entourés et menacés d'un nouveau massacre. En ce moment le général Bosquet parcourt les rangs des bataillons qu'il a portés au fort de l'action, en les enflammant par quelques mots de ce langage imagé avec lequel Napoléon Ier et d'autres capitaines illustres ont entraîné leurs troupes à des prodiges d'héroïsme. Un cri d'enthousiasme lui répond et les irrésistibles bataillons sont lancés de flanc sur les Russes, auxquels la garde britannique donne l'assaut de front. Dans ce combat où l'arme blanche joua le principal rôle, il y eut une multitude de duels corps à corps. Les tirailleurs algériens, suivant l'expression du général Bosquet dans son rapport, sautaient, à travers les broussailles, agiles comme des panthères. On voyait les zouaves arracher de lourdes pierres du sol pour écraser leurs ennemis et remplacer ainsi leurs baïonnettes, émoussées à force de frapper. En ce moment ou peu après se signalèrent, dans le 3e de zouaves, les capitaines de Chard, Champeaux, Sarrette, Candolive, les lieutenants Drut et Garidel, les sous-officiers Rossignon et Radout, le soldat Roudil et nombre d'autres braves qui furent ensuite décorés; là encore ou à peu de distance brillèrent entre tous, dans les tirailleurs algériens, le lieutenant-colonel Lévy, les capitaines Irlande et Rolland, le sergent-major Jodocius et

(1) A ce sujet, les journaux anglais adressèrent leurs publics remerciements à lord Hardinge qui, malgré l'opposition de beaucoup de vieux officiers, avait armé les troupes anglaises, avant leur départ pour l'Orient, de toutes les carabines Minié qu'il avait pu rassembler.

quantité d'intrépides sous-officiers et soldats dont les noms arabes se couronnèrent de la même auréole de gloire que les noms français.

Pendant ce temps, la brigade Monet se déployait sur deux échelons, à trois cents mètres environ en arrière des deux bataillons du 50[e] de ligne et du bataillon de zouaves du commandant Montaudon, à portée de se mêler à l'action si besoin était, et le prince Napoléon, voyant que tout était fini du côté des approches de gauche, par suite de la rentrée de la colonne Timofief dans la place, amenait la 2[e] brigade de la 3[e] division vers le plateau d'Inkerman.

Quant au général Bourbaki, avec sa vaillante colonne, il continuait à faire rude guerre aux ennemis sur leur gauche. Le 1[er] bataillon du 6[e] de ligne vengeait amplement la mort de son brave colonel. Le bataillon du 7[e] léger, sous les ordres du commandant Vaissier, continuait de montrer cette bravoure chaude et brillante dont parle le général Bosquet dans son rapport, et l'entrain des quatre compagnies de chasseurs à pied du commandant Tixier, que signale aussi ce rapport, ne se fatiguait pas.

Une partie du 4[e] chasseurs d'Afrique s'était avancée pour soutenir les opérations de l'infanterie et poursuivre l'ennemi. Quelques détachements de cavalerie firent une charge brillante, mais courte, sur ce terrain accidenté et difficile qui, plus que le feu des Russes, les força de se retirer. Cette charge rapide avait toutefois eu pour effet de sauver aux Anglais plusieurs de leurs canons qui, n'ayant été encloués qu'avec du bois, furent bientôt remis en état de tirer. La cavalerie anglaise prit aussi un moment position ; mais les difficultés du terrain l'obligèrent également à s'abstenir; elle se retira après avoir perdu plusieurs hommes.

Le général Dannenberg se maintenait encore vigoureusement, et reformait ses bataillons à mesure qu'ils étaient dispersés. Son artillerie répondait toujours avec ardeur à celle des alliés. Quelquefois même on pouvait douter à qui resterait définitivement le champ de bataille.

La colonne du général d'Autemarre, sans avoir à charger l'ennemi (1),

(1) « L'autre bataillon de zouaves, — celui du commandant Montaudon, compris dans la colonne d'Autemarre, — et les deux bataillons du 50[e], nous ont vigoureusement appuyés sans avoir eu à charger l'ennemi, » dit expressément le général Bosquet dans son rapport. Ces trois bataillons formaient toute la colonne d'Autemarre. Comment expliquer, après cela, que l'élégant et brillant panégyriste de cette guerre, M. le baron de Bazancourt, ait écrit ces lignes : « Alors un immense cri se répand

appuyait vigoureusement, de sa position rapprochée, les impétueux mouvements des généraux Bosquet et Bourbaki. Elle n'était pas sans éprouver quelques pertes par le fait de la longue portée des pièces russes qui atteignaient parfois jusqu'à la brigade Monet, placée en deuxième réserve.

Les deux batteries à cheval du commandant de La Boussinière et la batterie de la 2e division, conduite par le commandant Barral, avaient, suivant les termes du rapport du général Bosquet, à supporter un rude duel avec l'artillerie ennemie qui se composait de pièces de position de 24 et de 30, et d'un nombre considérable de pièces de campagne. Réunies sur la crête en arrière de la gauche des Français et habilement aidées par une batterie anglaise de 9, elles eurent l'honneur, dit encore le général, d'éteindre le feu russe et de le réduire absolu-

dans les airs; le général d'Autemarre lance ses bataillons, etc. ? » Comment expliquer qu'un autre chroniqueur, qui du reste a beaucoup emprunté à M. de Bazancourt, surenchérissant encore, confonde complétement la colonne du général d'Autemarre avec celle dont le général Bosquet avait pris en dernier lieu la tête : bataillon Dubos des zouaves et un bataillon des tirailleurs algériens ? Cette erreur trouve peut-être son origine dans les correspondances anglaises, reproduites par les journaux français, entre autres, dans celle du *Morning-Herald,* datée de Balaklava, 8 novembre 1854, insérée dans *le Moniteur* du 26 du même mois, où on lit ceci : « Les Français, comme toujours, se sont battus noblement; ils ont attaqué l'ennemi avec une impétuosité et un enthousiasme qui enlevaient tout. *Le 50e régiment de ligne, en particulier,* s'est couvert de gloire ; c'était quelque chose de terrible que de le voir charger les flancs de l'ennemi; à chaque charge, *des milliers de tués et de blessés russes* tombaient. » C'est encore ici une occasion de faire remarquer combien les correspondants présents sur les lieux étaient très-souvent mal renseignés sur ce qui se passait si près d'eux.

Au reste, le général Bosquet ne laisse aucun doute et précise clairement les bataillons qui chargèrent sur le plateau d'Inkerman : bataillon du 7e léger, conduit par le commandant Vaissier, bataillon du 6e de ligne, demi-bataillon du 3e chasseurs à pied, bataillon de zouaves du commandant Dubos, et bataillon des tirailleurs algériens. Il faut s'en tenir à son rapport, en date du 7 novembre 1854, inséré au *Moniteur* du 3 décembre de la même année, avec celui du général Forey.

Nous avons ouï dire pourtant que les deux bataillons du 50e avaient eu l'occasion de faire une courte charge, mais seulement pour la protection de l'artillerie qu'ils avaient en avant d'eux. Nous avons ouï dire aussi que deux compagnies de ce régiment s'étaient un moment égarées dans le brouillard et avaient été obligées, par suite, d'échanger quelques coups de fusil avec l'ennemi. Le 50e de ligne eut environ soixante-seize hommes mis hors de combat par les pièces à longue portée de l'ennemi. Le bataillon de zouaves du commandant Montaudon dut aussi éprouver quelques pertes, puisque les projectiles de l'ennemi atteignaient jusqu'à la brigade Monet, placée à trois cents mètres à peu près en arrière de la colonne d'Autemarre. « La brigade Monet, dit le général Bosquet, arrivée en deuxième réserve, n'a pas eu occasion de donner ; elle a cependant éprouvé des pertes par les coups de canon de l'ennemi, dont les pièces avaient des portées extrêmes. »

ment au silence, après un combat d'artillerie que le colonel Forgeot avait admirablement dirigé.

Cependant le combat durait encore à la baïonnette, quand, pris de front et de flanc à la redoute n° 1, enfoncés en plusieurs endroits, assaillis à droite par l'infanterie française et tout du long de leur ligne par l'artillerie des alliés, les Russes plièrent de toutes parts. Il en fut fait un si grand massacre à la redoute n° 1, disputée avec tant d'acharnement, que ce lieu reçut le nom d'Abattoir. A midi, la défaite des Russes était fort avancée; à une heure et demie, elle était certaine.

Le général Dannenberg avait déjà donné le signal de la retraite. Son artillerie, qu'il tenait à sauver comme le prince Menschikof la sienne à la bataille de l'Alma, était emmenée vers le pont d'Inkerman. Il l'avait fait retirer lentement et en continuant son feu. Pour faciliter cette manœuvre, l'infanterie russe avait pris position sur les points extrêmes des hauteurs où les alliés venaient de lui livrer un dernier combat à la baïonnette, qu'elle avait soutenu vaillamment et malgré des pertes énormes jusqu'à ce que le salut de l'artillerie fût assuré. Un moment même, les alliés lui ayant vu faire un nouveau mouvement en avant, crurent qu'appuyée par des renforts, elle allait entreprendre encore une fois de conquérir le plateau d'Inkerman. Le général Canrobert et lord Raglan, qui ne s'étaient pour ainsi dire pas quittés depuis le matin, prirent des mesures en conséquence, avec le concours toujours aussi actif et intelligent du général Bosquet. Ces retours offensifs de la part de l'ennemi n'étaient que des feintes, pour mieux masquer la retraite de l'artillerie. Enfin, quand celle-ci fut réunie dans la vallée, près du pont d'Inkerman, l'infanterie russe se mit à son tour en devoir de descendre du plateau; les régiments Vladimir et Sousdal couvraient sa retraite.

Le brouillard et la pluie, qui avaient recommencé, favorisèrent son mouvement en arrière et rendirent la poursuite difficile pour les alliés. Ceux-ci pourtant l'entreprirent un moment, malgré l'impossibilité de lancer leur cavalerie; mais ils furent obligés de s'arrêter devant le feu des vapeurs *Vladimir* et *Chersonèse*, joint à celui de la place et de quelques-uns des canons de Dannenberg.

Le général Bosquet, au moment où le feu russe était près de s'éteindre sur le plateau, avait fait mener sur la pointe la plus extrême des hauteurs du côté d'Inkerman la batterie Lauvray, appartenant à la division Napoléon, et le général Bourbaki, dont l'activité ne se lassait pas, était parti pour la soutenir avec deux bataillons. Elle envoya ses

obus et ses boulets vers le pont d'Inkerman, par lequel s'écoulaient les troupes russes dans le plus grand désordre.

On vit filer sur ce pont un groupe où se trouvaient les deux grands-ducs Nicolas et Michel qui regagnaient la ville, emportant dans leur cœur ulcéré l'amer regret de n'avoir pas mieux réussi à faire triompher, par leur présence, la cause de leur père et de la Russie.

La canonnade continua quelque temps, mais à trop grande distance pour que les Russes en souffrissent beaucoup. La batterie Lauvray dut même se retirer pour n'être pas exposée aux coups de celle du phare d'Inkerman, dont la portée était beaucoup plus grande que la sienne et qui lançait des projectiles d'une prodigieuse grosseur.

Les troupes russes rentrèrent les unes dans la ville, les autres dans leurs campements de Tchorgoun et environs. A deux heures et demie à peu près, la bataille d'Inkerman et ses épisodes avaient eu de tous côtés leur conclusion. Devant le télégraphe de la route de Voronsof, le corps d'observation avait soutenu la canonnade du prince Gortschakof, sans avoir de blessés; tandis qu'un détachement de marins, aux ordres du capitaine de Contenson, avec ses bonnes pièces de 30, admirablement servies, avait tenu la ligne ennemie fort loin et lui avait fait éprouver des pertes sensibles (1).

Le général Bosquet et la 2e division de l'armée française avaient, comme à l'Alma, décidé du sort de la journée (2). Son chef grandit de plus en plus dans l'opinion publique, et les Anglais qu'il avait sauvés lui tressèrent plus de couronnes peut-être que les Français.

Le champ de bataille d'Inkerman offrait un spectacle plus navrant, encore que celui de l'Alma. Peu de Russes étaient morts dans les lignes anglaises; mais le long du front de la position, ils étaient couchés par rangs épais dans le taillis. Chaque buisson cachait un tué ou un blessé, et, par endroits, il y en avait des monceaux. Dans le taillis et aux abords, tant de malheureux blessés gémissaient, que plusieurs restèrent deux jours avant que leur tour d'être emportés arrivât. Les hommes frappés par les boulets et les bombes, dit un témoin oculaire, étaient horriblement mutilés; sans des lambeaux d'uniformes ayant con-

(1) Rapport du général Bosquet.

(2) « J'ai remercié les généraux d'Autemarre et Bourbaki, qui ont si vaillamment mené leurs troupes, et le colonel de Cissey, mon chef d'état-major, qui m'a secondé de tout son cœur, dit le général Bosquet en terminant son rapport. Je voudrais pouvoir citer tous les braves qui ont si bien combattu à Inkerman, mais ce serait citer tout le monde. »

servé les boutons du régiment, il eût été impossible de reconnaître à quelle nation ils appartenaient. Le plateau et le ravin étaient littéralement jonchés de cadavres humains étendus pêle-mêle avec les chevaux tués ou blessés. Quelques-uns de ces pauvres quadrupèdes faisaient un effort suprême dans leur agonie, se dressaient à demi, puis retombaient sanglants pour ne plus remuer. Autour de la redoute n° 1 particulièrement, le spectacle était à faire refluer le sang dans les veines; rien qu'à jeter un coup d'œil sur cet horrible Abattoir, on se sentait parcouru par le frisson de la mort. Ce n'étaient plus des corps isolés, c'étaient d'incroyables entassements de cadavres. Plusieurs d'entre les tués avaient gardé une physionomie farouche et semblaient encore menaçants; d'autres, au contraire, avaient une espèce de sourire errant sur leurs lèvres pâles : on eût cru que ces braves avaient été surpris dans le sommeil, au milieu d'un rêve de bonheur. Il y en avait qui avaient des poses funèbres; on aurait dit que des mains de parents ou d'amis les avaient déjà apprêtés pour la tombe. Il y en avait qui étaient restés le genou à terre, serrant convulsivement leur arme ou mordant la cartouche. Beaucoup avaient le bras levé, soit qu'ils eussent cherché à parer un dernier coup, soit qu'ils eussent adressé au ciel une dernière prière avant d'expirer. Toutes les figures étaient pâles, quelquefois sillonnées par des traînées de sang. Le vent qui soufflait avec force en parcourant les cheveux des morts, en agitant les lambeaux sanglants des uniformes, semblait faire affreusement revivre les cadavres par un reste de galvanisme. Le soir venu, la lune jeta par moments, à travers les nuages, sur ces débris, de pâles et livides rayons. Le silence de la nuit fut troublé par les cris des blessés qui se tordaient dans les dernières convulsions de l'agonie, et par ceux des oiseaux de proie qui s'abattaient sur les cadavres. Des hommes, avec des litières, parcouraient encore le champ de bataille, cherchant et emportant les survivants. D'autres, le corps penché et tenant en main des lanternes dont ils promenaient la douteuse lumière sur les figures des morts, essayaient de reconnaître les officiers qui avaient manqué à l'appel. On voyait aussi des fils qui venaient chercher leurs pères, des pères qui venaient chercher leurs fils, des frères leurs frères, des amis leurs amis, coupant çà et là une mèche de cheveux, dernier souvenir destiné à la famille ou à l'amitié. Quelques femmes anglaises, poussant des cris lamentables, retournaient les corps, afin d'exposer les visages aux clartés de la lune et de reconnaître leurs époux. Pendant ce temps, le malheureux autant que brave duc de Cambridge allait, disant à tous

ceux qui s'approchaient pour le complimenter sur sa valeur : « Ils sont tous tués, mes pauvres amis ; que ne suis-je mort avec eux ! » Et, comme il parlait, ses regards, sa physionomie tout entière faisait craindre un ébranlement des organes intellectuels, qui nécessita son retour en Angleterre. Tel était, — et encore assombri par la vue des corps percés de pointes de baïonnette et meurtris de coups de crosses de fusil qui témoignaient de la barbarie de l'ennemi envers les blessés (1), — tel était le tableau que présentait le champ de bataille d'Inkerman, tableau sur lequel l'histoire aurait passé dans le temps, si rapproché encore de nous, où la vie des hommes n'était comptée pour rien et où toute bataille se résumait par des chiffres seulement, mais sur lequel on ne saurait trop s'étendre de nos jours pour inspirer la haine des guerres et de ceux qui les suscitent.

Les pertes avaient été considérables des deux côtés, dans la journée du 5 novembre. Les Russes évaluèrent officiellement les leurs à huit mille sept cent soixante-neuf hommes hors de combat, dont quarante-deux officiers et deux mille neuf cent vingt-sept sous-officiers et soldats tués ; deux généraux, deux cent six officiers, cinq mille cinq cent quatre-vingt-trois sous-officiers et soldats blessés. Mais l'exactitude de ces chiffres est d'autant plus controversable que tout de suite on y voit omis deux généraux tués, Soïmonof et Vilboa (2), et au

(1) Les généraux en chef des alliés dénoncèrent avec indignation ces faits incontestables au prince Menschikof qui, sans les nier absolument, les mit en partie sur le compte de l'exaspération qu'avaient dû éprouver les soldats russes par suite du sac de la chapelle Saint-Vladimir, sur le plateau de Chersonèse, dont il a été précédemment question. « La résistance d'un peuple, ajoutait le prince, prend un caractère souvent cruel, en acquérant des proportions qui sont celles de la situation. » Du reste, il n'admettait pas que les faits reprochés eussent été généraux ; ils avaient eu lieu, ils ne pouvaient être qu'isolés. Telle était l'opinion qu'apportait le prince Menschikof en réponse aux observations du général Canrobert et de lord Raglan, dont la lettre eut du moins pour effet de prévenir sinon entièrement, au moins en partie, le renouvellement d'actes aussi atroces dans l'avenir. La guerre, si les généraux russes n'avaient eu égard à ces observations, aurait pris un caractère d'autant plus féroce que les Anglais et, parmi les Français, les zouaves et les tirailleurs algériens surtout, auraient été entraînés à user de terribles représailles. Mais peu à peu la guerre ne s'humanisa pas sans doute, — guerre et humanité sont deux mots peu compatibles, — mais prit un caractère moins odieux ; les officiers russes, hommes généralement bien élevés, finirent même par échanger des procédés courtois avec les officiers anglais et français. Cela se fit plus particulièrement remarquer après le remplacement du prince Menschikof et la mort de l'empereur Nicolas. La guerre de Crimée fut alors ce que sont toutes les guerres, terrible, mais du moins à peu près exempte de ces monstruosités qui souillent jusqu'aux combats mêmes.

(2) On s'étonne que le capitaine Anitschkof accepte purement et simplement ces

moins un général blessé ; car on sait d'une manière certaine qu'il y eût, sinon quatre, dans tous les cas trois généraux-majors atteints : Ochterlone, Kischinsky et un prince Menschikof, qui n'était pas le général en chef et fameux personnage de ce nom. Il n'y a pas lieu non plus d'accepter comme véridiques les renseignements qui évaluent à quinze mille tués ou blessés les pertes de l'ennemi et qui font enterrer cinq mille Russes par les alliés, à la suite de la journée d'Inkerman (1). On assure pourtant que quatre mille cinq cents cadavres russes furent enterrés le surlendemain de la bataille par les alliés ; que neuf cents blessés furent recueillis, et que l'on conduisit à bord du *Vulcain* deux cent cinquante prisonniers.

Quant aux chiffres des morts et des blessés parmi les alliés, ils offrent aussi beaucoup de variabilité et d'obscurité. D'après les rapports les plus répandus, l'armée anglaise, dans laquelle l'ennemi avait moissonné d'une manière notoire tant de généraux, n'aurait eu que deux mille cinq cent quatre-vingts hommes hors de combat, dont quarante et un officiers morts et cent un officiers blessés ; l'armée française aurait compté cent cinquante hommes tués, parmi lesquels vingt-quatre officiers ; et quinze cent trente blessés, parmi lesquels quatre-vingt-quinze officiers ; ensemble seize cent quatre-vingts hommes hors de combat, dont sept cent quatre-vingts appartenant au corps de siége et neuf cents au corps d'observation (2). Si, parmi les Fran-

chiffres, lui qui, dans le cours de son récit, a enregistré la mort des généraux Soïmonof et Vilboa, et parlé, à plusieurs reprises, des pertes des Russes, en officiers, comme très-considérables. Des relations mettent aussi parmi les morts le général-major Schalnakof.

(1) Voir *le Moniteur* du 28 novembre 1854, faisant ressortir ces chiffres évidemment exagérés, qui lui viennent de Péra, en date du 11 novembre. Dans son rapport, inséré au *Moniteur* du 22 novembre 1854, le général Canrobert évalue les pertes de l'ennemi de huit à dix mille hommes.

(2) Le général Canrobert, dans son rapport du 7 novembre, inséré au *Moniteur* du 22 novembre 1854, évalue les pertes des Français à dix-sept cent vingt-six tués ou blessés, et celle des Anglais à deux mille quatre cents tués ou blessés. Le docteur Scrive, dans sa *Relation médico-chirurgicale de la guerre d'Orient*, loin d'éclaircir le fait comme on aurait pu l'espérer, le rend de plus en plus obscur. Il donne, pour le mois de novembre 1854, un chiffre de douze cent dix blessés par le feu entrés à l'hôpital, chiffre dans lequel il semble comprendre quatre cent cinquante blessés russes. Ce chiffre est évidemment erroné, à moins qu'il ne faille y ajouter une partie de la catégorie des trois mille huit cent quatre-vingt-deux *blessés, fiévreux*, etc., qu'il donne un peu plus bas. Si le chiffre de douze cent dix blessés par le feu en novembre, — et cela embrasse plus que la journée d'Inkerman, — pouvait être accepté comme exact, que deviendraient ceux, plus que controversables d'ailleurs, de cent cinquante hommes seulement tués et de quinze cent trente blessés, donné comme officiel peu après le premier rapport

çais, le chiffre des officiers tués est hors de proportion avec celui des soldats également tués, parmi les Anglais la chose contraire se présente : il est peu admissible qu'ils n'aient eu que quarante et un officiers tués. D'ailleurs, il est aujourd'hui constant que les pertes des Anglais à Inkerman ont dépassé le chiffre de trois mille hommes hors de combat. Le cri de douleur de l'Angleterre et la paralysie de l'armée britannique après cette sanglante victoire l'ont assez dit. Peu à peu sans doute, et à mesure que les événements s'éloignant de plus en plus, on aura moins d'intérêt à les cacher, l'histoire éclaircira les chiffres des pertes faites de part et d'autre dans la dernière guerre de Russie; mais pour assez longtemps peut-être encore, on en sera réduit aux conjectures. Les écrivains russes prétendent, mais ils exagèrent certainement, que la victoire d'Inkerman ne coûta pas aux alliés moins de sept mille hommes (1).

Ce qui paraît certain, c'est que le soir de la bataille d'Inkerman, les généraux alliés n'étaient pas bien sûrs d'avoir remporté une victoire, et qu'ils redoutaient fort que les Russes ne recommençassent l'attaque le lendemain (2).

du général Canrobert ? S'il n'était entré à l'hôpital que douze cent dix blessés pour *tout le mois de novembre,* le surplus aurait donc été tué. Mais, ou il faut chercher d'autres blessés par le feu dans le chiffre plus général de trois mille huit cent quatre-vingt-deux *blessés, fiévreux,* etc., chiffre donné ensuite du premier par le docteur Scrive, ou il faut admettre que beaucoup de blessés français auront été évacués sur les vaisseaux, avant d'avoir mis le pied dans les hôpitaux de Crimée, ou il faut reconnaître que les documents plus ou moins officiels, loin de s'éclaircir, s'obscurcissent considérablement l'un par l'autre. Il faut croire que la lumière sortira plus tard du chaos. Si nous ne venons pas à bout de la faire rayonner, ce n'est pas faute de nous y essayer. Mais l'expérience, les nombreuses archives que nous avons eues sous les yeux, pour d'autres travaux, nous ont appris que ce n'était que longtemps après les événements, quand les vrais documents officiels, c'est-à-dire les rapports *manuscrits,* bien différents des rapports imprimés, sont ouverts aux yeux clairvoyants de l'historien, que l'on savait enfin la vérité dans toute sa naïveté.

(1) Anitschkof prétend qu'après la bataille d'Inkerman, le général Bourbaki écrivit qu'il ne restait pas dix mille hommes valides au camp anglais.

(2) Voici ce que nous trouvons, au sujet de la bataille d'Inkerman, dans le *journal manuscrit d'un officier,* que nous avons déjà eu plusieurs fois l'occasion de citer :

« Le 5 novembre, au matin, une fusillade vive, mêlée de coups de canon, se faisait entendre du côté d'Inkerman. Nous recevons l'ordre de nous tenir prêts à partir et de rassembler les compagnies qui ne sont pas de service. A chaque quart d'heure, l'ordre est réitéré, et nous attendons, ne sachant ce qui se passe sur la droite, mais supposant qu'une affaire sérieuse est engagée. Vers midi, le bruit cesse à droite pour recommencer sur la gauche ; les feux de files deviennent plus distincts ; des bataillons manœuvrent à peu de distance de nous, des chasseurs passent, portant des ordres, et disant que les Russes sont proches. Nous les attendons sous les armes, sans rece-

La nouvelle de la victoire d'Inkerman arriva en France et surtout en Angleterre si ensanglantée, elle acheva d'y enlever tant d'illusions nées de la victoire de l'Alma et surtout de la fausse nouvelle de la prise de Sébastopol, que l'opinion publique fut presque injuste envers ceux qui avaient gagné cette grande bataille. Les gouvernements eux-mêmes, tout en rendant hommage à l'héroïsme des armées alliées, laissèrent voir à quelques signes d'étonnement combien ils s'étaient complu dans l'illusion et quel regret bien naturel ils ressentaient au moment où le voile tombait définitivement de leurs yeux. Le document suivant est une preuve de cette illusion dans laquelle les gouvernements s'étaient entretenus.

« Général, écrivit l'empereur Napoléon III, sous la date du 24 novembre 1854, au général Canrobert, votre rapport sur la victoire d'Inkerman m'a profondément ému. Exprimez, en mon nom, à l'armée, toute ma satisfaction pour le courage qu'elle a déployé, pour son énergie à supporter les fatigues et les privations, pour sa chaleureuse cordialité envers ses alliés. Remerciez les généraux, les officiers, les soldats de leur vaillante conduite ; dites leur que je sympathise vivement à leurs maux, aux pertes cruelles qu'ils ont faites, et que ma sollicitude la plus constante sera d'en adoucir l'amertume. *Après la victoire de l'Alma, j'avais espéré un moment que l'armée ennemie en déroute n'aurait pu réparer si promptement ses pertes, et que Sébastopol serait bientôt tombé sous nos coups ;* mais *la défense opiniâtre* de cette ville et les renforts arrivés à l'armée russe arrêtent *un moment* (moment qui devait être encore bien long) le cours de nos succès. Je vous applaudis d'avoir résisté à l'impatience des troupes demandant l'assaut dans des conditions qui auraient entraîné des pertes considérables. »

Cette lettre, qui avait pour objet de remonter le moral du pays (1) autant que celui de l'armée, continuait ainsi :

voir l'ordre d'avancer. La fusillade dure une heure, après quoi elle se ralentit et se perd. Des mulets, chargés de blessés, arrivent; des troupes surviennent; nous leur demandons ce qu'il y a et où elles vont : elles ne peuvent le dire. *Le soir, on ne savait pas au camp ce qui s'était passé à dix minutes de là.* Le lendemain, on racontait qu'un grand engagement avait eu lieu à Inkerman, *le surlendemain seulement,* on assurait que l'avantage était resté de notre côté et que les Russes avaient laissé trois mille morts ; quelques jours après, on disait que nous avions remporté une victoire signalée et tué huit mille Russes. *Une chose certaine, c'est que le soir de la bataille d'Inkerman, les généraux croyaient avoir éprouvé une défaite dont les Russes tireraient parti le lendemain.* »

(1) Elle fut insérée le 26 novembre 1854 dans *le Moniteur,* avant qu'elle eût pu parvenir en Crimée.

« Les gouvernements anglais et français veillent avec une ardente attention sur leur armée d'Orient. Déjà des bateaux à vapeur franchissent les mers pour vous porter des renforts considérables. Ce surcroît de secours va doubler vos forces et *vous permettre de prendre l'offensive.* Une diversion puissante va s'opérer en Bessarabie (on verra que c'était encore une illusion qui en remplaçait une autre, à moins que ce ne fût un bruit politiquement mis en avant pour inquiéter l'ennemi et le forcer à conserver des troupes sur le Danube), et je reçois l'assurance que, de jour en jour, à l'étranger, l'opinion publique vous est de plus en plus favorable. Si l'Europe a vu sans crainte nos aigles, si longtemps bannies, se déployer avec tant d'éclat, c'est qu'elle sait bien que nous combattons seulement pour son indépendance; si la France a repris le rang qui lui est dû, et si la victoire est encore venue illustrer nos drapeaux, c'est, je le déclare avec fierté, au patriotisme et à l'indomptable bravoure de l'armée que je le dois. »

La lettre se terminait par l'annonce de l'envoi du général de Montébello, un des aides de camp de Napoléon III, pour porter à l'armée les récompenses qu'elle avait si bien méritées.

A quelques-unes près, ces récompenses, en ce qui concernait les décorations et les médailles, ne furent données que le 31 décembre, sur l'initiative du général Canrobert, revêtu, par décision du 22 novembre 1854, du droit de décerner à ceux qui se seraient distingués dans l'armée française d'Orient, la médaille militaire, les croix de chevalier et d'officier de la Légion d'honneur, les grades de sous-lieutenant, de lieutenant, de capitaine et de chef de bataillon, sauf confirmation impériale (1).

(1) Comme les premières listes de médaillés et de décorés par décision du général Canrobert, en date des 29 et 31 décembre 1854, renferment beaucoup de récompenses qui ne résultent pas spécialement de la bataille d'Inkerman, nous en reparlerons à leur date.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

LAGNY. — Typographie de VIALAT.